This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois
DE JANVIER, FEVRIER & MARS,
1751.

TOME QUARANTE-SIX.

Première Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCLI.

BP 332.1

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

de Janvier, Février & Mars,

1751

ARTICLE I.

SUITE *de l'*HISTOIRE *des* PAPES *de Mr.* BOWER. IVme. Extrait.

Valérien. SIXTE II. *Gallien.*

Vingt-troiſième Evêque de Rome.

An de Chriſt 257.

ETienne fut remplacé par *Sixte* ou *Xiſte* II. Diacre de l'Egliſe de *Rome*. Comme la diſpute, dont on a parlé, n'étoit pas encore finie, *Denis d'Alexandrie* lui écrivit auſſitôt, pour l'exhorter à renoncer aux prétenſions de ſon prédéceſſeur, & à rendre la paix à l'Egliſe, de concert avec les autres Evêques, ce qu'il fit (*a*); puiſqu'on ne voit plus nulle part de traces de cette diſpute, juſqu'au tems des *Donatiſtes*, qui la renouvellèrent. On ne ſait point de quelle manière

(*a*) Euſeb. l. 7. c. 5. 9.

re elle fut terminée : ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Evêques d'*Afrique* & d'*Aſie* continuèrent à rebaptiſer les *Hérétiques*, juſqu'aux deux grands Conciles d'*Arles* en 314, & de *Nicée* en 325 (*a*), qui condamnèrent cet uſage : d'où l'on peut raiſonnablement conclure, que *Sixte* accepta les conditions propoſées dès le commencement, par *Denis* & *St. Cyprien*, de laiſſer à chaque Evêque la liberté de ſuivre le ſentiment qui lui paroîtroit le plus conforme à l'*Ecriture* & à la *Raiſon*. Il étoit donc permis alors de conſulter l'un & l'autre ſur des points déjà décidés par l'Evêque de *Rome*. Les ſucceſſeurs de *Sixte* n'ont pas eu la même complaiſance ; au-lieu de cette juſte liberté, ils exigent une foi & une obéiſſance aveugle à leurs déciſions prétendues infaillibles ; & plus elles répugnent à la Raiſon & au Sens-commun, plus il y a de mérite à s'y ſoumettre.

La perſécution qui avoit commencé peu de tems avant la mort d'*Etienne*, étoit alors devenue furieuſe. *Valérien*, s'étant laiſſé perſuader par un Philoſophe *Egyptien*, avoit changé ſa douceur pour les *Chrétiens* en une implacable haine, & avoit ordonné, par un Reſcrit du Sénat, qu'on fît une exacte perquiſition de tous les Evêques, Prêtres & Diacres, & qu'on les exécutât ſans miſéricorde. En conſéquence de cet ordre *Sixte* fut décapité (*b*), ou crucifié (*c*), après avoir ſiégé onze mois & quelques jours. C'étoit (*d*) ſelon *Pon-*

(*a*) Cyp. ep. 77. Baſil. can. 47. & ep. 8. Conc. Arel. can. 8.
(*b*) Cypr. ep. 82. (*c*) Buchen. p. 168.
(*d*) Prudent. de coronâ martyr. p. 71. Rotu. in vitâ S. Cypr. p. 8.

Ponce, Diacre de l'Eglise de *Carthage*, un bon & pacifique Prélat (*a*).

Gallien. DENIS. *Claude II.*

Vingt-quatrième Evêque de Rome.

An de Christ 258.

Après la mort de *Sixte*, les *Chrétiens* n'osant s'assembler à cause de la persécution, le Siège demeura vacant depuis le 6 Août 258 jusqu'au 22 Juillet 259, que *Denis*, Prêtre de l'Eglise de *Rome*, celui dont on a déjà parlé, fut élu à la grande satisfaction de tous les Fidèles, à cause de sa piété & de son savoir (*b*). Sous son Pontificat les *Goths* firent une irruption dans l'Empire, pillèrent toute l'*Asie Mineure*, & ayant presqu'entièrement détruit la Ville de *Césarée*, ils en emmenèrent la plupart des Citoyens *Chrétiens* en captivité. *Firmilien* en étoit Evêque; c'étoit un de ceux qui avoient censuré la conduite d'*Etienne* avec le plus de sévérité; mais *Denis* n'eut pas plutôt appris la détresse des Fidèles de *Césarée*, que sans prendre parti dans la querelle de son prédécesseur, il leur écrivit des Lettres de consolation, & leur députa des personnes choisies, avec de grosses sommes pour racheter les Captifs (*c*).

On

(*a*) *Ruffin* publia sous le nom de *Sixte*, Evêque de *Rome*, le Livre d'un Philosophe *Pythagoricien* du même nom. C'étoit peut-être par mépris, quoique *St. Jérôme* le lui reproche comme une imposture (*). *Gélase* met ce Livre au rang des Ecrits hérétiques, le supposant fait par un *Chrétien*, car on n'y voit pas la moindre trace de *Christianisme*; ce qui donne lieu de croire que l'Ouvrage est laïque d'un Evêque de ce tems-là. (*) *Ep. ad Ctesiph. contra Pelag. c. 22. & in cap. 18. Ezech.*

(*b*) Basil. ep. 220. & de Sp Sanct. c. 29. Euseb. l. 7. c. 7. Athan de Syn. ep. 938. (*c*) Basil. ibid.

On gardoit ſoigneuſement à *Céſarée* la Lettre de *Denis*, comme un monument autentique de ſa charité (*a*). Dans ce tems-là le grand *Denis*, Evêque d'*Alexandrie*, compoſa un Traité pour prouver la diſtinction des Perſonnes Divines contre *Sabellius*. Quelques *Chrétiens* d'un zèle outré en ayant mal pris quelques paſſages, en conclurent qu'il donnoit dans l'erreur oppoſée, & le dénoncèrent à l'Evêque de *Rome*. Celui-ci ayant aſſemblé un Concile, en communiqua le ſentiment à l'Accuſé, en le priant de ſe juſtifier (*b*): *Denis* le fit en IV. Livres intitulés *Réfutation & Apologie*, qu'il dédia à l'Evêque de *Rome*. Ici *Baronius* triomphe (*c*): „ Voyez, *dit-il*, „ un des plus illuſtres Prélats de la *Chrétienté* „ cité à *Rome* pour cauſe d'héréſie, & jugé à „ *Rome*!" Mais il n'a pas voulu voir que c'étoit l'uſage de citer des Evêques coupables, ou ſimplement ſoupçonnés d'héréſies, devant quelqu'un de leurs Collégues qui n'avoit ni ne prétendoit avoir aucune juriſdiction ſur eux. C'eſt ainſi que, dans ce même tems-là, le fameux *Paul de Samoſate*, Evêque d'*Antioche*, fut dénoncé par ſon Egliſe, d'abord à *Denis* Evêque d'*Alexandrie*, & bientôt après à *Firmilien* Evêque de *Céſarée* (*d*). Cela prouve-t-il que ces Evêques euſſent quelque juriſdiction ſur celui d'*Antioche*? *Baronius* le niera ſans-doute. Comment donc prétend-il, à cauſe d'une circonſtance toute ſemblable, faire de *Rome* un Tribunal Suprême, & de ſon Evêque un Juge Souverain? A-t-il pu

(*a*) Id. ibid.
(*b*) Athan. pro ſent. Dion. Alex. p. 558. & de ſyn. 918. & 919. (*c*) Ibid. p. 558, 559. Bar. ann. 263. n. 50.
(*d*) Euſeb. l. 7. c. 27.

pu ignorer que quand un Evêque étoit soupçonné d'héréſie, tous ſes Collègues avoient également droit de lui demander raiſon de ſa foi?

Ce fut ſous *Denis* que ſe tint le fameux Concile d'*Antioche*, qui en dépoſa l'Evêque nommé *Paul*, parce qu'il nioit la diſtinction des Perſonnes Divines, & la Divinité de *Jéſus-Chriſt*. La dépoſition de *Paul*, & l'élection de *Damnus* en ſa place fut auſſitôt communiquée à toute l'Egliſe, par une Lettre Synodale adreſſée à *Denis* Evêque de *Rome*, & à *Maxime* ſucceſſeur du grand *Denis* à *Alexandrie* (*a*). Il eſt bon de remarquer ici que *Paul* fut cité au Concile, & non au Tribunal de *Rome*; qu'il fut jugé même à l'inſu du Souverain Juge réſident à *Rome*; qu'il n'en appella point à lui de la ſentence du Concile, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, hardi comme il étoit, *ſi la choſe eût été praticable*; enfin que le Concile écrivit à *Denis* comme aux autres Evêques, pour lui faire ſavoir que deſormais il eût à *communiquer* avec *Damnus* & non avec *Paul*. Tout cela eſt clair ſuivant la rélation que *St. Baſile* fait de ce Concile (*b*); & cependant *Baronius* a l'impudence de citer ce Père, même dans cette circonſtance, comme témoin de la Souveraineté du Pape. Mais c'eſt en changeant la vraie ponctuation d'un paſſage de cet Auteur, *Ad ann.* 265. *n.* 10. Cependant *Baronius*, peu content en lui-même de cette ſupercherie, a recours à un Prince *Payen* pour tâcher de trouver dans ſes déciſions un meilleur fondement à la Suprématie du Pape. *Paul* narguant le Concile, ſe maintenoit par force dans

(*a*) Id. l. 7. c. 30. (*b*) Baſil. de Synod.

dans la Maiſon Epiſcopale; les Evêques en portèrent leurs plaintes à l'Empereur, qui après avoir écouté les deux parties, ajugea la Maiſon à celui qui ſeroit reconnu par l'Evêque de *Rome* & les autres Evêques d'*Italie* (*a*). „ Voilà, dit *Baronius*, l'Empereur *Aurélien* qui reconnoît la „ *Suprématie* de l'Egliſe de *Rome* (*b*) ". Qui ne croiroit qu'avec ces lumières, *Aurélien* ne ſe ſoit converti ſur le champ, & n'ait été baiſer les pieds du Pape? Mais tout ce que ce Prince judicieux vouloit faire, c'étoit de nommer pour arbitres de ce différend, non le ſeul Evêque de *Rome*, mais tous les Evêques d'*Italie*, qui n'y ayant aucune part étoient en état de le décider ſans préjugé (*c*). Cela arriva deux ans après la mort de *Denis*, qui mourut le 26 Décembre 269, après avoir gouverné l'Egliſe de *Rome* dix ans cinq mois & quatre jours, ſelon l'opinion la plus probable (*d*). Comme il mourut ſous le règne de *Claude II.* ſurnommé le *Gothique*, que les Actes de quelques prétendus Martyrs repréſentent comme un implacable ennemi du *Nom Chrétien*, quelques Martyrologes l'honorent du titre de *Martyr*. Mais ni *Euſèbe*, ni aucun autre ancien Ecrivain, ne fait mention que ce Prince ait jamais maltraité les *Chrétiens*; ces Actes ſont par conſéquent fabuleux, & *Denis* avec 375 autres doit être rayé du Catalogue des Martyrs, quoiqu'il y en ait quelques-uns parmi, entr'autres *Marcus*, *Priſcus*, *Valentin* & *Quirinus*, que l'Egliſe *Romaine* honore en qualité de Saints de la première claſſe, & qui

(*a*) Euſeb. l. 7. c. 24. (*b*) Bar. ad ann. 272. n. 12.
(*c*) Vide Du Pin de antiq. ecc. diſcip. diſſert. 2. p. 156.
(*d*) Bucher. p. 272.

qui ont rempli presque toute l'*Europe* de leurs reliques.

Claude II. FELIX. *Aurélien*,
Vingt-cinquième Evêque de Rome.
An de Christ 269.

Denis fut remplacé par *Félix*, qu'on suppose avoir souffert le martyre dans la persécution d'*Aurélien*; puisque le Concile d'*Ephèse* (*a*), *St. Cyrille* (*b*), & *Vincent* (*c*) *de Lerins*, lui donnent le titre de *Martyr*. Selon *Eusèbe* (*d*), *Syncelle* (*e*), & *Eutiche* (*f*), il présida cinq ans, à quoi *Baronius* ajoûte onze mois & vingt-cinq jours (*g*). Il écrivit à *Maxime*, Evêque d'*Alexandrie*, une Lettre, qui est citée par *Cyrille*, & par le Concile d'*Ephèse* (*h*). Les Actes des Martyrs, qu'on suppose avoir souffert sous *Aurélien*, sont certainement fabuleux; car il y est souvent fait mention du fils de l'Empereur, pendant que tous les Auteurs de ces tems-là disent en termes exprès, qu'il n'avoit qu'une fille, & point de fils (*i*).

Aurélien, *Tacite*. EUTYCHIEN. *Probus*, *Carus*.
Vingt-sixième Evêque de Rome.
An de Christ 275.

Eutychien fut élu pour remplacer *Félix*, tout au commencement de l'an 275 (*k*). *Anastase* & d'autres Ecrivains aussi peu dignes de foi, disent beau-

(*a*) Concil. t. 3. p. 511. (*b*) Cyr. ibid.
(*c*) Vin. Lirin. c. 42. (*d*) Euseb. l. 7. c. 32.
(*e*) Sinc. p. 385. (*f*) Eutych. p. 400.
(*g*) Je crois que l'Auteur a voulu dire *Bucherius*, qu'il cite p. 272. (*h*) Conc. t. 3. p. 511, 851.
(*i*) Aurel. vita p. 285.
(*k*) Euseb. l. 7. c. 32. Buch. p. 272.

beaucoup de choſes de lui; mais les Anciens ſe contentent de nous apprendre qu'il gouverna huit ans & onze mois (*a*), & que par conſéquent il mourut vers la fin de l'an 283. L'Egliſe *Romaine* l'honore en qualité de Martyr; & ſelon le *Martyrologe Romain*, il ſouffrit le martyre ſous *Numérien*. Mais il eſt certain que quand *Eutychien* mourut, *Numérien* n'étoit que Céſar; & que dans ce même tems-là, s'étant engagé dans une guerre contre les *Perſes*, avec ſon Père *Carus*, il y fut aſſaſſiné par *Aper* ſon Beaupére. Pour ſon frère *Carinus*, qui étoit en *Occident*, il eſt certain que ni lui, ni les deux Empereurs, *Tacite* & *Probus*, qui l'ont précédé, ne donnèrent jamais la moindre inquiétude aux *Chrétiens*; deſorte que *Rome* doit avoir bien de la peine à trouver place dans le Ciel parmi les Martyrs, pour *Eutychien*, *Trophime*, *Sabbacius*, & l'illuſtre Sénateur *Dorymedon*, qu'on ſuppoſe avoir été martyriſés ſous ces Princes.

Carus, *Carinus*, *Numérien*. CAIUS. *Diocléſien*, *Maximien*.

Vingt-ſeptième Evêque de Rome.

An de Chriſt 283.

Les Anciens ne nous en apprennent pas plus de *Caius*, que de ſon prédéceſſeur, peu de jours après la mort duquel il fut élu, ſous les Conſuls *Carus* & *Carinus* (*b*). Il préſida douze ans, quatre mois & ſept jours, depuis le 17 Décembre 283 juſqu'au 22 Avril 296. *Rome* le compte parmi ſes Martyrs, ſur l'autorité de *Bède*, qui paroît avoir copié les Actes de *Ste. Suſanne*, où il eſt dit que *Caius* ſouffrit avec ſa nièce *Suſanne*, & pluſieurs

(*a*) Bucher. p 272. (*b*) Id. ibid.

sieurs autres sous *Numérien*. Mais ce Prince n'avoit pas grande autorité du vivant de son Père; il n'étoit que César & fort jeune, & il fut tué fort peu de tems après la mort de son Père, en revenant de *Perse*; desorte qu'il n'eut qu'un règne fort court en *Orient*, & qu'il ne règna point-du-tout en *Occident*. *Caius* n'a donc point souffert sous lui à *Rome*, où son frère *Carinus* tenoit les rênes du Gouvernement. Mais *Rome* a si bien trouvé son compte aux Martyrs parmi le Vulgaire, qu'elle en a multiplié le nombre jusqu'à l'indiscrétion, en multipliant à cet effet les persécutions, & faisant des persécuteurs, de Princes, qui bien loin d'avoir jamais pensé à molester les *Chrétiens*, en furent même les Protecteurs. Au reste les Actes de cette prétendue *Ste. Susanne* fourmillent de fautes & d'absurdités, & contrarient les meilleurs Historiens de ces tems-là.

Diocléſien, *Maximien*. MARCELLIN. *Conſtance*, *Galerius*.

Vingt-huitième Evêque de Rome.

An de Christ 296.

Marcellin succéda à *Caius* le 30 Juin 296, & tint le Siège huit ans, trois mois & vingt-cinq jours, selon les Régistres les plus anciens; desorte qu'il mourut le 24 Octobre 304 (*a*). L'amour de la vérité, dont je ne dois jamais m'écarter, m'oblige à entreprendre la justification de ce Pape contre l'Eglise *Romaine* même, & la plupart de ses Théologiens, qui ont tâché de flétrir sa mémoire par des imputations également malicieuses & destituées de fondement; car on lit dans le Breviaire & le Martyrologe Romain, que *Marcel-*

(*a*) Id. Cycl. p. 272.

cellin, ayant été arrêté durant la perſécution de *Dioclésien*, ſe laiſſa perſuader par ce Prince de délivrer les Livres Sacrés pour être brulés, & d'offrir de l'encens aux Dieux. Cela eſt fondé ſur les Actes du Concile de *Sinueſſe*, qu'on ſuppoſe avoir été aſſemblé à cette occaſion, & avoir été compoſé de 300 Evêques devant qui *Marcellin* fut convaincu de ces crimes par 72 témoins. Ces Actes racontent, & c'eſt-là l'explication de l'énigme, qu'auſſi-tôt que *Marcellin* parut devant le Concile, les Evêques, frémiſſant d'horreur à la ſeule penſée de juger le Chef de l'Egliſe, le Juge de tous, s'écrièrent d'une voix : *Le premier Siège ne doit être jugé par perſonne : accuſez-vous vous-même, jugez-vous vous-même, condamnez-vous vous-même.* C'eſt à ce témoignage ſi favorable aux vues ambitieuſes de *Rome*, qu'eſt due l'autorité qu'elle a donnée à des fables ſi injurieuſes à la mémoire d'un de ſes meilleurs Evêques ; fables inventées par les *Donatiſtes* d'*Afrique*, & que l'Egliſe *Romaine* auroit rejettées avec indignation, ſi elle n'eût pas ſi bien trouvé ſon compte à leur donner crédit. Elle auroit même pu les réfuter, & les confondre par les témoignages dignes de foi de *Théodoret* & de *St. Auguſtin*. Le premier aſſure que *Marcellin* s'acquit beaucoup de gloire, durant la perſécution, par ſa conduite (*a*) ; & le dernier, en écrivant contre *Pétilien*, *Donatiſte*, dit ces paroles : *Pourquoi répondrois-je aux calomnies dont il charge les Evêques de Rome ? Pourquoi me mettrois-je en peine de les juſtifier des crimes dont il les accuſe ? Il accuſe* Marcellin *& ſes Prêtres* Melchiades

(*a*) Theod. l. 1. c. 2. p. 524.

des, Marcel & Sylveſtre, *d'avoir livré les Livres Sacrés, & d'avoir offert de l'encens aux Dieux. Doit-on pour cela les en croire coupables? Prouve-t-il ce dont il les accuſe? Il les note des épithètes de* Méchans *& de* Sacrilèges; *mais je dis qu'ils ſont innocens. Et pourquoi donnerois-je des raiſons pour ſoutenir ma défenſe, puiſqu'il n'en apporte aucune pour prouver ſon accuſation* (*a*).

Mais ſi *Marcellin* s'acquit beaucoup de gloire durant la perſécution, ſi ſon apoſtaſie n'eſt qu'une pure calomnie inventée par les *Donatiſtes*, le prétendu Concile de *Sinueſſe* eſt une pure invention; & en effet, indépendamment de la chute de *Marcellin*, les circonſtances en ſont ſi abſurdes, qu'il n'en faut pas davantage pour ſe convaincre que ce Concile n'exiſta jamais. Car eſt-il vraiſemblable que 300 Evêques ſe ſoient aſſemblés pendant une des plus cruelles perſécutions de l'Egliſe, non à *Rome*, où ils auroient pu ſe cacher, mais dans une petite Ville, où tout le monde les auroit vus. Ce Concile ſe tint dans une grotte, qui pouvoit à peine contenir cinquante perſonnes à la fois, & cependant il eſt dit qu'ils ont tous été préſens lorſque *Marcellin* s'eſt dépouillé lui-même de ſa dignité. Mais quelle pitoyable figure ne fait-on pas faire à ce Prélat? D'abord il nie l'accuſation, mais en étant convaincu par 72 témoins il l'avoue, & cela en des termes qui ſiéroient mieux à un petit Ecolier qui tremble devant ſon Maître, qu'à un Evêque pénitent qui comparoît devant une aſſemblée auſſi grave. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans cette Pièce, c'eſt la diſpute entre *Urbanus* Grand-Pontife de *Jupiter*, & *Mar-*

(*a*. Aug. de Bapt. c. 10. & in Pet. & ſs. c. 7. p. 17.

Marcellin Grand-Pontife des *Chrétiens*. Pour prouver à *Marcellin* qu'il ne doit pas faire difficulté d'offrir de l'encens aux Dieux, *Urbanus* lui cite l'exemple des Mages qui en offrirent à *Jésus-Christ*. *Marcellin* répond que c'eſt un myſtère, & l'explique. *Urbain*, qui ne ſait ce que c'eſt que myſtère, en appelle au jugement des Empereurs *Diocléſien* & *Maximien*. *Marcellin* s'y ſoumet, & les deux Empereurs ayant décidé la queſtion en faveur de *Jupiter*, *Diocléſien* mène *Marcellin* dans le Temple de *Veſta*, où il le détermine à offrir de l'encens à *Jupiter*, *Hercule* & *Saturne*, que perſonne ne dit avoir été dans ce Temple.

Si *Rome* n'a pas fait difficulté de noircir la réputation de *Marcellin* par une calomnie où elle trouve ſon compte, elle a tâché de l'en dédommager par une impoſture, c'eſt-à-dire en le mettant au nombre de ſes Martyrs; car ce martyre eſt très-douteux. *St. Auguſtin*, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là, l'ignoroit ſans-doute; car il n'auroit pas manqué de le citer pour confondre les *Donatiſtes*. A-la-vérité *Bède* raconte que *Diocléſien* lui fit trancher la tête; mais cet Auteur copie ſouvent les fautes groſſières d'un Pontifical, qu'on ſuppoſe avoir été fabriqué dans le ſixième ſiècle.

Après la mort de *Marcellin* le Siège demeura vacant, du-moins pendant trois ans, ſelon le Pontifical de *Bucherius*, & pluſieurs autres; & tous les Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire des Papes avant *Baronius*, en ont fait mention (*a*); mais il eſt très-difficile d'en déterminer la cauſe. Selon *Euſèbe*, la perſécution ne dura que deux ans en *Ita-*

(*a*) Bucher. p. 272.

Italie (*a*); d'autres disent qu'elle dura tout le tems que *Galerius* fut maître du Pays: quoi qu'il en soit, il est certain que *Maxence* usurpa l'Empire en 306, & que non seulement il favorisoit les *Chrétiens*, mais encore qu'il se disoit *Chrétien* lui-même; & cependant, selon *Bucherius*, le Siège demeura vacant jusqu'en 308 (*b*). A-la-vérité *Baronius*, sans avoir égard à ceux qui ont écrit avant lui, n'admet point de vacance, & place l'élection de *Marcel* immédiatement après la mort de *Marcellin* (*c*). Je me rangerois volontiers à son sentiment, si ce n'étoit à-cause du Pontifical en question, qui n'étoit pas encore connu de son tems, & qui passe pour être de l'an 354. A l'égard de la Chronique d'*Eusèbe*, elle n'est ici d'aucun poids, vu que *Marcellus* n'y paroît point, & qu'elle place la mort de son successeur *Melchiades* avant *Constantin*; au-lieu qu'il est certain qu'il y a eu un Concile tenu à *Rome* sous *Melchiades*, par ordre de ce Prince.

Maximien, *Constance*. MARCELLUS. *Galerius*, *Constantin*.

Vingt-neuvième Evêque de Rome.

An de Christ 308.

Après la mort de *Marcellin* le Siège demeura vacant quelques trois ans & demi, c'est-à-dire, depuis le 24 Octobre 304, jusqu'au 19 Mai 308, que *Marcel* fut élu à sa place (*d*). La ressemblance des deux noms a trompé plusieurs Ecrivains, qui de ces deux Evêques n'en ont fait qu'un

(*a*) Euseb. l. 8. c. 14.
(*b*) Bucher. ibid. (*c*) Bar. ad. ann. 304. n. 2. 27.
(*d*) Bucher. p. 272. on y trouve 7 ans au-lieu de 3. C'est une faute de Copiste; on le voit par les Consulats qui y sont exactement marqués.

qu'un. *Eusèbe* & *St. Jérôme* ne parlent que du premier ; & *Théodoret*, omettant *Marcel*, & son successeur *Eusèbe*, nomme *Melchiades* comme le successeur immédiat de *Marcellin* (*a*). Mais *Marcellin* & *Marcel* sont clairement distingués dans le Pontifical de *Bucherius*, par les tems où ils ont gouverné, & par les Consuls sous lesquels leur Pontificat a commencé & fini (*b*). Ils sont encore distingués par *Optat de Milève* (*c*), & *St. Augustin* (*d*), qui parle de *Marcel*, non seulement en le qualifiant de Prêtre de *Rome*, mais encore d'Evêque de ce Siège. A ces témoignages se joint une Epitaphe de *Marcel*, composée par le Pape *Damase*, où il est supposé avoir été Evêque de *Rome* (*e*). *Damase* florissoit vers l'an 366. Tout ce qu'on raconte de *Marcel* d'après ses Actes, ou d'autres Ecrits modernes, est sans fondement. *Damase* dit dans son Epitaphe, que sa fermeté à maintenir la Discipline Ecclésiastique, & à exiger une pleine satisfaction de ceux qui avoient cédé durant la persécution, lui avoit attiré une haine générale, qui finit par des séditions & des tuéries (*f*). *Damase* ajoûte que *Maxence* l'exila, à-cause de quelqu'un qui avoit apostasié pendant que l'Eglise étoit en paix. Mais si les Anciens ont eu dessein de nous transmettre ces faits, leurs Ecrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Marcel* mourut le 16 Janvier 310, après avoir tenu le Siège un an, sept mois & vingt jours (*g*). On ne sait s'il mourut en exil, ou s'il en fut rappellé. L'Eglise *Romaine* en fait un Martyr, parce

(*a*) Theod. l. 1. c. 2. (*b*) Buch. p. 272.
(*c*) Opt. l. 2. p. 48. (*d*) Aug. ep. 165. & in Petil. c. 16. p. 87. (*e*) Bolland. 16 Jan. p. 5.
(*f*) Bar. ad. ann. 309. (*g*) Buch. p. 272.

ce que ſes Actes portent qu'il ſouffrit le martyre ſous *Maxence*; mais on ſait que cet Uſurpateur ne ſe fut pas plutôt rendu maître de la Ville, qu'il fit ceſſer la perſécution (*a*). Son corps eſt adoré en pluſieurs endroits, ſavoir, à *Rome*, à *Orvont* en *Hainaut*, & à *Cluny* dans *le Rouſſillon* (*b*).

Conſtantin. EUSEBE *Licinius.*

Trentième Evêque de Rome.

An de Chriſt 310.

Euſèbe ſuccéda à *Marcel*, & ne gouverna l'Egliſe que ſept mois ſelon *Euſèbe* (*c*), ou même que quatre mois & ſeize jours ſelon le Pontifical du *Bucherius* (*d*). On apprend d'une ancienne Epitaphe de ce Pape, qu'il s'oppoſa vigoureuſement à un certain *Heraclius*, qui prétendoit qu'on devoit réadmettre à la communion de l'Egliſe ceux qui avoient cédé à la perſécution, ſans exiger d'eux la ſatisfaction rigoureuſe qu'on requeroit alors; que cela ayant occaſionné de grandes diviſions, *Maxence*, pour les terminer, bannit *Euſèbe* en *Sicile* (*e*). On trouve je ne ſai combien d'autres choſes de lui dans *Anaſtaſe*, *Platina*, *Ciacconus*, & autres ſemblables Ecrivains; mais ce qu'ils en diſent eſt auſſi peu fondé que ce qu'avance *Baronius*, ſavoir qu'il inſtruiſit *Euſèbe*, le célèbre Evêque de *Vercelli*, & qu'il lui donna ſon nom (*f*). Cela eſt fondé ſur ſes Actes, regardés aujourd'hui de tout le monde comme ſuppoſés.

Con-

(*a*) Euſeb. l. 3. c. 14.
(*b*) Bolland. 16. Jan. p. 5. & Flor. in Martyr. Hier. p. 256, 257. (*c*) Euſeb. Chron. (*d*) Buch. p. 272.
(*e*) Bar. ad ann. 311. (*f*) Id. ibid. n. 42.

Conſtantin. MELCHIADES *Licinius.*
Trente-unième Evêque de Rome.
An de Chriſt 311.

Melchiades, ou *Miltiades* comme l'appellent d'anciens Manuſcrits, fut élu pour ſuccéder à *Euſèbe* le 2 Juillet 311, après une vacance de plus de neuf mois, dont les Hiſtoriens ne nous apprennent point la cauſe (*a*). De ſon tems arriva la mémorable converſion de *Conſtantin*. Ce Prince, ayant vaincu & défait *Maxence* le 28 Octobre 312, fit conjointement avec *Licinius*, un Edit qui accordoit aux *Chrétiens* le libre exercice de leur Religion, & la liberté de bâtir des Egliſes (*b*). Par cet Edit ils rentroient en poſſeſſion des Places qu'on leur avoit ôtées, où ils avoient tenu leurs aſſemblées avant la perſécution (*c*). *Conſtantin* étant parti de *Rome* l'an 313, vint à *Milan*, où il publia un nouvel Edit pour rectifier le premier (*d*). On conjecture que les éloges qu'on y faiſoit de la Religion *Chrétienne*, avoient allarmé les *Payens*, pendant que des *Chrétiens* s'étoient offenſés des noms d'*hérétiques*, qu'on y donnoit aux diverſes Sectes ſorties d'entr'eux (*e*). Quoi qu'il en ſoit, ce nouvel Edit accordoit à chacun la liberté de choiſir l'objet de ſon culte, & de l'honorer à ſa fantaiſie. Les Places confiſquées aux *Chrétiens* & vendues au profit de l'Etat, devoient leur être rendues par ceux qui les avoient achetées, & ceux-ci devoient être remboursés des fonds publics (*f*). La même année, *Licinius* ayant remporté une victoire complette ſur

(*a*) Bucher. p. 272. (*b*) Euſeb. l. 9. c. 9.
(*c*) Id. l. 10. c. 5. (*d*) Id. ibid.
(*e*) Val. in not. ad Euſeb. hiſt. p. 195.
(*f*) Euſeb. l. 10. c. 5.

ſur *Maximin* ennemi juré des *Chrétiens*, s'empara de la *Nicomédie*, & y fit publier l'Edit de *Milan*, le 13 Juin (*a*). C'eſt ainſi que la paix fut rendue à l'Egliſe, tant en *Orient* qu'en *Occident*, après une cruelle & ſanglante perſécution de dix ans & près de quatre mois (*b*).

Un autre événement remarquable de ce Pontificat, fut le fameux Schiſme d'*Afrique* formé contre *Cécilien* Evêque Catholique de *Carthage*, dont une rélation abrégée vient à mon ſujet, puiſque *Melchiades* eut beaucoup de part aux tranſactions que ce Schiſme occaſionna. Le premier Decret publié par *Dioclétien* contre les *Chrétiens* le 24 Février 303, ordonnoit qu'en tous lieux leurs Egliſes fuſſent raſées, & leurs Livres brulés ; & que toute Perſonne de qualité qui perſiſteroit dans la profeſſion du *Chriſtianiſme*, fût *regardée comme infame*, & exclue de tous les honneurs & les emplois. Cet Edit fut exécuté avec tant de rigueur en *Afrique*, que ſi les Magiſtrats faiſoient grace à un *Chrétien*, qui avouant qu'il avoit les Livres Sacrés, refuſoit de les livrer, on leur en faiſoit un crime capital. On donna à ceux qui les livrèrent, le nom de *Traditores*, nom qui devint fameux dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, en fourniſſant aux *Donatiſtes* un prétexte plauſible de ſe ſéparer de la communion de l'Egliſe (*c*). *Menſurius*, Evêque de *Carthage*, fut accuſé de ce crime ; & quoiqu'on ne pût pas prouver l'accuſation, quelques membres de ſon Troupeau l'abandonnèrent à la ſollicitation de

(*a*) Lact. perſ. c. 47, 48. (*b*) Ibid.
(*c*) Aug. l. 7. c. 2. Optat. l. 1. p. 29.

de *Donat* Evêque de *Caſes-noires* en *Numidie* (*a*). *Menſurius* étant mort quelques années après, *Cécilien*, Diacre de l'Egliſe de *Carthage*, fut élu en ſa place, malgré les intrigues de *Botrus* & *Cœleſius* Prêtres, ſes compétiteurs. Ils ne laiſſèrent pas de caballer contre lui dès qu'ils en trouvèrent l'occaſion, tâchant de le noircir dans l'eſprit de ceux qui lui avoient donné la préférence. Ils y furent puiſſamment ſecondés par une Femme de qualité nommée *Lucille*, ennemie jurée de *Cécilien*, qui n'étant encore que Diacre, l'avoit cenſurée publiquement, pour avoir baiſé les reliques d'un Martyr, comme elle alloit recevoir la Communion: preuve que dans ce tems-là l'Egliſe n'approuvoit pas le culte des Reliques (*b*). Sans-doute que ceux qui s'étoient ſéparés de *Menſurius* entrèrent dans cette faction; puiſque, ſelon St. *Auguſtin*, le ſecond Schiſme dut ſon origine au premier (*c*).

Pour donner une apparence de juſtice & d'autorité à leur conduite, les Schiſmatiques ſommèrent *Secundus* Evêque de *Tigiſis*, & les autres Evêques de *Numidie*, de dépoſer *Cécilien*, & d'en élire un autre en ſa place; car les Evêques de *Numidie* avoient le privilège d'aſſiſter à l'élection de celui de *Carthage*, & de l'ordonner quand on l'avoit élu (*d*). S'étant rendus à *Carthage*, ils furent bien ſurpris de trouver toute la Ville en communion avec *Cécilien*, à la réſerve d'un petit nom-

(*a*) Aug. collat. Carth. die 3. c. 12. Valeſ. in not. ad Euſeb. hiſt. p. 191.

(*b*) Opt. l. 1. p. 41. Aug. Pſal. Abced. p. 3. in Petil. c. 18. contr. epiſt. Parmen. p. 7.

(*c*) Aug. Coll. Carth. die 3. c. 12.

(*d*) Id. in Par. l. 1. c. 3. & Pſal. abced. p. 3. Opt. p. 41.

nombre de Schiſmatiques, qui étoient ſes ennemis déclarés (*a*). Cependant, comme ils étoient la plupart *Traditores*, ou coupables d'autres crimes énormes, ils ſe laiſſèrent aiſément ſéduire par *Lucille*, & déclarèrent l'élection de *Cécilien* nulle, & le ſiège vacant (*b*). Ils étoient au nombre de 70. *Cécilien* refuſa de comparoître devant eux, & il n'eût pas été prudent de s'y fier; car *Purpurius*, Evêque de *Limate*, avoit dit: *s'il vient parmi nous, au-lieu de lui impoſer les mains par voie d'Ordination, il faut lui caſſer la tête par voie de pénitence* (*c*).

Ils ſe ſéparèrent donc de ſa communion, & de tous ceux qui communiquoient avec lui; c'eſt-à-dire qu'ils ſe ſéparèrent de la communion de l'Egliſe *Catholique*; puiſque *Cécilien* étoit reconnu de tous les autres Evêques d'*Afrique*, de celui de *Rome*, & de ceux du reſte du Monde (*d*). Telle fut l'origine de ce fameux Schiſme qui cauſa tant de troubles dans les Egliſes d'*Afrique* pendant plus de trois ſiècles. *Donat*, Evêque de *Caſes-noires*, en fut l'auteur; mais ce fut de *Donat*, Evêque Schiſmatique de *Carthage*, que les *Donatiſtes* prirent leur nom, s'étant fait appeller juſques-là *le parti de Majorin*, qu'ils avoient mis en la place de *Cécilien* (*e*). *Majorin* n'étoit que ſimple Lecteur, & avoit été domeſtique de *Lucille* (*f*).

Vers

(*a*) Opt. ibid.
(*b*) Aug. in Creſc. l. 3. c. 26, 27, 29. & Coll. die 3. c. 17. die 2. c. 14. &c. in Gaud. l. 1. c. 37. Ep. 162. & in Pſal. 36. p. 119.
(*c*) Opt. p. 41. (*d*) Aug. die 3. c. 14. ep. 162.
(*e*) Id. in Joan. tract. 69. p. 12. Hier. vir. ill. c. 93.
(*f*) Opt. l. 1. p. 42.

Vers ce tems-là, c'eſt-à-dire vers l'an 313, *Conſtantin*, mu par ſon zèle pour la Religion *Chrétienne*, publia deux Decrets adreſſés à *Anulinus* Proconſul d'*Afrique*, l'un pour faire reſtituer aux *Chrétiens* toutes les Places qu'on pouvoit leur avoir enlevées durant la perſécution, & l'autre pour exempter les Eccléſiaſtiques de toutes fonctions civiles (*a*). Ce privilège n'étoit accordé qu'aux Eccléſiaſtiques de l'Egliſe *Catholique* dont *Cécilien* étoit Chef, comme l'Edit le marquoit expreſſément, & par conſéquent le Proconſul n'en fit part qu'à lui. Ce fut une grande mortification pour les *Donatiſtes*, qui dreſſèrent une Requête pour l'Empereur, dont ils chargèrent *Anulinus*, avec un Sac de papiers concernant les crimes prétendus & la dépoſition de *Cécilien*. La Requête portoit en ſubſtance, que le jugement de leurs différends avec les autres Evêques d'*Afrique* pourroit être remis aux Evêques des *Gaules*, qui n'étoient point accuſés d'avoir livré les Livres Sacrés aux *Payens* (*b*). *Anulinus* envoya le tout à l'Empereur, & y joignit une Lettre qui ſubſiſte encore, contenant les particularités de cette diſpute (*c*). *Conſtantin* parut vivement touché de voir la diviſion parmi les *Chrétiens*, & même entre les Evêques (*d*). Cependant il accorda ſur le champ aux *Donatiſtes* les Juges qu'ils demandoient, nommant à cet effet *Maternus* Evêque de *Cologne*, *Rheticius* Evêque d'*Autun*, & *Marin* Evêque d'*Arles*, tous gens de beaucoup de ſavoir & d'une candeur reconnue

(*a*) Euſeb. l. 10. c. 5, 7. & Cod. Theod. 16. tit. 2. l. 1. p. 20.
(*b*) Aug. ep. 68. Vales. ad Euſ. p. 149.
(*c*) Steph. Balar. Coll. Carth. in Concil. c. 3. n. 216. 220. p. 578. (*d*) Opt. l. 1. p. 44.

connue (*a*). Il leur écrivit de sa propre main, pour leur notifier la commission dont il les chargeoit, & il leur fit expédier des copies des papiers qu'il avoit reçus, pour les mettre au fait de l'affaire en question, en leur ordonnant en même tems de se trouver incessamment à *Rome*, pour la juger de concert avec *Melchiades* (*b*). *Cécilien* eut aussi ordre de s'y rendre, & d'y amener avec lui dix Evêques de son parti qui lui paroîtroient les plus capables de défendre sa cause; & ses Adversaires eurent la même liberté (*c*). *Constantin* n'avoit nommé pour juger de ce différend que les trois Evêques des *Gaules*, *Melchiades*, & *Marc*, qu'on suppose avoir été Evêque de *Milan*; mais dans la suite il y en ajoûta sept autres, avec tous ceux qu'on pourroit aisément assembler; desorte qu'il y en eut enfin dix-neuf (*d*), qui s'assemblèrent *au Palais de l'Empereur*, dans *l'Appartement de Fauſta*, où *ils ouvrirent* leurs séances le vendredi 3 Octobre 313 (*e*). *Il* n'y en eut que trois. Pendant la première, on examina exactement les Accusateurs & les Témoins, & l'on entendit les dépositions. Pendant la seconde, on examina les Actes du Concile où *Cécilien* avoit été condamné; & dans la dernière, *Donat* de *Caſes-noires*, qui avoit comparu comme accusateur, fut condamné comme calomniateur, & comme principal auteur du Schisme, & *Cécilien* fut absous honorablement (*f*). *Conſtantin* se flat-

(*a*) Opt. ibid. Aug. ep. 166. Euseb. l. 10. c. 5.
(*b*) Euseb. l. 10. c. 5. (*c*) Aug. Collec. Carth. p. 149.
(*d*) Opt. l. 1. p. 44.
(*e*) Coll. Carth. die 3. c. 17. Opt. ibid.
(*f*) Coll. Carth. p. 149. & ep. 162.

flatta d'avoir mis fin à cette diſpute, ne s'imaginant pas que les *Donatiſtes* refuſaſſent de ſe ſoumettre au jugement d'Arbitres qu'ils avoient choiſis eux-mêmes; mais ce bon Prince ne connoiſſoit guère les diſputes de Religion. Malgré tous ſes ſoins, & les peines que prirent après lui ſes Succeſſeurs pour arrêter ce Schiſme, il déchira l'Egliſe en deux partis, animés de fureur l'un contre l'autre, au grand ſcandale des *Payens* mêmes. *Melchiades* mourut le 10 Janvier 304, après un Pontificat de deux ans, ſix mois & huit jours (*a*). Environ cent ans après ſa mort, les *Donatiſtes* l'accuſèrent d'avoir livré les Livres Sacrés, & d'avoir offert de l'encens aux Dieux; mais St. *Auguſtin* traite cette accuſation de pure calomnie, malicieuſement inventée par les *Donatiſtes*, pour juſtifier leurs prédéceſſeurs, qui en avoient appellé du Concile de *Rome*, où *Melchiades* avoit aſſiſté, & préſidé probablement en qualité d'Evêque de la Ville Impériale (*b*).

De ce que ce Concile ſe tint dans le Palais de l'Empereur, *Baronius* conclud que *Conſtantin* avoit élevé *Melchiades* à la Dignité de Prince, dans la ſuppoſition qu'il lui avoit donné ce Palais pour ſa réſidence, & par conſéquent un train ſortable à cette ſuperbe habitation (*c*). Mais ſi *Conſtantin* encore néophite eût aſſez peu connu l'eſprit de l'Evangile pour faire des offres pareilles à *Melchiades*, celui-ci étoit trop bon *Chrétien* pour les accepter, vu que rien n'eſt plus incompatible avec l'Humilité Evangélique, que le Faſte

(*a*) Buch. p. 272.
(*b*) Aug. in Pet. p. 87. & in par. c. 5. p. 8.
(*c*) Bar. ad ann. 312. p. 82.

te & les Grandeurs Humaines. Au-reſte la concluſion de *Baronius* eſt la même, que ſi de ce que le Roi de *France* permet aux Académiciens de s'aſſembler au Louvre, on concluoit qu'il leur donne le titre de Princes. Mais il eſt naturel de conclure que *Conſtantin* permit aux Evêques de s'aſſembler dans ſon Palais, pour donner plus de relief & plus d'autorité à ce Concile, qui ſe tenoit par ſon ordre; & d'ailleurs il n'y a pas d'apparence que la Maiſon de *Melchiades* eût des appartemens aſſez vaſtes pour contenir 40 Evêques, dont ce Concile étoit compoſé.

ARTICLE II.

A. DE HAEN, *Medici Haga-Batavi de* DEGLUTITIONE, *vel* DEGLUTITORUM *in cavum Ventriculi* DESCENSU IMPEDITIS, *Diſſertatio.*

C'eſt-à-dire:

DE *l'*EMPECHEMENT *de la* DEGLUTITION, *ou des obſtacles que rencontrent les alimens lorſqu'ils deſcendent dans la cavité du Ventricule.* A *La Haye*, chez *E. de Haen*, 1750. Volume *in*-8 de 60 pages, ſans la Dédicace.

CEt Ouvrage eſt dédié à un Maître de l'Art, à Mr. le Baron *van Swieten*, Premier Médecin de Leurs Majeſtés Impériales des Romains. Mr. *de Haen*, aſſez modeſte pour ſe défier de ſes lumières, demande l'avis des perſonnes ſages & éclairées, & s'adreſſe ſur-tout à Mr. *van Swieten*, qu'il prend pour juge de ſon Ouvrage. Il

se propose de corriger cette production, d'y faire des changemens, de l'augmenter, si l'on trouve que cela soit nécessaire.

C'est déjà un mérite d'être disposé à se retracter lorsqu'on remarque ses erreurs. L'Auteur est de ce caractère. Il ne dit son sentiment qu'en se défiant de lui-même, il ne décide pas en dernier ressort; laissant aux autres toute liberté de le critiquer, il est prêt à changer de sentiment, s'ils lui font voir qu'il s'est trompé. *Ut potero, explicabo: nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero: sed, ut hominunculus, probabilia conjecturâ sequens* (a). Je parle ici pour lui, mais il dit la même chose en d'autres termes, & je ne crois pas qu'il me desavoue sur cet article.

La maladie dont il est ici question, est du nombre de celles qu'on ne connoît que très peu, & dont nous n'avons par conséquent aucune bonne description. C'est cependant un mal très fréquent, terrible dans ses effets; un mal qui se tient longtems caché, & qui, après avoir fait souffrir cruellement, conduit enfin au tombeau. Rarement l'inspection des Cadavres en a fait connoître la cause, on n'a point pensé à la découvrir, & elle est d'ailleurs dans des endroits où l'on ne s'avise guère d'aller faire des recherches.

L'inspection des Cadavres est néanmoins le véritable moyen, le plus sûr, le seul même qui puisse donner au Médecin une juste idée de cette maladie; sans ce secours on ne sauroit en connoître la cause, on ne sauroit y apporter les remèdes convenables.

Mr.

(a) Cicero, *Tusc. Quæst.* L. I. c. 9

Mr. *de Haen*, bien convaincu de cette vérité, a été fouiller dans les Cadavres, & il y a trouvé l'ennemi qu'il cherchoit, mais déguisé sous différentes formes. La lecture des Auteurs modernes l'a confirmé dans l'opinion où il étoit d'avoir fait une heureuse découverte. En parcourant leurs observations, il y a rencontré ce qu'il avoit déjà vu dans les Cadavres.

Voilà comme il faut s'y prendre pour faire des découvertes. Cela demande du tems, de l'attention; mais qu'importe, pourvu qu'on soit dedommagé de ses peines. C'est d'ailleurs la seule route qu'on doit prendre pour parvenir au but qu'on se propose; & dès qu'il n'y a que celle-là, il faut se résoudre à la suivre, quelque difficile qu'elle soit. Le même Démon qui nous tourmente, semble avoir pris plaisir à nous cacher la cause des maux qu'il nous fait. Empêchons-le de triompher. Si nous ne pouvons éviter la mort, tâchons du-moins ou de diminuer le nombre de nos maux, ou de les adoucir.

Sit mihi quod nunc est, etiam minus, ut mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volunt Dî (*a*).

Le plan qu'a suivi Mr. *de Haen* dans l'exposition qu'il fait de la maladie qu'il décrit, est tout simple, tout naturel, conforme aux règles de l'Art. Après en avoir donné une histoire exacte & fidèle, il en expose les différentes causes, & passe delà aux moyens de la guérir. Y a-t-il des incommodités qui ne viennent pas des causes qu'il indique, il a soin de les faire connoître, afin que

(*a*) Horat. *Epist.*

que des apparences trompeuſes ne faſſent pas confondre deux maladies qui n'ont entre elles que très peu de rapport. C'eſt en cela ſur-tout qu'il montre ſon diſcernement; & c'eſt ce diſcernement qui diſtingue le vrai Médecin de l'Empirique & de l'Ignorant.

Ceux, en qui la maladie commence à ſe manifeſter, ne ſe plaignent d'abord que d'une légère difficulté à avaler quelque choſe de ſolide; mais avec le tems cette difficulté augmente, elle devient plus incommode, elle cauſe même de la douleur. Le ſiège du mal n'eſt pas le même dans tous les malades. Les uns le mettent dans la partie ſupérieure de l'Eſophage, d'autres le fixent dans la partie moyenne, & quelques-uns dans l'inférieure. Il y en a même qui ſe plaignent que l'eſtomac leur fait mal dans le tems de la digeſtion. Lorſque la maladie a fait de nouveaux progrès, on ſouffre de la même manière & des alimens mous, & enfin même des liquides. L'eſtomac & l'éſophage ſont-ils vuides, on ne laiſſe pas que d'y reſſentir quelquefois une douleur inquiétante, mais fort légère, laquelle augmente quand ces parties ſont pleines. On en voit qui avalent fort bien les ſolides, & qui ne ſauroient avaler les liquides qu'avec peine. Il s'en trouve beaucoup à qui il monte du goſier dans la bouche une grande quantité de limphe inſipide, & qui reſſentent en même tems des défaillances de cœur. Tous rendent par la bouche une grande quantité de vents, qui ſortent de l'eſtomac, quand il eſt vuide, & ſur-tout dans le moment qu'ils avalent quelque choſe. Il y en a à qui d'heureux intervalles donnent lieu de croire que le mal s'eſt diſſipé; mais

au

au bout de quelques jours il revient, & fait de nouveaux ravages. D'autres, encore plus à plaindre, ont à peine quelques momens de repos, le cruel ennemi qui les tourmente ne les quitte presque jamais.

A mesure que le mal augmente, le corps maigrit, l'esprit succombe, & l'on commence à se dégouter de la vie. La faim presse, on voudroit manger, mais on en est détourné par la difficulté d'avaler. Au-lieu de cette limphe, de cette eau limpide, qu'on rendoit auparavant, il ne sort plus du gosier qu'une matière épaisse, lente, visqueuse, quelquefois fétide, qui se décharge dans la bouche par les efforts qu'on fait en crachant. Les premières voies sont remplies ou d'acides, ou d'une matière putride. Après avoir cruellement souffert des mois entiers, des années même, le malade affoibli, épuisé, succombe, la mort l'enlève, malgré les efforts de la Nature & les secours du Médecin. La mort est pour ces infortunés mortels, préférable à la vie; est-il donc étonnant qu'ils l'invoquent? Heureux ceux qu'elle ne fait pas languir!

O Mort, achève mon supplice,
C'est ton dernier coup que j'attens:
Frappe, frappe; par quel caprice
Me fais-tu languir si longtems?
Qu'ai-je donc fait? & pour quel crime
Sur ta gémissante victime
Tiens-tu toujours ton bras en l'air?
Trop heureux, qui réduit en poudre
Par ton apoplectique foudre,
N'en a point vu partir l'éclair (a)!

Cet-

(a) Racine le Fils.

Cette hiſtoire de la maladie, que je viens d'ébaucher, eſt toute fondée ou ſur les propres obſervations de l'Auteur, ou ſur celles qu'il a puiſées dans nos meilleurs Ouvrages de Médecine. Il raporte à ce ſujet douze *Cas* particuliers, qui tous méritent attention. Voici le précis des deux premiers.

Une femme de 50 ans, attaquée d'une mauvaiſe eſpèce de Scorbut, & qui n'avoit plus ſes règles depuis longtems, commence à manquer d'appétit. Elle a des ſpaſmes dans les entrailles, les vents la tourmentent, elle ſent de l'embaras dans la gorge, & ce qu'elle avale s'arrête dans l'éſophage à la hauteur des clavicules. Une eau limpide ſe décharge du ventricule dans la bouche, ſur-tout lorſqu'elle eſt à jeun. Elle eſt conſtipée. Elle ſe plaint de défaillances de cœur & de douleurs atroces. Ses forces ſe diſſipent, elle tombe dans le marasme. Une matière viſqueuſe ſuccède à cette eau qui ſe déchargeoit dans la bouche; chaque jour elle augmente, chaque jour elle s'épaiſſit davantage. Elle n'avale qu'avec beaucoup de peine & de douleur, ſur-tout les choſes ſolides. Cette ſcène tragique paroît quelquefois finir, le mal diminue, on diroit qu'il s'aſſoupit; mais bientôt après il recommence des plus belles, & dure plus longtems que jamais. Pour comble d'infortune la fièvre ſe mêle de la partie, cette pauvre femme ne dort plus, elle ne peut plus avaler que le cou droit & la tête en arrière, elle meurt enfin miſérablement après environ dix mois de ſouffrances.

A l'ouverture du Cadavre Mr. *de Haen* trouva le ventricule dans une ſituation preſque perpen-

pendiculaire, ſa partie droite étoit deſcendue d'un pouce au-deſſous de l'ombilic : ſes deux orifices étoient fermés, & il ſe trouvoit plein d'une matière venteuſe. Il y avoit tout autour de l'orifice ſupérieur un grand nombre de corps durs plus gros que des fèves. L'éſophage, immédiatement au-deſſous des clavicules, étoit fort gros, dur, large, & formoit une eſpèce de ſac. Les deux glandes ſituées vers le milieu de la longueur de l'éſophage, étoient entièrement dures. L'aorte, les carotides, les artères ſousclavières, étoient dures, & preſque calleuſes. Le Pancréas étoit tout ſchirreux, environ huit fois plus gros que dans l'état naturel, & occupoit la place du ventricule. Le Méſentère étoit parſemé de petits ſquirres un peu plus gros qu'un grain d'orge. Le foie & les deux lobes du poumon ſe trouvoient auſſi dans un *très grand déſordre*.

Dans le ſecond *Cas Mr. de Horn* rapporte l'exemple d'une femme fort maigre, âgée de 65 ans, qui, après avoir été ſujette à de fréquentes défaillances, commença à ſe plaindre de légères difficultés d'avaler, qui augmentèrent inſenſiblement. Les meilleurs remèdes ne purent la ſoulager. Pour avaler, elle commençoit par lever la tête, & la jettoit enſuite en arrière au moment même qu'elle avaloit : reſtant alors immobile, & ſe trouvant dans une eſpèce d'angoiſſe, elle faiſoit ſortir de ſa poitrine un ſon déſagréable, & rejettoit un inſtant après preſque tout le peu de liquide qu'elle venoit d'avaler. Elle avoit cependant d'aſſez bons intervalles ; le mal ne la tourmentoit pas toujours également ; quelquefois elle avaloit plus facilement, quelquefois auſſi elle retenoit ce qu'elle

qu'elle avoit avalé. Elle mourut n'ayant plus que la peau & les os.

On l'ouvrit, & on ne trouva preſque aucune partie intérieure de ſon corps qui ne fût dans un desordre affreux. Quantité de glandes étoient ſquirreuſes. Le voile du palais, le ventricule, les poumons, le cœur, le rein droit, & pluſieurs autres parties avoient chacune leur vice particulier. L'Auteur trouva auſſi divers polypes. Les détails où il entre ſur tout cela ſont dignes d'attention, & d'autant plus inſtructifs, que chaque découverte qu'il fait, conduit naturellement à la connoiſſance des ſymptômes de la maladie.

Les autres *Cas*, raportés par Mr. *de Haen*, répandent tous de nouvelles lumières ſur le ſujet qu'il traite, & ſervent merveilleuſement à confirmer les principes qu'il établit.

Il réſulte de ces différentes obſervations que la cauſe prochaîne de la maladie, c'eſt le gonflement, la tumeur, l'endurciſſement de certaines parties glanduleuſes & membraneuſes; c'eſt un ſquirre de la glande thyroïde, de la trachée-artère, des parotides, de l'éſophage, des glandes dorſales, du ventricule, du pancréas, ou de quelques autres parties voiſines, & même des poumons. Ces tumeurs compriment la cavité ou de l'éſophage, ou du ventricule, & même de l'un & de l'autre, ils la rétréciſſent, ils la ferment.

Ce qui produit ces tumeurs, c'eſt ou une rigidité vicieuſe des parties ſolides, qui empêche le cours des humeurs; ou la foibleſſe des parties, qui ne ſauroient donner aux humeurs la quantité de mouvement dont elles ont beſoin. Elles ſont auſſi produites par la lenteur des fluïdes, par leur inertie

tie & leur acrimonie. Lorſque ces humeurs acres, lentes & viſqueuſes, ſont pouſſées par quelque cauſe que ce ſoit dans des vaiſſeaux déja mal diſpoſés, elles s'y accumulent, s'y croupiſſent, & forment de leur union une maſſe plus ou moins dure, un ſquire, diverſes ſortes de tumeurs.

Rien ne rend le corps plus ſuſceptible de cette maladie, que les mauvaiſes qualités du ſang & des autres humeurs; une acrimonie lente, acre, ſcorbutique; une acrimonie cauſée par l'abus qu'on fait du vin, de la vieille bierre, & ſur-tout des liqueurs fortes; le chagrin & la mélancolie; le Thé & le Caffé, boiſſons dont on abuſe aujourd'hui d'une manière étrange en Hollande, & qui ſont la ſource d'une infinité de maux.

Les ſymptômes de la maladie ne ſont pas toujours les mêmes. L'Auteur fait voir pourquoi. *L'inſpection des Cadavres lui a appris que la cauſe prochaine du mal, n'occupe pas toujours les mêmes viſcères, ni les mêmes parties d'un viſcère.* De la variété du ſiège de cette cauſe naît par conſéquent la variété des ſymptômes de la maladie. C'eſt ce qui eſt expliqué très clairement dans un Chapitre fait exprès. Mr. *de Haen* y fait voir pour quoi tel malade, dont il expoſe la maladie dans les *Cas* qu'il rapporte, a eu tels & tels ſymptômes, une difficulté d'avaler, des oppreſſions, des angoiſſes, des palpitations, des défaillances, la fièvre, & autres accidens. Il déduit tout cela & de la nature de la cauſe prochaine du mal, & de ſa ſituation. Cela ſuppoſe de ſa part une parfaite connoiſſance de la ſtructure des parties, de leur liaiſon, & du jeu de chaque organe. On voit qu'il a beaucoup travaillé ce Chapitre,

c'eſt l'un des meilleurs morceaux de l'Ouvrage, c'eſt celui où l'on admirera le plus ſa ſagacité.

Nous voici parvenus au dernier période de l'Ouvrage, au terme où doit tendre tout ce qui précède. La maladie eſt bien connue, ſa cauſe eſt découverte; il faut maintenant y appliquer le remède. L'entrepriſe eſt grande. Le chemin où nous allons entrer eſt hériſſé de ronces & d'épines. L'Auteur ſemble héſiter, il tremble à la vue des difficultés qui ſe préſentent. Sa contenance ſeroit plus ferme, s'il avoit moins de lumiéres. *Cette maladie*, dit-il, *eſt pleine d'écueils & de dangers; lorſqu'elle a fait des progrès elle ſe moque de l'Art, elle eſt deſeſpérée.* Sa nature eſt telle, *qu'elle a déja jetté de profondes racines, lorſqu'on commence à la connoître; que lorſqu'elle eſt bien connue, elle eſt preſque ſans remède; que lorſqu'on entreprend de la guérir, elle s'irrite & fait encore plus de ravage.* Sentence terrible! Mais aveu digne d'un Médecin éclairé & ſincère qui connoit les bornes de ſon Art, & ſait les fixer! Ce n'eſt donc que lorſque le mal n'a pas encore fait de grands progrès, qu'on peut ſe flatter de le guérir.

Principiis obſta; ſero medicina paratur,
Dum mala per longas invaluere moras.

Dans ce cas, dès qu'on commence à s'appercevoir de la moindre difficulté d'avaler, il faut d'abord en rechercher la cauſe pour y appliquer les remèdes propres à la diſſiper. Cette cauſe, c'eſt une obſtruction dans les glandes, dans les parties membraneuſes, produite par des matières acres, lentes & viſqueuſes. Il faut donc recourir aux remèdes contre les obſtructions. Nous n'en manquons pas. Ouvrez les Livres de Médecine,

vous

vous y en trouvez assez pour remplir des magasins. Mr. *de Haen* en donne une petite liste. Mais à quoi sert tout ce fatras ? Il n'en a pas grande opinion. Parcourez, dit-il, les Ouvrages des plus habiles Médecins de toutes les Nations, examinez leurs recettes, voyez avec quel art elles sont faites, tout y est dans l'ordre, chaque ingrédient est bien choisi, tout paroît être administré à propos ; & cependant n'est-on pas obligé de reconnoître que tous ces remèdes tant vantés n'ont été d'aucun secours dans la maladie en question, excepté dans ses commencemens ? souvent même ils n'ont fait que l'irriter :

J'ai vu à Leyde des milliers d'étrangers venir consulter *Boerhave*, comme l'Oracle de son siècle, & il l'étoit en effet :

. . . . . il n'en faut pas douter ;
Son génie est un Dieu, sa bouche est un Oracle.

La plupart de ces malades étoient pleins d'obstructions dans le foie, dans la rate, dans le pancréas, dans le mésentère. L'Oracle savoit bien qu'il ne pouvoit guère les soulager. Mais il falloit prescrire. Il leur recommandoit l'exercice, tantôt à pied, tantôt à cheval ; les frictions avec de bonne flanelle rouge auprès d'un bon feu de bois de chêne ; un bon régime de vivre, & la joie.

Ces conseils étoient accompagnés de deux ou trois recettes au moins, marquées A. B. C. afin qu'on ne les confondît pas. La recette A étoit d'ordinaire une Décoction pour corriger la masse des humeurs, & préparer les voies. La recette B consistoit en pilules apéritives, composées de diverses sortes de gommes, de bon savon de Venise, & de térébenthine. La troisième recette

marquée C contenoit diverſes ſortes d'eaux diſtillées, quelques eſprits, quelques teintures, avec le ſyrop des cinq racines apéritives. Cette dernière recette n'étoit guère qu'un véhicule, elle étoit deſtinée à conduire les pilules au lieu de leur deſtination.

Ces remèdes devoient être continués des mois entiers, des années même. J'ai connu de ces malades qui avoient pris de ces pilules apéritives leur chapeau plein, encore n'étoient-ils pas guéris, ſans doute parce qu'ils ne pouvoient pas l'être. Auſſi *Boerhave* n'oſoit-il rien leur promettre, il ſe contentoit de faire des vœux pour eux. *J'eſpère*, diſoit-il, *que cela vous ſoulagera avec l'aide de Dieu* (*a*). C'eſt ainſi que finiſſent la plupart de ſes Réponſes aux Lettres conſultatoires qu'on lui remettoit. Les malades qui s'imaginoient qu'il pouvoit faire des miracles, n'étoient pas moins contens de ſa réponſe, que l'eſt un Pécheur à qui le Prêtre vient de donner l'abſolution.

Mr. *de Haen* a recours à quelque choſe de plus ſimple que tous ces remèdes préparés avec art, & ſouvent plus propres, dans le cas dont il s'agit, à épuiſer la bourſe des malades, qu'à les ſoulager. L'expérience lui a appris, qu'un mêlange d'eau & de lait, le petit-lait, le lait débeurré, font des effets merveilleux, lorſqu'on en boit dans une quantité ſuffiſante au commencement de la maladie. On rendra même cette boiſſon plus efficace ſi l'on y ajoute du miel, ou qu'on la prépare

(*a*) *Faxit Deus ut proſint. -- Illis fortunatum eventum ſecundet Numen. -- Aſpiret Deus. -- Utinam bis ſperata obtineatur ſanitas. -- Eventus felix ſit! Opto. -- Hæc continuet in ſpem ſalutis quam Deus det!*

pare comme il faut avec des herbes emollientes & saponacées.

Ce remède, tout simple qu'il est, satisfait pleinement à toutes les indications. Il humecte, il ramollit, il débouche, il divise, il attenue. Joignez à ces avantages, qu'agissant sans violence, il n'y a nul danger à s'en servir. Il pénètre par-tout, sans irriter, sans détruire les organes les plus délicats. On peut, & il est même avantageux de l'employer, lorsque le mal est déja invétéré; s'il ne guérit pas le malade, il le soulage, il lui rend la vie supportable.

L'Auteur ne disconvient pas qu'on ne puisse recourir à d'autres remèdes, mais il semble donner la préférence à celui-ci dans certains cas, tant à cause de sa simplicité, qu'à cause des bons effets qu'on doit en attendre: d'ailleurs l'expérience, accompagnée du raisonnement, vient *ici* à son secours, & c'est tout ce qu'on peut souhaiter d'un remède auquel *il est question* de donner son suffrage. Je ne vois ici qu'un inconvénient; c'est que cette pratique réduiroit à la besace nos Apoticaires, ces *Cuisiniers Arabesques*, comme les appelle *Guy Patin*, qui sont dans ce païs, & surtout à Amsterdam, les tirans & les meurtriers des Pauvres, comme je pourrois le prouver.

On peut juger par ce que nous venons de dire, de l'utilité du travail de Mr. *de Haen*. Il est à souhaiter qu'il enrichisse souvent le Public de semblables productions, qui en même tems qu'elles lui font honneur, contribuent au bien-être & à l'avantage du Genre-humain. Il nous avoit déja donné un autre petit Ouvrage Latin sur la *Colique de Poitou*, maladie terrible, qui n'est pas en-

core bien connue, mais ſur laquelle il a répandu de nouvelles lumières, tant par ſes judicieuſes réflexions, que par ſes propres obſervations & celles que lui a fournies la lecture des bons Auteurs. Nous avions travaillé nous-mêmes ſur cette matière épineuſe il y a 19 ans (*a*); & l'*Anonyme* cité pluſieurs fois par Mr. *de Haen* dans ſon Traité de la Colique, eſt l'Auteur même de cet Extrait.

(*a*) C'eſt une *Diſſertation* ſur la *Colique*, & particulièrement ſur celle *de Poitou*, qui ſe trouve dans cette *Bibliothèque Raiſonnée*, Tome VIII. pag. 30, & Tome IX. pag. 144 & 279. Comme les loix de ce Journal ne permettent pas qu'on y inſère de trop longues pièces, je fus obligé de la partager en trois, & même d'en ſupprimer une bonne partie. La pratique m'a fourni l'occaſion de faire de nouvelles remarques ſur cette cruelle maladie, dont quelques-uns des ſymptômes ont quelque choſe de merveilleux & d'inconcevable Je ſai que *Boerhave* a avoué que c'étoit pour lui un myſtère. Comment, par exemple, rendre raiſon de la formation de ces tumeurs, qui s'élèvent en talus ſur le dos des mains, après que la Colique a mis le malade à la torture? Pourquoi ces tumeurs, après avoir bravé, des mois entiers, des années mêmes, tout ce que l'Art leur oppoſe, ſe diſſipent-elles quelquefois preſque en un inſtant par une métaſtaſe qui délivre le malade, ou qui le conduit au tombeau, ſuivant la route que prennent les humeurs? J'ai vu ce phénomène; je l'admire étonné. Qui nous en découvrira le ſecret?

Mais quelle épaiſſe nuit voile encor la Nature?
Sois l'Oedipe nouveau de cette énigme obſcure.
Chacun a dit ſon mot, on a longtems révé,
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé (*a*)?

(*a*) VOLTAIRE, *La Nature & le Docteur.*

ARTICLE III.

HISTOIRE *générale de* POLOGNE *par Mr. le Chevalier* DE SOLIGNAC, *Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne*,

gne, Duc de Lorraine & de Bar. Cinq Volumes in 12. A *Amſterdam* chez *Henri du Sauzet*, 1751.

NOus n'avons ſur la Pologne rien de mieux écrit, rien de plus exact & de plus ſuivi, que cette *Hiſtoire* générale que nous annonçons. Les ſecours n'ont point manqué à l'Auteur. Les livres les plus néceſſaires lui ont été fournis, & il a puiſé, en Pologne même, dans la converſation de gens habiles qui connoiſſoient parfaitement leur païs, toutes les lumières dont il pouvoit avoir beſoin pour former le corps de l'édifice. Si l'on joint à ces ſecours tout ce que l'Auteur a tiré de ſon propre fond, beaucoup de candeur & de ſincérité, une grande ſagacité dans l'examen des faits, une attention ſcrupuleuſe à ne rien avancer de *faux*, & à *ne déguiſer aucune vérité*, on aura lieu de ſe flatter qu'*il a donné à ſon Hiſtoire* toute la perfection dont elle *eſt ſuſceptible*.

Nous avions déja en François ſur la Pologne, divers Ouvrages, mais tous peu propres à en donner une juſte idée. C'eſt du moins le jugement qu'en porte Mr. *de Solignac* lui-même; & avec toute la candeur & la ſincérité dont ce Chevalier fait profeſſion, il faut convenir avec lui qu'aucune de ces productions ne mérite le nom d'*Hiſtoire*, ce qui en fait l'eſſentiel leur manque. " Ce „ n'étoient, *dit-il*, que des compilations impar- „ faites, où l'on préſentoit ſans art une ſuite d'é- „ vènemens, dont on ne montroit pas les motifs „ qui pouvoient ſeuls découvrir les mœurs & la „ politique de ce Royaume. Les Auteurs de ces „ Ouvrages reſſembloient à ces Peintres, qui,

„ attentifs à copier en détail tous les traits d'un „ viſage, ne ſentent point le raport, la conve- „ nance de ces mêmes traits les uns avec les au- „ tres, ce je ne ſai quoi qui réſulte de leur aſſem- „ blage, & en quoi conſiſte préciſément la reſ- „ ſemblance qu'il importe de ſaiſir.

Mr. *de Solignac* prétend qu'on trouve ces défauts & d'autres encore dans l'*Hiſtoire des Révolutions de Pologne* de l'Abbé *Desfontaines*, qu'il dit n'avoir été compoſée *que d'après un ſeul Hiſtorien Polonois*, Dlugoſſ, que cet Abbé *a voulu extraire, & qu'il n'a pas toujours bien entendu*. Mais il y a ici de l'erreur de la part de l'Auteur (*a*). Il donne auſſi à entendre que l'*Hiſtoire des Rois de Pologne* par Mr. *Maſſuet* n'eſt qu'une copie ou une réimpreſſion de celle de Mr. *Joli*. La note ci-jointe deſabuſera le Public (*b*).

L'Hiſtoire de Mr. le Chevalier *de Solignac* ſe ſoutient aſſez par elle-même, il n'étoit pas néceſſaire de chercher à la faire valoir par la critique de celles qui l'ont précédée. Les ſecours qu'on lui a fournis lui donnent de grands avantages, & il paroît

(*a*) L'*Hiſtoire* de l'Abbé *Desfontaines* eſt partagée en deux Volumes. Le premier n'eſt effectivement qu'un Extrait de *Dlugoſſ*, mais le ſecond a été fait d'après d'autres Hiſtoriens. Pour s'en convaincre il ſuffit de jetter les yeux ſur l'Ouvrage même, & de lire la Préface de l'Auteur.

(*b*) Il y a deux Editions de cette *Hiſtoire des Rois de Pologne*, &c. de Mr. *P. Maſſuet*. La première eſt de 1733, & contient trois Volumes. La ſeconde, conſidérablement augmentée, eſt de 1734, & forme cinq Volumes. Le premier Volume eſt une réimpreſſion d'un petit Ouvrage in 12, qui a paru à Amſterdam en 1698 chez *Daniel Pain*, & qui a pour titre *Hiſtoire de Pologne & du Grand-Duché de Lithuanie*, &c. Mr. *Maſſuet* a eu ſoin d'avertir dans ſa Préface que ce premier Volume n'eſt pas de lui, & que Mr. *Joli* en eſt l'Auteur.

roît d'ailleurs qu'il a pour écrire l'Hiſtoire des talens qu'on ne remarque pas dans ceux qui ont couru avant lui la même carrière. Il avoue cependant que ſi ces Auteurs avoient eu les mêmes ſecours, ils auroient mieux réuſſi que lui à écrire l'Hiſtoire de Pologne; mais cet aveu eſt un pur effet de ſa modeſtie, il n'empêchera pas le Public de donner à ſes talens les éloges qu'ils méritent.

Avant que d'entrer en matière, Mr. *de Solignac* entreprend de démêler l'origine des Polonois; travail ingrat, & qu'il ſe ſeroit épargné ſans doute, s'il n'y avoit été forcé par la nature même du ſujet qu'il traite. C'eſt un cahos d'autant plus difficile à débrouiller, que la plupart des Hiſtoriens n'ont fait qu'en augmenter les ténèbres, par les ſoins mêmes qu'ils ont pris pour les écarter. L'Auteur eſt fort court ſur cet article, mais ce qu'*il en dit eſt ſolide*, rempli d'une belle érudition; & l'on pourroit en ſuivant ſon plan, & à l'aide des notes & des citations qui ſe trouvent au bas des pages, compoſer ſur cette matière un Ouvrage aſſez étendu, digne d'exciter la curioſité du Lecteur.

Les Polonois deſcendent des *Sarmates* ou *Sauromates*, que les Anciens diſtinguoient en Aſiatiques & en Européans: ceux-ci occupoient les bords du Tanaïs, des Palus Méotides, & du Boſphore Cimmérien, au-delà duquel les autres avoient fixé leur demeure. La plupart des Auteurs Grecs & Romains confondoient les Sarmates avec les Scythes; mais de leur tems on appelloit généralement du nom de Scythes, tous les Peuples qui habitoient le Septentrion.

Ptolomée, qui aſſigne à chacune de ces deux

Nations un païs particulier, quoique voiſin & limitrophe, eſt de tous les anciens Géographes, celui qui parle des Sarmates avec le plus de juſteſſe & de préciſion. Il marque expreſſément tous les lieux de la Sarmatie Européane, & les noms mêmes des Peuples qui l'occupoient, d'où l'on peut inférer quelle en étoit la ſituation & l'étendue. Si l'on ajoute à ce qu'il en a dit, les divers détails qu'en ont fait pluſieurs Auteurs, on peut aſſurer que du Tanaïs, qui la terminoit à l'Orient, elle s'étendoit vers l'Occident juſqu'à la Viſtule, & du Midi au Nord depuis le Pont-Euxin & les embouchures du Danube, juſqu'aux rivages de la Mer Baltique. Le Pont-Euxin s'appelloit même anciennement la Mer Sarmatienne. C'eſt le nom qu'*Ovide* lui donne,

Crede tamen, nec te cauſas neſcire ſinemus,
Horrida Sarmaticum cur mare duret hyems;

& *Ovide* devoit connoître ce païs, où il eut le malheur d'être exilé (*a*).

Ptolomée prétend que les plus diſtingués d'entre les Sarmates étoient les Vénèdes, qui habitoient la partie Orientale de la Baltique, qu'on appelloit même alors le Golfe Vénédien. *Tacite* fait mention des Vénèdes, mais il ne ſait s'ils ſont proprement Sarmates ou Germains. *Jornandès* les met au nombre des Sarmates, & dit que s'étant fort étendus dans la Sarmatie, ils y avoient changé leur nom en celui de Slaves ou Sclaves, à cauſe d'une Ville qu'ils avoient bâtie près d'un Lac qui s'appelloit ainſi.

Ces Peuples ayant paſſé la Viſtule ſur la fin du cin-

(*a*) Il fut exilé à Tomis, Ville de la Baſſe Mœſie, vers l'embouchure du Danube près du Pont-Euxin.

cinquième ſiècle, ſe rendirent maîtres de pluſieurs terres de la Germanie, qui avoient été abandonnées par les Goths, les Vandales & les Lombards Ils occupèrent la Bohéme, la Moravie, la Siléſie, la Laſace, la Miſnie, le Meckelbourg; ils entrèrent dans la Poméranie, dans les Marches Brandebourgeoiſes, dans le territoire de Lubec & dans pluſieurs autres, qui, ajoutés à leur premier Empire, en faiſoit un d'une étendue prodigieuſe, & ſûrement indomptable, s'il fût toujours reſté uni.

A force de brigandages, les Slaves eſſayèrent de devenir conquérans. Delà les différentes guerres qu'ils entreprirent contre leurs Voiſins. Ils attaquèrent ſouvent les Peuples de Bavière & du Frioul. Ils portèrent le ravage dans la Thuringe & dans l'Auſtraſie. *Dagobert* I. prit les armes; *ſes ſuccès furent plus brillans que déciſifs. Il* fut contraint d'avoir recours aux Saxons pour l'aider à ſoumettre ces Peuples. *Charlemagne* ſe vit obligé de les combattre, & longtems même après que l'Empire d'Allemagne ſe fût formé des débris de celui de ce Prince, il fallut oppoſer des barrières à leur témérité.

Cependant il n'étoit pas poſſible que vivant ſans Chef & ſans Loix, ils puſſent s'affermir parmi des Nations, dont la Morale avoit déja épuré les mœurs, & que la Politique raprochoit inſenſiblement les unes des autres. Auſſi de tous les païs dont leurs diverſes Tribus s'étoient emparées, il ne leur reſta que ceux, où moins occupés à étendre leur puiſſance, ils ne s'étoient appliqués qu'à établir leur Gouvernement. On les reconnoiſſoit même déja par des noms différens. Ceux qui habi-

bitoient la partie de la Pannonie qui eſt entre la Save & la Drave, furent les ſeuls qui conſervèrent le leur; d'où vient que cette Contrée s'appelle encore aujourd'hui *Eſclavonie*. Ceux qui avoient pénétré dans la Forêt d'Hercinie, où ils avoient ſuccédé aux Marcomans, ſe nommoient *Bohémanes*; & on appelloit *Polonois*, ceux qui ſe trouvoient répandus le long des côtes méridionales de la Mer-Baltique.

Le nom de *Polonois* vient, ſelon quelques Auteurs, d'un Fort ſitué ſur les confins de la Poméranie, & nommé *Polan*, où ces Peuples s'étoient diſtingués par leur valeur. Mais la plus commune opinion eſt, que *Pole* ſignifiant en Eſclavon une *plaine*, on en a fait le nom du païs, qui ſe trouve effectivement preſque par-tout une campagne unie, entrecoupée ſeulement d'étangs & de marais, ſans aucune élevation ſenſible de montagnes ou de collines.

Les Chefs des *Polonois* ne furent d'abord que des Ducs ou des Généraux d'armée. Ils eurent enſuite des Rois, puis encore des Ducs, qui furent enfin remplacés par des Rois, dont le titre n'a plus varié depuis. On peut diviſer ces Chefs en quatre claſſes.

La première de ces claſſes s'étend depuis *Leck* I. juſqu'à *Popiel* II. *Leck* fut fait Duc de Pologne vers l'an 550, & *Popiel* commença & finit de régner dans le neuvième ſiècle.

La deuxième claſſe contient toute la race des *Piaſt* depuis le premier de cette Maiſon qui monta ſur le trône, juſqu'à *Caſimir le Grand*, auquel ſuccéda un Prince étranger ſur la fin du quatorzième ſiècle. Ce Prince étoit *Louïs de Hongrie*.

La

La troiſiéme comprend la race des *Jagellons*, Grands-Ducs de Lithuanie; & cette claſſe, qui commence par le règne d'*Uladislas*, finit à la mort de *Sigiſmond Auguſte*.

La quatrième eſt compoſée de pluſieurs Rois de diverſes Maiſons, depuis *Henri de Valois* juſqu'à *Staniſlas* I. qui a cédé le trône à *Auguſte III.* qui règne actuellement en Pologne.

La vie des Princes de la première claſſe n'eſt qu'un aſſemblage informe de fictions, qui n'ont pas même de vraiſemblance. Les Lettres n'étoient point cultivées de leur tems dans le Royaume, ou, s'il y avoit alors des Ecrivains, ils n'avoient ſans doute d'autre deſſein que de faire valoir leur Nation par un merveilleux outré, dont ils ne ſentoient point le ridicule. Tout eſt incertain dans l'hiſtoire de ces premiers Ducs; & leurs *Forts*, *leurs Palais*, *leurs Statues*, leurs Monumens, n'étant que de bois, ont tous péri par le tems ou par les incendies.

S'il en faut croire à la Tradition qui s'eſt tranſmiſe en Pologne, *Leck* I. étoit frère du premier Duc des Bohêmes, nommé *Czech*. Ce Prince ayant trouvé un nid d'Aigle à l'endroit qu'il avoit choiſi pour ſa demeure, appella ce lieu *Gneſne*, du nom de *Gniazdo*, dont les Polonois ſe ſervent pour exprimer un nid. Delà vient que la Pologne a toujours porté un Aigle dans ſes Armes. D'autres habitations s'élevèrent en même tems auprès de celle-là, & commencèrent à former la première Ville de la Nation.

Les Polonois, dégoûtés du gouvernement de *Leck* & de celui de ſes ſucceſſeurs, s'il en eut toutefois, ſe mirent ſous la conduite de douze *Palatins*

tins ou *Woiewodes*. C'étoient proprement des Généraux d'armée. Leur nom le marque assez, *Woina* dans la Langue Esclavonne signifiant *guerre*, & *Wodz* un *Chef* ou un *Conducteur*. L'amour de la liberté rendit encore ce Peuple indocile aux ordres de ces nouveaux Maîtres. Ce ne fut plus que desordre & confusion. On en revint à la première constitution de l'Etat, qui étoit de n'avoir qu'un seul Maître.

On jetta les yeux sur *Cracus*, qui étoit, dit-on, du nombre des *Woiewodes* dépossés. Tous les Auteurs ne parlent de lui qu'avec éloge. Il sut maintenir sa dignité, reprima la licence de ses Sujets, & l'orgueil des Nations voisines. On prétend que les Bohêmes, frappés de sa réputation, se soumirent à son empire. Il mourut à Cracovie qu'il avoit bâtie, & dont il avoit fait la Capitale de ses Etats.

Leck II. son fils, ne s'ouvrit le chemin au trône que par la mort de son frère aîné, qu'il tua dans le fond d'un bois. Il régnoit à peine, que son crime fut découvert. Il fut dépossé & banni du Royaume.

Venda, fille de *Cracus*, fut mise sur le trône. Cette Princesse, qui étoit d'une beauté parfaite, dédaigna la passion de *Ritiger*, Prince Allemand, qui avoit été épris de ses charmes. Cet Amant, confus, desespéré, lui déclare la guerre. Les Polonois ont ordre de marcher contre lui. *Venda* se met à leur tête. Les Allemands surpris du courage & plus touchés encore de la beauté de la Princesse, qu'ils voyoient courir de rang en rang pour animer les siens à sa défense, refusent de l'attaquer & mettent bas les armes. *Ritiger* interdit, & troublé encore

core par l'excès de son amour, se tue lui-même. *Venda*, après avoir fait des sacrifices à ses Dieux, prend la funeste résolution de finir ses jours en se précipitant dans la Vistule. Peut-être que cette Princesse, se rappellant les sentimens de *Ritiger*, & se reprochant de n'y avoir pas répondu, commença de l'aimer dès qu'il eut cessé de vivre, & que par un reste d'orgueil qui combattoit sa foiblesse, elle préféra la mort au triste empire d'une passion sans espoir, & peut-être aussi sans remède.

Après la mort de cette Héroïne, le Peuple eut encore recours à douze Palatins. Ces nouveaux Chefs, foibles, indolens, sans cœur, sans génie, incapables de sentimens, méprisèrent jusqu'aux bienséances mêmes. Le cri de la liberté éclata bientôt de toutes parts. Au milieu des troubles domestiques, les Hongrois font une irruption dans le Royaume, & commencent à le dévaster. Un homme sans nom & sans crédit, entreprend alors de sauver sa patrie, & y réussit. Après avoir attiré les Hongrois dans une embuscade, il les surprend, & remporte sur eux une victoire complette.

Ce libérateur de sa patrie se nommoit *Przemyslas*. Les Polonois lui ayant déféré l'Autorité Souveraine, il prit le nom de *Leszko*, peut-être pour rappeller à ses Peuples le souvenir de leur Fondateur. Environné d'ennemis vaincus, & de sujets obéissans, il régna avec autant de bonheur que de gloire.

Après la mort de ce Prince les Peuples craignant de disposer du trône, osèrent remettre à la fortune le soin de leur marquer celui qui devoit l'occuper. On convint d'assigner une course de che-

chevaux, & l'on déclara que celui qui arriveroit au but proposé, seroit le maître du Royaume. Un jeune-homme de basse extraction remporta le prix, & prit le nom de *Leszko* II. Ce Prince se fit aimer de ses sujets & redouter des ennemis de l'Etat.

Son fils *Leszko* III. fit éclater les mêmes vertus. On croit que ne pouvant résister aux armes de *Charlemagne*, il lui envoya des Ambassadeurs à Aix-la-Chapelle, pour lui demander son amitié. Il eut de plusieurs Concubines vingt enfans mâles.

Popiel I. son fils légitime, fut un Prince sombre, mélancolique, ombrageux, qui se méfioit de ses frères, craignoit ses sujets, & fuyoit tous les hommes. Il n'aimoit à vivre qu'en des lieux écartés. Il abandonna le séjour de Cracovie, il essaya de celui de Gnesne, il s'en fit un nouveau à Kruswick, & alla enfin se cacher au milieu du lac de Guplo, où il se livra aux plus brutales débauches. Occupé de lui seul, quoique cherchant sans cesse à s'éviter, il mourut chargé de l'exécration publique.

Popiel II. son fils, s'abandonna au libertinage le plus outré. Sa femme, au-lieu de changer ses mauvais penchans, lui inspira de nouveaux vices. Voyant que les oncles de son Epoux vouloient reprimer ses injustices, elle résolut de concert avec lui, de les faire mourir. Ces Princes périrent par le poison. Peu de jours après, *Popiel*, sa femme, ses enfans, furent mangés par des Rats d'une grosseur prodigieuse, qui s'étoient engendrés de la corruption des cadavres des Princes empoisonnés, & qui avoient inondé le Palais.

Il

Il n'eſt pas beſoin d'avertir que ce n'eſt-là qu'une fable, mais cette fable n'eſt pas la ſeule de cette nature. *Hatton*, 32. Archevêque de Mayence, ayant fait bruler des mendians dans une grange, fut dévoré par des Rats dans une Tour qu'on voit encore près de Bingen, & qu'on nomme en Allemand *der Mauſe-Thurn*. Un Duc de Mazovie, appellé *Mieſlaw*, fut mangé des Rats au milieu d'un feſtin fait aux dépens de ſes Peuples, qu'il vexoit cruellement. Un Evêque de Strasbourg, nommé *Wilalerolf*, fut de-même mangé des Rats pour avoir ravi les biens d'un Monaſtère de Religieuſes.

Peut-être croyoit-on autrefois ces évènemens, parce que les Rats étoient regardés comme un des fleaux du Ciel, & ils en étoient effectivement un. C'eſt la plaie dont les Philiſtins furent frappés après qu'*ils* eurent pris l'Arche d'Alliance ſur les Juifs; leur Païs ſe trouva tout-à-coup inondé de Rats, la terre ſembloit les jetter de ſon ſein par milliers.

Par la mort de *Popiel* II. finit la première race des Ducs de Pologne. On apperçoit beaucoup moins d'évènemens fabuleux dans l'hiſtoire des Princes de la Maiſon de *Piaſt*. Depuis que *Mieciſlaw* eut embraſſé la Religion Chrétienne, le Royaume fut ouvert aux Nations voiſines, & elles commencèrent à faire mention des Polonois dans leurs Ecrits. Cependant cette hiſtoire de *Piaſt*, toute dégagée qu'elle eſt de traditions incroyables ou abſurdes, ne l'eſt pas tout-à-fait de ces réticences volontaires, ou de ces erreurs favorables, qui viennent de la vanité d'un Peuple impatient de s'accréditer, ou de la rivalité d'une

Nation incapable de rien ſouffrir qui l'égale en mérite.

Piaſt ne monta ſur le trône qu'après que la Nation eut été expoſée aux plus grands excès par l'ambition de ceux qui y prétendoient. Cet homme étoit un ſimple habitant de Kruswick, qui vivoit obſcurément dans l'enceinte d'une maiſon ruſtique, n'ayant pour tout bien qu'un champ & quelques ruches. Les Polonois ſuppoſent un miracle dans ſon élection, mais ce prétendu miracle n'eſt qu'une fable; il ne s'en faiſoit pas plus alors qu'aujourd'hui, le tems des vrais miracles étoit déja paſſé. Tout ce qu'on ſait de ce Prince, c'eſt qu'après ſon élection, on ne vit plus dans l'Etat ni confédérations, ni révoltes, ni déprédations, ni rapines. Il transféra la Cour à Gneſne, où il mourut dans un âge très-avancé.

Ziémovit ſon fils joignit aux qualités d'un grand Capitaine tous les talens d'un Politique éclairé, toutes les vertus d'un Souverain aimable. Avant lui, les Polonois donnoient le nom de victoire à des courſes que leur rapidité même garantiſſoit de tout danger. Mais par l'ordre qu'il établit dans leurs attaques, il leur apprit à vaincre en réſiſtant; & les Hongrois, les Moraves, les Pruſſiens ſe reſſentirent de cette nouvelle façon de combattre. Sous le règne de l'imbécille *Popiel*, ces Peuples avoient entamé les frontières de l'Etat, mais il reprit ſes anciennes bornes ſous celui de *Ziémovit*.

Lezſko IV. ſon fils ne fut qu'un Prince foible & timide. *Ziémomiſlas*, fils de *Leſzko*, n'eut d'autre mérite que d'être le père de *Mieciſlaw*. Celui-ci ſe fit Chrétien. Son mariage avec la fille

de

de *Boleſlas*, Duc de Bohême, fut ce qui donna lieu à ſa converſion. Cette Princeſſe s'appelloit *Dambrowcka*, & elle fut amenée en Pologne par *Philippe Leſczczynski*, dont la Maiſon originaire de Moravie étoit alors établie en Bohême, & y occupoit les premières dignités.

La Nation juſqu'à ce moment avoit été plongée dans une affreuſe idolatrie : *On devoit moins*, dit l'Auteur, *l'attribuer à l'ignorance qu'à la diſſolution de ſes Peuples ; la corruption du cœur faiſoit alors les Payens*. Cela eſt difficile à croire. Les Chrétiens de ce tems-là ne vivoient pas mieux que les Payens. La plupart des Eccléſiaſtiques convertiſſeurs étoient des tyrans lorſqu'ils ſe trouvoient les maîtres : Le Peuple changeoit de croyance, mais ſes mœurs reſtoient les mêmes. Aujourd'hui même, le Chinois Payen & l'Européan Chrétien diffèrent-ils beaucoup du côté des mœurs ?

Mieciſlaw trouva le ſecret de ſe faire reſpecter de ſes Sujets, même en leur interdiſant leur ancien culte. Le Pape *Jean* XIII. ſe hâta de ſeconder ſes projets. Il lui envoya le Cardinal *Gilles*, Evêque de Tuſculum, avec pluſieurs Miſſionnaires Italiens, François, Allemands. On fonda des Egliſes, entre autres celles de Gneſne & de Cracovie, qui furent d'abord érigées en Archevêchés. *Elles furent richement dotées*, dit notre Hiſtorien, *par les Dixmes qu'on leur attribua, & qui appartenoient auparavant à la Couronne, dont certaines Dixmes en général faiſoient tout le revenu*. Vrai moyen d'apauvrir un Etat ! *On fonda en même tems ſept Evêchés*, qui furent apparemment bien rentés aux dépens du pauvre Peuple.

Les peines dont on puniſſoit alors les Adultères & les Fornicateurs, marquent bien de la barbarie & font horreur. *Peut-être*, dit Mr. *de Solignac, ne pourrois-je les raporter ſans offenſer la délicateſſe de mes Lecteurs.* Il les raporte cependant, mais dans une Note, & en Latin, comme ſi ceux qui entendent le Latin avoient moins de *délicateſſe* que ceux qui n'entendent que le François Dans cette ſuppoſition, je ſuivrai ſon exemple, je ne ſatisferai comme lui que la curioſité de ceux qui entendent le Latin (*a*).

Deux Princes Saxons, le Marquis *Udon* & *Sigefroy* Comte de *Walbeke* ſe liguèrent contre *Miecislaw*. Celui-ci marcha contre eux, leur livra bataille près d'un lieu nommé *Cidin*, & les défit. L'Empereur *Othon* I. étouſa cette guerre, & *Mieciſlaw* l'alla trouver quelques années après à Quedlinbourg, dans le Cercle de Saxe, où ce Prince l'avoit mandé. Il y a apparence que la Pologne étoit alors dans une eſpèce de dépendance à l'égard des Empereurs. On eut moins d'égards pour *Othon* II. Pluſieurs Princes refuſèrent de ſouſ-

(*a*) C'eſt l'Evêque de Merſebourg lui-même, qui vivoit en ce tems-là, qui fait mention de ces peines. *Si quis*, dit-il, *in hoc (regno) alienis abuti uxoribus, vel fornicari præſumit, hanc vindictæ ſubſequentis pœnam protinus ſentit In pontem mercati is ductus, per ſollem teſticuli clavo affigitur, & novacula prope poſita, his moriendi, ſive de his abſolvendi, dura electio ſibi datur.* Il ne dit point quelle étoit en pareil cas la punition des femmes; mais il nous aprend que du tems même de *Mieciſlaw*, & avant qu'il ſe fît Chrétien, on les puniſſoit de leurs infidélités de la manière ſuivante. *Si meretrix inveniebatur, in genitali ſuo turpi & miſerabili pœna circumcidebatur; idque, ſi ſic dici licet, præputium in furibus ſuſpenditur, ut intrantis oculus in hoc offendens, & futuris rebus eo magis ſolicitus eſſet & prudens.* Il ajoute qu'on arrachoit les dents à ceux qui avoient mangé de la viande dans le Carême.

ſouſcrire à ſon élection, & *Miecislaw* ſe joignit à ces conjurés. Leur faction fut bientôt détruite. *Othon* porta la guerre dans le Sleswig, dans la Bohême, dans la Pologne, & ne tarda pas à ſe faire reconnoître. Après la mort de ce Prince *Miecislaw* fit hommage à *Othon* III. de ſa perſonne & de ſes Provinces.

Le zèle de *Miecislaw* fut bientôt récompenſé. *Boleſlas*, Duc de Bohême, ayant pris les armes contre lui, *Othon* ſe déclara pour la Pologne, & mit dans ſes intérêts les Comtes de Saxe, & ſurtout *Giſeler*, Evêque de Magdebourg, qui étoit alors un des plus puiſſans Princes d'Allemagne. *Boleſlas* évita un combat qu'il n'eût pu ſoutenir avec avantage. Il ſe jetta précipitamment ſur les rives de l'Oder qu'il dévaſta; & ce fut-là le commencement des cruelles guerres, qui continuèrent enſuite de tems en tems entre les Polonois & les Bohêmes. Delà auſſi les malheurs de cette partie de la Pologne, qu'on appella depuis *Siléſie*, & qui ſe trouvant entre ces deux Peuples, fut toujours la première expoſée aux ravages & de ceux qui l'attaquoient, & de ceux même qui avoient intérêt de la défendre.

Boleſlas Chrobri, fils & ſucceſſeur de *Miecislaw*, acheva de réformer les uſages, les préjugés, les ſentimens des Polonois. Sa grande réputation attira à Gneſne l'Empereur *Othon* III. qui, pour reconnoître les honneurs qu'il en reçut, lui donna le titre de Roi, & l'exemta de tout tribut & de tout hommage envers l'Empire. Une alliance entre ces deux Princes acheva de cimenter leur amitié. Ils conclurent le mariage de *Miecislaw* fils de *Boleslas*, qui n'avoit encore que

douze ans, avec la nièce d'*Othon*, la Princesse *Richsa*, fille d'*Ebrenfroi* Comte Palatin du Rhin (*a*).

Le règne de *Boleslas* est rempli d'un grand nombre d'évènemens importans, dont les moindres détails nous conduiroient trop loin. Rendu à lui-même, il réfléchit sur ses guerres passées, & il ne put s'empêcher de les condamner. C'est une réflexion que les Princes font presque toujours trop tard, & dont leurs successeurs ne profitent guère. *Les sottises des Pères sont perdues pour les enfans .... par-tout où il y a des hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises*, dit *Fontenelle*.

Pour agrandir la Pologne, *Boleslas* l'avoit épuisée; & les Peuples conquis, accablés du poids de leur misère, n'espéroient plus de ressources aux malheurs qu'ils essuyoient. Ce Prince voulut que la paix ramenât par-tout l'abondance. Il connut le vrai plaisir de l'autorité, celui de faire des heureux. Il reprima la licence, rétablit les Loix, voulut lui-même administrer la Justice.

Les

(*a*) *Ebrenfroi* avoit obtenu en mariage la sœur de l'Empereur *Othon* III. d'une façon assez singulière. *Othon* l'ayant invité à une partie d'échecs, il fut convenu entre eux que celui qui gagneroit trois parties de suite pourroit exiger de son adversaire une des choses les plus précieuses qu'il lui connoîtroit. *Ebrenfroi* invoqua la *Sainte Trinité*, gagna les trois parties, & demanda à l'Empereur sa sœur *Mathilde* en mariage. *Othon*, sur l'avis des assistans, crut que ce qui n'étoit qu'un jeu, pouvoit marquer sérieusement la volonté de Dieu; craignant d'ailleurs de manquer à sa parole, il toucha dans la main du Prince, & promit de lui donner sa sœur. Elle étoit dans l'Abbaye d'Essen en Westphalie. *Ebrenfroi* se pressa de l'y aller trouver, & malgré l'Abbesse de Quedlinbourg, tante de la Princesse, qui n'approuvoit point ce mariage, il fiança *Mathilde*, & la mena à sa résidence de Brunwiller où il l'épousa.

Les Veuves, les Orphelins, les Pauvres, tous les malheureux eurent droit à ſes graces. L'amour de ſes Sujets fut une preuve conſtante de ſes vertus; & les larmes qu'ils verſérent à ſa mort, juſtifiérent ce tendre amour, & mirent le comble à ſa gloire.

Miecislaw II. ſon fils fut un Prince foible, qui ne fut jamais gouverner ſes Peuples. Incapable de ſoutenir la gloire de ſon père, il ruina tous ſes grands ouvrages par ſa négligence & ſa lâcheté. Mauvais guerrier, il fut encore plus mauvais politique. Inutile à ſes Sujets, inutile à lui même, il reſtoit comme endormi dans les bras de la Reine ſon épouſe, qui, plus jalouſe de ſon pouvoir que de ſon cœur, ne l'éveilloit que pour ranimer ſes paſſions attiédies, & lui procuroit elle-même de nouvelles occaſions de les ſatisfaire pour le replonger plus avant dans la molleſſe & dans l'oiſiveté (*a*).

Ses propres Sujets devinrent ſes ennemis. Les Gouverneurs que ſon père avoit établis dans pluſieurs Cantons de la Saxe, s'érigèrent en Souverains des Places où ils commandoient. Delà vinrent les Ducs de Mecklenbourg, ceux d'Altenbourg dans la Miſnie, ceux de Rugen ſur les bords de la Mer Baltique, & ceux qui s'élevèrent en divers Cantons de l'une & de l'autre Poméranie. Après s'être livré à tous les deſordres qu'enfan-

(*a*) Les habitans de Cologne honorent cette Princeſſe comme une Sainte, tandis que les Polonois en parlent fort indécemment. Il ne faut pas en être ſurpris, elle ne paſſa avec les Allemands que ſes derniers jours, ceux d'ordinaire où les paſſions moins vives laiſſent plus d'empire à la raiſon, & où la dévotion devient la dernière reſſource de la plupart des femmes.

fante l'oiſiveté, il tomba dans une langueur qui acheva de ruiner ſa ſanté déja affoiblie par ſon incontinence. Il perdit la raiſon, devint maniaque & furieux, & mourut au bout de neuf ans de règne.

Un Gouvernement ſi vicieux fut ſuivi d'une minorité pleine de trouble. *Miecislaw* ne laiſſoit qu'un fils en bas âge, nommé *Caſimir*. La Reine *Richſa* fut déclarée Régente de l'Etat & Tutrice du jeune Prince. Cette Princeſſe, dont les Conſeils n'étoient compoſés que d'Allemands flateurs & intéreſſés, acheva de tout déſoler par ſes concuſſions. Les Peuples ſe ſoulevèrent. La Régente prévint l'orage, ſe retira en Saxe, & envoya ſon fils à Paris, qui étoit comme aujourd'hui la mère des Sciences & le centre de l'Urbanité. *Caſimir* y cultiva ſon eſprit par l'étude, & y acquit toutes les graces qui ſervent d'ornement à la vertu.

La Pologne tomba alors dans une parfaite anarchie. Un nommé *Maſos* ou *Maſlaw*, Echanſon du feu Roi, s'empara de tout le Païs qui eſt entre la Viſtule, le Narew & le Bug, & s'y ſoutint par les armes. Ce Païs porte encore ſon nom; c'eſt celui qui forme encore aujourd'hui le Palatinat de Mazovie. De pareils Tyrans s'élevoient tous les jours dans le Royaume. Ennemis entre eux, ils ne vuidoient leurs différends que par la force. Ceux dont on ravageoit les terres, dévaſtoient à leur tour celles de leurs voiſins. Tous les chemins furent infeſtés, toutes les campagnes ravagées, la plupart des villes détruites, preſque tous les aſyles forcés. On inſulta les Prêtres & les Evêques; pluſieurs d'entre eux furent mis à mort,

mort, & un reſte de Paganiſme cherche à s'élever ſur ſes débris.

A ces maux ſuccéda l'invaſion de *Prédiſlas* dans le Royaume. Il régnoit alors en Bohême Il ſe rendit maître de Breſlaw, qu'il abandonna à la fureur de ſes Soldats. La ville de Poſnanie fut ſaçcagée & brulée. Celle de Gneſne eut le même ſort (*a*). *Prédiſlas* n'étoit pas encore hors du Royaume, que *Jaroſlaw* y pénétra par un autre côté. Les Ruſſes mirent tout à feu & à ſang dans la Podlaquie.

Pour remédier à ces maux, il fut réſolu de rappeller l'héritier de la Couronne. *Caſimir* n'étoit plus libre. Il étoit Profès & même Diacre dans l'Abbaye de Clugni. Le Pape ſeul pouvoit rompre ſes engagemens. Après bien des refus, il délia le Prince, qui ſortit de ſon Monaſtère, & ſe rendit en Pologne.

Les premiers ſoins de *Caſimir* furent de réformer les desordres qui avoient régné juſqu'alors. Dans peu de tems les villes ſe repeuplèrent, le commerce ſe rétablit, le zèle public ſe réveilla, les loix reprirent leur empire, la joie & l'abondance firent perdre juſqu'au ſouvenir des maux paſſés. Il ſe réconcilia avec *Jaroſlaw*, ſon plus dange-

(*a*) Tandis que ce Prince ne reſpiroit que le ſang & le carnage, il demandoit aux habitans de Gneſne le corps de St. *Adalbert* pour en faire le Protecteur de ſes Peuples. Ses gens n'ayant oſé y toucher, il ordonna à toute l'Armée un jeûne de trois jours, pour obtenir du Ciel le courage de s'en ſaiſir; mais les Prêtres de Gneſne lui avoient ſubſtitué un autre corps Saint qui fut emmené en Bohême, où l'on s'eſt flatté depuis d'avoir le véritable corps de St. *Adalbert*. L'Egliſe où il repoſoit fut prophanée & pillée. Ce fut le fruit du jeûne qui avoit été indiqué.

gereux ennemi, & épousa même la sœur de ce Prince, après qu'elle eut abandonné le Rit Grec dans lequel elle avoit été élevée. *Masos* ayant été défait dans une sanglante bataille, expira sur un gibet; & dès ce moment la Mazovie rentra dans l'obéissance du Roi de Pologne. On donna à *Casimir* le nom de Restaurateur pacifique du Royaume, titre qu'il avoit mérité par son attention à le garantir des troubles qui l'avoient si long-tems agité.

Boleslas II. son fils, lui succéda. Les commencemens de son règne furent aussi beaux qu'ils le pouvoient être. Il parût aimer les affaires & le travail, & n'avoir à cœur que la félicité de ses Sujets, & l'agrandissement de la Monarchie. Mais l'amour de la volupté corrompit dans la suite toutes ses vertus, & ternit l'éclat de ses victoires. Il trahit l'honneur, la religion, son rang, ses devoirs, ses intérêts même. *Stanislas*, Evêque de Cracovie, lui ayant fait inutilement des reproches sur ses desordres, eut enfin recours à l'Excommunication; & acheva par cet anathême de mettre le comble à son endurcissement. Le Roi se venge de cet affront d'une manière terrible; il poignarda l'Evêque à l'autel.

La Cour de Rome, informée de ce meurtre, s'arma de tous ses foudres pour le punir. Elle excommunia & dégrada *Boleslas*, elle jetta un interdit sur tous ses peuples, & les dispensa du serment de fidélité. Elle déclara incapables de posséder aucune dignité, ceux qui avoient eu part au massacre du Prélat, & tous leurs descendans jusqu'à la quatrième génération. Elle fit plus encore. Voulant étendre son pouvoir jusques dans l'avenir,

nir; elle défendit aux Evêques du Royaume de couronner desormais aucun Roi sans le consentement exprès du St. Siège.

Grégoire VII. occupoit alors la chaire de St. *Pierre*. Jamais Pape n'affecta plus de pouvoir, & ne lança plus d'anathêmes; que pouvoit-on attendre de l'ardeur de son zèle, qu'un jugement pareil à celui qu'il porta contre *Boleslas*? Ce Prince rappella envain toute son audace pour se conserver un reste d'autorité. Regardé par les Evêques & par la Nation même comme un objet d'exécration, il se retira d'abord en Hongrie avec *Miecislas* son fils; mais poursuivi encore dans cette retraite par le Pontife de Rome, il alla se cacher dans un Monastère de la Carinthie, où il exerça, dit-on, le métier de Cuisinier. D'autres prétendent qu'errant & vagabond, toujours agité de l'affreux souvenir de son crime, & n'en pouvant soutenir l'horreur, il tomba en démence & se donna la mort.

Les menaces de *Grégoire*, qui se faisoit un jeu de briser les Couronnes, anéantit la Royauté en Pologne, qui fut replongée dans toute la foiblesse de son enfance. La Souveraineté tomba entre les mains des Ducs, dont les enfans partagèrent ensuite les Provinces. La Pologne n'étant plus alors composée que de Principautés isolées & indépendantes les unes des autres, il ne lui resta qu'un vain nom, plus propre à lui faire sentir le malheur de sa situation, qu'à lui inspirer le desir de reprendre l'éclat de son ancienne gloire.

Ce ne fut néanmoins que peu à peu qu'elle tomba dans cet état d'affoiblissement. *Uladislas*, surnommé *Herman*, qui fut choisi pour la gouver-

verner, & ſon fils *Boleslas Krzywouſti* qui lui ſuccéda, la ſoutinrent encore quelque tems ſur le penchant de ſa ruine.

Uladislas, frère de *Boleslas* II. fut un Prince ſage, humain, populaire; mais indolent, timide, ſans ambition, ſans reſſources. Tranquile ſur les débris d'un trône renverſé, jamais il n'eſſaya de le relever. Ayant prié le Pape de lever l'Interdit qu'il avoit jetté ſur le Royaume, il n'obtint qu'avec peine qu'on y rouvrît les Egliſes, & on lui accorda comme une grace que ſes Sujets pourroient desormais remplir les devoirs de Chrétiens.

Boleslas Krzywouſti, fils d'*Uladislas*, fut un des Princes de la Pologne le plus diſtingué par la hardieſſe, par l'importance, par le nombre de ſes exploits, & par cette ſupériorité de génie & de raiſon qui lui auroit fait des Sujets, s'il n'en avoit déja eu par les droits de ſa naiſſance. Il eut beaucoup de malheurs à eſſuyer par la turbulente ambition de ſon frère *Sbignée*. Ces malheurs, qui ne venoient que du partage que leur père leur avoit fait de ſes Etats, ne l'empêchèrent cependant pas de diviſer de nouveau le Royaume entre les enfans qu'il laiſſa après lui.

Il aſſigna à *Uladislas*, ſon fils aîné, les Provinces de Cracovie, de Siradie, de Lencici, la Siléſie, & la Poméranie; à *Boleslas le Crépu*, la Mazovie, la Cujavie, les Terres de Dobrzin & de Culm; à *Miecislaw*, ſurnommé *le Vieux*, les Diſtricts de Gneſne & de Caliſch avec la Poſnanie; & à *Henri*, les Provinces de Sendomir & de Lublin.

Uladislas II. ayant entrepris d'aſſervir ſes frères

res & de les dépouiller de leurs héritages, ſe rendit ſi odieux, que craignant quelques mauvais traitemens, il s'enfuit en Allemagne, où il alla implorer la protection de l'Empereur *Conrad*. Sa femme *Chriſtine*, Princeſſe hautaine & ambitieuſe, fut la cauſe de ſa ruine. Elle ne ceſſoit de lui repréſenter, que l'Empereur ſon pére n'auroit jamais donné les mains à ſon mariage, s'il eût prévu la honte & la miſère où elle ſe trouvoit réduite dans un Royaume démembré.

On diſpoſa des Etats d'*Uladislas* en faveur de *Boleslas* IV. & ſes frères n'en conçurent aucune jalouſie. *Boleslas* laiſſa un fils, à qui il ne légua que les Duchés de Mazovie & de Cujavie; & il eut pour ſucceſſeur dans le gouvernement du Royaume ſon frère *Miecislaw*, à qui un air de prudence & de retenue avoit fait donner, dès l'âge même le plus tendre, le ſurnom de *Vieux*.

Miecislaw III. fut à peine ſur le trône, qu'il le ſouilla par ſes mauvaiſes mœurs. Il s'y montra cruel, fourbe, ombrageux, jaloux du mérite des autres. Il redoubla tous les impôts & en inventa de nouveaux, moins pour groſſir ſes tréſors, que pour épuiſer ſes peuples. Il fut dépoſé, & l'on mit en ſa place *Caſimir* ſon frère, cinquième fils de *Boleslas*, & auquel ce Prince n'avoit réſervé aucune part dans ſon héritage.

Caſimir II. ſurnommé *le Juſte*, ſe fit admirer par la grandeur de ſes ſentimens & par la ſageſſe de ſa conduite. Il regarda ſes Sujets comme ſes enfans, & il ne préféra au bonheur d'en être aimé, que celui de leur être utile. Bientôt tous les nouveaux impôts furent abolis, la plupart des abus éteints, les injuſtices reprimées, les délateurs

proſ-

proſcrits, & les vices contraints de ſe cacher dans l'obſcurité, d'où l'on tiroit le mérite pour le récompenſer. On n'eut à reprocher à ce Prince que des attachemens de cœur trop vifs, trop fréquens, trop contraires aux bienſéances de ſon rang. Par un contraſte étonnant, il ſut allier ſon penchant pour les femmes avec une dévotion extrême. Preſque tous ſes jours étoient marqués par des abſtinences, des jeûnes, des prières, des aumônes, & par des dons faits aux Egliſes qu'il avoit fondées (*a*).

Leszko ſon fils aîné lui ſuccéda. Il fut ſurnommé *le Blanc*, parce qu'il avoit les cheveux extrêmement blonds. Ce fut ſous ſon règne qu'on travailla à la réforme du Clergé. Les pieuſes libéralités des Chrétiens, le patrimoine des Pauvres, ne ſervoient qu'à entretenir le luxe & la diſſolution des Gens d'Egliſe. Les factions inteſtines avoient répandu parmi eux l'intrigue, la molleſſe, l'ignorance, le relâchement. Ils avoient preſque tous des Concubines, peut-être même des Epouſes; & leurs enfans leur ſuccédoient comme légitimes. Les Fidèles n'avoient d'autres règles que les exemples des guides qui les égaroient. La licence, la trahiſon, l'infidélité régnoient dans tous les mariages.

Pour remédier à ces abus, le Pape *Céleſtin* III. en-

(*a*) Il fit entre autres bâtir une Egliſe pour y mettre le Corps de St. *Florian*, qui lui avoit été envoyé de Rome par le Pape *Lucius* III. C'étoit la manie des Grands de ce tems-là. *Mieciſlaw* III. ſon frère, Prince couvert de vices, fonda un Monaſtère de l'Ordre de Cîteaux dans ſa ville Ducale de Landa, & un Hôpital à Poſnanie. On croyoit racheter par-là ſes péchés. Et pourquoi ne l'auroit-on pas cru? Les Prêtres & les Moines enſeignoient cette belle Doctrine, & ils trouvoient leur compte à l'inculquer aux Princes.

envoya en Pologne, en qualité de Légat, le Cardinal *Pierre*, vulgairement appellé *le Cardinal de Capoue*. L'Evêque de Posnanie seconda le zèle du Légat. On décerna des peines terribles contre tout Prêtre concubinaire ou marié; &, pour affermir la foi des mariages, il fut ordonné que désormais ils seroient tous contractés en face de l'Eglise (*a*).

Leszko ne resta pas longtems sur le trône. *Miecislaw* III. son oncle, qui avoit été déposé, reprit les rênes du Gouvernement, après avoir gagné la Duchesse *Hélène*, mère de *Leszko* & Régente de l'Etat. Après la mort de *Miecislaw*, on déclara Duc de Pologne *Uladislas* son fils aîné, surnommé *Laskonogi*. Une victoire signalée, remportée par *Leszko* sur les Russes, fit si grand honneur à ce Prince, que devenu l'idole de la Nation on le mit à la place d'*Uladislas*. Celui-ci céda sans peine une Souveraineté qu'il n'avoit acceptée qu'à regret, & le tems justifia la pureté de ses motifs: exemple unique, & peut-être le seul de cette espèce dont on puisse faire honneur à l'humanité.

Leszko eut peu de guerres à soutenir. La plus considérable fut celle qu'il se vit contraint de déclarer aux Russes. Il fut massacré par les Satellites du Comte de *Suantopelk*, qu'il avoit fait Gouverneur de la Poméranie Orientale. C'étoit un Prince sage & discret, qui n'avoit presque aucun défaut, ou qui n'avoit que des défauts aimables, si cependant il y en a de tels.

Bor-

(*a*) Les Prêtres de Bohême furent moins dociles que ceux de Pologne. Le Cardinal de Capoue s'étant rendu à Prague, ils voulurent l'assassiner, & dans le feu de la révolte ils l'eussent déchiré, si on n'eût contenu leur fureur par la force des armes.

Boleslas V. ſon fils, qui lui ſuccéda, ne vengea pas ſa mort. Il étoit trop jeune pour l'entreprendre; plus âgé, il n'eut pas aſſez de courage pour l'oſer. Ce fut ſous ſon règne que les Tartares firent une invaſion en Pologne, & y mirent tout à feu & à ſang. Ce Prince mourut, regreté, loué, admiré des Gens d'Egliſe, parce qu'il n'avoit jamais ceſſé de leur faire du bien. Il fonda pluſieurs Monaſtères qu'il dota richement, & qu'il diſpenſa même de tout impôt & de toute charge envers l'Etat. Ce fut ſur-tout l'Egliſe de Cracovie qui ſe reſſentit de ſes bienfaits: non ſeulement il diſpenſa l'Evêque & tous les Chanoines de tout tribut, mais il les exemta même de la juridiction de tous Magiſtrats & de la ſienne propre. C'étoit lâcher la bride à des furieux; car dans ces tems de ſuperſtition, le Clergé envahiſſoit tout, il dominoit ſur tout, il gouvernoit le Peuple & les Rois mêmes. S'il y a dans l'Etat un Ordre qui ait beſoin de frein, c'eſt celui du Clergé, qui, ſous prétexte de vous conduire au Ciel, vous mène tout droit à la ſervitude.

Leſzko, ſurnommé *le Noir*, ſuccéda à *Boleslas*, qui l'avoit adopté. Ce choix ne plut pas à *Paul Przemakou*, Evêque de Cracovie. Ce Prélat, homme ſans religion, & déréglé ſans remords, mettoit le ſceau à ſon endurciſſement par les profanations qu'il ajoutoit à ſes deſordres. Ni les conſeils des gens de bien, ni les remontrances de ſa famille, ni les avis de *Boleslas*, ni les railleries des impies, ne pouvoient l'engager à ſe vaincre. Il oſa même affronter le Public par un ſcandale affreux. Il enleva une Religieuſe du Monaſtère de Skala, & la retint dans ſa maiſon, dont il

fit

fit dès lors comme une école de libertinage. *Boleslas* crut devoir éclater contre lui. Il le fit arrêter, & conduire en Siradie, dont *Leszko le Noir* étoit Souverain. L'Archevêque de Gnesne jetta un Interdit sur toute la Province Il prétendoit être seul en droit de ramener le Pasteur égaré. Il le reclama, & *Boleslas* fut contraint de le rendre.

L'orgueilleux & insolent Archevêque n'en demeura pas-là. Il osa faire la loi à son Souverain, en lui imposant les conditions les plus humiliantes. La première fut, que *Boleslas* payeroit deux cens marcs d'argent par forme d'amende. La deuxième, qu'il érigeroit en Duché une des Terres du Prélat; & la troisième, qu'il mettroit dans les fers deux jeunes Seigneurs dont il s'étoit servi pour l'enlever du lieu de sa résidence.

Ces flétrissures ne satisfirent pas l'Evêque de Cracovie. Plus irrité que jamais, il fut à peine que *Boleslas* avoit nommé *Leszko* pour lui succéder, qu'il fit tout ce qu'il put pour faire échouer ce projet. Il prit sur lui d'offrir la Couronne à *Uladislas*, Duc d'Oppelen; & il prétendoit la lui assurer avec le secours d'une foule de Voleurs & de Banqueroutiers, qui ne lui étoient dévoués que dans l'espérance d'échaper à la justice qui les poursuivoit.

Il fallut que *Boleslas* assemblât des Troupes pour les reprimer. On en vint aux mains. La perte des Polonois fut considérable; mais ils défirent enfin ces avanturiers, dont il n'échapa qu'un petit nombre. Ce mauvais succès n'appaisa pas la fureur du Prélat. Il l'auroit fait éclater de nouveau, s'il n'avoit vu tout l'Etat empressé à

faire hommage à *Leszko*, ſur qui l'on avoit fondé les eſpérances les plus ſolides (*a*).

(*a*) On donnera la ſuite de cet Extrait dans le Volume ſuivant de ce Journal.

ARTICLE IV.

HISTOIRE NATURELLE *générale & particuliere avec la Deſcription du Cabinet du Roi. Tome II.* de 603. p. A *Paris* de l'Imprimerie Royale 1749. *Second Extrait* (*a*).

NOus avons rendu compte dans le Tome qui précède celui-ci, de la premiere partie de cet Ouvrage, & nous y avons trouvé beaucoup de nouveau; il y en a encore bien davantage, & de plus frappant dans celui que nous annonçons. Il ne s'agit pas de moins que d'un renverſement total d'un ſentiment généralement reçu, d'un renverſement qui paroît aller bien loin, & qui a l'air de toucher à la Religion, puiſque la *Sorbonne* a bien trouvé à propos de faire ſes réflexions ſur la permiſſion de continuer cet Ouvrage. La vérité a des droits ſupérieurs à ceux de toutes les hypothèſes, & nous ne nous ferons aucune peine d'avouer aux yeux du Public l'effet que les découvertes de Mr. *de Buffon* auront fait ſur nous. Comme ce Volume eſt extrêmement riche, nous nous attacherons uniquement à ce qui regarde la génération des Animaux. Dans un cabinet, où l'on ne peut voir par-tout, il eſt juſte de fixer les yeux ſur ce qu'il y a de plus ſingulier & d'unique. Le

(*a*) V. le I. dans le Tome précédent de cette BIBLIOTHEQUE p. 243.

Le ſyſtême du développement avoit été adopté du conſentement de l'*Europe* entière. Malgré les diſputes des Ovariſtes, des partiſans des Vermiſſeaux, & de ceux qui faiſoient voler les germes des Plantes & des Animaux dans l'air & dans les élémens, on s'accordoit généralement à croire que les Plantes & les Animaux avoient été créés en petit, & que leur acroiſſement ſucceſſif n'étoit qu'un épanouiſſement d'une machine déjà faite, qui étoit ſortie des mains de la Nature avec tous ſes reſſorts, & qui n'avoit plus qu'à croître pour paſſer du nom de graine ou de ſemence à celui de plante & d'animal. On abrégoit par-là la théorie de la formation des Animaux; un peu de phyſiologie aiſée ſuffiſoit pour introduire des ſucs nouriciers dans des vaiſſeaux pliés, qu'il ne faloit qu'étendre. La beauté merveilleuſe de la ſtructure des corps organiſés ne faiſoit plus de peine, elle ſortoit immédiatement de la main de Dieu. On croyoit même généralement, que ce Syſtême ſervoit à confirmer l'idée d'un Créateur, en ne laiſſant à la Nature, ou aux forces connues de la Matière, que le ſeul privilège de faire croître les Animaux, & en lui refuſant entièrement celui de les former. Des expériences ſembloient atteſter, qu'aucun animal ne provient ſans le mêlange de deux ſexes. *Ariſtote* étoit fiflé, & la génération équivoque traitée de barbare & d'impie.

Les choſes ſont bien changées chez Mr. *de Buffon*. Plus de germes primitifs, plus de développement. La Nature jouit elle-même du droit de ſe mouler, de s'organiſer, elle paſſe librement de l'état inanimé à celui d'une Plante, ou d'une Bê-

te, la pourriture a repris ſes privilèges; & la phyſique, qui les lui avoit ôtés, mieux inſtruite elle-même, les lui rend avec plus de ſanction & d'autenticité. Suivons Mr. *de Buffon* dans ſes expériences, & même quelquefois dans ſes raiſonnemens.

Les Sels ont des figures conſtantes, leurs molécules ſont priſmatiques, cubiques; elles repréſentent quelque ſolide, dont elles reprennent la ſtructure, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes, & qu'on diminue l'action de l'eau, qui les diſſout. Les Animaux & les Végétaux s'en raprochent; ils ont auſſi leurs molécules, dont la figure eſt déterminée, qui ſe figent, & qui font des amas d'une figure conſtante. Les figures de la neige vont ſe rejoindre à la formation d'un *Céſar* ou d'un *Alexandre* par des degrés imperceptibles. On voit bien la tendance de ce ſentiment. Le Syſtême de la Nature eſt parfaitement l'*homoeomerie* des Anciens; les Corps ſont compoſés de petits corps organiſés; l'Arbre eſt un amas de boutons, qui ſe développent peu à peu, pour en reformer d'autres à l'infini. Ajoûtons que les petites parties des Plantes & des Animaux ſe reſſemblent (du-moins pour le plus grand nombre) à vue d'œil par leurs figures. Il n'y en a point qui ſoit cilindrique, ou faite en lame. Le tiſſu cellulaire dont tout eſt compoſé dans la Nature végétative & animale, ne préſente pas d'autres parties. Mais ces lames & ces cilindres qui ſe reſſemblent ſi fort entre eux, ſont-ils ſemblables au tout? c'eſt une autre queſtion.

Pour comprendre comment les molécules organiſées prennent la figure d'un animal plutôt que

que d'un autre, pourquoi elles forment un poirier plutôt qu'une femme, Mr. *de Buffon* propoſe une hypothèſe. La Nature fait des moules, elle introduit dans la cavité des vaiſſeaux des animaux une matière propre à s'y mouler. Meilleure ouvrière que nous, elle fait prendre à cette matière non pas la figure creuſe de ces vaiſſeaux, cela ne donneroit qu'une préparation à la façon de Mr. *Lieberkuhn:* elle les moule d'une manière à pénétrer le modèle, & à en repréſenter la ſolidité & non pas la ſurface.

Dans toute l'étendue du Syſtême de Mr. *de Buffon* que nous allons ſuivre, les *particules organiſées* de la nourriture ſe moulent d'après toutes les parties de l'Homme, elles en prennent l'empreinte, & elles la conſervent dans la ſemence qui a dans le beau-ſexe tout ce qu'il faut pour former une Dame, & toutes les parties qui compoſent le corps d'un homme dans notre ſexe, ſans en excepter ce qui en fait la marque diſtinctive.

Pour cette moulure, il faut croire que tout eſt vaiſſeau dans le corps-humain. Car la matière de la nourriture ne circule que par les vaiſſeaux, ce n'eſt que par les veines qu'elle peut retourner du cerveau au cœur, & porter dans la liqueur ſéminale l'empreinte d'une glande pinéale & celle d'un cervelet. Mais le corps-humain eſt bien éloigné de n'être qu'un compoſé de vaiſſeaux. Les expériences anatomiques démontrent qu'il en a beaucoup plus que les Anciens n'ont cru, mais beaucoup moins que n'a cru *Boerhaave*. En un mot, l'Homme eſt compoſé ou d'une celluloſité, qui ſouvent ſe joint & ſe colle pour former un cilindre, mais qui très-ſouvent auſſi n'en fait

point; ou d'une gelée endurcie, qui n'a aucune figure conſtante, & qui n'adopte la ſienne que des parties voiſines. Le cilindre même, ou le vaiſſeau, n'eſt pas formé par des filets creux; c'eſt un feutre, un compoſé de poils ſolides & entrelacés. La ſtructure du corps-humain n'étant vaſculaire que par-ci par-là, la matière de la nourriture ne touche pas à tout; comment fait-elle donc pour ſe charger de l'empreinte d'un corps entier? Dans un fémur il y a des vaiſſeaux qui pénétrent par des pores de l'os; mais il y a infiniment plus de ſolide, de gelée épaiſſie, qui remplit l'intervalle des fibres, & qui n'eſt ni creuſe ni continue aux artères. Le fémur eſt un cilindre long, que de petits cilindres percent à angles droits par-ci par-là, en laiſſant des intervalles très-conſidérables dans les adultes, qui ſont les ſeuls dont la moulure deſcende dans la liqueur ſéminale. La matière nouricière moulée dans ces vaiſſeaux, repréſentera donc au-lieu d'un long tuyau une eſpèce de réſeau, de quinconce fait de tuyaux éloignés l'un de l'autre, & dont les intervalles demeureront à vuide.

Mais il y a une autre difficulté très-conſidérable dans les moulures, c'eſt que les particules de la ſemence ſont infiniment plus petites que les parties d'après leſquelles elles ſe moulent. Pour que le nez, par exemple, reparoiſſe dans l'enfant avec la reſſemblance de celui de ſa Mère, il faudroit que le nez de l'enfant fût moulé d'après celui de la Dame. Eſt-il concevable qu'une matière puiſſe ſe mouler d'après un moule ſans en prendre les dimenſions, & qu'elle puiſſe en exprimer la reſſemblance, dans le tems même qu'elle eſt preſque infiniment plus petite. Car je ne crois pas qu'-

on

on ait voulu dire, que pour former une petit nez les élémens de ce petit nez ſoient différens de ceux d'un grand nez, & que ce ſoit dans les élémens du nez que la ſemence du Père ſaiſiſſe ſa reſſemblance. On ne voit pas que les élémens des muſcles, des os, des viſcères diffèrent dans les hommes, ce n'eſt que dans les grandes ames que la différence eſt ſenſible. On ſait que *Leeuwenhoek* n'a pas trouvé de différence entre la fibre charnue de l'Homme, celle de la Souris & celle de l'Eléphant.

Il y a plus, un Père manchot engendre des enfans complets. Mr. *de Buffon* pourroit répondre, que la Mère fournit ſeule cette jambe, dont la matière manque à la ſemence du Père. Mais le *Hottentot*, qui n'a qu'un teſticule depuis ſa première enfance, le *Suiſſe* à qui il manque un de ces organes après une opération, engendre fort communément des enfans qui ont leurs deux teſticules bien complets. Et d'où vient donc ce ſecond teſticule, que la Mère n'a pu fournir?

En ſuivant avec réflexion le Syſtême de Mr. *de Buffon*, je ne puis voir, en adoptant ſes idées, dans la moulure poſſible de la matière nouricière, qu'une eſpèce de polype de gelée, qui repréſenteroit la ſurface creuſe de tous les vaiſſeaux d'un homme, une angiologie complette, mais qui ſeroit fort éloignée de reſſembler à un homme. Je voudrois pouvoir me ſatisfaire par une qualité nouvelle, que Mr. *de Buffon* donne à la Nature; c'eſt celle de former des moules intérieurs, qui donnaſſent leur figure ſolide à leurs empreintes. Cela eſt difficile à comprendre, mais cela ne feroit même que cette angiologie ſolide, ſans expliquer la reſſemblance d'une empreinte microſ-

copique priſe d'après le Syſtême des vaiſſeaux d'un Eléphant ou d'une Baleine, avec un Eléphant ou une Baleine entière. Eſt-il d'ailleurs bien poſſible que deux corps qui ſe touchent, puiſſent prendre d'autre reſſemblance que celle de leurs ſurfaces, & que leurs ſurfaces extérieures, qui ne ſe touchent pas, puiſſent ſe mouler l'une ſur l'autre? Et Mr. *de Buffon* ne tombe-t-il pas dans des inconvéniens auſſi grands que ceux qu'il réfute?

Si l'on adopte une autre hypothèſe, & qu'on ſe contente de ſuppoſer de petits corps organiſés, tels qu'on en voit dans les infuſions du foin, ou dans la ſemence des animaux, moulés d'après quelques petits vaiſſeaux des parens, & cylindriques comme eux, aura-t-on de quoi expliquer la parfaite conſtance avec laquelle des cilindres ſi égaux entre eux forment avec une régularité infinie des corps entiers, dont les parties ſont ſi différentes entre elles? Concevra-t-on l'art avec lequel ces petits cilindres forment un œil d'un côté, une main d'un autre, & l'organe de l'ouïe à une juſte diſtance de l'œil? Quelle faculté arrange ces particules, & comment empêche-t-elle que les empreintes des yeux ne ſe joignent avec celles du cœur ou des jambes? Ne faudra-t-il pas, après avoir tout accordé à Mr. *de Buffon*, une Intelligence directrice, pour placer ces particules organiques où il faut, & dans une ſymétrie parfaite? Car de dire que les particules qui viennent de chaque ſexe, conſervent leur poſition primordiale, & ne peuvent s'arranger que ſuivant elle, c'eſt abſolument s'oppoſer à ce que Mr. *de Buffon* a vu lui-même. Il n'a vu que des globules nageans dans la liqueur ou amoncelés, ſemblables

bles entre eux, ſans ordre, ſans liaiſon & ſans ſyſtême. Je ne ſai pas ſi j'ai convaincu le Lecteur, mais je me trouve convaincu moi-même de la vérité de ces objections; elles me privent du plaiſir d'entrer dans les idées de Mr. *de Buffon*, & de celui de me croire inſtruit du véritable ſyſtême de la Génération; plaiſir ſenſible pour moi, & que j'eſpérois goûter, après avoir été informé de l'aplaudiſſement que ce ſyſtême doit avoir trouvé chez Mrs. *de M.* & *de R.*

Revenons au détail de cette grande opération de la Nature. Des molécules organiſées ſervent en partie à la nourriture de l'animal, & ce qu'il y en a de ſuperflu eſt renvoyé aux organes qui préparent la liqueur ſéminale, tandis que les molécules brutes s'en vont ſous le nom ignoble d'excrémens. Les premières s'aſſemblent par une qualité nouvelle que Mr. *de Buffon* prête à la Nature; elles ne forment pas encore un petit corps ſemblable au corps de l'animal dont elles ont pris l'empreinte; il faut pour cela que les deux ſexes ſe joignent dans l'homme & dans pluſieurs animaux, au-lieu qu'elles ſe forment d'elles-mêmes & refont un puceron ſemblable à celui qui leur a ſervi de modèle dans le puceron vierge-mère, dans l'Huitre ou dans la Perle.

Mais dans l'Homme il faut pour fixer le mouvement de ces corpuſcules organiſés, que les deux liqueurs ſéminales ſe mêlent, & s'allient. L'extrait de l'œil du Père ſe fixe contre celui de l'œil de la Mère. Il en arrive de-même des extraits du reſte du corps de la Mère & de l'extrait de celui du Père, & le corps du fétus ſe forme par cette rencontre. Il n'y a que les parties de la

génération qui ne ſe rencontrent que dans un ſeul des parens, & qui par conſéquent ne proviennent que de celui dont la matière ſéminale ſe trouve la plus abondante. Le reſte de ce qui ſe paſſe dans la formation des Animaux, n'eſt qu'un développement, qui ſe fait dans l'uterus de la Mère ou dans l'œuf.

J'ai pour Mr. *de Buffon* tous les ſentimens qu'inſpire l'équité & l'amour des Lettres pour les perſonnes qui travaillent à en étendre l'empire; aucune raiſon vicieuſe ne m'empêche d'entrer dans ſes idées, je le voudrois même, mais le pourrois-je? A prendre les choſes par les principes, Mr. *de Buffon* a-t-il démontré qu'il y ait une ſemence femelle? Je fais les expériences qu'il a faites ſur la liqueur du corps jaune, & j'en parlerai bientôt; mais cette liqueur démontrée ne ſuffit pas pour prouver un mêlange des deux liqueurs ſéminales fournies par le Père & la Mère. Il eſt extrêmement douteux, que la femme répande une liqueur quelconque dans le moment de la conception. L'effuſion d'une glutinoſité voiſine de l'urèthre ne fait rien à l'affaire, elle eſt même caſuelle & peu néceſſaire pour la conception, bien des femmes très-fécondes n'en répandent jamais. Mais rien ne prouve l'effuſion d'une liqueur dans l'uterus de la femme ou de la femelle. On n'a trouvé dans l'uterus, par les expériences, que des accidens cruels pour la femme ont fournies à Mr. *Ruyſch*, que la ſemence très-diſtincte de l'homme, qui rempliſſoit & la cavité de l'uterus & celle de la trompe ſans aucun mêlange d'une liqueur qui puiſſe appartenir à la femme. Ajoûtez l'incertitude parfaite où ſont les femmes,

mes, qui ne ſavent jamais qu'elles ont conçu, ou qui ne le ſavent que ſur des preuves qui n'ont aucun rapport à l'épanchement d'une liqueur ſéminale. Elle doit être parfaitement ſemblable à celle de l'homme, qui eſt ſi ſenſible à l'effuſion de la ſienne: la femme ſi tendre, & ſouvent ſi voluptueuſe, comment ignore-t-elle ce qu'elle contribue de ſon côté? Il y a d'ailleurs des animaux & en grand nombre, dont les femelles chaſtes & timides fuyent l'aproche du mâle. *Harvey* en eſt témoin. Le Cerf, le Chevreuil d'*Angleterre* (deer), le Daim, & toute cette claſſe d'animaux uſe de violence pour ſoumettre ſes femelles, qui craignent le mâle & qui l'évitent. Si elles avoient une liqueur ſéminale à épancher, l'analogie ne demanderoit-elle pas que ce fût avec plaiſir; & la nature ne leur aprendroit-elle pas en ce cas-là cette leçon ſi douce & ſi facile, de rechercher leur bonheur?

Dans le ſyſtême de Mr. *de Buffon* on devroit trouver des corps jaunes dans toutes les femmes diſpoſées à concevoir, depuis l'âge de douze ans juſqu'à l'âge de cinquante. Puiſque la liqueur ſéminale des femmes fait la moitié de la matière du fétus, & que les femmes ſaines ſont diſpoſées par la nature à concevoir à l'âge que je viens de marquer, elles devroient, par les loix du ſyſtême, avoir les corps jaunes avec autant de certitude, que les hommes ont conſtamment des véſicules ſéminales & des teſticules, puiſque leur liqueur eſt auſſi néceſſaire pour la génération, que la ſemence du mâle. Mais cela eſt entièrement contraire à l'expérience. Dans un nombre très-conſidérable, dans des centaines de femmes & de fil-

filles diſſéquées, je puis aſſurer ſans craindre d'être démenti, que je n'ai jamais trouvé de corps jaune qu'aux femmes enceintes ou accouchées depuis peu. Aucune fille, aucune femme, morte dans d'autres circonſtances, n'en a jamais montré à mes yeux, & je ſuis perſuadé que tout Anatomiſte doit avoir fait la même remarque.

Cette obſervation fait une difficulté, à laquelle je n'ai pas pu trouver de replique en faveur de Mr. *de Buffon*. Il paroît que le corps jaune n'eſt pas une cauſe néceſſaire, un organe requis pour la conception; il en eſt l'effet, il ne naît qu'après la conception, & s'efface peu à peu. Voilà la raiſon pour laquelle on ne trouve jamais qu'un ſeul corps jaune dans la femme, au-lieu que rien ne fixeroit leur nombre dans le ſyſtême de Mr. *de Buffon*. Les bêtes ſont moins propres à cette recherche, parce qu'elles conçoivent fort ſouvent, que leur virginité & l'intervalle de leurs *accouchemens* eſt fort court, & que leur corps jaune n'a pas le tems de s'effacer avant qu'un autre le répare. Cela fait qu'on leur en trouve preſque toujours, & c'eſt ce qui a ſéduit Mr. *de Buffon*, lorſqu'il aſſure (p. 293.) qu'on trouve ces corps glanduleux formés dans toutes les femelles qui ont atteint la puberté.

Faiſons une petite remarque ſur une critique que fait Mr. *de Buffon*, du prétendu petit homme de *Dalempazius*, qui commence par être un vermiſſeau, qui ſe dépouille d'une enveloppe, pour faire voir à découvert ſa figure humaine. Toute cette critique ne tombe que ſur un badinage. Ce *Dalempazius* n'eſt que Mr. *de la Plantade*, de la Société des Sciences de *Montpel-*

pellier, & ſon expérience n'eſt qu'un badinage tout pur. C'eſt de Mr. *Aſtruc* que je tiens cette anecdote

Nous paſſons à la partie principale de l'Ouvrage, aux expériences que Mr. *de Buffon* a faites de concert avec Mrs. *Needham*, *d'Aubenton* & *Dalibard*. Quel que ſoit le ſort des hypothèſes de Mr. de *Buffon*, les expériences conſerveront leur prix ; c'eſt l'or qui reſte au fond du creuſet, quand l'alliage ſe diſſipe. Ces expériences éclairciſſent & perfectionnent celles de *Leeuwenhoek*, & elles le ramènent à un ſyſtême plus général & plus uniforme.

Ces animaux ſpermatiques, que *Hamme* a montrés à *Leeuwenhoek*, que *Hartſoeker* a vus ſans qu'on les lui ait montrés, & que toute l'*Europe* a cru avoir vus d'après ces Phyſiciens ; ces animaux ſe trouvent dégradés par les expériences nouvelles de Mr. *de Buffon*. Dans la liqueur ſéminale de pluſieurs eſpèces d'animaux mâles il paroît des filamens à peu près cylindriques, qui changent bientôt de figures & de direction, qui ſe bourſouflent de diſtance en diſtance, & qui pouſſent de petits globules quelquefois ovales, qui tiennent au filament par une queue extrêmement fine, & qui s'en éloignent après que cette queue s'en eſt ſéparée pour reſter attachée au globule. Ils nagent alors dans la liqueur ; ce ſont les animaux de *Leeuwenhoek*. Ils ont alors un mouvement d'oſcillation, & un autre de roulis ; mais dans quelques heures ils quitent leurs *queues*, leur mouvement continue pourtant, il eſt même plus vif ; ils ſe fendent quelquefois, & d'un globule il s'en fait deux. Ils périſſent à la fin, ils deviennent

les comme le premier assemblage des molécules organiques, l'ébauche *vivante* des animaux. Mais la conséquence que nous en tirons l'un & l'autre, est fort différente. Mr. *de Buffon* regarde ces particules comme l'essentiel de la semence, comme ce qui forme avec le tems l'homme, l'animal & la plante; au lieu qu'elles ne me paroissent être qu'un insecte, qui habite dans l'eau animale, chargée de quelques matières qui lui servent de nourriture. Il me paroît inconcevable, que des Etres organiques destinés à former l'homme, & par conséquent extrêmement tendres, puissent se trouver dans une infusion de gelée ou de chair rôtie, & que leur structure délicate ne soit pas détruite par l'action du feu, ennemi universel des Animaux & des Germes. En ajoûtant à cette raison celles que nous avons rapportées contre la liqueur séminale des corps jaunes & contre le système des moules, il me paroît que les expériences de Mr. *de Buffon* ont réussi à détruire l'idée d'un vermisseau séminal, qui se développe pour donner un homme; & qu'il a démontré que ce vermisseau, l'hôte de la semence, n'est qu'un hôte indifféremment attaché à toutes les eaux remplies de substance animale ou végétable, un hôte qui est peut-être la production de la pourriture ou de ses commencemens. Je m'explique, & j'entens que ces insectes ne vivent que dans une liqueur où ce commencement se soit manifesté. Mais ces insectes, qu'on trouve dans la liqueur séminale de l'homme, ne me paroissent pas plus destinés à former un homme, que les animaux d'une infusion de poivre, ne sont propres à devenir un poivrier. C'est un insecte universel, qui ne de-

devient jamais ni l'animal ni la plante, dont il habite les lies ou l'infusion.

Tout le reste ne me paroît pas être à l'abri des objections que je viens de faire, ou que de plus habiles gens pourront tirer encore de quelques idées que je n'ai pas assez mûries pour oser les produire, je n'en parle même qu'avec crainte: c'est comme si je disputois contre un homme qui auroit été à la *Chine*, sur quelque point d'Histoire Naturelle, qui me paroîtroit combattre ce que j'ai vu en *Europe*. Je ne demande qu'à être mieux instruit.

On voit bien selon ces prémisses, que je ne saurois me prêter encore aux conséquences que Mr. *de Buffon* a tirées des siennes. Il existe, dit-il, dans les Animaux & dans les Végétaux une substance vivante & organique, qui leur est commune; elle produit un animal ou un végétal, selon qu'elle trouve un moule qu'elle a trouvé à sa portée. Lorsqu'elle abonde dans le corps animal, elle y forme d'autres animaux, tels que le Tænia, les Ascarides, les Vers du foie, du cerveau, qu'elle produit par son assemblage: c'est elle peut-être qui fait le poison du Chien enragé, de la Vipère. Comme c'est le résidu de la nourriture qui fait les particules organiques de la semence, on voit bien que les Quadrupèdes ne deviennent féconds qu'après avoir fait leur crue. Pour les Poissons, leur acroissement dure extrêmement longtems, quoiqu'ils ayent leur laite & leurs œufs formés de fort bonne heure; & Mr. *de Buffon* en trouve la raison dans la nature cartilagineuse de leur squelette, & une autre raison de leur fécondité dans le défaut de transpiration, que cause la nature écailleuse de leurs tégumens. (Mais le Tatou, le Ma-

nis, ne multiplient pas davantage pour être habillés d'écailles). Les gros animaux sont moins féconds que les petits, parce qu'il leur faut plus de nourriture, (il faut encore excepter ici les gros poissons ovipares, comme le Hoüon, & plusieurs espèces de poissons de mer). Un grand nombre d'Animaux & de Végétaux p. 320. se forme par le concours fortuit des molécules organiques sans le mélange des deux sexes. La matière organique circule, elle forme tour à tour des Animaux & des Végétaux. La vie des Animaux & des Végétaux n'est que le résultat de toutes les petites vies particulières des molécules actives, dont la vie ne sauroit être détruite. Elles peuvent former également par leur assemblage un Animal, ou une Plante. Les Polypes sont plusieurs corps organisés semblables, réunis sous une enveloppe commune. Les parties qui caractérisent le sexe, paroissent être le point d'appui autour duquel s'arrange le reste des particules organiques du corps du fétus. (Cela répond-il à l'anthropogénie? la tête n'est-elle pas presque formée avec le cœur, & la moelle du dos quand le sexe est encore imperceptible? S'il y a une partie qui se fixe la première, ne sera-ce pas le cœur, sans lequel rien ne sauroit être mu, & par conséquent rien ne se mettroit en ordre)? Il n'y a point d'Hermaphrodites, parce que l'extrait des parties génitales de la femme ne sauroit se fixer contre l'extrait trop dissemblable de celles de l'homme. Il peut se former des corps semblables & des fétus dans le scrotum de l'homme, parce que la liqueur séminale du corps jaune peut se glisser dans les parties génitales du mâle, & s'y mêler avec sa liqueur séminale.

Les

Les envies de la Mère ſont ſans pouvoir, & les marques qu'on leur attribue, ne ſont que le fruit de l'imagination, qui cherche une cauſe à quelque maladie de l'enfant. Je répète tout cela d'après Mr. *de Buffon*.

Je ne parle pas de l'hiſtoire naturelle de l'homme, ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit bien curieuſe; mais cet extrait eſt aſſez long, & peut-être l'eſt-il trop. Il faudra pourtant bien l'allonger, pour faire une réflexion de plus. Eſt-il donc dangereux, ce ſyſtême? Eſt-il de l'intérêt de la Religion qu'il ne ſoit pas le véritable? Un Livre qui le propoſe, mérite-t-il d'être ſupprimé?

Je ne m'oppoſe pas, en général, aux efforts que fait le Clergé pour empêcher qu'il ne s'imprime des Livres qui tendent à détruire la Morale ou la Religion. Je le ſuppoſe, & je dois le ſuppoſer, pénétré de la vérité de la Révélation. Arracher à l'homme ce flambeau, le ſeul qui puiſſe le conduire au port, c'eſt lui faire faire naufrage, & le conduire à une éternité malheureuſe. N'eſt-il pas de l'humanité d'un Conducteur du Peuple & du devoir d'un homme placé pour l'éclairer, d'empêcher les funeſtes progrès de l'Irreligion, ou de l'Immoralité? Ne l'eſt-il pas autant que d'empêcher le progrès d'une peſte, qui ne fait pas, à beaucoup près, le mal que peut faire une *Aloïſia Sigea*, ou les Ecrits polis d'un V. Elle ne tue que les hommes deſtinés à mourir, & elle change la date de leur mort, également inévitable, quand elle ne ſeroit pas venue. Mais les Apôtres du Syſtême d'*Epicure* mènent les hommes tête baiſſée à une éternité miſérable, qui auroit pu être heureuſe ſans les funeſtes effets de leur doctrine.

A-t-il été néceſſaire, ſur ces principes, de condamner le Livre de Mr. *de Buffon*, comme on dit que la Sorbonne voudroit le condamner; & le ſyſtême de la pourriture féconde en nouveaux animaux ſans germes primitifs, eſt-il donc ſi oppoſé à la Religion? Ne donne-t-il pas à la Nature, au Hazard, à des Cauſes néceſſaires & eſſentielles à la Nature, le pouvoir de créer, de faire ces mêmes machines, où nous croyons reconnoître la main d'un Ouvrier infiniment ſage? N'ôte-t-il pas au Chrétien un des principaux argumens par leſquels il démontre la néceſſité d'un Dieu ſuprême, Auteur de toute cette beauté ſurhumaine qui eſt répandue dans la conſtruction des Plantes & des Animaux?

Je ne crois pas que le Syſtême de Mr. *de Buffon* tende à un ſi mauvais but. On a cru en Dieu, on a exalté la ſageſſe du Créateur, avant que le Syſtême du développement fût connu; & l'Ecole d'*Ariſtote*, qui a été l'Ecole du Genre-humain, n'a pas été impie, pour avoir ſoutenu que la pourriture produiſoit les Inſectes, des Souris même & des Crapauds.

Quand il y auroit dans la Matière un pouvoir qui opérât la conſtruction d'une Plante avec cette même néceſſité avec laquelle la gravité fait deſcendre une pierre, ou que l'élaſticité rend la ligne droite à un bâton qu'on a courbé, je ne crois pas qu'un amateur de la Religion ait de quoi s'allarmer. Eh! s'allarme-t-il donc, parce que le Sel marin ſe cryſtalliſe toujours en forme cubique, ou parce que le Jus des cannes de ſucre forme des eſpèces de maiſons compoſées de quarrés de différente grandeur, toujours également arrangés,

&

& qui ſont toujours le même ſolide. Je m'explique. La Matière peut tendre à de certaines figures ſans en avoir le pouvoir d'elle-même; & le Syſtême d'*Ariſtote* ou d'*Hippocrate*, qui eſt celui de Mr. *de Buffon*, ne diffère pas ſi eſſentiellement de celui du développement, qu'il le paroît au premier abord.

Dans ce dernier Syſtême une graine de Fenouil eſt plantée dans un pot-à-fleurs. Il eſt vrai que la plante y exiſte en petit, mais enfin elle n'y eſt que bien imparfaitement. Un vermiſſeau de *Leeuwenhoek* eſt bien éloigné d'être un homme. Il devient pourtant homme par un concours de cauſes abſolument communes à la Matière. La fluïdité des liqueurs, la force contractrice du cœur, la chaleur de l'air pour les plantes, & l'attraction des tuyaux de la racine fait le reſte; elle donne au germe, au vermiſſeau, une ſtructure infiniment plus compoſée & plus parfaite que la leur. Le cœur d'un Poulet commence par n'être qu'une aorte, cette aorte ſe plie ſous les yeux de l'Obſervateur, ſes plis ſe reprennent, elle devient un cœur à deux cavités, qui tient par l'une à l'aorte & par l'autre à la veine-cave. Il y a bien plus: une artère pulmonale interrompt la continuité primitive de la veine-cave avec l'aorte, elle ſe joint à une veine pulmonaire qui naît avec elle, & forme un poûmon, qui n'a pas exiſté auparavant, puiſqu'on a vu dans le *punctum ſaliens* la veine-cave ſe continuer avec l'aorte.

Du Syſtême de *Leeuwenhoek* à celui d'*Hippocrate* il n'y a donc eſſentiellement qu'une différence de degré. L'Anatomie nous force à reconnoître qu'une partie de nos organes naît d'une

matière viſqueuſe, qui ſe fige & ſe figure ſous nos yeux. Le *Leeuwenhoekien* avoue donc, qu'une grande partie de la ſtructure animale ſe forme ſans être développée, ſans avoir été deſſinée dans la ſemence; & Mr. *de Buffon* affirme de tout l'animal, ce que le reſte des Anatomiſtes a reconnu de la plus grande partie de ſes organes. J'ai vu la tunique cellulaire naître mille & mille fois de la glu qui ſuintoit du cœur ou du poûmon, & du pus même qui rempliſſoit le bas-ventre. Le Corps-humain n'eſt, ou du-moins n'eſt principalement qu'un tiſſu cellulaire; une cauſe qui a produit celui-ci, peut produire le Corps-humain.

Je ne vois rien-là que de vrai, je m'en ſuis expliqué ailleurs, & le vrai ne ſauroit être impie. La Matière ne tient pas d'elle-même ſes pouvoirs. Elle pourroit être ſans gravité, ſans élaſticité, ſans irritabilité; qualité nouvelle, mais eſſentielle à la ſtructure des Plantes & des Animaux. Ces qualités n'entrent pas dans ſon eſſence, elles lui ſont étrangères, elles ne ſont pas communes à toutes les parties de la Matière. La Lumière & le Feu ne pèſent pas, l'Eau n'eſt pas élaſtique, les Minéraux ne ſont pas irritables. Une première Cauſe a donc départi aux différentes claſſes de la Matière des pouvoirs & des forces calculées ſuivant un plan général, & c'eſt-là que nous reconnoiſſons la main du Créateur.

La gravité & la force centrifuge des Corps Céleſtes tempérées d'une manière admirable, qui les gêne mutuellement ſans les détruire, & qui en fait réſulter un mouvement uniforme & régulier, a de tout tems paſſé pour un des meilleurs argumens pour prouver un Dieu. La régularité infi-

ni-

nément supérieure avec laquelle la Matière, douée de quelques forces extrêmement simples, se figure, & devient constamment un Oeillet, un Cheval ou un Homme, est un argument de la même classe, mais bien plus fort encore, parce que les combinaisons qui s'opposent à la structure d'un homme, sont bien plus nombreuses que celles qui résistent à l'orbite régulier que trace une Planète. Ce n'est pas le Hazard qui de cette viscosité des véficules séminales forme un Homme; le Hazard n'est pas constant, il produiroit également un Cheval, une Rose, ou du Sel de roche; ce sont des forces accordées à cette viscosité, qui sous des circonstances prescrites, nécessaires, invariables, s'arrange, & produit un Ver, un Poisson, qui devient un Homme, un *César*, ou un *Newton*.

Cette constance invariable des espèces, qui se permet une légère variété, mais qui ne sort jamais de ces caractères essentiels, me paroît une des preuves les plus sensibles de la main du Créateur. La Matière qui forme un Oeillet, le fera rouge, ou jaune, ou bleuâtre, selon le concours des circonstances extérieures, mais il n'en fera jamais une Tulipe. C'est le Hazard qui en feroit une Tulipe. C'est Dieu, qui lui permet de faire un Oeillet double, différent de l'Oeillet cramoisi originaire des Lacs des *Alpes*, mais toujours Oeillet, & qui dans mille générations ne donnera jamais qu'une graine d'Oeillet. Tout n'est pas hazard, autrement l'Oeillet deviendroit Tulipe: tout n'est pas nécessité, autrement l'Oeillet resteroit toujours tel qu'étoit le premier Oeillet.

L'Auteur moderne qui a prétendu rétablir les

opinions de *Lucrèce*, a fait voir bien clairement, combien ce Syſtême eſt inſoutenable. L'Homme ne naît que de la liqueur ſéminale de l'homme. La Terre a été couverte d'eau dans toute ſa ſurface, d'où eſt venu le premier Homme, qui a peuplé la Terre après ſon deſſèchement. L'Homme eſt ſorti de la terre, dit-il, elle a enfanté un œuf, un homme & une femme en ſont venus, une bête les a nourris, ils ſe ſont multipliés. Et pourquoi la Terre ne produit-elle plus de ces œufs? C'eſt une vieille Poule qui ne pond plus. Voilà à quoi aboutit toute la ſageſſe de *Lucrèce* & de La M.

Pour Mr. *de Buffon*, il adopte des moules, des corps animaux & végétables conſtruits, ſur leſquels la matière organiſée vivante ſe modèle & ſe figure. Ces moules ont un commencement, le premier Homme eſt né ſans avoir été moulé ſur un autre. D'où s'eſt-il formé, s'il n'y a pas eu de Créateur?

Cet Ouvrage au-reſte a été traduit en *Allemand*, & publié avec une Préface de Mr. *de Haller* à *Hambourg*, & cette édition eſt exécutée avec beaucoup de propreté. Mr. *de Haller* y a défendu les hypothèſes, & ſes raiſons ont beaucoup de reſſemblance avec celles de Mr. *de Mairan*(*a*).

On ne laiſſe pas de ſentir qu'il ne l'a pas copié. Mr. *Kaeſtner*, Bel-eſprit & Mathématicien de *Leipzig*, l'a accompagné de remarques, dans leſquelles il n'eſt pas toujours du ſentiment de l'Auteur. Mr. *Zinck* a dirigé la traduction du premier volume, & le troiſième va paroître.

(*a*) Dans la préface de ſa *Diſſertation ſur la Glace*.

A R.

ARTICLE V.

CAJUS SUETONIUS TRANQUILLUS ex recenſione *Franciſci Oudendorpii*, qui variantes Lectiones ſuaſque animadverſiones adjecit; intermixtis *J. G. Grævii* & *J. Gronovii*, nec non ineditis *Caroli Andreæ Dukeri* adnotationibus. *Lugduni-Batavorum* apud *Samuelem Luchtmans & filios* 1751. in 8.

C'eſt-à-dire,

C. SUETONE *revu par* Mr. François Oudendorp, *qui y a joint les variantes, & ſes remarques, parmi leſquelles on trouve celles de* J. G. Grævius & *de* J. Gronovius, *comme auſſi celles de Mr.* Charles André Duker, *publiées pour la première fois à* Leide *chez* Samuel Luchtmans & fils 1751 in-8. pp. 1024. *ſans la Dédicace, la Préface, ni les Tables.*

LEs premiers Reſtaurateurs des Lettres ayant ſenti la néceſſité qu'il y avoit à mettre entre les mains du Public des Editions correctes des Auteurs Claſſiques, ont employé leurs veilles à ce genre de travail, auſſi louable que néceſſaire. Leurs ſucceſſeurs ont marché ſur leurs traces, & l'on voit encore de nos jours des Savans fournir la même carrière. Quelqu'un s'aviſera peut-être de dire que le Monde fourmille de bonnes Editions d'Auteurs Claſſiques, & que ceux qui s'apliquent à nous en donner, pourroient s'occuper avec autant ou plus de fruit & de gloire à quelqu'autre genre d'étude. Mais quoiqu'il ſoit vrai que

nous avons de bonnes Editions de ces Auteurs, nous n'en connoissons cependant aucune de parfaite. La République des Lettres a d'ailleurs ses maximes politiques, aussi-bien que les Cours des Princes; & c'est à ces maximes que nous sommes très-souvent redevables de tant d'Editions de *Florus*, d'*Ovide*, &c. que bien des gens achettent, & dont ils admirent les Editeurs. *Vigneul Marville* faisant l'éloge de *Grotius* dit, *jamais Auteur n'a mieux choisi ses sujets d'écrire: il s'agrandit avec eux, & ils s'agrandissent avec lui.* Nous n'en dirons pas davantage, de crainte qu'on ne nous fasse le même reproche que les Moines firent à *Erasme*, lorsqu'il publia ses Adages, *Erasme, tu evulgas mysteria nostra.*

Mr. *Oudendorp* n'a pas jugé à propos d'entrer dans le détail des raisons qui l'ont porté à donner une nouvelle Edition de *Suétone*; & en effet le désir d'obliger de nouveau la République des Lettres, semble seul avoir pu l'y engager.

Dans le tems que S. A. S. Monseigneur le Prince d'ORANGE fut élevé au Stadhouderat des *Provinces-Unies*, Mr. *Oudendorp* pensoit à publier *Suétone*, & souhaita de pouvoir faire paroître cet excellent Historien sous les auspices de ce nom illustre; il voit aujourd'hui ses souhaits accomplis; & les sentimens qu'ont produit en lui les grandes qualités de ce Prince, font le sujet de la Dédicace.

Mr. *Oudendorp* ne suit pas dans sa Préface la route ordinaire des Editeurs, qui s'étendent beaucoup sur la vie de l'Auteur qu'ils publient. C'est pourquoi il renvoye le Lecteur curieux de connoître *Suétone* à la vie qu'en a donnée le célèbre

Mr.

Mr. *Burman* dans ſon Edition de cet Auteur imprimé à *Amſterdam* en 1736. & Mr. *Ernefti*, après lui, dans la ſienne, qui a paru à *Leipzig* en 1748. Le célèbre Editeur ſe borne uniquement à rendre un compte exact des ſecours qu'il a eus pour enrichir cette nouvelle Edition, & de l'uſage qu'il en a fait. A proprement parler il n'a ſuivi aucune des Editions précédentes, les meilleurs Mſſ. ayant été ſes guides, de même que les différentes Editions de *Gronovius* des années 1672, 1691, 1697, & 1702, & celle de *Gronovius* de l'année 1698. De ces Editions Mr. *Oudendorp* a principalement tiré les notes & les conjectures fondées ſur l'autorité de quelques Mſſ. ou des anciennes Editions, & il les a enſuite confirmées par celles de quelques autres Mſſ. & par le génie de la Langue *Latine*. S'il a quelquefois été obligé de s'écarter du ſentiment de ces ſavans hommes, & ſur-tout de celui de feu Mr. *Burman*, ç'a toujours été avec retenue & le reſpect dû à des noms auſſi illuſtres dans la République des Lettres; & il déclare que s'il lui eſt échappé quelques expreſſions desobligeantes, ce n'a été que par occaſion & pour retorquer.

L'expérience lui ayant apris le peu de fond qu'il y a à faire ſur les conjectures que les Savans hazardent tous les jours, Mr. *Oudendorp* n'a pas voulu donner l'eſſor à ſon eſprit, mais s'eſt tenu fidèlement attaché à ce que les Mſſ. & les différentes Editions lui ont fourni. Il déclame avec raiſon contre les Savans qui ne ſavent pas preſcrire des bornes à leur imagination, & loue au contraire ceux qui répriment cette audace. Mais doit-on rejetter l'Art de la Critique ſi utile en lui-

même,

même, à cauſe de l'abus que quelques Critiques trop hardis en font? Mr. *Oudendorp* paſſe de-là à s'excuſer de ce que ſouvent il n'étend pas davantage ſes remarques, & il ſe flatte que le Lecteur ſera aſſez équitable pour lui pardonner, parce qu'il a été obligé d'épargner & le tems & le papier.

Après avoir rendu compte de ſon projet Mr. *Oudendorp* parle des ſecours qu'il a eus pour revoir le Texte de *Suétone*. Il s'eſt ſervi des mêmes Manuſcrits dont s'étoit ſervi Mr. *Burman*, & ce n'eſt pas ſans fruit qu'il les a collationnés une ſeconde fois. Il a auſſi conſulté preſque à chaque mot les extraits que *Juſte Lipſe* & *Saumaiſe* ont faits des Mſſ. de *Memmius* & de *Cujas*, (Mſſ. que Mrs. *Grævius* & *Gronovius* ont vus pareillement) de-même que les variantes qu'il ſoupçonne avoir été tirées d'un Mſſ. de la Bibliothèque de *Médicis*, où il ſe trouve neuf Mſſ. de *Suétone*.

Mr. *Oudendorp* remarque qu'*Iſ. Voſſius* avoit écrit ces variantes à la marge de l'Edition de *Torrentius* de l'année 1592, & que Mr. *Burman* les a quelquefois confondues avec celles du Mſſ. de *Cujas*. Il avertit de-plus que les Mſſ. de *Memmius*, de *Thours* & de *Saumaiſe*, ne ſont qu'un même Mſſ. qu'on a mal-à-propos pris pour trois Mſſ. différens, & il loue ſur-tout les collations que le ſavant *Cortius* avoit copiées & miſes à la marge de l'Edition de *Caſaubon* de l'an 1611. Mrs. *Longolius* & *Erneſti* ont eu connoiſſance de ces collations, & s'en ſont ſervi, le premier dans quelques paſſages de *Pline le jeune*, & l'autre pour ſon Edition de *Suétone*. Mr. *Oudendorp* allègue

allègue ensuite de bonnes preuves pour montrer que ces variantes diffèrent de celles qu'on a tirées des Mss. de *Leyserus* & d'*Obsopœus*, & il remercie Mr. *Kappius*, Professeur en Éloquence à *Leipzig*, de ce qu'il a eu la bonté de les lui communiquer à la requisition de Mr. *Saxe*.

Mais tous ces secours n'égalent pas ceux que Mr. *Oudendorp* a tirés de deux Manuscrits de la Bibliothèque Impériale de *Vienne*, dont l'illustre Mr. *van Swieten* lui a envoyé des collations très-exactes. Le célèbre Editeur avoue cependant qu'il a retiré une utilité encore plus grande de trois Mss. de *Florence*, que Mr. *J. Gronovius* avoit collationnés lui-même avec toute l'exactitude possible lorsqu'il se trouva dans cette ville. Ces collations ont passé après sa mort dans la Bibliothèque de son Fils, Mr. *Abraham Gronovius*, qui les a communiquées à son Ami Mr. *Oudendorp*. Mr. *J. Gronovius* avoit fait dans le même tems une description fort exacte de ces trois Mss. que Mr. *Oudendorp* a insérée dans sa Préface; description par laquelle Mr. *J. Gronovius* fait connoître leur ancienneté & leur prix. On doit joindre encore à ces richesses Litéraires les notes du célèbre *Ange Politien*, que Mr. *d'Orville* a fait avoir de la Bibliothèque de *Florence* à Mr. *Oudendorp* par Mr. *Biscioni*, qui les a copiées & envoyées à la requisition de Mr. *Gori*. Mr. *Oudendorp* examine après cela quels étoient les Mss. dont *Ange Politien* s'est servi.

Des Manuscrits le célèbre Editeur passe aux anciennes Editions de *Suétone*, qu'il a consultées. La première est celle que *Rob. Etienne* donna à *Paris* en 1543. Mr. *Mull*, Magistrat d'*Enk-*

d'*Enkhuyſen*, l'a communiquée à Mr. *Oudendorp*. Mr. *Burman* n'avoit pu voir cette Edition qu'aſſez longtems après que l'impreſſion de ſon *Suétone* eut été commencée, & c'eſt Mr. *Duker* qui a envoyé à Mr. *Oudendorp* l'Edition de *Milan*, avec les notes de *Philippe Béroalde* de l'an 1494.

A l'occaſion des différentes Editions de *Béroalde*, Mr. *Oudendorp* remarque que Mr. *Burman* n'avoit vu que celle qui parut en 1506 après la mort de *Béroalde*, & qu'il s'eſt trompé lorſqu'il a cité *Maittaire* pour prouver que la première Edition faite par *Béroalde* avoit été imprimée à *Rome*, au-lieu que c'eſt à *Boulogne* en 1493. Mr. *Oudendorp* a encore enrichi ſon Edition de notes, qu'il a reçues de Mr. *Duker* ſur divers paſſages de *Suétone*; & le ſavant Recteur de l'Ecole de *Hambourg*, Mr. *Reimarus*, lui a fait auſſi part de celles de Mr. *Jean Albert Fabricius*, ſon Beau-père, ſur les vies des Grammairiens & des Rhéteurs célèbres du même Auteur. Enfin Mr. *Oudendorp* a inſéré parmi ſes notes celles de *Scheffer*us, qu'on avoit déjà publiées dans le Tom. III. du IX. Vol. des *Obſervat. Miſcell.* Pourvu d'auſſi excellens ſecours, n'avoit-il pas droit de donner une nouvelle Edition de *Suétone*?

Examinons maintenant de plus près l'exécution du plan que Mr. *Oudendorp* s'eſt formé. Craignant que le volume ne parût trop épais, il l'a partagé en deux parties, dont la première contient 557 pages, & la ſeconde commence à la page 561, & finit à la page 1024. Les notes ſont partout placées ſous le texte; & quoique le titre n'annonce

nonce que celles de *Grævius*, de *Gronovius* & de Mr. *Duker*, on en trouve cependant d'autres Savans. Sans encore en faire parade sur le titre, Mr. *Oudendorp* a joint à la vie de chaque Empereur les Médailles qui y ont du rapport, & il a même marqué au bas de la page le Chapitre où chaque Médaille doit être placée. Mais n'auroit-il pas dû de-plus nous instruire d'où il a pris ces Médailles, & en constater en même tems l'ancienneté & l'autenticité ? Nous ne pouvons nous dispenser de dire que la première de celles qui se trouvent à la IV. Planche pag. 468, nous paroît fort suspecte ; nous l'avons vue plusieurs fois, n'y ayant aucune Médaille qui se trouve aussi souvent que celle-là dans les Cabinets d'*Hollande* ; & nous en possédons une qui n'offre pas plus de marques d'antiquité, que les autres que nous avons vues.

Après la Préface de Mr. *Oudendorp* vient celle de *Gronovius*, & les passages des Anciens où il est fait mention de *Suétone*. Comme les notes sont presque toutes critiques, ne servant qu'à rétablir & à justifier les véritables leçons, il nous est presque impossible d'en donner ici quelque exemple. Mr. *Oudendorp* fait paroître par-tout beaucoup de jugement, & montre qu'il a su écarter à propos les leçons & les conjectures des Savans qui ne l'ont pas satisfait. De pareilles Editions sont excellentes, & très-nécessaires pour ceux qui veulent lire les Auteurs Classiques en Critiques ; mais elles ne sauroient être utiles aux Jeunes-gens, qui n'ont pas encore une assez grande connoissance de la Langue *Latine* pour voguer sur cette vaste mer : *sunt rerum nautes in gur-*

gite

gite vaſto. Une Edition telle que celle que Mr. *Oudendorp* vient de nous donner ſeroit infiniment plus eſtimable & plus complette, ſi dans la République des Lettres on pouvoit accorder à un ſeul homme le privilège de décider en dernier reſſort ſur les variantes; privilège qu'on auroit raiſon de refuſer même à un *Oedipe*.

Pour donner cependant aux Lecteurs un exemple du bon goût de Mr. *Oudendorp*, nous choiſirons pour les examiner quelques paſſages ſur leſquels nous eſpérons qu'on nous permettra de faire auſſi nos réflexions. Parmi les paſſages de *Suétone* qui ont donné le plus de peine aux Savans, doit ſans-contredit être compris celui qui ſe trouve p. 301. du Chap. LXXX. Liv. II. ſur lequel Mr. *Triller*, Profeſſeur en Médecine à *Wittemberg*, a fait une belle Diſſertation. Voici ce paſſage: *Coxendice, & femore, & crure ſiniſtro non perinde valebat, ut ſæpe etiam inde claudicaret: ſed remedio arenarum & harundinum confirmabatur.* Mr. *Oudendorp* remarque d'abord que pluſieurs Mſſ. & les Editions de *Rome* & de *Veniſe* liſent *coxa indice* pour *coxendice*. Il rapporte enſuite les diverſes leçons qu'il a rencontrées de ces paroles, *inde claudicaret*, dans les différens Mſſ. Cependant, quoiqu'il eſſaye de corriger par *in itinere, iter iniens, incedens in via*, ou par quelqu'autre mot ſemblable, il croit que la véritable leçon eſt encore cachée. Qu'il nous ſoit permis de dire que de toutes les différentes leçons que Mr. *Oudendorp* rapporte, celle du ſecond Mſſ. de *Vienne* nous plaît le plus, & que nous ſoupçonnons que c'eſt elle qui aproche davantage de la véritable. La voici: *indica claudicaret.*

caret. Nous laissons aux Savans à juger si *Suétone* n'a pas écrit, *ut sæpe etiam* in dicta *claudicaret*, c'est-à-dire, que ce mal le faisoit boiter lors même qu'il marchoit dans sa chambre. La leçon reçue *inde* ne sauroit être de *Suétone*, comme le prétend avec raison Mr. *Oudendorp*; parce que son stile est trop pur pour avoir répété cet adverbe, après s'être déjà servi de *perinde* dans la même période. Mais ce qui a principalement exercé les Savans, ce sont les dernières paroles: *sed remedio arenarum & arundinum confirmabatur.* Mr. *Oudendorp* rapporte les différentes leçons de ces paroles, & renvoye du reste le Lecteur aux Commentateurs. Une grande partie de ces derniers ont recours aux enchantemens, par le moyen desquels ils croyent qu'*Auguste* a été guéri. Mais graces à la savante Dissertation de Mr. *Triller*, on conçoit que c'est sans sortilège que ce Prince fut soulagé. Ce savant Homme ayant examiné en Critique judicieux, & pesé en Médecin habile les explications des Savans, s'apperçut bientôt qu'une légère faute défiguroit ce passage. Il essaye d'y porter remède, & il faut convenir qu'il a rencontré juste en substituant *habenarum* au lieu d'*arenarum*. Il fait voir ensuite que ces *habenæ* étoient des bandages qui tenoient les parties démises dans une bonne position & les assujettissoient. On ne peut rien ajoûter aux preuves que Mr. *Triller* apporte; car il appuye tout ce qu'il avance d'une foule de témoignages, tirés des anciens Auteurs tant *Grecs* que *Latins*. Cependant, ni la justesse de ses raisonnemens, ni la force de ses preuves, n'ont pu empêcher Mr. *Springsfeld*, Médecin à *Weissenfels*, de révo-

quer en doute cette conjecture, & d'examiner de nouveau le paſſage de *Suétone* dans une Diſſertation qu'il a oppoſée à celle de Mr. *Triller*. Il s'attache ſur-tout à vouloir perſuader que ce fut une ſciatique qui fit boiter *Auguſte*, au-lieu que Mr. *Triller* attribue cette incommodité aux bleſſures que ce Prince avoit reçues à la guerre, comme le raporte *Suétone* au Chapitre XX. Malgré les efforts de Mr. *Springsfeld* il nous permettra de nous ranger au ſentiment de Mr. *Triller*; convaincu par l'évidence des preuves de ce dernier, nous ne ſaurions héſiter un moment à admettre une conjecture auſſi heureuſe, que Mr. *Triller* ne s'attribue cependant pas en entier, puiſqu'il en partage la gloire avec le ſavant *Reineſius*. Mr. *Oudendorp* a pareillement reconnu le prix de cette ingénieuſe conjecture, & la préfère à la leçon reçue pag. 1022 dans les *addenda*.

Nous nous arrêterons encore un moment aux lettres qu'*Auguſte* écrivit ſur la ſtupidité de *Tibère*, & dont *Suétone* rapporte des fragmens au Liv. V. Chap. IV. p. 567. *Auguſte* étoit d'une humeur enjouée, & aimoit à railler. On n'a qu'à lire ſes lettres à *Livie*, pour voir combien il ſe réjouit aux dépens de *Tibère*. Il dit page 569, *J'inviterai le jeune Tibère pendant votre abſence, afin qu'il ne ſoupe pas ſeul avec* Sulpice & Athénodore; *je voudrois qu'ils choiſiſſent quelqu'un que le pauvret pût imiter dans ſes mouvemens & dans ſa démarche.* Il joint à ces paroles une ſentence *Grecque*, que voici.

Ἀπυχῶ πάνυ ἐν τοῖς σπουδαίοις λίαν.

Le ſens de ces paroles n'eſt pas clair, c'eſt pourquoi il faloit avoir recours aux Manuſcrits, & tâcher

tâcher lorſqu'ils ne nous offrent rien de meilleur, de les rectifier par quelque conjecture. Pluſieurs Mſſ. liſent ἀτυχῶ τοιμον. Mr. *Oudendorp* croit qu'on pourroit lire ἀτυχῶ καὶ μὴν, ou καὶ δὴ, & veut qu'on efface l'adverbe λίαν; mais il ne ſe ſera pas ſouvenu que πάνυ λίαν eſt une élégance en *Grec*, à laquelle il ne faut pas toucher. D'ailleurs, comme nous ſoupçonnons qu'*Auguſte* s'eſt ſervi de cette ſentence dans un ſens ironique, il nous ſemble que l'ironie n'eſt pas aſſez marquée dans la conjecture de Mr. *Oudendorp*. Nous hazarderons d'en donner une nouvelle, que nous ſoumettons au jugement des Savans. Ne pourroit-on pas lire ſans faire violence au Texte,

Ἀτυχῶν ἐναίμων πάνυ ἐν τοῖς σπουδαίοις λίαν ?

Auguſte dit en badinant, *je profiterai toujours, quand même je ne réuſſirois pas dans une choſe auſſi importante.*

Dans une autre lettre rapportée à la même page 567, *Auguſte* dit, *Tiberium nepotem tuum placere mihi declamantem potuiſſe, peream niſi mea Livia admiror.* Le *mihi* choque Mr. *Oudendorp*, qui croit qu'on devroit lire *illi*, ou *ei*; feu Mr. *Burman* corrigeoit *tibi*. Pour nous, nous laiſſons à décider aux Critiques s'il ne conviendroit pas mieux de lire, *placere* militi *declamantem potuiſſe.*

Mr. *Oudendorp* ſe montre par-tout également circonſpect, & il préfère à charger de nouvelles conjectures les paſſages entièrement corrompus, de n'y point toucher. Dans le Livre des Vies des Grammairiens célèbres *Suétone* dit Chap. XIII. p. 960, *Staberius Eros hero ſuo emtus de cataſta* &c. Les Manuſcrits varient beaucoup ſur ces

paroles ; car au-lieu de *hero ſuo emtus*, ils liſent *morem emptus*, *matre emptus*, *nametra eptu-rus*, *empturus mametra*, & ces variantes ont donné lieu à diverſes conjectures. Mr. *Oudendorp* ſe contente de les rapporter, & laiſſe aux Lecteurs à en choiſir une, ou à en produire de meilleures. Avant que d'avoir ſu toutes les variantes des Mſſ. nous avons ſoupçonné que ces mots *hero ſuo* repréſentoient confuſément le nom précédent de *Eros*, & celui du Maître qui l'avoit racheté & affranchi ; & en ſuivant de près la leçon reçue, nous avons cru que peut-être on pourroit lire *Staberius Eros Roſcio emtus* &c. Nous abandonnons cependant cette conjecture à ſa bonne fortune, & ne la donnons que pour une conjecture.

ARTICLE VI.

OEUVRES MELÉES, *dont les ſujets ſont le* STILE, *le* THEATRE MODERNE, *le* BEAU *& le* GOUT. Par C. L. *de* VILLETTE, *Miniſtre de l'Egliſe Françoiſe de St. Patrick à Dublin.* Un Volume de 247 pages. *Dublin*, chez *S. Powell* 1750.

IL y a dans cet Ouvrage des idées neuves, & quelquefois ſingulières, beaucoup de diſcuſſions & de critique. J'y trouve en quelques endroits trop de diſtinctions, trop de ſubtilités, peu de préciſion. C'eſt peut-être un effet de la pénétration & de la ſagacité de l'Auteur. A force de vouloir approfondir ſon ſujet, il en réduit l'eſſentiel preſque à rien, il le fait diſparoître. Un Lec-

Lecteur, dont l'esprit n'est pas justement monté sur le ton de celui de Mr. *de Villette*, se trouve d'autant plus embarassé, qu'en le conduisant dans des routes écartées & peu connues, on lui présente des objets difficiles à saisir par la trop grande variété d'idées qu'on y attache. Du-reste l'Auteur paroît être un homme plein de candeur & de modestie; sa critique est sans aigreur; il rend partout justice au vrai mérite & aux talens; & cela prouve sans-doute qu'il en a lui-même beaucoup.

Le premier sujet qu'il examine, c'est le *Stile*. Il prétend, & non sans raison, que bien des gens n'ont que des idées extrêmement vagues des différentes sortes de Stile, de ce qu'on nomme, par exemple, *Stile sec*, *doux*, *naturel*, *sublime*, &c. & qu'ils seroient fort embarassés s'il falloit qu'ils en donnassent une définition. Cela n'est pas étonnant. *Ce qui caractérise le Stile, c'est*, dit-il, *une infinité de petits sentimens qui ne donnent que fort peu de prise à l'expression. Il est de la nature de tout sentiment de ne pouvoir être dépeint qu'à ceux qui en sont susceptibles.*

Mais Mr. *de Villette* ne confond-il pas ici mal-à-propos le caractère du Stile, avec le sentiment qu'on en a? La qualité d'une chose n'est rien moins que le sentiment de cette qualité. La blancheur du Lis n'est pas le sentiment que j'ai de cette blancheur. La blancheur appartient au Lis, le sentiment de la blancheur est une affection de mon ame.

Quoiqu'il y ait dans le Stile une *vérité unique*, *une beauté pure*, rien cependant de plus difficile que de bien parler ou de bien écrire sur quelque sujet que ce soit. L'Auteur allègue plusieurs rai-

raiſons de cette difficulté. On ignore ſouvent la propriété des *termes ſimples*, on ne connoît pas celle des *termes* figurés. Lorſque le Grand *Corneille* a dit,

Enfans impétueux d'une illuſtre vengeance,
A qui la mort d'un père a donné la naiſſance,

il a commis une faute, il a allié enſemble des termes dont les idées n'ont pas entre elles un juſte rapport. L'idée d'*Enfans* a quelque choſe d'agréable, qui s'ajuſte mal avec celle de *Vengeance*. D'ailleurs cette idée d'*Enfans* ne convient à celle de *Vengeance*, qu'en ſuppoſant que la *Vengeance* eſt perſonnaliſée; & ici elle ne ſauroit l'être. Le terme *une* s'y oppoſe. *Corneille* en a fait un ſentiment, une action. Convient-il même de dire de la *Mort* qu'elle *donne une naiſſance*. L'Auteur prétend que non. *Cela eſt*, dit-il, *de très mauvais goût.*

Autre exemple. L'illuſtre *Deſpreaux* a dit,

Bienheureux Scudéri, *dont la fertile plume*
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume!

„ Une *Plume qui enfante*, une *Plume fertile*, „ tout eſt mauvais, dit notre Cenſeur, à la vérité „ moins mauvais que l'exemple précédent". Mais ſi cela eſt *mauvais*, il y a bien du mauvais dans nos meilleurs Auteurs Il prétend qu'on ne doit pas dire non plus, *le feu de la diviſion*, parce que *c'eſt allier improprement un terme métaphorique à un terme ſimple.* Si cette *alliance* eſt *impropre*, il faut en condamner une infinité d'autres qui ne valent pas celle-là.

Mr. *de Villette* reconnoît dans le Stile une harmonie, qu'il appelle la *Muſique du Stile*. Cette Muſique n'eſt autre choſe qu'une certaine *Cadence.*

ce. Il eſt aſſez difficile de marquer avec préciſion en quoi cette Cadence conſiſte dans la Proſe. Mais celle des Vers eſt ſi ſenſible, elle eſt ſi forte, qu'elle forme réellement une Muſique. La rime met dans cette Muſique une uniformité qui au bout d'un certain tems nous deviendroit fort deſagréable, ſi le *Goût Gothique*, qui a prévalu, ne nous y eût accoutumés dès notre enfance. Elle a, à ce que prétend l'Auteur, quelque choſe de badin, qui la rend ridicule dans les Ouvrages Poétiques ſérieux & de longue haleine. „ J'ai, dit-il, de la „ peine à comprendre comment on a laiſſé dé„ praver ſon goût, juſqu'à trouver bon que des „ Héros en colère, ou des Héroïnes en pleurs, „ ſe miſſent ainſi à *batifoler* au fort de leurs ſenti„ mens les plus grands, ou les plus touchans; à „ faire ainſi gravement danſer toutes leurs no„ bles penſées avec des entraves & des clochet„ tes. De ce fantaſque mêlange réſulte, pour un „ eſprit attentif & dépréoccupé, le burleſque le „ plus complet.

J'ai dit que Mr. de *Villette* avoit quelquefois des *idées ſingulières*; celle-là en eſt une, & il l'a bien ſenti lui-même, puiſqu'il la propoſe *au riſque de ſe faire ſifler par un grand nombre de beaux Génies*. Mais ſi la penſée eſt ſingulière, la manière dont l'Auteur s'exprime ne l'eſt pas moins. *Faire gravement danſer de nobles penſées avec des entraves & des clochettes*, n'eſt-ce pas en effet une aſſez plaiſante manière de s'exprimer? Il trouve mauvais que *Deſpreaux* faſſe *enfanter* une *Plume*; & lui, le voilà qui fait *danſer* les *penſées avec des entraves & des clochettes*. Cette danſe n'eſt-elle pas fort plaiſante?

Pour la *cadence* de la Proſe, il faut que le plaiſir de l'oreille ſoit lié avec celui du cœur. Sans cela point de *Muſique* dans la Proſe. „ Un Berger, „ par exemple, qui au bord d'un ruiſſeau entretient „ ſa Maîtreſſe, fait ſentir dans ſes diſcours une „ douceur qui a du raport à celle du lieu, du tems, „ & des mouvemens de ſon cœur. Ce n'eſt point „ une Muſique recherchée ou ſavante; mais elle „ eſt aiſée, & pleine de ſons qui reſſemblent en „ quelque ſorte au murmure du ruiſſeau, au „ chant des oiſeaux, au ſoufle des zéphirs. Il n'y „ laiſſe entrer aucun terme dont la prononciation „ ſoit rabotteuſe, ou rude: ſa phraſe n'eſt point „ abrupte ou coupée; il y a de petits allongemens „ qui la ſoutiennent ſans déranger la penſée.

Mr. *de Villette* a le cœur tendre & ſenſible; il entend parfaitement le langage de l'Amour. Dans cet exemple, que je viens de citer & qu'il a préféré à tout autre, quelles douceurs ne met-il pas dans la bouche de ſon Berger amoureux! Non, „

„ ..... *les Nymphes du Bôcage*
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'écho qui des Bergers connoît tous les amours,
Ne répéta jamais de plus tendres diſcours (*a*).

Vous venez de voir que dans les Ouvrages Poétiques ſérieux & de longue haleine, Mr. *de Villette* ne veut pas que l'on mette de la *Rime*; il ne veut pas non plus qu'il y en ait dans les Pièces Dramatiques du genre ſérieux. C'eſt la première de ſes réflexions ſur le *Théâtre moderne*. „ Com„ poſer, dit-il, en vers les Pièces Dramatiques „ du genre ſérieux, c'eſt, ce me ſemble, un très „ grand défaut; il rend la repréſentation fauſſe, „ ou même ridicule. Pour

(*a*) Fontenelle, *Poéſies Paſtorales.*

Pour juger du ridicule qu'il trouve dans la compoſition de ces ſortes de Pièces, il faut lire ſur-tout ce qu'il fait dire avec tant de ſurpriſe & d'étonnement à un Philoſophe étranger, qui n'auroit jamais rien vu de ſemblable à nos Pièces Dramatiques, & qui, poſſédant parfaitement notre Langue, les liroit avec avidité. Je n'en tranſcrirai qu'une partie. „ A quoi bon, diroit ce Philo„ ſophe, ce nombre précis de ſyllabes? Et ſur„ tout que ſignifie cet importun carillon, que ces „ Ecrivains appellent *la Rime*? Voilà de belles „ penſées, qui figurent ridiculement ſous cette „ étrange enveloppe. Qu'eſt-ce donc que ceci? „ Eſt-ce moitié Tragédie, moitié Farce? Eſt-ce „ un *Virgile Traveſti*? Ah, quel dommage! „ Voilà un grand ſentiment, qui ſe trouve tout„ à-fait eſtropié par un mot ſuperflu, que le Poè„ te n'y a fourré que pour mettre en jeu cette peſ„ te de clochette finale. En voilà un autre tout „ dérangé par des expreſſions gênées & languiſ„ ſantes, qu'apparemment le Poète ne pouvoit „ éviter ſans détruire le repos de l'hémiſtiche, „ ou ſans laiſſer un *hiatus*, ou une cacophonie. „ Quelle pitié! Il eſt queſtion de grands ſenti„ mens, d'idées ſublimes; & vous vetillez ſur „ des mots, vous vous amuſez avec des ſornet„ tes. „

On ſait que Mr. *de Voltaire* dans la Préface de ſa Tragédie d'*Oedipe*, & dans ſon Diſcours ſur la Tragédie adreſſé à Milord *Bolingbroke*, parle avec zèle en faveur des Vers & de la Rime dans nos Pièces Dramatiques. Mr. *Bouhier*, qui a écrit ſur le même ſujet, emploie à peu près les mêmes raiſons dont Mr. *de Voltaire* s'eſt ſervi. L'Au-

teur de la *Théorie des Sentimens agréables* ne s'éloigne pas du ſentiment de ces illuſtres Ecrivains; & dans une des *Lettres d'un François en Angleterre* on trouve un aſſez long raiſonnement contre les Tragédies en Proſe.

Mr. *de Villette* n'ignore rien de tout cela. Mais ni l'autorité de ces grands Maîtres, ni leurs raiſons, ne ſauroient l'ébranler. Il ne les attaque pas en détail, cela le conduiroit trop loin; il prend la ſubſtance de leurs raiſonnemens, & tâche de faire voir qu'ils ne ſont pas concluans. Voyons ce qu'il allègue d'eſſentiel en ſa faveur; car, ſi on veut le juger, il faut l'entendre.

Qu'eſt-ce, dit-il, qui fait l'excellence d'une Tragédie? Ou, en d'autres termes, en quoi conſiſte ſa plus grande beauté? Cette beauté, répond-il, conſiſte dans la grandeur des idées; dans l'importance & la force des ſentimens; dans la *vérité* des paſſions, des caractères, & des perſonnages.

Cela poſé, & regardé comme inconteſtable, il tire ces conſéquences; que tout ce qui traverſe, ou diminue la grandeur de l'idée; tout ce qui jette un air folâtre ou badin ſur le ſérieux, ſur l'important de la penſée ou de l'objet; tout ce qui déguiſe le *vrai* des paſſions, des caractères & des perſonnages; eſt un défaut eſſentiel, dont aucune autre beauté ne ſauroit nous dédommager. Or la Verſification & ſur-tout la Rime, produiſent infailliblement tous ces effets-là. Il n'en faut donc point dans les Pièces Dramatiques du genre ſérieux.

Joignez à ces raiſons, que le Stile doit être naturel, c'eſt-à-dire, exactement conforme à l'état, au caractère, aux paſſions des perſonnages. Tout

ce

ce que ces Perſonnages penſent, tout ce qu'ils ſentent, tout ce qu'ils expriment, doit être *vrai*. Or la Poéſie demande des tours, des expreſſions, des ornemens qui ſont incompatibles avec le vrai dont il s'agit. Il ſuit donc delà évidemment que quand un grand Perſonnage parle en vers, il faut ou qu'il s'éloigne de ce vrai, ou qu'il nous donne une miſérable proſe rimée, *dans laquelle*, dit plaiſamment l'Auteur, *il ne reſte pas le plus petit reſte de l'eſprit poétique : Auſſi n'avons-nous*, ajoûte-t-il, *ni Tragédie, ni Comédie, où je ne m'engage à montrer vingt exemples de cette plate Verſification*. Enfin, tout ce qui nous écarte du naïf & du vrai, eſt infailliblement mauvais. Voilà ſa règle, & c'eſt auſſi celle de *Boileau*,

Rien n'eſt beau que le Vrai, le Vrai ſeul eſt aimable.

Le Traité *du Beau* de Mr. *de Villette* eſt une Pièce qui a ſon mérite, & qui pourra trouver des approbateurs. Mais pour en donner une juſte idée, il faudroit avec lui poſer un grand nombre de principes, & faire bien des diſtinctions, qui ne ſauroient avoir place dans un Extrait. Je me bornerai à quelques remarques, que je puiſerai dans ce qu'il dit des qualités ou caractères du *Beau*.

Un objet ne ſauroit être beau, ou du-moins avoir un degré de beauté ſenſible, s'il n'eſt compoſé, c'eſt-à-dire, s'il n'a diverſes parties dont nous puiſſions nous former une image. Il faut que l'exécution réponde au deſſein. Il faut que les diverſes parties du Compoſé ſe terminent à un ſeul point; que, par leurs combinaiſons & leurs raports, elles tendent au même but. C'eſt ce que l'Auteur appelle *unité de deſſein*; & cette *unité* il

la

la regarde comme un caractère essentiel du Beau?

Il faut nécessairement qu'un objet quelconque soit ou *uniforme*, ou qu'il y ait de la *variété* dans ses parties, ou qu'elles soient *diverses*, ou qu'il y ait un *mélange* de *diversité* & d'*uniformité*. Mais de ce qu'un objet a ou de l'uniformité seulement, ou de l'uniformité & de la variété, ou un mélange d'uniformité & de diversité, il ne s'ensuit pas qu'aucune de ces qualités faisse par elle-même un caractère général du Beau.

Un objet peut donc être beau *sans uniformité*. En voici un exemple. Une vaste étendue de païs, où l'on voit une montagne, un bois, une prairie, une vallée, une rivière, un vignoble, un champ de blé, est un objet qui n'a rien d'uniforme; cependant on conviendra qu'il est beau, & même très beau.

Un objet peut aussi être beau, quoiqu'il n'y ait ni variété, ni diversité. Par exemple, une grosse Fleur d'une seule couleur, & dont toutes les feuilles se ressemblent & par l'arrangement & par la forme, n'est-elle pas une belle Fleur?

Il y a au contraire des objets dont on ne dira pas qu'ils soient beaux, quoiqu'il y ait & de l'uniformité, & de la variété, & de la diversité. Par exemple, plusieurs pierres rondes ou quarrées, entassées pêle-mêle sur un monceau de sable avec quelques poutres de bois sec, & quelques écailles d'huitre, ne font pas un beau Tout.

Quoiqu'aucune de ces qualités ne soit pas par elle-même essentielle au Beau considéré en général, il est pourtant vrai que chacune d'elles est, ou nécessaire à la beauté de certains objets en particulier, ou propre à augmenter celle de la plupart des objets.

Il

Il y a des objets dont la beauté dépend uniquement ou principalement de l'uniformité des parties qui le composent. Un Collier de perles, dont chaque perle n'est fort remarquable ni par sa grosseur, ni par sa figure, ni par son lustre, peut passer pour un beau Collier quand toutes les perles se ressemblent parfaitement.

C'est la variété qui dans certains objets fait presque toute la beauté. Le plumage d'un Oiseau, considéré seulement à l'égard de sa couleur, seroit sans beauté s'il étoit tout d'une couleur sombre. Il devient beau par quelques nuances plus claires de la même couleur.

Il s'en trouve qui n'ont guère d'autre beauté que le mêlange de la diversité avec l'uniformité. Ce qui fait la principale beauté d'une Campagne, c'est la diversité de ses objets.

Tel objet, qui a de la beauté, parce que ses parties sont uniformes, seroit encore plus beau si elles avoient de la variété. Cinquante pots d'Oeillets fort gros, & d'un rouge éclatant, font un bel objet; mais il seroit encore plus beau, si ces Oeillets étoient mêlés de blanc, de ponceau, de pourpre, d'incarnat, &c.

Disons maintenant un mot du *Goût*, & puis nous finirons. C'est par le Traité du Goût que l'Auteur finit son Ouvrage. Il n'y a guère de maxime qu'on allègue plus souvent que celle-ci, *Il ne faut pas disputer des Goûts*. La question est de savoir quand il est à propos de l'appliquer.

Mr. *de Villette* croit qu'elle n'est fausse que dans les cas suivans: 1. dans le cas d'un Goût bisarre, d'un Goût tout différent de celui de la généralité des hommes: 2. dans les cas où l'on juge

que

que l'objet eſt dépourvu des qualités qu'il a en effet, & qui pleinement apperçues nous le feroient admirer: 3. dans les cas, où enviſageant à faux les qualités de l'objet, nous les croyons tout autres qu'elles ne ſont, & formons notre jugement en conſéquence de cette erreur.

L'Auteur prétend que rien n'eſt plus *ridicule* que de répondre, comme on fait quelquefois, à certaines queſtions, par un *Je ne ſai-quoi*. Il aimeroit mieux qu'on ſe contentât de dire, *Je n'en ſai rien*. Il croit que ce qui a beaucoup contribué à donner la vogue au *Je-ne-ſai-quoi*, ce ſont ces quatre vers de *Brebeuf*, qu'on a apparemment trouvés beaux, & qui lui paroiſſent très mauvais:

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par de doux accords les Ames aſſorties,
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par un Je-ne-ſai-quoi, *qu'on ne peut expliquer.*

Mais le *Je-ne-ſai-quoi* eſt-il auſſi *ridicule* que Mr. *de Villette* le prétend? Lorſqu'on répond, *Je n'en ſai rien*, il ſemble qu'on eſt dans une parfaite ignorance de ce qui fait le ſujet de la queſtion; au-lieu qu'en répondant par le *Je-ne-ſai-quoi*, on veut exprimer certain goût, certain penchant, qu'on ſent très bien, qui eſt quelque choſe de réel, mais dont on n'a qu'une idée confuſe, & qu'on ne ſauroit jamais expliquer. On ſent les ſympathies, on ſent l'amour, on a une idée de ces ſentimens, idée même qu'on diſtingue de toute autre, mais on manque de termes pour faire connoître, ce que c'eſt parce qu'on en ignore la ſource,

Qui peut faire naître dans moi

Ces

Ces sentimens inconnus à moi-même?
Je sai fort bien que je vous aime,
Et je ne puis dire pourquoi.

ARTICLE VII.

DICTIONAIRE *universel de* MEDECINE, *de* CHIRURGIE, *de* CHYMIE, *de* BOTANIQUE, *d'*ANATOMIE, *de* PHARMACIE, *d'*HISTOIRE NATURELLE, &c. *précédé d'un Discours Historique sur l'origine & les progrès de la Médecine, Traduit de l'Anglois de Mr.* JAMES, *par Mrs.* DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT. *Revu, corrigé & augmenté par Mr.* JULIEN BUSSON, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.* 6 Volumes *in-fol.* Paris 1746-1748.

CE Titre n'eſt point trompeur, il n'annonce que ce qui eſt effectivement contenu dans le corps de l'Ouvrage. Le plan eſt beau, on ne ſauroit en diſconvenir. Mais un pareil Ouvrage eſt-il néceſſaire, peut-il être d'un grand ſecours à ceux pour qui il eſt fait? On ne ſauroit en douter, s'il eſt bien exécuté. Ainſi ſi l'exécution répond à la beauté, à la grandeur du plan, voilà le mérite de l'Ouvrage fixé. Mais y répond-elle? Pas toujours, ce me ſemble.

Je crois y avoir trouvé quelques défauts eſſentiels. Le choix des matériaux n'a pas toujours été fait avec diſcernement, on en a employé quantité qui ne devoient pas y avoir place; ils chargent l'Ouvrage ſans l'orner; mêlés & confondus avec le bon, ils font preſque diſparoître celui-ci, ils

ils jettent le Lecteur dans l'embarras, lui font perdre un tems précieux, & souvent même tout le fruit de sa lecture. On n'a pas toujours puisé dans les meilleures sources. Il y a un très grand nombre d'articles chargés de choses ou entièrement inutiles, ou qui du-moins n'entrent pas naturellement dans le plan de cet Ouvrage. Ce qu'il y a même de plus instructif, de plus nécessaire, a un défaut; il occupe trop de place, il falloit n'en donner que la substance.

Delà naît un autre défaut considérable, la grosseur énorme de l'Ouvrage. Six Volumes *in-folio*! C'est trop. On auroit dû faire en sorte de ménager un peu plus la bourse des acheteurs, car il est fort cher. Sans rien retrancher de ce qu'il contient de meilleur, on auroit pu le réduire très facilement à deux Volumes. Ces sortes de productions doivent être fortes de choses, & pour être telles il ne faut pas que le stile en soit diffus. Outre ces défauts généraux, je crois avoir découvert en divers endroits des erreurs capitales, des fausſetés même; & j'en donnerai des exemples.

Ces défauts, quoique grands, n'anéantissent cependant pas tout le mérite de ce Dictionaire. C'est un Ouvrage absolument nécessaire pour tous ceux qui cultivent quelqu'une des Sciences annoncées dans le Titre. Sans être parfait, il peut être utile, très utile même, & il l'est en effet. Jusqu'à-présent nous n'en avons aucun dans ce genre qui puisse lui être comparé. L'exécution en a été d'autant plus difficile que Mr. *James*, qui en est l'Auteur, n'avoit devant lui aucune autre production de cette nature qui pût lui servir de modèle, & qu'il marchoit dans une route toute

te nouvelle. L'ordre alphabétique eſt tout ce que ſon Dictionaire a de commun avec ceux qui l'ont précédé. On trouve dans ces derniers des définitions claires & préciſes de l'Art; mais c'eſt auſſi preſque tout ce que l'on y trouve, & cela ne ſuffit pas. On pourra juger des grands avantages de celui-ci par le précis que nous allons donner de l'expoſé qu'en fait l'Editeur dans un Avertiſſement.

Après avoir défini avec préciſion les termes de l'Art, Mr. *James* s'eſt attaché à décrire avec exactitude le corps-humain. Non content d'une expoſition générale des parties, & des réflexions ordinaires ſur l'économie animale, il explique en détail tout ce qui mérite le plus d'être obſervé dans les différentes parties. Par exemple, fait-il mention d'un muſcle, il en fait voir l'origine, la poſition, les inſertions, les uſages. Cette expoſition faite d'après les meilleurs Auteurs peut paſſer pour un Traité complet d'Anatomie, dans lequel on trouve tout ce qui peut appartenir à cette branche de la Médecine.

L'Auteur ne s'eſt pas borné aux ſeules parties que les yeux peuvent apercevoir; il en eſt dont le microſcope ſeul a fait connoître l'exiſtence, & dont les opérations, peut-être juſqu'à préſent inconnues, ont exercé l'eſprit & la ſagacité des Philoſophes. Il a raporté fidélement leurs découvertes & leurs conjectures: on trouvera un extrait fidèle des théories les plus judicieuſes que l'on a imaginées d'après la ſtructure des parties, pour expliquer le mécaniſme merveilleux qu'emploie la Nature pour opérer le mouvement perpétuel des humeurs, leurs ſécrétions, &c. enfin pour exécuter les principales fonctions de l'économie

animale. Ce qui concerne l'art des Injections n'a pas été oublié ; le Lecteur trouvera ſur cette matière de quoi ſatisfaire ſa curioſité.

Perſonne n'ignore que la Matière médicinale des Anciens eſt pleine d'obſcurités. Pluſieurs Plantes & quelques Animaux ont eu chez les Grecs un nom différent dans différens ſiècles ; d'autres en changeoient d'un païs à l'autre de la Grèce. Pour prévenir les erreurs qui peuvent naître de cette confuſion, Mr. *James* a raporté les noms différens qu'on a donnés à la même choſe, & marqué la différence qu'il y a entre pluſieurs choſes qu'on a déſignées par le même nom. L'un des meilleurs moyens de débrouiller cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, c'étoit d'expoſer ce que *Pline*, *Théophraſte*, *Dioſcoride*, & les anciens Auteurs ont écrit ſur les Plantes en particulier, ſur les Minéraux & ſur les Animaux, & d'en faire la comparaiſon avec ce qu'on en lit dans les Modernes. C'eſt auſſi ce qu'a fait l'Auteur.

Il s'eſt fort étendu ſur l'état actuel de la Matière médicinale Il a parcouru les règnes animal, végétal & minéral, & il a réuni à l'hiſtoire des Drogues ſimples, c'eſt-à-dire, à leurs propriétés & à leurs deſcriptions, la manière de les analyſer, de les combiner & de les déguiſer. Il a raporté les principales compoſitions pharmaceutiques, ſoit ſous leur nom particulier, ſoit ſous celui de la maladie contre laquelle on les emploie plus particulièrement. Il les a ſuivies dans les différens changemens qu'elles ont eſſuyés, & il a ſouvent rendu compte des motifs qui ont engagé à les introduire. Comme il n'eſt pas toujours aiſé de rendre raiſon de la façon d'agir des médicamens ſur le

corps

corps-humain, quand Mr. *James* a cru trouver une explication satisfaisante de cette action, il l'a proposée, en citant celui à qui l'honneur en appartient. Pour qu'il ne manquât rien au Traité des alimens utiles à la conservation & au recouvrement de la santé, il a donné une liste de toutes les Plantes dont on se sert tant en remèdes qu'en alimens, avec leurs propriétés, ainsi que de l'analyse de la nourriture animale.

Il a traité la Chymie en Médecin Philosophe. Il a oté le voile mystérieux dont on s'étoit plû autrefois à la couvrir. Il l'a suivie dans ses analyses, il en a détaillé & expliqué les phénomènes les plus surprenans, mais en s'attachant principalement aux opérations qui étoient relatives à son objet, à celles que la Médecine s'est appropriées & qu'elle a tournées à son avantage. Il n'a pas même négligé de donner une idée de l'Alchymie, & du caractère des Alchymistes, espèce de fous qui courent après la transmutation des Métaux & la Panacée universelle.

Quelque étendues que soient ces Sciences, elles ne sont cependant qu'une introduction à l'Art de guérir. Pour traiter cet Art d'une manière qui réponde à son importance, voici la méthode que l'Auteur s'est proposée & qu'il a suivie. Il commence l'histoire de chaque maladie par des exemples choisis de personnes mortes de la maladie dont il est question; il donne ensuite une description anatomique de l'état où se trouvoient les parties affectées, telles que la dissection les a fait appercevoir. Delà il passe à l'exposition de la maladie & de ses symptômes, de ceux sur-tout qui lui sont essentiels; aux prognostics, c'est-à-dire, aux

préſages qu'on peut avoir de la guériſon ou de la mort du malade, ou du changement de la maladie. Il deſcend enſuite à la cure, qu'il conſidère & quant au remède, & quant au régime. Par-tout il adopte & propoſe la pratique des plus grands Médecins, parcourant les changemens qui ſont arrivés dans la pratique depuis le ſiècle d'*Hippocrate* juſqu'à préſent. Il finit par quelques exemples propres à confirmer les règles preſcrites. *Hypocrate* eſt l'Auteur auquel il s'eſt particulièrement attaché.

Comme la Chirurgie n'eſt qu'une branche de la Médecine, l'Auteur a inſéré dans ſon Dictionnaire un Corps de Chirurgie, compoſé d'une hiſtoire générale de la Chirurgie; d'un Traité des Tumeurs de toute eſpèce, avec les prognoſtics & la manière de les traiter; d'un Traité des Ulcères avec leurs remèdes particuliers; d'un Traité des Plaies en général & en particulier, rélativement aux différentes armes; d'un Traité des Opérations Chirurgicales & des Bandages, avec la deſcription de tous les Inſtrumens de Chirurgie. La même méthode qu'il a ſuivie dans l'hiſtoire des maladies internes, eſt exactement celle qu'il s'eſt propoſée dans les cas rélatifs à l'opération de la main.

Pour faciliter l'intelligence des deſcriptions des différentes pratiques, on a fait graver des Planches où tous les Inſtrumens de Chirurgie ſont non ſeulement repréſentés, mais où l'on voit encore la manière de les employer, & comment il s'en faut ſervir dans le tems même de l'opération. On n'a fait graver que ceux qui ſont à préſent d'uſage, & dont on eſt redevable aux meilleurs Maîtres. On a uſé de la même précaution pour les Figures anatomiques.

La

La Médecine des Animaux fait encore partie de cet Ouvrage; & comme les Anciens nous ont laiſſé des compilations très curieuſes à ce ſujet, Mr. *James* en a extrait ce qu'il a cru de plus intéreſſant & de plus propre à perfectionner les connoiſſances que nous en avons déja.

Par reconnoiſſance pour ceux qui ont le plus contribué à l'avancement d'une Science auſſi utile que la Médecine, Mr. *James* a donné un abrégé de leurs Ecrits & de leurs Vies, avec leurs caractères. On connoîtra par ce moyen le tems auquel ils ont vécu, les découvertes qu'ils ont faites, la Secte à laquelle ils ont appartenu, & les opinions qui leur ont été particulières.

A la tête de ce Dictionaire ſe trouve un Diſcours hiſtorique ſur l'origine & les progrès de la Médecine. Ce Diſcours eſt fort long, il contient 136 pages. Mr. *James* y conſidère la Médecine dans ſa naiſſance, il la ſuit pas à pas dans ſon développement; il y examine les différentes Sectes dans leſquelles elle a été partagée, les révolutions que les Syſtêmes dominans de Philoſophie ont occaſionnées dans la pratique; & il y démontre combien l'attachement opiniâtre à des ſpéculations, quoique ſpécieuſes & ſavantes, a ralenti les progrès de cet Art. Il y fait voir que la partie de la Médecine qui a pour objet l'obſervation, a été portée par *Hippocrate* au point où elle eſt encore aujourd'hui; que depuis ce tems juſqu'à la découverte de la circulation du ſang, on n'a rien fait autre choſe que bâtir des Syſtêmes pour l'explication de ces obſervations; Syſtêmes auſſi frivoles que le ſujet pour lequel on les imaginoit étoit utile & intéreſſant.

Tel eſt le plan que Mr. *James* a ſuivi dans l'exécution de ſon Dictionaire univerſel de Médecine, publié en Anglois. Des Libraires de Paris, informés du mérite de cet Ouvrage, chargèrent Mrs. *Diderot* (*a*), *Eidous*, & *Touſſaint* (*b*) de le traduire en François; & comme il étoit naturel qu'un Ouvrage de Médecine fût examiné par un Médecin, Mr. *Buffon*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, fut chargé de la réviſion & de la correction de la Traduction; ainſi que d'y faire les additions ou les retranchemens qu'il jugeroit néceſſaires. C'eſt cette Traduction ainſi revue, corrigée & augmentée, dont nous rendons compte aujourd'hui au Public.

Les augmentations faites par Mr. *Buffon* ſont conſidérables. Il y avoit dans le Dictionaire de Mr. *James* des articles omis, d'autres qui étoient ſuſceptibles d'une plus grande étendue, qui la demandoient même eſſentiellement. Mr. *Buffon* a inſéré, autant qu'il a pu, les uns, étendu & expliqué les autres. Le peu de connoiſſance que les Anciens avoient de l'Anatomie, leur a fait ſouvent conſeiller & preſcrire des opérations qui n'étoient pas pratiquables, & dont le ſuccès ne dut jamais répondre à leurs eſpérances: l'Editeur a eu ſoin de joindre à ces endroits des Notes, pour empêcher le Lecteur de partager avec eux leur erreur. Sur ces différens points & d'autres encore que je paſſe ſous ſilence, Mr. *Buffon* s'eſt fait une

(*a*) Nous avons de lui un petit Livre qui a fait froncer bien des ſourcils.

(*b*) C'eſt l'Auteur du Livre *des Mœurs*, Livre lu & recherché avec empreſſement par ceux-mêmes qui en condamnent le plus la doctrine.

une loi de consulter les personnes qui, dans les différentes branches de la Médecine, se sont fait une réputation méritée. On ne sauroit disconvenir que son travail n'ait donné à l'Ouvrage un degré de mérite qui lui manquoit.

Une ample Table des Matières, qui remplit presque la moitié du dernier Tome, sert à raprocher les objets dispersés dans toute l'étendue du Dictionaire. Chaque article est désigné par le François, mais on a mis à côté le mot Latin qui y répond, & qui sert de renvoi à celui du Corps de l'Ouvrage.

J'ai dit que ce Dictionaire avoit des défauts essentiels, & que j'en donnerois des exemples. L'Article *Abortus* ou *Aborsus*, en François *Avortement*, est d'une longueur prodigieuse, il contient au-delà de 31 pages. Faut-il s'en étonner? On y a inséré *115 Observations*, tirées pour la plupart de *Mauriceau*, de *La Motte*, de *Benet*, & de quelques Auteurs Anglois. L'Auteur dit qu'il l'a fait en faveur de ceux qui se destinent particulièrement à l'étude des maladies des Femmes. Mais ceux qui se destinent particulièrement à cette étude, doivent avoir & *Mauriceau* & *La Motte* pour les consulter dans le besoin. Dans un Dictionaire on peut indiquer ces Observations, mais c'est passer les bornes qu'on doit s'être prescrites que de les raporter. Il y a une infinité de maladies sur lesquelles nous avons un nombre prodigieux d'Observations, qui ne sont ni moins instructives, ni moins intéressantes que celles qui concernent l'*Avortement*. Pourquoi dans les Articles de ces maladies l'Auteur n'a-t-il pas suivi le même plan que dans celui de l'*Avortement*?

L'Article *Abſceſſus*, en François *Abſcès*, eſt double, parce que l'Auteur renvoie vers la fin au mot *Scrophula*, en François *Ecrouelles*, qui ſont des eſpèces d'*Abſcès*. Ces deux Articles, qui naturellement n'en doivent faire qu'un ſeul, contiennent plus de 39 pages, qu'on auroit pu réduire à 9 ou 10, ſi l'on eût voulu prendre la peine d'en écarter tout ce qu'il y a ou d'inutile ou de ſuperflu. Qu'étoit-il beſoin de parcourir ici ſous autant de Titres particuliers, tous les Abſcès qui ſurviennent aux différentes parties du corps? Cette méthode n'eſt bonne à ſuivre que dans un Traité fait exprès ſur les Abſcès, & où l'on ne veut rien omettre.

Il falloit ſe borner dans cet Article à ce qu'ont enſeigné & preſcrit *Hippocrate*, *Boerhave*, *Heiſter*, & quelques autres. Pourquoi, par exemple, avoir tranſcrit ce paſſage d'*Oribaſe*: „ Une boiſ„ ſon de la graine de l'eſpèce de Moutarde qui „ entre dans la compoſition de la Thériaque, a „ autant d'âcreté qu'il faut pour faire percer les „ Abſcès internes". Ce remède âcre & échauffant peut être très nuiſible dans quantité d'Abſcès internes. On expoſe donc par-là un jeune Médecin, un Chirurgien, qui cherchent à s'inſtruire, à commettre dans la pratique de très lourdes fautes. Pourquoi recommander d'après *Myrepſus*, pour les *Bubons* & autres ſortes de *Phlegmons*, des *feuilles d'Olivier vieux*, qu'on broie & dont on frotte la partie; ou bien, des *feuilles d'Herbe aux Puces*, qu'on écraſe, & qu'on applique toutes chaudes ſur la partie? A quoi bon un ſi grand nombre de Recettes, dont la plupart ſont équivalentes l'une à l'autre? Si l'on vouloit donner des ré-

récits d'Obſervations, pourquoi ne les avoir pas abrégés?

Dans l'Article *Aër*, en François l'*Air*, pourquoi n'avoir pas retranché du Traité d'*Hippocrate* περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων, qu'on y a inſéré, tout ce qui ne regarde que les *Eaux* & les *Lieux*? Les remarques d'*Hippocrate* ſur les *Macrocéphales*, les *Phaſiens*, les *Sauromates*, ſont judicieuſes. Mais qu'étoit-il beſoin de nous inſtruire du caractère & des coutumes de ces Peuples, dans un Article où il n'eſt queſtion que de l'Air? *Non erat hic locus*. Eſt-il étonnant après cela que cet Article occupe 31 pages!

L'Article *Alimenta*, ou *Alimens*, qui contient près de 30 pages, eſt un fort mauvais ſalmigondi. Qu'il eſt mal digéré!

Quelques lignes ſur l'*Alſine*, qui eſt la *Morgeline* ou le *Mouron*, ſuffiſoient pour donner une idée générale du caractère de cette Plante & de ſes vertus. Au-lieu de ſe borner à cela, l'Auteur nous donne dans cet Article une longue liſte de 22 eſpèces d'*Alſine*, avec leurs caractères diſtinctifs tels qu'on les trouve dans la plupart des Botaniſtes. Ces ſortes de détails ne doivent ſe trouver que dans les Ouvrages des *Bauhins*, des *Moriſons*, des *Rays*, des *Tourneforts*.

Je ne conçois pas comment l'Auteur a pu inſérer dans l'Article *Boerhave* le fait ſuivant, dont la fauſſeté eſt notoire. „Mr. *Schultens* (*a*), dit-il, „ne fait aucune mention du tems que la *Peſte* „ſe répandit à Leyde, ni de la façon dont notre ſe-

(*a*) Profeſſeur à Leyde, qui a fait l'éloge de *Boerhave*.

„ ſecond *Hippocrate*, après avoir délivré ſa Vil-
„ le de cette *Contagion*, en fut lui-même attaqué
„ & guéri : il ſe ſentit à peine pris de la *Peſte*,
„ qu'il envoya chercher ſes Confrères, & leur
„ fit écrire par ordre tous les accidens actuels &
„ futurs de cette maladie, & les moyens de re-
„ médier à chacun en particulier quand ſa tête
„ ſeroit attaquée. Tout ce qu'il prédit arriva ;
„ on ſuivit de point en point la cure marquée, &
„ elle eut tout le ſuccès que le malade attendoit.

Faut-il s'étonner que Mr. *Schultens* n'ait fait aucune mention ni de la *Peſte de Leyde*, ni de la façon dont *Boerhave* en fut attaqué & guéri ? Depuis la naiſſance de ce Médecin il n'y a point eu de Peſte à Leyde, & jamais il n'a été attaqué de cette maladie. L'Auteur veut apparemment parler de cette Epidémie qui régna à Leyde, à Harlem, à Amſterdam, & dans les environs en 1727, & qui emporta beaucoup de monde, ſur-tout à Amſterdam, où il mourut dans une ſemaine plus de ſept cent perſonnes. Le mal attaquoit indifféremment les jeunes & les vieux.

Miſta ſenum ac juvenum denſantur funera : nullam
Sæva caput Proſerpina fugit (*b*).

C'étoient des fièvres tierces, double-tierces, quartes, &c. que le Quinquina, remède divin, ne manquoit guère de fixer, & qu'il guériſſoit même quelquefois radicalement. J'étois encore alors à Leyde. Je vis *Boerhave* tomber malade, je le vis relever de ſa maladie. Sa vie fut en danger.

Boerhave, dit notre Auteur, *après avoir délivré ſa Ville de cette Contagion, en fut lui-même atta-*

(*b*) Horace, *Liv.* I. *Od.* XXVIII. *v.* 19.

attaqué & guéri. Il y a là deux circonſtances à remarquer, circonſtances où il n'y a rien de vrai. *Boerhave* ne délivra point ſa Ville de cette Contagion. La maladie ſe joua de l'art des Médecins; & ſi dans quelques cas particuliers elle cédoit aux efforts que faiſoit notre Eſculape pour la dompter, elle alloit ſe dédommager ailleurs; & l'inſolente, ſans reſpecter ſon mérite & ſa grande capacité, l'attaqua lui-même; &, quoiqu'il eût prévu le danger, quoiqu'il ſe fût précautionné contre elle, ſi il ne ſuccomba pas entièrement aux coups qu'elle lui porta, il en fut très maltraité.

..... in ipſos ſæva medentes
Irrumpit clades, obſuntque auctoribus artes.

La Ville n'étoit point *délivrée* lorſque *Boerhave* fut attaqué; le mal régnoit encore, il régna même *longtems* après, quoiqu'avec moins de violence. La cauſe de ce mal réſidoit dans l'air, & les ſecours humains contre un air mal-ſain d'une vaſte étendue, ſont d'ordinaire bien foibles. Comment purifier une ſource corrompue dont la nature n'eſt pas bien connue, qui ſe renouvelle ſans ceſſe, & ſans que l'on ſache comment! La grande chaleur d'un Eté long & ſec avoit, dit-on, épuiſé les corps. J'en conviens. Mais outre cette chaleur, outre l'épuiſement des corps, il devoit y avoir dans l'air un vice caché, un vice d'une nature particulière, qui produiſoit plutôt une maladie qu'une autre, plutôt une fièvre qu'un mal de gorge. Le Soleil, diſent nos Eſculapes, avoit pompé les eaux bourbeuſes & croupiſſantes de nos Marais, il les avoit exaltées, répandues par toute l'atmoſphère; & l'air, infecté de ces mauvaiſes exhalaiſons, infectoit les corps-humains.

Sci-

Scilicet hæc ideo terris ex omnia ſurgunt,
Multa modis multis multarum ſemina rerum
Quòd permiſta gerit tellus, diſcretaque tradit.

. . . . . .

Multaque præterea languentia membra per artus
Solvunt, atque animam labefactant ſedibus intus (c).

Grands Docteurs, que vous parlez ſavamment! C'eſt une corruption de l'air, on vous l'accorde. Mais ſavez vous ce què c'eſt que cette corruption? En avez-vous vu les élémens? Comment ſont-ils faits? Comment agiſſent-ils? Vous les connoiſſez ſans doute, comme vous connoiſſez ceux du venin de la petite-vérole. Il y a dans tout cela quelque choſe de *Divin*, diſoit *Hippocrate*, qui croyoit pourtant plus en la Nature qu'en Dieu.

(a) Lucrèce, *Liv.* VI. v. 788 *& ſuiv.*

ARTICLE VIII.

AN APPENDIX to the ſecond DISSERTATION annex'd to the DISCOURSES on the uſe and intent of Prophecy, *viz. The ſenſe of the Antients before Chriſt upon the Circumſtances & Conſequences of the Fall.* Being a farther ENQUIRY into the *Moſaick* Account of the FALL. By the Rigt Reverend Father in God, THOMAS, Lord Bishop of LONDON, &c.

C'eſt-à-dire,

SUPPLE'MENT *à la ſeconde* DISSERTATION *publiée à la ſuite des* Diſcours ſur l'uſage & les fins

fins de la Prophétie, *laquelle traite* des Idées que les Juifs avant *Jésus-Christ* se faisoient des circonstances & des suites de la chute d'*Adam*. *Où l'on examine plus particulièrement l'Histoire que* Moïse *nous a laissée de cette chute. Par le* Révérendissime Père en Dieu, THOMAS SHERLOCK, *Lord Evêque de* Londres. *Chez* J. Johnston, *à la Tête de* Boyle, 1749. 8. pp. 52.

IL paroît par un mot d'avis que l'illustre Prélat a mis à la tête de ce *Supplément*, qu'il l'avoit composé il y a quelques années, pour servir de Réponse aux Objections que l'Auteur de l'*Examen du Système sur le sens littéral des Prophéties*, avoit faites contre l'Histoire de la chute de nos premiers Pères. Mais comme cet Auteur (que l'on fait *être* Mr. *Collins*) est mort depuis près de vingt ans, il a considéré ses objections, non comme lui étant particuliéres, mais en général comme étant communes à tous ceux qui révoquent en doute la vérité de cette Histoire telle que *Moïse* la rapporte, ou qui s'en offensent de quelque manière que ce soit.

Les *Discours* de Mr. l'Evêque de Londres *sur la Prophétie* sont très-connus hors d'*Angleterre*, soit par les longs & beaux Extraits que Mr. *de la Chapelle* en donna bientôt après leur publication, dans le Tome XIII. de la *Bibliothèque Angloise*, soit par la Traduction de Mr. *le Moine*, qui parut en 1729, & la curieuse Préface qui est au devant. Ainsi pour mettre nos Lecteurs au fait de cette espèce de controverse, il suffit de les renvoyer au *troisième* de ces *Discours*, & à la *seconde Disserta-*

tation qui les ſuit. Ils verront-là que l'Auteur ſuppoſe que ce que *Moïſe* nous dit de la tentation de nos premiers Pères doit être pris, du-moins pour le fond, dans un ſens littéral. Et c'eſt à juſtifier cette ſuppoſition contre les objections de Mr. *Collins* & autres Déiſtes, que ce *Supplément* eſt deſtiné.

Le Prélat remarque d'abord que la principale difficulté ſur cette matière conſiſte à déterminer ce qu'il faut entendre par le *Serpent* qui tenta *Eve*. *Moïſe* le décrit comme le *plus ſubtil* ou *le plus ruſé* de tous les Animaux terreſtres, par où il fait aſſez connoître que c'étoit un véritable Serpent; & la ſentence prononcée contre lui le ſuppoſe clairement, puiſqu'elle convient à la lettre à un Animal de cette eſpèce, & ne ſauroit être appliquée à aucun autre Etre que ce ſoit. *Tu rameras ſur ton ventre, & tu mangeras la pouſſière tous les jours de ta vie; & je mettrai de l'inimitié entre toi & la femme, entre ta ſemence & la ſemence de la femme; cette ſemence te briſera la tête, & tu lui mordras le talon* (*a*). D'un autre côté, ce Serpent paroît avoir l'uſage de la parole & de la raiſon: il lie converſation avec *Eve*, & il raiſonne, non ſur des choſes triviales & telles qui peuvent faire l'objet de la connoiſſance des Bêtes, ſuppoſé qu'elles en ayent, mais ſur la nature de Dieu & de l'Homme, ſur la connoiſſance du Bien & du Mal, ſur le but & le motif ſecret de la Loi poſitive donnée à *Adam*: comment accorder tout cela?

Quelques Interprètes ſuppoſent que *Moïſe* s'eſt accommodé dans cette occaſion aux idées des *An-*

(*a*) Geneſ. III.

Anciens, qui croyoient que les Bêtes parloient au commencement; mais c'eſt-là une pure imagination, qui n'a aucun fondement dans l'Hiſtoire. Des Auteurs qui ont vécu pluſieurs ſiècles après *Moïſe*, & qui ſont auſſi *modernes* par rapport à lui qu'ils ſont *anciens* par rapport à nous, trompés par l'ancienne Ecriture Symbolique, ont pu attribuer un ſentiment auſſi abſurde aux hommes de ſon tems; mais il n'y a pas la moindre preuve que dans aucun ſiècle on ait cru en effet que les Bêtes parloient originairement. L'Hiſtoire de l'Aneſſe de *Balaam*, qu'on allègue pour faire voir que les *Anciens* étoient dans cette penſée, ne prouve rien de ſemblable, parce qu'il s'agit-là, non d'un événement naturel, mais d'un vrai Miracle; & toutes les fois que les Auteurs profanes rapportent comme un fait que quelque Bête a parlé, l'idée qu'ils en donnent eſt celle de prodige ou d'effet ſurnaturel.

Il faut donc avoir recours ici à quelque autre interprétation plus raiſonnable. Le gros des Commentateurs ſuppoſent que c'étoit un véritable Serpent qui parla à *Eve*, mais qu'il étoit animé par le Démon, qui s'en ſervit comme d'un inſtrument pour tenter nos premiers Pères. D'autres prétendent qu'il ne parut dans cette rencontre aucun Serpent, que le Démon fit tout par lui-même; & que ſi le terme de *Serpent* eſt employé, c'eſt uniquement dans un ſens métaphorique, pour déſigner cet Eſprit malin, qui eſt particulièrement appellé de ce nom dans l'Ecriture.

Le Texte Sacré favoriſe l'une & l'autre de ces explications, & fournit auſſi des difficultés contre l'une & l'autre. Mais quelque oppoſées qu'elles

les ſoient ſur l'article du Serpent, cette différence n'affecte ni le fond de l'Hiſtoire, ni aucune conſéquence qui en découle; car on convient des deux côtés qu'un Eſprit malin agit dans cette rencontre & fut l'auteur de la tentation, ainſi il importe peu que cet Eſprit malin ſe ſoit ſervi pour cet effet d'un Serpent, ou qu'il ſoit ſimplement appellé ici un Serpent. Dans le premier cas les expreſſions de *Moïſe* ſont littérales, & décrivent ce qui ſe paſſa extérieurement ou qui parut aux yeux d'*Eve*; mais auſſi elles nous conduiſent néceſſairement à ſuppoſer qu'un autre Etre, de beaucoup ſupérieur au Serpent, fut le principal Acteur dans cette Tragédie; car quoiqu'elles ſoient *littéralement* vraies d'un Serpent réel, elles ne ſauroient l'être *naturellement* d'un ſimple Serpent. La Verge de *Moïſe* étoit réellement de bois, & il eſt dit à la lettre que cette verge fendit la *Mer Rouge*, quoique cela ſoit naturellement impoſſible; & cependant il n'y a pas plus d'impoſſibilité, qu'il n'y en a qu'un ſimple Serpent parle, raiſonne, tente & ſéduiſe. Et que l'Etre, ſupérieur au Serpent, à qui l'on eſt néceſſairement obligé d'attribuer ces diverſes opérations, fut un Eſprit malin, c'eſt ce dont on ne ſauroit douter, ſi l'on conſidère qu'il s'oppoſe directement au Créateur, que toutes les lumières naturelles nous repréſentent comme infiniment bon, qu'il l'accuſe hautement de malice & d'envie envers ſes créatures, qu'il met tout en œuvre pour les ſouſtraire à l'obéiſſance qu'ils lui doivent, qu'il n'y réuſſit malheureuſement que trop, & qu'on ne ſauroit alléguer d'autre motif d'une conduite ſi monſtrueuſe, que le ſeul plaiſir d'inſul-

ſulter à Dieu & de rendre l'homme miſérable.

Suivant la ſeconde Explication, qui ſuppoſe qu'il ne parut point de Serpent dans cette rencontre, le fond de l'Hiſtoire eſt le même, ſeulement le langage eſt métaphorique. C'eſt le même Eſprit malin qui parle, raiſonne, tente & ſéduit *Eve*; mais comme il n'étoit pas connu des *Juifs* ſous aucun nom qui lui fût particulier, ou peut-être étant très-bien connu ſous celui de *Serpent* dans le tems que cette Hiſtoire fut écrite, il eſt ici appellé de ce nom. Celui de *Satan*, qu'il porte communément dans les Livres des anciens *Juifs*, lui fut donné à cauſe de l'inimitié qu'il fit paroître contre l'homme dans cette Tentation; ainſi il ne paroît pas qu'avant cet événement il eût aucun nom propre par lequel l'Hiſtorien pût le déſigner. Mais ceux qui ſont pour le ſens littéral, objectent que la narration eſt ſimple & dans le ſtile hiſtorique; qu'il n'eſt pas naturel que la métaphore règne d'un bout à l'autre dans le caractère du principal Acteur; & que quoique cela puiſſe être permis dans le ſtile poétique ou prophétique, on ne ſauroit l'admettre ſans abſurdité dans l'hiſtorique. Ils ajoûtent que le Tentateur n'eſt pas ſimplement appellé un Serpent, mais traité comme tel, repréſenté comme le plus ruſé des Animaux terreſtres, condamné à manger la pouſſière & à ramper ſur ſon ventre, & décrit ſous une propriété particulière au Serpent, celle de *mordre les hommes au talon*.

A cela on replique que le Démon, comme on l'a déjà remarqué, n'avoit aucun nom propre ſous lequel il fût connu des perſonnes pour qui cette Hiſtoire étoit écrite; qu'ainſi il falloit ou l'o-

mettre entièrement, ou parler du Tentateur ſous un nom emprunté ; que l'Hiſtorien Sacré inſinue clairement la raiſon pourquoi il l'appelle *Serpent*, quand il attribue au Serpent une ruſe ſupérieure à celle des autres animaux ; car c'étoit-là l'emblême le plus naturel d'un ſéducteur, qu'il fait aſſez connoître par ce qu'il en dit, qu'il étoit le Tentateur, n'étant pas poſſible à un ſimple Serpent d'exécuter tout ce que fit ce Tentateur ; & que quoique la ſentence prononcée contre cet Eſprit malin ſoit conçue en des termes applicables au Serpent, ce n'eſt après tout qu'une continuation de la même métaphore, qui étant une fois introduite a dû naturellement être pourſuivie juſqu'au bout, ſelon ce vers d'Horace,

..... *Servetur ad imum*
Qualis ab incepto .....

On ajoûte que ceux qui ſuppoſent qu'un vrai Serpent fut dans cette rencontre l'inſtrument d'un Eſprit malin, ne ſauroient bien dire à quel propos il eſt fait ici mention expreſſe de la fineſſe ou de la ruſe de cet Animal ; car puiſque dans leur hypothèſe ce fut la ruſe du Démon, & non du Serpent, qui fit tomber *Eve* dans le piège, pourquoi alléguer la ſubtilité de cet Inſecte, qui n'y entra pour rien ? Le plus ſtupide des Animaux auroit été un inſtrument auſſi propre que lui aux deſſeins du Démon. On dit enfin que par une figure dont l'uſage eſt peut-être plus ancien que le tems où cette Hiſtoire a été écrite, ou auquel cette Hiſtoire a donné lieu, il étoit ordinaire aux *Hébreux* de décrire les grands Tyrans, & en particulier les Démons ſous l'image ou l'emblême de *Serpens*. On en trouve pluſieurs exemples dans les Pro-

phè-

phètes; voyez entre autres ce paſſage de l'Auteur même de la *Geneſe*, XLIX. 17. *Dan ſera un ſerpent ſur le chemin & une couleuvre ſur le ſentier, mordant les talons du cheval, afin que celui qui le monte tombe à la renverſe.* Ajoûtez-y *Pſ.* LXXIV. 13. *Eſ.* XXVII. & *Ezéch.* XXIX. 1, 2, 3. *Luc.* X. 17. &c. Mais rien n'eſt plus formel que ces paroles de N. S. lui-même, en réponſe à ce que ſes Diſciples lui dirent, que *les Démons mêmes leur étoient aſſujettis en ſon nom*: *Je voyois*, dit-il, *Satan qui tomboit du Ciel comme un éclair. Je vous donne le pouvoir de marcher ſur les ſerpens, ſur les ſcorpions, & ſur toute la puiſſance de l'Ennemi.* D'où l'on conclut que dans la narration de *Moïſe* le Serpent ne déſigne autre choſe que l'Eſprit malin qui tenta nos premiers Pères.

Mais ceux qui ſoutiennent le ſens littéral, objectent que c'eſt-là tourner un Fait très-ſimple en Fable, Parabole, ou Allégorie; ce qui n'eſt nullement permis dans une narration ou en ſtile hiſtorique.

A quoi l'on replique qu'il ne s'agit ici ni de Fable, ni de Parabole, ni d'Allégorie, mais d'une ſimple Métaphore, & que l'on confond ces différens termes fort mal-à-propos. La Métaphore a bien quelque reſſemblance avec la Fable & la Parabole, en ce que l'Imagination y a auſſi quelque part, mais elle en diffère entièrement à tout autre égard. Le ſujet même des Fables & des Paraboles eſt feint, au-lieu que celui des Métaphores peut être très-réel, enſorte qu'il n'y ait que l'expreſſion qui ſoit empruntée de l'Imagination. Le premier peut être exprimé ſans aucune métaphore; & les

termes métaphoriques peuvent s'expliquer par les règles de la Critique, de manière qu'ils décrivent une Hiſtoire véritable dans toutes ſes circonſtances. Pour ce qui eſt des Allégories, dans le ſtile des Théologiens, elles ne conſiſtent pas dans un langage figuré; mais dans les choſes mêmes, lorſqu'on rapporte un événement ou un fait particulier pour en déſigner un autre qui n'y a ſouvent qu'un rapport fort éloigné, & quelquefois même point-du-tout. Ce qui en fait le fond & la matière, eſt ſouvent exprimé dans les termes les plus ſimples & les plus naturels, ſans aucun mêlange de métaphores, ou d'autres figures de Rhétorique.

Après avoir ainſi balancé ces deux hypothèſes, notre illuſtre Prélat ſe déclare enfin pour le ſens littéral, qu'il appuye de nouvelles raiſons. "Pour „ ce qui me regarde, dit-il (*a*), quoique je me „ ſois ci-devant exprimé ſur ce ſujet d'une ma„ nière un peu douteuſe (*b*), plus j'y réfléchis, „ & plus je ſuis porté à croire qu'*Eve* vit en effet „ un Serpent. Car il y a ici viſiblement trois A„ gens diſtincts, *Adam*, *Eve*, & le *Serpent*; les „ paroles, adreſſées aux deux premiers, en pro„ nonçant ſentence contre eux, ne ſont point du „ tout métaphoriques. Pourquoi donc ſuppoſer qu'en condamnant le troiſième, le ſtile „ change entièrement, & la condamnation tom„ be ſur un autre Etre avec qui *Adam* & *Eve* „ n'ont eu en apparence aucun commerce? Si ni „ l'un ni l'autre n'euſſent vu un Serpent, ni eu „ de converſation avec lui, quelle idée auroient„ ils pu ſe faire de la conduite de Dieu en con„ dam-

(*a*) P. 16. (*b*) V. le 3. Diſc. ſur la Proph.

„ damnant cet Animal à ramper ſur ſon ventre
„ & à manger la pouſſière, parce qu'un autre A-
„ gent, quel qu'il fût, les avoit ſéduits? D'ail-
„ leurs, quoique l'on puiſſe expliquer pourquoi
„ le Tentateur eſt appellé un Serpent, & ainſi
„ rendre raiſon de la métaphore qu'on ſuppoſe
„ dans cet endroit, cependant il n'eſt nullement
„ probable que *Moïſe* ait pris la même liberté en
„ rapportant les paroles de Dieu même, & chan-
„ gé la *ſentence littérale* prononcée contre cet
„ Eſprit malin en une *ſentence métaphorique* qui
„ auroit pour objet un *Etre métaphorique*, in-
„ troduit ſur la ſcène pour le repréſenter. Et ſi
„ *Moïſe* nous a donné les propres termes dont
„ Dieu s'eſt ſervi en condamnant le Tentateur,
„ on ne ſauroit guères douter que cet Eſprit ma-
„ lin n'*ait* paru & agi ſous la forme d'un Serpent,
„ ou comme un vrai Serpent; & que la Sentence
„ prononcée contre l'inſtrument viſible de cette
„ ſéduction ne portât ſur le ſéducteur lui-même
„ quel qu'il fût, & ne pût même être entendue
„ autrement au tems de ſa publication".

„ Pour ce qui eſt du langage de l'Ecriture qui
„ appelle les Tyrans & les Scélérats des *Serpens*,
„ & en particulier des paroles de *Jacob* qui re-
„ préſentent la Tribu de *Dan* comme *un Ser-*
„ *pent ſur le chemin*, *&c.* cela prouve ſi peu
„ qu'il n'y eut aucun Serpent mêlé dans cette
„ Tragédie, que la raiſon même pour laquelle
„ les Méchans ſont appellés *Serpens*, c'eſt parce
„ que le premier ſéducteur qui fut jamais étoit
„ ou parut être un *Serpent*, & donna ſon nom
„ à tous les ſéducteurs qui ſont venus enſuite.
„ Car quoique ce terme appliqué à des ſcélérats

„ du premier ordre, ſoit métaphorique, cepen-
„ dant toutes les Métaphores ont leur fonde-
„ ment dans quelque choſe de réel ; & comme
„ un Serpent réel parut & agit dans la première &
„ la plus grande de toutes les ſéductions, il y a
„ autant de propriété à appeller tous les autres
„ ſéducteurs des *Serpens*, qu'il y en peut avoir
„ à donner à des gens d'une grande force les
„ noms de *Samſons* ou de *Goliats*, qu'on n'au-
„ roit jamais penſé à leur appliquer, s'ils n'a-
„ voient appartenu à des hommes qui ont réelle-
„ ment exiſté & qui ſe ſont rendus fameux par
„ leur force extraordinaire".

Il reſte encore une objection contre cette Interprétation littérale, qui n'eſt pas tout-à-fait à mépriſer. Elle eſt tirée de la nature du châtiment infligé au Serpent & à *Eve* ; le Serpent devoit ramper ſur ſon ventre & manger la pouſſière, & *Eve* devoit concevoir & mettre au monde des enfans avec douleur ; mais l'un & l'autre étant des ſuites néceſſaires de leur formation originelle, on ne ſauroit les regarder comme des châtimens, ni prendre à la lettre ce que *Moïſe* dit à ce ſujet. Et ſi ſes expreſſions ſont figurées dans une partie ſi eſſentielle de cette Hiſtoire, il eſt fort à préſumer qu'elles le ſont dans tout le reſte. A quoi notre illuſtre Auteur répond que toute cette difficulté n'eſt fondée que ſur la ſuppoſition que la Femme & le Serpent étoient formés de la même manière avant la chute, qu'ils le ſont aujourd'hui. Mais comment ſait-on cela ? *Moïſe* n'en dit rien, & ſon récit conduit bien plutôt à penſer le contraire. Dira-t-on que Dieu ne peut en aucune façon changer l'état & la conſtitution primitive des Créatures

tures qu'il a lui-même formées ? Ce seroit étrangement borner sa puissance, & contredire toutes les idées naturelles que nous avons de ses attributs. Il est même clair par l'exemple de quelques animaux, que la Nature s'est pour le moins autant écartée à leur égard de son cours primitif, que dans le cas dont il s'agit ; & pourquoi Dieu ne pourroit-il pas faire par rapport à toute l'Espèce, ce qu'il a fait par rapport à certains Individus? Quoique nous ne sachions pas comment la Femme & le Serpent étoient originairement formés, & de quelle manière le changement qui s'est fait en eux fut opéré, le fait n'en est pas moins possible ni moins probable.

Après avoir allégué divers Passages du N. T. qui confirment que ce fut le Démon qui tenta nos premiers Pères, en se servant pour cet effet du corps d'un Serpent, Mr. l'Evêque de *Londres* conclut ce qu'il avoit à dire pour établir le sens littéral de cette Histoire, par une observation particulière ; c'est que le Serpent a été dans tous les tems un grand objet d'Idolâtrie. On l'adoroit en *Egypte* & dans tout l'*Orient*, en *Grèce*, à *Rome*, & en *Amérique* même. *Garcilasso del Vega*, qui a écrit l'*Histoire des Incas du Pérou*, nous apprend que les *Espagnols* étant entrés de force dans le lieu le plus sacré d'un de leurs Temples, y trouvèrent la figure d'un grand Dragon ou Serpent qui y étoit adoré. L'Histoire moderne, aussi-bien que l'ancienne, fournit un grand nombre d'exemples de cette espèce d'Idolâtrie ; & quand on considère son universalité & sa durée, on ne peut guères s'empêcher de reconnoître que la première Prophétie contenue dans la sentence prononcée

cée contre le Serpent, a été plus littéralement accomplie qu'on ne le penſe communément, & qu'il y a eu & y aura une *inimitié* perpétuelle entre l'*ancien Serpent*, ſous ſa vieille forme, & *la ſemence de la Femme*, juſqu'au tems marqué pour la deſtruction totale de ſon Empire.

Mr. *Collins* avoit objecté contre ce que notre ſavant Evêque dit dans ſon 3. *Diſcours ſur la Prophétie* touchant les eſpérances communiquées à *Adam* par la ſentence prononcée contre le Serpent, *qu'il n'eſt pas fait la moindre mention dans cette ſentence d'aucune victoire que l'homme dût remporter ſur le ſerpent* (*a*). Si cela eſt vrai dans le ſens littéral, c'eſt ſans fondement que les Théologiens infèrent de cette ſentence, par voie d'analogie, que l'homme auroit enfin le deſſus ſur le Tentateur lui-même, ou ſur le Démon animant le Serpent. Mais il n'y a qu'à examiner la choſe de près pour ſe convaincre du contraire. Les Naturaliſtes conviennent que la tête eſt la partie la plus tendre du Serpent, & que ſi on la bleſſe au point de la *briſer* ou *caſſer*, il en meurt infailliblement. C'eſt ſur ce fondement que l'Ecriture repréſentant les grands Tyrans ſous l'image de *Dragons* ou *Serpens*, ſe ſert de la même figure de briſer ou de caſſer leur tête pour décrire leur ruine certaine. Par exemple, la deſtruction de *Pharao* & de ſon armée eſt exprimée en ces termes. *Tu as briſé la tête des Dragons dans les eaux* (*b*). Un homme peut être mordu par un Serpent au talon ſans en mourir, car la Nature fournit pluſieurs remèdes efficaces contre un pareil

(*a*) Dans ſon *Examen du Syſtême ſur le ſens littéral des Prophéties*, p. 229. (*b*) Pſ. LXXIV. 13.

reil accident; ainſi la différence eſt très-ſenſible; & quoiqu'il y ait une inimitié perpétuelle entre l'Homme & le Serpent, cependant à la lettre tout l'avantage eſt du côté du premier. Comment donc peut-on dire que dans ces paroles priſes littéralement, *il te briſera la tête & tu lui mordras le talon*, il n'y a pas la moindre idée de victoire remportée par l'Homme ſur le Serpent? Et ſi on les applique au Démon qui tenta nos premiers Pères par le moyen du Serpent, il paroît qu'elles emportent du-moins ceci, que quoique cet Eſprit malin eût fait, & dût encore faire un très-grand tort à l'Homme par le poiſon de ſa ſéduction, cependant l'Homme triompheroit enfin de ſes pièges & de ſa tyrannie.

„ Cette Interprétation, il eſt vrai, ne nous mène pas néceſſairement plus loin; car elle ne „ nous apprend ni toutes les circonſtances de ce „ combat ſpirituel, ni les moyens infaillibles „ d'obtenir la victoire; mais un peu de réflexion „ ſuffit pour nous en donner du-moins quelque „ idée. Puiſque l'Homme avoit tout perdu par „ ſa desobéiſſance aux ordres de Dieu, ce n'eſt „ aſſurément pas une conſéquence forcée que „ d'en inférer qu'il ne pouvoit rien recouvrer „ que par la faveur de cet Etre ſuprême, ... „ & qu'il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir ſa faveur que de lui obéir & de faire ce qui eſt juſte. „ On ne ſauroit ſuppoſer le contraire ſans renverſer toutes les idées que nous avons de ſes „ perfections infinies. Et ſi on ne le peut, l'enchaînure des conſéquences qu'on a tirées dans „ la première partie de ce Traité (*c*) eſt ſolidement

(*c*) V. le 3. *Diſcours*.

„ ment établie, & il n'y a pas moyen de la renverſer, qu'en ſuppoſant que l'Hiſtoire de la „ chute n'eſt qu'une pure fiction inventée dans „ les premiers âges du Monde, & reçue comme vraie dans les ſuivans par foibleſſe d'eſprit".

De-là Mr. l'Evêque de *Londres* prend occaſion d'examiner quels ſont originairement les fondemens de l'eſpérance que l'Homme peut avoir en la faveur & la miſéricorde de Dieu, ſans laquelle il ne ſauroit y avoir de Religion. Les *Déiſtes* les tirent uniquement de la conſidération des perfections de Dieu & de la miſère de l'Homme; les *Chrétiens*, au contraire, de la ſeule Révélation & des promeſſes expreſſes de l'Etre ſuprême. Ceux-ci ne nient pas que la bonté infinie de Dieu & la condition préſente du Genre-humain ne fourniſſent de bonnes raiſons d'eſpérer en ſa miſéricorde; mais ce n'eſt pas de quoi il eſt ici queſtion; il s'agit d'une eſpérance antérieure à cet état de miſère dans lequel tous les Hommes ſont nés, de l'eſpérance qu'*Adam* & *Eve* purent concevoir d'abord après leur chute, & qui eſt le premier appui de la Religion. Il n'y avoit encore qu'eux deux dans le Monde, l'un & l'autre coupables de rebellion aux ordres de Dieu, & n'ayant à alléguer pour leur excuſe ni l'ignorance ni l'infirmité naturelle de leurs Deſcendans. Ils étoient perſuadés en leur conſcience qu'ils méritoient la mort dont ils avoient été menacés, & ils avoient tout lieu de l'attendre inceſſamment. Dans cet état, quelle raiſon pouvoient-ils avoir d'eſpérer que Dieu leur pardonneroit? Auroit-ce été la miſère de leur condition? Mais ils s'y étoient jettés par leur propre

pre faute ; & ſi c'étoit-là un motif ſuffiſant d'eſpérance, les plus grands Scélérats auroient droit d'eſpérer. Auroit-ce été la conſidération de la bonté infinie de Dieu ? Mais comment cette conſidération auroit-elle pu les raſſurer contre la déclaration expreſſe de Dieu lui-même, *Au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort* ?

Suppoſé qu'ils fuſſent effectivement morts dans leur péché, de quoi auroient-ils pu ſe plaindre? Et où auroient été dans ce cas ces *pauvres miſérables Mortels* dont la triſte condition fournit, à ce qu'on prétend, de juſtes raiſons d'eſpérer? Il n'en ſeroit jamais né aucun, & s'il y en a de tels aujourd'hui, c'eſt un effet de la miſéricorde de Dieu envers nos premiers Parens, qui les laiſſa vivre & les remplit de confiance en ſa bonté par la Promeſſe que nous examinons.

C'eſt pour ne pas diſtinguer l'état préſent du Monde, qui eſt un état de miſère & de foibleſſe, de ſon état primitif, tel qu'il ſortit des mains de Dieu, les eſpérances originelles de la nature de celles que la vue de la triſte condition de l'Homme depuis la chute peut faire naître ; c'eſt, dis-je, pour ne pas diſtinguer avec ſoin ces deux choſes, que bien des gens ſe ſont malheureuſement prévenus & contre la Révélation & contre ceux qui la défendent. Les Théologiens paſſent dans leur eſprit pour n'avoir point de ſens, ou point de charité, ſous prétexte qu'ils regardent comme inſuffiſans les fondemens naturels, ou les motifs que la ſeule Raiſon fournit, de l'eſpérance que l'Homme peut avoir en la miſéricorde de Dieu. La Révélation leur paroît inutile ou injuſte, parce qu'elle leur offre ſur un fondement particulier u-

ne

ne grace à laquelle ils s'imaginent d'avoir naturellement droit. Cependant ni l'Evangile, ni ceux qui le prêchent, n'enſeignent que le Genre-humain dans ſon état préſent n'eſt pas un objet de compaſſion. Bien loin de-là, ils ſoutiennent que Dieu n'a permis qu'il tombât dans cet état que pour avoir occaſion de déployer à ſon égard les richeſſes de ſa bonté & de ſa miſéricorde. Seulement ils joignent à la conſidération de la bonté de Dieu & de la miſère de l'Homme la promeſſe expreſſe de grace faite à *Adam*, comme le premier & le plus aſſuré fondement de l'eſpérance que nous pouvons avoir en cet Etre ſuprême.

Il reſte pourtant encore une difficulté, c'eſt qu'il paroît étrange que les Théologiens cherchent une promeſſe de cette nature dans le jugement ſolemnel que Dieu rendit contre les coupables, & plus étrange encore qu'ils prétendent la trouver dans la ſentence qui regarde particulièrement le Serpent. Mais à cela l'illuſtre Auteur répond, 1. que toute ſentence qui inflige une moindre peine que la Loi ne porte, eſt en quelque manière un Acte de grace. Par la Loi donnée à nos premiers Pères ils devoient mourir du moment qu'ils auroient mangé du fruit défendu; mais Dieu relâcha de ſes droits à cet égard; il les laiſſa vivre même pluſieurs ſiècles; & quoiqu'ils fuſſent dès lors expoſés à bien des travaux, des chagrins & des peines, cependant une telle vie étoit de beaucoup préférable à la mort, & une vraie faveur. La ſentence prononcée contre le Serpent emportoit, il eſt vrai, qu'il y auroit une inimitié perpétuelle entre ſa ſemence & la ſemence de la Femme; mais elle promettoit en même tems la victoire

toire à cette dernière, comme nous l'avons vu ci-devant. *Adam* pouvoit-il comparer ces grands adouciſſemens de ces diverſes ſentences avec la rigueur de la Loi contre laquelle il avoit péché, & douter un ſeul moment de la miſéricorde de Dieu à ſon égard ? Non plus qu'un Criminel qui ſait que ſelon les Loix il mérite la mort, ne peut s'empêcher de regarder comme une grace d'être condamné à une priſon perpétuelle.

En ſecond lieu, la ſentence d'où l'on tire la Promeſſe dont il s'agit ici, ne regarde pas le Serpent ſeul, elle a auſſi un rapport manifeſte à la Femme, *Elle te briſera la tête & tu lui briſeras le talon.* Ces paroles auroient pu tout auſſi bien s'adreſſer à la Femme, & être tournées de cette manière, *Elle te briſera le talon & tu lui briſeras la tête* ; auquel cas toute la difficulté qu'on y trouve s'évanouiroit. Mais on ne ſauroit dire pourquoi ces mêmes paroles doivent avoir un autre ſens, étant adreſſées au Serpent, qu'elles n'auroient ſi elles étoient adreſſées à la Femme. Cette remarque ſe confirme pleinement par la ſupériorité donnée à l'Homme ſur la Femme dans la ſentence prononcée contre celle-ci; ſupériorité qui n'eſt pas exprimée en termes formels, mais qui ſe déduit naturellement de la ſujettion à laquelle la Femme eſt condamnée, *Tes déſirs ſe rapporteront à ton mari.* De même la malédiction de *Canaan*, qui le rendoit eſclave de ſes frères, ſuppoſoit viſiblement que ſes frères ſeroient ſes Maîtres. Ainſi donc la deſtruction du Serpent emportoit par une conſéquence très-naturelle le triomphe de la Femme ; & c'eſt à juſte titre que nous tirons de cette partie de la ſentence prononcée contre

tre le Serpent, les vrais fondemens de l'eſpérance que l'Homme peut avoir en la miſéricorde de Dieu.

Mr. l'Evêque de *Londres* fait pluſieurs autres réflexions ſur cet important ſujet, qui toutes tendent à confirmer ou illuſtrer ſon hypothèſe; mais il eſt ſi difficile de l'abréger, que ſi l'on vouloit ne rien omettre de ce qu'il y a dans ce petit Ouvrage de digne de l'attention des Lecteurs, il faudroit preſque le copier d'un bout à l'autre. Les Libraires qui ont publié la Traduction de ſes *Diſcours*, ne manqueront pas ſans-doute d'y joindre celle de ce ſupplément, qui y a un rapport ſi eſſentiel.

ARTICLE IX.

LETTRE *à* l'Editeur *où l'on examine les* Eclairciſſemens *dont* l'Auteur de l'ESSAI DE PHILOSOPHIE MORALE *a enrichi la* nouvelle Edition *qui s'en eſt faite.*

MONSIEUR,

LE plus habile homme du monde n'eſt pas celui qui ne ſe trompe jamais. C'eſt celui qui ſe trompe le plus rarement, le plus légérement, & qui revient le plus promtement de ſes erreurs.

L'illuſtre Auteur de *l'Eſſai de Philoſophie Morale*, dont votre *Bibliothèque Raiſonnée Tome* XLIV. nous donne l'Extrait & la Critique, vient de le faire réimprimer avec des *Eclairciſſemens* ſur cinq Articles, *qui parmi toutes les Critiques qu'on en a fait, lui ont paru* ſeuls *mériter d'être éclaircies* (a). Il

(a) Voy. la *Bibliothèque Germanique* 1750. *Tom. VII. Part. II.*

Il auroit fallu dans la nouvelle Edition corriger ou ſupprimer ces cinq Articles, ſi ces *Eclairciſſemens* ne ſont pas clairs. Le ſont-ils ? Voyons.

Eclairciſſemens.

Quelques-uns ont cru trouver une eſpèce de ſcandale dans ce que j'ai dit (chap. 3) 1. On peut comparer les plaiſirs des ſens avec les plaiſirs les plus intellectuels. 2. Il n'y a point de plaiſir d'une nature moins noble les uns que les autres. 3. Les plaiſirs les plus nobles ſont ceux qui ſont les plus grands.

Ceux qui ont critiqué ce paragraphe avoient ſans-doute oublié la définition que j'ai donnée du plaiſir.

Remarque.

Qu'on l'oublie ou qu'on s'en ſouvienne, le ſcandale demeure. L'Auteur définit le plaiſir, *toute perception que l'Ame aime mieux éprouver que ne pas éprouver.* Cela éclaircit-il quelqu'une de ces trois propoſitions? eſt-ce la première, la ſeconde, ou la troiſième?

D'ailleurs la définition donnée eſt-elle claire elle-même? Il y a plus de trois ſiècles qu'on ne ceſſe de diſputer, ſi le plaiſir appartient à l'entendement ou à la volonté. *St. Thomas d'Aquin* le fait conſiſter dans la ſimple viſion, qui n'eſt en effet qu'une *perception*; mais le Docteur *Subtil*, *Scot*, le met dans la jouiſſance, *in fruitione*; parce que Dieu, dit-il, peut ſe montrer tel qu'il eſt aux Damnés ſans leur donner aucun plaiſir, ce qui ne ſe pourroit ſi le plaiſir étoit la perception même.

Quoi qu'il en ſoit, une définition conteſtée & non claire n'eſt guère propre à éclaircir.

Il eſt certain 1. *que le plaiſir ne tire ſa valeur que*

que de ſon intenſité & de ſa durée ; & 2. que celui qui naît des paſſions les plus brutales, peut être comparé à celui qui naît des plaiſirs les plus purs.

Remarque.

L'intention de l'Auteur eſt ici, ou de faire un raiſonnement, ou de nous donner ſimplement deux propoſitions détachées. Si c'eſt un raiſonnement, il prouve contre toutes les règles de la Logique une choſe claire par une choſe obſcure. Qui douta jamais qu'on ne puiſſe comparer enſemble les biens & les maux, les plaiſirs les plus brutaux avec les plaiſirs les plus purs ? *Ils m'ont abandonné*, dit Dieu, *moi qui ſuis la fontaine d'eau vive, & ils ſe ſont creuſé des citernes crevaſſées, des citernes qui ne contiennent point d'eau.* Rien de plus vrai, rien de plus clair, que cette propoſition : mais auroit-on bonne grace de vouloir la déduire de ce *que le plaiſir ne tire ſa valeur que de ſon intenſité & de ſa durée* ? Puiſque de quelque côté qu'il la tire, il demeure toujours vrai qu'on peut comparer les plaiſirs les plus groſſiers avec les plaiſirs les plus purs.

Rendons pourtant juſtice. Peut-être l'Auteur a-t-il ſeulement voulu faire deux propoſitions détachées ? D'accord. Mais à quoi ſe réduit alors l'Eclairciſſement ? A nous dire cruement & ſans preuve :

Il eſt certain que le plaiſir ne tire ſa valeur que de ſon intenſité *& de ſa* durée ; *& il eſt certain que la première propoſition du paragraphe cenſuré eſt certaine.* Me ſera-t-il permis de dire à mon tour ?

Il eſt certain que tout plaiſir qui eſt de nulle valeur

leur dans ſon commencement, n'eſt auſſi de nulle valeur dans ſon intenſité & dans ſa durée.

Il eſt certain que comme ce n'eſt ni la durée ni l'intenſité de la monnoie qui en fait la valeur, il en eſt de-même du plaiſir.

Il eſt enfin certain qu'il n'eſt guère édifiant d'enſeigner que la valeur ou la non-valeur de nos plaiſirs ne dépend point de la nobleſſe ou de l'indignité de leurs objets.

Il ne faut pas ici confondre le bonheur avec le plaiſir.

Remarque.

Je doute fort qu'il ſoit queſtion du bonheur dans le paragraphe cenſuré.

Le bonheur, comme nous l'avons dit, eſt la ſomme des biens qui reſte, après qu'on a retranché la ſomme des maux; & loin que le bonheur qui naîtroit de ces paſſions pût être comparé à celui qui naît de la vertu, on fait voir dans cet Ouvrage qu'il n'exiſte pas comme quantité poſitive, *c'eſt-à-dire que les biens qui naiſſent de ces plaiſirs, ſeront toujours détruits & ſurpaſſés par les maux qui en ſeront les ſuites.*

Remarque.

Ce raiſonnement ne ſuit qu'à demi la Méthode des Mathématiciens; & je prévois que tous en nieront la Majeure. En voici le précis.

On ne peut comparer enſemble que des quantités poſitives.

Le bonheur qui naîtroit des paſſions n'eſt pas quantité poſitive.

Donc on ne peut le comparer.

On peut donc nier la réalité du bonheur qu'on chercheroit dans les plaiſirs du Corps, mais on ne

peut nier la réalité de ces plaisirs : on ne peut pas nier qu'ils ne puissent être comparés aux plaisirs de l'Ame, ni qu'ils ne puissent même les surpasser.

Remarque.

Ici l'Auteur s'écarte encore de la Méthode Mathématique, puisqu'il ne reconnoît comme *réel*, que ce qui est *positif*.

Cette erreur commune est selon moi l'écueil des Métaphysiciens, & l'opprobre de la Métaphysique, laquelle se trouve encore par-là surchargée d'une infinité *d'Etres de raison*, & aussi imparfaite que l'étoit l'Algèbre avant le tems de *Viète*, où l'on ne connoissoit de grandeurs *réelles* que les *positives*.

Quoi qu'il en soit, voici le précis du raisonnement de notre Auteur :

On ne peut comparer que ce qui est réel.

Les plaisirs du Corps sont réels, *mais le bonheur qui en reviendroit n'étant pas quantité positive, n'est pas* réel.

Donc on peut comparer les plaisirs du Corps, & non le bonheur qui en reviendroit.

Cependant tous les jours on compare les ténèbres à la lumière, la maladie à la santé, quoique les ténèbres & la maladie n'ayent aucune réalité positive. L'Auteur a donc manqué son idée moyenne ; & pour prouver sa thèse, que personne ne lui conteste, voici ce qu'il auroit dû dire.

L'Esprit peut comparer toutes les choses dont il a l'idée.

Or *il a* l'idée *des plaisirs les plus grossiers & des plaisirs les plus purs.*

Donc il peut les comparer.

A combien d'écarts l'esprit-humain n'est-il pas su-

ſujet dès qu'il ſe ſent piqué? L'illuſtre Auteur aime avec raiſon ſon *Eſſai de Philoſophie Morale*. Mais ce Livre renferme deux propoſitions dont on ſe ſcandaliſe, ſavoir, 1. *que tous les plaiſirs ſont d'une nature également noble*; & 2. *que les plaiſirs les plus nobles ſont ceux qui ſont les plus grands*. Il faut des éclairciſſemens. Heureuſement ce qui précéde eſt une propoſition inconteſtable; voilà ſur quoi on les fait rouler, ſans qu'il y ſoit fait la moindre mention de ce qui fait la *nobleſſe* du plaiſir. *On peut comparer les plaiſirs des ſens avec les plaiſirs ſpirituels*. Voilà, le croiroit-on? par où commence & finit l'éclairciſſement.

Car dire que l'Auteur prend la *nobleſſe* du plaiſir pour ſa *valeur*, quand il avance cette propoſition, *il eſt certain que la perception agréable ne tire ſa valeur que de ſon intenſité & de ſa durée*, ce ſeroit lui imputer de dire, qu'un plaiſir brutal devient toujours plus noble à meſure qu'il eſt plus véhément & qu'il dure plus longtems.

Combien devons-nous être humbles! L'habile Auteur ſans-doute indiſpoſé finit cet éclairciſſement par une conſtruction des plus louches: la voici.

De plus grands Philoſophes que ceux qui ont voulu me reprendre, pour avoir confondu le plaiſir avec le bonheur, ſont tombés dans bien des erreurs & des contradictions.

Il a évidemment voulu dire: *De plus grands Philoſophes que ceux qui ont voulu me reprendre, ſont tombés dans bien des erreurs & des contradictions pour avoir confondu le plaiſir avec le bonheur.*

II. *J'ai compris ſous deux genres tous les plaiſirs & toutes les peines: j'ai appellé plaiſirs & peines du Corps toutes les perceptions que l'Ame reçoit par l'impreſſion des corps étrangers ſur le nôtre; & j'ai réduit les plaiſirs de l'Ame à deux ſeuls objets, à la pratique de la* Juſtice *& à la vue de la* Vérité, *les peines de l'Ame à avoir manqué l'un ou l'autre de ces objets.*

Un Ami reſpectable a cru que mon énumération n'étoit pas complette, & qu'il y avoit des plaiſirs & des peines qu'on ne pouvoit réduire ni à l'un ni à l'autre de ces deux genres.

Remarque.

Cet Ami reſpectable a eu raiſon. L'énumération de l'Auteur ne comprend que les plaiſirs & les peines légitimes de l'Ame, elle omet les illégitimes. L'Orgueilleux ſe donne mille plaiſirs dont l'objet n'eſt ni la *Juſtice* ni la *Vérité*; & l'Envieux ſe donne mille peines dont l'objet n'eſt pas d'avoir manqué l'une ou l'autre de ces deux Vertus. L'Auteur un peu enthouſiaſmé de ſon ſujet, prend ici l'eſpèce pour le genre. Toutes les pratiques de vertus ſont bien des plaiſirs de l'Ame, mais tous les plaiſirs de l'Ame ne ſont pas des pratiques de vertus.

De-même toutes les perceptions que l'Ame reçoit par l'impreſſion des corps étrangers ſur le nôtre, ſont peut-être des plaiſirs ou des peines du Corps; mais certainement tous les plaiſirs & toutes les peines du Corps ne ſont pas des perceptions que l'Ame reçoit *par l'impreſſion des corps étrangers ſur le nôtre*. Mon Corps ſe fatigue & mon Cerveau s'épuiſe par une longue étude; où eſt le corps étranger qui par ſon impreſſion ſur le mien

mien me cauſe cette peine de Corps ? la faim, la ſoif, la ſurdité, ſont des peines du Corps ; n'eſt-ce pas au défaut d'impreſſion plutôt qu'à l'impreſſion des corps étrangers ſur le nôtre qu'elles ſont dues?

III. *On m'a reproché d'avoir trop favorablement parlé du* Suïcide. *Conſidérant le* Suïcide *hors de la crainte & de l'eſpérance d'une autre Vie, je l'ai regardé comme un remède utile & permis. Le conſidérant comme Chrétien, je l'ai regardé comme l'action la plus criminelle & la plus inſenſée ; & tout cela me paroît ſi évident, que je ne ſaurois rien dire qui puiſſe en augmenter l'évidence. S'il n'y avoit rien au-delà de cette Vie, il ſeroit ſouvent convenable de la terminer.*

Remarque.

J'obſerve encore ici deux propoſitions couſues enſemble avec adreſſe. La première eſt ſuſpecte, & la ſeconde inconteſtable. On ne peut rien dire qui augmente l'évidence de celle-ci, mais en eſt-il de-même de celle-là ? Il eſt vrai, rien n'eſt plus évident que l'énormité du *Suïcide*, conſidéré comme Chrétien ; mais l'eſt-il également, qu'étant conſidéré hors de la crainte & de l'eſpérance, il ſoit un remède utile & permis ? Que dis-je également ? Eſt-il évident qu'un homme de bon ſens, de ſens raſſis & par calcul, puiſſe attenter ſur ſa vie ſans eſſuyer aucun remords de conſcience ? Eſt-ce ici le cas de ces *Catons* modernes de *Guinée*, que l'Auteur donne pour preuve? Eſt-il évident que l'Empereur *Marc-Aurèle* ne prenoit pas le remords de la conſcience pour un ſimple murmure, quand il diſoit : *Sors de la vie ſi elle t'eſt à charge, mais ſors-en ſans plainte ni murmure, comme d'une chambre où il fume* ? Eſt-il

évident qu'il n'y a ni grandeur d'Ame à ſe mettre au-deſſus des miſères de cette Vie, ni puſillanimité à ſuccomber ſous leur poids? Enfin eſt-il évident que la même action qui eſt pour le Chrétien contre la Loi naturelle, ne le ſoit pas pour le *Scythe* & le *Barbare*?

L'Auteur ajoûte, que *s'il n'y avoit rien au-delà de cette Vie, il ſeroit ſouvent convenable de la terminer.*

Remarque.

Pour parler conſéquemment, il devoit dire *toujours* & non *quelquefois*, puiſque dans ſes principes à l'égard de la Vie préſente, la ſomme des maux ſurpaſſe *toujours* la ſomme des biens. Voilà donc & *Marc-Aurèle*, & tous les *Romains*, & tous les Peuples qui n'ont pas eu plus de religion qu'eux, en défaut; aucun d'eux n'a fait ce qui étoit *convenable*; ce ſont des foux qui n'ont pas eu l'eſprit de ſe tuer.

IV. *On a voulu me faire un crime de ce que j'ai dit, que* la Religion Chrétienne n'étoit pas rigoureuſement démontrable. *Je le répète, ſi elle étoit* rigoureuſement démontrable, *tout le monde la croiroit, tout le monde la ſuivroit.*

Remarque.

L'exiſtence d'un Dieu eſt *rigoureuſement démontrable*, mais tout le monde la croit-il? La Religion naturelle eſt *rigoureuſement* démontrable, mais tout le monde la ſuit-il? Ce principe: Tout le monde croit & ſuit ce qui eſt *rigoureuſement démontrable*, étant faux, la conſéquence ne peut être vraie.

Perſonne ne ſort des Ecoles de Géométrie avec le moindre doute ſur les propoſitions qu'il y a entendues.

tendues. Voyez parmi ceux qui sortent des Bancs de Théologie, combien il y en a de persuadés! Je l'ai dit, il faut ici que le cœur aide à persuader l'esprit.

Remarque.

Otons l'équivoque : les Vérités Chrétiennes sont obscures en elles-mêmes, sans cela on ne sauroit les croire. Nul ne croit ce qu'il voit ; mais ces Vérités, quoiqu'obscures en elles-mêmes, sont *évidemment croyables*, parce qu'elles ont des preuves internes & externes dont la réunion forme une démonstration si rigoureuse, que tout homme qui les conçoit ne peut s'empêcher de dire : *O Dieu! s'il y a de l'erreur, c'est toi qui nous a trompés* : mais tu ne peux tromper personne, donc il n'y a point d'erreur.

Bayle (*a*) tâche de prouver la thèse de notre Auteur par deux raisons ; 1. parce que tout le monde avoue que nos Mystères sont si profonds, qu'il faut pour les croire captiver son entendement sous l'obéissance de la Foi ; & 2. parce que nous n'avons pas pour croire cette évidence irrésistible par laquelle nous connoissons que *le tout est plus grand que sa partie*, que *6 est la moitié de* 12, &c.

Je réponds qu'il faut en effet captiver nos esprits pour croire les vérités mêmes, mais que tout esprit raisonnable est entraîné par l'évidence des motifs dès qu'il se les applique. J'avoue que de ces deux propositions, *il faut croire*, *6 est la moitié de* 12, celle-ci est la plus claire, le sujet y contient immédiatement l'attribut, point d'idée moyenne entre 6 & la moitié de 12 : mais si cette condition étoit néces-

(*a*) Comment Philosoph. p. 2. ch. 10.

néceſſaire pour qu'une vérité fût *rigoureuſement démontrable*, adieu non ſeulement la Religion, mais la Géométrie même. Ce n'eſt donc pas le défaut d'une démonſtration rigoureuſe qui fait les rebelles en Théologie. Eh ? peut-on douter que la Géométrie ne trouvât des refractaires, ſi elle enſeignoit des vérités auſſi contraires à nos paſſions?

Que ſera-ce, ſi j'ajoûte que l'évidence des motifs de notre Foi eſt abſolue, au-lieu que celle des Vérités Géométriques n'eſt que conditionnelle ? Car le Chrétien éclairé peut toujours dire, *Voilà la vraie Religion*, au-lieu que le Géomètre peut ſeulement dire, *Voilà un vrai Triangle équilatéral*, ſi mes meſures ſont bien priſes. Or ſi cette première Propoſition d'*Euclide* n'eſt vraie qu'hypothétiquement, que doit-on penſer de toutes celles qui en ſont les ſuites, & qui font la Géométrie ?

Mais, dit notre Auteur, *il faut pour embraſſer la Religion Chrétienne que le cœur aide à perſuader l'eſprit.* Ceci veut dire en termes moins polis mais plus juſtes, qu'il faut pour cela le *concours ſurnaturel de la Grace.*

Remarque.

Soit : mais ne faut-il pas le concours naturel de Dieu pour devenir Géomètre ? & ſi cela n'empêche pas que la Géométrie ne ſoit *rigoureuſement démontrable*, pourquoi le Concours ſurnaturel empêcheroit-il que la Religion Chrétienne ne le fût auſſi ?

V. *Je n'ai plus qu'un mot à dire, & qui eſt preſque inutile. C'eſt ſur le ſtile de l'Ouvrage. On l'a trouvé triſte & ſec. J'avoue qu'il l'eſt, mais je ne crois pas qu'il dût être autrement. Quand j'au-*

j'aurois été capable de le parer de fleurs, la sévérité du sujet ne le permettroit pas.

Remarque.

L'Auteur est trop modeste, je ne souscris point à ce principe, *que tout sujet sévère doit se traiter d'une manière triste & sèche.* Aussi réunit-il dans ce petit Ouvrage l'agréable à l'utile. Il nous y démontre d'une manière sensible cette consolante vérité, *que la somme de nos biens surpasse infiniment celle de nos maux.*

Tout le monde sait d'avance qu'il n'est point d'Or sans écume. C'est pourquoi j'ose me flater que le grand & illustre Auteur aura égard dans la 3. édition à celles de mes remarques qui se trouveront confirmées par le jugement du Public, auquel je les soumets avec autant de desintéressement que si elles n'étoient pas miennes. J'espère que cette disposition servira d'excuse à la liberté d'une censure où j'ai plus consulté les loix de la Logique que celles de la Rhétorique, & qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment véritablement le progrès des Sciences. J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

N. N.

ARTICLE X.

LUCINA sine CONCUBITU.

C'est-à-dire,

Lucine affranchie des Loix du Concours. *Lettre adressée à la Société Royale de Londres*, dans

laquelle on prouve, par une évidence inconteſtable, tirée de la Raiſon & de la Pratique, qu'une Femme peut concevoir & accoucher ſans avoir de commerce avec aucun homme. Traduite de l'Anglois d'*Abraham Johnſon*. 1750. pp. 57. ſans la Préface.

&

CONCUBITUS ſine LUCINA, *ou* le Plaiſir ſans peine. *Réponſe à la Lettre précédente*, à *Londres* 1750. pp. 59.

NOus joignons ici enſemble deux Brochures, qui toutes deux enviſagent la même choſe ſous des faces bien différentes. La première, ſévére dans ſon ſyſtême, aſſujettit à des peines ſans mélange de plaiſir : la ſeconde, plus indulgente, ne veut procurer que plaiſir, & bannir toute peine. Le Traducteur *François* rapporte dans l'Avertiſſement, par quel hazard il eſt venu à traduire cette Pièce de l'*Anglois*. Voici comment il rapporte ſon hiſtoire. „ Il y avoit au juſte 14 mois & „ 17 jours que j'étois à *Londres* pour affaire de „ mon Commerce, ſans en être jamais ſorti que „ pour me promener à *Greenwich* ou à *Chelſea*, „ lorſque par une Lettre de *Bordeaux* datée du „ 20 *Mars* dernier, j'apris que ce même jour ma „ chère Epouſe étoit accouchée d'un gros gar„ çon, qui ſe promettoit bien de vivre. Cette nou„ velle qui en *France* m'eût comblé de joye, „ attendu que la fécondité de ma femme ne m'a„ voit encore produit que des filles (*a*), fut pour „ moi un coup de poignard ..... Je fus donc acca„ blé de cette nouvelle ; le poiſon de la jalouſie „ cou-

(*a*) J'en ai cinq vivantes, & il m'en eſt mort deux.

„ coula dans mes veines, & j'en éprouvai toutes
„ les horreurs..... J'avois déjà passé huit jours
„ sans me montrer dans les Cabarets, ni dans les
„ Jardins, lorsqu'un matin, allant à la Bourse,
„ je voulus prendre un doigt de *Ponch*..... J'en-
„ trai pour cela au hazard dans un de ces scientifi-
„ ques Caffés, où se débitent les *Papiers*, & les
„ autres Nouveautés de *Londres*. Un garçon
„ me présenta un *Pamflet*, dont le titre piqua ma
„ curiosité. Je donnai mon Scheling, & je mis
„ l'écrit dans ma poche. Retiré dans ma cham-
„ bre, après mon diné, je lus la Lettre d'*Abra-*
„ *ham Johnson*, & je fus un peu soulagé: je dor-
„ mis trois heures la nuit suivante (*a*). Je la re-
„ pris, dès que je fus réveillé; l'ayant relue at-
„ tentivement, je fus presque aussi-tôt convain-
„ cu de la réalité d'une découverte que j'avois
„ tant d'intérêt d'applaudir. C'étoit assurément
„ bien malgré moi, que je soupçonnois la vertu
„ de ma digne épouse..... Au-reste l'injure
„ que j'ai pu faire à ma chaste & fidèle Compa-
„ gne, n'a été que trop réparée. Je lui en ai de-
„ mandé mille fois pardon, & dans l'instant mê-
„ me que j'écris je l'expie encore. Voilà donc
„ l'heureux fruit que je pus tirer de la lecture
„ de *Johnson*: le calme succéda tout-à-coup au
„ trouble, & j'eus toute la liberté d'esprit néces-
„ saire pour me disposer à repasser en *France*....
„ Je fus reçu chez moi comme un bon mari doit
„ l'être après une absence considérable. Cepen-
„ dant le nouveau-né me tracassoit fort, je vou-
„ lus en avoir le cœur net..... Ce fut le lende-
main

(*a*) Remarquez que je n'avois pas fermé l'œil depuis les Lettres de *Bordeaux*.

„ main matin que j'interrogeai ma femme. Elle
„ me répondit par un torrent de larmes. Je m'en-
„ durcis, & j'exigeai d'elle l'aveu d'une faute,
„ dont je promis le pardon. Elle proteſta con-
„ ſtamment de ſon innocence, & m'avoua ſeu-
„ lement qu'un jour un Négociant *Nantois* lui
„ ayant donné la collation ſur ſon bord, le Bâti-
„ ment s'étoit écarté, pour les promener le long
„ de la rade, & que ce jour étoit l'époque d'un
„ évènement où elle ne comprenoit rien. Plein
„ de mon Auteur *Anglois* j'inſiſtai ſur les cir-
„ conſtances de cette promenade, ſur le rhumb
„ de vent qui régnoit alors, ſur le degré de chaud
„ ou de froid qu'elle avoit éprouvé dans l'air &c.
„ Elle me répondit comme une femme aſſez peu
„ au fait de toutes ces queſtions; mais par l'idée
„ qu'elle s'efforça de me donner des diſpoſitions
„ du Ciel, je compris qu'alors les vents devoient
„ être au-moins *Sud-Oueſt*. De-là je conjectu-
„ rai que l'air de la marine étant duement impré-
„ gné des *molécules organiques*, ſi bien décrites
„ par nos *Plines* modernes (*a*), elle en avoit a-
„ bondamment reſpiré (*b*). Je dois tout mon re-
„ pos à cet éclairciſſement.... Vous avez, Ami
„ Lecteur, mon hiſtoire: le remède qui m'a
„ réuſſi, je vous l'offre. J'ai cru devoir en bon
„ citoyen, traduire & publier l'Ecrit de *Jonhn-*
„ *ſon*..... Que d'innocentes perſécutées vont
„ impoſer ſilence aux brocards! Une femme éloi-
„ gnée de ſon mari, le fait jouir des droits de la
„ pa-

(*a*) *Hiſtoire du Cabinet du Roi, Tom. II. p. 54.*

(*b*) J'ai adopté le ſyſtême des *Molécules*, préférable-ment à celui des Inſectes humains, ou des Embryons flot-tans dans l'air, qui eſt celui de l'Auteur *Anglais*, parce que le premier m'a paru plus analogique & plus ſimple.

„ paternité : c'eſt le fruit de quelque promenade
„ par terre ou par eau : cette femme a voulu pren-
„ dre l'air, & les *molécules organiques* n'atten-
„ doient qu'un ſouffle, un petit rhumb de vent,
„ pour ſe loger chez elle.... On a découvert des
„ animaux, qui, comme les plantes, viennent de
„ bouture (*a*). Les femmes ſtériles en *Perſe*
„ croyent fermement, qu'il ſuffit, pour deve-
„ nir fécondes, de paſſer ſous un cadavre mâle,
„ & qu'il influe même de loin ſur elles". Que peut-on oppoſer à leur expérience ?

Paſſons maintenant au ſecret de *Johnſon*, qu'il dit n'être arrivé à ſon point de perfection, qu'après un travail de quinze années entières. Il prétend prouver par une évidence inconteſtable, qu'une femme peut concevoir & accoucher ſans avoir eu de commerce avec aucun homme. Les proteſtations d'innocence d'une jeune fille qui ſe trouvoit enceinte, & un paſſage de la *Religion démontrée de Wollaſton*, lui donnèrent occaſion à inventer ſon ſyſtême. Il commença à s'interroger ſoi-même. „ Si ces petits embrions ſont diſ-
„ perſés de cette façon, & pris dans la bouche avec
„ les alimens; de plus, s'il ne faut qu'un lit chaud
„ pour les dilater & les développer, juſqu'à ce
„ qu'ils deviennent trop grands pour être gênés
„ davantage, ſemblables en cela à la ſemence des
„ concombres; ſi enfin c'eſt-là tout le myſtère
„ de la génération, (& l'expérience m'a pleine-
„ ment convaincu depuis qu'il l'eſt en effet)
„ pourquoi le fœtus ne pourroit-il pas éclôre
„ dans les vaiſſeaux ſéminaires de la femme,
„ auſſi bien que paſſant par les organes des deux
„ ſe-

(*a*) Le Polype d'eau-douce.

„ ſexes ? Pourquoi l'animalcule ou le petit ani-
„ mal feroit-il un progrès ſi tardif ? Pourquoi
„ feroit-il un ſi grand circuit, lorſqu'il a un
„ chemin bien plus court pour venir au jour ?
„ Quant au *tamis* que notre Philoſophe place
„ dans le corps des hommes, il faut pardonner
„ cette bévue à ſon ignorance en Anatomie.
„ Le ſeul doute qui me reſtoit alors, étoit
„ ſi l'animalcule voltigeoit réellement dans
„ l'air, & s'il paſſoit par la gorge, comme il
„ il le prétend. Le hazard vint encore heureuſe-
„ ment me tirer de ce dernier doute, & les ténè-
„ bres ſe diſſipèrent à la lecture d'un paſſage des
„ *Géorgiques* de *Virgile*, où il aſſure que certai-
„ nes jumens de ſa connoiſſance, étoient féconn-
„ dées pas un vent d'Occident. Je n'héſitai donc
„ plus à regarder ce vent comme un de ces en-
„ droits convenables, & comme le véhicule pro-
„ pre pour ces *Embrions* flottans. Sur ces princi-
„ pes, après beaucoup d'épreuves de mon inven-
„ tion, je vins à bout de fabriquer une Machine
„ *Cilindrico-catoptrico-rotundo-concavo-con-*
„ *vexe*, dont je donnerai inceſſamment la figure
„ au Public, pour la ſatisfaction des Curieux :
„ elle ſera deſſinée par *Heymann*, & gravée par
„ *Vertue*. Cette machine fut lutée hermétique-
„ ment d'une terre électriſée, ſelon les plus ſtri-
„ ctes loix de l'Electricité. Je plaçai dans une
„ poſition convenable vers l'Occident une eſpè-
„ ce de *ſouricière*, pour intercepter les *animal-*
„ *cules* flottans dans cette partie prolifique du
„ Ciel : l'événement répondit à mon attente.
„ Mais comment ſavoir ſi ces *animalcules* pou-
„ voient acquérir la maturité néceſſaire à leur

„ exiſ-

„ exiſtence en paſſant ſeulement par les vaiſſeaux
„ ſéminaires de la femme, & comment en faire
„ l'expérience? Je me décidai à faire mes expé-
„ riences, & à tout hazarder ſur une Soubrette.
„ Mon choix fait, je perſuadai à cette fille qu'el-
„ le étoit malade, je lus cinq fois *Jacob Behmen*,
„ puis mêlant quelques animalcules dans une
„ préparation chymique, je la fis prendre à cette
„ fille comme une médecine. J'avois eu la pré-
„ caution de renvoyer mon valet, & je ne per-
„ mis dans mon voiſinage à aucun être mâle de
„ forme humaine d'aborder ſeulement le logis.
„ En ſix mois, dit *Johnſon*, ma médecine avoit
„ fait un effet très-viſible ſur le ſujet.

L'Auteur n'a pas oublié un paſſage d'*Hippocrate*, qui favoriſe ſon opinion, ni un autre de *Galien*, qui prétend démontrer qu'il n'eſt point ſurprenant qu'une dent jettée en terre produiſe un homme; & le Traducteur confirme encore la poſſibilité de la conception de la femme ſans commerce d'homme, par un Arrêt notable de la Cour du Parlement de *Grenoble*. L'Hiſtoire ancienne offre auſſi à notre Auteur pluſieurs preuves, qu'il a très-bien ſu mettre à profit. Mais ſa plus grande reſſource eſt l'illuſtre *Warburton*, auquel il en appelle.

L'Auteur de la Réponſe à cette Lettre a très-bien compris quel étoit le but que l'Auteur de ce ſyſtême avoit en vue. Voici comment il s'exprime p. 6. „ Quoique l'application que vous avez
„ faite de vos talens dans cette occaſion, dût
„ m'en donner une idée aſſez médiocre, je ne
„ puis m'empêcher de les admirer; & pour vous
„ prouver à quel point je les reſpecte, j'avouerai

„ ſin-

„ ſincèrement & ſans flatterie, que je vous en-
„ crois de ſuffiſans pour devenir un digne mem-
„ bre de cette illuſtre Société, que vous vous ef-
„ forcez de tourner en ridicule.

Il ne pouvoit mieux venger cette Société qu'en oppoſant à ce ſyſtême un autre, qui non ſeulement fût auſſi plauſible que le premier, mais qui eût encore l'avantage du plaiſir ſans peine. *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci.* En commençant de décrire ſon Syſtême, voici en quels termes il s'adreſſe au beau ſexe de la *Grande-Bretagne*„: Réjouiſſez-vous habitantes de la *Gran-*„ *de-Bretagne*, oubliez pour toujours les *John-*„ *ſons*, les *Haymarkets*, &c. Venez à *Cold-*„ *Bath-Fields*: demandez hardiment *Richard* „ *Roe*, & vous verrez un homme dont l'inten-„ tion eſt de vous diſpenſer des inconvéniens „ de la groſſeſſe & des douleurs de l'enfante-„ ment. C'eſt-là que le plaiſir revêtu de tous les „ traits de la réalité, & non pas un amuſement „ frivole & l'ombre d'un bonheur imparfait, ſe-„ ra mis en uſage pour ſatisfaire vos déſirs.

Après ce préambule galant il annonce ſon projet. „ Rempli de la réuſſite certaine de mon pro-„ jet, & frappé de l'idée des avantages qui de-„ voient en réſulter pour ma Patrie, je quittai „ mon logement en ville, & je me retirai dans „ un quartier où les loyers ſont à beaucoup „ meilleur compte: je fis applanir un terrain aſ-„ ſez ſpacieux, que je fis entourer de murailles, „ & je diſpoſai de côté & d'autre des fours, ou „ plutôt des matrices artificielles, dont l'uſage „ devoit être de recevoir cette charge précieu-„ ſe que les faveurs de l'amour accompagnent.

„ Pour

„ Pour m'expliquer en termes plus intelligibles, „ je diſpoſai dans les allées de mon jardin des „ couches de fumier, j'y ajuſtai des barils, des „ tonneaux, des poinçons, des pipes & des fou„ dres, des réciplens en un mot de toute gran„ deur : je plaçai dans chacune de ces étuves un „ panier de coton, & j'y ſuſpendis un Thermo„ mètre pour m'aſſurer du degré de chaleur né„ ceſſaire à mon opération. Je fis, à l'exemple du „ ſavant Auteur de ce Traité, pluſieurs trous ou „ régiſtres au couvercle de ces fours. Je les gar„ nis chacun de leur bouchon, afin d'y pouvoir „ faire entrer ou ſortir l'air extérieur ou intérieur, „ & y conſerver toujours par ce moyen un degré „ de chaleur égal à celui du Corps-humain. A„ près une exacte obſervation je trouvai qu'une „ femme, telle variation qu'il puiſſe y avoir dans „ les tempéramens, eſt au-moins de trois degrés „ plus chaude qu'une poule.

„ Je compoſai de plus une liqueur *Analepti„ co-Alexi-Pharmaco-Cardiaco-Nutritive*, „ pour ſervir d'alimens aux fœtus, après qu'ils „ auroient été dépoſés dans mes étuves. Il me „ reſtoit encore à trouver un moyen de faire dé„ loger ces petits embryons de leur ſéjour ordi„ naire. Lorſque quelque difficulté m'arrête en „ travaillant, mon habitude eſt de me renfermer „ dans mon cabinet. Après bien des tourmens, „ mes yeux ſe fixèrent ſur un vieux *in-douze*, „ ſur le dos duquel le Libraire attentif & ména„ ger avoit écrit ſur un petit morceau de papier, „ *Traité des Pierres précieuſes* par *Boëtius*. „ Quoique je n'euſſe pas le moindre eſpoir de „ trouver le moyen de faire accoucher les fem-

„ mes dans un Livre qui ne traite que des Pierres
„ précieuſes, mes yeux s'occupèrent à parcourir
„ la page qui s'étoit préſentée à l'ouverture du
„ Livre, & ſe fixèrent ſur un Chapitre en tête
„ duquel je lus le mot *Ætites*.

„ Je parvins à un article dans lequel l'Auteur
„ nous apprend d'après l'expérience qu'il en a faite, que ſi une femme enceinte porte cette pierre d'aigle à ſon bras, elle n'aura jamais de fauſſes couches : que ſi au-contraire elle l'attache à ſa jambe, ou à telle autre partie du corps inférieure, le fœtus de tel âge, dans quelle circonſtance qu'il puiſſe être, ſortira immédiatement du ventre de ſa Mère. Je me réſervai pour ſubir ma première épreuve, une jeune fille de l'âge de ſeize ans. Je la gardai pendant ſept jours & trois heures: à l'expiration de ce terme je la menai dans mon jardin, & après avoir préparé un de mes plus petits fours, dans lequel j'introduiſis au moyen du fumier dont je l'entourai, le degré requis de chaleur de 35 degrés & un ſeizième, je pris une de mes pierres d'aigle que je lui attachai avec un ruban au-deſſus de la cheville du pied. Ainſi diſpoſée pour ce grand-œuvre, je la fis entrer dans l'étuve, & je la plaçai verticalement ſur le panier rempli de coton, qui devoit recevoir l'enfant dont elle étoit enceinte. Je n'avois pas encore achevé deux tours de promenade, & mon eſprit inquiet travailloit encore à comprendre comment ce miracle pouvoit s'accomplir, que j'apperçus ma jeune Ecolière bondiſſant, pour ainſi dire, du plaiſir dont elle étoit ſaiſie, qui me prenant précipitamment par la main, me dit avec un tranſport

„ qui

„ qui égaloit à-peine celui que je reſſentois ..
„ *C'en eſt fait ... mon cher Ami, c'en eſt fait.*
„ Que l'on imagine (*ſi cela eſt poſſible*) la joye
„ dont je fus tranſporté à cette nouvelle. Je fis
„ mon compliment à la Demoiſelle de ce qu'el-
„ le venoit de reconvrer l'état dont elle jouiſſoit
„ avant ſon entrée dans ma maiſon, & je vo-
„ lai vers le four qu'elle venoit de quiter : une
„ foible voix que je crus entendre ſortir de l'étu-
„ ve, & qui en ſortoit effectivement, ſuſpendit
„ un moment ma courſe : j'arrivai cependant, &
„ mettant la tête dans le tonneau, je vis (la poſté-
„ rité le croira-t-elle ?) un petit garçon bondiſ-
„ ſant ſur le lit de duvet que je lui avois préparé ;
„ je fermai auſſi-tôt le four, & courant promp-
„ tement chercher chez moi un baſſin rempli de
„ l'analeptic que j'avois compoſé, j'y plongeai
„ l'enfant qui venoit de naître.

„ Soit qu'il faille que le fœtus reſpire conti-
„ nuellement lorſqu'une fois il a commencé à le
„ faire, ſoit que le conduit de la reſpiration ne fût
„ pas ouvert à celui qui venoit d'éclôre dans un
„ tems où, ſuivant les meilleurs Auteurs, il au-
„ roit dû l'être, j'eus le chagrin de voir noyer en
„ peu de ſecondes mon fils unique & mon héri-
„ tier.

Il faut avouer que ces deux projets renferment des découvertes également heureuſes, & qu'ils ſont également probables.

ARTICLE XI.

DAV. RENALDI BULLERII *Dissertationum Sacrarum Sylloge*. Amstelædami 1750 in-8.

C'est-à-dire:

RECUEIL *de* Dissertations Sacrées *par* Mr. *Boullier*, à Amsterdam chez *François Changuion* 1750 in-8. pp. 266. sans la Dédicace & la Préface.

QUoiqu'on ne manque pas de Commentaires sur les Livres Sacrés, il y reste encore bien des endroits obscurs: on ne peut donc qu'être très-sensible aux soins que prennent ceux qui par de mûres réflexions & des raisonnemens solides cherchent à en pénétrer le vrai sens. Ce n'est que par une étude appliquée & soutenue des Langues savantes, qu'on peut le découvrir. Mr. *Boullier* est un des Théologiens qui les possèdent le mieux. Doué d'une connoissance étendue des Langues *Hébraïque* & *Grecque*, observant les règles d'une Critique sage & judicieuse, il répand dans les Dissertations que nous annonçons un beau jour sur divers passages de l'*Ecriture Sainte*, que les Savans lui paroissoient n'avoir pas encore assez approfondis; & il nous fait espérer dans sa Préface, d'en examiner d'autres dans la suite, s'il voit que ses efforts ne sont pas desagréables aux Savans. C'est de quoi nous croyons pouvoir lui répondre avec confiance, & nous le prions en conséquence de ne pas tarder à dégager sa parole.

L'Ouvrage est dédié à l'illustre Evêque de *Cloyne*, qui est regardé avec raison comme le Patron des Lettres en *Irlande*. Les

Les Dissertations que contient ce Recueil, sont au nombre de huit. La première roule sur la prédiction de *Balaam*, *Nombr. XXIV.* 16, 17. Mr. *Boullier* examine d'abord si ce Prophète doit être regardé comme envoyé de Dieu, ou comme un faux Prophète. Il réfute le sentiment de ceux qui le qualifient de faux Prophète, & montre qu'il étoit un vrai Prophète de Dieu. Il pénètre ensuite dans la nature de l'inspiration, & tâche de développer la manière dont le St. Esprit se communiquoit aux Prophètes. Cette discussion est d'autant plus nécessaire, qu'elle fait connoître la nature des Oracles que les Théologiens appellent *typiques*, que Mr. *Boullier* développe avec beaucoup de précision, & lève les objections qu'on pourroit former contre son opinion. Ce qui a de tout tems embarassé le plus les Interprètes dans la prédiction de *Balaam*, sont ces paroles, *& il détruira les enfans de Seth*, lesquelles si on les entend du Patriarche de ce nom, sont équivalentes à celles-ci, *les enfans d'Adam & tous les habitans de la Terre*, ce qui ne sauroit en aucune manière être attribué à *David* ou à *J. C.* D'autres Interprètes panchent à croire que par *Seth* il faut entendre ou un Roi des *Moabites*, ou une Ville de ce Peuple, qui dans ces tems-là fût connu & célèbre. Toutes ces différentes explications n'ont pu satisfaire Mr. *Boullier*, il en propose une toute nouvelle. Il pense que dans le Texte *Hébreu* il faut lire au lieu de שֵׁת, en transposant le point de la lettre *Schin* du côté droit au gauche, שׁת, qu'il croit être pour שְׁאֵת, qui signifie *enflure d'esprit*, *arrogance* & *fierté*, Mr. *Boullier* propose ce qu'il croit ap-

puyer sa conjecture, & montre de quelle manière ces paroles de *Balaam* doivent être appliquées à *David* & à *J. C.*

Cependant l'explication la plus ancienne & la plus naturelle est celle qui traduit, *il dominera sur les enfans de Seth*, & d'entendre par les *enfans de Seth* le Genre-humain, les Hommes en général. Le terme de l'Original פְּרָכְרָ est obscur, il ne se trouve que dans un seul autre passage. *Esaïe* XXII. 5. מְפַרְכֶּרֶת *evertens parietem*: cette confrontation favorise le sens de domination: si l'on traduit *evertet filios Seth*, *il renversera*, cette expression ne peut-elle pas marquer les victoires du Messie sur les hommes aveugles & idolâtres? Le Paraphraste Chaldaïque *Onkelos*, les Versions Arabe & Syriaque y donnent le même sens de *dominer*. Les LXX. traduisent συνομεῖται, *il mènera captifs*, ou *il sortira pour amasser du fourage*. *Symmachus* a ἐρευνῶν, *il recherchera*, *il sondera*. Toutes significations qui n'ont aucun rapport à la destruction, & qui peuvent convenir au Messie & au Messie comme Roi. Maimonides, *Tract. de Reg. Hebr. Chap.* XI. entend par פָּרַךְ *dominer*; car en appliquant ce trait de l'Oracle au Messie, il cite le *Ps.* LXXII. 8. ce qui n'est point équivoque. On peut appuyer ce sens par une conjecture: פֶּרֶךְ signifie *sommet*, *vertex*; rien de plus naturel que de supposer qu'il y avoit peut-être un verbe qui signifioit *être élevé*, d'où naît naturellement l'idée de domination: il n'y auroit donc qu'à lire פָּרַךְ au-lieu de פָּרַכְרָ: le changement du *Resch* en *Daleth* a pu

pu aiſément ſe faire, à cauſe de la légère différence qu'il y a entre ces deux lettres. La dénomination d'*Enfans de Seth* pour déſigner le Genre-humain en général, n'a rien que de ſimple; parce que tous les hommes qui exiſtent, deſcendent directement de *Seth* par *Noé*, qui en deſcendoit en droite ligne. Pour combattre le ſens de l'expreſſion *Enfans de Seth*, il faut en même tems combattre le ſens de *dominer*, de רדה, parce qu'il n'y a perſonne qui conſerve à ce mot l'idée de détruire, quand il entend par les *Enfans de Seth* les hommes en général.

Mr. *Boullier* a joint à cette Diſſertation un Appendix, dans lequel il examine le conſeil que donna *Balaam* à *Balac*. Si l'on ſuit les verſions ordinaires de ce paſſage, on s'appercevra bientôt qu'il n'eſt pas clair. Mr. *Boullier* remarque que ce qui a trompé les Interprètes eſt le mot יעץ, qui ſignifie en Hébreu *donner conſeil*, mais qui, s'il eſt pris dans le ſens chez les Arabes, ſignifie *avertir quelqu'un que l'ennemi s'avance vers lui*: & c'eſt ainſi que Mr. *Boullier* prouve avec beaucoup de vraiſemblance & d'érudition, qu'il faut l'entendre dans ce paſſage.

Paſſons maintenant à la ſeconde Diſſertation, qui ne cède en rien à la première pour la juſteſſe des raiſonnemens & la force des preuves que le ſavant Auteur y emploie. Le raviſſement d'*Enoch* & d'*Elie* en fait le ſujet, comme ils ſont rapportés *Gen.* V. 24. & 2. *Rois* II. 9—12. Sans s'arrêter aux traditions des *Juifs* ſur cet événement, & ſans adopter aucune opinion des anciens Docteurs *Chrétiens*, ni de celles des modernes,

Mr. *Boullier* prend uniquement pour ſon guide le texte *Hébreu*, qu'il ſuit pas à pas, & tâche de découvrir par cette voie la manière dont ces enlèvemens ſe ſont faits. Route naturelle & d'autant plus ſure, que la prévention ne ſauroit s'y rencontrer. Il s'engage d'abord à examiner ces trois choſes. Premièrement, quel jugement on doit porter du raviſſement d'*Enoch*; enſuite il tâche de pénétrer pourquoi l'*Ecriture Sainte* a répandu quelque obſcurité dans le récit d'un événement auſſi mémorable; & enfin, il s'applique à démontrer que de quelque manière qu'on entende ce raviſſement, il fournit de bonnes preuves pour établir l'immortalité de l'Ame. Mr. *Boullier* ſe fonde ſurtout ſur le paſſage de l'Apôtre aux *Hébr.* XI. 5. où il dit que *par la foi Enoch fut tranſporté pour ne point voir la mort*, & il conclut qu'il fut tranſporté en vie dans le Ciel. L'enlèvement d'*Elie* reſſemblant beaucoup à celui d'*Enoch*, Mr. *Boullier* prend de-là occaſion de l'examiner auſſi, & fait ſentir combien ſont foibles les raiſons qu'un Auteur anonyme a employés dans la *Biblioth. Britann. T. XI. p.* 197. pour jetter du doute ſur l'un & ſur l'autre. Il recherche pourquoi l'*Ecriture Sainte* a laiſſé quelques nuages ſur ces deux événemens. Il croit que comme *Enoch* & *Elie* étoient des types de *J. C.* ils devoient reſter au-deſſous de leur original. Le St. Eſprit nous parle de l'enlèvement d'*Enoch* en très-peu de mots, & encore ambigus. *Elie* fut enlevé dans un tourbillon, en la préſence du ſeul *Eliſée*: mais l'aſcenſion de *J. C.* au Ciel a été confirmée par des preuves au-deſſus de toute exception.

Dans l'Appendix joint à cette ſeconde Diſſertation

tion Mr *Boullier* examine la manière dont *Joseph* rapporte la mort de *Moïse*, que le fameux *Le Clerc* n'a pas saisie, & ce que dit *St. Jude* vs. 9. du *corps de Moïse*, par lequel il croit qu'on peut entendre la Nation *Juive*. Quoiqu'il n'ait point d'autorité pour prouver son opinion, il lui semble que le proverbe dont *J. C.* se sert dans sa prédiction de la ruine de *Jérusalem*, Luc XVII. 37. la favorise, prétendant que par ce *corps mort* il faut entendre le corps de *Moïse*. Mais ce proverbe étant familier aux *Juifs*, est-il probable que *J. C.* s'en soit servi dans un autre sens que dans celui qu'ils lui donnoient? D'ailleurs les *Juifs* qui étoient toujours prêts à criminalizer tout ce que *J. C.* disoit, auroient-ils laissé tomber une injure comme celle là, vu le respect qu'ils avoient pour la mémoire de leur Législateur? La vénération des *Payens* pour leurs Héros, & le culte qu'ils leur rendoient après leur mort comme à des Divinités, a engagé Mr. *Boullier* à examiner un passage de *Xénophon*, que *Cicéron* a mal traduit suivant lui dans son *Cato major*.

La troisième Dissertation roule sur l'argument que *J. C.* allègue aux *Saducéens* en *St. Matth.* XXII. 31, 32. pour leur prouver la résurrection des morts, tiré de ces paroles que Dieu avoit dites autrefois à *Moïse* Ex. III. 6. *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob*. On ne voit pas d'abord comment le Dogme de la Résurrection peut se déduire de ces paroles. Les efforts que la plupart des Interprètes ont faits pour le découvrir, ont été sans succès, ni au gré de Mr. *Boullier*. Ils s'accordent tous à en recueillir la certitude d'une Vie à venir, où les hommes

ſeront heureux ou malheureux, ſelon qu'ils auront vécu en ce Monde: ce qui ne ſuppoſe pas ſeulement l'immortalité de l'Ame, mais encore, comme le corps eſt une des parties eſſentielles de l'homme, on peut, diſent-ils, en inférer la Réſurrection du Corps, puiſqu'autrement l'homme ne ſeroit pas heureux ou malheureux dans l'autre Vie. Mais Mr. *Boullier* croit que *J. C.* en alléguant ces paroles, a eu deſſein de prouver directement & immédiatement la Réſurrection du Corps.

Pour établir ſon ſentiment, il fait d'abord connoître les opinions de ceux que *J. C.* veut convaincre, opinion que le *N. T.* (*a*) & l'Hiſtorien *Joſephe* (*b*) nous apprennent en plus d'un endroit. On a cru mal à propos qu'ils ne reconnoiſſoient que les cinq Livres de *Moïſe*: notre Auteur trouve la ſource de cette mépriſe, en ce qu'on a pris les ſentimens d'une partie d'entr'eux nommés *Bathuſiens*, qui vivoient parmi les *Samaritains*, pour ceux de toute la Secte. Sans indiquer ici à combien d'égards ils erroient, qu'il nous ſuffiſe de dire, après Mr. *Boullier*, que l'origine de leur erreur venoit de ce qu'ils n'admettoient rien que de corporel. En partant de ce principe reconnu, il montre que le raiſonnement que *J. C.* leur fait, étoit un argument *ad hominem*, & combien il étoit propre à les convaincre. N'avez-vous point lu, leur dit *J. C.* ce que Dieu déclara à *Moïſe* du milieu du buiſſon: *Je ſuis le Dieu d'Abraham* &c. Or Dieu n'eſt point le Dieu des morts, mais des

(*a*) Marc. XII. 18. Luc. XX. 27. Act. XXIII, 8.
(*b*) Ant. Judaïc. XIII. 9. XVIII, 2. Guerre des Juifs II. 12.

des vivans ; car ils vivent tous à lui ou par rapport à lui, savoir tous ceux dont il daigne ainsi s'appeller le Dieu. Mr. *Boullier* fait très-bien sentir que cette façon de parler *être le Dieu de quelqu'un*, surtout lorsqu'elle est employée à l'égard de personnes qui ne sont plus parmi les vivans, comme dans le cas dont il s'agit, doit signifier nécessairement qu'elles ne sont pas détruites, mais qu'elles jouissent d'une meilleure vie que celle qu'elles ont perdue par la mort, ou que du moins une vie plus heureuse leur sera rendue un jour. *J. C.* devoit-il développer aux *Saducéens* la preuve que ces paroles lui fournissoient pour établir la subsistance de l'ame après la dissolution du corps par la mort? Mais ce n'étoit pas de quoi il s'agissoit alors entr'eux ; il ne s'agissoit que de leur prouver la résurrection future. *J. C.* laisse à-présent de côté la première de ces questions, & sans toucher à leurs préjugés à son égard, c'est par ces préjugés même qu'il leur montre être en contradiction avec le témoignage de *Moïse* dont ils reconnoissoient la divinité, qu'il veut les convaincre de la vérité de la Résurrection, qu'ils contestoient. Les *Saducéens* ne distinguoient point l'ame du corps, ne faisant consister la première que dans l'harmonie des organes, dans la disposition convenable du cerveau & le mouvement vital de toute la machine, d'où il s'ensuivoit que dès que la vie animale étoit une fois éteinte, tout l'homme étoit détruit. Des gens qui pensoient ainsi, ne pouvoient du tout point espérer une vie après celle ci, à-moins qu'on ne vînt à leur persuader que leur corps réduit en poudre seroit un jour rétabli dans un état de vie. Mais voici Dieu qui a dit d'*Abraham*, &

ils

ils reconnoiſſent que c'eſt bien lui qui l'a dit d'*Abraham* mort depuis longtems, qu'il *eſt ſon Dieu*; paroles qui ne peuvent ſignifier autre choſe, ſi ce n'eſt que le Seigneur réſerve à ce ſaint homme une vie plus heureuſe que celle qu'il avoit paſſée ſur cette Terre. Ils croient qu'*Abraham* mort eſt actuellement dans un état d'inſenſibilité, n'eſt qu'un peu de poudre & de cendres, comment s'accomplira donc la promeſſe faite à ſon égard? Elle ne peut l'être, ſelon leurs principes, qu'autant qu'*Abraham* ſortira un jour de ſon tombeau pour en éprouver l'effet & jouir d'une vie heureuſe. Ils doivent donc reconnoître dans cet Oracle la vérité qu'ils révoquoient en doute.

Il eſt certain que ces paroles renferment en général la promeſſe d'une Vie à-venir, mais que l'on peut développer différemment ſelon la différente capacité de ceux à qui on veut la rendre ſenſible, & les principes dont ils conviennent avec nous. A gens qui admettent la diſtinction de l'ame d'avec le corps, il eſt aiſé de faire ſentir que cet Oracle nous apprend qu'*Abraham* vit actuellement, que la partie la plus conſidérable de lui-même, ſon ame, jouit de la bienheureuſe immortalité. Aſſurés de ce principe, on peut par des conſéquences éloignées leur en faire déduire la Réſurrection du corps. Mais avez-vous à faire à des *Saducéens*, à des gens qui croient que le corps eſt *tout l'homme*, commencez par leur faire inférer de ce principe, *Dieu n'eſt pas le Dieu des morts*, qu'il faut néceſſairement qu'*Abraham* mort depuis longtems revive un jour par la Réſurrection. Telle eſt la méthode que *J. C.* ſuivit avec eux ſuivant Mr. *Boullier*, & qui eut un tel ſuccès qu'ils n'eurent rien à

lui

lui repliquer. V. *Matth. XXII.* 34.

Mais cette Secte rejettant également l'immortalité de l'Ame & la réſurrection du Corps, pourquoi penſer qu'il étoit plus court pour l'amener à la perſuaſion d'une Vie à-venir, de l'y conduire par un de ces moyens plutôt que par l'autre? On comprend par ce qui a déjà été dit, que Mr. *Boullier* doit répondre à cette objection. Les *Saducéens* pouvoient plus aiſément comprendre la Réſurrection du Corps que l'immortalité de l'Ame. Ce n'eſt pas que l'une leur parût plus probable que l'autre, cependant elle étoit moins éloignée de leur manière groſſiére de concevoir les choſes; leur imagination pouvoit s'en former quelque idée; & ce n'étoit que par elle qu'ils jugeoient de la poſſibilité ou de l'impoſſibilité des choſes dont on leur parloit; une ſubſtance immatérielle étoit pour eux un être de raiſon. C'auroit donc été un ouvrage de trop longue haleine d'entreprendre de détruire une erreur auſſi enracinée dans leur eſprit. *J. C.* ne jugea pas l'occaſion favorable pour cela, & crut que pour le préſent il convenoit mieux de ſe borner au ſujet ſur lequel ils lui avoient propoſé leurs doutes.

Nous eſpérons d'avoir fait ſentir ſuffiſamment comment notre Auteur dévéloppe l'argument de *J. C.* Mais un pareil argument, un argument *ad hominem* étoit-il bien placé dans la bouche de ce divin Maître de la Vérité? Convient-il pour fermer la bouche à un Adverſaire, de ſe ſervir de principes reconnus par ce dernier, mais qu'on regarde ſoi-même comme erronés? Notre Auteur juſtifie parfaitement la ſageſſe de la conduite de *J. C.* dans cette occaſion, & en général l'in-

l'innocence de ce genre de raiſonnement. Ce n'eſt pas la ſeule fois que *J. C.* en a fait uſage. Mr. *Boullier* montre en particulier qu'il s'en eſt ſervi dans la Parabole du *mauvais Riche*, qui regarde ſuivant lui les *Saducéens*, & que *St. Paul* emploie la même méthode dans la plus grande partie du XV. Chap. de la 1. Epitre aux *Corinthiens*, où il traite la même matière de la Réſurrection.

Il eſt naturel d'être ſurpris, de ce que *J. C.* & les *Apôtres* paroiſſent en parlant de la Vie à-venir, s'être plus attachés à prouver la Réſurrection du Corps, que l'immortalité de l'Ame. Mr. *Boullier* en rend raiſon, & parcourt en peu de mots les notions que ceux qui connoiſſoient une Vie à venir, s'en étoient faites depuis le commencement du Monde juſqu'au tems du *Meſſie*, les uns la faiſant conſiſter uniquement dans l'immortalité de l'Ame, & les autres dans la Réſurrection du Corps. Ce dernier ſentiment paroît avoir commencé à prendre le deſſus après la *Captivité de Babylone*. C'étoit celui des *Phariſiens* du tems de *J. C* & ils l'ont encore. Quelques Pères de l'Egliſe paroiſſent avoir été dans la même idée, comme *Min. Felix*, *Tatien* &c. Mr. *Boullier* en allègue des paſſages qu'on ne ſauroit entendre autrement.

Enſuite il montre comment la Réſurrection de l'homme bien prouvée, peut nous conduire à nous aſſurer de l'immortalité de l'Ame ou de ſa ſubſiſtance après la mort du Corps, & que ſans cela il ne ſauroit y avoir d'*identité perſonnelle*; enfin, que dans les paroles qu'il explique, il y a plus qu'un *argument ad hominem*, qu'il y a un ar-

gu-

gument tiré de principes certains par des conſéquences éloignées à-la-vérité, mais juſtes. Si on examine avec ſoin la nature de l'homme & la manière dont Dieu s'énonce ici, on ne peut en effet qu'en conclure que les corps des Gens de bien ſeront un jour réunis à leurs ames. Dieu en formant l'homme lui donna un corps & une ame, qui auroient été unis conſtamment l'un à l'autre, ſi l'homme en perſévérant dans ſon intégrité ne ſe fût point rendu ſujet à la mort. Il eſt donc de l'état naturel de l'Ame d'être unie à un Corps fait pour être l'organe de ſes connoiſſances & l'inſtrument de ſon activité. Mais la mort que le péché a introduite, vient au bout d'un petit nombre d'années rompre cette union. Cependant l'homme tombé devient l'objet de la compaſſion de Dieu. Il dit à *Abraham* & à tous ceux qui imitent ſa foi, *Je ſerai ton Dieu*. Quels biens cette promeſſe nous donne-t-elle lieu d'eſpérer? Sans-doute la réparation des maux que le péché nous a faits, tout le bonheur dont la nature de l'homme eſt ſuſceptible ſelon le premier plan ſur lequel le Créateur l'avoit formé, la réunion pour toujours de ce corps & de cette ame faite primitivement pour être inſéparablement unis; au-lieu de cette vie devenue mortelle par le péché, une vie immortelle; & d'un corps incorruptible, au-lieu de ces corps périſſables que la mort réduit en poudre.

A cette Diſſertation Mr. *Boullier* a joint un Appendix, où il examine le ſentiment de *Th. Burnet* ſur les propriétés des Corps réſuſcités, & en particulier ſur celles du Corps de *J. C.* après ſa Réſurrection, & propoſe ce qu'il penſe lui-même ſur cette intéreſſante queſtion. Il croit que pre-

prement à ce qui conſtitue l'eſſence d'un corps organique, le corps de *J. C.* fut dans le même état, pendant les 40 jours qu'il paſſa ſur la Terre depuis ſa Réſurrection, que celui de *Lazare* & de tout autre qu'il avoit réſuſcité; mais que quand J. C. monta au Ciel il revêtit une forme tout autrement excellente, & des propriétés toutes nouvelles aſſorties au ſéjour qu'il alloit habiter. Qu'il en ſera de-même des corps des Fidèles qui réſuſciteront au dernier jour, qu'ils n'entreront point dans le Ciel ſans être dépouillés de tout ce qu'ils ont de terreſtre, en particulier des organes qui ne ſervent qu'à la vie animale; & que comme ils doivent être en tout conformes au corps de *J. C.* ils paſſeront auparavant par un état mitoyen entre celui où ils ſont actuellement & celui auquel ils ſeront réſervés pour l'éternité. Mr. *Boullier* croit donc qu'à la fin du Monde, à la venue du Juge des hommes, nous réſuſciterons, c'eſt-à-dire, nous reprendrons les mêmes corps eu égard à la *forme* & à la *ſtructure*, que ceux que nous aurons eus dans ce Monde; après quoi les hommes recevront chacun leur ſentence, & les corps des Elus ſeront *transformés*. Ainſi notre Auteur eſpère de concilier d'un côté ce que l'*Ecriture* dit, que les mêmes corps que nous avons à préſent nous ſeront rendus à la Réſurrection, & de l'autre que nous ſerons revêtus de corps ſpirituels & céleſtes, qui ſeront les mêmes quant à la *ſubſtance*, & différens quant à la *forme*. Que l'ame d'*Adam* auroit eu, s'il eût perſévéré dans le bien, le pouvoir de conſerver pendant un fort long tems les parties de ſon corps dans une harmonie entière, enſorte cependant que ce corps ſe ſeroit enfin réſolu un jour

dans

dans ſes principes, comme toutes les choſes terreſtres, ſi en vertu de la promeſſe divine ſon corps n'avoit pas dû être préſervé de la mortalité, ce que Dieu auroit fait en le tranſmuant & le rendant de terreſtre un corps céleſte. Ce qui porte notre Auteur à croire que nos ames recouvreront après la réſurrection ce pouvoir que le péché leur a fait perdre; mais dans un tel degré qu'elles préſerveront pour toujours leurs corps de la mortalité, & qu'ainſi il ne ſera pas beſoin que Dieu faſſe des miracles continuels pour faire ſubſiſter éternellement des ſubſtances corporelles périſſables par leur nature. Mr. *Boullier* ſoupçonne que c'eſt-là ce que *St. Paul* a en vue quand il dit, qu'*Adam, le premier homme, a été fait en ame vivante*, εἰς ψυχὴν ζῶσαν, & *le dernier Adam en eſprit vivifiant*, πνεῦμα ζωοποιοῦν, ſavoir ayant la force de conſerver éternellement la vie au corps auquel il ſera uni.

Mr. *Boullier* a deſtiné ſa quatrième Diſſertation à l'examen des paroles de *St. Luc* II. 2. de ſon Evangile, que notre verſion ordinaire rend ainſi: *Ce premier dénombrement fut fait lorſque Cyrenius avoit le gouvernement de la Syrie.* Ces paroles partagent les ſentimens des Interprètes, qui tous ont fait différens efforts pour les accorder avec la Chronologie. Quelques-uns ont tâché de les éclaircir par des explications ſavantes & ingénieuſes. Mr. *Boullier* les paſſe en revue, & après les avoir desapprouvées, il ſe joint à ceux qui ont recours aux conjectures. Nous nous bornerons uniquement à rapporter la ſienne, qu'il croit approcher de la certitude. Il corrige ainſi ce paſſage: αὕτη ἡ ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο ΠΡΟ ΤΗΣ

ἀπογραφὴ ἐγένετο ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου. Il veut donc qu'on ajoûte ces deux mots αὐτὴ πρώτη, à quoi panchoit auſſi le célèbre *Whitby*. Il eſt vrai qu'il eſt arrivé ſouvent que lorſqu'un mot revenoit deux fois, les Copiſtes par inadvertance ne l'ont écrit qu'une fois: mais alors ces deux mots doivent ſe ſuivre immédiatement, & Mr. *Boullier* auroit dû prouver par des exemples, que la même choſe étoit arrivée lorſque ces deux mots étoient ſéparés par un autre qui étoit entre deux.

Nous recevrions cependant volontiers la conjecture de Mr. *Boullier*, ſi par ſon ſecours on pouvoit lever les difficultés qu'on n'a pu ſurmonter juſqu'ici, & ſi le génie de la Langue *Grecque* admettoit une telle façon de parler. Qu'il nous ſoit permis de hazarder à réſoudre ce nœud *Gordien*, par une conjecture que nous croyons tout-à-fait nouvelle. Bien loin d'ajoûter la moindre choſe, nous n'ôterons qu'une ſeule lettre, qui a, ſuivant nous, ſi longtems embaraſſé le ſens de ces paroles. Nous voudrions lire: αὕτη ἀπογραφὴ πρὸ τοῦ ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου, c'eſt-à-dire, le dénombrement a été fait avant que *Cyrenius* fût Gouverneur de *Syrie*. Cette conjecture nous diſpenſe de faire violence à ces paroles pour les accorder avec la Chronologie. Mais pour qu'on ne nous croie pas ſur notre parole, voici par où nous l'établiſſons. Il n'eſt pas ſi difficile de changer πρὸ τοῦ en πρώτη, qu'on le croiroit à la première vûe. Les *Grecs* prononcent l'ου comme un ου; d'où il eſt arrivé qu'un Copiſte a pu écrire πρωτ au-lieu de πρωτ: un autre trouvant dans quelques Manuſcrits πρωτ, dans d'autres πρωτη, a cru bien faire, pour ne rien laiſſer en arrière, d'écrire πρωτη, lequel mot, com-

comme il n'avoit point de ſens ici, a été bientôt changé en πρώτη. On peut voir des exemples de cette exactitude ridicule des Copiſtes dans les *Prolegom. ad N. T.* de Mr. *Wetſtein* pag. 32, & dans la Préface du *P. Sabatier ad Epiſt. D. Pauli* p. 591.

Mais, nous dira-t-on, pourquoi cette leçon, que nous ſuppoſons corrompue, a-t-elle été changée plutôt en πρώτων, qu'en tout autre mot? La raiſon en eſt que celui qui l'a voulu rectifier ainſi, ſavoit ſans-doute que les lettres I & T étoient très-ſouvent confondues par les Copiſtes. Le ſens que nous donnons à cet adverbe πρώτ eſt encore très-bon, voici comment l'explique *Thom. Mag.* V. πρώτ-ίστ δὲ πρώτ, χρόνῳ τοῦ μετὰ δύο πραχθέν, c'eſt-à-dire, avant le tems marqué. Il eſt auſſi conſtruit avec le participe, comme le prouve le paſſage de *Thucydide* rapporté par *Thomas*.

On nous objectera peut-être que cet adverbe πρώτ ne ſe trouve pas dans le *N. T.* Mais qu'on nous permette de prévenir cette objection par une queſtion, pourquoi ne s'y trouve-t-il pas aujourd'hui? Nous n'en pouvons rendre aucune raiſon, mais nous ſavons très-bien que dans des Manuſcrits il ſe trouve en différens endroits, où il ne ſe trouve plus dans nos éditions, & les LXX. s'en ſont ſervis pluſieurs fois.

On pourroit auſſi, pour favoriſer la leçon reçue, nous oppoſer l'autorité de quelques Manuſcrits, qui au lieu de lire πρώτην ne portent qu'un ſimple π., pour indiquer le nombre premier. Mais outre que ces Manuſcrits ſont de fraîche date, nous nous ſervirons du ſentiment de quelques ſavans Théologiens, qui prétendent que

dans le *N. T.* les nombres anciennement n'ont point été écrits par des chiffres, mais exprimés par les mots mêmes.

Mr. *Boullier*, pour prouver que ſouvent les Copiſtes ont omis un ou pluſieurs mots, examine le paſſage de St. *Paul*, *Epheſ.* II 5. L'Apôtre y dit συνεζωοποίησε τῷ &c. *vous êtes vivifiés avec Chriſt*; & il ajoûte, *par la grace vous êtes ſauvés.* Mr. *Boullier* remarque que ces paroles ne ſont pas liées, & ſoupçonne pour cet effet que les Copiſtes ont omis quelques mots qui lioient le ſens de ces paroles. Voici comment il ſupplée la lacune qui s'y trouve ſelon lui: συνεζωοποίησε τῷ χριστῷ Ἰησοῦ οὗ χάριτί ἐστε σεσωσμένοι. Cette conjecture nous paroît fort heureuſe, puiſque ſans faire violence au texte elle ſert uniquement à lier les paroles ſuivantes avec celles qui précédent. Mais doit-on toujours exiger que les paroles ſuivantes ſoient une conſéquence des précédentes? Nous ne le croyons pas quand il s'agit des Ecrits du *N. T.* parce que les *Grecs* ont pour coutume de s'expliquer brièvement dans un ſtile didactique, entrecoupent ſouvent leurs idées, & les donnent en forme d'aphoriſmes.

Dans la cinquième Diſſertation Mr. *Boullier* examine les prophéties de *J. C.* dans l'Evangile ſelon *St. Matthieu* XXIV. ſur la ruine de *Jéruſalem* & la fin du Monde. Il montre d'abord en quoi les Oracles du *V. T.* diffèrent de ceux du *N.* L'Oeconomie du *V. T.* eſt toute emblématique, & les Oracles avoient ſouvent en vue pluſieurs choſes à la fois, pendant qu'on ne trouvera pas aiſément dans le *N.* des oracles qui admettent un double ſens. Les exemples qu'en allègue notre Au-

Auteur le prouvent ſuffiſamment. Et quoiqu'on rencontre quelques obſcurités dans les Epitres de *St. Paul* & dans l'*Apocalypſe*, cependant chaque Prophétie ne regarde qu'une ſeule choſe. Tous les Interprètes conviennent que dans ce Chapitre de *St. Matthieu J. C.* a prédit la ruine de *Jéruſalem*, mais ils ne s'accordent pas tous à penſer que *J. C.* y ait ajoûté quelque choſe qui regarde la fin du Monde. Mr. *Boullier* établit cette dernière vérité par la demande que les Diſciples firent à *J. C.* qui regardoit l'un & l'autre événement. Certains termes dont *J. C.* s'eſt ſervi dans la réponſe aux Diſciples, ſemblent ne pouvoir être rapportés à aucun autre événement qu'à celui de la fin du Monde. La Parabole des Vierges qui ſuit cette prophétie, & qui regarde viſiblement le dernier Jugement, prouve la même choſe.

Mais la difficulté eſt de bien diſtinguer ces deux événemens que *J. C.* a mêlés enſemble dans un ſermon figuré. Mr. *Boullier* diſtingue la demande des Diſciples en deux parties, dont la première regardoit le Temple ou la Ville de *Jéruſalem*, la ſeconde la fin du Monde; leſquelles demandes les Diſciples avoient jointes enſemble, parce qu'ils étoient imbus de l'opinion des *Juifs*, qui croyoient que leur Temple & leur République dureroient juſqu'à ce qu'ils fuſſent enſévelis ſous la ruine du Monde. On doit encore remarquer qu'il y avoit une ſi grande reſſemblance entre la ruine de *Jéruſalem* & celle du Monde, qu'il n'eſt point ſurprenant que *J. C.* parlant de l'un & l'autre événement, ſe ſoit ſervi des mêmes comparaiſons: & enfin Mr. *Boullier* veut que tout ce qui peut dans cette prophétie être rapporté à la ruine de *Jéru-*

salem par les diverſes circonſtances, ſoit entendu de cet événement, & que tout ce qui ne s'accorde pas avec celui-ci, ſoit attribué à la fin du Monde. Ce qui l'engage à partager le Chapitre qui les annonce, de maniére que depuis le commencement juſqu'au verſet 34. il s'agiſſe de la ruine de *Jéruſalem*, & le reſte du Chapitre regarde la fin du Monde.

Ceci poſé, Mr. *Boullier* continue de faire l'analyſe de cette prophétie, & montre comment chaque circonſtance ſert à confirmer ſon opinion. A la fin de cette Diſſertation il tâche de découvrir pourquoi le St. Eſprit a permis que dans l'Evangile de *St. Luc* il ne ſoit point fait mention d'une partie auſſi illuſtre de cette prophétie qui regarde la fin du Monde, & ſur-tout de la réponſe de *J. C.* touchant le jour du dernier Jugement. Il croit que cela s'eſt fait parce que Dieu ne vouloit pas que les premiers *Chrétiens* ſe défiſſent de leur erreur touchant le jour auquel le Seigneur devoit venir, avant qu'ils ne fuſſent convaincus par leur propre expérience que le ſort de la République *Juive* n'avoit rien de commun avec celui du Monde.

La ſixième Diſſertation eſt ſur ces paroles de *J. C. Jean* VIII. 56. *Abraham votre Père déſiroit ardemment de voir mon jour: il l'a vu, & il en a eu de la joye.* Mr. *Boullier* après en avoir rapporté l'occaſion, & examiné ce qu'il faut entendre par ce mot *mon jour*, recherche quel eſt ce jour du Fils de Dieu, qu'*Abraham* avoit eu le bonheur de voir. La plupart des Interprètes croient que c'eſt le tems de ſon incarnation, & que c'eſt par la foi que le Patriarche l'avoit vu. Mais

notre Auteur croit qu'il s'agit ici d'une vue proprement dite; parce que *J. C.* distingue dans ces paroles le *désir* de le voir de l'*acte* même de le voir, & oppose ces deux choses entr-elles, ensorte que la jouissance du bonheur qu'*Abraham* avoit désiré, a suivi, après quelque intervalle de tems, le désir qu'il en avoit eu. C'est la foi qui a porté *Abraham* à désirer de voir le *Messie*; la vue est opposée à la foi. S'il a obtenu ce qu'il désiroit, ce ne peut pas être d'une manière simplement idéale, mais réale. *J. C.* dit ailleurs à ses Disciples, *que plusieurs Rois & plusieurs Prophètes avoient désiré de voir & d'entendre ce qu'ils voyoient & ce qu'ils entendoient*; & ici qu'*Abraham a vu ce qu'il désiroit de voir*. A ce dernier égard donc, à l'égard de ce qu'il désiroit en particulier de voir, il a joui du même avantage que les Disciples, privilège que n'avoient pas eu ces Rois & ces Prophètes dont parle *J. C.* Il a vu ce qu'ils ont envain désiré de voir.

Si vous dites qu'*Abraham* a obtenu ce qu'il désiroit, en voyant une vive image ou un type très-expressif du Redempteur du Genre-humain, Mr. *Boullier* vous répondra que dans cette supposition le Patriarche aura eu cela de commun avec ces Rois & ces Prophètes dont parle *J. C.* qui certainement avoient vu le *Messie* & toute son œconomie par des types & des emblêmes. Cependant *J. C.* dit d'eux, qu'ils ont désiré de le voir & ne l'ont pas vu, pendant qu'il assure qu'*Abraham* a désiré de voir son jour, ou de le voir lui, car c'est la même chose comme le montre notre Auteur, & l'a vu. Mais ce qui paroît décisif pour le sentiment de Mr. *Boullier*, c'est que, com-

me les verſets ſuivans le montrent, il s'agit ici d'une vue du jour du *Meſſie*, ou du *Meſſie*, qui ſuppoſe qu'il vivoit déjà du tems du Patriarche, & même qu'il exiſtoit avant ce Chef de la Nation *Juive*. Si vous demandez à Mr. *Boullier* dans quelle occaſion il croit qu'*Abraham* avoit eu la ſatisfaction dont parle *J. C.* il vous répond que c'eſt dans celle qui eſt rapportée au XVIII. de la *Genèſe*: que l'un des trois Anges que le Patriarche reçut chez lui étoit le Fils de Dieu, & qu'il le reconnut pour tel, puiſqu'il l'appella *ſon Seigneur* & *le Juge de la Terre*, Genèſe XVIII. 23.

Après cela Mr. *Boullier* s'attache à renverſer l'explication que *St. Chryſoſtôme* a donnée de ce paſſage, qui a été ſuivie par *Eraſme* & par un grand nombre d'Interprètes eſtimés, en dernier lieu en particulier par le ſavant & ingénieux *Warburton* dans ſon bel Ouvrage *ſur la divinité de la miſſion de Moyſe*, *Vol.* 2. *P.* II. *p.* 591-630, qui ſe l'eſt en quelque manière rendu propre par la manière dont il l'a propoſé, & les nouvelles raiſons dont il l'appuye. Ce morceau eſt intéreſſant, mais ayant encore à rendre raiſon de deux Diſſertations, cet extrait ſeroit trop étendu, ſi nous voulions faire connoître à nos Lecteurs le ſentiment du ſavant *Anglois*, & ce que Mr. *Boullier* lui oppoſe.

Le Baptême pour les morts dont parle *St. Paul* 1. *Corinthiens* XV. 29. fait le ſujet de la ſeptième Diſſertation. Ce paſſage mérite d'autant plus d'être éclairci, que l'Apôtre s'en ſert pour affermir le dogme de la Reſurrection. Car, dit-il, que feront ceux qui ſe font baptiſer pour les morts,

morts, ſi les morts ne reſſuſcitent pas? Pourquoi donc ſe font-ils baptiſer pour les morts? Les Pères de l'Egliſe & les Interprètes qui les ont ſuivis, n'ont épargné aucune peine pour développer le vrai ſens de ces paroles. Mr. *Boullier* rapporte leurs différens ſentimens & les examine, & après avoir indiqué ce qu'il y trouve de défectueux, il communique le ſien aux Savans. Nous paſſerons ſous ſilence ces différentes explications des Interprètes, & nous nous bornerons à rapporter celle que notre Auteur adopte. Cette explication eſt attribuée par *Amyraud*, *Expoſition* du Chap. XV. de la 1. Epitre aux *Corinthiens* p. 55. à un célèbre Théologien, mais dont Mr. *Boullier* ignore le nom, qui lui a paru ſi ſimple & ſi naturel, qu'il n'a point héſité de l'adopter. Voici comment il explique ce paſſage de *St. Paul.* Par les *morts* il entend *J. C.* & *être baptiſé pour les morts* veut dire ſelon lui ſe faire baptiſer au nom de certains morts. Mr. *Boullier* prouve par des exemples tirés des Ecrivains Sacrés que l'ellipſe, ſi c'en eſt une, qu'il appelle à ſon ſecours, eſt uſitée, & que ſouvent le plurier eſt mis pour le ſingulier. Notre ſavant Auteur n'a rien négligé pour donner la plus grande vraiſemblance à ſon explication: nous ſommes cependant encore de l'avis du célèbre *Morus*, qu'il faut attendre la venue d'*Elie* pour qu'il nous explique un paſſage auſſi obſcur.

St. Pierre dans ſa 2. Epitre III. 8. veut munir les *Chrétiens* contre les objections que faiſoient les Libertins de ce tems-là contre l'accompliſſement du dernier Jugement. Les paroles que l'Apôtre y emploie ont paru à Mr. *Boullier* donner une idée ſublime de l'Eternité, & c'eſt à

l'examiner qu'il a deſtiné la huitième & dernière Diſſertation de ce recueil. Les armes dont ſe ſervent les Libertins de nos jours, ſont les mêmes que les Incrédules parmi les *Juifs* employoient : où eſt, diſent-ils, l'accompliſſement de la promeſſe de Dieu, qu'il viendroit pour juger les morts & les vivans ? Ne voyons-nous pas le même Ciel que nos Pères voyoient, & n'avons-nous pas ſous nos pieds la même Terre ſur laquelle ils marchoient ? Le dogme de la Fin du Monde paroiſſoit ſi peu probable aux *Payens*, que quelques-uns de leurs Philoſophes enſeignoient ouvertement qu'il n'avoit pas eu de commencement & qu'il ne périroit jamais. L'Apôtre *St. Pierre*, pour prévenir l'impreſſion que ces objections des Libertins pouvoient faire ſur les Fidèles, commence à leur faire voir de quelle ſource couloit le doute de ces premiers ſur l'accompliſſement des promeſſes divines. Il les dépeint comme des moqueurs qui ſe laiſſoient entraîner par leurs paſſions, & comme des ignorans volontaires, qui ne ſavoient pas que le Monde avoit été créé & avoit eu un commencement. Car s'ils avoient connu cette vérité, la raiſon ſeule auroit pu leur apprendre que ce qui a un commencement doit auſſi néceſſairement avoir une fin. Ce qui pouvoit donner une nouvelle force à ces objections dans l'eſprit des premiers *Chrétiens*, étoit l'idée qu'ils s'étoient formée que la fin du Monde alloit arriver bientôt. Pour en prévenir les conſéquences fâcheuſes, l'Apôtre entreprend de prouver deux choſes ; la 1. que ſi la fin du Monde n'arrive pas, ce n'eſt pas que Dieu ait changé, ou qu'il en ſoit détourné pas d'autres oc-

occupations ; mais que ce retardement, ſi c'en étoit un, prouvoit ſa bonté immenſe & ſa longanimité envers le pécheur, à qui il vouloit accorder du tems pour s'amender. La ſeconde, & plus forte que la premiére, eſt tirée de l'éternité de Dieu. L'Apôtre fait connoître aux hommes qu'ils ne ſe connoiſſent guères lorſqu'ils ſe hazardent de porter un jugement ſur les deſſeins de l'Etre infini ; car ce qui paroît à nous qui ne ſommes nés que depuis quatre jours, un long eſpace de tems, n'eſt qu'un inſtant, un moment, aux yeux de cet Etre. Un jour ou un eſpace de mille ans ſont la même choſe à l'Etre infini, qui a toujours exiſté, qui n'a aucun commencement, & qui n'aura jamais de fin : & quand on compare mille ans à l'immenſité de cet Etre ; on trouve encore qu'ils ne ſont qu'un rien, parce qu'on ne ſauroit concevoir qu'il y ait la moindre proportion entre mille ans & l'éternité.

Mr. *Boullier* ne ſe borne pas à ces conſidérations que nous venons de rapporter, mais il fait encore part au Lecteur d'autres réflexions que l'argument de *St. Pierre* lui a fait naître. Comme l'Etre infini n'eſt point compoſé ; mais un Etre ſimple & un, toute durée des choſes créées ne ſauroit lui être comparée. Deſorte que ſi nous examinons bien les expreſſions de l'Apôtre, nous trouverons qu'il n'a point employé un ſtile figuré, mais qu'il a parlé avec préciſion & juſteſſe Si l'on définit l'éternité une durée ſans commencement & ſans fin, on n'en ſauroit inférer qu'il y a plus de proportion entre l'éternité & mille ans, qu'il n'y en a entre l'éternité & l'eſpace d'un jour : mais ſi l'on ſuppoſe cette éternité compoſée de par-

parties distinctes, il est faux que l'espace d'un jour & celui de mille ans soient égaux à Dieu. Si nous admettons cette définition de l'Eternité, ce qui est arrivé il y a trois jours paroîtra être plus récent à l'Etre Suprême, que ce qui est arrivé au commencement du Monde; & ne pourroit-on pas alors accuser la Divinité d'un retardement à accomplir ses promesses? Mais si nous définissons l'Eternité, comme fait *Boëce*, une possession parfaite d'une existence sans limites, à qui rien n'est à venir, rien de passé, qui n'a point de parties, & dans qui ne se trouve aucune succession: si encore nous pensons, que Dieu voit dans un même instant tous les différens tems, & que par son existence infinie il est aussi présent à l'espace de tant de siècles, qu'il est présent dans les lieux les plus éloignés, sans que la simplicité de sa nature soit altérée, ou qu'il y ait des successions d'existence; alors il nous sera clair que Dieu accomplit ce qu'il a promis, que rien n'est tard pour lui, rien de prompt, rien antérieur ou postérieur: que ce lui est tout un, qu'on compte un jour ou mille ans, quoique la différence paroisse très-grande à nous foibles mortels.

C'est de cette idée de l'éternité que résulte la force du raisonnement de *St. Pierre*, & c'est à la développer que Mr. *Boullier* s'étend dans le reste de sa Dissertation. Nous ne la quittons qu'avec regret, tant elle est riche en raisonnemens solides. Il finit par dire, qu'il importe fort peu à nous, qui vivons depuis les tems des Apôtres, s'il s'est écoulé un siècle ou bien plusieurs depuis l'ascension de *J. C.* au Ciel, pourvu que nous ayons des preuves inconteſtables de sa venue sur la Terre, &

& que nous reconnoiſſions que le cours de notre vie n'eſt pas plus long qu'il ne doit l'être: que nous avons beſoin de cet eſpace de vie pour donner des preuves de notre amour pour Dieu & pour la Religion. La venue de *J. C.* n'eſt point éloignée pour un *Chrétien* pieux, parce que la mort ne l'eſt point, qui doit l'unir à *J. C.*

ARTICLE XII.

BIBLIORUM SACRORUM *Latinæ Verſiones Antiquæ ſeu* Vetus Italica, *& cæteræ quotquot in Codicibus MSS. & antiquorum Libris reperiri potuerunt: quæ cum Vulgatâ Latinâ & cum Textu Græco comparantur. Accedunt Præfationes, Obſervationes & Notæ, Indexque novus ad Vulgatam è regione editam, idemque locupletiſſimus. Operâ & Studio* D. PETRI SABATIER, *Ordinis Sancti Benedicti è Congregatione Sancti Mauri. Remis MDCCXLIII.*

C'eſt-à-dire:

Les Anciennes Verſions Latines de LA SAINTE BIBLE ou l'*Ancienne Italique*, & les autres Verſions, autant qu'on en a pu trouver dans les Manuſcrits & dans les Auteurs anciens, comparées avec la Vulgate Latine & avec le Texte Grec. On y a ajoûté des Préfaces, des Obſervations & des Notes, auſſi-bien qu'un Indice neuf & bien enrichi pour la Vulgate, qui eſt repréſentée vis-à-vis, par les ſoins de Don PIERRE SABATIER, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, à *Reims* en 1743 chez Regnier Florentin, en trois Volumes en grand in-Fo-

..., dont les deux premiers Tomes contiennent le Vieux Teſtament, & le troiſième le Nouveau.

QUoique les trois titres de cet Ouvrage portent l'année 1743, néanmoins il paroît par la fin du troiſième volume (*a*), qu'il n'a été achevé que ſix ans après. Le *P. Blanchini*, dont nous avons parlé il n'y a pas longtems (*b*), n'ayant pas fait attention à cette dernière époque, crut que cette Edition n'avoit pas pu paſſer plutôt dans les Pays étrangers, à cauſe de la guerre qui avoit fermé les paſſages (*c*); au-lieu que la véritable cauſe de ce retardement provenoit, partie de la réſolution du Libraire de ne rien publier avant que tout fût achevé, partie de la mort de l'Editeur même.

Pierre Sabatier, comme nous l'apprenons par un petit Avertiſſement qui ſuit la Préface du Tome III. naquit à Poitiers en 1682. Il paſſa tout jeune à Paris pour faire ſes Humanités au Collége des quatre Nations. Ayant atteint l'âge preſcrit par les Loix de l'Egliſe, il entra dans l'Abbaye de S. Faron près de Meaux, & s'y fit Moine Bénédictin. De là il fut rappellé à Paris pour étudier la Philoſophie & la Théologie dans l'Abbaye de S. Germain des Prez. Ayant achevé ſes études, il aida le *P. Ruinart* dans le cinquième Tome des *An-*

(*a*) P. 115. è prælo exiit hic Tomus anno 1749.
(*b*) Tom. XLV. Part. II. Art. X de cette *Bibliothèque*.
(*c*) T. II. p. DLXXXV. ex nuperrimâ RR. Patrum Maurianorum Editione. *Verſionis Italicæ* Veteris Teſtamenti, quæ adhuc Italis noſtris vix ac ne vix quidem innotuit, ob intercluſum bellorum cauſa commercium Bibliopolarum.

Annales des Bénédictins; mais n'ayant pas pu s'accorder avec le *P. Massuet* qui avoit succédé au P. *Ruinart* défunt, il se mit à travailler sur la *Version Italique*. Ce travail fut interrompu pendant plusieurs années par sa retraite à *Reims*, où il se chargea de dresser le Catalogue de la Bibliothèque de l'Abbaye de S. *Nicaise*: mais il le reprit avec ardeur, encouragé par les libéralités du Duc d'*Orleans*, & par l'aide de Mr. l'Abbé *Sallier* Garde de la Bibliothèque du Roi. Tout alloit le mieux du monde, le premier Tome étoit achevé, & le second sur le point de sortir de la presse, quand une maladie douloureuse attaqua le P. *Sabatier*, dont il mourut quinze jours après le 22. Mars 1742. fort regretté de tous ses Amis.

Dans les deux Préfaces qui se trouvent à la tête du Vieux & du Nouveau Testament, notre savant Editeur traite deux Questions, qui ne sont pas fort intéressantes. La première, si avant le tems de *S. Jerôme* il n'y avoit qu'une *Version Latine* généralement reçue, ou bien s'il y en avoit plusieurs? Et il conclud que nonobstant la diversité des exemplaires, & les variations qu'on trouve dans les citations des Pères de l'Eglise, il n'y avoit à proprement parler qu'une Version Latine. Ce qui a été aussi le sentiment des Amis du *P. Blanchini*, comme nous l'avons remarqué à la page 422. du Tome XLV. de cette Bibliothèque.

La seconde question est, si on a raison d'appeller cette ancienne Version Latine de la Bible la *Version Italique*. Mr. *Cashley*, Sous-bibliothécaire de Sa Majesté Britannique, l'avoit nié dans un Livre publié en 1734, qui contient le Catalogue des Mss. de la Bibliothèque du Roi & de celle de *Cot-*

ton,

ton, dans lequel il adopte une correction de feu Mr. *Bentley*, Bibliothécaire du Roi. Toute la dispute ne roule que sur un passage de St. *Augustin* (*a*), dont voici la Traduction. Ici le „ grand nombre de Traducteurs est fort utile, „ si on en consulte & examine les Mss. & qu'on „ prenne garde sur-tout que ce ne soient pas „ des Mss. corrompus, car le premier soin de „ ceux qui désirent d'entendre les Saintes Ecri„ tures, doit être de corriger les Mss. de sorte que „ les exemplaires fautifs qui ne viennent que d'u„ ne sorte de Traduction, le doivent céder aux „ Exemplaires corrects. Mais dans les versions „ même on doit donner la préférence à *l'Itali„ que*, parce qu'elle s'attache davantage à la lettre „ sans rien perdre de la clarté du sens". Mr. *Bentley* prétend que ce passage étant corrompu, doit être rétabli par un petit changement, en lisant *celle qui* au-lieu de l'*Italique*, *parce qu'elle*. Il en donne les raisons suivantes. Si cette version doit proprement être appellée l'Italique, d'où vient que ni St. Augustin ni aucun des Pères Latins ne l'appellent jamais ainsi dans leurs Ouvrages volumineux, où ils avoient si souvent occasion de le faire? Est-il concevable qu'on ne trouveroit ce nom qu'uniquement dans ce passage contesté? 2. Le

(*a*) *L. 2. de Doctr. Christianâ.* Plurimùm hic quoque juvat Interpretum numerositas, collatis codicibus inspecta atque discussa: tantum abfit falsitas. Nam codicibus emendandis primitus debet invigilare solertia eorum, qui Scripturas Divinas nosse desiderant, ut emendatis non emendati cedant, ex uno duntaxat interpretationis genere venientes. In ipsis autem interpretationibus *Itala* cæteris præferatur: *nam* est verborum tenacior cum perspicuitate sententiæ. *Ubi* Bentlejus *pro* Itala *legit ilta*, & *quia pro* nam.

Le mot Latin *Itala* ne ſe trouve que chez les Poëtes, ceux qui écrivent en proſe diſent toujours *Italica*. St. *Auguſtin* l'ignoroit-il, ou donnoit-il la préférence à une diction purement poëtique? 3. En laiſſant ici le nom de la Verſion Italique, on fait tomber St. *Auguſtin* en contradiction avec lui-même. Car s'il faut préférer la Verſion *Italique* à toutes les autres, de quoi ſervira-t-il de les conſulter & de les corriger, & en quoi conſiſte le grand ſecours qu'on en peut tirer? Ne ſuffit-il pas de ſe tenir à la meilleure des Verſions ſans s'embarraſſer du reſte? Contre tous ces raiſonnemens *D. Sabatier* ſe fait un bouclier de l'accord de tous les Mſſ.; & il eſt ſi ſûr de ſon triomphe, qu'il qualifie la correction de Mr. *Bentley*, de *fiction*, *rêverie*, *ſottiſe*, *falſification*, *hardieſſe*, *qui rendroit tous les Ecrits des Pères incertains*, &c. Par bonheur qu'il n'a pas compris la penſée de Mr. *Bentley*, dans un endroit, où faiſant alluſion à un paſſage des *Géorgiques* de *Virgile* Livre IV. vs. 84. il donne à entendre que comme une armée entière d'abeilles eſt miſe en déroute par une poignée de poudre jettée, ainſi il a détruit par un trait de plume & par un changement léger fait à un paſſage de St. *Auguſtin*, ce que les *Bénédictins* avoient tâché de établir par un travail pénible & couteux de pluſieurs années.

Il y en aura peut-être, qui trouveront la conjecture de Mr. *Bentley* ingénieuſe & tout-à-fait digne de lui. Il eſt vrai qu'on peut ſe donner trop de liberté en corrigeant le Texte des Auteurs anciens; mais il n'eſt pas moins vrai que ce ſeroit pouſſer ſes ſcrupules trop loin, ſi on vouloit ſervilement s'attacher par-tout à la leçon des Mſſ. quoi-

qu'évidemment corrompue par la faute des Copistes. Excès pour excès, le premier est celui dans lequel tombent tous les Critiques, & par conséquent c'est le plus pardonnable. Au-moins Mr. *Bentley* méritoit il un meilleur traitement des Pères Benedictins, pour avoir collationné lui-même l'unique Manuscrit d'*Origène sur St. Matthieu* & *sur l'Oraison Dominicale*, & avoir fait copier à ses frais tout le Mss. Grec & Latin des *Evangiles* & des *Actes* que *Bèze* avoit donné à l'Université de *Cambridge*; enfin pour avoir envoyé tous les papiers avec ses remarques, & en avoir fait présent à ces Pères & à *D. Sabatier* en particulier, en offrant en même tems tous les services qui dépendoient de lui.

De cette digression passons à la description des sources où le P. *Sabatier* a puisé les fragmens de la *Version Italique* qu'il vient de nous donner. Il remarque 1. que *St. Jérôme* a laissé les Livres Apocryphes, la *Sapience*, *Sirac*, *Baruc*, l'*Epitre de Jérémie*, & les *Maccabées*, tels qu'il les avoit trouvés, n'y ayant pas touché lui-même; desorte que nous trouvons encore aujourd'hui la Version *Italique* de ces Livres dans l'Edition *Vulgate*.

En second lieu on lui a communiqué des fragmens tirés des Mss. du *Vatican*, d'*Oxford*, & de *Cambridge*; & il en a tiré lui-même de plus grands secours de la Bibliothèque du *Roi*, de *Colbert*, de la *Sorbonne*, du Collège de *Clermont*, & de l'Abbaye de *St. Germain*: c'est de là qu'il a tiré les *Cantiques de Moïse*, *Tobie*, *Judith*, *Esther*, *Job*, les *Pseaumes*, & les *IV. Evangiles*, sans pourtant faire usage du fameux Mss. de *Cambridge*,

ge, parce qu'il ne croyoit pas y trouver la Version *Italique*; *les Actes des Apôtres* du Ms. de *Laud*, qui avoit appartenu au vénérable *Bède*; les Epitres de *St. Paul* du Ms. de *Clermont*, qui eſt préſentement dans la Bibliothèque du Roi; l'Epitre de *St. Jaques* publiée par le P. *Martianay* d'un Ms. de *Corbie*.

Tout le reſte des Fragmens, qui font la plus grande partie, eſt tiré des Pères Latins; de la Version Latine d'*Irenée*, qu'il croit être du ſixième ſiècle; & de *Tertullien*, *Cyprien*, *Lactance*, *Juvencus*, *Jule Firmicus*, *Lucifer* de *Cagliari*, *Hilaire* de *Poitou*, *Zénon*, *Phœbade*, *Victorin*, *St. Ambroiſe*, *Hilaire* le Diacre, *St. Jérôme*, & ſurtout de *St. Auguſtin*, & de *St. Gregoire le Grand*. Il eſt vrai que *Flaminius Nobilius* avoit entrepris le même Ouvrage; mais outre que le P. *Sabatier* en a eu de meilleures Editions, il a eu auſſi grand ſoin de les citer en détail & avec exactitude.

Dans le *N.T. D. Sabatier* confirme la leçon de la Verſion *Italique* par des Mſſ. Grecs, que le Marquis *de los Vélés* a trouvés en *Eſpagne*, & *Caryophile* à *Rome*: c'eſt le Docteur *Mill* qui l'a induit en cette erreur, ces prétendus Mſſ. n'ayant jamais exiſté que dans la tête de quelques *Jéſuites*.

Sur le Chapitre XX. 28. des *Actes* il démontre que la Verſion *Italique* portoit: l'*Egliſe du* Seigneur, *qu'il a acquiſe par ſon propre ſang*. Et ſur le fameux paſſage de la 1. de *St. Jean*. V. 7. il n'a pas pu trouver un ſeul exemplaire de la Verſion *Italique*, pour confirmer la leçon reçue; quoiqu'il diſe après le Dr. *Mill*, que ce même paſſage ſe

trouve à la marge des Mſſ. ou (*a*) *de la même main*, ou d'une main *auſſi ancienne*. Il y a pourtant lieu de douter de cette dernière obſervation : parce que *Caſſiodore* (*b*), en parlant des Correcteurs & Réviſeurs des anciens Mſſ. leur recommande d'imiter autant qu'ils peuvent le caractère de l'ancienne écriture, afin qu'elle paroiſſe entièrement ſemblable.

ARTICLE XIII.

DISSERTATION *où l'on examine les principaux Syſtêmes ſur la* GENERATION *de l'*HOMME *& des* ANIMAUX. *Pour ſervir de* REPONSE *à la* LETTRE de Mr. LYONET, *inſérée dans la premiére Partie de ce* Tome XLV. pag. 446, *& ſuiv.*

MONSIEUR,

JE vois par votre Lettre que vous cherchez à vous défendre, & vous faites fort bien. Dans la ſuppoſition où vous êtes que votre cauſe eſt bonne, vous combattez pour la vérité, & vous rendez par conſéquent un très-grand ſervice au Public. La queſtion ſur laquelle nous diſputons eſt d'autant plus curieuſe, qu'elle regarde toute la Race humaine. D'où venons-nous? A quoi devons-nous notre origine? Quel eſt ce premier point dont nous partons? Naiſſons-nous d'un Vermiſſeau contenu dans la ſemence de l'Homme, ou d'un Germe renfermé dans l'œuf de la Femme?

Voi-

(*a*) *Manu ipſi codici coævâ eâdem, quæ librum deſcripſit manu.*

(*b*) Divinar. lect. 15 *Precor etiam vos, qui emendare præſumitis, ut ſuperadiectas literas ita pulcherrimas facere Studeatis, ut potius ab Antiquariis ſcriptæ fuiſſe judicentur.*

Voilà, *Monſieur*, de quoi il eſt queſtion entre nous. Vous prétendez que nous ſommes déja tout formés dans les œufs des Femmes, même avant l'union des deux Sexes; & l'opinion qui nous fait deſcendre d'une petite Machine humaine cachée ſous l'enveloppe d'un Vermiſſeau, vous la regardez comme inſoutenable, vous vous égayez même dans vos *Remarques* ſur *Leſſer* aux dépens du bon *Leeuwenhoek*, qui paſſe pour en être le premier Auteur. Vous croyez, & avec *Swammerdam* & avec d'autres Auteurs, que l'Embryon eſt originairement dans l'œuf de la Femme, qu'il s'y trouve avant l'imprégnation, qu'on le voit même diſtinctement dans des œufs d'Animaux qui n'ont pas été fécondés. Toute la vertu que vous attribuez au ſperme humain ſe réduit à bien peu de choſe; elle ne conſiſte qu'à donner à l'Embryon contenu dans l'œuf le mouvement dont il a beſoin pour ſe développer plus facilement.

Pour moi, *Monſieur*, qui ne fais cas des hypothèſes en Phyſique, qu'autant que je les trouve fondées ſur de bonnes obſervations, je n'ai jamais regardé le ſentiment de *Leeuwenhoek* comme démontré; il m'a paru autrefois probable, je ne l'ai ſoutenu que comme probable dans une Diſſertation (*a*); & aujourd'hui le myſtère de la Génération me paroît ſi inconcevable, je rencontre dans tous les Syſtêmes qu'on en a donnés des difficultés ſi énormes, que je ſuis à cet égard encore indécis. J'attens à me déterminer qu'on ait fait ſur cette matière de meilleures découvertes, que celles que nous avons juſqu'à-préſent. J'attendrai peut-être envain; mais qu'importe, je ne riſque rien.

Dans

(*a*) *De Generatione Hominis ex Animalculo in Ovo.*

Dans une choſe ſi obſcure il n'y a d'autre choix à faire que celui de n'en point faire.

La Nature eſt conſtante dans ſes productions, elle ne varie jamais. Les Eſpèces ſont toujours les mêmes, elles ne changent pas eſſentiellement. Un Chien n'engendre pas un Chat, un Chat n'engendre pas un Chien. On n'a jamais cueilli des Roſes ſur les Chênes, ni des Glands ſur les Roſiers.

Ainſi d'un grain, ou de ſemence,
Chacun rapporte ſa ſemblance:
D'homme vient homme, de fruict le fruict;
Et de beſte, beſte s'enſuit,

dit le Sieur *Clopinel* (*a*).

Voilà, *Monſieur*, ſur quoi l'on peut compter. Nous pouvons partir de ce principe pour aller plus loin. Mais les Animaux ſont-ils déjà tout formés dans la ſemence du Mâle, ou dans celle de la Femelle, avant l'accouplement? Toute la Race humaine a-t-elle été renfermée dans les ovaires d'*Eve* notre bonne Mère, comme l'enſeigne le Père *Mallebranche* (*b*), ou dans les reins de notre premier Père *Adam*, comme le prétendent d'autres Philoſophes? Ou bien, les Rudimens des Corps organiſés, leurs Principes primordiaux, ſe trouvent-ils répandus dans toute la vaſte étendue de notre Atmoſphère, enſorte que pour paroître ſous la forme que chacun d'eux doit avoir, ils n'ayent beſoin que d'une Matrice propre à procurer leur développement? L'Homme, par exemple, le Ver à ſoie, tel Oiſeau, tel Poiſſon, ſont-ils *tous formés dès le commencement des choſes*, &

(*a*) Dans la *Réponſe* de l'*Alchymiſte*, Tome III. pag. 214. du *Roman de la Roſe*, Edit. de Paris 1735.
(*b*) Dans la *Recherche de la Vérité*.

& ne *voyons-nous en eux qu'un développement*, comme le dit le plus fameux, le plus grand de nos Poëtes (*a*), & comme l'ont dit avant lui d'illustres Philosophes modernes ?

Toutes ces Hypothèses sont magnifiques, elles font honneur à leurs Auteurs. Mais elles sont sujettes à d'énormes difficultés. Elles supposent des calculs immenses, & *en quelque sorte plus qu'immenses*, suivant l'expression de Mr. *de Fontenelle*, des calculs où la raison & l'imagination sont également perdues & abîmées. On répond cependant à ces difficultés, & j'y ai répondu moi-même dans l'Extrait que j'ai donné de vos *Remarques* sur *Lesser* (*b*).

La question est de savoir si l'on a bâti sur un plan tracé par la Nature. Il est donc inutile de nous armer ici ou de probabilités pour faire valoir le Système que nous adoptons, ou d'objections, quelque fortes qu'elles paroissent, pour détruire celui que nous attaquons, si ni l'un ni l'autre de ces Systêmes ne sont fondés sur ce que la Nature même nous découvre. Rien de plus trompeur, rien de plus changeant, que l'Evidence rationnelle; nous la prenons tous les jours en défaut. N'ayons d'autre règle que l'Evidence expérimentale, qui se justifie par des faits bien constatés; elle seule peut nous conduire au sanctuaire de la Vérité.

Par conséquent, *Monsieur*, ni le Systême des Animalcules, ni celui des Oeufs, ne sont point encore démontrés. Le principe de la préexistence des

(*a*) Mr. *de Voltaire*, dans sa *Métaphysique de* Newton, *ou Parallèle des Sentimens de* Newton *& de* Leibnitz.

(*b*) Tome XXXI. de cette *Bioblithèque*, pag. 85. *& suiv.* & pag. 102 *& suiv.*

des Germes déjà tout formés, ſoit dans l'Homme, ſoit dans la Femme, eſt un principe incertain, il n'a pas pour baſe l'Évidence expérimentale. L'Oeuf n'eſt peut-être point un Animal vivant & déjà tout organiſé, du-moins avant l'imprégnation, comme le ſuppoſe *Swammerdam*; & le Sperme humain n'eſt peut-être point non plus un Homme, comme le prétend *Leeuwenhoek*, & comme l'a dit il y a longtems un fameux Satyrique :

Ipſam crede tibi Naturam dicere rerum,
Iſtud quod digitis, Pontice, perdis, Homo eſt (*a*)

De nouveaux Syſtêmes s'établiſſent en effet aujourd'hui ſur la ruine de ceux-là, & ils méritent d'autant plus notre attention qu'ils ont pour Auteurs des Philoſophes dont l'autorité doit être ici d'un grand poids. Je veux parler de Meſſieurs *de Maupertuis*, *Haller*, *de Buffon*, & *Needham*. Tous quatre ont ſondé la Nature, & pleins d'ardeur pour en découvrir les ſecrets, ils la ſuivent encore pas à pas.

Le Syſtême de Mr. *de Maupertuis* eſt pour le fond le Syſtême des Anciens, c'eſt celui de *Deſcartes*, car *Deſcartes* (*b*) n'a fait que renouveller celui des Anciens. *Empédocle* a dit que toutes les parties du Fétus exiſtent en partie dans le Sperme du Mâle, & en partie dans celui de la Femelle. *Deſcartes* a adopté ce Syſtême, non par complaiſance pour les Anciens, dont il ne faiſoit pas grand cas, ni faute de pouvoir en imaginer d'autre, car il ne manquoit pas de reſſource, mais parce qu'il a cru apparemment que c'étoit le meilleur,

(*a*) *Martial*, Epigram. 42 du Livre IX.
(*b*) Dans ſon Traité *de l'Homme*.

leur, celui de la Nature même. La faute qu'il a faite, c'eſt d'avoir voulu rendre raiſon de ce qu'il y a de plus myſtérieux dans cette formation. A l'aide des ſeules loix du mouvement & de la fermentation, il a entrepris d'expliquer comment il ſe forme un cœur, un cerveau, des yeux, des oreilles. Il falloit laiſſer-là *le comment*. Ce ſont des merveilles inconcevables, des prodiges que la Nature ne fait qu'en ſecret,

Voire ſi très-ſubtilement,
Que Platon, auſſi Ariſtote,
N'y entendirent jamais note (*a*).

Mr. *de Maupertuis*, dont le génie créateur peut bien être comparé à celui de *Deſcartes*, a été plus prudent que ce Reſtaurateur de la Philoſophie; il a vu l'écueil, le *non plus ultra*, & a fait un pas en arrière pour ne pas tomber dans le précipice. „ Quoique je reſpecte, *dit-il* (*b*), infini„ ment *Deſcartes*, & que je croie, comme lui, „ que le Fétus eſt formé du mêlange des deux „ ſemences, je ne puis croire que perſonne ſoit ſa„ tisfait de l'explication qu'il en donne, ni qu'on „ puiſſe expliquer par une méchanique clai„ re & intelligible, comment un Animal eſt for„ mé du mêlange de deux liqueurs. Mais quoi„ que la manière dont ce prodige ſe fait, demeu„ re cachée pour nous, je ne l'en crois pas moins „ certain.

Dans le ſyſtême de cet illuſtre Philoſophe, ſyſtê-

(*a*) Les *Remontrances de Nature* dans le *Roman de la Roſe*, Tome III. page 195.

(*b*) Voyez *le Nègre blanc*, Chap. XX. Nous avons donné un Extrait de cet Ouvrage dans le Tome XXXV. page 302. de cette Bibliothèque.

tême cependant qu'il ne propose que comme une *Conjecture* (*a*), l'Animal est un composé des deux semences. Il admet avec un Membre de l'Académie des *Forces*, des *Raports* (*b*), suivant lesquels *toutes les fois que deux Substances, qui ont quelque disposition à se joindre l'une à l'autre, se trouvent unies ensemble, s'il en survient une troisième, qui ait plus de raport avec l'une des deux, elle s'y unit en faisant lâcher prise à l'autre.*

Il y a de tels *Raports* dans la Nature. Admettez-les dans la formation du Fétus, & vous en expliquez tous les phénomènes. Qu'il y ait dans chacune des Semences, des parties destinées à former le cœur, les poumons, le cerveau, les entrailles, & que ces parties ayent chacune un plus grand raport d'union avec celle qui, pour la formation de l'Animal, doit être sa voisine, qu'avec toute autre; le Fétus se formera, & fût-il encore mille fois plus organisé qu'il n'est, il se formeroit.

Vous serez sans-doute surpris, *Monsieur*, qu'un corps aussi merveilleux que celui de l'Homme, puisse se former du mélange & de l'arrangement de certaines parties. Mais si vous connoissiez les Loix du mouvement établies par le Créateur, si vous connoissiez la nature des élémens des corps, leur harmonie, vous seriez surpris que l'Homme ne se formât pas d'un pareil mélange. Cette idée satisfait mieux qu'aucune autre à tous les phénomènes de la Génération; à la ressemblance de l'enfant, tant au père qu'à la mère;

(*a*) Ibid. Chap. XXI. qui a pour titre, *Conjectures sur la formation du Fétus.*

(*b*) Mém. de l'*Acad. Roy. des Scienc.* An. 1718. pag. 102.

re; aux Animaux mixtes, qui naiſſent de deux eſpèces différentes; aux Monſtres tant par excès que par défaut.

Vous, *Monſieur*, qui établiſſez avec *Swammerdam* que l'Animal eſt déjà tout formé dans l'œuf avant l'accouplement, ou que l'œuf n'eſt autre choſe que l'Animal même; vous, qui ſuppoſez que la ſemence du Mâle n'a d'autre uſage que de mettre les parties de l'Embryon en mouvement pour en faciliter le développement, comment expliquerez-vous la reſſemblance du Mulet à la Cavale & à l'Ane dont il eſt né? Le petit Cheval déjà tout formé dans l'œuf, prend-il des oreilles d'Ane, parce qu'un Ane a mis les parties de l'œuf en mouvement? Pourquoi un Coq ſans queue, ou un Coq dont les plumes ſont dreſſées vers la tête, ne produit-il jamais que des Poulets de la même ſtructure?

La même difficulté a lieu dans le Syſtême des Animalcules. Si le Ver ſpermatique eſt le Fœtus même, pourquoi l'enfant reſſemble-t-il ſi ſouvent & ſi parfaitement à ſa mère? Eſt-ce parce qu'il a été nourri dans ſon ſein? Les Inſectes qui ſe développent dans les Pommes, dans les Galles, dans les Noiſettes, qui leur tiennent lieu de matrices, & dont ils ſe nourriſſent, ont-ils la moindre reſſemblance avec ces fruits? Les Vers qui naiſſent dans le Corps humain, & qui ne ſe nourriſſent que de ſa propre ſubſtance, reſſemblent-ils à l'Homme? Ils devroient, je penſe, lui reſſembler, ſi l'enfant reſſemble à ſa mère, parce qu'il trouve chez elle ſa nourriture.

Mr. le Baron *Haller*, célèbre Profeſſeur dans l'Univerſité de *Gottingen*, qu'il fait fleurir aujour-

jourd'hui, & l'un des plus ſavans hommes de l'*Europe* (*a*), a réformé ſes premières idées ſur la manière dont ſe forme le Corps humain, celui des Animaux, des Végétaux, & autres Corps organiſés. Inſtruit de toutes les nouvelles découvertes ſur la Génération, attentif aux démarches ſecrettes de la Nature, qu'il prend ſeule pour guide, il s'en tient à ce qu'elle lui indique clairement, & relègue tout le reſte au païs des conjectures; païs charmant à-la-vérité, mais fort reſſemblant à celui de la *Lune*, où l'on trouve avec les *ſoupirs des Amans* toutes les folies des hommes, & ſurtout les rêveries & les viſions des plus grands Philoſophes, renfermées ſous la forme *d'une liqueur fort ſubtile*, dans des *Phioles* qu'on a *rangées bien proprement dans de longues galeries, & ſur chacune deſquelles eſt écrit le nom de celui à qui l'eſprit appartient* (*b*).

Tous ceux qui ont fait des Syſtêmes ſur l'Ame humaine, ont chacun dans ce païs leur *Phiole*; & la plus pleine de toutes, & qui eſt auſſi marquée en plus gros caractères, c'eſt celle d'un Métaphyſicien, Auteur d'un certain *Eſſai*, pour avoir dit qu'il connoiſſoit parfaitement non ſeulement

(*a*) Il eſt Philoſophe, Hiſtorien, Poëte, habile Anatomiſte, & grand Botaniſte. Les autres parties de la Médecine lui ſont familières. Son érudition s'étend preſque ſur tout. Verſé dans la lecture des Anciens & des Modernes, il n'ignore rien de ce qu'ils ont découvert. Outre l'Allemand, qui eſt ſa Langue naturelle, il ſait le François, l'Anglois, le Hollandois, le Suédois, l'Eſpagnol, l'Italien. Sa lecture eſt immenſe. On peut en juger par ſes Commentaires ſur les Inſtitutions de Médecine de *Boerhave*, & on en jugera encore mieux par ceux qu'on imprime actuellement en deux Volumes in 4 ſur la *Methodus diſcendi Medicinam* de cet illuſtre Profeſſeur de Leyde.

(*b*) Les *Mondes de* Fontenelle, *ſecond Soir*.

ment l'Ame de l'Homme, mais encore celle de toutes les eſpèces d'Animaux qui rampent ſur la Terre ou qui nagent dans les Eaux ; pour avoir donné de fauſſes meſures pour meſurer la *Probabilité*, l'*Aſſurance raiſonnable*, & la *Certitude parfaite*; pour avoir peſé avec de faux poids la *force du Témoignage*; pour avoir fait un *parallèle entre les Habitans des Planètes & l'Ame des Bêtes*; pour avoir perdu ſon tems à démontrer *l'exiſtence des Corps*, & celle *du nôtre en particulier* : démonſtration qui ne peut avoir été faite que pour les Fous, puiſqu'il faut être fou pour douter de ſon exiſtence ; pour avoir donné une *Analogie des Plantes avec les Animaux*, Analogie qu'il dit être *riante à l'eſprit*, quoiqu'il ne connoiſſe parmi les Plantes que l'herbe des prés & les fleurs de ſon jardin ; pour avoir entrepris de réfuter les *Sophiſmes groſſiers de Bayle*, par d'autres Sophiſmes encore plus groſſiers ; pour avoir téméraire-ment avancé que les *Bêtes imaginent comme nous, & ſans-doute plus fortement que nous*, puiſqu'il faut imaginer comme les Bêtes pour ſavoir comment & avec quelle force elles imaginent ; pour avoir eu la ſotte vanité de dire dans une Préface imprimée deux fois, *qu'il ſouffrira patiemment les Cenſeurs, pourvu qu'il trouve des Juges* ; pour s'être enfin réfuté lui-même, en appliquant à l'opinion de *Deſcartes* ſur l'Ame des Bêtes, cette maxime de *Cicéron* qui convient parfaitement aux chimères contenues dans ſon Eſſai: *Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.*

Mr. *Haller*, craignant un pareil ſort, vient d'abandonner en homme ſage, des opinions que

des

des jugemens un peu trop précipités lui avoient fait adopter. Il admettoit le Syſtême des *Développemens*, il ne l'admet plus aujourd'hui, parce qu'il a trouvé qu'*on ne ſauroit le concilier avec les phénomènes* (*a*), ſur-tout avec ceux qu'on remarque dans la production des *Polypes* (*b*). *Juſqu'à préſent*, dit-il (*c*), *il me paroît probable que les parties des Animaux ſe forment ſucceſſivement d'un fluïde, ſuivant certaines loix que je n'ai garde de définir, mais que je crois être très-différentes de celles de la Fermentation.*

Il paroît adopter ſur la *Génération* les idées d'*Ariſtote* (*d*), de *Harvée* (*e*), de *Hartman* (*f*), de Mrs. *Noortwyck* & *Ludwig* (*g*), & de l'Auteur d'un Ouvrage qui a pour titre *von der Natur* (*h*).

Il prouve par un grand nombre d'expériences, faites par d'habiles Obſervateurs, l'exiſtence des Vermiſſeaux dans le ſperme humain & dans la ſemence des mâles des Animaux (*i*). Il ſemble ſuppoſer que la première trame des Germes eſt formée de ces Vermiſſeaux (*k*), & il répond pertinemment à toutes les objections qu'on a faites ſoit contre leur exiſtence, ſoit contre leur deſtination (*l*). Il dit que la reſſemblance du Germe humain avec le Vermiſſeau ſpermatique, rend cette opi-

(*a*) Voyez ſes *Commentaires* ſur les *Inſtitutions* de *Boerhave*, Tome V. Part. II. pag. 499. &c.
(*b*) *Bibliothèque Raiſonnée*, Tome XL. pag. 221.
(*c*) *Commentaires*, ibid. pag. 506.
(*d*) *De Generat. Animal.* L. II. C. IV.
(*e*) *De Generat.* pag. 122.
(*f*) Ephem. Nat. Cur. *Dec.* III. an. 9. 10.
(*g*) Dans leurs Thèſes. (*h*) N. 885.
(*i*) Commentaires ſur *Boerhave*, Tom. V. Part. I. pag. 349. *& ſuiv.*
(*k*) Ibid. pag. 365. 372.
(*l*) Ibid. pag. 365, juſqu'à la pag. 370.

opinion vraiſemblable (*a*) ; & c'eſt l'un des argumens que j'ai allégués moi-même & dans ma Thèſe, & dans l'Extrait que j'ai donné de vos *Remarques* ſur *Leſſer*. Il ne croit pourtant pas que tous les organes, toutes les parties du Corps humain, ſoient renfermées dans le Vermiſſeau ; il n'en contient, à ce qu'il prétend, que quelques vaiſſeaux qui ſervent de fondement au reſte de l'édifice, lequel ſe forme ſucceſſivement d'un vrai liquide qui s'épaiſſit, qui s'organiſe ſuivant les loix établies par le Créateur (*b*).

Telles ſont *juſqu'à préſent* ſur la Génération les idées d'un Philoſophe qui, comme *Leibnitz*, a prodigieuſement lu, & beaucoup penſé ; phénomène rare, & dont on pourroit conteſter la poſſibilité, s'il n'étoit avéré par des exemples quoiqu'aſſez rares, qu'il y a des hommes qui dans le même eſpace de tems penſent beaucoup plus que d'autres.

Je viens au Syſtême de Mr. *de Buffon*, Syſtême ingénieux, mais bâti, ce me ſemble, un peu trop précipitamment, & ſujet comme la plupart des autres à de très grandes difficultés. Il y a, ſuivant ce Philoſophe, & dans la liqueur des ovaires de la Femme, & dans la ſemence de l'Homme, des *Etres vivans*, que diverſes circonſtances ne permettent pas qu'on regarde comme de véritables Animaux. Les obſervations de Mrs. *Trembley* & *Needham* détruiſent l'opinion, qui établit le principe de la fécondité ou dans le Mâle ſeulement, ou bien dans la Femelle ; ce principe ſe trouve & dans l'un & dans l'autre. Une matière organique, douée de vie & de mouvement, & ré-

(*a*) Ibid. Part. II. pag. 192. (*b*) Ibid. pag. 507.

répandue par-tout, produit ou des Animaux ou des Végétaux, ſuivant la nature des moules qu'elle rencontre, & dont elle prend la forme.

Dans ce Syſtême de Mr. *de Buffon* un enfant reſſemble à ſon père & à ſa mère, parce qu'ils contribuent l'un & l'autre à la formation de ſes organes. Il faut conſulter l'Ouvrage même de ce Philoſophe pour ſe former une idée juſte & exacte des fondemens ſur leſquels il a bâti ce nouvel édifice (*a*). Il s'appuye du ſecours des expériences & des obſervations. Reſte à ſavoir s'il n'eſt pas dans le cas de ces Philoſophes qui appliquent mal ce qu'ils voient, ou qui décident ſur des apparences trompeuſes. On ne voit pas les premiers élémens des corps organiſés, on ne voit pas les premières trames ourdies par la Nature dans la formation de ces corps; car ce qu'on appelle élémens eſt le plus ſouvent un compoſé d'élémens, & même d'élémens divers. Cette connoiſſance eſt le fil qui doit nous guider; nous manque-t-elle, nous courons grand riſque de nous égarer.

Le Syſtême de Mr. *Needham* diffère peu de celui de Mr. *de Buffon*. Il l'a propoſé modeſtement dans ſes *Nouvelles Découvertes* (*b*), à l'occaſion des Vaiſſeaux laiteux du Calmar. Il réſulte de ſes obſervations, que le Fétus tire ſon origine, non d'un Animalcule, mais d'une petite portion de matière, dont les mouvemens reſſemblent à ceux des Vaiſſeaux laiteux du Calmar, & à l'action de cette eſpèce de pouſſière qui ſe trouve ſur les Etamines des fleurs, & qui ſert à féconder les Plantes. On

(*a*) J'y renvoie le Lecteur, ou à l'Extrait Latin qu'on en a donné dans le *Journal Britannique*, Mars 1750. p. 78.

(*b*) Voyez l'*Extrait* que nous en avons donné dans le Tome XXXIX. pag. 35. de cette *Bibliothèque*.

On trouve une idée assez détaillée de ce Système dans un *Mémoire* de l'Auteur, inséré dans les *Transactions Philosophiques* (*a*). Suivant l'Extrait qu'on a donné de ce Mémoire, toutes les Espèces sont formées par une portion de matière extraite de celle qui sert de nourriture à chaque individu. Cette matière possède une force végétative, variée suivant les circonstances & les divers sujets; mais elle est uniforme dans ses productions, toutes les fois qu'elle tombe dans un nid qui lui convient, & qu'elle trouve des particules propres à former l'Etre spécifique dont elle est tirée. Dans tous les autres cas elle végète & forme des substances animées, qui ne sont ni produites ni nourries comme les Plantes & les Animaux que nous connoissons. En général, toutes les infusions des Plantes ou des Animaux forment en se décomposant des végétations régulières; ainsi la corruption d'une substance en produit une autre, & la pourriture est une vraie vivification. *Mr. Needham* prouve son Système & par les expériences déjà raportées par *Mr. de Buffon*, & par plusieurs autres qu'il a faites lui-même.

Joignons à ces nouvelles découvertes, celles que Mr. *Eller* prétend avoir faites sur les Eléments ou premiers Principes des Corps. Selon ce Philosophe (*b*) le Feu élémentaire & l'Eau sont les seules choses qui méritent proprement le nom d'E-

(*a*) Mois de Décembre 1748. On trouve un Extrait de ce *Mémoire* dans le *Journal Britannique*, Janvier 1751. p. 54.

(*b*) *Hist. de l'Acad. Roy. de Berlin*, an. 1746. *Nouvelle Bibliot. German.* Tom. V. Part. I. pag. 2. & Tom. VII. Part. I. pag. 27.

d'Elémens. Mais ce qu'il y a de singulier & de bien hardi dans son Système, c'est que *les Elémens sont susceptibles d'une parfaite transmutation.* Ce Principe détruit tout ce qu'il y a de plus solide dans les Systêmes de la plupart de nos Philosophes modernes. Les Elémens des Corps sont immuables, dit *Boerhave* (*a*), ils ne sauroient changer de nature; & ce Médecin prétend qu'on ne sauroit en douter après tant d'expériences faites avec soin pour démontrer la vérité de ce Principe.

Le Principe de Mr. *Eller* est aussi fondé sur des expériences. *Par le moyen de la chaleur*, dit cet Académicien, l'*Eau peut être convertie en air.* Pour le prouver il croit qu'on peut joindre à ses propres expériences celles de Mrs. *Hales* & *Musschenbroek*. D'autres expériences inconteſtables lui ont appris que ce même Elément peut aussi être converti en *une véritable Terre fixe, homogène, & inaltérable dans le feu.* C'est l'eau qui fournit pour la plupart la base, ou la matière solide & corporelle dans les trois règnes de la Nature. C'est elle qui, mise en action par la chaleur, forme peu à peu les petites parties solides des Plantes, tandis que la vertu spermatique primordiale, attachée à la semence, y introduit & perpétue sa propriété spécifique dans chaque Espèce & Individu. Elle produit le même effet dans les Animaux. Appliquée par l'action du cœur aux parois des petits vaisseaux de l'Embryon, elle s'y insinue, elle les étend, elle forme des fibres, des membranes, qui se changent ensuite en cartilages & en os.

Ce sentiment paroît assez conforme à celui de Mr.

(*a*) Voyez sa *Chymie.*

Mr. *Haller*, qui trouve *probable que les parties des Animaux ſe forment ſucceſſivement d'un vrai liquide, qui s'épaiſſit & s'organiſe ſuivant certaines loix*. Mr. *Eller* ne ſe ſeroit-il pas trompé? Les fibres, les membranes, les os, ſe forment d'un liquide, j'en conviens. Mais ce liquide eſt-ce de l'eau pure? Non. C'eſt, je penſe, un mélange d'eau & de parties ſolides ſi fort *atténuées*, que leur fluïdité empêche qu'on ne les prenne pour ce qu'elles ſont. Ces parties ſolides forment par leur union le tiſſu des corps organiſés, toute leur fabrique, à meſure qu'elles ſe figent, qu'elles s'épaiſſiſſent, qu'elles ſe durciſſent par la diſſipation plus ou moins grande qui ſe fait de l'eau ou autres liquides avec leſquels elles étoient confondues. Telle eſt peut-être auſſi ſur cela la penſée de Mr. *Haller*, car je doute fort qu'il croie avec Mr. *Eller* que l'Eau élémentaire ſe convertit en une *véritable Terre fixe*.

Boyle, ſéduit par une expérience mal faite, s'eſt imaginé que l'Eau pouvoit ſe changer en une *terre fixe, inſipide* (*a*), & a jetté dans l'erreur l'illuſtre *Newton* (*b*) & quelques autres Philoſophes. *Boerhave* a fait voir la ſource de cette erreur (*c*). Des expériences mieux faites que celles de *Boyle* l'ont convaincu que l'Eau ne ſe change jamais en terre. Selon lui, c'eſt une Terre ſimple, élémentaire, qui forme la fabrique du corps des Animaux, des Végétaux, & de quelques Foſſiles; c'eſt elle qui fournit ce qui en fait la baſe & toute la ſolidité (*d*). Vous

(*a*) *Orig. formar.* pag. 259-273.
(*b*) *Optic. Latin. pag.* 329. *Queſt.* 22.
(*c*) *Elementa Chemiæ* Tom. I. pag. m. 627.
(*d*) Nobis jam liceat colligere..... Terram tandem

Vous voyez, *Monsieur*, par tout ce que je viens de vous alléguer, que jusqu'à présent nous n'avons rien de certain touchant la manière dont se fait la Génération. Les Philosophes qui se sont chargés d'expliquer ce mystère, ne sont point d'accord entre eux, l'un détruit ce que l'autre établit. On oppose Systêmes à Systêmes, Expériences à Expériences. Tout tend à introduire sur cette matière une confusion affreuse. La différence des sentimens est trop grande pour qu'on puisse se flatter de les concilier.

Vous perdez beaucoup, *Monsieur*, à ce changement de scène. Votre procès est fait. Vous êtes jugé, condamné, presque d'une voix unanime. Aucun de ces nouveaux Systêmes ne s'accorde avec le vôtre, nulle Expérience certaine ne le favorise. Vous avez à combattre les Anciens, les Leuwenhoekistes, nos Philosophes modernes, Mrs. *de Maupertuis*, *de Buffon*, *Needham*. Quelle ligue contre vous!

Ceux mêmes qu'on nomme *les Indifférens*, parce qu'ils sont simples spectateurs du combat, ne vous sont pas favorables. Ils ne reconnoissent point la préexistence des Germes dans les œufs; ils font voir que cette hypothèse est insoutenable, qu'elle est contraire & à l'expérience & à la raison (*a*). Elle

simplitem, elementalem, concretam, ut principium constituens ad formandam fabricam dentium, corpoream, Animantium, Vegetantium, & quorundam Fossilium, minus constantium, minus simplicium. Inque iis omnibus præstare firmam basin, quæ formam dat, cætera principia & sibi, & etiam inter se unitat in unam definitam Monada. *Ibid. pag.* 862.

(*a*) *Mr. Haller*, par exemple, dans ses *Commentaires* sur les *Inst. de Méd.* de *Boerhave*, Tom. V. Part. I. & II.

Elle eſt contraire à l'expérience; j'en appelle ſur cela à *Malpighi*, dont le témoignage ne ſauroit être ici ſuſpect (*a*). Je m'en raporte aux obſervations de Mr. *de Superville*, Médecin de S. A. de *Brandebourg-Bareith* (*b*). Cet habile homme nie abſolument l'exiſtence d'un Germe, que l'on prétend ſe trouver dans l'œuf de la Femme avant l'accouplement. Il a vu de ces œufs oſſifiés dans une Femme de 60 ans: ils étoient compoſés de fibres rayonnées, qui partoient du centre vers la ſurface.

Votre hypothèſe eſt auſſi contraire à la raiſon. A quoi ſert en effet la ſemence du Mâle, ſi elle ne contribue en rien à la formation de l'Embryon? Elle ſert, dites-vous *Monſieur*, à donner du mouvement à l'Embryon pour l'aider à ſe développer. Foible réponſe! Il valoit mieux n'en point faire. Si l'Embryon eſt déjà tout formé dans l'œuf avant l'accouplement, quel obſtacle s'oppoſe à ſon développement? Il ſe trouve, je vous l'ai déjà dit (*c*), dans le moule ou la matrice qui lui convient, il eſt dans l'humeur propre à le nourrir, à le faire développer, à lui donner ſon accroiſſement. Il tire & de lui-même & de ſa mère le mouvement dont il a beſoin; la vie de ſa mère fait en quelque ſorte la ſienne. S'il eſt tout formé, il a du-moins un cœur, des veines, des artères; & dans ces Vaiſſeaux il y a des humeurs proportionnées à leur délicateſſe. Cette petite Machine hydraulique, à qui rien ne manque,

(*a*) Malpighius, *de formatione Pulli.* Voyez encore *Biblioth. Raiſ.* Tom. XXXI. pag. 96 & *ſuiv.* & les Comment de Mr. *Hatler* Tom. V. P. I. pag. 369.

(*b*) Voyez cette *Bibliothèque*, Tome XXXV. pag. 389.

(*c*) *Biblioth. Raiſ.* Tom. XXXI. pag. 100. 101.

que, ſeroit-elle donc ſans jeu, tandis que toutes les parties qui l'environnent ſont en action ?

Les œufs de Poule ne parviennent pas moins à leur maturité, quoiqu'ils n'ayent pas été fécondés par la ſemence du Coq. Ces œufs peuvent-ils croître ſans que leurs humeurs ſoient en mouvement ; & ſi leurs humeurs ſont en mouvement, le Germe qu'elles arroſent & qu'elles fomentent, doit-il en manquer ? Les Filles laſcives imitent quelquefois les Poules, elles font des œufs. Vous en trouvez des exemples dans plus d'un Auteur (*a*). Une penſée amoureuſe peut ſeule ébranler ces œufs, les détacher, les faire tomber. L'amour eſt un puiſſant moteur.

Croyez-moi, *Monſieur*, la néceſſité de l'union des deux Sexes pour la propagation du Genre-humain, prouve qu'il y a dans la liqueur ſeminale de l'Homme une toute autre vertu que celle que vous lui attribuez. Si cette liqueur ne porte pas avec elle dans le ſein de la Femme la première trame de l'Embryon, elle y porte du-moins de quoi la former. Tel paroît être le but de la Nature, & c'eſt ſans-doute pour y parvenir que *Jupiter* a inſpiré à l'Homme la forte paſſion de ſe rejoindre à ſa chère Moitié, ce qu'il fait ſouvent aſſez mal.

L'Homme créé par le Fils de Japhet,
N'eut qu'un ſeul corps mâle enſemble & femelle.
Mais Jupiter de ce tout ſi parfait,
Fit deux moitiés, & rompit le modelle.

Voi-

(*a*) Voyez ſur cela les *Comment.* de Mr. *Haller* Tom. V. Part. II. pag. 150.

Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brule d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ha la voilà! c'est elle;
Mais à l'épreuve, hélas! ce ne l'est point (*a*).

Je crois, *Monsieur*, avoir suffisamment prouvé que le Germe humain n'est point originairement dans l'œuf de la Femme, ni dans celui des Femelles de la plupart des autres Animaux que nous connoissons. Ce principe est fondé sur les meilleures observations, & il aquiert un nouveau degré de force de la nécessité où se trouvent Mrs. *de Maupertuis*, *de Buffon*, & *Needham*, de recourir à de nouvelles hypothèses pour expliquer les phénomènes de la Génération. Si le Fétus est dans l'œuf de la Femelle sans le concours du Mâle, c'est perdre de vue le point d'où l'on doit partir, que de forger une hypothèse qui détruise cette vérité. Dès qu'on a un principe certain & incontestable, il faut le suivre; s'en écarter, c'est se jetter dans l'erreur. Deux propositions contradictoires ne sauroient avoir lieu.

Mais, dites-vous, *Monsieur*, „ *Swammerdam*, qui n'est pas accoutumé d'avancer des „ faits à la légère, pose en fait certain que le Fé„ tus des Insectes, dès la formation de l'œuf, „ & par conséquent longtems avant l'accouple„ ment, remplit déjà toute la capacité de l'œuf „ dans lequel il se trouve (*b*)". Poser une chose en fait, n'est pas la démontrer. Un faiseur de Systê-

(*a*) Oeuvres de *Rousseau*, Tom. II. p. 349. Epigr. 17. Les fameuses *Androgynes* de *Platon* ont fait naitre cette pensée à *Rousseau*.

(*b*) *Théologie des Insectes* de *Lesser*, Tom. I. pag. 221. dans la Note de Mr. *Lyonnet*.

tême *pose* souvent *en fait* ce qui n'est pas. Il y a donc ici deux questions à examiner, l'opinion de *Swammerdam*, & le fondement de cette opinion.

Prenez bien garde, *Monsieur*, à cette distinction, elle est nécessaire. Je n'ai avancé nulle part que *Swammerdam* n'avoit pas eu cette opinion, je me suis contenté d'insister sur la nécessité d'en démontrer la vérité. J'ai laissé la supposition de cet Auteur pour ce qu'elle est, je vous ai seulement demandé des preuves du fait en question, des preuves tirées des Ouvrages de *Swammerdam*, & qui fussent *fondées sur de bonnes observations réitérées* (a). Voici les propres termes dont je me suis servi dans l'Extrait que j'ai donné de vos *Remarques* sur *Lesser*. „ A l'égard de ce que *Swammerdam* avance, & cela sans preuves, que la „ *semence de la Femelle est vivante, qu'elle a du* „ *mouvement*, & qu'*elle est douée de sentiment*, on ne voit pas, dans cette supposition, à „ quoi peut ensuite servir le concours de la semence du Mâle, puisqu'elle ne peut alors communiquer à celle de la Femelle que ce qu'elle a déjà. Il est donc clair par le passage de *Swammerdam* que je viens de citer, que cet Auteur „ ne prouve nullement que l'Embryon se trouve dans l'œuf avant l'accouplement, & qu'ainsi c'est à Mr. *Lyonnet* à indiquer l'endroit de „ ses Ouvrages où il a puisé ce qu'il lui attribue „ dans son objection. Il faut même que ce sentiment de *Swammerdam* soit fondé sur de bonnes observations réitérées; car s'il se contente „ de supposer le fait sans preuves, on pourra se dis-

(a) *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. XXXI. pag. 96. & Tom. XXXIII. pag. 379.

» dispenser de souscrire à ses décisions, & par
» conséquent la difficulté proposée par Mr. *Lyonnet* ne sera d'aucun poids & tombera d'elle-
» même.

Vous voyez bien, *Monsieur*, qu'il n'est pas question de prouver contre moi, que *Swammerdam* a cru que la *semence de la Femelle est vivante, qu'elle a du mouvement, & qu'elle est douée de sentiment*, puisque j'en convient dans mon Extrait, où je cite le même passage que vous alléguez contre moi dans votre *Réponse*(*a*). Il s'agit de me faire voir dans cet Auteur un passage où sa supposition soit accompagnée de preuves. *Swammerdam*, dites-vous, *pose en fait certain que le Fétus des Insectes est dans l'œuf avant l'accomplement*. Soit. Qu'est-ce que cela fait contre moi? Je ne le nie pas. Mais cette supposition est-elle fondée *sur de bonnes observations réitérées, est-elle accompagnée de preuves*? Voilà ce que je demande, voilà ce qu'il faut prouver par *Swammerdam* même. Si Mr. *Mylius* prétend seulement que *Swammerdam* n'a pas le sentiment que vous lui attribuez, vous avez tort de confondre sa cause avec la mienne, & de nous attaquer l'un & l'autre avec les mêmes armes.

Est-il possible, dites-vous, que *Swammerdam, qui n'est pas accoutumé d'avancer des faits à la légère, pose en fait certain* une chose qui ne seroit point fondée sur des expériences? Vraiment oui, *Monsieur*, cela est possible, & même très-possible. Le Père *Malebranche* (*b*), son bon ami, avoit la même opinion, & cependant il n'avoit

(*a*) Ibid. Tom. XLV. pag. 451.
(*b*) Voyez la *Recherche de la Vérité*.

voit jamais fait ni obſervations ni expériences phyſiques. Ne ſavez-vous pas que les meilleures têtes croyent bien des choſes ſans preuves. Sur quoi ſont fondées tant d'opinions erronées des plus grands Génies parmi les Philoſophes anciens & modernes? Le plus ſouvent ſur de ſimples probabilités, ſur une idée qui plaît, parce qu'elle ſert à expliquer quelques phénomènes qu'on ne comprend pas. Ceux qui font des hypothèſes, n'obſervent pas toujours les règles judicieuſes que preſcrit l'illuſtre *'s Graveſande* pour l'uſage qu'il en faut faire (*a*).

Tenez, ſans aller chercher fort loin, vous me fourniſſez vous-même une excellente réponſe à la demande que vous faites. En parlant des différentes manières dont les Inſectes multiplient, vous dites que *s'il en falloit croire* Swammerdam, *qui ne nous fournit pourtant aucune preuve aſſez ſolide de ſon opinion, il y en auroit dont la ſeule odeur du Mâle ſuffiroit pour rendre fertile la Femelle* (*b*). Vous nous apprenez cela juſtement dans le même Ouvrage, dans le même Tome, où vous dites que *Swammerdam n'eſt pas accoutumé d'avancer des faits à la légère.* La lecture de ce paſſage m'a fait beaucoup de plaiſir; car comme il prouve que *Swammerdam* a eu ſur la multiplication d'une ſorte d'Inſecte *une opinion*, dont il *ne nous fournit pourtant aucune preuve aſſez ſolide*, j'en conclus que ce Naturaliſte, dont je fais d'ailleurs très-grand cas, pourroit fort bien s'être trompé, en nous aſſurant ſans le

(*a*) Dans ſon *Introduction à la Philoſophie*, Chap. XXXIV.

(*b*) *Théologie des Inſectes*, Tom. I. pag. 50. dans la Note.

le prouver, que *la ſemence des Femelles des Inſectes eſt très-viſible avant l'accouplement*, qu'elle eſt *vivante, douée de ſentiment & de mouvement*. Il y a d'autant plus lieu de croire que *Swammerdam* s'eſt trompé, qu'il n'eſt guère probable que chez les Inſectes, non plus que chez les autres Animaux, *la ſeule odeur du Mâle ſuffiſe pour rendre fertile la Femelle*.

Sans y penſer, *Monſieur*, vous avez plaidé vous-même en ma faveur; cela eſt clair. Je ſuis ſeulement fâché qu'on puiſſe ici vous reprocher une petite contradiction; car s'il eſt vrai que *Swammerdam a avancé une opinion ſans en fournir des preuves aſſez ſolides*, comment peut-il être vrai qu'*il n'eſt pas accoutumé d'avancer des faits à la légère*? Quandoque bonus dormitat Homerus.

Vous dites ailleurs (*a*), en parlant de la *Bible de la Nature*, Ouvrage de *Swammerdam*, „ qu'on ne peut s'empêcher quand on lit ce Livre „ tout de ſuite, de remarquer que ſur la fin ſon „ génie commençoit à s'affoiblir, & à ſe reſſentir „ par-ci par-là des impreſſions qu'une dévotion, „ mêlée de fanatisme, peut faire ſur un eſprit é- „ puiſé par l'étude". Cela prouve que cet habile homme a fort bien pu ſe tromper & ſur la Phyſique & ſur la Religion. C'eſt preſque le cas de *Paſcal*, du Chevalier de *Folard*, & peut-être auſſi celui de *Spinoſa*; c'étoient trois hypocondriaques; & ſavez-vous bien que *Swammerdam* l'étoit auſſi? Il faut avoir de l'indulgence pour ceux dont les fautes & les erreurs viennent d'une certaine diſpoſition de leurs organes. Une ſorte de fatalité les en-

(*t*) Ibid. pag. 31.

entraîne ; ils penſeront mieux dans l'autre Monde, & nous auſſi ſans-doute.

Une remarque qui eſt fort avantageuſe à ma cauſe, & que je ne dois pas paſſer ſous ſilence, c'eſt celle-ci. Mr. *Leſſer* nous apprend (*a*) que le Manuſcrit de la *Bible de la Nature*, ou *Hiſtoire des Inſectes* par *Swammerdam*, étant tombé entre les mains de *J. du Verney*, habile Anatomiſte, Mr. *Boerhave* l'achera de ſes propres deniers (*b*), & le fit mettre ſous preſſe dès l'an 1736. Le fait eſt vrai. Mais ce qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que Mr. *Boerhave* n'ignoroit rien de ce qu'il y avoit d'important dans les Ouvrages de *Swammerdam*. Or ſi celui-ci eût découvert que le Fétus ſe trouve avant l'accouplement dans les œufs des Inſectes, croyez-vous que Mr. *Boerhave* auroit adopté ou regardé comme *probable* l'opinion de *Leeuwenhoek*, qui établit que le germe des Animaux eſt contenu dans la ſemence des Mâles ? Cette raiſon-là me paroît bien bonne. Qu'en penſez-vous, *Monſieur* ?

Mais ce qui m'étonne beaucoup, ſi *Swammerdam* a fait la découverte que vous lui attribuez, c'eſt que Mr. *Haller* n'en ait pas fait la moindre mention dans l'endroit-même de ſon *Commentaire* (*c*), où il donne la liſte de ceux qui prétendent avoir vu le Fétus dans l'œuf avant l'accouplement. Ce Savant, qui dans cet Ouvrage plein de

(*a*) *Théologie des Inſectes*, Tom. I. pag. 17.

(*b*) On m'a aſſuré que cet achat fut fait par Mr. S.... homme de beaucoup d'eſprit & d'un rare mérite, qui ſe trouvoit alors à Paris.

(*c*) Tom. V. Part. I. pag. 364. no. 10 de ſon *Comment. ſur les Inſtit.* de *Boerhave* ; & pag. 369. il fait voir ce qu'on doit penſer de ces prétendues découvertes.

de recherches *a cité tout le monde*, comme quelqu'un l'a remarqué dans cette *Bibliothèque*; lui, qui *n'a pas voulu que l'Auteur le plus méprisé perdît l'honneur attaché à la découverte la plus indifférente, ou à l'observation la moins intéressante*; lui, qui cite *Swammerdam* sur des points bien moins importans, comment eſt-il poſſible qu'il n'ait pas vu dans les Ouvrages de ce Naturaliſte ce que vous croyez y voir ſi diſtinctement?

Votre erreur vient, *Monſieur*, ſi je ne me trompe, de ce que vous avez pris dans *Swammerdam*, pour une découverte, ce qui n'eſt qu'une ſimple ſuppoſition deſtituée de tout fondement. Faut-il s'en étonner? Les principes de cet Auteur ſur la Génération, ſont pleins d'inconſéquences, d'obſcurités, de contradictions même; en voici quelques exemples.

Le Fétus eſt tout formé dans les œufs des Femelles avant l'accouplement. L'uſage de la ſemence des Mâles eſt de donner ou communiquer au Fétus le mouvement dont il a beſoin, ou plutôt de faire *continuer* ce mouvement; car *c'eſt proprement*, dit-il (*a*), *dans la continuation de ce mouvement que nous croyons que conſiſte la conception féconde de cette Semence*. Cela poſé, comment *Swammerdam* a-t-il pu dire ailleurs (*b*) *que toutes les Créatures ont été renfermées dans les reins de leurs premiers Pères*? Comment a-t-il pu dire *que Lévi étant encore dans les reins de ſon Père, a payé la dîme avant que d'être né*? Comment a-t-il pu dire *qu'il étoit encore dans les reins de*

(*a*) *Hiſt. génér. des Inſectes*, pag. 42. *Bibliothèque Raiſ.* Tom. XXXI. pag. 95. Tom. XLV. pag. 452. dans la Réponſe de Mr. *Lyonnet*.

(*b*) Ibid. pag. 60.

de ſon Père lorſque Melchiſédec *vint au devant d'*Abraham ? N'y a-t-il pas là de la contradiction? Si la ſemence de l'Homme n'a d'autre vertu que d'entretenir le mouvement du Fétus contenu dans l'œuf de la Femme, tout le Genre-humain doit avoir été renfermé dans *Eve* & non dans *Adam*; *Lévi* a dû être renfermé dans les ovaires de *Sara*, & non dans les reins d'*Abraham*. Si ce paſſage de l'Ecriture favoriſe quelque Syſtême, c'eſt plutôt celui de *Leeuwenhoek*, que celui des Ovariſtes.

La comparaiſon que fait *Swammerdam* de la Génération des Plantes avec celle des Inſectes, dans le paſſage même que vous citez, *Monſieur*, eſt tout-à-fait ridicule. „ Voici ſes paroles. Com-
„ me la Génération ſe fait dans les Plantes par
„ l'union des parties de la ſemence avec la terre
„ & avec le ſuc & l'humidité qu'il contient, de-
„ même auſſi la Génération des Inſectes ſe fait
„ par l'union des parties fécondes & inviſibles de
„ la ſemence du Mâle avec la ſemence de la Fe-
„ melle, qui eſt effectivement viſible, vivante, &
„ douée de ſentiment (*a*).

Il paroît qu'il ſuppoſe ici, & il le ſuppoſe en effet, comme on le voit par ce qui précède, que la Plante eſt déjà toute formée dans ſa ſemence. Cette ſemence jettée dans la terre s'unit à elle, elle ſe nourrit de ſon ſuc, elle ſe développe & devient enfin une Plante parfaite. Voilà le myſtère de la Génération des Plantes expliqué. Cela n'eſt-il pas beau ! Vous voyez que le bon homme confond la génération des Plantes avec leur développement dans la terre.

Avouez-

(*a*) Ibid. pag. 60.

Avouez-le avec moi, *Monſieur*, *Swammerdam* ne nous a rien appris ſur le myſtère de la Génération. Tout ce qu'il en dit n'eſt que pure conjecture. Ne l'interrogeons point là-deſſus. Allons le conſulter lorſqu'il eſt queſtion des différentes métamorphoſes des Inſectes. Quelle adreſſe! Quelle ſagacité! Qu'il eſt ici admirable! Sa dextérité à les diſſequer, à en faire voir les plus petites parties, eſt quelque choſe de merveilleux.

Vous le ſuivez de près, *Monſieur*, & je l'oſe dire ſans trop vous flatter, vous le ſurpaſſez à pluſieurs égards. Vous avez des talens, des lumières qu'il n'avoit pas. Les découvertes que vous avez déjà faites ſur les Inſectes ſont ſurprenantes. Continuez vos recherches & vos travaux, ces petits Animaux ſont dignes de toute l'attention d'un Philoſophe. Quelles perfections le Créateur n'y a-t-il pas miſes! Mais nous n'en avons encore qu'une idée très-ſuperficielle. Faites-nous les connoître. Apprenez-nous, s'il eſt poſſible, où il a placé tous les ſens dans le Moucheron, & dans d'autres Inſectes encore infiniment plus petits que lui. Faites-nous voir où ſe trouvent ſes organes. Montrez-nous l'organe de la vue, celui du goût, celui de l'odorat. Dites-nous par quelle méchanique il produit ce bourdonnement affreux qui nous étourdit. Comment ſes aîles ſont-elles attachées à ſon dos? Avec quel art ſes pattes, ſi fines & ſi déliées, ont-elles été faites? Comment ſon eſtomac & ſon ventre ſont-ils diſpoſés? Quelle eſt la ſtructure de ſon éguillon, & comment s'en ſert-il pour percer la peau (*a*)? Il n'y a guère que

(*a*) In his tam parvis, atque eram nullis, quæ ratio, quæ nata vis, quam inextricabilis perfectio? Ubi tot ſenſus col-

que vous, *Monſieur*, & *Meſſieurs de Reaumur*, *Trembley*, *Bonnet*, qui puiſſiez nous ſatisfaire ſur ces queſtions. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c.

locavit in culice? & ſunt alia dictu minora. Sed ubi viſum in eo prætendit? Ubi guſtatum applicavit? Ubi odoratum inſeruit? Ubi vero truculentam illam & portione maximam vocem ingeneravit? Quâ ſubtilitate pennas adnexuit? prælongavit pedum crura? diſpoſuit jejunam cavcam, uti alvum? avitam ſanguinis, & potiſſimum humani ſitim accendit? Totum vero perfodiendo tergori, quo ſpiculavit ingenio? *Plin. Hiſt. Nat. Lib. XI. Chap.* II.

ARTICLE XIV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LEIDE.

Novum Teſtamentum &c. *Autore* JOANNE LEUSDEN. *Lugduni Batavorum ex officinâ Luchtmanniana.* 1751.

IL ne faut pas confondre cette Edition avec celle qui a été imprimée à *Amſterdam* chez les *Wetſteins*, & qui a été tellement goutée du Public, qu'on l'a reimprimée diverſes fois, & la dernière fois il y a dix ans. Car quoique le titre de ces deux Editions ſoit préciſément le même, (nous ne ſavons comment) la différence eſt pourtant trop grande pour n'être pas remarquée. Ce qui recommande principalement la véritable Edition de Mr. *Leuſden*, c'eſt qu'il n'y a aucunes *abbréviations*, & que les *accens* ſont mis par-tout avec la dernière exactitude; méthode qu'on a choiſie exprès pour encourager la jeuneſſe à l'étude de la Langue *Grecque*, & pour lui en faciliter la lecture. Au lieu que cette nouvelle Edition de *Luide* fourmille d'*abbréviations* par-tout, par exemple dans les deux premiers verſets de St. *Matthieu* il y en a pas moins

de

de dire: & qui pis eſt, quand un verſet commence par une lettre voyelle, les accens y ſont omis pour la plupart, ce qui rend bien des lecteurs incertains, s'il faut prononcer le mot ſans aſpiration ou avec aſpiration, d'où réſulte encore ſouvent une ambiguïté dans le ſens même.

Après ce grand défaut, que l'Edition de *Leide* a de commun avec celle de *Blaeu*, remarquons-en un petit qui lui eſt propre, & qui démontre ou l'ignorance ou l'inadvertance de celui qui l'a procurée. Les *Grecs* expriment les nombres par leurs lettres; A, B eſt *un*, *deux*, & I eſt *dix*: au-lieu que les nombres ſont déſignés au haut des pages de cette Edition *Grecque* dont nous parlons par des *Chiffres Romains* I. II. III. *première*, *ſeconde*, *troiſième*; ce qui fait qu'un lecteur qui n'eſt pas ſur ſes gardes, s'imaginera qu'il s'agit de la *dixième* Epitre aux *Corinthiens*, aux *Theſſaloniciens* & à *Timothée*, & de la *dixième* Epitre de St. *Jean* & de St. *Pierre*.

Il eſt vrai que l'Edition de *Leide* eſt d'un format plus petit que celle d'*Amſterdam*, mais elle eſt auſſi plus épaiſſe; & ce qui paroît d'abord être une commodité, toutes choſes d'ailleurs égales, devient une incommodité inſupportable, quand la petiteſſe du Livre ſe trouve accompagnée d'un caractère entièrement uſé & ſerré, ce qui eſt le cas de l'Edition de *Leide*. Au-reſte ce n'eſt pas aſſurément de cette Edition, que parle Mr. *Leuſden* dans la Préface: *En tibi Novum Teſtamentum Græcum quod nitidiſſimè impreſſum invenies.* C'eſt-à-dire: *Voici le N. T. Grec que vous trouverez imprimé avec la dernière netteté.* S'il en avoit parlé ainſi, il n'auroit pas dit la vérité, comme chacun le peut voir du premier coup d'œil: d'ailleurs comment Mr. *Leuſden*, n'étant pas prophète, auroit-il pu ſavoir de quels baillons on couvriroit ſon Edition *cinquante-deux* ans après avoir écrit ſa Préface?

Il eſt naturel de préſumer, que ce dernier défaut,

que nous venons d'indiquer, en couvrira bien d'autres: mais qui seroit assez curieux & hardi pour s'en instruire, quand il voit évidemment qu'il risqueroit par là ou de perdre sa vue, ou de l'incommoder considérablement, avant que d'être parvenu à la moitié du Livre? Que doit on penser après tout du Libraire qui fait parade d'une Edition non composé de neuf comme tout autre ouvrage, mais tiré simplement sur des plaques fondues au siècle passé & aussi vicieuses qu'ils sont détruites par le maniment. N'auroit-il pas mieux fait de s'en accommoder avec le Plombier que de s'exposer à l'indignation qu'en doit avoir jusqu'au moindre petit Ecolier?

Amsterdam.

On travaille ici à une nouvelle Edition du *Dictionnaire de Richelet*, qui sera enrichie de tout ce qu'il y a à désirer pour rendre un *Dictionnaire de la Langue Françoise* aussi complet & instructif qu'il est possible. Cette Edition renfermera des augmentations considérables, toutes tirées des sources les plus pures, & digérées avec une étude & une attention singulière. Ces augmentations remplaceront en partie le vuide que laisseront les retranchemens de ce que tout le monde reconnoissoit de superflu & d'inutile dans *Richelet*, & qu'on fera avec beaucoup de jugement; le reste sera ménagé en élargissant un peu les pages, qui étant composées de trois colonnes n'en auront que meilleure grace; de manière que cette Edition, quoique très-augmentée, n'en deviendra plus forte, ni en feuilles, ni en prix que ne l'étoit l'Edition de 1732 faite à *Amsterdam* en 2 Tomes *in*-4. si recherchée malgré ses défauts, & devenue même fort rare & fort chère.

Voici le titre d'un Ouvrage qui est digne de l'attention du Public, non tant par le spécieux Titre qu'il porte de *Supplément* à un autre dont plusieurs Editions ont à peine suffi à satisfaire l'avidité du Public.

blic, que par ſon mérite réel; il eſt intitulé: *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique & Critique pour ſervir de Supplément ou de Continuation au Dictionnaire Hiſtorique & Critique de M. Pierre Bayle par J. G. de Chauſepié.* Ce titre ſeul a été déjà le ſujet des critiques, mais c'eſt à quoi nous ne nous arrêterons pas; ſi nous y trouvons des choſes à relever, elles ſeront moins frivoles. En attendant que nous l'examinions pour en dire notre ſentiment dans la Partie ſuivante de ce Journal, nous avertirons les Curieux qui voudront profiter de la ſouſcription, qu'elle n'eſt pas finie encore, comme on doit le préſumer du Projet qui en a été diſtribué l'année derniére, & qui en fixa le terme juſqu'au 1. de ce mois d'Avril. Elle durera juſqu'au 1. du mois d'Août, parce que des obſtacles ſurvenus en ont retardé la publication juſqu'au mois de Mars de cette année. Au reſte le Souſcripteur ne reçoit que les deux premiers tomes, qui ſont la moitié de l'Ouvrage; mais il les reçoit à de meilleures conditions que ceux qui en attendront la fin. Les deux tomes ſuivans, à en croire les Libraires intéreſſés dans ce *Dictionnaire*, paroîtront enſemble vers la fin de l'année prochaine, à-moins que ces Meſſieurs ne ſe déterminent à donner ſéparément le troiſiéme, qui dans ce cas pourroit ſe donner en moins de ſix mois; car nous ſavons de bonne part que ce volume eſt déjà très-avancé.

Mr. *Wetſtein*, Editeur de ce Journal, & qui a donné ſucceſſivement de très-belles & très-correctes Editions en petit format des meilleurs *Auteurs Claſſiques*, vient d'achever actuellement en 3 Tomes *in*-24. l'*Ovide*, qui ſurpaſſe en tout genre & même de beaucoup les Editions antérieures. La commodité du format & la netteté de l'impreſſion recommandent d'autant plus ces Auteurs, qu'on peut s'en procurer une collection complette pour le prix qu'on eſt obligé de payer ſouvent pour un ſeul de ces Auteurs en plus grand format.

Le même Libraire vient de mettre en vente, *Principes du Droit Politique par feu J. J. Burlamaqui*, pour ſervir de ſuite aux *Principes du Droit Naturel* du même Auteur; c'eſt un volume *in*-4.

De LONDRES.

Si l'on avoit toujours reſpecté la majeſtueuſe ſimplicité du *Chriſtianiſme*, & qu'on ſe fût contenté des vérités claires qu'il nous offre, ſans vouloir expliquer ce qui n'eſt pas ſuſceptible d'explication, & donner des aſſertions hazardées pour des vérités certaines & eſſentielles, la Religion auroit trouvé peu d'Ennemis, parce qu'elle n'auroit point préſenté de côté foible, & l'Incrédulité auroit eu peu de Partiſans. Ce n'eſt pas d'ailleurs qu'il ne ſoit permis de pouſſer & d'étendre certains articles, pourvu qu'on le faſſe avec prudence, & qu'on n'affirme rien qui ne ſoit de la dernière clarté. Il y a donc un juſte milieu, entre propoſer témérairement ſes déciſions comme des Articles de Foi, & ne point du tout réfléchir ſur les Vérités de la Religion. C'eſt ce juſte milieu qu'on ſe propoſe principalement d'indiquer dans le Livre ſuivant: *Remarks on Eccleſaſtical Hiſtory by John Jortin M. A.* C'eſt-à-dire: *Remarques ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, *par* Jean Jortin, Maître-ès-Arts. Chez C. Davis, dans *Holborne*; R. Manby & H. Shute Cox, *à Ludgate-Hill*, & J. Whiſton, *dans Fleet-Street*. 8. de 388. pag. Mr. *Jortin* étoit déjà connu avantageuſement par ſes excellens Diſcours ſur la Religion *Chrétienne*. Cet Ouvrage peut y ſervir de ſuite: c'eſt un Recueil de Remarques détachées, où l'Auteur ne s'attache pas exactement à ſuivre l'ordre des tems, ſans pourtant le négliger tout-à-fait. On voit à la tête une longue Préface, remplie d'obſervations judicieuſes, ſur l'eſprit de perſécution & le zèle furieux, qui a régné dans l'Egliſe, dans preſque tous les ſiècles, depuis la tenue de ces Conciles, qui ont oſé décider en matière de

de Foi, & obliger par la force les Peuples à ſe ſoumettre à leurs déciſions. Dès que le *Chriſtianiſme* fut érigé en Syſtême, dit notre Auteur, il ſe reſſentit bientôt du génie des Peuples chez qui il paſſa, & de la nature du terroir où il fut tranſplanté. On y peut ſuivre à la trace le génie inquiet & diſputeur des *Grecs*; celui des enthouſiaſtes *Africains*, & leur imagination échauffée par les ardeurs du Soleil; celui des ſuperſtitieux *Egyptiens*, dont le terroir fertile & le climat chaud produiſirent des eſſeims de Moines & d'Hermites, auſſi nombreux que ceux des Inſectes qui ſortent de la vaſe impregnée du *Nil*; & enfin celui des ambitieux & politiques *Romains*, qui vouloient dominer ſur tout le monde de manière ou d'autre. Ajoûtez à cela le zèle des *Juifs* pour les bagatelles, faute d'avoir l'eſprit cultivé; les ſavantes ſubtilités des *Philoſophes*, & les cérémonies pompeuſes du *Paganiſme*.

A-meſure que les Sociétés *Chrétiennes* prirent le deſſus, elles s'entre-déchirèrent avec plus de violence & d'acharnement. Les Conciles, au-lieu de calmer les eſprits & de réformer les abus, ne faiſoient que perpétuer les diviſions, & établir de nouveaux Dogmes; deſorte qu'il ne faut pas s'étonner de ce que le judicieux *Grégoire de Nazianze* diſoit, *qu'il évitoit ces aſſemblées, parce qu'il ne les avoit jamais vu réuſſir, & qu'elles augmentoient les diviſions & les querelles, plutôt que de les terminer*.

Après avoir montré enſuite les déciſions étranges des Conciles Généraux & Nationnaux, & comment les choſes ſont tombées de mal en pis, de la ſottiſe dans la corruption, & de la foibleſſe dans la perverſité juſqu'à la *Réformation*, l'Auteur paſſe en revue les principales preuves de la Miſſion de *Jéſus-Chriſt*; ſes prédictions touchant la ruine de *Jéruſalem*, & leur accompliſſement; les Prophéties, qu'on trouve de lui dans l'*Ancien Teſtament*; ſes conformités avec *Moyſe*, &c.

Il lui paroît que les *Conſtitutions Apoſtoliques* ne ſont qu'une rapſodie de vieilles pièces raſſemblées ſans eſprit ni jugement, par quelque Compilateur poſtérieur à *Conſtantin*; elles ne ſont cependant pas tout-à-fait à mépriſer, parce qu'on y trouve des choſes fort anciennes touchant la Doctrine & la Diſcipline de l'Egliſe, quoiqu'à-la-vérité le tout ſoit ſi défiguré par des additions de nouvelle date, qu'il eſt impoſſible d'y diſcerner le vrai d'avec le faux.

Voici la continuation d'un Ouvrage dans le même goût; le bon accueil qu'on a fait aux volumes précédens eſt un préjugé en faveur de celui-ci: *The Credibility of the Goſpel Hiſtory. Part. II. Or the principal Facts of the New Teſtament confirmed by Paſſages of ancient Authors Who were contemporary whith our Saviour, or his Apoſtles or lived near their time. Vol.* 8. By Nathaniel Lardner, D. D. London: *ſold by* Noon, Waugh *and* Buckland. C'eſt-à-dire: *La Crédibilité de l'Hiſtoire Evangélique. II. Partie. Ou les principaux Faits du Nouveau Teſtament confirmés par des Paſſages d'anciens Auteurs, qui ont été contemporains de* Jéſus-Chriſt, *ou de ſes Apôtres, ou qui ont vécu à peu près dans la même tems.* Tom. VIII. *Par* Nat. Lardner, *Docteur en Théologie.* A Londres, *chez* Noon, Waugh & Buckland. 8. de 407. pag. On trouve au commencement de ce volume l'hiſtoire du Concile de *Nicée*, où *Arius* fut condanné. Ce Concile fut le premier qui oſa faire uſage de l'autorité; mais quoique ſes déciſions fuſſent ſoutenues par la force, elles n'en rencontrérent pas moins d'oppoſition, & elles ne firent qu'augmenter les guerres & les diviſions, au-lieu de procurer la paix & la concorde. Ceux qui n'approuvoient pas le terme de *conſubſtantiel*, accuſoient de *Sabellianiſme* ceux qui le recevoient; d'un autre côté, ceux qui admettoient ce terme, accuſoient de *Polythéiſme* ceux qui le rejettoient; ils écrivoient les uns con-

contre les autres avec aigreur ; & quoiqu'ils maintinſſent de part & d'autre que le Fils de Dieu étoit une perſonne diſtincte & qu'il exiſtoit par lui-même, & qu'ils reconnuſſent un Dieu en trois perſonnes, ils trouvoient moyen, on ne ſait pas comment, de n'être jamais d'accord, & ils ne pouvoient vivre en paix & en tranquillité. Malgré la vénération qu'ils témoignoient pour les Conciles, ils contrediſoient leurs déciſions ſans ſcrupule, dès qu'elles ne s'accordoient pas avec leurs opinions. Sur quoi l'Auteur remarque qu'il n'y a point d'homme, point d'aſſemblée ſur la Terre, quelque nombreuſe qu'elle pût être, qui, depuis *Jéſus-Chriſt* & ſes Apôtres, ait le droit de décider en matière de Foi. C'eſt manquer de reſpect pour *Jéſus-Chriſt*, que d'oſer l'entreprendre, à-moins qu'ils ne puiſſent prouver qu'ils ſont inſpirés, & qu'ils ne faſſent des miracles, pour faire connoître la divinité de leur commiſſion. Et même quand cela ſeroit, il faudroit encore examiner, par l'Évangile, ce qu'ils auroient à propoſer. La force & l'autorité en matière de Religion eſt incompatible avec la Liberté *Chrétienne*. Avant que le Concile de *Nicée* eût introduit ou approuvé l'Autorité, le *Chriſtianiſme* avoit fait pendant trois ſiècles de fort grands progrès, & floriſſoit dans preſque toute l'*Aſie*, l'*Europe* & l'*Afrique* ; mais après que ce Concile eut uſurpé & fait valoir l'Autorité, le *Chriſtianiſme* dégénéra dans un ſemblable période de tems ; il fut corrompu, ſa gloire fut ternie, & ſa lumière éteinte ; & l'on peut dire que les violences employées par les ordres du Concile ont, plus que toute autre choſe, frayé le chemin au *Mahométiſme*. Heureux, ſi au-lieu de s'amuſer à établir de nouveaux Dogmes, & à fulminer contre ceux qui refuſeroient de les recevoir, ils avoient, ſuivant les ſages & pacifiques avis de *Conſtantin*, dans ſa lettre à *Alexandre* & à *Arius*, cherché les moyens de conci-

lier les Esprits, & de cimenter la paix parmi les *Chrétiens*!

De-là l'Auteur passe à l'histoire d'*Eusèbe* Evêque de *Césarée*, & il remarque que cet Ancien rend un excellent témoignage aux Saintes Ecritures; il cite aussi celui de *Marcel* Evêque d'*Ancyre*, d'*Eustache* Evêque d'*Antioche*, & d'*Athanase* qui succéda à *Alexandre* dans l'Evêché d'*Alexandrie*; & enfin d'*Epiphanes*, qui fut élu Evêque de *Constance* en *Cypre*, vers l'an 367. Il résulte clairement de tous ces témoignages, que le Canon des Ecritures, tel que les *Protestans* le reçoivent aujourd'hui, ne diffère point de celui de ces anciens tems. A l'égard des *Constitutions Apostoliques*, il tâche de faire voir qu'elles sont entièrement destituées de tout ce qui pourroit justifier le titre qu'elles portent; il croit qu'elles ont été compilées, vers la fin du quatrième siècle, ou au commencement du cinquième, par quelqu'Evêque hautain, jaloux du Pouvoir Ecclésiastique, & amateur des Cérémonies pompeuses dans le Service Divin.

Annonçons tout de suite un volume de Sermons du même Auteur, intitulé: *Sermons upon various subjects*. C'est-à-dire, *Sermons sur divers sujets*, par Nathan. Lardner, *Docteur en Théologie*. Chez J. Noon. 8. de 402. pag. Les plus importantes Vérités de la Religion sont traitées dans ces Sermons avec une noble simplicité. On y a évité les tours recherchés, les figures hardies, les peintures touchantes, &c. qui plaisent en général au Peuple & aux petits Génies; on n'a voulu parler qu'au bon-sens. Je ne citerai que l'interprétation singulière que l'Auteur donne de ce fameux Passage de la 1. aux *Corinthiens*; *alors viendra la fin*, „ &c. Le sens de ce Passage, dit-il, me paroît être ce-„ lui-ci, qu'alors le but de l'entreprise de *Jésus-Christ* „ sera rempli. Et comme les raisons & les motifs pris „ de sa vie sur la Terre, de sa mort, de sa résurrection

„ &

„ & de ſon aſcenſion, étoient ſpécialement adaptés
„ à un état de foibleſſe, d'imperfection, d'épreuve
„ & d'affliction, ces conſidérations & ces motifs ceſ-
„ ſeront alors en grande partie. Et le Peuple avec les
„ Diſciples de *Jéſus-Chriſt*, amenés à un état de
„ perfection, ſeront déſormais entièrement gouver-
„ nés par les raiſons des choſes, & par la volonté de
„ Dieu. Cependant ils ne laiſſeront pas d'être à ja-
„ mais reconnoiſſans de la Diſpenſation Evangéli-
„ que, de toute la condeſcendance & l'humiliation
„ du Seigneur *Jéſus*, & de l'exaltation dont elle a
„ été ſuivie; puiſque c'eſt à ces moyens qu'ils ſeront
„ redevables de leur dévouement à Dieu, de leur éta-
„ bliſſement, & de leur perſévérance dans la pratique
„ de la Vertu, parmi les obſtacles du monde, juſqu'à
„ leur entrée dans la gloire".

Voici un autre volume de Sermons qui ne le cèdent point à ceux dont on vient de parler, ſoit pour le choix des matières, ſoit pour la manière de les traiter naturellement, & avec moins d'élégance que de ſolidité. Ils ſont intitulés : *Sermons on the following ſubjects; Man the offſpring of God; Virtue the end of Mans creation; the neceſſity of practiſing univerſal virtue; the excellency of the Chriſtian Morals*, &c. *By* Strickland Gough M. A. &c. c'eſt-à-dire : *Sermons ſur les Sujets ſuivans; l'homme eſt la lignée de Dieu; la vertu eſt la fin de la création de l'homme; la néceſſité de pratiquer la vertu en général; l'excellence de la Morale Chrétienne* &c. Par Strickland Gough, *Maître-ès-Arts, Curé de Swafeild, & Vicaire de Swinſtead, dans la Province de Lincoln*. Chez J. Noon, & A. Millar, 8. Il y a un de ces Sermons qui roule ſur un ſujet que les Prédicateurs ne devroient jamais ſe laſſer d'inculquer, je veux dire *les conſéquences d'une juſte perſuaſion de la toute-préſence de Dieu*. En effet, ſi, comme on l'a ſouvent remarqué, les hommes étoient auſſi perſuadés

que leurs actions, & leurs penſées, même les plus ſecrettes, ſont à découvert aux yeux du Juge de toute la Terre, qu'ils le ſont que la lumière rend leurs corps viſibles à leurs ſemblables, ils s'efforceroient certainement à règler leur conduite ſur les loix de ce Légiſlateur ſuprême.

Une Brochure qui a pour titre, *Reaſons humbly offered for compoſing a new Set of Articles of Religion* &c. C'eſt-à-dire: *Raiſons humblement propoſées, pour compoſer un nouveau Formulaire d'Articles de Religion; avec 21. Articles de Religion, par voye d'eſſai. Chez* Griffiths, *dans le cimetière de S. Paul*, 8. *de* 105. *pag.* tend au même but que les *Diſquiſitions libres & ſincères*, dont on a vu l'extrait dans ce Journal L'Auteur, après avoir montré par des paſſages de pluſieurs Théologiens reſpectables, que les XXXIX. Articles de Foi ſont faits de manière à recevoir des explications fort différentes, propoſe qu'on en dreſſe de nouveaux, & en offre 21. de ſa compoſition pour eſſai. Il ſuplie les Evêques, dans les termes les plus forts, de penſer ſérieuſement à une Réforme, dont il ne paroît pas juſqu'à-préſent que ces Meſſieurs ſe mettent fort en peine. Il leur donne ſi ſouvent l'épithète de *bons*, qu'ils pourroient bien, à l'imitation de leur Maître, lui adreſſer cette cenſure: *Pourquoi nous appellez-vous* bons? *Il n'y a que Dieu ſeul qui ſoit* bon.

Feu Mr. *Midleton* avoit encore l'eſprit aſſez libre pendant ſa dernière maladie pour préparer une Réponſe à ceux qui avoient attaqué ſon *Traité ſur les Dons miraculeux de la primitive Egliſe*. On a trouvé cette Réponſe après ſa mort; & comme il y manquoit quelque choſe, un de ſes Amis l'a achevée, & l'a donnée au Public ſous le titre ſuivant: *A Vindication of the free Inquiry into the miraculous Powers, which are ſuppoſed to have ſubſiſted in the Chriſtian Church* &c. *From the Objections of Dr.* Dodwell *and Dr.* Chrurch.

By

By the late Conyers Midleton, D.D. C'eſt-à-dire : *Défenſe de la Recherche libre ſur les Pouvoirs miraculeux, qu'on prétend avoir ſubſiſté dans l'Egliſe Chrétienne* &c. *Contre les Objections du Dr.* Dodwell *& du Dr.* Chrurch. *Par feu* Conyers Midleton, *Dr. en Théologie, chez* Manby *&* Cox. 4. de 99. *pag.* L'Auteur commence par ſe plaindre du zèle anticipé d'une célèbre Univerſité, en couronnant ſes deux Antagoniſtes, Mrs. *Dodwell & Chrurch* avant la victoire, & en donnant ſon approbation à des opinions encore en diſpute. Enſuite il relève pluſieurs fautes dans les Ecrits de ces Meſſieurs, ſurtout celle-ci, qui n'eſt pas pardonnable à des gens qui entreprennent de réfuter un Livre, ſavoir de ſe méprendre ſur l'état de la queſtion. Il dit que ſes Aggreſſeurs, qui paroiſſent n'avoir ſu des miracles de la primitive Egliſe que ce qu'ils en ont appris dans ſon Livre, n'y ont pas encore appris ce qu'ils auroient dû y chercher avant toute choſe, ſavoir, le juſte état de la queſtion. „ La „ thèſe que j'affirme, dit-il, c'eſt qu'après la mort „ des Apôtres, l'Egliſe n'eut point la continuation „ du pouvoir conſtant d'opérer des miracles, „ auquel on pût avoir recours inceſſamment, pour „ la conviction des Incrédules. C'eſt-là ce que veut „ dire le titre de mon Ouvrage; c'eſt-là ſur quoi roule tout mon raiſonnement, &, ce que j'ai ſouvent „ fait remarquer, être ma penſée. Cependant tous „ mes Antagoniſtes ont regardé mon Livre, comme „ ſi je rejettois abſolument tout miracle, ou opéré „ dans l'Egliſe par le miniſtère des hommes, ou fait „ dans quelqu'autre occaſion par la main de Dieu „ immédiatement. Perſonne ne niera que Dieu ne „ puiſſe faire des miracles quand il lui plaît, mais je „ n'entreprens point du tout de déterminer s'il en a „ fait ou non depuis les Apôtres; le ſeul point que „ je ſoutiens, eſt, que l'Egliſe n'avoit point le pou-

„ voir

„ voir constant d'en opérer". Si Mr. *Midleton* n'a pas avancé autre chose que cela, je doute fort qu'on puisse prouver le contraire. Il est probable que s'il eût vécu plus longtems, il n'eût pas laissé non plus ses autres Adversaires sans réponse, quoiqu'il n'y ait guère d'apparence qu'ils s'en fût aussi bien tiré. On ne laisse pas, tout mort qu'il est, de l'attaquer encore.

Tel est le but de trois Discours intitulés: *The Antiquity, Evidence, and Certainty of Christianity cauvassed on Dr.* Midleton's *Examination of the Bishop of* London's *Discourses on Prophecy. By* Anselm Bayly, &c. C'est-à-dire *L'Antiquité, l'Evidence, & la Certitude du Christianisme tracées sur l'Examen du Dr.* Midleton, *des Discours de l'Evêque de Londres sur la Prophétie. Par* Anselme Bayly, *Bachelier en Droit & Chanoine mineur de St. Paul.* L'Auteur s'excuse dans une longue Préface, de ce qu'il publie ces Discours contre Mr. *Midleton*, déjà suffisamment réfuté par tant d'autres. On tâche de prouver dans le I. que la manière dont Dieu s'étoit révélé aux Patriarches étoit suffisante, claire & distincte. On rapporte dans le II. les allusions faites dans le *N T.* à l'*Ancien*, pour montrer que le *Messie* a été prédit depuis *Adam* jusqu'à *Moyse*, & que la foi au Redempteur a toujours été le seul & vrai moyen de salut. Enfin on examine dans le III. l'évidence du *Christianisme*, proprement ainsi nommée, particulièrement celle qui se tire des Miracles & des Prophéties.

Pendant que les uns travaillent à affermir les fondemens de la Religion, il y en a d'autres qui tâchent de les renverser. C'est ce dernier but que se propose l'Auteur de la Brochure suivante: *God's universal Goodness displayed; in a Discourse delivered to a Society of free Enquirers, by a member of that church, which is as old as the Creation.* C'est-à-dire: *La Bonté universelle de Dieu déployée dans un Discours prononcé devant une*

So-

Société d'Examinateurs libres, par un Membre de cette Egliſe qui eſt auſſi ancienne que le Monde. Chez Griffiths, *dans le cimetière de St. Paul.* Nous annonçons cette Brochure ſans craindre qu'elle puiſſe faire le moindre tort à la bonne Cauſe; mais peut-être riſquerions-nous de lui en faire, ſi nous cachions les traits de ces Ennemis impuiſſans. En effet tout l'avantage que l'Auteur peut retirer de ſon travail, c'eſt de publier ſon incrédulité & ſon peu de jugement. Il ne traite la Religion *Chrétienne* d'un manière indécente, que parce qu'il n'en connoît pas l'eſprit. Il renouvelle de vieilles objections faites mille fois & autant de fois réfutées. S'il eût pris la peine de conſulter les *Leçons Théologiques de Boyle*, & ce que Mr. *Stebbing* y a ajouté en dernier lieu, il y auroit trouvé les mêmes objections propoſées dans toute leur force, & réſolues avec beaucoup de ſolidité; & à-moins qu'il n'ait écrit par pure malice, à coup ſûr il n'auroit point écrit.

Philoſophical Tranſactions. C'eſt-à-dire, *Tranſactions Philoſophiques* No. 489. Ce Cahier contient 87 pages & 4 *figures* en taille-douce. Les deux premières repréſentent un double Fœtus tiré du corps d'une Vache; & les deux autres, la jonction extraordinaire de deux Enfans. Outre les détails qui concernent ces quatre planches, il y a neuf articles. Le I. Article eſt de Mr. *Watſon*, & contient des expériences faites pour meſurer la viteſſe abſolue de l'Electricité. Le circuit électrique avoit deux miles d'étendue, & l'on trouva que le progrès de l'électricité étoit, autant qu'on pouvoit l'obſerver, inſtantané dans cet eſpace. Le II. eſt la deſcription des deux Veaux repréſentés dans les deux premières planches; & celle des deux Enfans repréſentés dans les deux autres planches. Ils naquirent en Septembre 1747, & furent montrés publiquement. Le IV. eſt de Mr. *de Buffon*, ſur l'invention re-

trou-

trouvée des Miroirs brulans d'*Archimède*. L'Auteur en a fabriqué un de 6 pieds en quarré, avec lequel il a mis le feu à du bois à 200 pieds de distance, & fondu du plomb à 100. Il donne volontiers l'origine de sa Théorie fondée sur deux remarques : 1. *que la chaleur n'est pas proportionnée à la quantité de lumière* ; 2. *que les rayons venant du Soleil ne sont pas parallèles*. Le V. est un Essai sur la Quantité. Le VI. roule sur la cure d'une blessure extraordinaire à l'œil. Le VII. est la rélation de l'Eclipse de Soleil du 14. Juin 1748. Le VIII. contient quelques phénomènes Lunaires vus à *Paris* le 28. Octobre 1748. Le IX. est du Dr. *Jean Mitchell* sur les différentes espèces de Potasse, & les sels qu'on en tire. Le dernier est de Mr. *Garcin* de *Neufchâtel*, & roule sur le *Cypre* des Anciens, dont ils tiroient un parfum très-estimé. *Théophraste*, *Dioscoride* & *Salomon* en ont parlé. Il porte aujourd'hui le nom de *Henna* & d'*Alchanna*, dans le *Levant*. *Transactions Philosophiques* No. 490. Ce Cahier contient 90. pages, & achève le XLV. Tome des *Transactions*, duquel il contient l'index. On y voit cinq figures en taille-douce. Les deux premières représentent une ancienne Chasse sous deux points de vue différens ; la troisième un plan de la Ville de *Silchester* ; la quatrième, le Cadre d'une inscription, une Médaille, une Date antique, & quelques Bélemnites ; & la cinquième, des Pétrifications de plantes & d'animaux vus par le microscope. Il y a outre cela sept articles. Le I. est la description de la Chasse antique représentée dans les deux premières planches, & qui a échappé à la démolition des Abbaïes. Elle est de chêne, revêtue de cuivre ; les figures sont relevées en or, le fond est émaillé de bleu, & les bords sont ornés de cristaux. Elle a 12 pouces de long, 10 & ½ de haut, & 5 de large. Le II. roule sur l'Eclipse de Soleil de Juillet 1748, observé au Château d'*Aberdour* en *Ecosse*, par Mr.

Mr. *Le Monnier* de *Paris*, qui fit le voyage exprès pour voir l'Eclipſe totale, & qui ne l'y vit point. Mr. *Short* ajoûte qu'il a vu que ce qu'on prend pour de l'eau dans la Lune n'en eſt point, y ayant remarqué des inégalités; mais le Sécretaire de la Société affirme le contraire. Le III. eſt une Diſſertation ſur deux Bélemnites, de Mr. *D. Erskine Boulanger*. Ce nouveau Savant, introduit par le Préſident, prouve que les Bélemnites ſont des reſtes d'animaux pétrifiés; mais quoiqu'il ait peut-être raiſon, il n'allègue point d'autres argumens que ceux que Mr. *Dacoſta* a réfutés dans un Ecrit publié depuis peu par le même Préſident. Le IV. expoſe les changemens arrivés à des eſpèces de Pommes, par le mêlange des fleurs des arbres qui les portent. Le V. contient la deſcription de la Ville de *Silcheſter*, telle qu'elle eſt à préſent, & quelques remarques ſur une ancienne date en lettres *Arabes*, à *Walling*, dans le Comté de *Berks*. Le VI. Article eſt très-important. Mr. *Tuberville Needham* y traite de la *génération*, *compoſition* & *décompoſition* des Subſtances animales & végétales. Son Syſtême eſt, qu'il n'y a point de germes préexiſtens, formés pour la production des animaux & des plantes; mais que la matière organiſée en quelque ſorte ou degré, dans ſes plus petits aſſemblages, leur donne naiſſance, & que la gradation entre la vie animale & végétale eſt beaucoup plus aiſée & familière, qu'elle n'avoit paru juſqu'ici. Ce Syſtême qui tend au *Matérialiſme*, eſt appuyé par Mrs. *de Buffon*, *de Reaumur*, *de Maupertuis*, & preſque par tous les Naturaliſtes *François*. Le dernier Article eſt écrit en *Latin*, & contient pluſieurs Obſervations Aſtronomiques faites dans le Sud de l'*Amérique* depuis l'année 1706.

TA-

TABLE
DES
ARTICLES.

I. Histoire *des* Papes *de Mr.* Bower, *IV. Extrait.* *Page.* 1
II. Dissertation *sur* l'Empêchement *de la* Déglutition. 25
III. Histoire générale *de* Pologne. 38
IV. Histoire Naturelle générale & particulière *avec la description du* Cabinet du Roi. *II. Extrait.* 66
V. Suetone, avec des Remarques de Mr. *Oudendorp* & autres. 89
VI. Oeuvres Mêlées de Mr. *Villette.* 100
VII. Dictionnaire Universel *de Médecine, Chirurgie, Chymie, Botanique*, &c. 111
VIII. Dissertation *de* T. Sherlock sur les idées que les *Juifs* avant *J. C.* se faisoient de la chute *d'Adam.* 124
IX. Lettre *sur les* Eclaircissemens *de l'*Auteur de *l'Essai de Philosophie Morale.* 142
X. Lucine *affranchie des Loix du Contours*, avec la *Réponse*, &c. 154
XI. Recueil *de* Dissertations Sacrées, par Mr. *Boullier.* 164
XII. La Version *Ancienne Italique* de la Bible, comparée avec la *Vulgate* &c. 189
XIII. Examen *des* Systêmes *de la* Génération, &c. 196
XIV. Nouvelles Litteraires. 224

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'AVRIL, MAI & JUIN,

1751.

TOME QUARANTE-SIX.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCLI.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Tome les Mots

DANIEL, MALO-ZWIN,

1751.

TOME QUARANTE-SIX.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
M DCC LI.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

d'Avril, Mai & Juin,

1751

ARTICLE I.

NOVI COMMENTARII Academiæ Scientiarum Imperialis Petropolitanæ *Tom.* I. ad Annum MDCCXLVII. & MDCCXLVIII.

C'eſt-à-dire,

NOUVEAUX MEMOIRES de *l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg*, Tome I. *pour les Années* 1747 & 1748. à St. Pétersbourg 1750. in-4. avec XVII Planches, p. 500 ſans les Prolégomènes.

LEs avantages que les Sciences procurent aux Etats où elles fleuriſſent, l'influence qu'elles ont ſur tant d'événemens de la vie, ſont des motifs bien grands pour que les Souverains excitent leurs Sujets à les cultiver avec goût & avec zèle. Notre Siècle peut être nommé le *Siècle d'or des Sciences & des Lettres*. Non ſeulement les Sou-

verains, mais des Villes-mêmes semblent s'entredisputer la gloire de contribuer le plus à leur avancement par l'établissement de différentes Académies. L'Empereur *Pierre*, surnommé à juste titre le *Grand*, étoit un Prince trop éclairé pour ne pas comprendre que sa mémoire ne pourroit être immortalisée s'il ne protégeoit les Sciences, & aussitôt *St. Pétersbourg* devint le Parnasse des Muses.

Ce grand Prince fonda l'Académie de *St. Pétersbourg* l'an 1724, & son auguste Epouse, l'Impératrice *Catherine*, la confirma l'année suivante. Personne n'ignore les excellentes productions dont cette Académie a enrichi la République des Lettres. D'aussi beaux exemples excitèrent l'Auguste Impératrice régnante à les suivre, & S. M. I. augmenta l'éclat de cette Académie l'an 1747, en lui prescrivant de nouvelles Loix, & en égaillonnant ses Membres par de nouvelles générosités. S. M. I. avoit compris que le maintien de cette Académie étoit nécessaire pour l'avancement & le soutien des Arts & des Sciences dans son Empire. Par-là les Arts sont non seulement enrichis de nouvelles découvertes, mais c'est encore le vrai moyen de prévenir qu'on ne fasse des dépenses inutiles, qu'on n'entreprenne des choses dont la réussite est impossible; & une Société composée de gens qui ont acquis de grandes lumières par l'étude, peut faire des progrès plus rapides que les particuliers séparés, quand même ils seroient doués de lumières suffisantes. Mais pour que chacun s'acquittât dignement de son emploi, & fût à quoi il devoit s'attacher principalement, il faloit qu'une telle Société eût ses Loix & ses Statuts pour la règler.

Par

Par l'Edit de S. M. I. daté du 24 Juillet 1747, qui ſe trouve dans ce volume à la tête des Loix de l'Académie, il paroît que S. M. I. employe tous les ans pour le ſoutien de l'Académie des Sciences & Beaux-Arts & de l'Univerſité la ſomme de 53298. roubles, & que cette ſomme doit être toujours prête, & délivrée auſſitôt que le Préſident la demandera, ou à ſon défaut la Chancellerie de l'Académie. S. M. I. exhorte enſuite ſes Sujets à envoyer leurs enfans à l'Univerſité, pour qu'ils ſe rendent plus utiles à l'Empire, en permettant à chacun de ſuivre ſon panchant, & de s'attacher à la Science pour laquelle il ſe ſent le plus de goût, en leur accordant encore d'être inſtruits ſans qu'il leur en coute quelque choſe. De tels encouragemens pouvoient-ils manquer de réveiller une Nation déjà avide d'apprendre?

L'Académie eſt partagée en deux Corps, dont le premier eſt appellé l'*Académie*, & l'autre l'*Univerſité*. Les Académiciens ſont diſtingués des Profeſſeurs de l'Univerſité, & ne donnent point de leçons: cependant lorſque la néceſſité l'exige, ils doivent ſe prêter aux fonctions des Profeſſeurs. C'eſt au Préſident à en juger. Heureuſe l'Académie ſi elle voyoit toujours à ſa tête un Comte de *Raſumowsky*, qui ne ſemble être ſon Chef que du choix des Muſes mêmes.

L'utilité de la Navigation & de la Géographie a fait donner le premier rang aux Aſtronômes & aux Géographes. Le ſecond a été aſſigné à ceux qui s'occupent des recherches de l'Hiſtoire Naturelle, ſavoir la Botanique, l'Anatomie & la Chimie. La troiſième claſſe eſt deſtinée à l'avancement de la Méchanique, à laquelle on a joint auſ-

ſi un Académicien Mathématicien pour réſoudre les problêmes que propoſeroient les autres Académiciens, ou qui ſeroient envoyés du dehors.

Il y a dix Académiciens ordinaires, & autant d'honoraires, qui doivent être établis hors de l'Empire de *Ruſſie*. Les honoraires doivent dire leurs ſentimens & faire part de leurs lumières, lorſqu'on leur communique les découvertes ou productions des Académiciens ordinaires. Pour qu'ils le faſſent avec plus d'empreſſement, on leur propoſe un Prix de 200 roubles. On a auſſi trouvé convenable de ne recevoir que dix Membres honoraires à la fois : il eſt cependant permis au Préſident de recevoir des perſonnes de mérite & célèbres de quelque nation & rang qu'ils ſoient, mais ſans penſion.

Chaque Académicien ordinaire doit avoir un Elève ou Ajoint, *Ruſſien* de nation. L'Académicien doit avoir ſoin de ſon Ajoint, & celui-ci doit faire tous ſes efforts pour remplir la place de l'Académicien après ſon décès. Les penſions ſeront données & augmentées ſelon que le Préſident le jugera convenable : elles ne doivent cependant pas, de-même que les prix, excéder la ſomme que S. M. I. a fixée ci-deſſus. L'Académie eſt ſous la protection de S. M. I. & ſous la direction du Préſident. Elle ne dépend d'aucune Juriſdiction, & reçoit les Edits de S. M. I. & de la Chancellerie de l'Académie. Perſonne ne doit être reçu Académicien ordinaire ou Ajoint, avant qu'il ſe ſoit fait connoître dans la République des Lettres par quelque production de ſa façon. Au commencement de chaque année l'Académicien doit faire part à l'Aſſemblée des matières qu'il ſe propoſe de

de traiter dans le courant de l'année, & tous les quatre mois, lorſqu'on paye les penſions, il doit notifier au Préſident par écrit, juſqu'où il a déjà avancé, & les progrès qu'a faits ſon Adjoint. L'Académie s'aſſemble trois fois la ſemaine depuis neuf heures juſqu'à midi, & chaque Académicien lit ſa Pièce dans l'ordre où il a été reçu membre. Si à l'heure marquée l'Académicien n'a pas fini ſa lecture, il doit la remettre à la prochaine Aſſemblée. Les Adjoints diront librement leurs ſentimens, & ſeront aſſis à la même table avec les Académiciens. Chaque Académicien doit ſe renfermer dans ſa ſphère. L'Anatomicien ne contemplera pas les Aſtres, & l'Aſtronôme doit laiſſer au Botaniſte les Plantes & les Fleurs à conſidérer. Aucune Pièce des Académiciens, & encore moins des Adjoints, ne peut être imprimée dans les Mémoires de l'Académie que par ordre du Préſident.

Le Sécretaire tiendra un régître de tout ce que font les Académiciens, il mettra en ordre leurs Pièces, & ne permettra pas qu'on en emporte ſans ſe faire donner un *récipiſſe*. Il tâchera auſſi d'entretenir un commerce de lettre avec les Savans, & il rangera dans un bon ordre tous les Edits qui viendront de Mr. le Préſident ou de la Chancellerie. Les Pièces des Académiciens doivent être compoſées en *Latin* ou en *Ruſſien*, & on ne publiera rien en *Allemand* ou en *François*. S'il arrivoit qu'un Académicien eût quelque démêlé avec un Tribunal de Juſtice, il doit le communiquer au Préſident, ou en ſon abſence à la Chancellerie; car S. M. I. ne veut pas que les études des Académiciens ſoient interrompues par le bruit de la Ville ou des Tribunaux. Les Académiciens doi-

vent remettre eux-mêmes leurs productions au Sécretaire qui leur en donnera un *récipiſſe*. Tous les ans Mr. le Préſident fera propoſer par le Sécretaire un Problême aux Savans, & aſſignera un prix à celui qui l'aura le mieux réſolu. Ce Problême ſera traité de la même manière dont il l'eſt par d'autres Académies. Si quelque Académicien a fait des expériences dans ſon particulier, il les répétera en public, & en préſence du Préſident dans le lieu deſtiné à faire des expériences. S'il arrivoit quelque différend entre les Académiciens, & qu'ils s'oubliaſſent au point de ſe dire des choſes desobligeantes, le Sécretaire y mettra ordre, & rapportera au Préſident comment l'affaire s'eſt paſſée.

Les Académiciens ſeront tenus de lire les nouveaux Livres qui paroîtront dans leurs profeſſions, enſorte que dès qu'ils ſauront qu'un Livre a paru, il le demanderont à la Bibliothèque, y feront leurs remarques, & ſe communiqueront les choſes remarquables. Le Préſident fera traduire en *Ruſſien* & imprimer ces remarques, ſi elles méritent de l'être. Lorſque les Académiciens auront connoiſſance de quelque nouvelle expérience, celui qu'elle regarde en particulier s'en informera, & l'examinera en préſence des autres Académiciens; & après qu'on aura tout bien peſé, on écrira dans les Actes de l'Académie le jugement qui en aura été porté. Les Académiciens compoſeront auſſi des Livres pour prouver leur ſavoir & leur diligence; & afin qu'ils ſoient de plus grande utilité à la Nation *Ruſſe*, ils ſeront traduits en *Ruſſien*. Aucun Livre cependant ne ſera imprimé avant qu'il n'ait été lu en entier devant

vant l'assemblée des Académiciens, ou du-moins devant ceux que le Président aura choisis pour cela: & lorsqu'on publiera un Livre, ce ne sera qu'après qu'il sera muni de l'autorité du Président signé du Sécretaire. Si quelque Pièce est envoyée par un Etranger, les Académiciens l'examineront, & s'ils l'approuvent ils lui en donneront une bonne & sincère attestation. Aucun Etranger ne doit entrer dans l'Assemblée, quand même il viendroit pour lui communiquer ses productions, à moins qu'il n'y soit amené par le Président, ou par son ordre par le Sécretaire.

L'Académie s'assemble solemnellement trois fois par an. On doit lire chaque fois deux Dissertations, l'une écrite en *Latin*, l'autre en *Russien*. Les Membres de l'Assemblée doivent choisir eux-mêmes ceux qu'ils veulent qui lisent. Cependant, avant que la Dissertation *Latine* soit lue, elle doit être auparavant traduite en *Russien*, & l'on en doit distribuer des exemplaires imprimés à la Compagnie. La première Assemblée doit se faire dans les premiers jours de Janvier en mémoire de *Pierre le Grand*: la seconde dans les premiers jours de Mai en mémoire de l'Impératrice *Catherine*: & la troisième sera indiquée après la Fête du Prophète *Zacharie* & d'*Elisabeth*. Le Président occupera toujours la première place: les autres Académiciens seront placés selon l'ordre de leur reception, ensorte que celui qui aura été élu le premier, Membre de l'Académie, occupera la première place, & les autres suivront dans cet ordre. Dans les délibérations où il s'agira de l'avancement des Lettres, on s'en tiendra au jugement du plus grand nombre; le tout cependant

dant se fera en présence du Président, & lorsqu'il sera absent, il sera représenté par le Doyen des Académiciens. Vers la fin du mois de Novembre le Sécretaire publiera avec une traduction *Russe*, les sommaires de toutes les Dissertations qui auront été faites dans le courant de l'année, & il y joindra son jugement. Mr. le Président maintiendra de toutes ses forces les usages & les coutumes établies dans l'Académie. Dès que l'Académie s'assemblera, on produira publiquement ses Loix, & le Sécretaire les aura toujours sur lui. Voilà le Code de l'Académie dressé sous la sage direction de Mr. le Président *Rasumowsky*, qui contient selon nous des Loix aussi honorables qu'avantageuses à Mrs. les Académiciens.

Examinons aussi celles de l'Université, que la même main de Maître semble avoir tracées. Il ne suffisoit pas de pourvoir une seule fois l'Académie de Membres qui s'acquitassent avec honneur & avec fruit de leurs fonctions, il faloit aussi songer à former une pépinière d'où l'on pourroit avec le tems tirer des sujets qui fussent capables de remplir ces mêmes fonctions: c'est pour cette louable fin qu'a été établie l'Université. On exige des Disciples qui viennent pour s'y faire instruire, qu'ils sachent le *Latin*, afin qu'ils entendent sans peine les leçons des Professeurs. Le Président en choisira trente à son choix déjà versés dans le *Latin*, qui après s'être annoncés à l'Académie seront logés & entretenus gratuitement dans la même maison où logent les Académiciens, mais séparément. Pour que ce nombre soit toujours complet, on a institué un *Gymnase*, dans lequel on entretient vingt jeunes Etudians aux dépens de l'Aca-

l'Académie. Ceux qui se distingueront parmi eux, serviront à completter le nombre des Disciples de l'Académie; au-lieu que ceux qui seront moins propres à l'étude, seront employés au travail des Machines, que l'Académie fait faire dans les lieux qu'elle a pour cela. Le nombre de ceux qui seront entretenus de cette façon, ne doit point passer celui qui a été fixé; les autres seront obligés de s'entretenir à leurs propres frais. Du-reste, ni les Académiciens, ni les Professeurs, ni les Précepteurs, n'exigeront rien de leurs Disciples pour l'instruction. L'Université doit être dirigée sur le modèle des autres Universités de l'*Europe*. On doit surtout établir des Ecoles dans lesquelles on enseignera les Langues, savoir la *Grecque*, la *Latine*, l'*Allemande*, & la *Françoise*. Des Ecoles, les Etudians passeront à l'Université, où ils seront instruits par les Professeurs dans les différentes Sciences en Langue *Latine* ou *Russe*. On doit faire trois classes des Sciences, Mathématiques, Physique, & Belles-Lettres.

Dans l'état où étoient les Sciences dans la *Russie*, elle ne pouvoit guères fournir assez de personnes qui fussent capables de remplir dignement ces différentes Chaires. C'étoit donc à l'Université à remédier à cet inconvénient, & à se pourvoir de personnes qui non seulement pussent satisfaire à ce qu'exige l'Académie, mais qui aussi pussent être employées dans d'autres commissions d'importance. Le savoir ne doit faire honte à personne: & quelle gloire pour la *Russie*, si dans l'Etat tant Civil que Militaire on n'employe que des gens qui se sont distingués par leur érudition! Qu'il seroit à souhaiter que ces sages conseils fussent suivis dans tous les Pays! Ceux

Ceux de l'Académie des Nobles qui voudront s'appliquer à l'étude de la Politique, ſeront envoyés à l'Univerſité, afin qu'ils ſoient inſtruits dans les Sciences qu'on ne traite pas chez eux. Par-là les Profeſſeurs ſeront toujours occupés, & ne ſe trouveront pas à même de ſe plaindre qu'ils n'ont point de Diſciples. Tous ceux qui auront du génie, ſeront reçus à l'Univerſité, de quelle condition ou rang qu'ils ſoient. On ne juge pas à propos que les Nobles ſoient entretenus aux dépens de l'Académie, à-moins que les moyens de s'entretenir eux-mêmes ne leur manquaſſent. Lorſque dans les examens publics ils auront ſatisfait les Académiciens, ils auront les mêmes eſpérances d'être employés que ceux de l'Académie Equeſtre. Tous ceux qui ſe diront nobles, juſtifieront leur nobleſſe en produiſant leurs quartiers à la Chambre Héraldique. Ceux qui étudient à leurs propres fraix, pourront quitter les études ſans qu'on puiſſe les obliger de les continuer. On doit dénoncer aux Tribunaux ceux qui ſe livreront à l'étude des Sciences ſublimes, afin qu'ils ſoient élevés aux Grades, & ils ſeront égaux aux Officiers du haut rang.

Au commencement on admettra indifféremment des Profeſſeurs de quelque religion qu'ils ſoient; mais quand ils exerceront leurs charges, ils s'obligeront par ſerment de n'enſeigner rien à leurs Diſciples qui ſoit contraire à la *Confeſſion Orthodoxe Grecque*. On penſionnera auſſi un Prêtre, qui tous les ſamedis inſtruira la Jeuneſſe dans les principes de la Religion, & il veillera que les Loix Divines & les Traditions des Pères de l'Egliſe ſoient obſervées. Les Profeſſeurs, les

Pré-

Précepteurs, & les Etudians, ſe comporteront conformément aux Loix qui ſeront dreſſées par Mr. le Préſident ſur le modèle de celles des autres Univerſités de l'*Europe*, & il déterminera le tems & la manière dont on doit étudier & enſeigner.

Après ces Loix ſuit le Catalogue des Sciences qui ſont enſeignées dans l'Univerſité. La Langue *Latine*, qui doit être enſeignée en *Ruſſien*. La Poëſie, la Langue *Grecque*, le Stile & les Elégances de la Langue *Latine*; l'Arithmétique, le Deſſein, la Géométrie avec les autres parties des Mathématiques; la Géographie, l'Hiſtoire, la Généalogie & l'Héraldique; la Logique, la Métaphyſique, la Phyſique expérimentale & ſpéculative; les Antiquités & l'Hiſtoire Littéraire; le Droit de la Nature, & la Philoſophie pratique. Les Précepteurs enſeigneront dans la Langue *Ruſſe*, mais les Profeſſeurs dans la *Latine*.

Par ce même Edit eſt preſcrit l'ordre dans lequel les Jeunes-gens doivent être inſtruits. Suit un court récit des choſes qui ſont du reſſort de la Chancellerie de l'Académie. Les arrangemens qu'on a pris pour augmenter la Bibliothèque de Livres, le Cabinet de Curioſités, & de toute ſorte de préparations Anatomiques & Chymiques, tout cela fait l'éloge du bon goût & du zèle de la Nation *Ruſſe* pour les Lettres. Les ſecours dont l'Académie a beſoin pour les différens Arts & Métiers, y ſont ſi bien arrangés, que rien ne manque aux Académiciens pour faciliter leur travail: Imprimerie, Librairie, Fonderie de caractères, Relieurs, Architectes, Graveurs, Imprimeurs de planches, il ne s'agit que d'occuper ces différens Ouvriers. Auſſi les Académiciens n'ont-ils pas man-

manqué de le faire, comme nous le verrons plus bas. Il dépend de Mr. le Préſident de s'en tenir à ſes Loix, ou d'en ſubſtituer d'autres autant qu'il les croira néceſſaires pour l'avancement des Lettres.

Les *nouveaux Mémoires*, appellés ainſi parce qu'ils commencent du tems que l'Académie a été pourvue de nouvelles Loix, ſeront dorénavant partagés en quatre claſſes. La premiére renferme les Diſſertations de Mathématique, la ſeconde celles de Phyſico-Mathématique, la troiſiéme celles de Phyſique, & la quatriéme celles d'Aſtronomie. Les Diſſertations qui appartiennent aux précédens Tomes des Mémoires de cette Académie, ſont déjà ſous preſſe, & paroîtront bientôt. Il paroît par la table des Diſſertations contenues dans ce I. Volume, qu'il y en a 35. Elles ſont précédées de ſommaires ou d'extraits, qui renferment le plus eſſentiel de chaque Diſſertation. Il ne nous ſera pas difficile de donner ici un échantillon des choſes curieuſes qu'elles contiennent, puiſqu'elles ſont toutes également belles & intéreſſantes. On pourroit taxer les Auteurs de ces Mémoires d'en avoir fait les extraits trop longs; mais ils répondent que c'eſt pour mieux faire voir à la Nation *Ruſſe*, combien ils s'efforcent à perfectionner les Sciences.

La premiére Diſſertation qui eſt du célébre Mr. *Euler*, détermine la ſuperficie des Cones appellés *ſcalènes*, & d'autres Corps coniques. Les Anciens avoient déjà travaillé ſur les Sections coniques & ſur la nature des Cones, mais ils s'étoient bornés aux Cones droits. *Varignon*, dans la ſeconde Centurie des *Miſcell. Berol.* abandonna

ſes

ſes prédéceſſeurs, & le premier produiſit une ligne courbe, dont la conſtruction dépend de la quadrature du Cercle, & par la rectification de laquelle on peut aſſigner la place d'un cone ſcalène. Mr. *Leibnitz* fit une addition à cette Diſſertation, dans laquelle il voulut réſoudre ce problême par la rectification d'une ligne courbe Algébrique; mais une faute légère que commit ce grand homme, rendit ſa ſolution, digne cependant de lui, tout-à-fait inutile. Mr. *Euler* a repris l'invention de *Leibnitz*, & non ſeulement il détermine la ſurface du Cone ſcalène par la rectification d'une ligne courbe Algébrique; mais il nous apprend auſſi comment on peut par le moyen d'une telle ligne trouver la ſurface quelconque, & il redreſſe l'erreur dans laquelle Mr. *Leibnitz* étoit tombé. Il ne ſe borne cependant pas à cela, mais il nous indique encore l'origine de la conſtruction de la Ligne courbe de *Varignon*, & montre de quelle manière on peut atteindre le but que *Varignon* & *Leibnitz* s'étoient propoſé par la méthode d'*Herman*. Cette figure cependant a cette difficulté, que l'arc de la ſurface conique n'eſt point proportionné, & qu'à tout moment il doit être diminué ou augmenté par une quantité Algébrique; c'eſt pourquoi Mr. *Euler* en donne une autre, par laquelle on peut meſurer telle partie de la ſurface conique que l'on veut, ſans avoir beſoin d'appeller à ſon ſecours quelqu'autre quantité. De-là notre Mathématicien paſſe à la conſidération des Cones quelconques, qui ſe forment lorſqu'une ligne droite paſſant continuellement par un ſommet, eſt menée autour d'une ligne quelconque. Il montre auſſi qu'on peut trouver

ver leur ſurface par différentes voyes ; & il entreprend enfin de redreſſer la belle conſtruction de Mr. *Leibnitz*. Il le fait d'une manière qui lui eſt propre, montre abondamment comment il faut trouver la courbe de Mr. *Leibnitz*, & prouve principalement qu'elle donne la ſurface conique que l'on cherche, lorſqu'elle eſt tirée ſur une ligne droite conſtante, mais qu'il en faut retrancher auparavant une partie. Enſuite il étend cette conſtruction rectifiée de Mr. *Leibnitz* aux cones dont les baſes ſont des figures quelconques, & la rend par-là univerſelle.

Parmi les Diſſertations dont Mr. *Lomonoſow* a enrichi ce volume, celle où il recherche la cauſe de la Chaleur & du Froid, mérite que nous en rendions compte. Il montre d'abord que la chaleur conſiſte dans le mouvement de la matière, & que ce mouvement ſe trouve dans tous les corps chauds, quoique nous ne le découvrions pas par nos ſens. Il montre de-plus que ce mouvement eſt inteſtin, & il prouve que ce mouvement de la matière cohérente eſt la cauſe de la chaleur. Ce mouvement eſt tremble, progreſſif, tremblant, circulaire. C'eſt ce dernier qui occaſionne la chaleur : notre Auteur lève adroitement les objections qu'on pourroit lui faire, & il en déduit les conſéquences néceſſaires. Par ſa théorie il paroît que le plus haut degré du froid ne ſauroit ſe trouver ſur notre Globe. Il examine enſuite l'hypothèſe, qu'il y a une matière propre à la chaleur, & que cette matière ſe répand dans les corps par les pores ; mais il prouve que quoique les corps chauds s'enflent, on ne ſauroit inférer de là que c'eſt parce que cette matière, à qui l'hypothèſe attri-

attribue la cauſe de la chaleur, eſt entrée dans ces corps. L'augmentation du poids des corps calcinés, la condenſation des rayons du Soleil par le miroir ardent, ni les expériences faites de la matière qui cauſe le froid, ne favoriſent point ſelon notre Auteur cette hypothèſe; & il réfute enſuite par de bonnes preuves la réalité de cette matière, & la range parmi les chimères.

Le même Mr. *Lomonoſow* a encore fourni une obſervation ſur le mouvement de l'Air dans les mines, que décrit *George Agricola*, & que l'Auteur a éprouvé lui-même être exact. Il donne enſuite diverſes définitions & corollaires, qui tous ne tendent qu'à rendre ſon hypothèſe plus claire & plus vraiſemblable; & il montre enfin que ce mouvement de l'Air dans les mines vient de la denſité différente de cet air de celui qui eſt dehors. Celui-ci ſubit différens changemens de chaleur, puiſqu'en Eté il eſt plus chaud qu'en Hiver, au-lieu que l'autre eſt conſtamment le même: mais comme celui de dehors change, celui qui eſt dans les mines devient tantôt plus léger, tantôt plus peſant; & c'eſt de ces différentes impreſſions qu'il reçoit, que notre Auteur dérive ce mouvement. Il montre à la fin dans ſes remarques l'utilité d'une telle théorie.

Mr. *Kaau Boerhaave*, ſi connu dans la République des Lettres, communique aux Savans dans une Diſſertation cinq obſervations Anatomiques qu'il a faites. Dans une autre Diſſertation cet habile homme examine s'il y a réellement des Hermaphrodites, & il ſe déclare pour la négative. Il n'oſe cependant pas aſſurer que d'autres avant lui n'ayent remarqué les mêmes choſes; mais

doit toujours lui savoir gré
observations les mêmes faits.
nous apprend qu'il a trouvé la
côté droit de la dure-mère en-
laquelle il y avoit une autre mem-
écrit ensuite amplement. Mais en
circonspect, & qui sait que les mala-
nt des changemens surprenans des par-
corps humain, il ne décide pas si c'est une
particulière qui s'est accrue dans ce cadavre,
eu si elle étoit produite par la violente inflam-
mation des vaisseaux que les humeurs grossières
reuses avoient fort dilatés, qui ensuite s'étoient
gelés & avoient produit cette membrane apparen-
te. Dans la seconde il rapporte comment il a trou-
vé dans le crane d'un autre cadavre la dure-mère
accrue: à cette occasion il fait plusieurs remarques
dignes d'être lues des gens du métier. La troisiè-
me nous offre l'histoire d'une inflammation du
cerveau d'un homme ivre, qui ayant suppuré a-
voit dégénéré en gangrène & creyé ensuite dans
la partie antérieure du cerveau, & occasionné une
mort subite. A cette occasion il rapporte diverses
autres observations, & allègue des Auteurs, (par-
mi lesquels il compte aussi *Hippocrate*) qui ont
décrit des abscès survenus entre le crane & la du-
re mère, entre la dure & pie-mère, dans le ven-
tricule du cerveau, & dans sa substance même.
Dans la quatrième observation le célèbre Acadé-
micien examine si l'homme pourroit vivre sans
péricarde. Un cadavre dans lequel Mr. *Kaau* a-
voit trouvé le péricarde attaché & accru au cœur,
a donné lieu à cette discussion. Mrs. *Lamy* & *du*
Verney avoient avancé hardiment que ce sac qui
en-

entoure le cœur, n'étoit pas si nécessaire que son absence empêchât l'animal de vivre; & le dernier croyoit pouvoir prouver cette opinion, parce qu'il lui sembloit avoir remarqué que le cœur des éléphans n'en étoit point pourvu. Notre Auteur prouve le contraire par le consentement des Anatomistes, par l'œconomie animale, & oppose enfin son expérience à celle de son Adversaire, puisqu'il a eu occasion de se convaincre par la dissection d'un éléphant, que ce gros animal avoit un péricarde, & qu'il ne peut non plus s'en passer que tout autre animal beaucoup plus petit. Dans la cinquième observation il fait part aux Savans de l'étrange changement qu'il a rencontré dans le cadavre d'un homme mort d'une fièvre lente dans l'Hôpital de *St. Pétersbourg*. Tous les viscères du bas-ventre & du thorax s'étoient accrus ensemble, sans avoir cependant changé de situation, & ces concrétions s'étoient faites par les membranes étendues. Il propose ensuite son opinion sur l'origine de cet élargissement des membranes, & la confirme d'une manière qui répond à son savoir & à la grande réputation qu'il s'est acquise.

Les Pièces dont nous avons rendu compte jusqu'ici ont eu pour Auteurs des Académiciens; voyons aussi le fruit qu'a recueilli la *Russie* de ce noble Etablissement, & passons à une autre Dissertation qui fait honneur à son Auteur, qui n'est qu'Adjoint. Elle est de Mr. *Krascheninnikow*. Ce Savant nous y dépeint quatre nouvelles Plantes qui ont fleuri dans le Jardin de l'Académie: savoir la *Perficaria*, une espèce de Sauge, la *Lunaria*, & le *Thalictrum*. Les semences en avoient

été envoyées à l'Académie. La première eſt fréquente dans la partie ſeptentrionale de la *Chine*, où l'on s'en ſert ſurtout pour faire de l'*Indigo*, comme notre Auteur dit l'avoir appris de Mr. *Gaubil*, Membre honoraire de l'Académie. Il rend enſuite compte pourquoi il a nommé cette Plante *Perſicaria foliis ovatis glabris*, & il décrit avec la même exactitude les trois autres Plantes. Notre Auteur n'a rien négligé de tout ce qui regarde la forme extérieure de ces Plantes, leurs marques caractériſtiques, & tout ce qui doit être rapporté de leur culture. Le ſavant *Stellerus* avoit déjà décrit la *Lunaria* ſous le nom de *Leucoion Saxatile*; il l'avoit trouvée dans l'*Amérique* méridionale, où elle porte du fruit. Notre Auteur a donné premièrement cette deſcription de *Stellerus*, & y a joint la ſienne toute nouvelle, par laquelle il paroît combien la terre & le climat change les Plantes: il rend enſuite raiſon pourquoi il a mieux aimé la ranger dans la claſſe des *Lunaria*, que d'en faire un genre à part ou tout nouveau.

Quiconque ſouhaite de s'inſtruire de la théorie de la Lune, ne ſauroit mieux faire que de lire les deux Diſſertations que Mr. *Euler* a données ſur ce ſujet. Elles ſont les premières de celles qui traitent de l'Aſtronomie. Dans la première le célèbre Académicien s'attache à examiner le mouvement de la Lune. Il eſt étonnant que le mouvement de cette Planète ſoit auſſi difficile à déterminer, pendant que de tous les Corps céleſtes elle eſt la plus proche de notre Terre, & que par la parallaxe il ſoit aiſé de trouver ſa diſtance même ſans commettre quelqu' erreur ſenſible; au-

lieu

lieu que cet avantage nous manque à l'égard du Soleil, & surtout des Etoiles fixes. La raison de cette difficulté doit être attribuée à ce que le mouvement de la Lune ne se fait pas constamment dans le même plan, comme celui des autres Planètes, & que sa plus grande & sa plus petite distance varie. D'où il suit qu'on ne sauroit rapporter son inégalité à une seule & unique équation. Il faudroit donc dresser plusieurs Tables d'équations; mais on a remarqué que quoiqu'elles fussent faites par un calcul très-exact & très-difficile, elles ne s'accordent cependant pas exactement avec le Ciel. Mr. *Euler* nous assure que, malgré ce mouvement aussi variable, la théorie du grand *Newton*, fondée sur les loix de *Kepler*, aide beaucoup à résoudre les difficultés que cause ce mouvement. Il rejette cependant l'attraction, que les Sectateurs de *Newton* rangent parmi les propriétés des Corps, parce qu'il suffit à l'Astronôme de savoir qu'il y a réellement dans ce Monde des vertus, dont si l'on envisage les effets seuls, il est assez indifférent que la cause nous soit connue ou inconnue. Si l'on admet une attraction mutuelle entre les Corps céleſtes, on gagne par-là que l'on peut réduire le mouvement de ces corps à la solution des Problêmes Méchaniques. Le grand *Newton* a été le premier qui a entrepris cet ouvrage, & qui s'est donné des peines incroyables pour résoudre ce problême; cependant les difficultés qui s'y rencontrent encore, prouvent suffisamment que ni lui ni ceux qui y ont travaillé après lui, n'ont jusqu'ici réussi. Mr. *Euler* avoue cependant que les Tables Astronomiques faites selon l'idée de ce grand Philosophe, déter-

minent de plus près l'endroit où se trouve la Lune dans chaque tems, que ne font celles des autres. Notre Académicien rapporte ensuite ce qui l'a empêché de réussir à perfectionner ce travail; & il ajoûte comment il est venu à cette méthode, par laquelle il tâche de résoudre ce problême. Il est parvenu par-là à définir assez exactement la ligne des nœuds de la Lune, & son inclinaison vers la variation écliptique, ce qui ne sauroit être calculé par d'autres méthodes. Il ne doute pas non plus que ceux qui s'en tiendront à la sienne, ne parviennent à la fin à expliquer heureusement les autres phénomènes du mouvement de la Lune. Il commence à exposer sa méthode par la solution la plus facile du problême; il veut que, puisqu'il suppose que celui qui contemple ce mouvement se trouve sur la Terre, & que c'est eu égard à ce spectateur qu'il juge de tout ce mouvement, il veut, dis-je, que l'on conçoive que l'espace dans lequel sont contenus le Soleil & la Terre, reçoive un mouvement égal & contraire à celui par lequel la Terre se remue, par où la Terre est réduite à être en repos, & qu'il faut attribuer tant au Soleil qu'à la Lune les mouvemens de la Terre dans des directions contraires. Mr. *Euler* ne pouvoit guères entreprendre la théorie de la Lune sans y joindre celle du Soleil, qu'il donne dans son entier dans les paragraphes suivans, & explique plus clairement encore sa méthode. Dans la suite il détermine la vitesse de la ligne des nœuds, qui est directement retrograde, ensorte que le cosinus de la distance de la Lune dépende du Soleil, le sinus de la distance du Soleil du nœud, conjointement avec le sinus de la distance

de

de la Lune, & réciproquement comme le cube de la distance du Soleil de la Terre & la vitesse de la Lune selon la longitude, ensorte que le mouvement de la ligne des nœuds dépende de ces cinq élémens; & il montre que ce calcul s'accorde merveilleusement bien avec la détermination que *Newton* en a donnée *Liv. III. pag.* 30. Dans quelques paragraphes il examine ce que chaque équation, lorsqu'elle devient la plus grande, peut faire; & il assure que les Tables d'Astronomie ont besoin d'être redressées, à cause qu'on y a omis quelques équations. Il détermine encore dans le reste de cette Dissertation la variation de l'inclinaison de l'orbite de la Lune; & quoiqu'il ait trouvé que la différence de la plus grande & de la plus petite inclinaison soit plus grande de presque deux minutes, on ne sauroit cependant soupçonner sa méthode d'être imparfaite ou fautive, à cause, comme nous l'avons déjà dit, qu'il se trouve quelques équations omises dans les Tables, & qu'il est d'ailleurs très-difficile de prescrire des bornes justes & exactes.

Dans la seconde de ces Dissertations Astronomiques Mr. *Euler* recherche plus exactement combien le mouvement de la Terre est dérangé par la Lune. Comme dans la première, où il a tâché de faire de nouvelles Tables pour le mouvement du Soleil, il avoit adopté cette hypothèse, que le centre commun de gravité de la Terre & de la Lune retournoit dans l'ellipse qui est à l'entour du Soleil qui se trouve dans son foyer; & il avoit assigné l'écartement du centre de la Terre de cette ellipse par l'endroit de la Lune. Mais cette hypothèse, qui approche de bien près de la vérité,

ne s'accorde cependant pas exactement avec elle, notre célèbre Auteur a recherché soigneusement en quoi elle s'en écarte, & il tâche de découvrir l'écartement de la Terre de l'orbite elliptique dans les variations de la Lune, sans avoir égard à la gravité du centre. Cette recherche a engagé notre Auteur dans des calculs très-compliqués, dans lesquels nous ne saurions le suivre. Nous remarquerons cependant encore, que Mr. *Euler* a trouvé une détermination mitoyenne de la masse de la Terre & de celle de la Lune, entre celles qu'avoient donnée *Newton* & *Bernouilli*. Le premier déterminoit la masse de la Terre avec celle de la Lune comme 39 à 1; le second comme 62 à 1. pendant que Mr. *Euler* croit que la masse de la Terre est 48 fois plus pesante que celle de la Lune. Il conclut enfin de ces calculs, que les Tables Astronomiques n'ont pas besoin encore d'un redressement notable.

ARTICLE II.

SCIENTIA NAVALIS, seu *Tractatus de construendis ac dirigendis navibus*. Pars prior, complectens theoriam universam de situ ac motu aquarum. Pars posterior, in quâ rationes ac præcepta navium construendarum ac gubernandarum fusiùs exponuntur. Auctore LEONHARDO EULERO, Professore Honorario Academ. Imper. Scient. & Directore Academ. Regiæ Scient. Borussicæ. Instar supplementi ad Tomum I. *Novor. Commentar. Academ. Scient. Imperialis.*

C'est-

C'eſt-à dire,

TRAITE' ſur l'art de bâtir & de gouverner les Vaiſſeaux *par* Mr. L. EULER. A *St. Pétersbourg, de l'Imprimerie de l'Acad. des Scienc.* 1749. in-4 Tom. I. pp. 444. ſans l'Epitre dédicatoire qui en a 44. Tom. II. p. 534. avec pluſieurs planches.

L'Ouvrage que nous annonçons ici, nous eſt donné par le célèbre Auteur, comme un ſupplément au premier tome des *nouveaux Mémoires de l'Académie de St. Pétersbourg.* Il l'a dédié à l'illuſtre Préſident de cette Académie, Mr. le Comte de *Raſumousky*, le Mécéne & le Protecteur des Sciences & des Beaux-Arts en *Ruſſie*. L'Epitre dédicatoire eſt un abrégé de tout l'Ouvrage, & elle nous ſervira de guide pour donner le contenu de ce Traité.

Depuis longtems la Science de naviguer a été rangée parmi les Sciences Mathématiques: on y traitoit de l'utilité des Cartes marines, des rhumbs de vents, & des lignes loxodromiques, d'où l'on tire les règles pour diriger le cours des Vaiſſeaux: des inſtructions qu'on a coutume de donner aux Capitaines pour prendre la latitude de l'endroit où ils ſe trouvent par la hauteur du Soleil & des Etoiles, & pour eſtimer le cours que fait le Vaiſſeau. Mais comme cette partie de la Science de la navigation a déjà été aſſez rebattue, Mr. *Euler* n'en parle point du-tout. Son but eſt de mettre dans un beau jour l'Art de conſtruire des Vaiſſeaux; Art important, & qu'on n'avoit point traité avant lui. Il donne non ſeule-

ment à l'Artiſte les élémens de Mathématique néceſſaires, mais il en corrige encore les préceptes par la pratique. Il avertit qu'on pourroit peut-être le ſoupçonner de plagiat, puiſqu'on rencontre une grande conformité entre ſon Ouvrage & celui de Mr. *Bouguer*, Académicien de *Paris*, d'autant plus que l'Ouvrage de ce dernier a paru quatre ans avant celui de Mr. *Euler*. Quoique nous ſoyons perſuadés que Mr. *Euler* n'a rien à appréhender de ce côté, vu que ſa réputation eſt trop bien établie dans la République des Lettres, il prend néanmoins à témoin toute l'Académie de *St. Pétersbourg*, par ordre de laquelle il avoit déjà commencé à traiter cette matière dès l'an 1737; que le premier tome de ſon Ouvrage étoit achevé dès l'an 1740; & que lorſqu'il quitta *St. Pétersbourg*, la moitié du ſecond étoit pareillement achevée; & dès qu'il fut arrivé à *Berlin*, il ſe hâta tellement d'y mettre la dernière main, que ſes deux tomes auroient pu voir le jour l'année ſuivante. Il renvoye au ſurplus au témoignage de pluſieurs de ſes Amis, auxquels dès lors il avoit fait part de ſes méditations. Il allégue encore pour ſa juſtification, que pendant tout le tems qu'il a travaillé à cet Ouvrage, *Mr. Bouguer* a été en *Amérique*, où l'on dit qu'il a compoſé ſon Traité, ainſi qu'il ne peut y avoir eu aucun commerce de lettres entre ces deux Savans, pour ſe communiquer leurs lumières. Mais rendons compte de ſon travail, ce ſera lui faire juſtice.

Pour traiter cette matière avec ordre, il faut rechercher avant toute choſe, comment le Vaiſſeau doit ſe conduire dans les différens états auxquels il eſt expoſé. On doit ſurtout conſidérer un Vaiſ-

Vaiſſeau de deux différentes manières, l'une lorſqu'il eſt en repos, l'autre lorſqu'il eſt en mouvement. Dans ces deux différens états ſe trouvent tant de circonſtances à remarquer, ſans leſquelles on ne ſauroit connoître la nature d'un Vaiſſeau, & qui demandent pour la plupart des recherches profondes d'analyſe. Notre Auteur conſidère premièrement un Vaiſſeau dans ſon état de repos, c'eſt-à-dire lorſqu'il ſe trouve ſur une eau qui n'eſt point agitée, & qu'il y a pris ſon équilibre. La raiſon pourquoi un Vaiſſeau ſe tient d'une certaine manière ſur l'eau, doit être tirée des règles de l'Hydroſtatique, par leſquelles il paroît qu'une partie du Vaiſſeau s'enfoncera dans l'eau juſqu'à ce qu'une maſſe d'eau ſemblable à la partie enfoncée du Vaiſſeau égale le poids de tout le Vaiſſeau. Par-là on comprend facilement de quelle manière on peut découvrir le poids d'un Vaiſſeau quelconque; on n'a qu'à meſurer ſelon les règles de la Stéréométrie la capacité de la partie du Vaiſſeau enfoncée dans l'eau, & calculer quel poids doit avoir un volume égal d'eau qui ſera égal au poids du Vaiſſeau.

Il ne ſuffit cependant pas pour que le Vaiſſeau ſoit en équilibre, que la partie ſubmergée ait une auſſi grande capacité; il faut encore une autre condition, où, pour la bien comprendre, il faut remarquer deux points, ſavoir le centre de gravité du Navire entier, & le centre de gravité qu'auroit la partie ſubmergée, ſi elle étoit d'une matière uniforme, comme eſt l'eau. Le dernier point eſt appellé par Mr. *Euler* le centre de la grandeur de la partie ſubmergée, parce qu'il dépend uniquement de la grandeur. Afin donc que le Vaiſſeau

ſoit

ſoit en équilibre, il eſt néceſſaire, outre la quantité de la partie ſubmergée déterminée, que ces deux centres ſe trouvent dans une ligne droite perpendiculaire ou verticale. Il aſſure que ſi ces deux propriétés de l'équilibre ſe trouvent telles, tout le Vaiſſeau ſera en équilibre. La vérité de cette propoſition ſe démontre par les premiers principes de la Méchanique: on n'a qu'à conſidérer la force avec laquelle le Vaiſſeau s'enfonce, qui eſt égale à ſon poids, & dont la direction eſt droite & verticale, & paſſe par ſon centre de gravité. Par cette même force le Vaiſſeau ſeroit totalement ſubmergé, s'il n'étoit ſoutenu par l'eau. Mais le côté du Vaiſſeau enfoncé dans l'eau preſſe l'eau en haut, & eſt en même tems repouſſée de bas en haut par l'eau: cette force de l'eau eſt égale au poids de la maſſe d'eau, dont le volume eſt égal à la partie ſubmergée du Vaiſſeau: & ſa direction eſt droite & verticale, & paſſe par le centre de grandeur de la partie ſubmergée. Puis donc que l'équilibre requiert que ces deux forces ſoient égales entr'elles & directement contraires, il eſt clair que cela arrivera, lorſqu'une aſſez grande partie du Vaiſſeau eſt enfoncée dans l'eau, qui puiſſe égaler par ſon volume la maſſe d'eau, qui eſt égale au poids du Navire entier. Il eſt encore néceſſaire que les deux centres, dont nous avons parlé ci-deſſus, tombent ſur la même ligne droite & verticale. Par la première choſe il arrive que les deux forces, qui pouſſent le Vaiſſeau, deviennent égales entr'elles; & par l'autre elles deviennent diamétralement oppoſées.

Ici ſe borne la connoiſſance d'*Archimède* & de ſes contemporains ſur l'équilibre des Corps placés

cés ſur l'eau. Quoiqu'elle ſoit très-utile dans le ſujet préſent, elle ne ſuffit cependant pas; car comme le Vaiſſeau perd cet équilibre par les vagues & par cent autres cauſes, il importe de ſavoir s'il peut le reprendre de ſoi-même ou non, & ſurtout il eſt néceſſaire de définir exactement avec combien de forces il le reprend. Pour connoître ceci plus clairement, il ſera bon d'examiner les cas ſemblables qui arrivent dans d'autres corps ſolides. Un Cone, par exemple, poſé ſur ſa baſe ſur un plan, reſte non ſeulement dans cette ſituation, mais auſſi ſi on l'incline un tant ſoit peu, il ſe redreſſe de ſoi-même; mais ce même Cone poſé ſur ſa pointe ſur un plan, peut auſſi garder ſon équilibre, mais il tombera auſſitôt qu'on le touchera. Dans ces deux cas on dit bien que le Cone eſt en équilibre; mais il y a cependant une grande différence entre ces deux états d'équilibre, puiſque dans le premier le Cone eſt ſtable, dans l'autre il eſt prêt à tomber. La même différence a lieu dans les corps qui ſe ſoutiennent ſur l'eau; car les uns conſervent ſi bien leur état d'équilibre, que quoiqu'on les incline, ils le reprennent auſſitôt, pendant que d'autres le perdent dès qu'il ſurvient la moindre force qui les fait incliner. Un bâton, s'il eſt mis dans l'eau perpendiculairement, peut reſter dans cette ſituation, mais le moindre choc le renverſera. De-là naît une grande différence entre les états de l'équilibre, les uns étant ſtables, les autres chancelans; & l'on dit qu'un corps eſt dans un équilibre ſtable, lorſqu'il ſe remet dans ſa première ſituation dès qu'il eſt incliné; & ſi ce corps tombe, on dit que ſon équilibre eſt chancelant.

Quoi-

Quoique les propriétés dont nous avons parlé ci-deſſus ſoient communes aux deux genres d'équilibre, ils diffèrent néanmoins ſi fort entr'eux, que lorſqu'il s'agit de la conſtruction des Vaiſſeaux, c'eſt à cette différence qu'il faut faire ſur-tout attention : car non ſeulement il faut qu'un Vaiſſeau ſoit bâti de manière que quand il eſt lancé à l'eau dans une ſituation droite, il garde ſon équilibre ; mais il faut auſſi que cet équilibre ſoit ſtable, & doué d'une force qui lui faſſe reprendre ſon équilibre lorſqu'il eſt incliné. Les degrés d'un équilibre ſtable diffèrent encore entr'eux ſelon la quantité de la force par laquelle ſe fait la reſtitution : car un Vaiſſeau reprend plus vite l'équilibre qu'un autre, d'où nous acquérons une telle idée de la ſtabilité, que nous concevons aiſément qu'elle doit être réduite à des meſures déterminées ; & l'on peut conclure, que plus l'équilibre ſera ſtable, plus le Vaiſſeau ſera bon. On ne ſauroit cependant pas juger par les caractères que nous venons de donner de l'équilibre, ſi l'équilibre propoſé d'un Navire qui eſt dans l'eau, ſera ſtable ou non ; beaucoup moins peut-on déterminer par-là le degré de ſtabilité ; & néanmoins il eſt infiniment néceſſaire de le ſavoir, que la navigation ne ſauroit être ſure ſans cette connoiſſance. Ceux qui conſtruiſent les Vaiſſeaux, ſavent bien leur donner par l'expérience un degré ſuffiſant de ſtabilité, quoiqu'ils ſe trompent quelquefois aſſez lourdement : cependant ils ne ſavent pas dire & déterminer exactement, malgré leur expérience, de quelle manière on donne la ſtabilité aux Vaiſſeaux. Mr. *de la Croix* ſemble être le premier qui ait bien remarqué ce défaut

dans

dans la construction des Vaisseaux : il l'a non seulement reconnu ce défaut dans deux de ses Ouvrages sur le méchanisme du mouvement des Corps qui flottent sur l'eau, qu'il envoya l'an 1736. à l'Académie Impériale des Sciences, mais il a encore tâché d'y suppléer. Quoique les spéculations qu'il a faites ne parurent pas suffisantes à Mr. *Euler*, cependant il avoit tellement démontré l'importance de ce sujet, que depuis ce tems-là Mr. *Euler* n'a pas cessé de s'y livrer entièrement. Il commença ses recherches par un examen rigoureux des principes de la Méchanique, sur lesquels il savoit que la détermination de la stabilité étoit fondée ; par où il a bientôt réussi à trouver ce qu'il lui falloit. Il réduisit ses recherches à ce problême : Une force qui feroit incliner l'équilibre du Vaisseau étant donnée, déterminer l'angle suivant lequel le Vaisseau doit s'incliner. Il falloit premièrement avoir égard à l'axe autour duquel l'inclinaison devoit se faire ; car il est clair que l'inclinaison doit différer lorsque la proue ou la poupe du Vaisseau s'incline, ou bien un des deux côtés, ou dans quelqu'autre sens. D'ailleurs il est clair que l'effet de l'inclinaison ne dépend pas tant de la quantité de la force qui la cause, que de son mouvement vers l'axe autour duquel elle se fait, ou plutôt du mouvement vers l'axe parallèle à celui-ci, qui passe par le centre de gravité du Vaisseau. Après avoir remarqué ceci, Mr. *Euler* a trouvé que l'inclinaison dépend en partie de la distance des centres de gravité du Vaisseau & de la grandeur de la partie submergée, & en partie de l'étendue de la section horizontale du Vaisseau que l'on a fait à fleur

d'eau. Par-là notre Auteur s'eſt apperçu que tant que les inclinaiſons ſont aſſez petites, toutes choſes d'ailleurs égales, elles ſont proportionnelles au mouvement de la force qui les cauſe. Comme la ſtabilité doit être cenſée d'autant plus grande que le Vaiſſeau eſt moins incliné par la même force, & qu'une force plus grande eſt requiſe pour produire la même inclinaiſon du Vaiſſeau, Mr. *Euler* a exprimé la ſtabilité par une quantité telle, que ſi l'on diviſe par elle le moment de la force qui incline, on trouvera l'angle de l'inclinaiſon: & de cette manière la meſure de la ſtabilité eſt à notre Auteur une quantité homogène aux momens des forces & le produit d'une force quelconque dans une ligne droite.

La ſtabilité du Vaiſſeau ainſi connue pour chaque axe autour duquel l'inclinaiſon ſe fait, on connoîtra auſſi aiſément l'inclinaiſon qu'un Vaiſſeau doit recevoir d'une force quelconque. Cette méthode eſt ſans contredit la plus naturelle & la plus propre pour l'uſage, pour eſtimer la ſtabilité d'un Vaiſſeau. Mais la ſtabilité étant en raiſon de l'inclinaiſon, & le Navire s'inclinant principalement ſelon ſa longueur ou ſelon ſa largeur, il faut conſidérer deux ſortes de ſtabilité dans un Vaiſſeau, dont l'une réſiſte à l'inclinaiſon ſelon la longueur, l'autre à l'inclinaiſon des côtés. Après avoir découvert cette double ſtabilité, Mr. *Euler* s'eſt formé une règle par le moyen de laquelle on peut déterminer la ſtabilité du Vaiſſeau à l'égard de chaque inclinaiſon moyenne, oblique. Et comme la longueur du Vaiſſeau ſurpaſſe de beaucoup ſa largeur, il s'enſuit que dans un Vaiſſeau quelconque la ſtabilité ſuivant la longueur eſt la

plus

plus grande, & celle qui eſt ſelon la largeur eſt la plus petite ; ou, ce qui eſt la même choſe, le Navire s'inclinera plus facilement des deux côtés que par la proue & par la poupe. Il ſera aiſé de connoître, par ce que nous avons dit, de combien un Vaiſſeau ſe doit incliner par des forces données, enſorte que ſi l'on trouve que l'inclinaiſon ſoit ſi grande que le Vaiſſeau coure riſque de faire naufrage, il ſera facile d'y remédier à tems, par les choſes que notre Auteur déduit, & qui ſont propres à augmenter la ſtabilité. Elles ſe réduiſent à trois : la première, lorſque le centre de gravité de tout le Vaiſſeau eſt mis auſſi bas qu'il eſt poſſible, ce qui peut ſe faire en poſant la charge la plus peſante à fond de cale. En ſecond lieu, lorſque le centre de grandeur de la partie ſubmergée eſt élevé autant qu'il eſt poſſible, il faut avoir égard, quand on conſtruit un Vaiſſeau, qu'il n'entre pas trop profondément dans l'eau. Le troiſième moyen conſiſte, dans l'étendue du Vaiſſeau à la ſurface de l'eau enſorte que ſa ſtabilité devient plus grande à meſure que cette partie du Vaiſſeau eſt plus conſidérable. Si le Vaiſſeau ne réſiſte pas à l'inclinaiſon qui ſe fait de côté, il ſera bon de le rendre plus ample ſelon ſa largeur, ce qui ſe fait ordinairement en le doublant extérieurement.

Après avoir ainſi traité la doctrine de la ſtabilité, Mr. *Euler* trouva que toute la Science Navale lui étoit ſi étroitement liée, que ſans elle non ſeulement on ne pouvoit rien y établir de conſidérable, mais qu'elle indiquoit de plus le moyen de traiter comme il faut les autres parties de cette Science. Après avoir ainſi heureuſement ſurmonté les principales difficultés, notre Auteur

entreprit d'approfondir la Science Navale, & de la réduire à un ſyſtême régulier: c'eſt de-là qu'eſt venu l'excellent Ouvrage que nous annonçons. Ayant examiné premièrement l'état de repos du Vaiſſeau par la théorie de la ſtabilité, il y a joint des conſidérations plus exactes des inclinaiſons du Vaiſſeau produites par une cauſe quelconque, & les mouvemens par leſquels le Vaiſſeau ſe remet dans ſon équilibre. Il s'eſt apperçu que ces mouvemens reſſembloient aux oſcillations des Pendules, & il a ſi bien déterminé par le calcul ce mouvement oſcillatoire qui ſe fait ſuivant la longueur ou la largeur du Vaiſſeau, qu'il a aſſigné pour chaque cas la longueur du Pendule ſimple, qui dans les mêmes tems feroit ſes oſcillations. Cette recherche eſt de grande importance dans la Science des Vaiſſeaux; car il importe de connoître ce mouvement oſcillatoire, & de ſavoir comment il doit être diminué ou augmenté; & ſi l'on obſerve bien la durée des oſcillations, on apprend bien des choſes qui ſervent à découvrir d'autres propriétés des Vaiſſeaux.

De-là Mr. *Euler* paſſe à l'examen du cours d'un Vaiſſeau: la première choſe qu'il faut chercher à connoître, eſt la réſiſtance qu'un Vaiſſeau éprouve de la part de l'eau. D'autres avant notre Auteur avoient déjà traité cette matière avec ſoin & aſſez exactement; cependant il a cru devoir la traiter derechef pour l'amener à ſon but, ſurtout par rapport aux deux ſortes de mouvemens du Vaiſſeau. Le premier eſt nommé communément le *cours du Vaiſſeau direct*, par lequel il avance ſelon ſa longueur, ou ſelon la direction de ſa quille: l'autre eſt appellé le *cours oblique*. Il dif-

differe de la direction de la quille ou de la ligne droite, tirée de la poupe vers la proue. Les Vaisseaux poussés par le vent suivent principalement le cours oblique, parce que les voiles qui reçoivent le vent, sont tendues obliquement. Dans ces deux courses la résistance de l'eau dépend de la figure antérieure du Vaisseau, qui heurte & fend l'eau; & comme la force de la résistance est perpendiculaire à chaque point de la surface du Vaisseau, Mr. *Euler* a réduit la force de la résistance à trois sortes de forces, dont la première a une direction horizontale & parallèle à la quille du Vaisseau, la seconde une direction aussi horizontale, mais perpendiculaire à la longueur du Vaisseau: cette direction ne se rencontre que dans le cours oblique, disparoissant dans le cours direct: la direction de la troisième force est verticale, & presse le Vaisseau de bas en haut. Mr. *Euler* donne ici des règles par lesquelles on peut déterminer ces trois forces, dès que l'on connoît la figure de la partie antérieure du Vaisseau. Les forces sont proportionnelles au quarré de la viteſſe avec laquelle le Vaisseau avance dans l'eau.

Il restoit encore à Mr. *Euler* à rechercher quel effet ces trois forces produisent sur le Vaisseau. Pour étendre davantage ses recherches, il a rassemblé les effets de toutes les forces qui sollicitent le Vaisseau dans un état quelconque, & il a pris la peine de traiter cette théorie plus amplement. Il faut d'abord remarquer que tous les mouvemens dont le Vaisseau est susceptible, doivent être rapportés à deux genres. Le premier genre de ces mouvemens est appellé *progressif*, par lequel le Vaisseau avance, enſorte que sa situation demeu-

re toujours parallèle. Ce mouvement peut ſe faire de deux manières, ſavoir ſuivant la direction horizontale, ou ſuivant la verticale. On doit ſurtout avoir égard à la première, qui lorſqu'elle ſe fait ſuivant la direction du Vaiſſeau, ou s'en écarte, eſt tantôt appellée *cours direct*, tantôt *oblique*: l'autre direction, appellée *verticale*, par laquelle le Vaiſſeau eſt élevé ou enfoncé, ne ſe rencontre guères, & ne mérite pas qu'on s'y arrête. Le ſecond genre comprend les mouvemens gyratoires ou rotatoires, quand le Vaiſſeau ſe tourne autour d'un axe qui paſſe par ſon centre de gravité: ces mouvemens peuvent ſe rencontrer dans un Vaiſſeau ſans le mouvement progreſſif & avec lui. On remarque pluſieurs eſpèces de ces mouvemens ſelon la diverſité des axes autour deſquels ſe fait la gyration: ſurtout il faut diſtinguer les axes horizontaux de l'axe vertical; car ſi le Vaiſſeau ſe tourne ou s'incline autour de quelqu'axe oblique, ſes mouvemens peuvent être diſtingués en deux, dont le premier ſe fait autour de l'axe horizontal, l'autre autour du vertical. Pareillement on réduit tous les axes horizontaux à deux, dont le premier paſſe ſuivant la longueur du Vaiſſeau, l'autre ſuivant la largeur par le centre de gravité. Les mouvemens qui ſe feroient autour d'un autre axe horizontal, peuvent être réduits à ces deux. Il y a donc un triple mouvement gyratoire: le premier ſe fait autour de l'axe longitudinal, & alors le Vaiſſeau s'incline de l'un ou de l'autre côté: le ſecond ſe fait autour de l'axe latitudinal, & alors le Vaiſſeau s'incline ſur le devant, ou ſur le derrière. Dans ces deux cas il ne convient pas tant de chercher le mouvement par lequel ſe fait l'inclinaiſon,

que

que l'inclinaiſon même, qui peut être produite par des forces quelconques; & comme cet effet arrive fort vite, il importe fort peu de ſavoir par quel mouvement il eſt produit: car par la ſtabilité du Vaiſſeau ce mouvement ceſſe bientôt, & le Vaiſſeau perſiſte dans cette inclinaiſon que des forces aſſez fortes lui ont fait prendre. Le troiſième mouvement gyratoire eſt tout autre: il ſe fait autour de l'axe vertical du Vaiſſeau, qui fait tourner le Vaiſſeau en rond, & qui dure auſſi longtems que ſubſiſtent les forces qui l'ont produit. A ce mouvement doit être rapporté celui que le gouvernail imprime au Vaiſſeau: on doit auſſi conſidérer attentivement les autres forces qui peuvent donner un ſemblable mouvement au Vaiſſeau. Puiſque le Vaiſſeau peut être ſollicité par des forces quelconques, notre ſavant Auteur donne des règles bien claires par le moyen desquelles on peut ſans peine diſtinguer & déterminer tous les mouvemens & les inclinaiſons qui naiſſent de ces forces.

Pour ce qui concerne le mouvement progreſſif, toutes les forces doivent être transportées au centre de gravité, chacune ſelon ſes directions, & en une ſelon les règles de la Statique, ou tout au plus en deux, dont la direction de l'une eſt horizontale, l'autre verticale. Cette dernière produira le même effet, ſoit qu'elle pouſſe le Vaiſſeau hors de l'eau ou dans l'eau, que ſi le poids en avoit été augmenté ou diminué, & par conſéquent le Vaiſſeau s'élévera ou s'enfoncera. D'autant plus doit être déterminé ſuivant les loix de la Méchanique le mouvement progreſſif occaſionné par une force horizontale, enſorte que cette force diviſée par la maſſe ou le poids de tout le Vaiſſeau, doit ac-

célérer le mouvement ſuivant la direction de la force qui agit: deſorte que ſi la direction de cette force s'accorde avec la direction du mouvement que le Vaiſſeau a déjà, ou bien ſi elle lui eſt contraire, ou oblique, on pourra déterminer l'accélération, ou le retardement, ou l'inflexion du cours du Vaiſſeau. Pour découvrir l'inclinaiſon du Vaiſſeau que ces mêmes forces ont produite, & premièrement celle qui ſe fait autour de l'axe longitudinal, il faut raſſembler en une ſomme les degrés de chacune de ces forces à l'égard de cet axe, laquelle ſomme diviſée par la ſtabilité du Vaiſſeau, donnera l'angle de l'inclinaiſon, c'eſt-à-dire, ſa meſure, ſavoir l'arc d'un cercle dont le rayon eſt ſuppoſé être égal à l'unité, & l'on découvrira de la même manière l'inclinaiſon autour de l'axe longitudinal.

Pour trouver le mouvement gyratoire du Vaiſſeau autour de l'axe vertical qui paſſe par le centre de gravité, il faut de même raſſembler en une ſomme le degré de chacune de ces forces par rapport à cet axe, laquelle ſomme diviſée par le degré de l'inertie du Vaiſſeau par rapport à cet axe, donnera l'accélération de ce mouvement gyratoire. Par le degré de l'inertie d'un Vaiſſeau par rapport à un axe quelconque, Mr. *Euler* entend la ſomme de tous les produits de chacune des parties du Vaiſſeau eu égard à ſon poids par les quarrés de leurs diſtances de cet axe. Ceci poſé, le mouvement du Vaiſſeau eſt premièrement empêché par la réſiſtance; enſuite la force verticale, qui réſulte de cette réſiſtance, élève un peu le Vaiſſeau ſur l'eau, & le rendant pour ainſi dire plus léger, le fait pour l'ordinaire pancher plus

vers

vers la poupe. Dans le cours oblique l'inclinaiſon autour de l'axe longitudinal, peut auſſi bien venir de-là, que la converſion autour de l'axe vertical ; & Mr. *Euler* a rendu très-diſtinctement raiſon de ces effets dans chaque cas. Cependant la force de la réſiſtance ne doit pas être conſidérée ſeule & ſéparément, mais on doit lui joindre toutes les forces par leſquelles le Vaiſſeau eſt pouſſé. C'eſt pour cela qu'on devoit faire un calcul de toutes ces forces, dont il y a deux ſortes, ſavoir les forces du vent & celles des rames, que Mr. *Euler* a traitées ſéparément. Il examine donc d'abord les Vaiſſeaux qui ſont pouſſés par le vent à l'aide des voiles ; & après avoir rapporté ce qu'il faut remarquer de la force du vent en général, il a déterminé avec préciſion combien chaque voile reçoit de force du vent, & défini en même tems la courbure que le vent fait prendre aux voiles, puiſque c'eſt d'elle d'où dépend la quantité de la force que la voile a reçue du vent.

De-là Mr. *Euler* paſſe à la conſidération des mâts, du nombre & de la ſituation deſquels on doit inférer tant la quantité que la direction des forces données par le vent. Et cela dans deux cas ; l'un, lorſque la direction de la force reçue du vent eſt parallèle à la direction du Vaiſſeau, ce qui lui donne un cours direct ; le ſecond, quand cette direction s'écarte de l'autre, ce qui lui donne un cours oblique. Dans le cours direct les voiles ſont tendues normalement à la direction du Vaiſſeau. Il faut ici avant toutes choſes remarquer l'angle ſous lequel le vent ſouffle dans les voiles, parce que l'obliquité de l'incidence du vent non ſeulement diminue ſa force ; mais auſſi parce

qu'à-meſure que le Vaiſſeau fait route, la compoſition du vrai mouvement du vent & du Vaiſſeau fait naître une autre force du vent ſur les voiles, & une autre direction du Vaiſſeau. La force du vent ainſi déterminée pour le cours direct, il en naît un double effet par rapport au Vaiſſeau : le premier c'eſt que le Vaiſſeau eſt pouſſé en avant, & que ſon mouvement eſt continuellement accéléré juſqu'à ce que la réſiſtance devienne égale à la force qui le pouſſe, & alors le Vaiſſeau avance d'un mouvement uniforme. Comme cet état d'égalité arrive bientôt, en comparant la force qui pouſſe avec la réſiſtance, on découvre la viteſſe du Vaiſſeau, avec laquelle il avancera uniformément. La force du vent contribue auſſi à faire pancher le Vaiſſeau par devant, tandis que la réſiſtance le fait pancher par derrière, enſorte que ſi ces deux forces ſont égales, le Vaiſſeau ne ſouffrira aucune inclinaiſon. Ce panchement dépend ſurtout de la hauteur des mâts ; car plus on élève les voiles tendues, plus le Vaiſſeau s'inclinera ; au-lieu qu'à l'égard du mouvement progreſſif, il eſt indifférent que les voiles ſoient plus ou moins élevées, pourvu qu'elles reçoivent la même force du vent.

De-là on peut déterminer la hauteur que les mâts doivent avoir pour que le Vaiſſeau ne ſoit point incliné par l'action du vent : cependant tout ce qui concerne les mâts, & la diſpoſition des voiles, doit ſurtout être déterminé par la conſidération du cours oblique. Ce cours oblique a lieu, comme Mr. *Euler* l'a déjà remarqué, lorſque les voiles ne ſont point tendues normalement à la direction du Vaiſſeau, enſorte que la direction

mo-

moyenne de toutes les forces reçues du vent déclinent de la direction du Vaisseau. Le Vaisseau avancera bien suivant cette direction moyenne, mais il ne continuera pas son mouvement, parce que de cette manière la force de la résistance ne deviendra jamais égale à la force qui pousse, mais lui sera plutôt directement contraire : car aussitôt que le cours du Vaisseau est oblique, un de ces deux côtés heurtant contre l'eau, la résistance latérale l'emporte bientôt sur la résistance qui agit suivant la direction du Vaisseau, ensorte que dans tout mouvement oblique la direction de la résistance décline beaucoup plus de la direction du Vaisseau, que la direction du mouvement. Par exemple, il peut arriver que lorsque la direction du cours décline de la direction du Vaisseau seulement d'un angle de 10 degrés, la direction de la résistance en déclinera d'un angle de 30. Par où il paroît que si la direction de la force qui pousse en avant est oblique, l'obliquité du cours sera telle que la direction moyenne de la résistance deviendra contraire à la direction de la force d'impulsion. Ainsi dans le cas proposé, si la direction de la force qui pousse en avant fait avec la direction du Vaisseau un angle de 30 degrés, le cours du Vaisseau déclinera seulement de 10 de la direction du Vaisseau, puisque de ce cours il naît une résistance dont la direction déclinante de 30, devient contraire à la direction de la force qui pousse en avant, & le Navire acquerrera autant de vitesse, que la force de la résistance deviendra aussi égale en quantité à la force qui pousse en avant : d'où l'on peut non seulement déterminer l'obliquité du cours, mais aussi sa vitesse.

La Navigation obtient un grand avantage de cette différence entre la direction de la force qui pouſſe en avant, & celle du cours même, en ce que par-là on eſt en état de diriger le cours du Vaiſſeau vers les endroits d'où le vent ſouffle, enſorte que ſi le vent du Nord ſouffle, le Vaiſſeau peut être dirigé vers le Nord en deſſus de l'Orient ou du Couchant; & les Vaiſſeaux qui s'approchent le plus de l'endroit d'où le vent contraire ſouffle, ſont cenſés les meilleurs. Cette excellente propriété d'un Vaiſſeau dépend ſurtout de ce que la réſiſtance latérale prévaut ſur la réſiſtance directe, enſorte que plus la réſiſtance latérale eſt augmentée, ou la réſiſtance directe diminuée, plus le Vaiſſeau ſera propre à aller contre le vent contraire: mais toutes choſes d'ailleurs égales, plus les Vaiſſeaux ſeront longs, plus jouiront-ils de cette prérogative.

De la force du vent naiſſent dans le cours oblique des forces propres à donner du mouvement au Vaiſſeau autour des trois axes dont Mr. *Euler* vient de parler. Car premièrement dans le cours direct le Vaiſſeau eſt déterminé à pancher vers la proue autant que la réſiſtance de l'eau n'empêche ou ne diminue cet effet. Mais comme la ſtabilité par laquelle le Vaiſſeau réſiſte à cette inclinaiſon eſt très-grande, il ne ſauroit naître de-là une inclinaiſon qui ſoit à craindre, & on ne ſauroit non plus rien déterminer à cet égard par rapport au nombre des voiles, ni à la hauteur des mâts. Mais comme dans le cours fort oblique les voiles ſont à peu près tendues ſuivant la longueur du Vaiſſeau, & que la direction de la force fournie par le vent eſt preſque normale à la direction du Vaiſſeau,

ſeau, de-là naît une grande force pour incliner le Vaiſſeau ſur un côté ou autour de l'axe longitudinal, laquelle force ſera d'autant plus grande, que les mâts ſeront plus hauts, dans ce cas la réſiſtance ne pouvant diminuer conſidérablement l'inclinaiſon. Ainſi comme la ſtabilité du Vaiſſeau par rapport à cet axe eſt très-petite, ou ne réſiſte que peu à l'inclinaiſon, il en doit naître dans le cours oblique une inclinaiſon conſidérable ſur le côté, qui peut mettre le Vaiſſeau en grand danger, ſi la force reçue du vent eſt ou trop grande, ou appliquée trop haut. Et comme la largeur des voiles eſt déterminée par la capacité des Vaiſſeaux, leur hauteur & celle des mâts doit auſſi être déterminée de manière que le Vaiſſeau puiſſe ſoutenir ſans danger l'inclinaiſon qu'il éprouvera dans le cours oblique.

Il peut encore arriver dans le cours oblique que la force du vent imprime au Vaiſſeau un mouvement gyratoire autour de l'axe vertical, à laquelle force il faut joindre celle qui naît de la réſiſtance, & produit un effet ſemblable, à-moins que ces deux forces ne s'évanouiſſent, ou ne ſe détruiſent mutuellement, les Vaiſſeaux ſeront toujours par-là en fort grand danger. Pour prévenir dans ce cas que le Vaiſſeau ne faſſe la pirouëtte, on ſe ſert ordinairement du gouvernail, mais ſouvent il ne ſauroit l'empêcher; outre que par l'action continuelle du gouvernail le mouvement du Vaiſſeau eſt conſidérablement retardé. On dit des Vaiſſeaux ſujets à cet inconvénient, qu'ils refuſent d'être gouvernés; & on compte avec raiſon ce défaut parmi les plus grands qu'un Vaiſſeau puiſſe avoir. Il eſt donc abſolument néceſſaire de l'éviter en conſtruiſ-

ſtruiſant les Vaiſſeaux, ce qui pourra ſe faire en plaçant bien les mâts. Car afin que le Vaiſſeau ne reçoive point des forces qui le meuvent, un mouvement autour de l'axe vertical, qu'on conçoit paſſer par le centre de gravité du Vaiſſeau, il eſt néceſſaire que la direction moyenne de toutes les forces paſſe par ce même axe; parce que la grandeur des forces priſe par rapport à cet axe, s'évanouira. Pour cet effet il faut diſpoſer les mâts dans chaque Vaiſſeau, de manière que toutes les voiles étant déployées la direction moyenne de toutes les forces que le vent leur imprime, paſſe par cet axe vertical; ou bien que le plan vertical, qu'on ſuppoſe paſſer par la direction moyenne de ces forces, paſſe en même tems par le centre de gravité du Vaiſſeau. Il faut remarquer que ſi la direction moyenne des forces de réſiſtance paſſe d'elle même par cet axe, cela eſt bien; mais ſi elle n'y paſſe pas, il faut changer la diſpoſition des mâts, de manière que la grandeur des forces du vent ſoit en équilibre avec la grandeur des forces de réſiſtance. Car quel que ſoit le nombre des mâts, on doit toujours les concevoir idéalement comme un ſeul, chargé du même nombre de voiles propres à produire le même effet. La place de ce mât eſt alors déterminée par les règles données. Par-là on détermine auſſi les places que chaque mât doit occuper, & leur hauteur, ſi l'on a égard aux intervalles qui doivent être entr'eux à cauſe de la largeur des voiles, afin que celles de derrière n'interceptent point le vent à celles de devant. Mr. *Euler* croit que cette diſpoſition juſte & préciſe des mâts, ne ſauroit preſque jamais être obſervée dans la pratique, enſorte qu'on évitât en-

entièrement la gyration du Vaiſſeau. Pour cet effet on employe ordinairement le mât de la poupe, dont la voile eſt triangulaire, enſorte que la force du vent qu'il reçoit, ne ſert pas tant à faire avancer le Vaiſſeau qu'à le gouverner, & à détruire les autres forces qui feroient tourner le Vaiſſeau. Par-là le Vaiſſeau perd conſidérablement de la force qui le pouſſe en avant, & en même tems ſa faculté de pouvoir aller contre le vent en ſouffre beaucoup. Mr. *Euler* a traité dans ce Chapitre, très-amplement & très-ſoigneuſement, toutes les circonſtances qui concernent la place, le nombre, & la hauteur des mâts.

On rencontre encore dans l'examen du cours oblique beaucoup de choſes d'une extrême utilité dans la pratique. La direction du cours que le Vaiſſeau doit ſuivre étant propoſée, on peut diſpoſer les voiles de différentes manières, enſorte que le Vaiſſeau ſuive ce cours, à-moins que la direction ne ſoit preſque contre le vent. De toutes ces différentes manières Mr. *Euler* a déterminé celle qui donne au Vaiſſeau le mouvement le plus rapide, détermination qui ne ſauroit qu'être utile, quoique les Pilotes par une expérience journalière ſachent aſſez bien choiſir la meilleure diſpoſition des voiles. Mais lorſqu'il s'agit d'aller contre le vent, Mr. *Euler* a aſſigné la direction du Vaiſſeau & des voiles la plus avantageuſe.

Après avoir ainſi peſé les forces du vent & de la réſiſtance, il reſtoit encore à notre ſavant Mathématicien à examiner l'action du gouvernail, qui tient ordinairement à la poupe. Voyons ſes remarques à ce ſujet, & les règles qu'il donne là-deſſus. Il faut d'abord que le corps du Vaiſſeau

ſoit

ſoit tellement diminué vers la poupe, que l'eau puiſſe frapper librement le gouvernail pour produire l'effet déſiré. Pour bien expliquer l'action du gouvernail, il faut d'abord marquer la force que reçoit le gouvernail par rapport à l'axe qui paſſe par le centre de gravité du Vaiſſeau, laquelle force étant diviſée par la force d'inertie du Vaiſſeau à l'égard du même axe, donnera la viteſſe avec laquelle le Vaiſſeau ſe tournera. Il paroît par-là que plus le gouvernail eſt éloigné du centre de gravité, plus ſon action eſt grande; & que le degré de la force d'inertie du Vaiſſeau étant connu, on peut facilement déterminer la grandeur du gouvernail propre à produire l'effet requis.

Après ce qui vient d'être dit, il ne ſera plus difficile de connoître & de déterminer l'utilité & les inconvéniens de chaque Vaiſſeau, ſur quelque modèle qu'il ſoit conſtruit: on pourra même, en ſachant le but auquel un Vaiſſeau eſt deſtiné, décider quelle doit être ſa conſtruction la plus parfaite pour atteindre à ce but, ce qui eſt l'eſſentiel & le principal point de la Science Navale; & qu'on trouve dans l'Ouvrage de Mr. *Euler*, puiſqu'il y a expliqué de quelle manière doit être conſtruit un Vaiſſeau, pour qu'il ait le degré de ſtabilité donné, tant par rapport à l'axe longitudinal qu'au latéral, ainſi que la manière dont les oſcillations & les agitations produites par les vagues peuvent être modérées. De-plus il rapporte comment le devant de chaque Vaiſſeau doit être conſtruit afin que, ſelon le but de chacun, il ſouffre la moindre réſiſtance poſſible pour qu'il avance avec la plus grande viteſſe. Il a auſſi décrit la figure que doit avoir un Vaiſſeau pour aller contre le vent,

vent, & afin qu'en même tems il obéiſſe à l'action du gouvernail. Enfin il a déterminé la place, le nombre & la hauteur des mâts & des voiles : ainſi, ſi l'on obſerve ſes préceptes, on pourra naviguer avec ſuccès en ſuivant les deux cours du Vaiſſeau, le direct & l'oblique. Il pourroit arriver que différentes circonſtances exigeaſſent qu'on bâtît un Vaiſſeau d'une conſtruction qui ſembleroit être contraire à celle que Mr. *Euler* a donnée : mais ſi l'on examine bien en particulier toutes les raiſons, il ne ſera pas difficile de les concilier entr'elles, & d'obtenir le but que l'on ſe propoſe, autant que la nature de la choſe le permettra.

Après ces diſcuſſions Mr. *Euler* paſſe à l'examen d'un autre genre de Vaiſſeau, qu'on fait avancer par le moyen de rames, & qui ne demande pas moins de recherches profondes. *Ariſtote* avoit entrepris d'expliquer la force des rames par la nature du levier, mais le mauvais ſuccès a démenti ſon hypothèſe. Les Mathématiciens plus modernes ont reconnu l'erreur de ce Philoſophe, mais perſonne d'entr'eux n'a traité cette matière comme elle le mérite ; il ſemble que cette gloire ait été réſervée à Mr. *Euler*. Il s'eſt ſurtout attaché à découvrir par les principes de la Méchanique la force avec laquelle le Vaiſſeau eſt pouſſé par les rames, & il détermine avec préciſion la viteſſe que des rames quelconques agitées par des forces quelconques peuvent donner à un Vaiſſeau. Comme un tel Vaiſſeau ne va jamais à la voile contre le vent, ils ne ſont point par-là ſujets à l'inclinaiſon qui arrive dans le cours oblique ; & il ne s'agit que de leur procurer le degré de ſtabilité ſuffiſante pour rencontrer la moindre réſiſtance

ce poſſible dans le cours direct. Enſuite, comme une rame priſe ſelon la longueur ſe diviſe d'elle-même en deux parties; l'une intérieure, qui eſt dans le Vaiſſeau, que tiennent les rameurs; l'autre extérieure, pourvue d'un plat qui eſt dans l'eau & la remue: Mr. *Euler* a déterminé la proportion qu'il doit y avoir entre la partie intérieure & l'extérieure, afin que de la même force appliquée à la rame naiſſe la plus grande force pour faire aller le Vaiſſeau en avant. Cette proportion dépend du Vaiſſeau, de ſa réſiſtance, & du nombre des rames; cependant notre Auteur a trouvé que la partie extérieure doit toujours ſurpaſſer en longueur la partie intérieure. Cette proportion fondée dans la théorie, s'obſerve ſoigneuſement dans la pratique. Le célébre Mr. *Bouguer*, dans ſon excellent *Traité du Navire*, diffère ici de Mr. *Euler*; car il croit que pour que le Vaiſſeau avance avec le plus de viteſſe, il eſt néceſſaire que la partie intérieure ſoit plus longue que l'extérieure, comme on peut le voir dans le Chapitre où il traite de l'action des rames. Erreur légère, qui ne peut être comptée, lorſqu'on conſidère le nombre d'utiles & d'excellentes obſervations que renferme ſon Traité intitulé *du Navire*.

ARTICLE III.

CLAVICULA HERMETICÆ SCIENTIÆ, ab Hyperboreo quodam horis ſubſecivis calamo conſignata anno 1732.

C'eſt-à-dire,

La CLAVICULE *de la* SCIENCE Hermétique, *écrite*

crite par un habitant du Nord, dans ſes heures de loiſir, l'an 1732. *A Amſterdam chez* Pierre Mortier 1751 *in*-8. p. 73. Latin & François.

LE ſentiment de *Pindare* eſt celui du Monde entier. *L'eau*, dit-il, *eſt une bonne choſe, mais l'or brille parmi les richeſſes, comme le feu dans la nuit* (*a*). Le Grand-œuvre ſi vanté a ſes adorateurs, & les hommes ne répétent que trop ſouvent les vœux de l'infortuné *Midas*. Attirés par les avantages flateurs que promet le Grand-œuvre, on court après avec précipitation. A peine un *Adepte* s'apperçoit-il d'un foible rayon d'eſpérance, qu'il arrange déjà dans ſon eſprit les aiſes qu'il ſe donnera: les charmes d'un tel avantage gagnent enfin ſon eſprit, il s'y livre entièrement, & n'héſite plus à ſe perſuader que la réuſſite en eſt infaillible. On en voit peu qui avec *Paſcal* diront que, pour ſe venger d'un ennemi, ils lui ſouhaitent l'envie de faire de l'Or.

Le nom de *clavicule* eſt ſi fameux dans le Monde, que nous oſons aſſurer que cette Brochure, en faveur du titre qu'elle porte, s'attirera des Lecteurs. Le prompt débit de la première édition qui en a été faite à *Marbourg* en 1746 in-4to, en *Latin*, ſemble en être un ſûr garant. Cependant ce n'eſt qu'un jeu d'eſprit, un énigme qu'elle contient, que l'Auteur laiſſe à deviner au Lecteur. Après avoir rapporté dans le ſtile des Alchimiſtes l'hiſtoire des Sciences en général, & particulièrement de celle qui enſeigne à faire de l'Or

(*a*) Pyth. Od. I.

l'Or, il décrit avec exactitude sa manœuvre pour parvenir à ce but. Voici comment il veut que ses disciples soient initiés.

„ Quiconque, dit-il, ne vous conduit pas di-„ rectement au domicile de la Nature, ne tient „ pas le vrai chemin, mais vous en écarte. Je „ veux cependant vous donner un conseil, pour-„ vu que vous puissiez obtenir de vous qu'après „ que vous aurez lu quelques Auteurs, dont la „ sincérité est avérée, vous effaciez sérieuse-„ ment de votre esprit toute envie de visiter les „ Métaux crudes & les Minéraux de toute espèce; „ & si vous vous appliquez au-contraire unique-„ ment aux générations de la Nature, & à en fai-„ re l'examen, vous pourrez être bien persuadé „ que vous êtes entré dans la voye royale. Voi-„ ci ce que j'ai trouvé par mes recherches: vous „ jugerez vous-même par l'opinion où je suis sur „ ce sujet, & que je vais vous communiquer sans „ détour, si j'ai avancé ou non. Si mon opinion „ ne vous plaît pas, cherchez-en, je vous prie, „ une meilleure, & m'en faites part avec la mê-„ me franchise. La route que je vous indiquerai, „ ne vous engagera pas du-moins à faire de „ grands frais, ni des travaux inutiles à la manie-„ re des Philosophes; vu qu'outre les dépenses „ ordinaires que vous êtes obligé de faire pour „ votre entretien, il ne vous en coutera pas plus „ de deux ou trois écus.

„ Ma matière, continue l'Auteur, n'est ni „ animale, ni végétable, ni minérale, mais elle „ participe de tous les trois. Elle est universelle „ & plus fréquente dans le Monde que toute au-„ tre chose quelconque. Elle doit être nommée

„ par

„ par ſimpathie mieux communique, & elle le mérite.
„ On la trouve toujours & par-tout, tant au fond
„ des *Indes* qu'au milieu de *Rome*, tant de jour
„ que de nuit ; en Eté comme en Hiver. On peut
„ l'avoir avec très peu & beaucoup de danger, &
„ aucun mortel ne peut s'en paſſer. Elle n'eſt ja-
„ mais en repos, mais toujours en action & en
„ mouvement ; jamais expoſée, mais toujours
„ cachée à la vue. La mine où elle ſe trouve eſt
„ profonde & couverte d'épaiſſes ténébres, car
„ elle eſt renfermée dans des lieux étroits & dans
„ les entrailles de la Terre, d'où ma matière eſt
„ tirée & manifeſtée ſubitement par l'Artiſte.

„ Son origine eſt de la Terre, & ſa vie du Ciel.
„ De-là vient qu'elle eſt animée, & non pas
„ morte. Ce mercure eſt bien du vulgaire, mais
„ tellement commun. Le commun eſt un fluide froid, le mien eſt un fluide chaud. Il faut
„ bien des choſes & des travaux pour épurer celui-là, tandis que le mien n'exige qu'un ſeul
„ travail & qui m'eſt propre. Le mien ne réſide
„ & ne ſe trouve que dans un ſeul corps, quoique
„ tout ce qui vit ſous le Ciel en ſoit jaloux. Il a la
„ même couleur à la fin qu'il avoit au commencement ; quoiqu'il ſoit infiniment exalté.
„ Il ſe forme d'une infinité d'autres matières,
„ d'où il indique par l'analyſe, étant crud, les affinités qu'il a avec les trois régnes. Quoiqu'il
„ ne me ſoit pas poſſible de le compoſer, je n'en
„ ſuis point en peine, car la Nature me le donne
„ préparé & compoſé autant qu'il doit l'être
„ pour mon deſſein. Il eſt très-vil & très-abject,
„ mais auſſi très-précieux & très-cheri, même
„ avant la première opération. Son nom eſt

„ très-connu de tout le monde, mais ſes vertus „ ſont plus qu'inconnues & qu'inexpérimentées. „ Il a trompé pluſieurs perſonnes, qui ſe pro- „ mettoient de grandes choſes de ſon excellence „ & de ſa céleſte origine; & qui ont fait tous „ leurs efforts pour le perfectionner, ignorant ſa „ vraie & amicale concoction. D'où il eſt arrivé „ que de grands Philoſophes l'ont rejetté & con- „ damné, même avec raiſon, puiſqu'il ne peut „ être diſſous, ni mourir, ni être vivifié, ni par- „ fait, qu'en ſoi-même & par ſoi-même, d'une „ ſeule manière vraiment naturelle, convena- „ ble, cachée & philoſophique. Tout feu élé- „ mentaire, même le moindre, quelque nom „ qu'on lui donne, le chaſſe ou le tue, du-moins „ le rend-il incapable d'être reſuſcité philoſophi- „ quement. Deſorte que la matière eſt inutile „ plus qu'on ne ſauroit croire ſans une exacte „ connoiſſance du feu, du vaſe, & de l'*athanor*.

„ Les Auteurs nous aident moins que rien à dé- „ couvrir ces choſes, car ils en ont ſi ſoigneuſe- „ ment effacé les traces, qu'ils font donner à „ gauche les jeunes-gens mêmes qui ſe doutent „ de la vérité. En vantant comme des oracles „ leurs erreurs, leurs minuties, & leurs rêve- „ ries, ils font perdre à ceux qui les voyent, des „ peines infinies & beaucoup d'argent; & les font „ tomber dans des labyrinthes dont ils ne ſortent „ ſouvent qu'après avoir diſſipé tout leur bien. „ Faut-il s'étonner alors ſi cette noble ſcience, „ & ces recherches de la plus parfaite préparation „ qui ſoit dans la Nature, ſont aujourd'hui tant „ haïes & trouvent un ſi grand nombre d'enne- „ mis? Je doute fort que la néceſſité que les *Phi-*

„ lo-

„ loſophes prétextent à cacher ces choſes, puiſſe
„ juſtifier leur conduite, puiſqu'il ſemble qu'il
„ vaut mieux ſe taire que de tromper. Pour moi
„ je ſoutiens que la Nature eſt le ſeul guide & la
„ ſeule maîtreſſe dans cet Oeuvre ; car ſe ſouve-
„ nant de ſon Auteur, elle ne ſauroit ſe tromper
„ elle-même, ni les autres.

„ La matière m'étant ainſi connue, il me faut
„ encore conſidérer & rechercher comment elle
„ doit être corrigée & épurée. Ceci ne ſe fait par
„ aucun feu élémentaire, ni artificiel, dans au-
„ cun vaſe ni fourneau, mais par ſon propre feu,
„ que le Créateur a donné dès le commence-
„ ment, immédiatement à la Nature, & que nous
„ héritons. Le Laboureur la connoît malgré la
„ groſſiéreté de ſon génie, & l'Alchimiſte le plus
„ expert l'ignore entièrement. Nous ſentons à
„ tout moment ſa vertu, mais nous ignorons le
„ lieu de ſa demeure après qu'il s'eſt retiré. Il eſt
„ inviſible mais non pas inſenſible, doux, va-
„ poreux, continu, égal, & repoſe à l'entour de
„ la matière nue. Par cela même il eſt entretenu,
„ nourri & ſe diſſout, il meurt, ſe corrompt,
„ germe, verdit, fleurit, & eſt vivifié, corrigé, per-
„ fectionné, augmenté & ſe multiplie. Sa recher-
„ che eſt bien plus difficile que celle de la matiè-
„ re même, puiſqu'on ne peut jamais le trouver
„ dans les Livres. C'eſt pourquoi la connoiſſan-
„ ce de ce feu doit être préférée de beaucoup à
„ celle de la matière ; car la connoiſſance de la
„ matière ſeule contribue peu à celle du feu, au-
„ lieu que celle-ci étant une fois connue, la con-
„ noiſſance de l'autre peut à peine reſter cachée.

„ Le vaſe auſſi n'eſt ni artificiel ni fait de main,

„ mais naturel & homogéne, oblong avec un
„ col, fermé & ouvert, selon que l'exige la né-
„ cessité, opaque & obscur. Dans celui-ci, qui
„ est seul & unique sur la Terre, la matière com-
„ mence, est cuite & perfectionnée. On peut
„ l'avoir par-tout & à tout moment, & il ne coû-
„ te pas tant que le feu, dont la matière coûte be-
„ aucoup à bien des gens. Il se ferme lui-même
„ hermétiquement & se r'ouvre. Il ne reçoit pas
„ plus qu'il ne convient, & refuse le superflu ; de-
„ sorte qu'on n'a que faire de s'embarrasser de la
„ proportion, ni de la quantité ; la Nature n'i-
„ gnorant pas de combien elle a besoin, pourvu
„ qu'on lui fournisse les secours nécessaires. Je
„ n'ai non plus qu'un seul fourneau, qui est bien
„ de terre mais naturel, & à la construction du-
„ quel l'art n'a point de part. Il est pourvu de
„ deux soupiraux, les côtés en sont opaques ;
„ cependant il est si mobile que je puis aisément
„ le transporter d'un lieu en un autre, & même
„ l'emporter avec moi dans de longs voyages,
„ sans aucun embarras ni crainte d'être trahi. Ce
„ qu'il y a d'étonnant, c'est que mon *athanor*
„ contient, au-dedans de soi, le feu le plus fort
„ de la Nature, ou, comme d'autres s'expriment,
„ le quatrième degré du feu, & que c'est par sa
„ vertu qu'il subsiste ; il se rompt néanmoins &
„ est détruit par le moindre feu élémentaire ou
„ d'une lampe. Vous pouvez vous convaincre
„ par-là combien il différe d'un vase artificiel.

„ Ce qui rend cet Oeuvre difficile, c'est 1. la
„ connoissance & le soin des heures de l'accou-
„ chement ; car cet Oeuvre ressemble fort à la gé-
„ nération de l'homme, en ce qu'il a ses heures de

„ con-

„ conception & d'accouchement. 2. Le gouver-
„ nement du feu, en quoi ceux qui n'employent
„ pas les précautions requiſes pêchent ſouvent, &
„ ruinent par-là tout l'édifice; écueil qu'on peut
„ aiſément éviter lorſqu'on eſt attentif & cir-
„ conſpect. 3. Le ſecret de l'art que j'ai appris
„ promtement en remontant à ſa première ſour-
„ ce. Le reſte eſt facile & nullement deſagréa-
„ ble, excepté l'odeur puante qui frappe au com-
„ mencement. Les couleurs ſont trois en nom-
„ bre, le noir, le blanc qui égale la neige, & la
„ troiſième qui reſſemble au rubis, quoique le
„ mêlange de ces trois en produiſe encore d'au-
„ tres.

„ Je laiſſe à chacun à examiner par ce qui vient
„ d'être dit, ſi cet excellent Oeuvre eſt ſi pénible
„ & ſi difficile qu'il doive être entièrement mé-
„ priſé & rejetté, ou bien traité de folie, comme la
„ chimère d'un cerveau troublé. Je crois plutôt
„ qu'il eſt ſi aiſé & ſi facile, qu'il peut ſe faire auſſi
„ bien par un de mes payſans tout-à-fait ignorant
„ dans la Chimie, (pourvu que je lui aye dit au-
„ paravant quelque mot à l'oreille) que par le
„ plus excellent Philoſophe..... La matiè-
„ re, le vaſe, le fourneau & le feu ne ſont qu'u-
„ ne ſeule & même choſe. Qu'eſt-il beſoin de
„ chercher dans des Pays éloignés, ce que nous
„ avons ſuffiſamment chez nous? Mais la Natu-
„ re abjecte & mépriſée n'eſt pas un objet propre
„ à s'attirer l'attention & l'eſtime de ces grands
„ Philoſophes. Et quand même ils la connoî-
„ troient, elle ne paroîtroit pas digne à des gens
„ d'un tel mérite d'en faire leur occupation &
„ leur étude; gens qui mépriſent la connoiſſance

„ d'eux-mêmes, & qui par le faſte & l'avarice
„ s'élévent juſqu'aux étoiles & aux planètes, &
„ ſe les aſſocient comme de dignes amis qui ſe
„ tournent d'abord vers leur chef le Soleil, & a-
„ près lui avoir offert la Lune en mariage, ils de-
„ mandent pour récompenſe un libre accès aux
„ tréſors immenſes de l'Epoux.

Notre Auteur propoſe enſuite ſon opinion ſur le terme fatal. „ Celui, dit-il, qui a pris du „ goût pour l'éternité, ſouhaite avec ardeur de „ quitter cette vie pour en être mis en poſſeſſion; „ & celui qui a vécu dans l'exil & comme étran- „ ger dans des Pays éloignés, quoique libre & en „ ſureté, n'héſite pas à retourner dans ſa patrie. „ Ceci fournit une réponſe à ceux qui deman- „ dent pourquoi on voit ſi rarement que les Phi- „ loſophes à qui tout réuſſit ordinairement, & „ qui ont des connoiſſances ſi exactes de la Mé- „ decine, ne vivent pas plus longtems que le reſte „ des hommes, c'eſt qu'il ne leur reſte rien de „ mortel à déſirer. Le Très-haut a mis deux ter- „ mes à nos jours, l'un accidentel & l'autre na- „ turel. Aucun Mortel, ni même le Philoſophe, „ ne ſauroit paſſer celui-ci. Pour l'autre, à ce que „ nous apprend la Science des Mages, il peut être „ prolongé, par la volonté divine & l'éloigne- „ ment des obſtacles. Nos premiers Pères, & „ ceux qui ont vécu avant le Déluge, en fourniſ- „ ſent des exemples, de-même que pluſieurs Phi- „ loſophes. Le premier de ces deux termes eſt „ ordinaire & commun à tous les mortels de no- „ tre ſiècle; c'eſt ce qui paroîtra plus clairement „ par l'exemple d'une lampe ou d'une chandelle „ allumée, qui brule autant que la méche dure,

„ c'eſt-

„ c'eſt-à-dire juſqu'au ſecond terme, à-moins
„ qu'elle ne ſoit éteinte par quelque cauſe acci-
„ dentelle, qui fait le premier terme. La chan-
„ delle ou la lampe de notre vie bruleroit auſſi
„ juſqu'à ce que ſa matière ou ſon huile vitale
„ fût conſommée, ſi elle n'étoit éteinte par l'â-
„ ge ou par quelque accident violent, par une
„ complexion foible ou par l'intempérance, la
„ débauche & la molleſſe, d'où proviennent
„ nombre de maladies, ou par quelqu'autre cau-
„ ſe accidentelle. La Science des Sages peut beau-
„ coup contre ce terme, à-moins, qu'ayant de
„ meilleures choſes devant les yeux, ils n'obtien-
„ nent du Créateur par leurs prières, de déloger
„ bientôt pour être avec lui (*a*).

„ Conſidérons encore les avantages que pro-
„ met ſa méthode. Quand même l'Artiſte ſe
„ tromperoit quelquefois, la Nature redreſſe auſ-
„ ſitôt ſon erreur. Une ſeule choſe à regretter,
„ c'eſt qu'elle exige tant de tems ; car à peine
„ ſauroit-elle, dans l'eſpace de deux ans, être
„ conduite à une rotation utile & fructueuſe. El-
„ le requiert encore un Artiſte attentif & libre de
„ tout autre ſoin, de peur que par ſa négligence
„ ou l'empêchement d'autres affaires, le fruit de
„ pluſieurs mois de travail ne ſoit perdu dans un
„ moment..... Si vous avez plus de patien-
„ ce, d'attention & de loiſir, ſoyez content &
„ d'une humeur gaye, priez ſans relâche juſqu'à
„ la

(*a*) *Des-Cartes*, à ce que nous aprend Mr. *Des Maizeaux* dans la Vie de Mr. de *S. Evremond*, dit au Chevalier *Kenelme Digby*, „ qu'il n'oſoit pas ſe promettre de rendre
„ l'homme immortel, mais qu'il étoit bien ſûr de pou-
„ voir rendre ſa vie égale à celle des Patriarches".

„ la fin, & vous pourrez être sûr d'avoir trouvé „ sur la Terre le souverain bien après Dieu. C'est-„ là ce qui restaure la santé, fortifie la jeunesse, „ augmente les biens &c. & conserve jusqu'au „ dernier soupir la tranquilité désirable de l'es-„ prit. C'est la Toison d'or des *Grecs*, la Lumiè-„ re & la Justice des *Hébreux*, l'Etoile resplen-„ dissante des *Mages* &c.

L'Auteur rapporte à la fin de son Ouvrage la cabale de la Table de *Pythagore*, le *Tétragramme* des *Grecs*, & le *Schembhammephoraſch* des *Hébreux*, d'où il tire les lettres LVX, qu'il dit faire un seul mot, *lux* ou *lumière*, par lequel il a plû à Dieu de laisser quelque idée de lui à l'homme. Il y a encore joint les corollaires suivans. „ *Que le* „ *Géomètre* apprenne de-là la quadrature du „ Cercle, & le mouvement perpétuel, savoir „ par la circulation des quatres élémens; *l'A-*„ *rithméticien*, la production du nombre sensi-„ ble par des choses purement intellectuelles; le „ *Grammairien*, l'origine des Lettres".

ARTICLE IV.

SERMONS on the following subjects, &c..... To which is added a critical Dissertation 1 Cor. XI. 10. &c. by STRIKLAND GOUGH, M. A. Rector of Swafield Vicar of Swinstead in Lincolnshire.

C'est-à-dire,

Sermons sur divers sujets. Auxquels on a joint une Dissertation critique sur 1 Cor. XI. 10. C'est pourquoi la femme, à cause des Anges, doit avoir sur la tête une marque qu'elle est sous

sous la puissance de son Mari. *Par* STRICKLAND GOUGH, *Maître-ès-Arts & Ministre des Eglises de* Swafield *&* Swinstead *dans le Comté de* Lincoln. *A* Londres, *chez* J. Noon *dans* Cheapside, *&* A. Millar *dans le* Strand. 8. p. 419 pour les Sermons, & 53 pour la Dissertation, sans la Préface qui en contient 10.

CE ne sont pas ici des Sermons tels qu'on en voit paroître tous les jours, autrement nous ne nous croirions pas obligés d'en rendre compte. Les sujets en sont si curieux, si importans & si variés, les matières si bien traitées en peu de mots, le stile si pur, si naturel & si animé, & le tout accompagné d'une si noble simplicité, que nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de leur en donner quelque idée.

Pour cela nous n'avons qu'à transcrire une partie de la *Préface* qui est à la tête, & où l'Auteur explique lui-même son dessein. „ Mon but, dit-„ il, dans ces Sermons, a été d'inculquer les pre-„ miers & les plus importans Principes de la „ vraie Religion. J'ai commencé par la rélation „ que nous avons avec Dieu, comme étant son „ Ouvrage ou sa *famille*, d'où se déduisent évi-„ demment toutes les vérités & tous les devoirs „ de la Religion Naturelle. J'ai prouvé que le „ but de la création de l'homme est son bonheur „ spirituel, & tâché d'un bout à l'autre de con-„ vaincre les *Chrétiens* que cette vie n'est autre „ chose qu'un état d'épreuve pour nous amener „ à une vie parfaite & glorieuse dans un autre „ Monde. J'ai expliqué & fortement recom-„ mandé les vertus qui seules peuvent nous ren-

„ dre

„ dre dignes de ce bonheur ..... enſorte que ſi
„ quelque Révélation que ce fût, en diminuoit le
„ prix ou la néceſſité, il n'en faudroit pas davan-
„ tage pour la convaincre d'impoſture. J'ai pris
„ un ſoin particulier de mettre dans tout leur
„ jour les avantages infinis d'une éducation hon-
„ nête & vertueuſe, ... auſſi-bien que les
„ ſuites fatales de toutes les mauvaiſes habitudes
„ & d'une vie dérèglée.

„ En traitant ces divers ſujets, je me ſuis fait
„ un devoir de relever l'excellence ſupérieure de
„ la *Morale Chrétienne*, qu'il eſt fort à craindre
„ que dans la chaleur de nos diſputes continuel-
„ les avec les Incrédules, & les uns avec les au-
„ tres, nous n'entendions pas ſi bien que les *Dog-*
„ *mes* du *Chriſtianiſme*, quelque diverſité d'o-
„ pinions qu'il y ait encore à cet égard-là même
„ ..... Cependant j'ai tâché dans mon dernier
„ Sermon, d'expliquer d'une manière raiſonna-
„ ble & les Dogmes & les Inſtitutions poſitives de
„ notre ſainte Religion, à deſſein d'inſtruire les
„ *Chrétiens* ſincères, d'affermir ceux qui dou-
„ tent, & de ramener les Incrédules. Et ſi ce Ser-
„ mon tombe jamais entre les mains de ceux de
„ ces derniers qui cherchent la vérité de bonne
„ foi, je les prie de le lire en la crainte de Dieu, &
„ de voir ſi le *Chriſtianiſme*, de la manière que
„ je l'ai repréſenté, n'eſt pas véritablement une
„ *Religion raiſonnable*. Car je ſuis très-perſuadé
„ que les objections que l'on fait ordinairement
„ contre cette Religion, ne tombent pas ſur le
„ *Chriſtianiſme* contenu dans le N. TESTA-
„ MENT, mais ſur celui que ſe ſont forgés des
„ hommes ignorans ou enthouſiaſtes.

Ces

Ces Sermons ſont au nombre de ſeize. Le premier eſt ſur ces paroles remarquables de *St. Paul*, ACTES XVII. 28 *Comme quelques-uns même de vos Poëtes ont dit, car auſſi nous ſommes ſa race*. Le Prédicateur remarque d'abord que rien n'eſt plus ſurprenant que les fauſſes idées que les hommes ſe ſont de tout tems faites de la nature de Dieu, quoiqu'elle ſe manifeſte ſi viſiblement dans tous ſes ouvrages. Les Ecrits des Auteurs *Payens* les plus célèbres n'en fourniſſent que trop de preuves, & l'Idolâtrie répandue dans tout l'Univers le confirme de reſte. Il n'eſt pas à-la-vérité bien étonnant que des Peuples ſauvages & abrutis ſoient tombés dans une craſſe ignorance de Dieu & de ſes perfections; mais que des Nations civiliſées & polies, que les *Egyptiens*, les *Grecs* & les *Romains*, qui ſe ſont ſi fort diſtingués par leur profond ſavoir & leurs Recherches Philoſophiques, ayent eu néanmoins des notions indignes de la Divinité, c'eſt ce qu'on a peine à comprendre. Et aſſurément, ſi nous n'en avions la preuve dans ce Chapitre, auſſi-bien que dans les Ouvrages des Auteurs contemporains (*a*), *Athènes* auroit été le dernier lieu où l'on ſe ſeroit attendu de trouver tant d'ignorance & de ſuperſtition que *St. Paul* en reproche à cette Ville, où l'on voyoit de toutes parts des Autels conſacrés aux Dieux de *l'Europe*, de *l'Aſie* & de *l'Afrique*, & un en particulier avec cette inſcription AU DIEU INCONNU. D'où l'Apôtre prend occaſion de leur faire connoître ce Dieu qu'ils ne connoiſſoient pas, & ce-

(*a*) Voy. ſurtout la 1. Scène du 3. Acte de l'Ivrogne d'*Ariſtophane* avec les ſcholies.

cependant le seul véritable. *Celui donc*, leur dit-il, *que vous adorez sans le connoître, c'est celui-là même que je vous annonce.* Et dans la belle description qu'il leur donne ensuite de la nature & des perfections de ce Dieu souverain, il se sert, pour les gagner plus efficacement à la Foi, des déclarations de leurs propres Auteurs, *Selon ce que quelques-uns même de vos Poëtes ont dit, car aussi nous sommes sa race.*

Ce Passage est tiré des *Phénomenes d'Aratus* Poëte *Grec*, & l'on trouve, sinon la même expression, du-moins la même vérité dans plusieurs autres Ecrivains *Payens*; car ils appellent *Dieu* quelquefois *le Père des Dieux & des hommes*, & quelquefois simplement *le Père* par excellence; & *Orphée*, ou l'Auteur quel qu'il soit des vers qui portent son nom, dit en termes exprès *que Dieu est un Etre unique, existant par lui-même, & la cause de toutes choses.* Mais sans s'arrêter à ce que les *Payens* ont dit ou pensé sur ce sujet, l'Auteur se propose de tirer de cette vérité incontestable, que *nous sommes la race de Dieu*, les conséquences qui en découlent naturellement. Il les réduit à trois. 1. La dignité de la nature humaine, qui résulte de cette glorieuse relation. 2. Le soin particulier que nous pouvons espérer que Dieu, comme notre Père, prend de nous. 3. Les devoirs réciproques que cette relation exige de notre part. Il seroit trop long de suivre les preuves & les réflexions de l'Auteur sur ces trois points; il suffira d'en extraire deux ou trois passages des plus remarquables.

„ 1. On ne sauroit nier avec la moindre appa-
„ rence de raison, que l'homme ne soit en effet
„ l'ou-

„ l'ouvrage de Dieu, ſous prétexte qu'il eſt à-
„ préſent fort corrompu & indigne de porter la
„ qualité de ſon enfant; car quoique ce ſoit-là
„ une réflexion très-mortifiante, cependant on
„ apperçoit encore au-travers de cette corrupti-
„ on, &, pour ainſi dire, des ruines de notre natu-
„ re, la beauté & l'excellence de ſon état primitif,
„ ce qui ſuffit pour nous convaincre que nous ne
„ ſommes pas ſortis des mains de Dieu corrom-
„ pus, mais que c'eſt nous-mêmes qui avons
„ volontairement contracté cette dépravation
„ qui ſe voit en nous. Et il n'eſt nullement néce-
„ ſaire pour l'expliquer, & pour ne pas faire Dieu
„ auteur du péché, de recourir ici à un principe
„ ou germe de corruption qui ſe tranſmet de père
„ en fils, ou à quelque autre ſuppoſition de cette
„ nature que ce ſoit. Tout vice, tout péché doit
„ être uniquement imputé au choix libre de ceux
„ qui en ſont coupables; ainſi quelque grande que
„ ſoit la dépravation de l'homme, elle n'empê-
„ che pas que nous ne ſoyons à la lettre & dans
„ un ſens très-raiſonnable *la race de Dieu.*

„ Expreſſion qui emporte, que puiſque nous
„ ſommes les enfans de l'Etre le plus ſage, le plus
„ juſte, le plus ſaint & le plus miſéricordieux qu'il
„ ſoit poſſible de concevoir, nous devons avoir
„ été formés originairement *à ſon image*, en-
„ richis de quelques traits de ces perfections infi-
„ nies; & que quoique nous nous ſoyons étran-
„ gement corrompus, nous ſommes cependant
„ encore capables de nous *réformer à ſa reſſem-*
„ *blance.* Elle emporte, cette expreſſion, que
„ nous pouvons faire chaque jour des progrès
„ dans ces bonnes qualités & ces ſaintes diſpoſiti-
ons;

„ ons ; car ſi nous ſommes *la race de Dieu*, „ nous ne ſaurions douter qu'il ne veuille nous „ donner une éducation digne de lui. Et en effet „ il nous communique ſans-ceſſe les ſecours & „ les avantages les plus propres à nous inſtruire „ & à nous perfectionner ; & l'expérience nous „ fait voir que pluſieurs de ſes enfans ont fait par „ leur moyen les progrès les plus conſidérables „ en ſageſſe & en vertu.

„ C'eſt un grand deshonneur pour la Nature- „ humaine, que nous nous conſidérions le plus „ ſouvent comme *les enfans des hommes*, ce qui „ ſuivant nous emporte imperfection & folie, de „ manière que nous ne craignons point de nous „ avilir en nous plongeant nous-mêmes vo- „ lontairement dans les excès les plus honteux ; „ au-lieu que ſi nous nous conſidérions comme „ *les enfans de Dieu* & les *héritiers de ſon Ro-* „ *yaume*, titres qui ſont un honneur infini à no- „ tre nature, cette penſée nous rempliroit d'une „ généreuſe ambition de nous en rendre de plus „ en plus dignes, & de regarder comme fort au- „ deſſous de nous la lâche conduite, les manié- „ res baſſes de ceux qui s'attribuent une origine „ moins noble, &c."

II. Les ſoins que nous pouvons eſpérer que Dieu, comme *notre Père*, veut prendre de nous, ſont ceux d'une Providence particulière, qui veille à notre conſervation & à notre vrai bien ici-bas, & ceux ſurtout qui regardent notre bonheur futur. Quoique notre Auteur ait très bien traité ces deux Articles, nous ne nous y arrêterons pas, & nous paſſerons au 3. point, où il s'agit des devoirs qui découlent naturellement de la ré- lation d'*enfans de Dieu*. III.

III. Le *premier* qui ſe préſente naturellement, c'eſt que nous devons employer les facultés, les talens & les ſecours qu'il nous a donnés, à ſon ſervice & à ſa gloire, travailler à réformer en nous ſon image, faire ſans-ceſſe des progrès dans la vertu pour en approcher autant qu'il eſt poſſible, eſtimer infiniment le glorieux rang où il nous a placés entre ſes Créatures, & lui en rendre de continuelles actions de graces. Le *ſecond*, qui coïncide un peu avec le premier, c'eſt que cette rélation d'*Enfans de Dieu* exige de nous toute la pureté de cœur & toute la ſainteté dont nous ſommes capables. Le *troiſième*, c'eſt que puiſque nous ſommes tous également *la race de Dieu*, cela doit nous inſpirer une charité univerſelle, une charité qui s'étende à *toute la famille de notre Père Céleſte*, quelque diſperſée qu'elle ſoit, & malgré les opinions particulières qui la diviſent. C'eſt en conſéquence de cette rélation que nous avons avec Dieu, & les uns avec les autres, que l'Ecriture Sainte comprend tous les devoirs de la *Sociabilité* ſous le terme général d'*Amour fraternel*. Terme qui nous donne l'idée la plus noble & la plus étendue que l'on puiſſe concevoir de nos obligations réciproques, & qui convertit, pour ainſi dire, les Principes communs & naturels de la Morale en ceux de la Religion *Chrétienne*; les premiers n'ayant égard qu'à ce qui eſt juſte de ſa nature, utile & convenable d'homme à homme; au-lieu que les derniers ont outre cela égard à la rélation *d'enfans de Dieu* que tous les hommes ſoutiennent, & rapportent ainſi tout à Dieu.

L'Auteur conclut par cette réflexion géné-

rale, mais très-juste : „ Il paroît par ce que nous „ ayons dit, combien il est étonnant que les „ *Payens* n'ayent pas apperçu toute la force de „ leur propre observation, que *nous sommes* „ *la race de Dieu*, d'où se déduisent tous „ les grands Principes de la Religion Naturel- „ le, *savoir*, comme nous l'avons vu, l'unité „ & les perfections infinies de Dieu, les dogmes „ fondamentaux d'une Providence & d'une „ Vie à venir, & les obligations morales d'un „ Culte religieux, d'une grande pureté de „ cœur, & d'une humanité, d'une bonté & „ d'une miséricorde sans bornes.

„ Et comme toute Révélation doit nécessai- „ rement être fondée sur les mêmes Principes, „ aussi voyons-nous que notre Sauveur lui-mê- „ me commence sa divine Prière par une in- „ vocation à Dieu, comme *notre Père qui est* „ *aux Cieux* ; tant est parfaite la liaison qu'il y „ a entre toutes les Doctrines qui sont vraies. Et „ certes, si nous y faisions bien attention, cela „ nous mettroit en état de nous former jusqu'à „ un certain point de justes & saines idées de la „ plupart des sujets de la Religion, sinon abso- „ lument de tous. En particulier, nous apper- „ cevrions bientôt la fausseté de toute Doctri- „ ne, qui au-lieu de représenter Dieu comme „ un Père charitable & tendre, le représente „ comme un Etre cruel & vindicatif, comme un „ Tyran inexorable, & qui nous remplit en quel- „ que manière d'horreur à la pensée de notre „ propre existence.

„ Au-contraire, les Principes que l'on a ex- „ posés dans ce Discours, mettent la Religion

„ dans

„ dans un ſi beau jour, en donnant une idée ſi
„ aimable, ſi douce & ſi conſolante, qu'il eſt vi-
„ ſible que ſans elle nous ne ſaurions jouïr d'au-
„ cun bonheur réel. Le fruit naturel de l'Athéiſ-
„ me, c'eſt de remplir l'ame d'accablement &
„ de triſteſſe, mais d'une triſteſſe mille fois plus
„ inſupportable encore que celle que cauſe la
„ perte d'un Père tendre, ou d'un Chef de famil-
„ le qui a toujours vécu avec ſes enfans dans la
„ plus parfaite union, & n'a ceſſé de leur donner
„ des preuves de ſon amour paternel.

Cet échantillon ſuffit pour juger du mérite de ces Sermons, & juſtifier le petit éloge que nous en avons d'abord fait. Le *ſecond* tend à prouver que la pratique de la Vertu eſt le but de la création de l'homme, ſur Eccles. XII. 13. Le *troiſième* traite de la néceſſité d'une obéiſſance univerſelle aux Loix de Dieu. Le *quatrième* roule ſur l'excellence de la *Morale Chrétienne*, & le Texte eſt Phil. IV. 8. Le *cinquième* ſur la ſageſſe de l'homme, Job XXVIII. 28. Le *ſixième* décrit le caractère particulier *du Diſciple que Jéſus aimoit*, Jean XIII. 23. Le *ſeptième* explique qui ſont nos vrais Parens, Matth. XII. 49, 50. Le *huitième* eſt ſur l'obligation où nous ſommes de faire valoir nos talens, Matth. XXV. 21. Le *neuvième* ſur la brutalité de *Nabal*, 1 Sam. XXV. 25. Le *dixième* ſur la Parabole de *Nathan*, & l'effet qu'elle produiſit ſur *David*, 2 Sam. XII. 7. Le *onzième* ſur Matth. V. 37. Le *douzième* ſur la conduite d'*Elizée* qui maudit les petits enfans, & les funeſtes ſuites d'une mauvaiſe éducation, 2 Rois II. 23, 24. Le *treizième* étale les difficultés qui accompagnent la

Repentance, ſur HEBR. XII. 17. Le *quatorzième* développe les conſéquences qui réſultent d'une juſte perſuaſion de la Toute-préſence de Dieu, Ps. CXXXIX. 7. Le *quinzième* prouve que cette vie eſt un état d'épreuve, ſur ESAÏE V. 3, 4. Le *ſeixième* & le dernier traite des avantages qui naiſſent de la croyance de la *Religion Chrétienne*, ſur I JEAN I. 4.

Mais entre tous ces Sermons, celui qui nous a paru le plus curieux, parce qu'il renferme une explication non moins ſolide que nouvelle, eſt celui ſur l'action d'*Elizée* qui maudit les petits enfans. Ainſi nous nous réſervons à en rendre compte à la première occaſion, auſſi-bien que de la Diſſertation critique qui eſt à la fin, & qui mérite par toute ſorte d'endroits l'attention des Lecteurs.

ARTICLE V.

PRINCIPES *du* DROIT POLITIQUE *par feu* J. J. BURLAMAQUI, *Conſeiller d'Etat, & ci-devant Profeſſeur en Droit Naturel & Civil, à Genève. Pour ſervir de ſuite aux* PRINCIPES *du* DROIT NATUREL. In-4. pag. 380. A *Amſterdam* chez *J. Wetſtein*, 1751.

LE grand mérite de cet Ouvrage c'eſt de pouvoir être utile à toute ſorte de perſonnes. L'ordre y règne; le ſtile en eſt pur, naturel, tel qu'il doit être lorſqu'il eſt queſtion d'inſtruire. Il n'eſt point chargé d'une vaine érudition plus propre à fatiguer l'eſprit qu'à l'éclairer. L'Auteur a pris pour guides l'équité, la droite-raiſon, le bon-ſens. Il a voulu apparemment ſe mettre par-

là

là à la portée de tout le monde, & il y a réuſſi. Ecrivant pour tous les Citoyens, il examine les droits, les privilèges, les prérogatives de chaque ordre, de chaque état, de chaque condition; &, comme il plaide en faveur de chacun d'eux, puiſqu'il ne plaide que pour le bien-être de la Société, il les met tous dans ſes intérêts, & les engage par les motifs les plus puiſſans à profiter du fruit de ſes veilles & de ſes travaux.

Ce Traité des *Principes du Droit Politique* eſt donné pour une Suite des *Principes du Droit Naturel* du même Auteur; & c'en eſt effectivement une. La Société Civile eſt-elle autre choſe qu'une eſpèce de Société naturelle modifiée de différentes manières? On peut appliquer aux Peuples & aux Nations toutes les grandes maximes du Droit Naturel; & la même Loi qui s'appelle Naturelle, lorſqu'on parle des Particuliers, s'appelle Droit des Gens ou Droit des Nations, lorſqu'on en fait l'application aux hommes conſidérés comme formans ces différens Corps que l'on nomme Etats ou Nations.

Pour donner de l'ordre aux matières qui ont rapport à cet important ſujet, l'Auteur les diſtribue en quatre parties, dont voici le précis.

La première traite de l'origine & de la nature de la Société Civile, de la manière dont les Etats ſe forment, de la Souveraineté en général, des caractères qui lui ſont propres, de ſes modifications & de ſes parties eſſentielles. Dans la ſeconde il explique les diverſes formes de Gouvernemens, les différentes manières d'acquérir ou de perdre la Souveraineté, & les devoirs réciproques des Souverains & des Sujets. Dans la troiſième il exami-

ne plus particulièrement les parties essentielles de la Souveraineté qui se rapportent au Gouvernement intérieur de l'Etat, telles que sont le Pouvoir Législatif, le Pouvoir Souverain en matière de Religion, le Droit d'infliger des peines, & celui qu'a le Souverain sur les biens renfermés dans l'Etat, &c. Dans la quatrième & dernière partie il explique les Droits des Souverains à l'égard des Etrangers, il y traite du Droit de la Guerre, & de tout ce qui y a rapport, des Alliances & des autres Traités publics, & du Droit des Ambassadeurs.

Tel est le plan général de l'Ouvrage. Mais comme ce plan est vaste, l'Auteur divise les quatre parties qui le composent en plusieurs Chapitres, où il entre dans un détail exact & bien circonstancié de la matière qui en fait le sujet. Ayant à parcourir une longue carrière, il a pris la voie la plus courte. Point de digressions inutiles, presque point de citations. Ce n'est pas ici une Tour de Babel, qui occasionne la confusion des Langues; c'est un Bâtiment dégagé de tout ornement superflu, qui se distingue par sa simplicité & la régularité qui y règne. L'Auteur pense par lui-même, il pèse les raisons, & ne compte pas les suffrages. Pour donner quelque idée de son Ouvrage, nous croyons devoir nous borner à l'examen de deux articles seulement, qui nous ont paru, & les plus intéressans, & les plus capables d'exciter la curiosité du Lecteur.

Voici une question qui mérite bien d'être approfondie: *Quelle est la meilleure forme de Gouvernement*? Cette question est effectivement l'une des plus belles de la Politique, l'une des plus importantes, celle même qui partage le plus les

Es-

Esprits. Chaque forme de Gouvernement a ſes avantages & ſes inconvéniens qui en ſont inſéparables. En vain chercheroit-on un Gouvernement parfait à tous égards ; il n'y en a point, il ne ſauroit y en avoir. Mais ſi l'on ne peut parvenir ici à la préciſion que demande la perfection, il eſt pourtant vrai qu'il y a du plus ou du moins, qu'il y a différens degrés entre leſquels la prudence peut ſe déterminer.

Le meilleur de tous les Gouvernemens, celui qui doit paſſer pour le plus parfait, c'eſt ſans-contredit celui qui parvient le mieux à ſa fin, & qui renferme le moins d'inconvéniens. Ce Gouvernement n'eſt ni une Monarchie abſolue, ni un Gouvernement entièrement Populaire. Le premier eſt trop fort, il prend trop ſur la liberté, & penche trop à la tyrannie. Le ſecond eſt trop foible, il livre trop les Peuples à eux-mêmes, il va à la confuſion & à la licence.

Il faut cependant avouer que rien n'approche d'un Gouvernement abſolu entre les mains d'un Prince ſage & vertueux. L'ordre, la diligence, le ſecret, la promptitude dans l'exécution, la ſubordination, les objets les plus grands, les exécutions les plus heureuſes en ſont les effets aſſurés. Les dignités, les honneurs, les récompenſes & les peines, tout s'y diſpenſe avec juſtice & diſcernement. Mais pour régner de la ſorte, il faut un génie ſupérieur, une vertu parfaite, beaucoup d'expérience, & une application ſans relâche. L'homme dans une ſi haute élevation, eſt rarement capable de tant de choſes ; la multitude des objets le diſſipe, l'orgueil le ſéduit, la volupté le tente, & la flatterie, qui eſt la peſte des Grands,

lui fait encore plus de mal que tout le reſte.

Des vices & des défauts d'un Prince maître de tout, de l'abus qu'il fait de ſon pouvoir, naît le malheur de ſes Sujets, & de leur malheur vient le dégoût qu'ils ont pour le Gouvernement abſolu, dégoût qui va quelquefois juſqu'à l'averſion & à la haine. Dans un tel Gouvernement rarement les Peuples s'intéreſſent à ſa conſervation: accablés par le faix qu'ils portent, il eſt naturel qu'ils ſoupirent après une révolution qui ne ſauroit empirer leur état.

Le Peuple Romain fut invincible, tant qu'il ne combattit que pour ſes propres intérêts; devenu eſclave ſous des Maîtres abſolus, il devint lâche & ſans courage, il ne demanda plus que du Pain & des Spectacles, *Panem & Circenſes*., Lorſqu'*Annibal* eut gagné quatre batailles ſur les Romains, & qu'il leur eut tué plus de deux cens mille hommes, lorſqu'à peu près dans le même tems les deux braves *Scipions* eurent été taillés en pièces en Eſpagne, outre pluſieurs pertes conſidérables ſur Mer & dans la Sicile, qui eſt-ce qui auroit penſé que Rome eût encore pu réſiſter à ſes Ennemis? Cependant la vertu de ſes Citoyens, l'amour qu'ils portoient à leur Patrie, l'intérêt qu'ils prenoient au Gouvernement, augmentèrent les forces de cette République au-milieu de ſes calamités, & enfin elle ſurmonta tout. On trouve chez les Lacédémoniens & chez les Athéniens pluſieurs exemples qui juſtifient la même vérité.

Le Gouvernement Populaire vaut encore moins que le Gouvernement abſolu. C'eſt le plus foible, c'eſt le plus mauvais de tous les Gouvernemens. Formé par la Multitude, il en prend

tous

tous les caractères. La Multitude n'a rien de fixe dans ſa conduite, on ne ſauroit ſe repoſer ſur elle; elle produit la lenteur & le deſordre; le ſecret & la prévoyance ſont des avantages qu'elle ne connoît pas. La liberté y règne, il eſt vrai. Mais qu'eſt-ce que cette liberté? Ce n'eſt le plus ſouvent qu'une licence effrénée. Delà vient que les Etats Populaires ſont toujours foibles & chancelans. Les troubles inteſtins, les attaques du dehors, les jettent dans la conſternation. Leur ſort ordinaire eſt de devenir la proie ou de l'ambition de quelques Citoyens, ou de celle des Etrangers, & de paſſer ainſi de la plus grande liberté dans la plus grande ſervitude.

La Pologne eſt depuis longtems un exemple parlant des défauts du Gouvernement Populaire, de l'anarchie, & des deſordres qui y règnent. Elle eſt le jouët de ſes Citoyens & des Etrangers; le Champ d'Election n'eſt que trop ſouvent un champ de carnage. Liſez les hiſtoires de Gènes & de Florence, vous y verrez comme dans un tableau tous les malheurs qu'éprouvent les Républiques, lorſqu'elles ſont gouvernées par la Multitude. Athènes, la plus conſidérable des Républiques de la Grèce, met cette vérité dans le plus grand jour. Rome même a péri par les mains du Peuple. La Royauté lui avoit donné la naiſſance: les Patriciens qui compoſoient le Sénat, en l'affranchiſſant de la Royauté, l'avoient rendue maîtreſſe de l'Italie: le Peuple arracha peu à peu, par le moyen des Tribuns, toute l'autorité du Sénat. Dès-lors on vit la diſcipline ſe relâcher, & faire place à la licence: enfin cette République fut conduite inſenſiblement par les mains du Peuple à la plus baſſe ſervitude.

Si donc ni le Gouvernement de la Multitude, ni le Gouvernement abſolu d'un Seul, ne ſont point propres à faire le bonheur des Peuples, il s'enſuit que les meilleurs Gouvernemens ſont ceux qui ſe trouvent tellement tempérés, qu'en s'éloignant également de la tyrannie & de la licence, ils procurent aux Sujets un bonheur aſſuré.

Mais comment trouver ce juſte milieu? Voici ce qu'il faut faire. Dans une Monarchie limitez la Souveraineté du Prince, ne lui donnez qu'une partie de l'Autorité Souveraine, & mettez l'autre dans des mains ſéparées, dans un Conſeil, par exemple, ou dans un Parlement. Faites enſorte que le Pouvoir Militaire, le Pouvoir Légiſlatif, & le Pouvoir de lever des Subſides, ſoient remis en différentes mains. Par-là vous éviterez mille abus. Prenez garde cependant de ne pas trop limiter le pouvoir du Prince, vous affoibliriez & énerveriez le Gouvernement.

La Monarchie limitée eſt donc le meilleur des Gouvernemens. Elle réunit les principaux avantages de la Monarchie abſolue, & ceux des Gouvernemens Ariſtocratique & Populaire. Tel étoit le Gouvernement de Sparte. Lycurgue fondit enſemble les trois ſortes de Gouvernemens ſimples, la Royauté, l'Ariſtocratie, & la Démocratie. Nulle République n'a conſervé ſi long-tems ſes Loix, ſes Uſages & ſa Liberté, que celle de Sparte. Le Gouvernement des Romains, ſous la République, réuniſſoit auſſi en quelque ſorte, comme celui de Sparte, les trois eſpèces d'Autorités. Les Conſuls tenoient la place des Rois, le Sénat formoit le Conſeil public, & le Peu-

Peuple avoit auſſi ſa part à l'adminiſtration des affaires. L'Angleterre nous fournit une preuve ſenſible de la bonté des Gouvernemens mixtes, des Monarchies tempérées. Il n'y a point de Nation, toutes proportions gardées, qui jouiſſe au dedans d'une plus grande proſpérité & d'une plus grande conſidération au dehors.

On diſtingue deux ſortes d'Ariſtocratie, celle de naiſſance & l'élective. La première a de grands inconvéniens: elle inſpire de l'orgueil à la Nobleſſe qui gouverne, elle entretient entre les Grands & le Peuple une ſéparation, un mépris, une jalouſie, qui cauſe bien des maux. L'Ariſtocratie élective a tous les avantages de l'Ariſtocratie de naiſſance, ſans en avoir les défauts. L'émulation y règne, & la porte des Emplois y eſt ouverte à tous les Citoyens. Ce Gouvernement, pour être bon, doit être tempéré par la Démocratie, par quelques privilèges en faveur du Peuple.

Il ne faut pas s'imaginer que dans la réalité il n'y ait rien à rabattre des avantages qu'on vient de donner aux Gouvernemens tempérés. Les hommes par leurs défauts ne gâtent que trop ſouvent leurs meilleurs établiſſemens; mais puiſqu'il faut prendre un parti, le meilleur eſt toujours celui qui par lui-même a le moins d'inconvéniens.

Dans l'énumération que fait l'Auteur des parties eſſentielles de la Souveraineté, il comprend le droit de juger des Doctrines qui s'enſeignent dans l'Etat, & en particulier de tout ce qui peut avoir rapport à la Religion. Cette matière eſt de la dernière importance. Perſonne n'ignore les diſputes qu'il y a eu de tout tems là-deſſus entre l'Empire & le Sacerdoce, & combien les ſuites

en

en ont été funeſtes pour la plupart des Etats. Il eſt donc également néceſſaire & aux Souverains & aux Sujets de s'en faire de juſtes idées.

La Souveraine Autorité ſur les choſes de la Religion doit néceſſairement appartenir au Souverain. Voilà ce que l'Auteur établit. Donnons le précis de ſes preuves.

La *première* ſe tire de la nature même de la Souveraineté, qui n'eſt autre choſe que le droit de commander en dernier reſſort dans la Société, & qui embraſſe par conſéquent dans ſon étendue tout ce qui peut intéreſſer le bonheur de l'Etat, le Sacré & le Prophane. Souſtrait-on la Religion à l'Autorité du Souverain, ou on la laiſſera dans l'indépendance, ou bien on l'aſſujettira à une autre Autorité.

Dans le premier cas, c'en eſt fait des affaires de la Religion, il n'y aura plus que deſordre & confuſion. Soumet-on la Religion à une Autorité indépendante de celle du Souverain, on tombe dans un nouvel inconvénient, puiſqu'on établit alors dans une ſeule & même Société deux Puiſſances Souveraines & indépendantes l'une de l'autre, ce qui eſt incompatible avec la nature de la Souveraineté.

Qu'arriveroit-il, en effet, s'il y avoit deux ou un plus grand nombre de Souverains dans un même Etat? Ils pourroient donner des ordres oppoſés, des ordres qui s'entredétruiroient. L'un ordonneroit qu'on ſe rendît au Camp, l'autre voudroit qu'on allât au Temple. Comment obéir à tous les deux? On ne ſauroit être au Camp & au Temple en même tems. Jugez du deſordre qui régneroit dans une pareille Société. C'eſt *ici* qu'on

qu'on peut faire l'application de ces paroles de Jéſus-Chriſt : *Nul ne peut ſervir deux Maîtres, & tout Royaume diviſé contre ſoi-même périra néceſſairement.*

La *ſeconde preuve* ſe tire de la fin de la Société Civile & de la Souveraineté. La fin de la Souveraineté, c'eſt le bonheur des Peuples, la conſervation de l'Etat. Or comme la Religion peut ou nuire ou ſervir à la Société, il s'enſuit que le Souverain a droit ſur la Religion, du-moins entant qu'elle relève du commandement humain. Celui qui a droit à la fin, a ſans-contredit droit aux moyens qui y conduiſent.

Perſonne ne doute que la Religion ne puiſſe nuire ou ſervir à l'Etat. Elle peut lui être nuiſible. Les idées bizarres que les hommes ſe ſont formées de la Divinité, les ont jettés dans des cultes monſtrueux, juſqu'à immoler des Victimes humaines. Ils ont même pris de ces idées, des raiſons pour s'autoriſer dans le crime, dans la cruauté, & dans la licence. La Religion peut auſſi ſervir à l'Etat. Elle contribue infiniment à rendre les hommes plus obéiſſans aux Loix, plus attachés à leur Patrie, plus équitables entre eux. Puis donc que la Religion a tant d'influence ſur le bonheur ou le malheur de la Société, qui peut douter qu'elle ne ſoit du reſſort du Souverain ?

Troiſième preuve. C'eſt un des devoirs les plus eſſentiels du Souverain de faire de la Religion, qui renferme les intérêts les plus conſidérables des hommes, le principal objet de ſes ſoins & de ſon application. Il doit donc travailler à pourvoir au bonheur éternel de ſes Sujets, auſſi-bien qu'au bonheur temporel & préſent. C'eſt une choſe qui eſt du reſſort de ſon autorité. *Que-*

Quatrième preuve. On ne ſauroit reconnoître que deux Souverains, Dieu & le Prince. L'Empire de Dieu eſt un Empire éminent, abſolu & univerſel. Les Princes mêmes lui ſont ſoumis. La Souveraineté du Prince tient le ſecond rang, elle eſt ſubordonnée à celle de Dieu, mais en telle ſorte que le Prince a un plein droit de diſpoſer de toutes les choſes qui peuvent intéreſſer le bonheur de la Société, & qui par leur nature ſont ſuſceptibles de la diſpenſation humaine.

Tel eſt le Droit du Souverain ſur la Religion; mais ce Droit a ſes bornes, dont la première conſiſte à ne rien ordonner de tout ce qui eſt impoſſible aux hommes par ſa nature, comme, par exemple, de croire des choſes contradictoires. La ſeconde borne que l'on doit mettre à l'autorité du Souverain, eſt tirée des Loix de Dieu. Cette autorité étant ſubordonnée à celle de Dieu, tout ce que Dieu a déterminé par quelque Loi, ſoit Naturelle ſoit Poſitive, ne ſauroit être changé par le Souverain. C'eſt le fondement de cette maxime, qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

C'eſt en conſéquence de ces principes qu'aucune Autorité humaine ne peut, par exemple, interdire la prédication de l'Evangile, ou l'uſage des Sacremens; qu'elle ne peut établir un nouvel Article de foi, ni introduire un nouveau Culte. Il ſuit de ces mêmes principes, que le Souverain ne ſauroit s'attribuer légitimement l'empire ſur les conſciences, comme s'il étoit en ſon pouvoir d'impoſer la néceſſité de croire tel ou tel article en matière de Religion. La nature même de la choſe & les Loix Divines ſont également contraires à cette prétention. Il n'y a donc pas moins

de

de folie que d'impiété, à vouloir contraindre les consciences, & à extorquer, pour ainsi dire, la Religion par la force & par les armes. La peine naturelle de ceux qui sont dans l'erreur, c'est d'être éclairés, *erruntis pœna est doceri*; du reste il faut laisser à Dieu le soin du succès.

Quant au Culte extérieur, & à l'établissement & aux fonctions du Sacerdoce, l'Auteur prétend que le Prince est en droit de les régler; c'est une des prérogatives de sa Souveraineté. L'Auteur n'ignore pas les objections qu'on peut lui faire, & que font en effet les Défenseurs des Droits du Sacerdoce. Il les propose, il les résout; voici les principales.

Est-ce aux Souverains, est-ce aux Magistrats, disent les Ecclésiastiques, que Dieu a confié l'autorité qu'il a sur l'Eglise? Non, c'est à ses Ministres, c'est aux Pasteurs de l'Evangile. Dieu lui-même n'a-t-il pas réglé toutes les fonctions de leur Ministère, & ne les exercent-ils pas sur le Souverain même, aussi-bien que sur les simples Particuliers? Le Magistrat n'est point de l'essence de l'Eglise; l'Eglise peut subsister, quoiqu'il n'y ait point de Magistrats.

On prouveroit par le même raisonnement, répond l'Auteur, que les Marchands, les Médecins, & même tous les autres hommes ne dépendent point du Souverain; parce qu'il n'est pas de l'essence du Marchand, du Médecin, ni des hommes en général, d'avoir des Magistrats, & qu'ils peuvent subsister sans eux; cependant la Raison & l'Ecriture les assujettissent tous *aux Puissances Supérieures*. On convient que Dieu a établi des Pasteurs, qu'il a lui-même réglé leurs fonc-

fonctions. Mais la profeſſion de Médecin ne vient-elle pas auſſi de Dieu, comme Auteur de la Nature? Cependant cela n'empêche pas que la profeſſion de Médecin ne ſoit dans la dépendance du Souverain. On en peut dire autant de l'Agriculture, du Commerce, & de tous les Arts.

On ne nie pas non plus que les Miniſtres de l'Evangile n'exercent leurs fonctions ſur les Souverains mêmes. Mais qu'eſt-ce que cela prouve? Le Médecin exerce-t-il moins ſa profeſſion ſur le Prince, que ſur tout autre? Cependant a-t-on jamais penſé à ſouſtraire les Médecins à l'Autorité Souveraine.

Mais enfin, ajoûte-t-on, n'eſt-il pas certain que l'Ecriture & l'Hiſtoire ancienne attribuent par-tout aux Paſteurs le Gouvernement de l'Egliſe? Cela eſt très-vrai encore; mais il ne faut qu'examiner quelle eſt la nature du Gouvernement qui convient aux Miniſtres de la Religion, pour reconnoître qu'il ne choque & ne diminue en rien l'autorité du Souverain & la prééminence de ſon Gouvernement.

Il y a un Gouvernement de ſimple Direction, & un Gouvernement d'Autorité. Le premier conſiſte à donner conſeil, ou à inſtruire des règles qu'il faut ſuivre; mais il ne ſuppoſe aucune autorité dans celui qui gouverne, & il ne gêne en rien la liberté de ceux qui ſont gouvernés, ſi ce n'eſt entant que les Loix dont on les inſtruit, obligent par elles-mêmes. Tel eſt le Gouvernement des Médecins par rapport à la ſanté, des Juriſconſultes par rapport aux Affaires Civiles, & des Conſeillers d'Etat à l'égard de la Politique, & des Paſteurs pour ce qui regarde la Religion.

Le

Le Gouvernement d'Autorité & de Juridiction contient en soi le droit de faire des réglemens, & oblige véritablement ceux qui y sont soumis. Ce Gouvernement, qui naît d'une Autorité Souveraine, oblige par l'éminence de l'Autorité même, qui donne droit & pouvoir de contraindre. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que la véritable Autorité est inséparable du droit d'obliger & de contraindre; c'en sont les effets naturels, auxquels seuls on peut la reconnoître.

C'est cette dernière espèce de Gouvernement que l'Auteur attribue au Souverain, & qu'il ne croit pas convenir aux Pasteurs de l'Evangile. Leur Gouvernement n'est donc autre chose „ qu'un Gouvernement de conseil, d'instruc„ tion, de persuasion, & dont la force & l'auto„ rité consiste toute entière dans la Parole de „ Dieu, qu'ils doivent enseigner aux Peuples, „ & nullement dans une autorité personnelle. „ Leur pouvoir est de déclarer les ordres de „ Dieu, leur commission ne va pas au-delà ".

ARTICLE VI.

MEMOIRES *concernant* CHRISTINE, *Reine de Suède, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de son Règne, & principalement de sa Vie privée & aux événemens de l'Histoire de son tems Civile & Litéraire: suivis de deux Ouvrages de cette savante Princesse, qui n'ont jamais été imprimés. Le tout fondé sur ses Lettres, & recueilli des Historiens & des Monumens les plus autentiques, tant manuscrits qu'imprimés, accompagné de Remarques his-*

toriques, politiques, critiques & littéraires; avec des Médailles & un Appendix de Pièces justificatives ou instructives. Et pius est patriæ facta referre labor. Ovid. Trist. Lib. II. vs. 322. A Amsterdam, chez *Pierre Mortier* 1751. Tom. I. in 4. pp. 560. sans la Préface, qui en a 28.

L'Etrange conduite qu'a tenue presque pendant toute sa vie *Christine*, Reine de Suède, fournit des preuves sans replique pour démontrer combien le cœur humain est variable. Chérie & adorée de ses sujets, elle pouvoit se vanter d'en posséder les cœurs; savante, elle voyoit les plus savans mêmes se faire un devoir de lui rendre leurs hommages; en un mot *Christine* fut quelque tems l'admiration du Genre-humain. Son esprit cependant, inquiet & avide de nouveautés, se lassa bientôt des avantages que ses talens & sa haute naissance lui avoient procurés; & les suggestions perfides de quelques Courtisans, adroits à se prévaloir de sa foiblesse, lui firent préférer une vie ambulante & privée aux charmes de la Royauté.

Plusieurs Ecrivains ont entrepris de transmettre à la postérité l'Histoire de la vie de cette Reine; mais au jugement de l'Auteur de ces Mémoires, ce sont plutôt des satires que des histoires impartiales & fidèles. Comme elle étoit savante il falloit, outre les autres qualités, un Historien savant pour écrire l'Histoire de sa vie, & à ce dernier égard surtout il nous semble qu'on ne sauroit disputer à Mr. *Arckenholtz*, Conseiller & Bibliothécaire à *Cassel*, le droit qu'il a eu de se mettre sur les rangs.

Mr.

Mr. *Arckenholtz*, après avoir jugé dans sa Préface ceux qui ont fourni la même carrière que lui, donne une liste des pièces rélatives à l'histoire de *Christine*, & en veut surtout aux François. Ne pourroit-on pas le taxer de trop de partialité? Puisque hormis ceux de sa nation il s'efforce de faire tomber les Savans & les Auteurs des autres Pays dans le tort. On voit par-là qu'il a fait prudemment de ne point adopter le nom d'Historien. On pourroit encore lui imputer une trop grande prévention pour son Héroïne, puisqu'il relève les moindres reproches qu'on lui a faits, & s'empresse à prouver que d'autres Reines avoient les mêmes défauts que *Christine*. Mais cette Reine en étoit-elle moins blâmable pour cela? Quand les François reprochent à *Christine* sa pauvreté, & sa misérable suite, notre Auteur leur oppose l'exemple de la Reine de France, Mère de Louis XIII. tout comme si cela avoit rendu *Christine* plus riche.

Les sources où l'Auteur de ces Mémoires, dont nous rendons compte, a puisé, sont les Lettres mêmes de *Christine* en original, comme aussi d'autres Manuscrits & Actes publics également autentiques. Le plus grand nombre a été trouvé dans les Archives de Suède, où les originaux se conservent précieusement. Une autre partie de ces Lettres a été communiquée par des personnes du premier rang en Suède, que l'Auteur nomme avec reconnoissance; & une troisième partie a été tirée de Livres & de Pièces imprimées, comme par exemple du petit Recueil que Mr. *Colomiés* avoit publié en 1688. sous le titre de *Lettres de* Christine *& d'autres*, & des *Acta Pacis Westphalicæ*

phalicæ de Mr. *Meyern*. Mr. *Arckenholtz* remarque au ſujet de ces dernières, qui ne ſont que huit en nombre, que quelque autentiques qu'elles ſoient, elles étoient néanmoins entièrement inconnues en Suède, ayant été écrites en ſecret à ſon confident *Adler Salvius*, Chancelier de la Cour de *Chriſtine*, & ſecond Ambaſſadeur de Suède au Congrès d'*Oſnabrug*. Toutes ces Lettres ont ſervi de guides à notre Auteur : il les produit dans leur ordre chronologique, & éclaircit les faits qu'elles contiennent par des réflexions & des remarques hiſtoriques, qui ſont fondées ſur pluſieurs autres Actes publics & manuſcrits : ſur les meilleurs Auteurs contemporains, ſur des Mémoires, des Brochures, des Pièces fugitives, & des Lettres qui, quoiqu'écrites pour la plupart du tems de *Chriſtine*, n'ont été pourtant rendues publiques que longtems après, & dont une partie vient même de paroître tout récemment. Mr. *Arckenholtz* dit les avoir tirées de plus de huit cent Ouvrages différens imprimés; & d'autant ou plus de Pièces manuſcrites, y compris les Lettres de *Chriſtine* inſérées tout du long ou citées comme des autorités, pour prouver les faits dont il eſt queſtion. Il ſe perſuade que la liſte générale des uns & des autres, qu'il donnera à la fin de cet Ouvrage, où il y a près de cinq mille citations, qui en ſont tirées, fera foi de ce qu'il avance dans ſa Préface.

Le commerce de lettres qu'entretenoit *Chriſtine* avec preſque tous les Savans de l'Europe, a fourni à notre Auteur l'occaſion de raporter pluſieurs particularités touchant ces Savans étrangers, autant qu'elles avoient de liaiſon avec l'hiſtoire

toire de *Chriſtine*. Mr. *Arckenholtz* eſt mortifié de ne pouvoir dire d'eux tout le bien qu'il auroit voulu, & il juge même que quelques-uns d'entr'eux, quand ce ne ſeroit que par la morale relâchée qu'ils profeſſoient, étoient indignes de la faveur particulière dont cette Reine les honora. *Sam. Bochart* & *Nicol. Heinſius* ſont pour ainſi dire les ſeuls auxquels il prodigue ſes louanges.

Après avoir parlé des Savans étrangers, Mr. *Arckenholtz* a cru que l'ordre naturel de ſa narration demandoit qu'il dît auſſi quelque choſe de l'état des Lettres & des Sciences en Suède pendant le règne de *Chriſtine*. Il n'a pas pu ſe diſpenſer d'entrer là-deſſus dans quelque détail, & de parler des Savans Suédois durant cette époque, en renvoyant aux Auteurs & aux Actes manuſcrits, d'où l'on pourra tirer une connoiſſance plus complette ſur ce qui regarde leurs perſonnes & les ouvrages qu'ils ont compoſés. L'Auteur n'ajoûte pas s'ils lui ont donné plus de ſujet de les louer, que n'ont fait les Savans étrangers. Il avoue cependant dans le corps de l'Ouvrage la perfidie de *Meſſenius*, & ne cache point le libertinage de *George Stiernhielm*, célèbre Poëte Suédois.

L'Auteur s'excuſe enſuite de ce qu'il a chargé les pages de citations, & qu'il y a des redites touchant certaines perſonnes, qui dans l'hiſtoire dont il s'agit ont joué un rôle particulier, & commun avec d'autres, ſelon les vues qu'ils avoient. Il veut auſſi que ces Mémoires ſoient proprement regardés comme des matériaux qui pourroient un jour ſervir à une hiſtoire particulière de cette illuſtre Reine, & il prie le lecteur d'excuſer, par cette raiſon, les explications trop étendues & les

digreſſions qu'il a faites çà & là ; & de conſidérer que ce n'eſt pas une hiſtoire en ordre, mais qu'il a ſuivi le fil de la narration, qu'il ne pouvoit rompre ſans donner à ſon Ouvrage une tout autre forme.

Notre Auteur ne veut pas que l'on s'imagine qu'il a réſolu de juſtifier en tout *Chriſtine*, & de prendre hautement ſa défenſe contre tout ce qu'on a débité de moins avantageux ſur ſon compte. Il avoue franchement que la vénération qu'il a pour la mémoire de cette grande Princeſſe, lui a fait ſouhaiter de trouver dans les Auteurs qu'il a conſultés, de quoi la juſtifier de tous les reproches que les ennemis & les envieux de ſa gloire lui ont faits : mais il a cru auſſi qu'il étoit de ſon devoir de ne pas déguiſer la vérité, dans des cas où les ſentimens des Hiſtoriens impartiaux ſe réuniſſent. Malgré cet aveu ſincère, il a cependant entrepris de pallier la ſentence ſévére que *Chriſtine* prononça contre l'infortuné *Monaldeſchi*, & l'exécution qui s'en ſuivit ſur le champ. L'Auteur a réſervé cette diſcuſſion pour le ſecond tome : nous ſommes curieux de voir les preuves qu'il alléguera pour la défenſe d'une action qui, ce ſemble, ne devoit pas partir d'une ame philoſophe, telle qu'étoit celle de *Chriſtine*. Si on lit ces Mémoires on trouvera d'abord que *Chriſtine* a fait paroître en diverſes occaſions beaucoup de modération : mais ne faiſoit-elle pas alors violence à ſa paſſion ? Il paroît par les Lettres qu'elle écrivit à ſon Favori *Adler Salvius* contre *E. Oxenſtierna*, qu'elle avoit l'ame vindicative ; & elle fit éclater davantage cette diſpoſition, lorſqu'elle abdiqua tout de bon la Couronne ; quand elle dit à l'égard du Comte *Magnus de la Gardie*, qu'elle

qu'elle ne se vengeroit pas elle-même, mais qu'elle le sauroit faire par son successeur.

Parmi les choses peu honorables dont les François ont chargé *Christine*, notre Auteur dit qu'ils débitoient qu'elle étoit galante : il avoue qu'elle n'en évitoit guères les apparences, mais il croit pouvoir l'absoudre quand il réfléchit sur le caractère des Auteurs de cette accusation, & sur le témoignage de Mademoiselle *de Montpensier* & de Madame *de Motteville*, qui, ayant épié toutes ses actions durant le double séjour qu'elle fit à la Cour de France, assurent le contraire. Notre Auteur recherche ensuite comment tant de bruits desavantageux à *Christine* se sont répandus dans le monde. Il remarque que son changement de religion l'avoit exposée à bien des inconvéniens, & qu'ayant pris à son service des étrangers, la jalousie & la discorde s'introduisirent bientôt parmi eux ; & qu'irrités lorsque la Reine ne les combloit pas tous également de ses largesses, la haine leur a fait débiter bien des choses qui n'étoient pas trop avérées, & qu'ils tâchèrent de s'en venger par des écrits satiriques, & d'autres lâchetés qui satisfont la malignité du cœur humain. „ Il n'est donc pas surprenant, dit notre Auteur, qu'elles ayent trouvé créance même „ auprès des personnes d'esprit & de savoir, „ quoiqu'elles eussent mieux fait de s'en tenir „ au jugement de *Tentzel*, savoir qu'on avoit „ beaucoup parlé & écrit au desavantage de „ *Christine*, mais qu'on n'en devoit pas croire la centième partie ; ou en penser comme „ Mr. *Bayle* faisoit au sujet de choses pareilles, qu'il avoit ouï dire de *Christine*, & dont

„ il ne parloit que pour empêcher autant qu'il lui „ étoit poſſible, que ceux qui entendoient parler „ de ces ſornettes, n'y ajoûtaſſent point de foi ; „ puiſque, dit-il, quand j'ai voulu les examiner „ de près, je n'ai rien trouvé qui les doive ren- „ dre croyables". Mais *Bayle* penſoit-il ſincére-ment ce qu'il dit dans ce paſſage ? Son caractère, & les choſes qui ſe ſont paſſées entre la Reine & lui, nous font craindre que Mr. *Arckenholtz* ne ſoit la dupe du Philoſophe de Rotterdam.

Notre Auteur rapporte enſuite les témoignages que divers Savans du ſiècle paſſé ont rendu du beau génie de *Chriſtine*, qui brille avec tant d'éclat dans ſes Lettres, toutes pleines d'eſprit. Mr. *Arckenholtz* appréhende que malgré les ſoins qu'il s'eſt donnés de recueillir toutes les Lettres de cette Princeſſe, il n'en ſoit échappé à ſes recherches un nombre aſſez conſidérable ; mais il aſſure qu'il n'a pas tenu à lui de découvrir toutes celles qui ſont dans ſa Patrie & dans pluſieurs Pays où il a voyagé. Il donne enſuite la liſte des Perſonnes de diſtinction & de ſavoir qui ont ſecondé ſon deſſein, & il indique les Lettres qui de ſa connoiſſance lui ont échappé. Il eſpère „ d'encourager „ par ſon exemple tous ceux qui ſont Dépoſitai- „ res d'autres écrits de *Chriſtine*, & d'autres piè- „ ces ſervant à ſon hiſtoire, à le ſuivre & à en „ faire part au Public : ou bien à les communiquer „ au Libraire, Imprimeur de ces Mémoires, qui „ ne manquera pas de leur en témoigner ſa re- „ connoiſſance.

Il nous dit encore „ qu'en cherchant par-tout „ ce qui pourroit éclaircir la vie privée de *Chriſ-* „ *tine*, il a eu le bonheur de rencontrer en

„ ma-

„ manuſcrit ſes Maximes, dont ſon Sécretaire „ *Galdenblad* Suédois de nation avoit donné „ quelques copies à Rome en 1692, ſous le ti„ tre d'*Ouvrage de loiſir de la Reine Chriſtine de* „ *Suède*. J'ai d'autant moins balancé, continue „ notre Auteur, à l'adopter dans ce recueil, que „ cette Princeſſe en a été reconnue pour l'Au„ teur, auſſi-bien que d'une Brochure portant le „ titre de *Réflexions diverſes ſur la vie & les ac„ tions du Grand Alexandre*. L'une & l'autre „ pièce ſera jugée digne d'elle, comme renfer„ mant pluſieurs maximes & penſées ſublimes, „ qui approchent aſſez de celles des meilleurs Au„ teurs en ce genre". On ſait auſſi que *Chriſtine* aimoit beaucoup la Poëſie Italienne, & que dans l'*Endymion* d'*Alexandre Guidi* on trouve des vers de ſa façon. Pour décharger le corps de l'Ouvrage, notre Auteur a renvoyé à la fin, en forme d'Appendix, diverſes pièces ſervant à éclaircir ou à juſtifier des faits politiques ou litéraires, dont il a eu occaſion de parler. „ Quelques-unes de ces „ pièces à-la-vérité ſont déjà publiques; mais el„ les ſe trouvent diſperſées dans nombre de Li„ vres & de Brochures, où l'on ne s'aviſeroit pas „ de les chercher; & les autres non moins inté„ reſſantes & tirées de bons manuſcrits, paroiſ„ ſent ici pour la première fois". L'Auteur a encore mis à la fin de cet Ouvrage une note exacte de toutes les Lettres de *Chriſtine* qui y ſont produites tout du long. „ J'y ai joint, dit-il, la „ date & les noms des perſonnes à qui elles ont „ été écrites, les lieux d'où elles ont été tirées, & „ ce qu'elles contiennent. Dans une autre note „ j'ai placé les Médailles frappées pendant la vie

„ de la Reine, telle que Mr. *Reinhold Berch*,
„ Chef & Sécretaire du Collège des Antiquités
„ de Suède, & fort entendu en tout ce qui a rap-
„ port à la Litérature & aux Beaux-Arts, a eu la
„ bonté de me les faire parvenir, avec quelques
„ remarques en Suédois. De plus j'ai ajoûté trois
„ tables, l'une des noms des Auteurs des Livres
„ dont je me suis servi, avec l'année de leur im-
„ pression : l'autre contient une liste générale des
„ Chartres & Actes en manuscrit, qui entrent
„ dans ces Mémoires ou qui y ont été cités : la
„ troisième table est celle des matières, & des
„ noms des Personnes dont il a été fait mention
„ dans le corps de l'Ouvrage.

Tel est en général le contenu & le plan de ces Mémoires, comme l'Auteur lui-même nous l'a donné dans sa Préface. Entrons en quelque détail, pour montrer que l'Auteur ne dément point la bonne opinion que le Public s'est déjà faite de son travail sur les différens projets qu'on en a donnés.

Ces Mémoires commencent par la naissance de *Christine*. Mr. *Arckenholtz* rapporte à cette occasion les circonstances où se trouvoit alors la Suède. Le Roi *Gustave Adolphe*, Père de *Christine*, faisoit la guerre en Allemagne, où il fut tué à Lutzen près de Leipzig. Notre Auteur examine les différentes circonstances que divers Ecrivains ont rapportées de la mort du grand *Gustave*, & produit une Lettre qu'il écrivit deux ans avant sa mort au Comte *Axel Oxenstierna*. Cette Lettre renferme des sentimens nobles & élevés, & dignes d'un Roi vraiment pieux. Ce grand Prince auroit-il eu quelque présentiment de ce qui devoit

voit lui arriver, ou commençoit-il à mieux connoître le danger? A l'occasion du baptême de *Christine* l'Auteur relève *Carini*, qui a avancé que le Chapelain en la baptisant lui avoit fait sans y penser le signe de la Croix avec de l'eau bénite.

Après la mort de *Gustave Adolphe*, *Christine*, qui n'avoit encore que six ans, fut proclamée Reine de Suède. L'Auteur rapporte une chose plaisante qui arriva à cette proclamation: „ Quand „ le Maréchal de la Diète en fit la proposition „ aux Etats, un membre de l'ordre des Païsans „ nommé *Laurent* ou *Larsson* l'interrompit, en „ lui demandant qui étoit cette fille de *Gustave*, „ nous ne la connoissons point & ne l'avons jamais vue? Toute la communauté commençant à murmurer, le Lant-Maréchal répondit, je vous la montrerai, si vous voulez. Et „ sur le champ il alla prendre *Christine*, la conduisit dans l'Assemblée des Etats, la fit voir aux „ Païsans, & en particulier audit *Larsson*. Celui-ci, après l'avoir regardée & examinée de près, „ s'écria, c'est elle-même: voilà le nez, les „ yeux, & le front du Roi *Gustave*: qu'elle soit „ notre Reine. Aussitôt, & tout d'une voix, les „ Etats la proclamèrent Reine de Suède & la mirent sur le Trône.

La tutèle de la jeune Reine „ fut confiée aux „ cinq Sénateurs, Grands Officiers du Royaume, savoir au *Drotset*, ou Grand-Juge & Sénéchal, qui étoit alors le Baron *Gabriel Oxenstierna Gustasson*: au Grand-Maréchal ou „ Connêtable, le Comte *Jacob de la Gardie*: au „ Grand-Amiral, le Baron *Gyldenhielm*: au „ Grand-Chancelier, le Baron *Axel Oxenstierna*: „ &

„ & au Grand-Tréſorier de la Couronne, le Ba-
„ ron *Gabriel Oxenſtierna:* leſquels tous étoi-
„ ent en même tems Chefs des Hauts Conſeils ou
„ Collèges de Juſtice, de Guerre, de la Marine,
„ de la Chancellerie, & des Finances". L'Au-
teur rapporte enſuite pourquoi *Chriſtine* ne fut
point commiſe à la direction de la Reine Mère.
Le Précepteur qu'on lui donna étoit *Jean Mat-
thiæ* Docteur en Théologie, auparavant Recteur
& Profeſſeur du Collège illuſtre établi alors à
Stockholm, que *Guſtave Adolphe* avoit déjà
nommé l'an 1630 pour être Précepteur de ſa Fil-
„ le. Il entra en charge dès l'an 1633, étant en
„ même tems Grand-Aumônier de la Cour; &
„ il réuſſit ſi bien auprès de ſon Elève, qu'à l'â-
„ ge de dix-huit ans elle liſoit Thucydide & Po-
„ lybe dans leur propre langue, & étoit en état
„ d'en raiſonner, & de porter ſon jugement du
„ contenu des autres Auteurs, tant Latins que
„ Grecs". Les Etats du Royaume dreſſèrent
enſuite les inſtructions pour l'éducation de la
jeune Reine. En même tems qu'on lui enſeignoit
à écrire des Lettres en Suédois & en Allemand,
on la formoit auſſi de bonne-heure à en compoſer
en Latin. L'Auteur en donne une quinzaine tout
de ſuite avec la traduction Françoiſe: il les a
toutes copiées ſur les originaux qu'on conſerve
dans les Archives de Suède. Dans une de ces Let-
tres *Chriſtine* fait part à ſon Oncle des nouvelles
qu'elle avoit reçues touchant la ville de Briſach,
d'où Mr. *Arckenholtz* prend occaſion de rappor-
ter le mauvais état où ſe trouvoient les affaires de
Suède en Allemagne, & le rôle que joua alors le
Duc de Weimar. L'Armée Suédoiſe étoit dans

ce

ce tems-là réduite dans un état pitoyable, le Maréchal *Baner* étoit mort, & les Officiers ſe mutinèrent. La Reine reconnut la perte qu'elle avoit faite en la perſonne de ce Maréchal, comme elle le donne à connoître dans une de ſes Lettres. Elle marque auſſi à ſon Oncle que le Roi de Dannemarck devoit envoyer un vaiſſeau pour tranſporter la Reine Mère hors de Suède, comme l'événement le vérifia peu de tems après; car elle s'évada le 29 Juillet 1640. La Suède ſe crut affrontée par cette eſpèce d'enlèvement, elle déclara au Dannemarck qu'elle le regardoit „ comme un „ affront fait à la mémoire de *Guſtave* le Grand, „ & comme contraire au reſpect dû à la Reine ſa „ Fille, à l'illuſtre Corps du Sénat du Royau„ me, & à toute la Maiſon de Brandebourg". La guerre fut déclarée entre ces deux Couronnes; mais comme la Suède étoit déjà engagée dans une autre guerre en Allemagne, on entama des négociations de paix l'année ſuivante. „ Le Chan„ celier *Oxenſtierna* ſe rendit en perſonne ſur le „ lieu du Congrès à Broemſebro, ſitué alors ſur „ les confins de Smalandie, entre la Suède & le „ Dannemarck".

Chriſtine, pour marquer la ſatisfaction entière qu'elle avoit des grands ſervices que le Chancelier *Oxenſtierna* lui avoit rendus à l'occaſion de cette paix „ l'honora de la dignité de Comte, & „ lui donna une Terre conſidérable, qu'elle éri„ gea en Comté, & ſolenniſa cet Acte de décla„ ration par une belle harangue en Suédois, qu'el„ le fit en plein Sénat, (*a*) à laquelle le Chance„ lier

(*a*) Le 27 Nov. 1641.

„ lier fit une réponſe fort humble & fort élo-
„ quente, pour lui témoigner combien il étoit
„ ſenſible à la grace qu'elle venoit de lui faire". Ce fut cette même année que l'illuſtre Grotius revint de ſon Ambaſſade de *France*, & qu'il mourût en chemin peu après, s'en retournant dans ſa Patrie. Mr. *Arckenholtz* a cru qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'inſérer dans ſes Mémoires quelques circonſtances de l'hiſtoire de ce grand-homme, qui ont rapport à celle de *Chriſtine* & du Chancelier *Oxenſtierna*. Il donne quelques extraits des Lettres de Grotius qu'il a tirées de la Bibliothèque d'*Oxenſtierna*, par où il paroît comment le Cardinal *de Richelieu* ſe conduiſit à ſon égard. La protection que ce Chancelier accordoit à Grotius lui fait honneur, & montre qu'il connoiſſoit & eſtimoit le mérite de ce grand-homme: mais comme ſon crédit baiſſa auprès de *Chriſtine* dès qu'elle eut commencé à régner de ſon chef, „ il ſouffrit qu'on accordât à Gro-
„ tius le rappel qu'il avoit lui-même demandé,
„ & qu'on lui ſubſtituât en qualité de Réſident
„ un nommé Duncan, Ecoſſois d'origine, qui
„ ſous le nom de *Cériſante* avoit fait d'aſſez
„ bonnes habitudes à la Cour de *Stokholm* pour
„ faire rappeller Grotius, en quoi il réuſſit. *Cé-*
„ *riſante* plus propre pour le théatre que pour
„ les affaires, quitta ſon poſte, & partit de la
„ Cour de *France* à l'inſu de la Reine ſa Maî-
„ treſſe, allant chercher fortune ailleurs". Mr. *Arckenholtz* nous apprend enſuite comment Grotius revint en *Suède*, & reprend Mrs. *du Maurier*, *Ménage* & *Bayle*, qui prétendent que *Grotius* s'en alla aux *Dalleys* pour s'en retour-

ner

ner en *Hollande*, ſans prendre congé de la Reine, dont elle ſe fâcha. Il allègue enſuite diverſes preuves du contraire, & ſe fonde ſur-tout ſur la Lettre obligeante que *Chriſtine* écrivit à Madame Grotius, qui devoit lui envoyer les Livres & les Manuſcrits de feu ſon mari.

Après ces digreſſions Mr. *Arckenholtz* revient à l'état-militaire de la *Suède*, & il remarque d'abord que le Comte *Torſtenſon* fut nommé Généraliſſime de l'Armée Suédoiſe en Allemagne après la mort du Maréchal *Baner*: mais comme ce Général ſe trouva de plus en plus travaillé de la goûte, il demanda à *Chriſtine* la permiſſion de quitter le commandement de l'Armée, elle lui accorda ſa demande par une Lettre obligeante que notre Auteur donne en entier. *Chriſtine* envoya la même année le Comte *Magnus de la Gardie* en Ambaſſade à la Cour de *France*, & le chargea d'une Lettre pour le Prince *de Condé*. Elle regardoit toujours ce Prince comme ſon Héros ,, peut-être, dit notre Auteur, dans ,, le goût de l'ancienne Chevalerie qui au mi- ,, lieu du ſiècle paſſé étoit encore aſſez à la ,, mode ". La Lettre qu'elle lui écrivit & ſa réponſe ſe trouvent dans ces Mémoires.

L'Ambaſſade du Comte *de la Gardie* fut des plus brillantes, ,, la Reine l'affectionnant extrê- ,, ment, comme un homme qui lui apparte- ,, noit, ayant épouſé la Princeſſe *Marie*, Cou- ,, ſine paternelle de *Chriſtine*, vouloit qu'il y ,, parût avec éclat. Il envoya donc ſon Ecuyer ,, en France pour y préparer ſon équipage, qui ,, fut très-magnifique, & que la Reine fit pa- ,, yer ſur le ſubſide de la France". Notre Auteur

teur donne enſuite les Lettres que *Chriſtine* écrivit à *Adler Salvius*, Chancelier de la Cour. On s'apperçoit aiſément à la lecture de ces Lettres, que *Salvius* étoit particulièrement en faveur auprès de la Reine, & qu'elle lui parle à cœur ouvert. Il étoit né de parens fort pauvres; mais s'étant frayé par ſon mérite le chemin au poſte qu'il occupoit, il fut jugé digne d'être le ſecond Ambaſſadeur de *Suède* au Congrès de la Paix générale dans l'Empire. *Chriſtine* lui ayant reconnu un eſprit vaſte, cultivé par de belles connoiſſances, & fort propre aux affaires d'Etat, & commençant à avoir moins de confiance au Chancelier *Oxenſtierna*, fut bien aiſe de trouver dans la perſonne de ce Miniſtre un Sujet qu'elle pût oppoſer à ſon premier Ambaſſadeur à ce Congrès, ſavoir le Comte *Jean Oxenſtierna*, fils du Grand-Chancelier. Ce jeune Comte agiſſoit en conſéquence des inſtructions qu'il avoit reçues de ſon Père, & ces deux Ambaſſadeurs n'étoient pas plus d'accord que ceux de *France* au même Congrès. Le jeune *Oxenſtierna* prévoyant les difficultés qu'il y rencontreroit, voulut ſe diſpenſer d'y aller, mais ſon Père lui répondit: *an neſcis, mi fili, quantilla prudentia regitur Orbis?* ne ſais tu pas, mon fils, avec combien peu de prudence le Monde ſe régit? Mr. *Arckenholtz* avoue qu'il n'a pas vu cette Lettre, mais il en donne une autre qui a aſſez de rapport à ce ſujet. Entre les raiſons de la froideur & de l'averſion ſecrette que *Chriſtine* avoit conçue pour la Maiſon d'*Oxenſtierna*, notre Auteur rapporte que laſſe de la guerre, cette Princeſſe ſouhaitoit paſſionnément la paix. Des gens qui ſuivent les

ſentimens qui ſont le plus en vogue à la Cour ſans les approfondir, perſuadèrent à la Reine que les *Oxenſtierna* vouloient la guerre, & que le Chancelier portant ſes vues plus loin, penſoit à faire épouſer à *Chriſtine* ſon fils *Eric*. Mr. *Arckenholtz* donne pour garant du contraire une Lettre du Chancelier à ſon fils *Eric*, alors Gouverneur en *Livonie*, dans laquelle il l'exhorte à ſe marier pour faire ceſſer ce bruit qui leur étoit préjudiciable. Comme la négociation de la paix traînoit trop en longueur au gré de la Reine, elle écrivit à ſes Ambaſſadeurs deux Lettres foudroyantes que notre Auteur rapporte, mais elle avertit *Salvius*, par une Lettre particulière, que dans ſes autres Lettres elle n'avoit voulu parler que de ſon Collègue le Comte *Jean Oxenſtierna* ſeul. Notre Auteur remarque qu'en conſéquence des vues qu'avoit eues *Guſtave-Adolphe*, le Chancelier *Oxenſtierna* n'étoit en effet pas porté à diſcontinuer la guerre, & qu'il n'enviſageoit en cela que le bien des *Proteſtans*, & celui de la *Suède* en particulier. Auſſi les *Proteſtans* lui offrirent-ils par reconnoiſſance l'Electorat de *Mayence*, qu'il n'accepta cependant point. Mr. *Arckenholtz* attribue à la *France* le retardement de la paix. Elle ſe fit à la fin au grand contentement de *Chriſtine*, qui en témoigna vivement ſa joye à *Salvius* dans une Lettre qu'on trouve dans ces Mémoires. Le Chancelier *Oxenſtierna*, ſenſible aux reproches ſanglans que *Chriſtine* avoit faits à ſon fils *Jean*, lui demanda la permiſſion de ſe retirer hors du Royaume: ce dernier écrivit deux Lettres à la Reine, qui donnèrent lieu a une eſpèce d'accommodement entr'el-

le & le Chancelier. Elle conſerva néanmoins beaucoup d'eſtime pour *Salvius*, & le fit Sénateur de *Suède*. Le Grand-Chancelier ne fut plus tant en credit après la concluſion de la paix, mais *Chriſtine* continua cependant toujours de l'honorer & de le ménager.

Mr. *Arckenholtz* ſans s'y arrêter davantage paſſe aux affaires publiques, & parle de la Trêve de vingt-ſix ans qui fut conclue entre la *Suède* & la *Pologne*. Il diſpute enſuite à la *France* la préſéance qu'elle prétendoit avoir ſur les autres Couronnes, & nous apprend combien la Lantgrave de Heſſe *Amélie Elizabeth* contribua à l'avancement de la paix. On voit par ce qu'en dit Mr. *Arckenholtz*, que cette Princeſſe ſembloit être née pour illuſtrer ſon ſiècle, & avoir part aux grandes affaires qui agitoient alors l'*Europe*.

Parmi les Princes qui recherchèrent *Chriſtine* en mariage, on compte les deux Princes de Danemark *Frederic* & *Ulric*, l'Electeur *Palatin* & le jeune Electeur *Frederic-Guillaume* de Brandebourg, les Rois de *Portugal* & d'*Eſpagne*, le Roi de *Hongrie*, l'Archiduc *Don Jean d'Autriche*, le Comte *Rakocci*, le Prince *Jean-Caſimir* de *Pologne*, & le Prince Palatin *Charles-Guſtave*. Ce dernier fit envain tous ſes efforts ſans pouvoir réuſſir pour faire réſoudre la Reine à l'épouſer, quoique les Etats de *Suède* le favoriſaſſent. Elle diſoit „ qu'elle ne pouvoit jamais ſouffrir qu'on „ agît avec elle comme un païſan avec ſon „ champ". Notre Auteur recherchant d'où pouvoit provenir cette averſion de *Chriſtine* pour le mariage, rapporte au long les délibérations & les conférences du Sénat & des Etats ſur cette affaire, qu'ils

qu'ils désiroient d'autant plus qu'ils comptoient d'assurer par ce moyen la succession au Prince *Charles-Gustave*. Le résultat de ces conférences fut que *Christine* assura le Prince, que quoiqu'elle ne l'épousât pas, elle mettroit cependant tout en œuvre pour le faire déclarer son successeur. Mais tenant le Sénat en suspens en ne voulant pas se déclarer positivement sur son mariage, elle demanda auparavant d'être couronnée. Ce couronnement se fit avec pompe & magnificence, & se trouve rapporté tout au long dans ces Mémoires.

Différentes Lettres que *Christine* écrivit aux Rois de *France* & d'*Espagne*, au Prince de *Condé*, au Duc d'*Orléans*, à Mademoiselle *de Montpensier*, au Parlement de *Paris* & à d'autres, engagent l'Auteur à entrer dans quelque détail sur les affaires étrangères de ce tems-là. Ce fut dans l'année 1651. que *Christine* forma pour la première fois le dessein d'abdiquer la Couronne. Des mécontentemens & l'épuisement des finances la disposèrent à faire cette démarche: le Sénat fit tous ses efforts pour l'en dissuader, & le Comte *Oxenstierna* la détermina enfin, par la force de ses raisons, à continuer à régner. L'Auteur raconte ensuite les différens dangers où *Christine* se trouva exposée. Elle écrivit aussi une Lettre à Mr. *Godeau* Evêque de Grasse, & une au Prince *Frédéric* de Hesse, pour dissuader ce dernier d'embrasser la Religion *Catholique-Romaine*. L'Auteur remarque qu'en ce tems-là elle étoit fort éloignée des idées qu'elle suivit dans la suite, & que *Bourdelot* & *Pimentel* lui suggérèrent.

Un des morceaux les plus curieux des Mé-

moires de la vie de *Chriſtine* eſt l'Hiſtoire Littéraire de ſon tems. Auſſi Mr. *Arckenholtz* n'a-t-il rien négligé pour éclaircir ſoigneuſement ce morceau de la vie de ſon Héroïne. Donnons premièrement le catalogue des principaux Savans étrangers avec leſquels *Chriſtine* entretint commerce de Lettres, ou qu'elle attira auprès d'elle en *Suède*. *Deſcartes* fut le premier, enſuite *Saumaiſe*, *Bochart*, *Huët*, *Naudé*, *Chevreau*, *Scarron*, *Balzac*, *Adrien & Henri de Valois*, *d'Herbelot*, *Triſtan*, *Segrais*, *Benſerade*, *Scudery*, *Menage*, *Sarrau*. La Reine voulut ſe ſervir de ce dernier pour augmenter ſa Bibliothèque, mais la mort le prévint. Notre Auteur rapporte à cette occaſion quelques particularités touchant la collection de Livres & de Manuſcrits dont cette Bibliothèque fut compoſée. Les principaux d'entre ceux qui furent chargés de la commiſſion d'en ramaſſer de toutes parts, furent *Job Ludolphe*, *Nicolas Heinſius* & *Iſaac Voſſius*. Voici comment Mr. *Arckenholtz* décrit les ſoins que ce dernier s'eſt donnés.

„ Ce que *Ludolphe* avoit pu ramaſſer en *Italie*, „ n'étoit rien en comparaiſon des Livres que *Nic.* „ *Heinſius* & *Iſ. Voſſius* achetèrent pour le ſervi- „ ce de *Chriſtine*. Le premier y fut envoyé ex- „ près, comme nous le rapporterons ci-après, & „ *Voſſius* roda par tous les *Païs-Bas*, par la „ *France* & par l'*Allemagne*, où rien ne lui échap- „ pa de tout ce qu'il crut digne de la curioſité de „ *Chriſtine* en fait de Livres & de Manuſcrits. „ C'étoit encore l'époque où elle fut fort appli- „ quée aux études, & alors *Voſſius* qui la forti- „ fioit dans la Langue Grecque, étoit pour-ainſi „ dire

„ dire en *flagrante* faveur auprès d'elle. Il eſt
„ donc à préſumer qu'il avoit carte blanche de
„ *Chriſtine*, pour lui faire ſes commiſſions à
„ tout prix. Auſſi trouve-t-on qu'il n'a rien épar-
„ gné. On ſe perſuadera ſans peine, que perſon-
„ ne que lui n'auroit acheté deux Manuſcrits au
„ prix qu'il le fit. C'eſt *Jamblichi Chronicon*
„ *Babylonicon* & *Philoſtorgii Arriani Hiſtoria*
„ *Eccleſiaſtica*, qui doivent avoir couté cent
„ ſoixante mille écus. On auroit peine à ſe l'i-
„ maginer, quoique le rapport en ſoit fait par un
„ ſavant Voyageur. Nous avons encore d'autres
„ indices de pareils achats de *Voſſius*. Etant à
„ *Paris* il traita avec Mr. *Petau*, Conſeiller de la
„ Cour, de ſa Bibliothèque, qui lui venoit de feu
„ ſon Père. Il accorda avec lui pour la ſomme
„ de quarante mille livres, dont il en délivra auſ-
„ ſitôt trois mille comptant, à la charge toute-
„ fois qu'elles ſeroient perdues, ſi la Reine de
„ *Suède* ne vouloit pas tenir le marché qu'il a-
„ voit fait. Elle la paya au prix accordé, à cauſe
„ des excellens Manuſcrits qu'elle renfermoit,
„ & que *Saumaiſe* appelloit la moëlle des Ma-
„ nuſcrits de *France*: *Nucleus manuſcriptorum*
„ *Galliæ*. *Montfaucon* fait de grandes plaintes ſur
„ la perte que la *France* en a faite. Ce fut auſſi à
„ l'inſtigation de *Voſſius* que le ſavant *Gilbert*
„ *Gaulmin* offrit en préſent à *Chriſtine* ſa Biblio-
„ thèque de Livres Orientaux, eſtimée vingt
„ mille écus. Sur quoi Mr. *Schelhorn* dit après
„ *Wagenſeil*, que la Reine par retour de géné-
„ roſité ordonna de lui faire préſent de trente
„ mille écus; & que pour s'informer de ce que
„ contenoient ces volumes, elle appella Mr. *Bo-*

„ *chart* en *Suède*. Et quoique Mr. *Schelhorn* „ prétende que cette Bibliothèque ne fût point „ envoyée en *Suède*, & que le présent destiné à „ *Gaulmin* resta aussi en arrière, des personnes „ dignes de foi en parlent néanmoins comme „ l'ayant vue incorporée à la Bibliothèque de la „ Reine; & il est à présumer que pour suppléer „ au vuide des Livres & des Manuscrits Orien„ taux, *Vossius*, de la part de *Christine*, chargea le „ célèbre Rabbin *Menasseh Ben Israël* d'en faire „ une nouvelle collection".

„ Outre ce que l'on vient de voir, *Vossius* a„ cheta encore à *Paris* pour *Christine* pour dix „ mille francs de Livres & de Manuscrits: & de „ cette manière il pouvoit dire que sa Bibliothè„ que seroit la plus belle de l'*Europe* (il auroit dû „ y ajoûter & la plus chère) & qu'elle surpasse„ roit de beaucoup celle du Cardinal *Mazarin*. „ Ce fut encore par la vente de cette Bibliothè„ que de *Mazarin*, comme aussi par celle des „ Bibliothèques de *Schriverius*, *Lundius*, *Gol„ dastus*, &c. que celle de *Christine* s'accrut „ considérablement, sans compter le grand nom„ bre de Livres & de Manuscrits emportés des „ Païs conquis en *Allemagne* du tems de *Gusta„ ve-Adolphe*, & après sa mort, particulière„ ment de *Würtzbourg*, d'*Olmutz*, de *Prague*, „ de *Bohême*, & d'autres endroits, & qui seuls „ auroient fait une Bibliothèque fort riche en tout „ sens. De plus *Christine* en fit venir grand nom„ bre d'*Italie*; & pour y mettre le comble *Isaac* „ *Vossius*, moyennant vingt mille florins, y a„ joûta la sienne, qu'il avoit héritée de son Pè„ re, en s'en réservant la direction, & stipulant

„ cinq

„ cinq mille florins par an, outre le logement & „ table en Cour ".

Nous avons de la peine à croire ce que l'Auteur rapporte du prix des Manuſcrits de *Jamblichus* & de *Philoſtorge*. Il cite pour garant au bas de la page *Adam Ebertus* Profeſſeur à *Francfort ſur l'Oder*; mais on ſait que ce Savant étoit non ſeulement ſingulier, mais extravagant en toutes choſes, cherchant du merveilleux là où il n'y en avoit pas ſeulement l'ombre; & le Teſtament groteſque qu'il fit peu avant ſa mort, fait ſoupçonner avec raiſon que ſa cervelle étoit quelquefois dérangée. D'ailleurs *Voſſius* n'ignoroit pas ce que c'étoit que le Livre de *Jamblichus*, que *Photius* dans ſa Bibliothèque dit être un Roman, qui devoit même être aſſez ſale ſur ce qu'en rapporte *Théodore Priſcien*. Notre Auteur rapporte enſuite le ſort que ſubit cette Bibliothèque, & le pillage auquel elle fut expoſée; & il fait voir que *Voſſius* avoit très-bien ſu détruire ce qu'il avoit en partie édifié. Le caractère & les ſentimens libres de ce Savant ſont dépeints par l'Auteur avec des couleurs bien vives. *Nicolas Heinſius* étoit ſuivant lui d'un tout autre caractère. *Chriſtine* avoit déjà écrit une Lettre à *Daniel Heinſius* Père de *Nicolas*, qu'on trouve dans ces Mémoires, comme auſſi la recommandation qu'elle donna à ce dernier lorſqu'il s'en fut en *Italie* pour ramaſſer des Manuſcrits. On ſait que *Heinſius* ne fut pas content de la manière dont *Chriſtine* ſe conduiſit à ſon égard. Mr. *Arckenholtz* montre que ce fut en partie la faute de *Heinſius* & en partie celle d'autres perſonnes, & que la Reine eut toujours de la bonne volonté pour lui. Parmi les Sa-

vans des *Païs-Bas* qui furent en relation avec cette Princeſſe, doivent être comptés *François Junius*, *Wullenius*, *Gevartius*, *Vorſtius*, *Utilius* & *Gronovius*. La Reine paſſant par *Déventer*, où étoit ce dernier, deſcendit chez lui & paſſa toute la nuit dans ſa Bibliothèque à s'entretenir ſur toute ſorte de ſujets de Litérature. „ En *Brabant Henri Th. Chifflet* entra à ſon ſervice, en „ qualité de ſon Chapelain. Il ſe fit connoître par „ ſa Diſſertation Latine ſur les *Othons* en bronze, où il décida rondement, que de trouver un „ *Othon* en bronze, ce ſeroit trouver la pierre „ philoſophale, s'en rapportant au-reſte à l'autorité de la Reine, comme étant là-deſſus du „ même ſentiment que lui. Ce ſera ſans-doute „ lui, ajoûte notre Auteur, qui aura porté cette „ Princeſſe à faire offrir en ce tems-là à un ſavant „ Antiquaire en *Suiſſe*, trente mille florins, s'il „ lui procuroit un tel & véritable *Othon*. Mais „ *Chriſtine* changea depuis de ſentiment, avoua „ qu'il y en avoit de véritables en bronze, & aujourd'hui cette croyance du ſiècle paſſé eſt „ entièrement effacée par la quantité d'*Othons* „ de ce métal qui ſe trouvent dans les cabinets, „ & dont on n'oſeroit diſputer l'antiquité, d'autant moins qu'ils nous ſont venus d'Orient.

Chriſtine ne cherchant que le mérite ne s'en tenoit pas à une ſeule Nation, elle le conſidéroit par tout où elle le trouvoit, c'eſt pour cela qu'elle attira auprès d'elle des Savans de toutes Nations. *Meibom*, *Ludolphe*, *Kirſtenius*, *Ravius*, *Comenius*, *Freinsbemius*, *Loccenius*, *Scheffer*, *Conringius*, & *Jean Henri Boeclerus*, vinrent en *Suède*, & y furent employés. Le dernier eut une

avan-

avanture à *Upſal*, où il étoit Profeſſeur: voici comment notre Auteur la rapporte. La préférence que *Chriſtine* lui donna ſur les autres Profeſſeurs, „ ne laiſſa pas d'exciter contre lui de la jalouſie & de l'envie, d'autant plus qu'il ne ménageoit pas les Etudians, mais qu'il les indiſpoſoit contre lui par la ſévérité & les rudes paroles avec leſquelles il croyoit pouvoir les traiter. Voici ce qui fit éclater la haine contre lui. „ En expliquant un paſſage de Tacite, il dit: „ *plura adderem, ſi plumbea Suecorum capita iſta capere poſſent*; c. à. d. je m'étendrois plus „ amplement ſi les têtes peſantes (de plomb) des „ *Suédois* le pouvoient comprendre. Sur quoi „ un des Etudians lui répondit ſur le champ: „ Non ſeulement nous avons compris tout ce „ que vous avez dit juſqu'ici, mais nous comprendrons tout ce que vous pourrez nous dire „ ci-après. L'heure finie Mr. *Boecler* voulant „ paſſer par le veſtibule de l'Auditoire, un nombre d'Etudians qui l'avoient dévancé, le prirent par le corps, & lui donnèrent des coups de „ mains ſur les feſſes. Ils firent plus, car non „ ſeulement ils lui caſſèrent les vitres de ſon logis pluſieurs fois de ſuite, mais ils pouſſèrent „ même l'extravagance juſqu'à tirer, pendant la „ nuit, à bales par les fenêtres de l'appartement „ où il étoit couché avec ſa famille. Les premiers actes de cette tragédie ſe débitent encore par tradition à *Upſal*, & le dernier ſe voit „ par une Lettre qu'écrivit *Chriſtine* le 15 Mars „ 1650 au Conſiſtoire, pour lui enjoindre d'examiner cette affaire à fond, & de punir ſévérement les auteurs de ces violences ſans ac-

„ ception de perſonnes, auſſitôt qu'on les au-
„ roit découverts.

Parmi les Savans d'*Italie Octavio Ferrari* fut un des plus favoriſés de la Reine. On peut voir ce que notre Auteur en dit. Mr. *Arckenholtz* dit n'avoir trouvé d'*Anglois* que l'illuſtre *Jaques Uſſerius* qui fût ſeul en quelque relation avec la Reine. Le ſavant Rabin *Menaſſeh Ben Iſraël* fut auſſi connu d'elle, & lui offrit ſes ſervices pour l'achat des Livres Hébreux. Mr. *Arckenholtz* recherche enſuite d'où venoit cet empreſſement de *Chriſtine* pour les Savans, & paſſe à décrire l'état où ſe trouvèrent les Lettres en *Suède* du tems de cette ſavante Reine. Il décrit les différentes Bibliothèques de ce Royaume, & fait connoître le Manuſcrit de l'Evangile d'*Ulphilas*. Enſuite il donne le Catalogue des Savans *Suédois* qui étoient célèbres dans ce tems-là ou peu auparavant. Ayant encore à rendre compte de bien des choſes intéreſſantes, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage même. A l'égard de la Philoſophie, *Chriſtine* prétendoit, au rapport du Père *Labat*, que les ſottiſes anciennes valoient bien les nouvelles. Elle prit cependant tous les ſoins poſſibles pour faire fleurir les Académies de *Suède*, comme Mr. *Arckenholtz* le fait voir par le détail qu'il en donne. Nous n'avons rien dit de *Bourdelot*, qui s'eſt fait connoître dans l'Hiſtoire Litéraire de ce tems-là, comme *Héroſtrate* dans l'Hiſtoire ancienne: ceux qui ſouhaiteront d'être mis au fait du caractère de cet homme effronté & malin, pourront ſe ſatisfaire en liſant ce que l'Auteur en rapporte.

Le rôle que le Comte *Magnus de la Gardie* a joué

joué du tems de *Chriſtine* étoit trop remarquable, pour que Mr. *Arckenholtz* l'eût paſſé ſous ſilence, auſſi a-t-il donné tout ce qui regarde ce Favori & ſa diſgrace. Dans ce tems-là la *Suède* eut quelques différends avec la Ville de *Brême*, le *Dannemarck* & la *Hollande*. Notre Auteur en rapporte les cauſes, & nous apprend la manière dont ces différends furent terminés. *Cromwel* s'étoit alors fait déclarer Protecteur d'*Angleterre*: politique ruſé il tâche de ſe mettre bien dans l'eſprit de *Chriſtine*, en envoyant *Withlock* en *Suède* pour conclure un Traité avec cette Princeſſe, à quoi il réuſſit après quelques difficultés. Le Comte de *Montecuculi*, Ambaſſadeur de l'Empereur en *Suède*, étoit auſſi vu de bon œil à la Cour, mais celui d'Eſpagne *Antonio Pimentel* l'emportoit ſur tous les autres dans la faveur de la Reine. Pour faire voir combien elle étoit portée pour *Montecuculi*, elle l'honora de l'Ordre de *Chevalerie d'Amarante*. Notre Auteur décrit exactement l'origine & l'inſtitution de cet Ordre, & parle à cette occaſion de celui de *Jéſus* inſtitué par *Charles-Guſtave*. Il revient enſuite à Don *Pimentel*, & rapporte tout ce qui peut contribuer à faire connoître ce Miniſtre, & ſurtout ſon adreſſe à s'emparer de toute la confiance de *Chriſtine*. Enſuite il nous apprend que ce fut *Pimentel* de concert avec *Bourdelot* qui lui perſuada d'abdiquer la Couronne & d'embraſſer la Religion *Catholique-Romaine*.

La fantaiſie de quitter le Trône reprit à *Chriſtine* en l'an 1653. Elle communiqua ſon deſſein à Mr. *Chanut* & enſuite au Sénat, qui en fut ſurpris & lui fit là-deſſus des remontrances.

Elle

Elle ne voulut pas cependant ſe déſiſter de ſa réſolution, & fit traiter avec *Charles-Guſtave*, qui tâcha auſſi, mais inutilement, de la détourner de ce deſſein. On règla donc les revenus que devoit avoir cette Princeſſe après ſon abdication. Faiſant enſuite attention que *Charles-Guſtave* n'étant pas marié, pourroit venir à mourir ſans laiſſer d'enfans, *Chriſtine* voulut avant toutes choſes lui ſubſtituer le Comte de *Tott*, en lui donnant & aux Comtes *Brahé* & *Oxenſtierna* le titre de Duc; mais ces Seigneurs refuſèrent cet honneur. Elle communiqua elle-même aux Etats la réſolution qu'elle avoit priſe de ſe démettre de la Couronne: ceux-ci la ſupplièrent encore de continuer à tenir les rênes du Gouvernement, mais avec auſſi peu de ſuccès que la première fois. Ils lui aſſignèrent donc des revenus pour ſon entretien, mais quelques-uns voulurent la gêner par de certaines loix qu'ils vouloient lui impoſer, ce qui fut desapprouvé de *Charles-Guſtave*, qui cherchoit à contenter en tout cette Princeſſe. Quoique *Chriſtine* n'eût plus que quelques jours à régner, elle ne laiſſa pas de ſe porter à une démarche violente envers le Miniſtre de *Portugal*. L'Auteur la rapporte, & découvre le motif qui engagea *Chriſtine* à la faire. Le Sénat en fut choqué, & remédia à cet inconvénient. Enfin *Chriſtine* fit ſon abdication. Mr. *Arckenholtz* donne un détail bien circonſtancié des cérémonies qui furent obſervées dans cette occaſion, accompagné de réflexions ſur le régne & l'abdication de *Chriſtine*, & des différentes deſcriptions que diverſes perſonnes ont faites du caractère de cette Reine. Cette démarche

che de *Chriſtine* fit naître bien des raiſonnemens, chacun en jugeoit à ſa manière, & l'Auteur rapporte les différens ſentimens du Roi *Charles-Guſtave* ſon ſucceſſeur, de Mr. *Chanut*, du Roi d'*Eſpagne*, du Prince de *Condé*, de Mr. de *St. Evremont*, de *Voſſius*, de *Heinſius*, de *Bochart*, & de *Forſtner* ſur ce ſujet. Le ſentiment de *Bochart* eſt fort ſenſé, il écrivit à *Voſſius* là-deſſus ": Pour Sa Majeſté, par qui je „ devois commencer, je ſuis ſi étonné d'ap„ prendre ce que j'en apprends, que je n'y pen„ ſe que comme à un ſonge. Ce n'eſt pas que „ je n'approuve bien qu'elle mépriſe ſi fort les „ grandeurs du Monde, auxquelles tant d'au„ tres aſpirent avec tant d'efforts, que la plu„ part ſe rompent le col pour y parvenir; & „ que je ne ſois ravi de ſavoir, que s'étant dé„ pouillée, elle ſera peut-être en état de s'ap„ procher plus près de nous, & de venir peut„ être en des lieux où je pourrois avoir l'hon„ neur de la voir encore plus d'une fois, ce que „ je n'euſſe pu eſpérer ſi elle fût demeurée en „ *Suède*. Mais le cœur me ſaigne quand je pen„ ſe qu'elle ſe prive volontairement de tant de „ moyens de faire du bien, leſquels étant une „ fois hors de ſes mains n'y reviendront plus. „ Elle s'en repentira mille fois, quand il n'en „ ſera plus tems, & lorſque le mal ſera ſans „ remède, ne fût-ce que pour le déplaiſir qu'el„ le aura de voir les jugemens desavantageux „ qu'en fera la plupart du monde. Car on ſe „ plaît naturellement à mordre ſur les plus „ grands, ſurtout quand on en penſe avoir „ quelque ſpécieux prétexte. Il y en a qui vous

„ ſoup-

„ ſoupçonnent, ajoûte *Bochart* à *Voſſius*, d'ê-
„ tre du nombre de ceux qui lui ont donné ce
„ conſeil, ce que je ne puis me perſuader „.
Mr. *Arckenholtz* examine enſuite les raiſons que pouvoit avoir eues *Chriſtine* de faire une démarche auſſi extraordinaire, & montre qu'elle n'y fut point du tout forcée, & qu'elle auroit pu régner toute ſa vie ſans ſe marier.

Après avoir réſigné la Couronne *Chriſtine* ſe hâta de quitter la *Suède*, parce qu'elle craignit qu'on ne voulût l'y retenir. Elle partit donc & arriva à *Hambourg* le 10 Juillet de l'an 1654, d'où elle écrivit au Roi ſon ſucceſſeur. Notre Auteur la ſuit dans ſa route, & rapporte tout ce qui lui eſt arrivé de remarquable dans chaque endroit où elle a paſſé. Elle fit paroître à *Hambourg* tant de relâchement dans ſes principes ſur la Religion, que le bruit ſe répandit qu'elle devoit en changer. *Charles-Guſtave* en fut allarmé, & le Sénat de *Suède* fit là-deſſus à cette Reine des remontrances, que ce Prince tâcha d'adoucir. A *Munſter* elle viſita le Collège des Jéſuites, & y fut reconnue. Elle paſſa enſuite incognitò par la *Hollande*, & arriva le 12 Août à *Anvers*, où l'Archiduc *Léopold* & le Prince de *Condé* vinrent lui faire viſite. La froideur avec laquelle elle reçut le dernier, ſurprit tout le monde, & notre Auteur en rapporte les raiſons. Mr. *Chanut*, qui réſidoit alors à la *Haye* de la part de la *France*, ſe rendit à *Anvers* pour ſaluer cette Princeſſe. Les bruits qui ſe répandirent ſur le ſujet de la viſite que lui fit ce Miniſtre, le porta à lui en écrire. Ses Lettres avec la réponſe de *Chriſtine* ſe trouvent dans ces Mémoires.

Dans

Dans ce tems-là l'Archiduc *Léopold* se rendit pour la seconde fois à *Anvers*, afin d'inviter *Christine* de venir à *Bruxelles*, où tout étoit préparé pour sa reception. Elle fit son entrée publique dans cette Ville, où elle abjura secrettement la Religion *Protestante* & embrassa la *Catholique*. L'Auteur tâche de découvrir la cause de ce changement, & en rejette la faute sur *Pimentel*, *Bourdelot*, & les *Jésuites*. Il avoue que l'envie extrême que *Christine* avoit toujours temoignée d'aller en *Italie* pour y voir les beaux monumens qui nous restent de l'Antiquité, y avoit aussi contribué. *Baillet* a voulu faire honneur de ce prétendu changement de Religion à *Descartes* & à *Chanut*, mais notre Auteur fait voir au contraire qu'ils n'y ont eu nulle part. En mettant donc la chose sur le compte du Jésuite *Macedo*, Mr. *Arckenholtz* prend de-là occasion de faire connoître ce révérend Père, qui ne fut cependant pas le seul qui pût se glorifier d'avoir opéré le changement de cette Princesse: les révérends Pères *Malines* & *Cassati* avoient déjà achevé, avant qu'elle quittât la *Suède*, de l'y résoudre, y ayant été envoyés pour cela. Le Cardinal *Chigi*, ensuite Pape sous le nom d'*Alexandre* VII. voulut aussi faire croire qu'il y avoit eu bonne part.

Pendant le séjour que *Christine* fit à *Bruxelles*, on lui procura toutes sortes de divertissemens. Les Savans les plus à portée de cette Ville lui vinrent faire la révérence. Elle invita *Ménage* à venir lui faire visite, en disant qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin, mais il s'en excusa. Il se répandit alors plusieurs bruits

bruits desavantageux à *Chriſtine*. L'Auteur attribue en grande partie ces bruits à l'humeur libre de cette Princeſſe, qui ne s'accordoit guères avec la gravité Eſpagnolle. Ces bruits parvinrent bientôt juſqu'en *Suède*, & pour les détruire elle écrivit deux Lettres au Roi *Charles-Guſtave*, que l'Auteur donne dans ſes Mémoires, accompagnées d'une autre au Comte *Pierre Brahé*. Cette année 1655 mourut, pendant que *Chriſtine* étoit à *Bruxelles*, la Reine Douairière ſa Mère, & le Chancelier *Oxenſtierna*, environ dans le même tems. Mr. *Arckenholtz* rapporte quelques circonſtances de la vie & de la mort de ce grand homme, qui étoit d'un ſi heureux tempéramment, que quoiqu'accablé par une multitude d'affaires les plus importantes, il s'endormoit tranquillement dès qu'il s'étoit mis au lit, juſqu'à l'heure qu'il avoit ordonné qu'on l'éveillât pour reprendre le fil des affaires. Ce Chancelier répéta dans ſes derniers momens à ceux qui étoient autour de lui, qu'il avoit averti la Reine qu'elle ſe repentiroit de ce qu'elle faiſoit; & notre Auteur rapporte à cette occaſion les conjectures faites ſur le repentir de cette Princeſſe.

Elle partit de *Bruxelles* après avoir fait des préſens à l'Archiduc, & paſſa par *Augsbourg* pour ſe rendre à *Inſpruck*, où elle fit profeſſion ouverte de *Catholiciſme*. Elle demeura huit jours dans cette dernière Ville, & avant que d'en partir elle écrivit une Lettre à *Charles-Guſtave* pour lui faire part de ſon changement de Religion, & une autre au Pape *Alexandre* VII. D'*Inſpruck* elle prit ſa route par *Trente* & le *Mantouan* pour

pour ſe rendre dans l'Etat Eccléſiaſtique, & arriva enfin à *Rome*, où elle fit une entrée publique. L'Auteur décrit le cérémonial qui fut obſervé dans cette occaſion. *Chriſtine* ne demeura pas longtems à *Rome* ſans aller viſiter les Egliſes & les Communautés les plus célèbres, & établit chez elle une Académie : on trouve dans ces Mémoires le catalogue de ceux qui en furent membres. Les ſentimens des *Proteſtans* ſur le changement de *Chriſtine* furent bien différens de ceux des *Catholiques*. Mr. *Arckenholtz* en rapporte quelques exemples. L'ancien Précepteur de *Chriſtine*, l'Evêque *Matthiæ*, fut ſoupçonné d'avoir eu part à ce changement de religion, & dépoſé. Il lui écrivit ſur ce ſujet une Lettre que notre Auteur donne traduite du Latin. Mais afin qu'on ne crût pas qu'elle eût abandonné légèrement la religion de ſes Pères, on publia les motifs qui l'avoient portée à embraſſer la Religion *Romaine*. Cet Ecrit daté d'*Inſpruck* fut ſuivi d'un autre qui parut en *Italien*.

Charles-Guſtave faiſoit alors la guerre à la *Pologne*, ce qui allarma tant le Pape, qu'il publia une Lettre Paſtorale au ſujet des victoires que remporta ce Prince, qui en fit le ſujet de ſes railleries. *Chriſtine* ſe divertiſſoit pendant ce tems là à *Rome*. „ Ce fut, dit Mr. *Arckenholtz*, en ces occaſions d'amuſement que „ *Chriſtine* fit connoître, qu'elle n'étoit pas „ moins ſavante dans l'Hiſtoire, les Antiquités „ & les Langues, qu'heureuſe en belles ſaillies „ & en promtes & vives reparties. En voici un „ exemple. Dès les premiers jours, dit le Sr. „ *Chevreau*, que la Reine *Chriſtine* fut à *Ro-*

„ *me*, *Alexandre* VII du nom lui donna quel-
„ ques Cardinaux pour l'accompagner, & pour
„ la conduire dans tous les endroits qui ſont
„ remarquables par leurs tableaux & par leurs
„ ſtatues. Parmi ces dernières elle en vit une
„ du Cavalier *Bernini*, qui repréſentoit la Vé-
„ rité, elle la loua fort & s'écria trois ou qua-
„ tre fois, *O la bella choſa*! Un Cardinal, qui
„ apparemment ſe piquoit de bel-eſprit, & qui
„ ne devoit pas être ennemi des allégories &
„ des équivoques, prit occaſion de s'écrier à
„ ſon tour: *O Madame*, *Dieu ſoit loué*, *que*
„ *Votre Majeſté aime la vérité*, *que les Per-*
„ *ſonnes de votre naiſſance ne peuvent ſouf-*
„ *frir*. *Je le crois bien*, repartit la Reine dans
„ le même inſtant, *toutes les vérités ne ſont*
„ *pas de marbre*. A ce que rapporte auſſi le *Sr.*
„ *Wagenſeil* ſur la foi d'un homme de poids,
„ comme *Chriſtine* ne faiſoit pas paroître beau-
„ coup de dévotion à la Meſſe, & que s'en-
„ tretenant durant le Service Divin avec les
„ Cardinaux, elle rioit d'une manière déme-
„ ſurée, le Pape s'en appercevant un jour, lui
„ donna un Roſaire, en l'exhortant de s'en
„ ſervir dans ſes prières. Sur quoi la Reine,
„ qui comprit ce que le Pape vouloit dire par-
„ là, dit en ſortant: *Non miga voglio eſſere*
„ *Catholica da Bachettone*: pour moi, je ne
„ veux pas être Catholique aux grains du Ro-
„ ſaire. Parmi les petites avantures que les E-
„ crivains de ce tems-là nous ont laiſſées, on
„ en trouve une au ſujet du Cardinal *Colonna*,
„ à qui la fantaiſie avoit pris de s'amouracher
„ de *Chriſtine*. Sa conduite à cet égard doit

„ avoir

„ avoit été auſſi ridicule que peu convenable
„ au caractère qu'il portoit. Le Pape qui en fut
„ informé, lui ordonna de ſe retirer de *Rome*,
„ lui diſant que la Reine n'y étoit pas venue
„ pour être ſcandaliſée ".

On trouve parmi les anecdotes de ce tems-là que les premières familles de *Rome* étoient fort mécontentes de *Chriſtine*, & qu'elle étoit menacée de recevoir quelques mortifications ſi elle perſiſtoit dans ſes manières hautaines & orgueilleuſes. Elle en marqua ſon reſſentiment dans un Manifeſte que notre Auteur donne. Cette Princeſſe tomba malade dans le même tems pour avoir mangé, à ce qu'on prétend, trop de fruit; mais les chagrins qu'elle eſſuya à *Rome* y contribuérent peut-être plus que toute autre choſe. Une maladie contagieuſe qui ſe manifeſta alors dans cette Ville, lui ſervit de prétexte pour en ſortir & paſſer en *France*. *Chriſtine*, avant de partir, écrivit une Lettre fort tendre à la belle Comteſſe *Ebba Sparre*, qui n'avoit pas voulu l'accompagner dans ſes voyages, & promit au Pape de revenir. Elle fit le voyage par mer & débarqua à *Marſeille*, où le Duc de *Guiſe* fut envoyé par la Cour pour la recevoir. De *Marſeille* elle prit ſa route par *Aix*, & ſe rendit à *Fontainebleau*. Mademoiſelle *de Montpenſier* alla la ſaluer aux environs de ce Château. L'Auteur nous fait la deſcription de cette entrevue après Mademoiſelle. *Chriſtine* fit enſuite ſon entrée publique à *Paris*, dont l'Auteur détaille très-bien toutes les circonſtances, & fut complimentée par l'Académie *Françoiſe*, à laquelle elle avoit déjà donné, du tems qu'elle régnoit en-

core, des marques de ſon eſtime en lui envoyant ſon portrait. Après avoir viſité quelques Egliſes de cette Capitale, & communié par les mains de l'Evêque de *Bourges*, elle partit pour aller trouver le Roi à *Compiègne*. L'Auteur rapporte dans ſes Mémoires, & accompagne de réflexions, ce que Mademoiſelle *de Montpenſier* & Madame *de Motteville* ont écrit du ſéjour de *Chriſtine* à *Compiègne* & au *Fayet*. Il oppoſe principalement aux portraits que ces deux Dames ont faits de *Chriſtine*, trois autres portraits dont le premier eſt du Duc *de Guiſe*.

Pendant le peu de tems qu'elle reſta à *Paris*, Mr. *Menage* y faiſoit la fonction d'Introducteur général, & comme il ne manquoit jamais, à ce que lui-même rapporte, „ de lui nommer „ les noms des perſonnes conſidérables qui „ venoient ſaluer la Reine, & de lui dire quel„ que choſe du mérite des perſonnes que je con„ noiſſois: C'eſt, lui diſois-je, Mr. le Préſident „ un tel, Mr. le Conſeiller un tel &c. gens de „ mérite. Je ne ſai ſi elle crut que je ne lui „ diſois pas vrai, ou ſi elle s'apperçut qu'il ne „ ſe pouvoit pas faire que je ne mentiſſe ſou„ vent, en lui diſant tant de bien de tous ces „ Meſſieurs. Mais je lui entendis dire d'un air „ chagrin : ce Monſieur *Menage*-là connoît „ bien des gens de mérite ".

Enfin *Chriſtine* quitta la *France* & ſe rendit à *Turin*, où elle fut reçue avec de grandes marques de diſtinction. Elle paſſa enſuite à *Veniſe*, & ſéjourna dans quelques Villes de l'Etat Eccléſiaſtique, mais la plupart du tems à *Peſaro*, juſqu'à ce que la maladie contagieuſe eût ceſſé

à

à *Rome*. Elle écrivit de cette Ville pour la dernière fois à la belle *Sparre*, qui mourut peu de tems après. L'Auteur fait l'éloge de cette Comteſſe, & termine par-là le premier tome de ſes Mémoires.

ARTICLE VII.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS.

C'eſt-à-dire,

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES. *Volume* XLV. No. 485-490, pour l'Année 1748. A *Londres* chez *Davis* 1750. In Quarto de 674. pages ſans le Mémoire de Mr. *Needham*, qui en fait 54.

LE Volume que nous annonçons, vient de paroître, & les *Numeros* ſe ſuivent avec une promtitude qui doit faire plaiſir aux Auteurs. Il m'a paru qu'il ſeroit à ſouhaiter que toutes les Académies ſuiviſſent l'exemple de celle de *Berlin*, qui ne tarde que deux ans au plus à faire imprimer les Mémoires qu'on lui communique. Une découverte peut perdre le mérite de la nouveauté, quand elle eſt ſix ans à paroître. Nous rendrons compte de ce qu'il y a de plus à la portée du plus grand nombre de nos Lecteurs. Des détails d'Inſtrumens ou des Calculs ne ſeroient que pour le petit nombre, & ce petit nombre lit les Originaux.

PHYSIQUE GENERALE ou HISTOIRE DE LA NATURE.

Animaux.

Mr. *More* (*a*) Caiſſier (*Purſer*) du Vaiſſeau le

(*a*) N. 485.

le *Sterling-Caſtle*, a trouvé dans des blocs de marbre autour de *Port-Mahon*, les *Dails*, ſi connus en *Italie* & dans la Mer *Adriatique*. Il ne leur trouve que deux écailles, au-lieu de cinq que leur atribuoit Mr. *Liſter*; & Mr. *Parſons* croit qu'on peut leur donner le nom de *Mytulus cylindroides*. Il ne paroît pas que ce Poiſſon entre dans le roc, pendant que la pierre eſt dans un état de molleſſe. On trouve ordinairement le trou de l'entrée plus étroit, que la cavité où le Poiſſon fait ſa demeure. Cela paroît prouver qu'il y entre jeune, qu'il y croît, & qu'il ſe fait place en rongeant la pierre dans laquelle il ſe loge.

Mr. *Arderon* (*a*) continue de refuſer l'ouïe aux Poiſſons. Il en a conſervé pendant trois ans dans des jattes de verre, & il a fait toute ſorte d'expériences ſur ces Animaux. Il a ſifflé, crié, fait tout le bruit imaginable, ils n'ont pas branlé, au-lieu qu'ils ſe ſont apperçus du moindre mouvement qu'il faiſoit ſur la jatte en grattant avec l'ongle; preuve que l'attouchement remplace l'ouïe chez eux. Frappés d'un petit coup de clé donné à la jatte, ils ſe cachoient dans le moment au fond du vaiſſeau, en pliant leurs ailerons. Pour les Hommes, ils entendent ſous l'eau, mais les ſons s'y affoibliſſent. Une grenade qui ſaute ſous l'eau, fait un bruit creux très-conſidérable. Une autre remarque aſſez importante de Mr. *Arderon*, c'eſt que les Poiſſons avancent à vue d'œil leur uvée ou la retirent, ſuivant que les objets qu'ils veulent voir ſont plus proches ou plus éloignés. C'eſt donc le cry-

(*a*) N. 486.

cryſtallin qui change de ſituation à l'occaſion du changement de diſtance des objets ; & ce n'eſt ni la cornée qui ſe voute, ni le cryſtallin qui change de figure, ſi du-moins l'obſervation eſt juſte.

Le même Phyſicien a vu une eſpèce de Gangrène (*a*) ſèche, qui attaque les petits Poiſſons dont la queue tombe peu à peu ; ils périſſent quand le mal vient juſqu'aux inteſtins.

Mr. *Baker* (*b*) a donné la deſcription du Poiſſon qu'on appelle *Quappe* en *Allemand*. Mr. *Monnſey*, Médecin de l'Armée Impériale, lui a envoyé de *Ruſſie* un Mémoire là-deſſus. On a cru vulgairement, que cet animal commence par être grenouille, & qu'il finit par être poiſſon ; & Mr. *Merian* a confirmé cette idée, en aſſurant que l'on mange ſur les bonnes tables des *Indes* un Poiſſon qui a paſſé par l'état de grenouille, & qui enſuite s'eſt dépouillé de ſes piés. C'eſt le revers des Grenouilles de l'*Europe*, qui commencent par l'état de poiſſon, & qui ſe dépouillent de leur queue pour devenir des quadrupèdes. Mais pour la *Quappe*, c'eſt un Poiſſon particulier, & qui n'a de commun avec la Grenouille qu'une phyſionomie de crapaud.

Les remarques de Mr. *Mounſey* ſur les yeux d'Ecreviſſe, reſſemblent fort à celles de Mr. *de Reaumur*.

Mr. *Klein* (*c*) a donné l'hiſtoire naturelle de la Marmotte. Il a dépouillé ces animaux d'une partie du merveilleux qu'on leur prêtoit, & il réfute l'état d'eſclavage qu'on a attribué à ceux d'entre ces animaux qui auroient ſuc-

(*a*) N. 437. (*b*) N. 426. (*c*) N. 486.

ſuccombé dans leur guerre avec des ennemis de leur eſpèce. Mr. *Spon* & le Cardinal *de Polignac* ont bien voulu ſe prêter à cette tradition, que Mr. *Klein* trouve entièrement fauſſe. Les animaux ſont libres : il n'y a que l'Homme qui ait la cruelle adreſſe de priver ſes frères de la liberté, préſent que la Nature équitable a fait à tout ce qui vit & qui ſent.

Ce même Savant (*a*) a pris le parti des Poiſſons, & cela étoit bien juſte, puiſqu'il en a décrit les organes de l'ouïe. On peut voir ſes raiſons dans un autre extrait (*b*).

Mr. *Bonnet* (*c*) a donné un Mémoire ſur les Chenilles. Il ne croit pas que ces animaux tranſpirent par des pores que pourroit avoir leur peau, & il regarde leurs ſtigmates comme la ſeule voie par laquelle l'air ſort de leur corps. Il a vu une bulle d'air ſortir d'un ſtigmate, & il en a vu davantage en plongeant la partie poſtérieure des Chenilles ſous l'eau. Deux de ces ouvertures ſuffiſent pour entretenir la vie, lors même que les ſeize reſtans ſe trouvent ſubmergés ; & dans ce cas-là les bulles ſortent des ſtigmates avec beaucoup de facilité.

Mr *de Reaumur* (*d*) a eu l'indulgence de nous enſeigner des moyens ſimples pour ſecher des Oiſeaux. Le plus aiſé & le moins diſpendieux, c'eſt de les ſecher dans un four. Les Poiſſons, les Reptiles, & pluſieurs Inſectes ſe conſervent dans l'eſprit de vin, & les Papillons ſur de petits lits de coton, qu'on arrange dans des boëtes.

Je

(*a*) N. 486. (*b*) Bibl. Raiſ. 1750. p. 45.
(*c*) N. 487. (*d*) N. 497.

Je ne dis rien du Mémoire de Mr. *Needham* ſur la Génération (*a*). On en donnera un précis à part ſur la traduction *Françoiſe*; & il mérite de toute manière cette diſtinction. J'omets auſſi quelques petits Articles, comme celui de Mylord *Orrery* ſur une fort belle Chenille, qu'on trouve ſur le Cornouillier (*b*).

Végétaux.

Il y a toujours eu des Phyſiciens, qui ont cru que l'Eau ſeule ſuffit pour nourrir les Plantes: ce ſentiment reprend crédit de nos jours. Mr. *Bonnet* (*c*) a ſemé du Blé, des Pois, & toutes ſortes de Plantes bulbeuſes dans de la mouſſe humide; la graine eſt venue ſans avoir touché à aucune terre, elle eſt même mieux venue que celle qu'on a enterrée. Mr. *Gleditſch*, habile Botaniſte de *Berlin*, a fait la même expérience; & il y a ſoixante ans qu'un Phyſicien *Italien* a ſemé avec ſuccès des Plantes dans de la ſciure de bois humide.

Mr. *Brocklesby* (*d*) rapporte une obſervation très-importante, faite par un Anonyme. Pluſieurs perſonnes ont péri à *Londres* & à la Campagne, après avoir pris d'une Racine qu'on vend chez les Apoticaires ſous le nom de *Gentiane*. Elle eſt plus brune, plus réſineuſe, d'une odeur deſagréable, âcre & brulante ſur la langue. Des chiens ont été fort malades, après avoir avalé la décoction ou la poudre de cette Racine.

Le Mémoire de Mr. *Mitchell* (*e*) ſur la *Potaſſe*

(*a*) N. 490. (*b*) N. 487. (*c*) N. 487.
(*d*) N. 486. (*e*) N. 489.

taſſe eſt venu d'*Amérique* : il eſt important, parce que ce Sel fait une branche conſidérable du Commerce du *Nord*, & eſt une dépenſe conſidérable pour l'*Angleterre*, qui eſt obligée de l'acheter de l'Etranger. Il donne, d'après *Lundmarck*, la manière de la préparer, telle qu'elle eſt reçue en *Suède*. Pour la faire on ſe ſert de bois de Hêtre, & du plus vieux. On le brule à feu ouvert, & on en trie ſoigneuſement la cendre, pour en ôter les ordures ou le charbon. De ces cendres on fait une pâte avec de l'eau, dont on enduit des billots de bois de Pin. On en fait des tas, en plaçant les billots de travers les uns ſur les autres, tous enduits de cette pâte, juſqu'à en faire une pile de la hauteur d'une maiſon. Alors on met le feu à la pile, qui brule avec une violence extrême. Quand la cendre commence à rougir & à ſe fondre, on défait la pile, & on bat les cendres toutes rouges avec des bâtons : elles ſe prennent, & forment une maſſe auſſi dure que la pierre. On racle cette maſſe avec des inſtrumens de fer, & c'eſt la Potaſſe. Mr. *Mitchell* renchérit ſur cette manœuvre, en prenant de la leſſive au lieu d'eau ſimple pour faire la pâte. Il paroît que les *Ruſſiens* ſe ſervent de cette méthode. Elle eſt la meilleure que l'on ait, & elle diffère conſidérablement des ſels fixes, étant mêlée d'une eſpèce de bitume, qui paroît ſur la ſurface de l'eau dans laquelle on a fondu la Potaſſe ; ajoûtez que ſa leſſive ſe cryſtalliſe, ce qu'un ſel fixe ne fait jamais. Il paroît que les cendres de la Potaſſe ſe ſont mêlées aux ſouffres du bois, & peut-être à quelque choſe de métallique. Mr. *Mitchell* encourage ſes com-

compatriotes, & ſur-tout les habitans des Colonies où il y a le plus de bois à faire de la Potaſſe, en ſe ſervant de bois au-lieu des Plantes marines, pleines de ſel commun, que les *Anglois* ont coutume d'employer, & qui donne un ſel plus foible & plus approchant d'un ſel neutre.

Mr. *Garcin* (*a*) a donné une deſcription fort détaillée d'un Arbriſſeau très-célébre en *Orient*, c'eſt le *Henna* des *Arabes*, qu'on a rapporté, ſur une reſſemblance aſſez légére, au *Troëne* (*Ligustrum*), dont il eſt très-différent, ayant huit étamines, quatre pétales, & des graines nombreuſes dans un fruit à quatre loges. Mr. *Garcin* lui donne le nom de *Cyprus*. On ſait aſſez généralement, que les Peuples de l'*Orient*, dès les tems les plus reculés, ont cultivé cet Arbre, & ſe ſont ſervis de ſes feuilles pour teindre leurs cheveux, leurs mains, & la partie de leur corps qui eſt au-deſſous du nombril. La décoction des feuilles pulvériſées teint la peau de rouge, &, pour rendre la couleur plus conſtante, on l'applique au ſortir du bain.

Mr. *Cooke* (*b*) a vu un Pommier, qui portoit naturellement des pommes velues, en produire de liſſes, après que la farine des étamines de l'eſpèce liſſe eut été mêlée avec les fleurs de l'eſpèce velue. Cela reſſemble aux phénomènes des Mulâtres, & ſert à confirmer le ſexe des Plantes.

Mr. *Pocock* (*c*) a donné ſes remarques ſur ce qu'on appelle *le Pavé des Géans*. C'eſt un rivage tout en rochers, entièrement compoſé de colonnes naturelles, qui forment des priſmes

(*a*) N. 489. (*b*) N. 490. (*c*) N. 485.

mes à différens angles. Celles qui en ont le plus, en ont huit, & celles qui en ont le moins, ſont triangulaires. Il y en a 74. & Mr. *Pocock* en a meſuré une, qui avoit 33 piés & 4 pouces de haut. Ces colonnes ne ſont pas d'une ſeule pièce, elles ſont faites de pluſieurs pierres arrangées perpendiculairement l'une ſur l'autre, dont pluſieurs ſont convexes, & s'emboitent dans la ſurface concave de celles ſur leſquelles elles poſent.

Il y a ordinairement 40 jointures à chaque colonne. Les rochers voiſins ſont formés par colonnes de pierres noires & rouges, placées alternativement; mais ces couches ſont d'une grandeur bien plus conſidérable, elles ont juſqu'à 20 piés de haut chacune. Mr. *Pocock* croit que *le Pavé des Géans* n'eſt que l'extrémité de ces couches pierreuſes, qui diminuent peu à peu de hauteur, & qui en ont le moins là où on leur a donné le nom que je viens de dire. Il y a dans le voiſinage d'autres piliers encore, qu'on appelle *les Orgues*, & qui ſont à cinq & à ſix angles, & formés de 40 à 50 pièces épaiſſes de 9 pouces.

Minéraux.

Mr. *Arderon* (*a*) a donné la deſcription des Cavernes voiſines de *Norwich*, que l'on trouve dans des collines de craie. Il y en a une formée par l'art & par les gens du Païs qui en ont tiré la craie, & qui eſt aſſez vaſte pour loger 20000 hommes: c'eſt un labirinthe, où il eſt difficile de ne pas s'égarer: elle eſt libre des vapeurs qui infeſtent la plupart des ſouter-

(*a*) N. 486.

terrains; la craie y eſt molle, & on y trouve des Ourſins, des Bélemnites, & d'autres Coquillages. L'air y eſt tempéré comme dans la cave de l'Obſervatoire, & le Thermomètre y eſt conſtamment au degré 52, qui eſt le milieu entre le plus grand chaud & le plus grand froid de ce Païs.

Mr. *Mounſey* (*a*), a envoyé à la Société ſa deſcription du Feu ſacré & perpétuel, que les *Guèbres* adorent dans le voiſinage de la Mer *Caſpienne*, à trois milles de la Mer même, & à vingt milles de *Bakou*. Le terrain y eſt rempli de rochers, mais couvert d'un peu de terre. Quand on écarte cette ſurface, & qu'on approche du feu des creux que l'on a faits, le feu s'y prend, & brule ſans s'éteindre, & ſans ſe conſumer. On ne peut l'empêcher de bruler, qu'en le couvrant de terre. Ce terrain brulant a deux milles (d'*Angleterre*) d'étendue, & on y trouve un Caravanſérai, où 12. Derviches *Indiens*, adorateurs du Feu, font leur demeure. Ce Bâtiment eſt vieux; il eſt rempli de fentes, où le feu prend, & ſuit la direction de la fente, dès qu'on en approche une chandelle. Il n'y a qu'à creuſer un trou dans la terre, & y placer ſa marmite pour faire ſa cuiſine; la Nature s'y paſſe du bois, & le feu y eſt aſſez violent pour faire de la chaux.

C'eſt à un demi-mille de-là que l'on trouve les ſources de Naphte blanche; le terroir y eſt plein de ſel, & la Naphte ſort de terre en cinq endroits dans le voiſinage d'un Lac ſalé. On s'en ſert dans la Médecine. La Naphte noire eſt plus

(*a*) N. 417.

plus éloignée du terrain qui brule, elle en eſt à 9 milles, & la plus grande quantité s'en trouve à *Balachan*, où il y a 50 ſources dont une ſeule fournit près de 5000 livres de Naphte par jour. On ſe ſert de cette huile au-lieu de bois à *Bakou*; mais ce qu'on y cuit, en conſerve l'odeur.

Mr. *David Erskine Baker* (*a*), (fils de Mr. *Baker* l'Académiſte) a trouvé dans un de ces trous, d'où l'on tire la craie dans le *Norfolk*, un Bélemnite, où des vermiſſeaux de mer, & des écailles d'huitres, ſe ſont trouvés attachées. L'analogie ſemble démontrer, que les Bélemnites ſont une production de la Mer, auſſi-bien que les coquilles qu'on y a trouvés collées.

ELEMENS.

Electricité.

Ce phénomène n'a pas perdu encore les agrémens de la nouveauté. On y découvre tous les jours de nouvelles propriétés, & on polit de plus en plus la théorie qui les explique. Mr. *Watſon* (*b*) a fait à différentes fois des expériences, pour s'aſſurer de la viteſſe avec laquelle la force électrique paſſe du globe, où elle a commencé à être excitée, le long d'une chaîne ou d'un fil d'archal. Il s'agiſſoit de ſavoir, ſi cette viteſſe admettoit quelque degré de ſucceſſion qu'on pût meſurer, comme on meſure le tems dans lequel le ſon parcourt ſa carrière. Mr. *Watſon* a mené la force électrique le long d'un fil d'archal à 8000 pies de diſtance dans une expérience, à 8382 dans une autre, à 10660 dans la troiſième, & à 12276 dans la quatrième. Cette diſtance n'a pas produit

(*a*) N. 490. (*b*) N. 485. & 489.

duit le moindre retardement, & l'Obſervateur placé au bout du fil d'archal a ſenti la ſecouſſe électrique exactement dans le même moment que le globe de verre avoit mis la matière électrique en marche. Le ſon auroit mis près de 12 ſecondes à parcourir les 12276 piés que la force électrique a parcourus dans un inſtant. Pour ces ſecouſſes, Mr. *Watſon* ſe ſert d'un flacon cylindrique, doublé d'argent en feuille.

Dans un autre Mémoire Mr. *Watſon* propoſe ſon ſyſtéme ſur la nature électrique. C'eſt une matière fluïde, élaſtique, dont tous les corps ſont remplis, à l'exception de ceux qu'on appelle électriques par eux-mêmes. Dès que la quantité de matière électrique eſt plus grande dans un corps que dans un autre, cette matière abandonne le corps où elle eſt plus denſe, & ſe porte vers celui où elle l'eſt le moins. Quand deux corps également remplis de matière électrique s'approchent l'un de l'autre, on ne voit aucune étincelle, mais elle paroît plus vive à proportion que la différence de ſa denſité eſt plus conſidérable dans les deux corps. La perſonne qui frotte le globe de verre, a moins de matière électrique, & celle qui poſe ſur des corps électriques par eux-mêmes, en a le plus; & cette différence cauſe un torrent de matière électrique, qui ſort de la ſeconde pour remplacer dans la première ce qui lui manque de cette matière. Mais il faudroit lire l'Original pour ſe mettre au fait des expériences ſur leſquelles Mr. *Watſon* appuye ſa théorie, ou bien il faudroit traduire ſon Mémoire. Un extrait ne ſuffit pas.

Mr.

Mr. l'Abbé *Nollet* (*a*) a donné dans une Lettre à Mr. le Préſident *Folkes* le précis de ſes expériences ſur les courans d'eau électriſés. Il a trouvé qu'un courant n'eſt ni accéléré ni retardé, quand le tuyau dont il ſort, a une ligne ou plus de diamètre: Que des tuyaux à-peine aſſez larges pour que le fil de l'eau ſe continue, accélèrent un peu le courant, & plus encore lorſque le tuyau eſt aſſez étroit pour que l'eau n'en ſorte que goute à goute: cette accélération eſt aſſez grande pour faire ſortir la liqueur d'un tuyau d'ailleurs trop étroit pour la laiſſer ſortir ſans l'aide du courant électrique.

Conſéquemment à ces principes Mr. *Nollet* a trouvé que l'électricité augmente la tranſpiration des Plantes & des Animaux, & l'évaporation des Liqueurs, dans quelques vaiſſeaux qu'ils ſe trouvent. Il a cru même s'appercevoir que la végétation de Graines en a été accélérée. L'effet a été ſi grand ſur de petits animaux, qu'un Pigeon a perdu 35 à 38 grains de plus pour une électriſation continue pendant 5 ou 6 heures, qu'il n'en auroit perdu ſans cette opération. Pour les Hommes, la différence eſt allée à pluſieurs onces dans 5 heures de tems.

Ce qui paroît plus ſingulier, c'eſt que la tranſpiration eſt augmentée, quand la perſonne approche ſeulement des corps électriques un peu volumineux. Mr. *Nollet* ſe perſuade que cette nouvelle méthode d'augmenter la tranſpiration, pourra n'être pas inutile aux Médecins. On n'en eſt point échauffé, & on ſe trouve uniquement un peu las, avec un appétit extraordinaire.

(*a*) N. 416.

dinaire. On peut même augmenter la transpiration d'une partie du corps, ſans augmenter la tranſpiration générale; & la perte de poids qui ſe fait alors, par une épaule par exemple, eſt auſſi grande, que celle qui ſe feroit par toute la ſurface du corps.

Mr. *Ellicot* (*a*) a travaillé ſur la même matière. Il explique les attractions & les repulſions par des exhalaiſons (*effluvia*) qui ſortent des corps électriſés, & qui ſe repouſſent les unes les autres; au-lieu qu'elles ſont attirées par preſque tous les autres corps, & par l'eau même, comme il paroît par une pluye d'eau qui ſort goute à goute d'un tuyau étroit, & qui devient un filet quand le tuyau eſt électriſé, comme ce filet redevient une pluye à goutes ſéparées, dès que l'électricité eſt ſuprimée. Les exhalaiſons électriques, dont l'eau eſt alors remplie, ſe manifeſtent par le brillant lumineux de l'eau électriſée, & par la force répulſive qui paroît entre ſes goutes. D'autres expériences ont mené Mr. *Ellicot* aux mêmes principes que nous venons de dire.

Mr. *Robert Roche* (*b*) a vu la laine d'un drap groſſier (*fuſtian*) prendre feu ſur le corps d'un malade qu'il avoit fait électriſer, & bruler avec une flamme longue de ſix pouces. Ce phénomène eſt plus ſurprenant encore que celui de la poudre à canon, dont la fumée s'allume à l'étincelle électrique.

La flanelle eſt fort ſujette à produire des étincelles, ſans qu'on y excite d'électricité; elle

(*a*) N. 486. (*b*) N. 487.

le ſe raproche du poil des chats, & des cheveux de pluſieurs perſonnes, dont on a vu ſortir des exhalaiſons lumineuſes (*a*).

Mr. *Hales* (*b*) a remarqué que les étincelles électriques du fer ſont d'une blancheur argentée; celles de l'airain, vertes; & celles qui ſortent d'un œuf, jaunâtres. Cela prouve que l'élément électrique qui ſort d'un corps, ſe charge de quelques parties qui lui ſont propres.

Mr. *Winkler* (*c*) rapporte ſes expériences ſur la force avec laquelle la matière électrique ouvre les pores du verre, & procuré un paſſage aux exhalaiſons odoriférantes. Le baume enfermé dans un tuyau électriſé, remplit de ſon odeur des chambres entières, & Mrs. *Bruni*, *Veratti*, & *Bianchi*, ont cru voir que la faculté purgative d'un remède a paſſé à-travers le verre dans le corps d'un homme électriſé, & qu'il y a produit ſon effet ordinaire. Comme Mrs. *Nollet*, *Watſon* & *Boſe* deſavouent ce fait, il faudra attendre que des expériences réitérées en décident. La chaleur, analogue à l'électricité, ne fait rien de pareil, & c'eſt un préjugé contre l'expérience de Mr. *Winkler*.

TABLE des POIDS SPECIFIQUES.

Ce Mémoire eſt des plus utiles: il eſt dû à Mr. *Richard Davies* (*d*), qui y a réuni toutes les expériences qu'on a faites pour découvrir les poids ſpécifiques d'une grande partie des corps. Il commence par donner l'hiſtoire des Phyſiciens qui y ont travaillé, & il finit par d'excellentes tables où leurs expériences ſe trouvent

(*a*) N. 488. (*b*) N. 488. (*c*) N. 486. (*d*) N. 488.

vent rangées ſous les noms des matières L'Or le plus peſant, par exemple, eſt celui que Mr. *Ward* a trouvé égal à 19640 parties, dont 1000 expriment le poids d'une quantité égale d'eau. Le Mercure le plus peſant eſt celui que Mr. *Freind* a trouvé égal à 14117 des mêmes parties. Le Plomb le plus peſant monte à 11,886 de ces parties, l'Argent à 11,091, le Cuivre à 9,127, le Fer à 8,986, l'Acier à 7,852, & l'Etain à 7,617. Dans la table des demi-métaux le Bismuth le plus peſant a été de 9,859 parties, le Cinnabre de 8,020, le Régule d'antimoine de 7,500, l'Aimant de 4,930, le Lazuli de 3,054. Dans la table des Pierres le Grenat de *Bohême* a peſé 4,360, le Diamant jaune 3,666, le Criſtal 2,724, le Sélénite 2,322, l'Agathe 3,598, la Turquoiſe de vieille roche 2,908, le Corail 2,894, le Caillou 2,623, le Bois pétrifié 2,341. Il n'eſt guère poſſible de tranſcrire toutes ces tables, qui ſont au nombre de onze, & qui ſe terminent par l'Air, évalué à 0,00118.

ASTRONOMIE.

Il y a beaucoup d'obſervations de cette claſſe dans ce volume. Les plus importantes ſe trouvent dans un Mémoire de Mr. *Jaques Bradley* (*a*), qui y donne le précis des changemens de poſition qu'il a découverts dans quelques Etoiles fixes, avec l'aſſiſtance & ſous les généreux auſpices de Mylord *Macclesfield*. Il en parle avec beaucoup de candeur & de retenue, & il détaille les moyens dont il s'eſt ſervi pour s'aſſurer que ces changemens ſont réels, & ne dépendent pas d'une variation dans les inſtrumens.

(*a*) N. 485.

ſtrumens. Ses obſervations ont été extrêmement répétées. Il en a fait 250 ſur l'Etoile β du Dragon, & 300 ſur γ, & ainſi à proportion ſur pluſieurs autres ; & il s'eſt entièrement aſſuré, que pluſieurs de ces Etoiles changent de ſituation, & à l'égard du Pole, & entre elles. Il eſt difficile d'en dire davantage dans un Journal populaire, qui doit être à portée de tout le monde.

Mr. *Hodgſon* (*a*) a fourni un catalogue des immerſions & des émerſions des Satellites de Jupiter pour l'année 1750 ; Mr. *Bévis* des obſervations ſur la grande Eclipſe de 1748 (*b*) ; Mr. *Griſchow* le fils ſur la même, & ſur deux Paraſélènes (*c*) ; & le P. *Bonaventure Suarez* ſur pluſieurs Eclipſes de Soleil & de Lune obſervées dans le *Paragay* (*d*).

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES.

Mr. *Lining* (*e*) a communiqué à la Société Royale d'excellentes obſervations, qu'il a faites à la *Caroline*. Cette Province eſt ſujette à des révolutions fort violentes du froid & du chaud. On a vu tomber le Thermomètre dans un ſeul jour 35 degrés au-deſſus de ſa hauteur précédente. Les augmentations de la chaleur n'y ſont pas ſi rapides ; on n'a vu monter le Thermomètre, dans le même eſpace de tems, que de 24 degrés. La chaleur ordinaire de l'Eté fait monter la meſure d'un Thermomètre placé à l'ombre à 90, à 93, & même à 98 degrés ; elle eſt plus forte par conſéquent qu'en *Europe*, & plus forte auſſi que la chaleur modérée du ſang humain. Pour le froid le plus fort, il n'a jamais été

(*a*) N. 487. (*b*) N 489. (*c*) N. 489.
(*d*) N. 490. (*e*) N. 487.

été que de 15°. Le milieu (ou la chaleur tempérée de la *Caroline*) eſt de 66°, au-lieu qu'il n'eſt que de 48 en *Angleterre*. Le mercure du Thermomètre enſéveli dans du ſable eſt monté juſqu'à 108, & à 126, quand on l'a expoſé aux rayons du Soleil: nouvelle preuve qu'on vit fort bien dans un air plus chaud que le ſang humain. La hauteur moyenne du Baromètre eſt de 30,09, & ſa variation en tout de 1,22. Des tables exactes expriment dans un plus grand détail la conſtitution de l'air.

EFFETS de la FOUDRE.

Elle tomba à *Streetham* (*a*) ſur la maiſon de Mr. *Howard*. Ses effets furent aſſez ſinguliers. Elle força une barre de fer, la plia, en fondit une partie juſqu'à la faire couler, & fit un rouleau d'une lame de plomb. Un garçon qui ſe trouva dans la cuiſine, vit le feu voler autour de lui, & des étincelles ſemblables à celles d'un charbon enflammé pétiller dans l'air. Des carreaux de vitre en furent fondus en partie. Dans une autre maiſon la foudre frappa une ſervante, découvrit la dorure d'un cadre qui avoit été couverte de couleur, & laiſſa la dorure entière.

ANATOMIE & MEDECINE.

Mr. *Drake*, le Chirurgien (*b*), a vu une femme qu'une chute empêcha d'accoucher. Il lui reſta un poids continuel au côté droit, qui ne l'empêcha pas de devenir groſſe une ſeconde fois, & d'accoucher à terme. Mais un abſcès ſe forma peu à peu dans ſes couches, & occupa la région ombilicale. On y appliqua des fomentations, qui en procurèrent l'ouverture: il en

(*a*) N. 488. (*b*) N. 485.

en coula des matières fétides pendant quelques mois, les alimens sortirent de la playe, avec un squelette entier d'un fœtus agroupi dans une masse. L'ulcère se ferma alors, & la femme se porte bien actuellement.

Mr. *Mounsey* (*a*), que nous avons déjà nommé deux fois, a vu une opération césarienne faite avec succès sur une femme, qui pendant 13 ans avoit porté un fœtus dans ses flancs, & suivant toutes les apparences dans une de ses trompes. Son ventre s'étoit ouvert sous le nombril, & il en étoit sorti de petits os, mais il fallut faire de grandes incisions pour en tirer le crane, & le reste du corps. Elle guérit fort bien, & cet évènement auroit fait plaisir au savant *Rousset*.

Mr. *Axford*, âgé de 28 ans, perdit subitement à la promenade l'usage de la parole (*b*). Une chute de cheval, qu'il fit quatre ans après, lui rendit la voix; troublé par des songes, dans un profond sommeil il voulut crier, & cria effectivement, après cela il se servit parfaitement bien de sa langue.

Mr. *Mortimer* rapporte que Mr. *Wharton*, Chapelain de l'Archevêque de *Sancroff*, avoit eu dès sa naissance deux langues, l'une au-dessus de l'autre (*c*).

Mr. *Alexandre Wills* (*d*), Chirurgien-Accoucheur de *Kingsbridge*, a vu une monstruosité fort particulière. Une fille, dont la femme d'un Païsan accoucha en 1746, vint au monde avec un sac attaché à ses fesses, qui alloit jusqu'aux

(*a*) N. 486. (*b*) N. 486.
(*c*) N. 486. (*d*) N. 487.

qu'aux parties génitales mêmes. Ce ſac reſſembloit à un eſtomac de mouton, & on y trouva des reſtes fort reconnoiſſables d'un fœtus, qui devoit s'être fourré ſous la peau de la petite fille, pendant qu'elle étoit dans le ventre de ſa mère.

Dans un extrait du baptiſtère de *Bridge-Town*, Capitale de la *Barbade*, on voit que le nombre des mâles y eſt, comme en *Europe*, preſque toujours ſupérieur à celui des femelles, & que les morts y vont au double des naiſſances (*a*). On a toujours regardé cette Ville comme malſaine.

Une pauvre Veuve (*b*) bleſſée à la cornée d'un coup de fourche fort conſidérable, guérit après des remèdes purgatifs réitérés & des collires rafraîchiſſans. Elle voit aſſez bien, l'uvée eſt encore diviſée, mais elle a recouvré ſon mouvement, & la cornée ſa tranſparence.

Mr. *le Cat* (*c*) a fourni le deſſein d'un Monſtre. C'étoient deux Veaux, collés enſemble par la poitrine & par le ventre. Les deux veines ombilicales étoient jointes par un canal de communication, & le conduit artériel étoit le véritable tronc de l'une des aortes, étant plus grand que l'arcade qui avoit produit à l'ordinaire les carotides & les ſouclavières.

Mr. *Doddridge* (*d*), célèbre Théologien, décrit avec beaucoup de brieveté un Agneau, dont le cœur, l'œſophage, & la trachée étoient doubles, & qui avoit un pié ſurnuméraire. Il parle dans le même Mémoire d'un Bélier, qui de ſon lait a nourri un agneau. Mr.

(*a*) N. 427. (*b*) N. 428. (*c*) 429.
(*d*) N. 429.

Mr. *Parſons* (*a*) donne une deſcription plus détaillée de deux Filles, jointes par la poitrine & par le bas-ventre. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt une artère, qui faiſoit une communication très-ample entre les deux aortes. Les deux inteſtins étoient joints par le jéjunum, & ſe ſéparoient de nouveau pour former deux rectums. Ce monſtre donne occaſion à Mr. *Parſons* de faire des réflexions ſur la génération des Monſtres en général. Il s'y déclare pour le Syſtême des Oeufs & de la rencontre de deux œufs, dont il ſe fait un fœtus demi-double.

Mr. *Haſſel* (*b*) a vu un Laboureur guérir d'une playe conſidérable. Un morceau de bois, large d'un pouce & long de deux pouces & demi, étoit entré dans l'orbite, & on avoit eu beaucoup de peine à l'en tirer. Cette deſcription eſt fort courte, & Mr. *Hill* s'en eſt diverti dans ſa Critique.

PRODUCTIONS de l'ART. THERMOMETRE.

Mr. *Johnſon* (*c*) a donné la deſcription d'un Thermomètre de bronze, de l'invention de Mr. *Frotheringham*; & Mr. *Mortimer* nous aprend dans une apoſtille, qu'il a fait faire dès 1735 un Thermomètre dans le même goût, ayant découvert que le ſimple changement de l'atmoſphère, devenue plus chaude, a changé ſenſiblement la longueur d'une barre d'airain longue de trois piés.

Mr. *Th. Simpſon* (*d*) a conſidéré le mouvement des corps projettés ſur la ſurface de la Terre, & a donné un Mémoire (*e*) ſur les intégraux

(*a*) N. 489. (*b*) N. 489. (*c*) N. 485.
(*d*) N. 486. (*e*) N. 487.

tégraux des Multinômes, & les Séries affectées des ſignes des racines, qui ne convergent qu'après le ſecond terme. Mais ces Mémoires ne ſont pas ſuſceptibles d'extrait.

Mr. *Hales* (*a*) propoſe dans les incendies de couvrir de terre les planchers des maiſons voiſines de celles qui brulent. Vingt-ſept hommes couvriroient bien vite une maiſon.

Mr. *de Buffon* (*b*) dit en trois mots, que par le moyen d'un Miroir de ſix piés en quarré il eſt venu à bout de fondre de l'étain à 150 piés de diſtance, & d'argent à 50, & qu'il a mis le feu à du bois éloigné de 200 piés.

Je n'ai pas cru devoir parler des projets ſur une nouvelle manière d'abréger l'écriture, qui ſont répandus dans ce volume.

ANTIQUITE'S.

Mr. *Birch* (*c*), célèbre Hiſtorien & Antiquaire, a découvert près de *Stanhope*, dans l'Evêché de *Durham*, une Inſcription *Romaine*, dont le ſens, completé par ſes ſoins, eſt tel que nous l'avons copié.

SYLVANO INVICTO SACRUM C. TEIUS VETURIUS MICIANUS PRÆF. ALÆ SEBOSIANÆ, OB APRUM EXIMIÆ FORMÆ CAPTUM, QUEM MULTI ANTECESSORES EIUS PRÆDARI NON POTUERUNT V. S. L. P.

On voit par-là que dès le tems des *Romains* il y a eu des gens dans la *Grande-Bretagne*, qui ſe ſont fait valoir par leur habileté dans l'Art de la chaſſe.

Mr.

(*a*) N. 487. (*b*) N. 489. (*c*) N. 486.

Mr. *Jean Ward* (*a*) a donné un Mémoire ſur ce que les *Romains* ont appellé *teſſera*. Celle qu'il a vu, étoit d'airain, de figure quarrée, & ſon inſcription étoit *Tes Dei Mar. Sediarum.* Elle étoit de la claſſe des *teſſeræ ſacræ*, & le terme de *Sediarum* ſignifie apparemment le nom d'une Ville inconnue, qui s'appelloit *Sediæ.*

Mr. *Stukeley* (*b*) donne le deſſein d'une Châſſe de bois de chêne, où l'on a gravé le martyre de l'Abbé *Théodore*, tué à l'Autel même par les *Danois* en 870.

Mr. *Ward* (*c*) a donné le plan de la Ville de *Silcheſter* dans le Comté de *Hamptshire*, dont il a tracé les rues ſur les expériences que Mr. *Stair* a faites, prenant pour des maiſons les endroits où l'on a trouvé le plus de ruines en creuſant la terre ; & celles où le blé, dont le plan de la Ville eſt tout couvert, vient le plus mal. Il y a découvert un Amphithéatre, des Inſcriptions & des Médailles.

J'omets l'Inſcription trouvée à *Bath*, que donne Mr. *Stukeley* (*d*), quelques obſervations ſur la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée (*e*), la deſcription d'un Nautile (*f*), celle d'un Tremblement de terre (*g*) arrivé à *Taunton*, & une eſpèce de badinage philoſophique ſur l'application des idées de la quantité & des proportions au mérite & à la vertu (*h*).

(*a*) N. 487. (*b*) N. 489. (*c*) N. 490.
(*d*) N. 488. (*e*) N. 487. (*f*) N. 487.
(*g*) N. 488. (*h*) N. 489.

A R-

ARTICLE VIII.

HISTOIRE *des* REVOLUTIONS *de l'*EMPIRE *des* ARABES, par Mr. l'Abbé *de* MARIGNY. Deux Tomes 8. *Paris* 1750.

ON ſouhaitoit depuis longtems une hiſtoire ſuivie & détaillée, qui embraſſât toutes ces grandes révolutions, & qui les mît dans un ordre chronologique. Voici ce plan exécuté, & même d'une manière qui doit faire honneur à l'Auteur. L'Ouvrage entier eſt proprement une Hiſtoire générale de toutes les Monarchies, fondées ſur les débris de l'Empire des Khalifes, en *Aſie* & en *Afrique* (*a*). Elle embraſſe plus de mille ſiècles, & elle eſt conduite juſqu'à la fin du XVII. Il n'en paroît aujourd'hui que deux Volumes, qui contiennent les 18 premières Dinaſties, depuis l'an 205 de l'*Hégire* ou 818 de *Jéſus-Chriſt*, juſqu'à l'an de l'*Hégire* 783 & de *Jéſus-Chriſt* 1381. Ces premiers Volumes ſeront ſuivis de pluſieurs autres qu'on donnera deux à deux, parce qu'on a diſtribué les matières de façon que les ſujets ſont entièrement détachés les uns des autres.

Sous le règne de *Louis* XIV. l'*Europe* éclairée avoit vu les *Golius*, les *Pocoks*, les d'*Her-*

(*a*) La Vie de *Mahomet*, celle de ſes Succeſſeurs électifs & héréditaires, ſont détaillées dans l'*Hiſtoire générale* que l'Auteur a donnée au Public de leurs *Dinaſties des Ommiades & des Abbaſſides*; & cette Hiſtoire fait par conſéquent partie de l'Ouvrage que nous annonçons, puiſqu'il n'en eſt que la continuation.

d'*Herbelots*, les *Renaudots*, les *Erpenius*, les *Okley*, inſtruits dans les Langues Orientales, nous donner quelques morceaux d'Hiſtoire de pluſieurs Auteurs Arabes. La Bibliothèque Royale en France, les Univerſités de Leyde, d'Oxfort & de Cambridge, étoient déjà enrichies de quantité de Manuſcrits Arabes. Mr. *Okley* eſt le dernier qui nous ait fait part des Ecrits d'*Alvakedi*, Auteur Arabe, qui s'eſt le plus étendu dans l'Hiſtoire des quatre premiers Khalifes électifs depuis *Mahomet*, & qui avoit pouſſé celle des Ommiades, Khalifes héréditaires, juſqu'aux derniers Princes de cette Dinaſtie.

Mr *de Marigny* a inſéré dans ſon Ouvrage une Diſſertation de Mr. *Otter*, lue à l'Académie des Sciences, ſur la conquête de l'Afrique & de l'Eſpagne par les Arabes. Cet Auteur étant mort en 1747, n'a pu exécuter le projet qu'il avoit formé de nous donner *Novairi*, l'Hiſtorien de ces conquêtes le plus étendu & le plus eſtimé par les Orientaux. Mr. *Otter* avoit été apprendre l'Arabe à Iſpahan, & à ſon retour il fut Profeſſeur de cette Langue au Collège Royal, & employé à la Bibliothèque Royale pour les Manuſcrits Arabes.

Les dates de l'Hiſtoire de Mr. *de Marigny* ſont marquées conjointement des années de l'*Hégire* ou Retraite de *Mahomet* à Médine, & des années correſpondantes à cette Ere Mahométane, ſelon l'Ere de *Jéſus-Chriſt*. Il a pris cette correſpondance des Tables d'*Aboulfarage*, qui a fait ces calculs ſelon l'uſage des Mahométans, dont les années ſont lunaires, ce qui les rend chaque année plus courtes de onze jours que notre année ſolaire. Nous

Nous n'entamerons point le Corps de l'Ouvrage de notre Hiſtorien, la vie du grand nombre de Sultans qu'il contient, demande des détails où nous ne ſaurions entrer, ſans trop nous écarter des bornes preſcrites par les loix de ce Journal. Une idée générale de l'Ouvrage ſuffira pour le faire connoître au Lecteur, & nous la puiſerons, cette idée, dans le Diſcours préliminaire qui roule ſur l'Hiſtoire de l'Aſie, & que l'Auteur a placé à la tête du premier Volume.

L'Aſie a de grands avantages ſur les autres parties de l'ancien Continent. C'eſt le berceau du Genre-humain. Il n'eſt pas douteux que les premiers Patriarches, nés de la Famille de *Noé*, n'y ayent établi leurs premières habitations au ſortir de l'Arche, & que ce ne ſoit par leurs Deſcendans que la Terre entière ait été repeuplée par leur diſperſion, après que Dieu eut renverſé leurs téméraires projets, par la confuſion des Langues. C'eſt dans un Canton de l'Aſie que Dieu fixa la Poſtérité d'*Abraham*, & c'eſt dans l'héritage de cette même Poſtérité qu'ont été opérés par le Meſſie les Myſtères ineffables de notre Rédemption.

Mais ces avantages doivent être aujourd'hui comptés pour rien; & ſi, dans les tems d'ignorance, & lorſque la Superſtition étoit ſur le trône, on n'eût reconnu à ce païs d'autres prérogatives que celles qu'il avoit par lui-même, on n'auroit pas eu la ſainte folie d'entreprendre ces fatales Croiſades, qui ont dépeuplé l'Europe, & fait commettre aux Chrétiens la plus grande des injuſtices, en envahiſſant une Terre ſur laquelle ils n'avoient aucun droit. Un

Un avantage plus réel qu'a l'Aſie, c'eſt celui de produire dans ſon ſein l'or, l'argent, les pierres précieuſes & la ſoie, dont le commerce fait aujourd'hui une partie des richeſſes des Européens. C'eſt des Aſiatiques que nous tenons le ſecret d'élever ces merveilleux inſectes, dont le ſuc travaillé par l'art, ſert à la teinture de nos plus riches vêtemens. Nous devons aux Phéniciens l'invention de l'Ecriture, & l'art de la Navigation. L'Aſtronomie eſt le fruit de l'étude & de l'application des Caldéens à obſerver le cours invariable des Globes céleſtes, qui éclairent ſucceſſivement la Terre.

La vie champêtre des Arabes n'avoit rien d'oiſif. Ils contemploient également les beautés des Cieux & de la Terre. Obſervateurs des Aſtres comme les Caldéens, ils furent auſſi les inventeurs de la ſcience des Calculs, & des Figures qu'on appelle les Chifres Arabes. Leur génie vif, ſubtil, leur loiſir, leur vie frugale, *les portoient* à faire des recherches qui les conduiſoient à des connoiſſances toujours utiles, comme à la Chimie, à la Botanique, à la Poëſie.

Les Peuples Aſiatiques ſont les premiers qui ont formé des Sociétés, & par une ſuite néceſſaire ils ont été les premiers policés, & les premiers éclairés dans les Arts & les Sciences. Les fameuſes Villes de Ninive, de Babylone, d'Ecbatane, nous ont laiſſé des monumens inconteſtables de la puiſſance de leurs Monarques, & de la magnificence de leurs ouvrages.

Mais ce qui rend l'Aſie, ſelon notre Auteur, encore plus eſtimable, & qui l'élève au-deſſus des autres Nations de l'Europe & de l'Afrique, eſt

eſt qu'elle n'a jamais connu le Polythéiſme que dans ſes extrémités, c'eſt-à-dire, dans l'Aſie Mineure & la Syrie. Il ſemble que les hommes, en s'éloignant de leur berceau, s'éloignèrent auſſi du centre de la Religion que *Noé* avoit prêchée à ſa Famille.

Si l'on remonte aux ſiècles les plus reculés, on trouve au centre de l'Aſie la Religion des Bèbres, ou Adorateurs du Feu, c'eſt-à-dire, du Soleil. Ils le regardoient comme le Tabernacle de la Divinité : ils ne lui conſacroient aucun Temple. Son immenſité, ſa puiſſance, rempliſſent tout l'Univers, diſoient-ils, & c'eſt la Terre & l'Univers entier qui eſt ſon unique Temple digne de ſa Majeſté. Ce Dieu Créateur ſe rend viſible à tous les habitans de la Terre, par la création du Soleil : c'eſt-là qu'habite l'Ame viſible du Monde, qui vivifie, qui produit, qui meurit tout ce que la Terre enferme dans ſon ſein pour la nourriture des hommes & des animaux, & pour la magnificence de ſa parure.

Cette partie du Monde habitable, le berceau de toutes les Colonies qui ont peuplé les autres, a cependant été très-peu connue par les Européens leurs voiſins. Les Livres Saints nous apprennent quelque choſe des anciens Rois d'Aſſyrie, de Babylone, des Perſes-Mèdes, qui ne nous ſont connus que parce que Dieu avoit choiſi quelques-uns de ces Souverains pour châtier le Peuple Juif par la captivité des Rois de Juda, ou par l'extinction du Royaume d'Iſraël. Les Ecrits des Grecs ſont plus étendus ſur la Monarchie des Perſes-Mèdes.

Quel-

Quelques Rois de cette Dinaſtie ont eu de longues guerres contre les Athéniens, dont le païs fut déſolé par *Xerxès*. *Alexandre* le Grand & les Républiques de la Grèce vengèrent les injures qu'ils avoient reçues par divers Rois de Perſe, dont ils renverſèrent l'Empire. La poſtérité de ce Prince ne jouit pas de ſes conquêtes: ſes deux fils tués fort jeunes, livrèrent cette vaſte Monarchie aux Macédoniens. Quatre de ſes plus illuſtres Capitaines la partagèrent: deux perdirent la vie & le trône dans les guerres ſanglantes que cauſa leur ambition. Toute la Haute-Aſie ſe vit ſoumiſe au pouvoir de *Séleucus* après leur mort. L'Egypte, la plus belle Province de l'Afrique, fut le partage de Ptolomée, fondateur de la célèbre Dinaſtie des Lagides.

En parcourant les grandes révolutions de la Haute-Aſie on voit s'élever contre les premiers Rois Séleucides une Monarchie qui les en chaſſa. C'eſt celle des Arſacides, autrement des Parthes, ſi connue par les Orodes, les Pacores, Rois célèbres par leurs victoires ſur les Séleucides & les Romains. Ils enlevèrent aux premiers la Syrie, Palmirène, la Judée, la Méſopotamie; & ils défirent les derniers ſous leur Général *Craſſus*, qui y périt avec toutes ſes Troupes. L'an 195 avant J. C. les Séleucides, ſous *Antiochus* le Grand, perdirent l'Aſie Mineure, qui leur fut enlevée par *Lucius Scipion*, frère de l'Afriquain.

Preſque dans le même tems une révolte ſubite renverſa dans la Grande Aſie le trône des Parthes. *Artaban* II. perdit la vie & le trône par *Artaxare*, fondateur de la Monarchie des Ar-

Artaxercides ou Perſes, appellés Seconds, depuis celle des Perſes-Mèdes ſous *Cyrus*, parce que ces nouveaux Souverains fondèrent leur Empire dans la Perſe, auquel ils ajoûtèrent les débris de celui des Parthes. Sous les Empereurs Grecs de Conſtantinople, on les voit en-decà de l'Euphrate leur enlever la Méſopotamie, l'Arménie, la Syrie, la Judée, par les rapides victoires de leurs fameux Rois, les *Sapors*, les *Coſroès*, les *Varanes*, &c.

Le plus implacable ennemi des Romains après *Annibal*, le fameux Roi de Pont, *Mithridate*, les chaſſa preſque de toute l'Aſie. Une guerre de 30 ans ſuffit à peine pour le dompter: *Sylla*, *Luculle*, *Pompée*, lui enlevèrent ſes Etats, & Tygrane, Roi d'Arménie & ſon Allié, perdit ſon Royaume. Les Romains s'étendirent ſans obſtacles dans tous les Etats des Séleucides. Cependant les Parthes, vainqueurs de *Craſſus*, oſèrent s'oppoſer à leurs conquêtes, & ce ne fut que ſous les Empereurs que les Romains pénétrèrent dans la Haute ou Grande Aſie, juſqu'aux bords de l'Euphrate, au-delà duquel les Perſes Seconds s'étoient ſolidement établis.

Après la diviſion de l'Empire Romain, & le partage qu'en fit *Théodoſe* à ſes fils, *Honorius* & *Arcadius*, on vit la décadence entière de celui d'Occident ſous ce premier, parmi les Nations barbares, qui y fondèrent pluſieurs Monarchies. *Arcadius* poſſéda l'Empire d'Orient, & établit ſa réſidence à Conſtantinople. *Théodoſe* II. ſon fils, n'ayant point laiſſé d'enfans, ſon trône fut poſſédé par divers Princes élec-

tifs de différentes Familles Grecques, ce qui fit donner à ces Souverains le titre d'Empereurs d'Orient, par ſa ſituation, ou d'Empereurs Grecs, à cauſe de la Nation en général. L'Aſie Mineure étoit de leur partage à l'Orient juſques vers l'Euphrate, ainſi que les deux Syries, & l'Egypte vers le Sud. Au-delà de ce fleuve étoient les Perſes Seconds, ſur leſquels l'Empereur *Héraclius* remporta pluſieurs victoires conſidérables.

Les deux Syries & l'Aſie Mineure n'étoient plus alors qu'un vaſte païs, qui offroit par-tout les traces affreuſes du fer & du feu, par les armes des Grecs & des Perſes. Toutes ces belles Provinces étoient encore plus déſolées par les Schiſmes & les Héréſies de l'Egliſe Grecque. Les Trithéïtes, les Jacobites, les Eutichiens, les Melchites, &c. défiguroient la Religion Chrétienne par ſa doctrine, la deshonoroient par leurs mœurs, & fomentoient entre *les différens* Partis une haine implacable. Les plus forts perſécutoient les plus foibles. Les Patriarchats d'Alexandrie, de Jéruſalem, d'Antioche, les Archevêchés, les Evêchés, étoient poſſédés par des Intrus, au gré des Partis dominans.

Telle étoit la face de l'Aſie Mineure, lorſqu'il s'éleva dans l'Arabie un terrible orage, qui eſt l'époque la plus mémorable de ces ſiècles reculés. Cette grande Preſqu'île, compriſe dans l'Aſie par les Géographes, n'étoit juſqu'alors connue que par diverſes Tribus. Trois ou quatre Souverains y régnoient ſur des Sujets fort pauvres, par la ſtérilité, la ſéchereſſe d'un terroir aride, ſur-tout celui qu'on appelle l'A-

l'Arabie Déſerte. Les Peuples les plus voiſins de la Syrie Damaſcène, vivans de rapines, ſans Loix, ſans Souverains, étoient connus pour des Voleurs & des Brigands publics, ſous les noms de Sarraſins ou d'Agaréniens. Les Nomades, leurs voiſins vers l'Eſt, menoient une vie champêtre, occupés du ſoin de garder leurs Troupeaux. Les Yémamites, les Hémiarites, &c. habitoient l'intérieur de l'Arabie, les uns vers les bords du Golphe Perſique, & les autres ſur ceux de la Mer Rouge.

Ce fut-là que ſe forma ce funeſte orage qui devoit s'étendre ſur les trois parties du Monde connu. Dans les premières années du VII. Siècle parut à la Mecque, ville d'Arabie, un homme qui n'avoit rien de fort diſtingué par la naiſſance, ni par les dons extérieurs de la Nature; ſans aucuns biens de fortune, réduit pour ſubſiſter à conduire les Chameaux des Caravanes des Négocians Arabes; ne ſachant ni lire ni écrire; n'ayant reçu aucune ſorte d'éducation par l'indigence de ſes parens; devenu riche en épouſant la veuve de ſon Maître, qui étoit Négociant.

A ces traits on reconnoît ſans peine l'illuſtre *Mahomet*, qui parvint bientôt à la réputation d'un grand Prophète, d'un Légiſlateur, & enfin au titre de Fondateur d'un Empire qui comprenoit la plus grande partie du Monde. Voyant trop de contradiction dans la Doctrine des Juifs & des Chrétiens, il médita une nouvelle Religion, beaucoup plus ſimple, & en apparence beaucoup plus raiſonnable. Le Déiſme, ſi fort en vogue aujourd'hui, en fut le point fonda-

mental. L'adoration de l'Etre Suprême, l'amour qu'on lui doit, celui du Prochain, du pardon des injures, de l'aumône, de la juſtice, en étoient les grands préceptes obligatoires, ordonnés par la Loi de *Moïſe*, & dictés par la Loi Naturelle, pour le bonheur des Sociétés humaines. Le Culte Divin étoit ſans Sacrificateurs, ſans Victimes. La Prière du ſoir & du matin, précédée par quelques ablutions, bornoit tous les devoirs du Culte journalier de ſa Religion.

Les premiers Diſciples de ce nouveau Docteur furent autant de martyrs. Ils le ſuivirent à Médine, où il fut obligé de ſe ſauver. On employa inutilement la force contre cette troupe de Fanatiques. Leur Patriarche à leur tête, ils remportèrent pluſieurs victoires ſur les Tribus qui étoient oppoſées à leur doctrine. Les Arabes ne tardèrent pas à ſe ranger ſous ſes étendarts; tout fut ſéduit & entraîné.

Mahomet ayant pris le titre de *Chef des Muſulmans*, ou *Vrais Fidèles*, entra avec ſes Diſciples armés dans la Syrie, battit les Troupes de l'Empereur qui s'oppoſoient à ſon paſſage, & envahit leurs Provinces avec autant de rapidité que de ſuccès. Il propoſa aux Syriens de ſe rendre Muſulmans ou Tributaires; & pluſieurs d'entre eux ſe rangèrent ſous ſes étendarts. Ayant laiſſé le ſoin & la conduite de ſes Armées à ſes partiſans les plus diſtingués, il retourna en Arabie, où il s'appliqua au gouvernement politique de ſa nouvelle Monarchie & de ſa Religion. Là il dicta à des Sécretaires ſon Alcoran, Livre rempli de contes, d'abſurdités puériles,

puériles, mais où l'on trouve cependant plusieurs préceptes d'une saine Morale. Cet habile & ambitieux Imposteur mourut, après avoir uni en sa seule personne les Droits de la Souveraineté, de la Magistrature, & de la Religion.

Les Successeurs de *Mahomet* furent électifs sous le titre de *Khalifes*, c'est-à-dire, Commandans des vrais Fidèles, ou de celui d'*Emir-al-Moumenin*. Ils jouirent comme lui de la Puissance temporelle & spirituelle. Sous le deuxième Khalife cette Monarchie naissante détruisit celle des Perses, par la seule victoire que les Arabes remportèrent à Cadesiah sur *Isdigerde*, second du nom, qui perdit le trône & la vie, & fut le dernier de la Dinastie des Perses Seconds, appellés Artaxercides. Toute la Syrie fut soumise aux Musulmans. La prise de Jérusalem & d'Alexandrie leur livrèrent la conquête entière de la Judée & de l'Egypte.

Après la mort d'*Ali*, le dernier des cinq Khalifes électifs, cet Etat devint héréditaire, & la Famille des Ommiades se plaça sur le trône. Sous le treizième Prince de cette première Dinastie, l'Etat fut agité d'une violente secousse. Les Abbassides, issus de la famille du Prophète, voulurent rentrer dans leurs droits de prochains héritiers. Le sort des armes décida en leur faveur. Les Ommiades furent exterminés, & leur Race éteinte, à un seul près, qui se cacha en Afrique, & qui y fonda ensuite en Espagne une Dinastie de Khalifes Schismatiques.

La durée du Khalifat dans toute sa splendeur, & dans l'exercice de la double Puissance, fut bornée au second siècle de la Dinastie des Ab-

baſſides. Après ce haut point de grandeur temporelle, l'ambition, la révolte des Gouverneurs de Provinces, la foibleſſe & l'incapacité des Khalifes, l'autorité abſolue des Miniſtres, tout ſembla contribuer à la chute de ce vaſte Empire. Les Uſurpateurs s'établirent ſolidement tant par leurs propres forces, que par les alliances qu'ils firent avec les voiſins, dont ils ſuivoient l'exemple.

Toutes ces Monarchies démembrées de celle des Khalifes, ne ſont pas également intéreſſantes. Les unes n'offrent qu'une ſuite de noms, ſans évènemens hiſtoriques qui puiſſent inſtruire ou amuſer. L'Empire fut partagé ſucceſſivement par dix-huit Souverains, les uns plus, les autres moins puiſſans. Ceux qui eurent des forces ſupérieures envahirent les États de leurs voiſins, qui étoient trop foibles pour leur réſiſter. Toute la Haute Aſie, depuis l'Inde juſqu'à la Mer Méditerranée & l'Archipel, étoit dans cette viciſſitude continuelle.

Les funeſtes diviſions de ces Souverains ouvrirent la porte de leurs Etats à un nouveau Conquérant, qui profita de ces favorables conjonctures. Les Provinces Septentrionales de l'Aſie étoient occupées par les Tartares, Nation champêtre, qui vivoit ſous des tentes. Ce fut-là que le Maître Suprême des Empires choiſit le terrible fléau dont il devoit punir les Muſulmans. Leur Empereur *Gingiskan*, outragé par un Gouverneur de Province, ſous le Roi de Khovareſm, & ne pouvant obtenir de ce Prince aucune ſatisfaction, ſortit de ſes Etats à la tête de cinq cens mille hommes, pour venger le

Droit

Droit des Gens, violé à l'égard de ſes Ambaſſadeurs qu'on avoit maſſacrés. Ce torrent inonda l'Aſie étonnée, qui fut conquiſe en deux ans.

Les Succeſſeurs de ce Conquérant s'affoiblirent peu après ſa mort, par le partage de ſon Empire, & enſuite par leurs diviſions. Il s'y forma de nouvelles Monarchies, qui eurent le ſort de celle des Mahométans. D'une Branche cadette des Tartares Mogols, on vit naître un nouveau Conquérant de l'Aſie, qui n'épargna aucun Prince de la Race Gingiſcanienne, quoiqu'ils fuſſent de ſa Tribu & de ſa Famille. Les Ottomans, iſſus des Selgiucides, s'étoient déjà ſolidement établis dans toute l'Aſie Mineure, & avoient conquis la Romanie & la Grèce ſur les Empereurs d'Orient. *Bajazet* I. le quatrième de ces Princes Ottomans, fut vaincu & fait priſonner par *Tamerlan*, dont la Poſtérité fut Souveraine de la Haute Aſie. Ses Deſcendans partagèrent ſes Etats, & formèrent pluſieurs Branches. L'ambition alluma entre eux le flambeau de la diſcorde, ils s'entredétruiſirent avec un affreux acharnement.

Ces diſſenſions civiles donnèrent lieu aux Turcomans leurs voiſins de s'agrandir impunément à leurs dépens: delà l'origine de leur fameux Conquérant *Uſſum-Caſſan*. Celui-ci bientôt établi, fut auſſitôt détruit par un Chef d'une nouvelle Secte, qui fonda l'Empire des Perſes modernes, appellés *Sophis*, où, depuis les premières années de ce XVIII. Siècle, nous voyons tant de révolutions mémorables.

D'une Branche cadette des Tartares Timu-

riens (a) il reſta un ſeul Héritier, qui fut dépouillé de ſes Etats. Il paſſa dans l'Indouſtan, le ſeul lieu de retraite qu'il put trouver de toutes les Provinces du vaſte Empire des Timuriens. Il ne put s'y établir ſolidement que par le ſecours des Sophis. Il l'obtint, & c'eſt de lui que deſcendent les Empereurs du Mogol, connus ſous le titre de *Grands Mogols*, poſſeſſeurs des grands Etats compris depuis l'Indus juſqu'au-delà du Gange, ayant ſous ſa puiſſance pluſieurs Rois tributaires dans l'Indouſtan, le plus riche païs de l'ancien Continent. Les François, les Anglois, les Hollandois ont établi des Colonies dans les Iles ou ſur les Côtes de la Preſqu'île en-deçà du Gange. C'eſt des Portugais qu'ils apprirent la route de ces riches Contrées.

Mr. *de Marigny* prétend que ce n'eſt ni des Grecs ni des Latins que nous pouvons connoître l'Hiſtoire d'Aſie. Les raiſons en ſont évidentes. Les Ecrivains du Bas Empire d'*Orient* n'ont eu qu'une connoiſſance imparfaite de la Grande Aſie; tout au plus s'étendoit-elle juſqu'à l'Euphrate, du tems de *Théodoſe* le Grand. Les Perſes Seconds ne leur furent connus que par leurs terribles invaſions dans les Provinces Orientales de l'Aſie Mineure, où s'étendoit l'Empire des Grecs. *Agathias* eſt de tous leurs Ecrivains celui qui nous donne le plus de connoiſſance hiſtorique de ces Perſes Seconds. On ſavoit ſeulement qu'il y avoit au-delà une Nation Indienne, & une Chinoiſe à ſon Orient, qui occupoient un vaſte païs; que le Nord de ces

(a) Le vrai nom de *Tamerlan* étoit *Timurlenk*.

ces Régions étoit poſſédé par pluſieurs Hordes & Tribus des Tartares.

Les Latins n'ont pas été plus éclairés que les Grecs ſur l'Hiſtoire d'Aſie. S'étant ligués durant le XI. & le XII. Siècles pour aller conquérir la Judée ſur les Mahométans, ils s'y établirent & y formèrent une Monarchie toujours languiſſante, & enfin détruite par les mêmes Mahométans qu'ils avoient chaſſés de Jéruſalem. Le XII. ſiècle vit naître & abattre cette Monarchie dans la Paleſtine & la Judée. Les Latins ne pénétrèrent pas dans leurs conquêtes au-delà d'Edeſſe, dans la Méſopotamie. Le fameux *Saladin*, Sultan d'Egypte, leur enleva leurs conquêtes par la priſe d'Acre, & de quelques Places maritimes qui favoriſoient leur deſcente ou leur retraite.

A qui faut-il donc avoir recours pour s'inſtruire à fond de l'Hiſtoire des Khalifes, de celle des autres Monarchies fondées ſur les débris de l'Empire des Arabes, & enſuite ſur les révolutions qui les ont englouties, c'eſt-à-dire, de l'Empire des Tartares, de celui des Mogols qui lui ſuccéda, & des autres Monarchies fondées ſur les ruines de ce dernier, leſquelles ſubſiſtent encore aujourd'hui au-delà même du fleuve Indus?

Il faut aller à la ſource, il faut aller puiſer dans les Hiſtoriens Arabes. Ce Peuple conquérant, parvenu à la gloire des armes, acquit auſſi celle d'une Nation ſavante, ſous les Khalifes Abbaſſides. Ces Souverains, amateurs des Sciences & des Arts dont ils étoient inſtruits, les élevèrent au ſuprême degré, en les animant d'une

noble émulation à leur Cour. Les Savans illuſtres, en quelque genre de ſavoir que ce fût, y étoient attirés par leurs bienfaits, par les rangs même les plus diſtingués, dont ils étoient honorés. Les Sciences les plus ſublimes, comme l'Aſtronomie, les Mathématiques, l'Algèbre, & toutes les autres, s'y élevèrent au plus haut degré. L'Europe dans ces derniers ſiècles du rétabliſſement des Lettres, a vu les Savans du premier ordre meubler les Bibliothèques publiques & particulières, des Manuſcrits des Arabes: Philoſophie, Hiſtoire, Géographie, Médecine; toute eſpèce de Sciences Littéraires, Politique, Morale, Poëſie, &c. a eu des Ecrivains célèbres de cette Nation.

Mr. *de Marigny* n'a pas crû devoir renfermer dans ſon Hiſtoire générale d'Aſie le fameux Empire de la Chine: il ſe contente de renvoyer les Lecteurs au Père *du Halde*, Jéſuite, & aux autres Hiſtoriens de ſa Société qui ont donné pluſieurs Volumes ſur ce ſujet, ou ſur celui du Japon.

Les beaux ſiècles de l'Empire des Arabes ont commencé & fini avec la Dinaſtie des Abbaſſides. La Haute Aſie eſt tombée dans les ténèbres de l'ignorance, depuis l'Empire des Timuriens ſous *Tamerlan*. Tel eſt celui des Turcs dans leurs Etats en Europe. Ils ont banni les Arts & les Sciences de la Grèce.

L'Hiſtoire de notre Auteur paroît être le fruit d'un long & pénible travail. Le ſpectacle qu'il préſente, eſt un ſpectacle nouveau & preſque inconnu des vertus & des vices des hommes, des évènemens tragiques, des ſcènes frappantes pour

pour le fond ou les circonſtances, les mœurs, les caractères de diverſes Nations; des révolutions fréquentes; des Acteurs principaux qui y jouent de grands rôles, par leur valeur, leur capacité, leur politique, leur ambition, leur génie étendu, leurs rares talens, ainſi que par leurs vices éclatans; voilà de quoi inſtruire & amuſer agréablement le Lecteur.

ARTICLE IX.

LETTRES PHILOSOPHIQUES *contre la Doctrine de* l'Egliſe Romaine *ſur* l'Euchariſtie. *Adreſſée, en* 1735, *au Père de* TOURNEMINE, *par Mr.* A. P. L. DE PREMONTVAL, Profeſſeur en Mathématiques & Belles-Lettres, & pour lors Etudiant en Philoſophie au Collège de Du Pleſſi-Sorbonne à Paris. *A Londres chez Griffiths & Miller* 1750 in-octavo pp. 112 ſans l'Avertiſſement & la Table.

LA naïveté & l'élégance qui régnent dans cet Ouvrage, la nouveauté des preuves qu'on y employe, le tour & la manière dont on les propoſe, tout mérite qu'on en rende un compte fidèle dans cette *Bibliothèque*.

I. Lettre.

L'Auteur commence par avouer qu'il y a de la difficulté à terminer théologiquement la Controverſe ſur la *Préſence réelle*. Les uns pour appuyer ce dogme, s'autoriſent des paroles de *Jéſus-Chriſt*, de pluſieurs paſſages pris à la lettre; les autres en oppoſent un plus grand nombre,

nombre, qui pris de-même à la lettre démontrent préciſément le contraire. Qu'en faut-il conclure? Auſſi Mr. *de Prémontval* ne prétend-il pas prononcer en Théologien. Selon lui il n'y a que la ſeule Philoſophie qu'on puiſſe appeller ici pour arbitre, & qui ajugera la victoire aux *Proteſtans*. Ce langage eſt celui d'un Jeune-homme qui dans le ſein de ſa Patrie avoit encore quelque ménagement à garder.

Qu'eſt-ce que la Philoſophie, ſinon les lumières de la droite Raiſon étendues & perfectionnées? Et que ſera jamais la Théologie ſans ces lumières, ſinon une Science futile & ſcholaſtique? Mais contentons-nous ici des ſeules armes dont notre Auteur veut ſe ſervir.

II. Lettre.

Rien de plus évident que cette propoſition, *Une choſe ne peut être quarrée & ronde à-la-fois*. C'eſt ſur ce principe que l'Auteur établit l'abſurdité du Dogme en queſtion. Supposé un quarré & un rond de même capacité (ce qui peut avoir lieu par-tout dans l'étendue) qui s'entre-coupans en ſix points donnent quatre ſegmens égaux à quatre angles: ſi les particules capables de compoſer un ſegment & un angle viennent à exiſter à-la-fois dans le ſegment & dans l'angle, la même quantité de matière ſera ronde & quarrée tout enſemble. Cela eſt du dernier abſurde, mais le Dogme de la *Préſence réelle* l'eſt-il moins? Poſez une fois qu'il eſt poſſible que *Jéſus-Chriſt* ſoit dans mille endroits en un même inſtant, vous poſerez facilement auſſi qu'il pourra être quarré ici, rond-là, ces propriétés n'étant que des accidens de la Matière,

tière, ſans que pourtant tout cela faſſe plus d'un ſeul corps.

III. Lettre.

A combien d'autres extravagances ce Dogme n'a-t-il pas donné lieu? De-là cette chimérique diſtinction entre *Naturel* & *Surnaturel*, comme ſi un Corps ne pouvoit pas exiſter *naturellement* dans pluſieurs endroits à-la-fois, mais qu'il le pût *ſurnaturellement*: Comme ſi, lorſqu'on dit que les eſſences des choſes ſont éternelles, & que Dieu ne peut y rien changer, cela ſignifioit qu'il ne peut pas changer les eſſences des choſes, quand il ne les change pas; mais qu'il le pourroit, dès qu'il a un deſſein de le faire. De-là encore ce ridicule & obſcur ſyſtême du *Entitatules*, où pour ſauver cette conſéquence immédiate qu'un Corps pourroit être rond & quarré à-la-fois, on poſe que le rond, le quarré, & toutes les propriétés que nous nommons les *attributs de la Matière*, ſont des Etres exiſtans en eux-mêmes, différens de la Matière.

IV. Lettre.

Juſqu'ici il n'a été queſtion que du Dogme de la *Préſence réelle*. On examine dans la ſuite le moyen ſûr par où s'exécute cette préſence, c. à. d. le Dogme de la *Tranſubſtantiation*, ce changement de la ſubſtance du Pain en celle du Corps & du Sang de *Jéſus-Chriſt*. Mais ce n'eſt plus avec la même méthode que l'Auteur procède; au-lieu qu'auparavant il terraſſoit par des preuves géométriques, il n'employe plus qu'un ſel de ridicule, dont il n'eſt pas poſſible de ſentir toute la pointe, ſi l'on ne recourt au

Livre

Livre même. Après une plaiſanterie ſur le grand mot de *Tranſubſtantiation*, *Ecoutez*, dit notre Auteur en parlant du retranchement de la Coupe, *quoique je n'aye parlé que du pain*, je *n'ai pas deſſein d'oublier le vin*, *M. R. Pères. Quand je l'oublierois*, *je n'aurois au-reſte pas tant de tort. Vous nous l'avez ſi cruellement retranché*, *vous autres Pontifes*, *qu'un pauvre Laïque comme moi*, *ne voit plus dans le ſacrifice de vie que du pain tout ſec. Ce n'eſt que pour vous que vous avez voulu que le grand ſacrifice ne ſe paſſât pas* SINE CERERE ET BACCHO(*a*). comme on a coutume de dire, *Les prophanes n'étoient pas dignes de cette pléni-tude*, *& vous n'en avez fait part qu'aux Rois & aux Souverains*, *encore ſeulement en de certaines occaſions*, *parce que vous leur faites la grace de croire qu'ils vous approchent un peu par leur dignité*, *& qu'ils ſont comme vous des images*, *mais des images moins parfaites de la Divinité ſur la Terre.*

V. Lettre.

La première matière du ſacrifice, c'eſt le pain. Mais quel pain, que celui dont on ſe ſert dans la Meſſe; & Egliſe *Romaine* ne voit-elle pas qu'elle tombe ici en contradiction avec elle-même? Les Sacremens, dit-elle, ſont des ſignes, &

(*a*) Ici l'Auteur, comme il eſt dit dans une note, fait alluſion à quantité de Poëmes Latins où l'on déſigne le pain & le vin de l'Euchariſtie par les mots de *Ceres* & de *Bacchus*. Voyez dans cette même note quelques exemples d'anagrammes burleſques, entr'autres celle d'un Jéſuite qui dans *Sacramentum Euchariſtiæ* trouve, fort heureuſement pour l'opinion de l'Egliſe Romaine, *ſacrâ Ceres in Jeſum mutata*, &c.

& *Jéſus-Chriſt* a choiſi des matières viſibles pour figurer des dons inviſibles. En vertu de ce principe elle ſe ſert d'eau dans le Baptême, & de plus d'eau commune. Toute eau artificielle & diſtillée ne ſauroit être employée, pas même dans le cas le plus preſſant. Pourquoi ſuivant le même principe ne ſe ſert-elle pas tout naturellement de pain, d'une matière propre à figurer la nourriture de nos ames, & non d'une chetive & miſérable oublie, ſans ſubſtance & ſans ſaveur? Ce n'eſt pas tout. De quel uſage eſt cette figure de Crucifix, imprimée ſur l'oublie? Celui-ci ſans-doute, mais ridicule, mais indigne, d'aider la conception du ſimple peuple: de-là vient auſſi qu'on a un ſi grand ſoin de préſenter toujours l'hoſtie de façon que le Crucifix ſoit bien droit ſur les pieds. *Quoi! mon Père*, dit là-deſſus notre Auteur, *n'avouerez-vous pas que les puérilités, les ridicules minuties, pour n'en rien dire de plus, ſont bien indignes de l'auguſte majeſté du myſtère que vous croyez qui s'opère en ce moment-là? Quoi! tandis qu'un ſimple mortel vient de faire par une parole deſcendre entre ſes mains le corps d'un Dieu fait homme, & qu'il s'agit de le préſenter à l'adoration de tous les aſſiſtans, au-lieu que le Prêtre éperdu, le ſang glacé dans les veines, devroit avoir à peine aſſez de force pour ſoutenir le divin Fardeau, la grande, la noble, la ſublime penſée dont il s'occupe alors, ſera de voir comment il tournera & dans quel ſens il diſpoſera une figure dont il n'y a plus que les apparences. Oui, c'eſt pourtant-là ce qui fait pendant près d'un demi quart-d'heure l'objet de votre at-*

attention, lorſqu'ouvrons voit vitre & lorgnez de côté & d'autre, pour aſſiſter décemment votre Dieu dans cette eſpèce de Trine, que vous appellez Soleil.

VI. *Lettre.*

Même contradiction à l'égard du Vin. Quoique les Prêtres boivent ſouvent pur le Vin Euchariſtique, l'Egliſe *Romaine* porte qu'on doit y mêler toujours un tiers d'eau. Cette pratique eſt fondée ſur ce que du côté de *Jéſus-Chriſt* il ſortit du ſang & de l'eau : pratique ridicule, puiſqu'outre que le Seigneur ne mit point d'eau dans la coupe le jour de la Sainte Cêne, le vin changé en corps & en ſang de *Jéſus-Chriſt* contiendra par cela même l'eau commune & la lymphe naturelle. Mais allons plus loin. Demandons encore de quel uſage eſt le vin dans la Meſſe ? Chez les *Proteſtans* cette pratique eſt tout-à-fait raiſonnable : le pain, ſelon eux, repréſente uniquement le corps, & le vin uniquement le ſang, ſelon l'inſtitution du Sacrement. Mais dans l'opinion de l'Egliſe *Romaine* *Jéſus-Chriſt* eſt entier, vivant en corps & en ame ſous chacune des deux eſpèces. Pourquoi faire deux fois la même choſe ? D'ailleurs prenant à la lettre ces paroles *hoc eſt corpus meum*, que ne prend-on auſſi de-même ces autres paroles, *hic eſt ſanguis meus* ? Craint-on que cette ſéparation du corps & du ſang ne ſuppoſât que *Jéſus-Chriſt* eſt mort, & qu'ainſi il ceſſât d'être vivant ? Mais, dit notre Auteur, je ne vois pas la néceſſité de cette concluſion. 1. Vous pourriez dire toujours que ce n'eſt pas tout ſon ſang. 2. Que ſi d'une part le ſang de

J. C.

J. C. eſt répandu dans le Calice, il n'en circule pas moins dans ſon corps pour lui donner la vie. 3. Qu'il n'eſt pas plus difficile à *Jéſus-Criſt* de vivre privé de ſon ſang, qu'avec cette large bleſſure dans le *cœur* qu'il a conſervée depuis ſa réſurrection. En-effet que coutent aux *Catholiques* de ſemblables interprétations? Pas plus ſans doute que l'exiſtence en pluſieurs endroits. Ce n'eſt pas tout: l'Egliſe *Romaine* prétend que non ſeulement *Jéſus-Criſt* eſt vivant, entier en corps & en ſang ſous les deux eſpèces, mais qu'il eſt encore tel ſous la plus petite particule de l'une ou de l'autre eſpèce, par conſéquent autant d'atômes dans l'oublie & dans le vin, autant de corps de *Jéſus-Criſt* autant de fois ce corps mangé tout d'un tems.

VII. *Lettre.*

Nouvelles inconſéquences du Dogme de la *Tranſubſtantiation*. Si *Jéſus-Chriſt* eſt tout entier dans le Calice ſous les apparences du vin, que ſignifie le ridicule uſage de jetter dans le Calice après la Conſécration une portion de l'hoſtie? N'eſt-ce pas mettre *Jéſus-Chriſt* ſur *Jéſus-Chriſt*, l'incorporer dans ſa propre ſubſtance? Que ſignifient encore toutes ces ablutions après la Meſſe? Le corps de *Jéſus-Chriſt* n'eſt-il donc plus à la fin qu'une ordure, dont il faut purger le précieux vaſe? L'intérêt d'un Prêtre gourmet demande, il eſt vrai, qu'il ne laiſſe pas corrompre des particules qui reſtant dans la Coupe communiqueroient à la potion ſuivante un goût & une odeur dont il ne s'accommoderoit point. Mais de bonne foi ſi les particules ſont chacune le vrai corps, le vrai ſang de *Jéſus-Chriſt*,

Chriſt, n'eſt-il pas indigne de les jetter ainſi à l'avoirie?

VIII. *Lettre.*

L'Auteur finit par examiner dans ſa dernière Lettre l'opinion des *Catholiques* ſur les *Eſpèces* qu'on dit ſubſiſter après la Conſécration. Qu'eſt-ce que le mot *Eſpèce*? *Apparence* ſans-doute. On ne ſauroit lui attribuer ici d'autre ſignification: c'eſt-à-dire donc que la ſubſtance du pain & du vin ſe change en celle du corps & du ſang de *Jéſus-Chriſt*, d'un corps vivant de cinq à ſix pieds, ſans qu'il y en ait la moindre apparence, ſans que l'oublie perde rien de ſa forme, de ſa blancheur, de ſon odeur. Comment concevoir une pareille choſe? Dira-t-on d'après le Concile de *Trente*, en faiſant revenir le ſyſtême des *Entitatules*, que les apparences ſont de véritables Etres doués d'une nature mitoyenne entre le Corps & l'Eſprit? Raiſonnera-t-on de cette manière en diſciple de *Deſcartes*? Ce que je vois, c'eſt J. C. Ce qu'il me ſemble voir, c'eſt du pain. D'où vient cela? C'eſt que Dieu éclairant d'une part mon eſprit par la foi, de l'autre juge à propos de ſéduire mes ſens, en me continuant à l'occaſion du corps de ſon Fils, les mêmes perceptions d'étendue, de couleur, de figure, qu'il excitoit auparavant dans mon ame à l'occaſion du pain. Ces apparences de pain ne ſont point de petits Etres, qui ſubſiſtent en l'air, ou qui réſident dans le corps du Sauveur. Ce ne ſont que nos propres ſenſations. De ces deux explications la dernière eſt certainement la moins abſurde; mais outre qu'elle eſt peut-être auſſi chimérique que l'autre, ſauve-

t-elle

t-elle pour cela toutes les abſurdités qui découlent de toutes parts du Dogme de la *Tranſubſtantiation*?

Voilà juſqu'où Mr. *de Prémontval* nous a communiqué ſes idées ſur cette Controverſe. Il eſt fâcheux qu'il n'ait pas le courage de publier le reſte ſous quelque forme que ce ſoit; d'autant plus que, comme il le dit, il en a tous les matériaux. La ſuite ne ſeroit pas moins intéreſſante.

Lettre IX. &c.

Dans la neuvième Lettre il conſidéroit le Dogme de la *Tranſubſtantiation* ſelon le Syſtême des *Péripatéticiens*, & dans la dixième ſelon le *Carteſien*. Les trois ſuivantes renfermoient nombre de réflexions, dont le *Carteſianiſme* ne ſe ſauvoit pas plus que le *Péripatétiſme*. Enſuite il paſſoit à la *Détranſubſtantiation*, mot de ſa façon pour exprimer le nouveau changement qui ſe fait de la ſubſtance du corps & du ſang de *Jéſus-Chriſt*, non en pain ou en vin, mais en chyle, en ſang, en chair, en tout ce que ſeroient devenues les ſubſtances du pain & du vin ſelon l'ordre de la nature. Cette *Détranſubſtantiation* devoit tenir environ trois ou quatre Lettres. Dans la dix-ſeptième juſqu'à la vingtième il s'amuſoit à quelques réflexions ſur certains miracles, qu'on prétend s'être faits pour punir l'audace des profanateurs, auſſi-bien que ſur ceux d'une nature plus pacifique, qui ne tendent qu'à ſoutenir la foi chancelante du pauvre Peuple. Enfin les quatre ou cinq dernières étoient deſtinées à concilier ſa démonſtration mathématique contre la *Préſence réelle* avec la

Doctrine des *Luthériens* ſur cet article. Ecoutons là-deſſus notre Auteur. *Je m'engage à prouver*, dit-il, *quand on voudra, qu'il eſt un ſens dans lequel la préſence réelle d'un même corps en un million d'endroits n'a rien que de raiſonnable. Entendons-nous. Cette eſpèce de multiplicité ſera ſans doute un renverſement des loix ordinaires du Monde Phyſique. Il eſt ſûr qu'on devra la regarder comme un très-grand miracle. Mais je ſoutiens que pourvu qu'on la prenne dans le ſens que je conçois, elle ne choquera nullement les éternelles Vérités que Dieu ne ſauroit enfraindre. Ainſi donc je prétens que s'il plaiſoit à Dieu, je pourrois, moi par exemple, Monſieur, avoir demain 14 Janvier le bonheur de vous entretenir tout le long du jour à* Bâle, *& néanmoins tout le long de cette même journée goûter le même plaiſir à* Echichens, *auprès de mon très-cher Patron. Enfin je vous ſerois préſent à l'un & à l'autre de telle façon, qu'à toute rigueur il ſeroit vrai que j'aurois été autant à* Bâle *qu'à* Echichens, *autant à* Echichens *qu'à* Bâle.

Nous ſouhaitons avec d'autant plus d'impatience que l'Auteur nous donne la ſuite de ces Lettres, qu'elle nous levera une difficulté qui nous paroît un terrible paradoxe. Comment démontrer jamais qu'un Corps puiſſe dans un *ſeul*, un *ſeul & même inſtant*, occuper deux places à la fois? Si d'ailleurs cette hypothèſe eſt d'une merveilleuſe reſſource aux *Luthériens*, je ne vois pas pourquoi elle ne le ſeroit point de-même aux *Catholiques*. La *Préſence réelle* poſſible chez les uns, le deviendra auſſi chez les autres, puiſque,

que, comme le reconnoît Mr. *de Prémontval*, tous les deux ſont à cet égard préciſément dans le même cas. Satisfait-elle d'ailleurs, cette hypothèſe, à toutes les difficultés qu'on a ſolidement oppoſées au Dogme en queſtion ? Mais ne prononçons rien avant le tems. Prions plutôt l'Auteur de nous deſſiller les yeux ſur cet article, en l'aſſurant que nous recevrons toujours avec un vrai plaiſir tout ce qui ſortira d'une plume telle que la ſienne.

ARTICLE X.

THE HARLEIAN MISCELLANY, &c.

C'eſt-à-dire,

MELANGE HARLEYEN, &c. le VIIIme. & dernier Tome. *Chez T. Osborne*, à *Londres* MDCCXLVI. 4. de 606. pag. *ſans la Table & l'Index.*

LEs Pièces contenues dans ce dernier volume, ſont :

1. Expoſé de la Négociation des Mariages projettés entre le Prince d'*Angleterre*, d'abord avec l'Infante aînée d'*Eſpagne*, & enſuite avec la jeune. Adreſſé au Lord *Digby* par le Chevalier *Ch. Cornwallis*. M. S. pag. 1.

2. Expédient efficace pour conſerver l'innocence & la paix : Eſſai touchant le grand avantage de ſupprimer les ſermens de fidélité. A *Edimbourg*, 1704. 9.

3. L'honneur & le courage de nos Parlemens *Anglois* ſous le Règne d'*Elizabeth*, en la défendant, auſſi-bien que la Religion *Proteſtante*, exprimés dans les préambules des Actes faits pour les ſubſides accordés à cette Princeſſe. A *Londres* 1681. 16.

4. Teſtament & portrait du Marquis d'*Argyles*. 26.

5. Le Miroir de la Réputation mondaine. A *Londres* 1603. 31.

6. Juſtification de la conduite du Parlement en prenant les armes. A *Londres* 1642. 46.

7. Sommaire des raiſons qui ont porté la Reine *Elizabeth* à réformer & bonifier les Monnoyes. 67.

8. Bibliothèque Fanatique, Catalogue de Livres dernièrement publiés & préſentés, par leurs Auteurs, aux Foux de *Bedlam*, 1660. 69.

9. L'Ancien *Phariſien*, avec les nouveaux Phylactères du *Presbytérianiſme*. 71.

10. Méthode courte, légitime, ſalutaire, utile, ſure & facile, pour guérir le Royaume, l'Egliſe & la Nation de la dangereuſe, furieuſe & pernicieuſe confuſion où ils ſe trouvent, & pire que la folie de *Bedlam*. A *Londres* 1659. 80.

11. *Nennius* illuſtre *Breton*, le Modèle d'un noble, vaillant & fidèle ſujet, qui s'oppoſa à *Jules-Céſar* débarquant dans l'Ile, & le vainquit &c. Poëme M. S. 85.

12. L'Eſprit de *St. Edouard*, ou l'Anti-Normaniſme. A *Londres* 1647. 89.

13. Deux Ordonnances du Parlement, pour ôter de toutes les Egliſes les Orgues, les Images, & tout reſte de Superſtition *Papiſtique*. A *Londres* 1644. 101.

14. Journal du Siège de *Luxembourg*, formé par l'Armée de *France*, ſous le Maréchal *de Crequi*. A *Londres* 1684. 107.

15. Juſtification de la préſente guerre contre les *Provinces-Unies*; & Réponſe au Traité intitulé, Conſidérations ſur l'état préſent des *Provinces-Unies* des *Pays-Bas*. A *Londres* 1672. 123.

16. Découverte faite par *Camilton*, des deſſeins diaboliques & des projets ſanguinaires de la Société des *Jéſuites*, exécutés en *Allemagne*, mais heureuſement prévenus en *Angleterre*. Traduit du *Latin*. A *Londres* 1641. 165.

17. La Diviſion, cauſe de notre deſtruction: Ou Hiſtoire abrégée de la Faction *Françoiſe* en *Angleterre*. A *Londres* 1702. 176.

18. La dernière confeſſion, les prières & les méditations de J. *Stern* Lieutenant, délivrées par lui au Dr. *Burnet*, avant ſon exécution &c. A *Londres* 1682. 184.

19. Conférence entre les Rois de *France* & d'*Eſpagne*, ſur la conduite préſente de l'*Angleterre* 1641. 209.

20. Le Caractère ou le Portrait d'une certaine défunte grande Ducheſſe, fait par un certain défunt grand Poëte. M. S. 212.

21. Concluſion des voyages de trois *Anglois*. M. S. 212.

22. Les larmes de l'*Angleterre* ſur les guerres préſentes, &c. A *Londres* 1644. 240.

23. La

23. La Majeſté ridicule, ou le Siège de *Munſter* &c. A *Londres* 1644. 248.

24. Les grands deſſeins des *Papiſtes*, ſous *Charles I.* mis aujourd'hui en exécution, contre le Roi régnant, ſon Gouvernement, & la Religion *Proteſtante*. A *Londres* 1678. 265

25. Rélation autentique des traverſes & des ſouffrances d'un Matelot *Hollandois*, mis à terre dans l'Ile inhabitée de l'*Aſcenſion*, par l'ordre du Chef d'Eſcadre. A *Londres* 1726. 285.

26. Occaſions & raiſons de la colère de *Cromwel* contre le Lieutenant-Colonel *Joyce*. 293.

27. Jours fatals: ou Obſervations ſur les Jours heureux & malheureux, avec des Remarques ſur le 14. Octobre, jour de la naiſſance de *Jaques* Duc d'*York* 1679. 297.

28. Eſſai ſur la manière de pouſſer la guerre préſente contre la *France* &c. avec un Appendix. M. S. 304.

29. Les Puits de la Reine: Traité de la nature & des vertus des Eaux de *Tunbridge*. A *Londres* 1670. 316.

30. Vue de l'Ile de *Ste. Hélène*, dans l'Océan Ethiopien. 332.

31. Obſervations du Chevalier T. *Overbury* dans ſes voyages, ſur les XVII. Provinces, telles qu'elles étoient lors de la négociation du Traité de paix, en 1609, 1626. 349.

32. Raiſons pour établir une Juriſdiction à l'Amirauté, & pour donner de l'encouragement aux Marchands, Propriétaires, Commandans, Maîtres de Vaiſſeaux, Manœuvres & Mariniers 1690. 360.

33. Quand les Voleurs ſe querellent, les biens des Propriétaires ſont en ſureté, &c. A *Londres* 1637. 369.

34. Hiſtoire de l'arrivée de *Corneille Haga* Ambaſſadeur des *Provinces-Unies* à *Conſtantinople*, avec ſa reception par le *grand Turc*; traduit du *Hollandois*. A *Londres* 1613. 389.

35. Raiſons préſentées au Parlement, pour faire une loi qui prévienne les délais & les frais dans les procès. A *Londres* 1707. 400.

36. Examen des vues de l'invaſion *Françoiſe*, pour l'inſtruction des *Anglois*. A *Londres* 1692. 407.

37. Remarques ſur le procès de *Spencer Cowper*, *J. Marſon*, *E. Etienne*, & *N. Rogers*, jugés pour le meurtre de *Sara Stout*. 414.

38. Les neuf dignes ou notables de *Londres*: où l'on explique l'exercice des Armes, les vertus de la Vaillance, & les efforts mémorables des Eſprits magnanimes &c. A *Londres* 1592. 422.

39. Diſcours ſur le miſérable état de la Pratique de la Médecine à *Londres*, & les moyens de la mettre ſur un

meilleur pié. Par *Jonath. Goddard* Docteur en Médecine, Membre du Collège des Médecins & de la Société Royale, & Professeur en Médecine au Collège de *Gresham*. A *Londres* 1670. 442.

40. Cri contre un péché criant: Ou juste Complainte adressée aux Magistrats contre ceux qui ont violé les Loix Divines, en condamnant les hommes à la mort pour simple crime de vol. &c. A *Londres* 1652. 455.

41. Les Négociations du Comte de *Clamorgan*, & la preuve de la justice de sa détention en *Irlande*: ou la découverte du complot *Irlandois*, pour faire passer dix mille hommes en *Angleterre* &c. A *Londres* 1545. 469.

42. Lettre à un Particulier de Province, où l'on expose les causes de la décadence & de la ruine du Commerce, &c. A *Londres* 1698. 484.

43. Que les taxes ne sont point à charge: Lettre à une Personne de qualité, où l'on montre la nature, l'usage & les avantages des taxes dans ce Royaume. A *Londres* 1689. 491.

44. Dispute où l'on prouve qu'il ne convient point d'accorder aux Ministres une Juridiction séculière, & de leur permettre d'avoir séance au Parlement en qualité d'Hommes d'Etat & de Seigneurs. A *Londres* 1679. 505.

45. Le grand intérêt de l'*Angleterre* expliqué en diverses propositions offertes au Parlement; 1. pour le payement des Dettes publiques; 2. pour l'augmentation du Commerce, & pour lever les rentes des Terres. A *Londres* 1673. 524.

46. Qu'on me permette aussi de parler: Ou onze demandes proposées aux Officiers de l'Armée, concernant le dernier changement fait dans le Gouvernement. A *Londres* 1659. 560.

47. Lettre au Lord *Fairfax* & à son Conseil de guerre, avec diverses questions adressées aux Gens de pratique & aux Ministres, prouvant évidemment qu'il est équitable que le Commun-peuple laboure, plante & demeure sur les communes, sans en rien payer. A *Londres* 1549. 563.

48. Humble déclaration des Apprentis & autres Jeunes-gens de la Ville de *Londres*, qui demandoient la paix &c. A *Londres* 1642. 570.

49. Lettre du Comte de *Strafford* au Roi, pour passer l'Acte occasionné par le tumulte des Apprentis. A *Londres* 1688. 574.

50. Discours de l'Archevêque de *Cantorbery*, ou son Oraison funèbre, telle qu'il la prononça lui-même sur l'échafaut, le jour de son exécution &c. A *Londres* 1644. 579

51. Abr-

51. Abrégé des raiſons du Protecteur contre le gouvernement de cette Nation par un Roi, ou une ſeule perſonne, propoſées aux Officiers de l'Armée, peu de tems avant qu'on tranchât la tête à *Charles I.* 1658. 580.

52. Lettre d'un Etudiant en Droit à un de ſes Amis touchant le Dr. *Storie.* 583.

53. Coup d'œil ſur la vie & la mort de *George Villiers*, Duc de *Buckingham.* A *Londres* 1642. 588.

54. Lettre d'avis au Général *Monk.* A *Londres* 1660. 600.

55. Manière dont le Chancelier s'examine & ſe prépare pour ſon procès avec ſon Teſtament. Pièce ſatyrique 1689. 603.

56. Diſcours ſur le pouvoir des Pairs & des Communes du Parlement, en matière de Judicature. 1640. 604.

No. VI. *Défenſe du Parlement & de ſes démarches:* Ou, *ſon deſſein militaire prouvé légitime & conforme à la fidélité qu'il doit au Roi.* Traité où l'on diſcute impartialement & avec ſincérité les articles ſuivans. 1. Que l'Armée miſe ſur pied par le Parlement eſt légitime. 2. Qu'il eſt légitime d'obéir à l'Armée miſe ſur pied par le Parlement. 3. Que nous ne devons pas abandonner le Parlement. 4. Qu'en aſſiſtant le Parlement on ne s'oppoſe point au Roi. 5. Que dans les circonſtances préſentes le Parlement ne peut pas ſe fier au Roi. 6. Que cette guerre défenſive, que le Parlement entreprend, eſt évidemment juſte. *Pulchrum pro Patriâ mori.*

Cet Ecrit nous paroît être un des meilleurs qui ayent été publiés ſur cette matière. L'Auteur y traite avec beaucoup d'ordre les ſix articles annoncés dans le titre. Il débute par les raiſons qui l'ont engagé à remanier ce ſujet, après l'avoir vu travaillé par tant d'autres. Les uns en ont écrit ſuperficiellement; d'autres en ont parlé d'une manière abſtraite & dans un ſti-

le peu intelligible; d'autres enfin, crainte de s'attirer des ennemis, ont caché une partie de la vérité. L'Auteur ſe flatte de remédier à tous ces défauts, en donnant de l'ordre à ſes idées, en mettant les choſes dans tout leur jour, & en n'avançant rien qu'il ne prouve par les principes de la Loi Naturelle, par les Lumières de la Raiſon & de l'Expérience, & par la Religion. C'eſt ainſi qu'il doit démontrer que le Parlement peut légitimement lever une Armée, ſans déroger à la fidélité qu'il doit au Roi.

Là-deſſus on fait d'abord deux queſtions. Le Parlement peut-il mettre une Armée ſur pied ſans le conſentement du Roi? Les Sujets doivent-ils obéir à une telle Armée? On répond à la 1. queſtion, qu'avant que d'en venir-là, le Parlement avoit ſouvent ſuplié *Sa Majeſté* de mettre le Royaume en ſureté contre ſes divers ennemis; le Roi avoit promis de le faire, & de donner aux Troupes des Chefs approuvés par le grand Conſeil de la Nation. Cela n'ayant point été exécuté, le Parlement s'eſt vu forcé à lever des Troupes, & à en confier la conduite, non à des gens inconnus & ſuſpects, mais à des perſonnes d'une fidélité éprouvée, & qui euſſent la confiance de la République. Le Parlement ne prétend pas ôter l'Armée au Roi, mais ſimplement à ſes pernicieux Conſeillers, pour la mettre entre les mains de Sujets approuvés, que le Roi même ne ſauroit recuſer. D'ailleurs le Parlement a vu l'Etat dans un danger ſi éminent, tant des Ennemis du dehors, que de ceux du dedans, qu'il s'eſt cru obligé de pourvoir à la ſureté publique, en mettant les forces de Ter-

re

re & de Mer en des mains ſures ; en quoi le Parlement n'a point d'autre but, que de ſupprimer la rebellion & les ſoulèvemens, & de prévenir les invaſions des Etrangers ; & certainement rien n'eſt plus légitime. On convient de part & d'autre, que la République confie aux Parlemens le ſoin de ſa conſervation, & non de ſa deſtruction : le Parlement, en vertu de ce dépôt, confie au Roi la conduite de l'Armée pour la même fin. Si le Roi s'en ſert pour la ſureté de l'Etat, il entre dans les vues du Parlement, le reſte n'eſt plus qu'une diſpute de mots, un pur cérémonial : mais ſuppoſé que le Roi ſe ſervît des forces de l'Etat pour nous tyranniſer & nous mettre dans les fers, il eſt clair que le Parlement n'eut jamais deſſein de les lui confier pour cet effet. Enfin, on voit clairement que les prétendues violences dont le Roi ſe plaint, ne ſont point la cauſe de la guerre, puiſque *Sa Majeſté* avoit déjà tourné ſes armes contre le Parlement, avant que ces ſujets de plaintes euſſent lieu. Avant que le Parlement eût pris des meſures violentes, le Roi avoit tâché de s'emparer de la Ville & des Magazins de *Hull*, pour en faire une Place d'armes contre la Nation ; il avoit levé des forces & ſollicité des ſecours étrangers ; il avoit tâché de mettre l'*Ecoſſe* & l'*Angleterre* aux mains, & de tourner les armes de la Nation contre elle-même ; ſes Emiſſaires *Papiſtes* avoient excité la rebellion en *Irlande*, & il avoit lui-même fait arrêter pluſieurs Membres de Parlement, qui avoient tâché d'éteindre cette rebellion. Cela ſuffit pour montrer que le Parlement a eu droit de

s'em-

s'emparer de la disposition de l'Armée.

On demande ensuite, si l'on doit obéir à une Armée que le Parlement a établie de sa propre autorité? Je réponds qu'on doit obéir à tous les Actes faits de concert par les deux Chambres pour le bien de la Nation, quand même le Roi refuseroit d'y donner son approbation, ce qui est le cas dont il s'agit ici. Mais, dit-on, c'est s'opposer aux ordres & aux démarches du Roi.

Nous avons déjà remarqué, que quand le Parlement a pris la disposition de l'Armée, la Nation étoit à deux doigts de sa ruine; & qu'il s'en faut bien encore que toutes nos craintes ne soient dissipées. Delà naissent quatre questions. Faut-il abandonner le Parlement, ou l'assister? Peut-on desobéir au Roi & résister à ses ordres? Pourquoi le Parlement ne se fie-t-il pas au Roi, lorsqu'il promet tout? La guerre entreprise par le Parlement est-elle légitime? Je renvoye, sur le premier article, à un Traité intitulé, *Raisons qui doivent engager le Royaume à se joindre au Parlement.* J'ajoûte que si nous sommes bien aises que le Parlement nous protège, nous ne devons pas l'abandonner quand il a besoin de notre secours; mais il n'est pas défendu d'examiner ses démarches. Les Membres de Parlement sont de notre choix, nous leur confions le soin de nos biens, de nos libertés, de nos vies, de notre Religion, & la sureté de la personne & de l'honneur du Roi: donc, nous ne devons pas les abandonner. D'ailleurs les Membres de Parlement ne sont autres que nous-mêmes; les abandonner, c'est nous abandonner nous-mêmes. Si le Roi a solennellement promis de

de prendre autant de ſoin du Parlement & de ſes privilèges, que de ſa propre vie, à plus forte raiſon devons-nous les encourager & les aſſiſter de nos biens, tant qu'ils nous protègent, nous & nos Loix. Nous devons obéir au Parlement en ce qui eſt juſte, & il n'y a pas d'apparence qu'il nous commande rien d'injuſte. Les différends entre le Roi & le Parlement roulent ſur les Loix; ce que l'un croit juſte, l'autre le croit injuſte. Or le Roi avoue qu'il ne ſait pas expliquer les Loix: mais à qui eſt-il plus naturel de s'en rapporter pour les interpréter, qu'au grand Conſeil de la Nation?

Si nous abandonnions le Parlement, nous ſerions coupables de perfidie, de parjure & de fourberie. De perfidie; puiſqu'en lui confiant nos biens, nos libertés & nos vies, nous nous ſommes engagés à le ſoutenir, tant qu'il travaillera à notre ſureté, à notre proſpérité, & à la conſervation des Loix. De parjure; car nous avons proteſté de défendre & de maintenir ceux qui ſoutiennent les droits & les libertés des Sujets, & de faire punir ceux qui perſécutent nos Protecteurs. Or qui protège mieux notre Religion, nos Loix, notre Souverain, & nos Libertés, que le Parlement? De fourberie; car ceux qui abandonnent le Parlement, dans la circonſtance préſente, ſe rendent coupables d'une trahiſon compliquée contre l'Egliſe, qu'ils livrent à l'erreur & à l'héréſie; contre l'Etat, qu'ils livrent à la miſère & à la deſtruction; contre le Parlement, qu'ils abandonnent à la cruauté; & contre eux-mêmes, en s'expoſant à la pauvreté & à l'eſclavage.

Nous

Nous ne devons pas abandonner le Parlement, lorſqu'il eſt viſible qu'il y a quelque grand projet prêt d'éclôre, pour détruire le Parlement, introduire le *Papiſme*, & abolir la Religion *Proteſtante*. Car que peut-on conclure autre choſe de 8000 *Papiſtes* levés en *Irlande*, pour les faire paſſer en *Angleterre*? Des reſſorts qu'on a fait jouer pour attirer l'Armée du Nord en *Angleterre* contre le Parlement? Des complots découverts des *Papiſtes* contre les *Puritains*? De la fauſſe accuſation intentée contre ſix Membres de Parlement? De la venue du Roi au Parlement, accompagné de gens ſuſpects, au-lieu de ſa Garde ordinaire? Du deſſein de la Rebellion excitée en *Irlande*? Des Canonniers qu'on a fait venir à la Tour? De l'homme perdu de réputation qu'on en a fait Gouverneur? De la vente des Diamans de la Couronne, pour en acheter des Troupes & des Munitions de guerre? De ce qu'on a fait fortifier *Whitehall*? De ce que, ſous divers prétextes, on a tiré du Parlement pluſieurs des Membres, pour en diminuer le nombre, & en rendre les délibérations invalides? Des Troupes levées à *Yorck*, & des Munitions qu'on y a fait venir de-delà la mer? De la multiplication des *Papiſtes*, & de l'audace de leurs Jéſuites, Prêtres & Capucins? De la retraite du Roi, abandonnant ſon Parlement, pour le décourager & le fatiguer, & en interrompre les meſures; pour aliéner les eſprits, & animer les malintentionnés.

Enfin il faut nous attacher à quelqu'un; ou au Grand Conſeil reconnu de la Nation, ou à une Cabale de gens ſans aveu, imbus de méchans

chans principes, qui par leurs pernicieux conſeils pouſſent le Roi au deſpotiſme; tâchent de le brouiller avec ſon Parlement; calomnient le Parlement envers le Peuple; & ont attiré toute ſortes de maux ſur les trois Royaumes. Tels ſont les Conſeillers dont le Roi ſuit les avis; car il fait la guerre contre ſa volonté; il proteſte de gouverner ſelon les Loix, & cependant il gouverne deſpotiquement; il fait profeſſion d'aimer le Parlement, & pourtant il l'abandonne; il prend Dieu à témoin qu'il veut rendre ſes Peuples heureux, lorſqu'en ſuivant de mauvais conſeils, il a attiré ſur eux un déluge de maux. Si cette troupe de dangereux Conſeillers prenoit le deſſus, que pourroit-on eſpérer, que le pillage, le *Papiſme*, l'oppreſſion, la corruption des mœurs, la prophanation, la cruauté? Il faut donc s'attacher au Parlement, dont le double but eſt que les intérêts du Peuple ſoient ſoutenus, & que le Roi ſoit mieux conſeillé. Le Roi lui-même a fait l'éloge du Parlement, il affermit la Couronne ſur la tête des Rois, & il maintient les droits du Peuple.

Dans le cas préſent le Parlement ne peut avoir de deſſein caché. Si les Membres qui le compoſent avoient envie de s'avancer, ils ſeroient bien plus ſurs d'y réuſſir, en prenant le parti du Roi qu'en lui faiſant tête. Que gagneroient-ils à feindre des maux imaginaires? Ils ne nous ont jamais trompés, ils ſavent mieux les choſes que nous, & ils ſe ſont toujours montrés fidèles au Roi; enfin Dieu ſemble favoriſer leurs deſſeins. Il faut donc s'attacher au Parlement.

Mais

Mais peut-on deſobéir au Roi, & s'oppoſer à ſes ordres? Il y a des Princes qui s'imaginent pouvoir faire légitimement tout ce qui eſt en leur puiſſance, mais ils ſe trompent; & l'on démontre par la Raiſon & la Religion, & par la nature du pouvoir dont ils ſont revêtus, qu'ils ne peuvent rien faire qui ne ſoit conforme aux Loix. Les Rois ne ſont que les premiers Magiſtrats des Peuples; un Magiſtrat pourſuit-il un Particulier injuſtement? on doit le traiter lui-même comme particulier, ou ſe défendre contre lui. Les Matelots & les Paſſagers d'un Vaiſſeau peuvent s'oppoſer à celui qui en tient le gouvernail, s'ils s'apperçoivent qu'il ſoit prêt à échouer & à ſe briſer contre des rochers: on peut tout-de-même lier les mains du Roi, ſi ſon mauvais gouvernement expoſe ſa vie & celle de ſes Sujets à une perte certaine. D'ailleurs on peut deſobéir à des ordonnances verbales du Roi, qui ne ſont revêtues d'aucune marque de ſon autorité, & qui ſont contraires aux ordres des deux Chambres du Parlement, qui a le pouvoir de réſiſter à un Roi dont les vues tendent à aſſervir le Peuple. C'eſt mal poſer l'état de la queſtion, que de dire. Faut-il obéir au Roi, ou au Parlement? Car le Roi & le Parlement ne ſont point deux choſes différentes, ils compoſent enſemble la ſouveraine Magiſtrature. Obéiſſons-nous au Parlement ſelon les Loix? nous obéiſſons par cela même au Roi, & nous ſervons ſes intérêts.

Delà il paroîtroit que ni le Parlement, ni le Peuple, n'a aucun mauvais deſſein contre le Roi; & on voit clairement, par les Harangues du Roi

Roi & par toutes ſes Déclarations, que bien loin de vouloir opprimer ſon Peuple, il veut le gouverner avec équité, ſelon les Loix. D'où vient donc qu'on ne veut pas ſe fier à lui? C'eſt qu'on l'a preſque toujours vu manquer à ſa parole & à ſes promeſſes les plus ſolennelles; que le Parlement eſt chargé de l'intérêt public comme d'un dépôt ſacré, qu'il ne doit pas expoſer, & que cette cònfiance pourroit avoir des ſuites dangereuſes pour l'avenir. Si *Sa Majeſté* n'en abuſoit pas, ſes ſucceſſeurs le pourroient. Quelqu'un dira peut-être, que quoique les Princes ne doivent pas uſer de leur autorité abſolue pour faire tout ce qui leur plaît, cependant on ne devroit pas les gêner par des Loix, dans leur gouvernement. Je réponds, que vu la corruption de la nature humaine, il eſt néceſſaire d'avoir des Loix; & que quand on a des immunités & des privilèges, il eſt beaucoup plus prudent de les conſerver, que de les abandonner à la diſcrétion d'un autre.

Venons à la grande queſtion. Suppoſé que le Roi veuille extorquer à main armée la confiance de ſon Parlement, & que celui-ci ſe défende par la voye des armes, devons-nous l'aſſiſter ou non contre les efforts du Roi? Je réponds d'abord en général, qu'on doit ſe ſervir de moyens pour prévenir & écarter tous les maux temporels; que ces moyens doivent toujours être légitimes; qu'ils doivent être ſortables à la nature du mal; & qu'il n'y a point de meilleur remède contre une guerre offenſive, qu'une défenſive; enſuite il y a des choſes qui ne ſeroient pas permiſes à un Particulier, & qui le ſont à un Homme public; & il

y a des circonſtances où un Particulier peut faire pour le Bien public, ce qu'il ne lui ſeroit pas permis de faire pour lui-même: enfin il y a des choſes qu'un Particulier ne peut pas faire légitimement de ſon chef, & qu'il peut faire lorſqu'il y eſt autoriſé. En troiſième lieu, une guerre néceſſaire doit être légitime. Ne prendra-t-on pas les armes, lorſqu'il s'agit de ſauver l'Etat & l'Egliſe? Les guerres défenſives ſont toujours légitimes, & le Roi a pris les armes le premier; nous ne voulons faire tort à perſonne, & nous mettrons bas les armes dès que par une bonne paix nous ſerons ſurs d'être gouvernés comme un Peuple libre.

On peut encore entrevoir la juſtice de cette guerre défenſive, en conſidérant 1. les perſonnes contre qui elle eſt entrepriſe, c'eſt-à-dire, non le Roi, mais les perturbateurs du repos public, qu'on voudroit punir ſelon les Loix. 2. Ceux qui l'ont entrepriſe, & qui ſont tendrement affectionnés au bien de la République. 3. L'heureux ſuccès de cette guerre, que Dieu a priſe viſiblement ſous ſa protection. 4. Le tems où elle a été entrepriſe, c'eſt-à-dire, après que tous les autres moyens ont été inutiles. 5. Les fins qu'on s'y propoſe, qui ſont principalement, la gloire de Dieu, le bien de l'Egliſe, la propagation de l'Evangile, la paix du Royaume, la proſpérité de la République, le maintien de l'honneur, de l'autorité & de la perſonne du Roi, les libertés & les immunités des Communes, la conſervation du Corps repréſentatif de la Nation, les Privilèges du Parlement, les Loix du Pays, l'Adminiſtration libre de la Juſtice.

Ainſi, quoique nous ne ceſſions point de nous adreſ-

adreſſer au Roi, & de ſupplier le Roi des Rois pour obtenir la paix, ſi nous ne pouvons l'obtenir qu'au préjudice de la gloire de Dieu, par la perte de notre Religion, de nos Privilèges & de nos Loix, en expoſant notre fidèle Parlement au plus grand danger, & en riſquant la perſonne, l'honneur & les biens de *Sa Majeſté*, nous pouvons légitimement & en conſcience prendre les armes pour défendre toutes ces choſes.

No. XIII. DEUX ORDONNANCES *des Seigneurs & des Communes aſſemblés en Parlement* pour démolir inceſſamment toutes les Orgues, les Images, & toute ſorte de Monumens ſuperſtitieux dans toutes les Egliſes Cathédrales ou Paroiſſiales, & les Chapelles, dans toute l'étendue du Royaume d'*Angleterre* & du Pays de *Gales*, pour accomplir d'autant mieux l'heureuſe Réformation ſi bien commencée, & pour écarter du Culte Divin tout ſcandale, & toutes choſes illégitimes. La première eſt du 28. Août 1643, & eſt intitulée : *Ordonnance des Seigneurs & des Communes aſſemblés en Parlement pour faire entièrement démolir, ôter & enlever tous Monumens de Superſtition ou d'Idolâtrie.* Donnons-en le précis.

Les Seigneurs & les Communes aſſemblés en Parlement, conſidérant combien il eſt agréable à Dieu, & avantageux à l'heureuſe *Réformation* dans ſon culte ſi déſirée par les deux Chambres, que tous Monumens de Superſtition ou d'Idolâtrie ſoient ôtés & détruits, ordonnent que dans toutes les Egliſes Cathédrales, Collégiales ou Paroiſſiales, auſſi bien que dans toutes les Chapelles & autres Lieux auto-

risés par les Loix pour le Culte public dans toute l'étendue de ce Royaume, tous les Autels & les Tables de pierre soient, avant le 1. Novembre 1643, entiérement ôtées & détruites; & aussi, que toutes les Tables de Communion soient ôtées du bout oriental des Eglises, & placées dans un autre endroit; & que tous balustres quelconques qui entourent les Autels ou Tables de Communion, seront tout-de-même ôtés avant le tems spécifié ci-dessus; & que le Chœur élevé depuis vingt ans, pour y placer quelque Autel ou Table de Communion, sera avant ledit jour abaissé au niveau du reste; qu'on ôtera de-dessus les Tables de Communion, dans toutes les susdites Eglises, tous les cierges, chandeliers & bassins; que tous les Crucifix & les Croix, toutes les Images & tous les Portraits des Personnes de la Trinité, ou de la Vierge; & toutes les autres Images, & tous les Portraits de Saints, toutes les Inscriptions superstitieuses, tant au-dedans qu'au-dehors desdites Eglises, dans les Cimetières, ou autres lieux appartenant aux Eglises, soient ôtées & effacées, pour n'en plus mettre de pareilles dans la suite.

Ceux sur qui les frais de ces démolitions doivent tomber, sont spécifiés dans cet Acte; on y marque aussi les amendes & les autres peines décernées contre les contrevenans; enfin on excepte les monumens élevés en mémoire des Rois, Princes & autres Personnes de distinction.

La seconde Ordonnnance porte les choses plus loin. Elle est du jeudi 9. Mai 1644, & est intitulée, *Ordonnance pour aller en avant dans la destruction des monumens de Superstition & d'Idolâtrie.* Abrégeons. Les

Les Seigneurs & les Communes assemblées en Parlement, pour d'autant mieux accomplir la bienheureuse *Réformation* si heureusement commencée, & pour écarter du Culte Divin toute chose scandaleuse & illégitime, ordonnent que toutes les Représentations des Personnes de la Trinité, des Anges ou des Saints, tant dans l'intérieur qu'autour des Eglises Cathédrales, Paroissiales &c. dans toute l'étendue du Royaume, seront ôtées, brisées & détruites, avec défense d'en élever desormais de semblables; que les endroits desdites Eglises, élevés pour y placer des Autels, seront abaissés & réduits au niveau du rès-de-chaussée; que dorénavant, dans lesdites Eglises, Chapelles, &c. on ne se servira plus de Camails, Surplis, Etoles, Chapes, Chasubles, & autres vêtemens superstitieux, ni de Benitiers: Que de tous les Ustenciles d'argent employés au Service Divin on effacera les Croix, les Crucifix, les Représentations des Personnes de la Trinité, d'Anges, ou de Saints: Qu'on ôtera de toutes les susdites Eglises &c. les Orgues, qu'on les brisera, & qu'on n'en mettra jamais d'autres en la place. Enjoignons à tous & chacun qu'il appartiendra d'obéir, à leurs risques & périls, à cette présente Ordonnance. Au reste cet Acte est terminé par trois articles, qui reviennent aux trois derniers du précédent.

Ceux qui connoissent tant soit peu la Discipline de l'Eglise *Anglicane*, savent combien elle s'est relâchée sur la plupart de ces articles. Les Chœurs des Eglises ont repris leurs grilles, & les Tables de Communion leurs enceintes de

baluſtres, auſſi-bien que leurs places vers l'Orient; les Evêques ne prêchent qu'en Surpli, & les Diacres s'en revêtent pour lire le Service; enfin il n'y a preſque point d'Egliſe où il n'y ait un Jeu d'Orgues. Pour éviter une extrémité, on ſe jette d'ordinaire dans une autre; plus *Charles* I. faiſoit d'efforts pour ramener le *Papiſme*, plus la Nation tâchoit de l'en éloigner.

No. XX. PORTRAIT *d'une certaine grande Ducheſſe décédée, par un certain grand Poëte mort dernièrement.* M. S. en vers.

„ Mais qu'y a-t-il de comparable à la gran-
„ de ame d'*Atoſſa*, à peine une ſeule fois elle-
„ même, & tour à tour toutes les femmes?
„ Qui trouve, que depuis ſa naiſſance, toute
„ ſa vie n'a été qu'une guerre continuelle avec
„ elle-même, ou avec les autres: Qui brille en
„ expoſant les fripons & en peignant les ſots,
„ pendant qu'elle eſt tout ce qu'elle hait ou
„ tourne en ridicule. Elle ne propoſe aucune
„ penſée que ſon cerveau brouillon ne con-
„ fonde, & ne réduiſe à néant. Pendant ſoixan-
„ te ans entiers elle a été, dans le commerce
„ du monde, la plus ſage folle que le tems ait
„ jamais produite. Depuis une jeuneſſe ſans a-
„ mour juſqu'à une vieilleſſe mépriſée, aucune
„ paſſion ne la flatta que ſa rage; & même la
„ fureur devançant l'eſprit, elle manqua le plai-
„ ſir & n'attrappa que le ſcandale. Rompre a-
„ vec elle, c'eſt s'expoſer à une vengeance in-
„ fernale; mais celui qui oſe être dans ſes bon-
„ nes graces, riſque encore davantage. Elle ſuit
„ chaque caprice avec violence, & la recon-

noiſ-

„ noiſſance l'effraye plus que la foudre. Là
„ chaque paſſion la conduit ; ſi l'amour l'oblige
„ à céder, il faut qu'il l'oblige auſſi à haïr. El-
„ le ſouhaite la mort à ſes Supérieurs, & mau-
„ dit ſes Egaux ; mais c'eſt pis encore à l'é-
„ gard d'un Inférieur indépendant. Offenſez-
„ la, elle ne ſait ce que c'eſt que de pardonner ;
„ obligez-la, elle vous haïra tant que vous vi-
„ vrez. Mais mourez, elle vous adorera, elle
„ vous élevera des Statues & des Temples, qui
„ ſe réduiſent bientôt en poudre. Hier au ſoir
„ il n'y avoit rien de plus grand ni de meil-
„ leur que ſon Epoux, ce matin c'eſt un ſcé-
„ lérat, & ſon teſtament une tromperie. Cho-
„ ſe étrange ! par les moyens elle manque ſon
„ but, par l'eſprit elle perd ſon pouvoir, par le
„ zèle ſes amis, par les richeſſes ſes courtiſans.
„ Sans le moindre revers elle eſt laſſe d'elle-
„ même, quoique remplie d'amour-propre.
„ *Atoſſa* maudite à force d'être exaucée dans
„ toutes ſes prières, dépourvue d'enfans, avec
„ tous ſes enfans manque d'un héritier ; ſes
„ tréſors délaiſſés paſſent à des héritiers incon-
„ nus, ou deſcendent aux Pauvres ſelon l'or-
„ dre du Ciel.

No. XXIX. Les Puits *de la Reine. Traité de la Nature & des Vertus des Eaux de* Tunbridge : *Avec l'énumération des principales Maladies où l'uſage peut en être ſalutaire, & l'ordre & la manière de les prendre.* Par *Lodowick Rowzée*, Docteur en Médecine, établi à *Ashford* dans la Province de *Kent*.

L'Auteur donne plus dans le cours de l'Ouvrage, qu'il ne promet dans le titre, comme on

le verra par ceux des chapitres qui ſont au nombre de dix. 1. De l'Eau en général. 2. Des différences des Eaux. 3. De l'origine des Fontaines & des Rivières. 4. Des Eaux dont la nature & les effets ſont extraordinaires. 5. Des Sources minérales & médécinales. 6. Des Eaux de *Tunbridge*. 7. Les Maladies où les Eaux de *Tunbridge* peuvent s'employer avec ſuccès. 8. Du tems, de l'ordre, & de la méthode qu'il faut obſerver en les prenant. 9. De la Préparation du Corps pour les recevoir. 10. Du Régime qu'il faut obſerver en les prenant. Concluſion. Donnons l'idée du tout en auſſi peu de mots qu'il nous ſera poſſible.

Quelques anciens Philoſophes ont dit que l'Eau étoit le premier des Elémens, parce que rien de ce qui a vie ne peut ſubſiſter ſans eau ; & l'expérience montre que les Arbres mêmes tirent toute leur ſubſtance de l'eau. Dieu, en créant l'Univers, diviſa les Eaux, & en plaça une partie au-deſſus du Firmament, & l'autre au-deſſous ; c'eſt par la jonction de ces diverſes eaux que ſe fit le Déluge univerſel, qui ne peut s'expliquer autrement. Parmi les Eaux potables, celles des Fontaines ſont les plus eſtimées, & ſurtout celles qui ſont les plus légères. Les Sources & les Rivières viennent de la Mer, où elles retournent, pour ſe reproduire de-nouveau & ſe perpétuer, par une circulation continuelle. Parmi les Sources il y en a de froides & de chaudes ; il y en a même de ſi chaudes, témoin celles d'un Village appellé *Porcet* près d'*Akin* en *Allemagne*, qu'on y peut faire durcir des œufs en très-peu de tems. On attribue d'ordi-

mi-

naire cette chaleur à un ſoufre enflammé dans les entrailles de la terre. Mais ſi cela étoit, les eaux devroient prendre le goût du ſoufre, au-lieu que celles-là ne l'ont point. D'ailleurs ces eaux, qui ont coulé durant des ſiècles, auroient dû éteindre le feu; ou bien le feu, devenu le maître, auroit dès longtems deſſeché les eaux, & réduit la terre en cendres. Ajoûtez à cela qu'où il y a des Volcans, on ne trouve point d'eaux chaudes; l'eau qui ſort du pied du Mont *Véſuve* eſt froide; & s'il y a des Sources chaudes en *Italie* (car on y en compte juſqu'à ſoixante) il ne paroît point de feu dans les endroits où elles ſe trouvent. Il y a donc plus d'apparence que la chaleur de ces eaux vient de leur agitation dans le ſein de la Terre, cauſée par des chutes & des cataractes. La Mer eſt froide naturellement; mais qu'elle ſoit violemment agitée, pendant trois ou quatre jours par une tempête, elle deviendra fort chaude. Enfin il y a des Eaux qui ont un goût extraordinaire de ſoufre, ſans être chaudes; témoin celles d'une des Sources de *Spa*. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe adopter l'hypothèſe du Docteur *Jourdan*, qui dans ſon excellent *Diſcours ſur les Bains naturels & les Eaux minérales*, attribue cette chaleur à la fermentation des Minéraux.

L'Auteur, après une liſte aſſez ample des Eaux qui produiſent des effets ſurprenans ou nuiſibles, paſſe aux Eaux Médécinales. Elles prennent les qualités des Minéraux au-travers deſquels elles ſe filtrent. Si c'eſt le bitume, le ſel, le ſoufre, la couperoſe, le cuivre, elles ſont chaudes, apéritives, déſiccatives &c. Si elles

participent de l'or, de l'argent, de l'étain, du fer, du plomb, & ſurtout du nitre, elles ſont froides. Le nitre ſeul, *Sal Prunellæ*, eſt excellent dans les fièvres. Mais il eſt très-difficile de déterminer préciſément de quels métaux ou minéraux les eaux participent. On diſpute en *Suède* ſi les Eaux d'*Uberlingue* viennent du plomb ou du cuivre; en *Italie*, ſi celles de *Luques* viennent du fer ou de l'alun: & en *Angleterre*, ſi celles d'*Epſom* ſont nitreuſes ou alumineuſes. Mais paſſons à celles de *Tunbridge*.

Ce ſont deux petites Sources aſſez près l'une de l'autre, à cinq quarts de lieues de *Tunbridge* du côté du Sud, dans une vallée environnée de montagnes ſi ſtériles, qu'à peine y trouve-t-on de la bruyère. Depuis que notre Souveraine a honoré ces Eaux de ſa préſence, elles ont pris le titre de *Puits de la Reine*. Le goût n'en eſt pas desagréable, pour peu qu'on y ſoit accoutumé; & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'il n'y a point de liqueur, quelqu'agréable qu'elle paroiſſe, dont on puiſſe boire la moitié autant. Excepté le fer & la rouille, qu'elles dépoſent dans les endroits où elles paſſent, on ne ſait pas bien encore de quels autres métaux ou minéraux elles participent. Elles purgent par les ſelles, le vomiſſement & les urines, d'où l'on conjecture qu'il y entre d'autres minéraux. Mais quand il n'y auroit que le fer, puiſque, ſelon les Chymiſtes, il eſt compoſé de ſoufre & de mercure, il faut que ces deux principes s'y trouvent; outre cela, chaque métal a ſon ſel particulier; il y a dans le fer beau-

beaucoup de ſel volatil, & le fer eſt aſtringeant, fortifiant & apéritif. On ne trouve entre les eaux de ces deux Sources, aucune différence ſenſible; à-la-vérité elles paroiſſent quelquefois tour à tour plus forte l'une que l'autre.

Les principales maladies qui peuvent ſe guérir par le moyen de ces Eaux, ſont toutes celles qui proviennent d'obſtructions, ſurtout de la rate & du foye; toutes les fièvres règlées, la fièvre-quarte, l'hydropiſie, la jauniſſe, les tumeurs à la rate, le ſcorbut, les pâles couleurs, les fleurs blanches dans les Femmes, le défaut ou l'excès de leurs évacuations périodiques, la colique, lorſqu'elle eſt cauſée par l'épaiſſiſſement du ſang & par les glaires; elle recure & nettoye tous les paſſages de l'urine, deſorte qu'elle eſt bonne pour la gravelle, la pierre, &c. pour les ulcères intérieurs, le flux de ſang, le flux de ventre &c. Elle appaiſe les inflammations, & fortifie pourtant l'eſtomac, auſſi-bien que les nerfs & le cerveau; elle eſt bonne contre la paraliſie, l'apoplexie & la léthargie; elle guérit les convulſions, la migraine, les vertiges; elle réuſſit contre les vomiſſemens, le hoquet & la mélancolie; elle fortifie les reins, diſſout les carnoſités qui croiſſent dans l'urétère, & guérit la vérole; elle tue toute ſorte de vers; elle eſt bonne pour la goute, pourvu qu'on la prenne avec précaution. Appliquée extérieurement, elle guérit la rougeur des yeux, les boutons, les gales, & autres maladies de la peau; enfin elle eſt excellente contre la ſtérilité des Femmes. Mais voyons quand, & comment il faut la prendre.

Qu'on

Qu'on ne m'accuſe pas de faire de ces Eaux une médecine univerſelle; ce détail eſt long, mais il n'eſt point exagéré. Qu'on jette les yeux ſur les habitans de *Spa* & des environs, qui ont coutume d'en boire les eaux, qui ont une grande affinité avec celles de *Tunbridge*, & l'on verra qu'ils parviennent en général à une grande vieilleſſe, ſans éprouver aucune des maladies dont je viens de faire mention. La ſaiſon la plus convenable pour boire ces Eaux, c'eſt lorſque le tems eſt fixé au beau & au ſec, dans les mois de Juin, Juillet & Août, quoiqu'on puiſſe les prendre en tout tems pourvu qu'il faſſe beau: on remarque même qu'elles ont plus de vertu dans le tems de la plus forte gelée, parce qu'elles peuvent moins s'évaporer; mais les pluyes en diminuent conſidérablement la force. Le tems le plus propre pour les prendre, c'eſt une heure ou deux après le lever de Soleil. Il eſt bon, avant que de les boire & en les buvant, de faire un peu d'exercice, pourvu qu'il n'aille pas juſqu'à la ſueur. Ceux qui ont l'eſtomac foible, peuvent uſer de quelque véhicule pour aider à la digeſtion. Quand on a achevé de boire, on peut ſe promener à cheval; mais on ne doit manger que quand les eaux ſont tout-à-fait digérées, ce qui ſe connoît à la couleur foncée de l'urine. Qu'alors, ſur-tout, on ſe dégage de toute inquiétude, & qu'on s'excite à la gayeté. C'eſt un abus de croire faire plus de progrès en les prenant deux fois par jour; car ſi la ſeconde fois vous les prenez d'abord après diné, elles troubleront la digeſtion, & ſi c'eſt vers le ſoir, elles ne ſeront pas digérées avant le ſoupé.

A l'égard de la quantité, elle doit ſe règler ſelon

lon les divers tempéramens, l'âge & le ſexe de perſonnes : ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elles font le plus d'effet à ceux qui en boivent le plus. Il y en a qui en prennent juſqu'à trois cens onces, & même davantage. Il y a des Médecins ignorans qui ordonnent à leurs malades de commencer par dix ou douze onces : & d'aller par degré juſqu'à trente, c'eſt ne rien faire : il faut commencer par trente, quarante, cinquante, & monter par degrés juſqu'à cent cinquante, deux cens, &c. & redeſcendre peu à peu pour finir où l'on a commencé. On ne peut pas non plus déterminer combien de tems on les doit prendre ; il y en a à qui quelques ſemaines ſuffiſent, d'autres requièrent des mois, & d'autres pluſieurs ſaiſons pour être ſoulagés.

Au-reſte il faut, avant que de boire les Eaux, prendre certaines précautions, faute deſquelles j'en ai vu gagner des maladies pires que celles dont ils vouloient guérir. Il eſt donc néceſſaire de ſe bien préparer le corps par des médecines convenables aux circonſtances, ſur quoi l'on doit conſulter un habile Médecin. Souvent même il faut prendre quelque choſe durant les eaux, pour en faciliter l'opération. Enfin il faut, en buvant les eaux, vivre de régime ; par où j'entends un exercice modéré, la gayeté, les plaiſirs innocens, le repos. Le ſommeil, les viandes légères, ſucculentes & de facile digeſtion, les viandes noires, en particulier le liévre, quoique quelques-uns en ayent jugé autrement ; mais il faut éviter les viandes de lait, & ſurtout les oiſeaux marécageux. Il faut manger peu de poiſſon, préférer ceux d'eau douce, & ne prendre que

les

les plus eſtimés, comme la truite, la perche & le brochet. La bière eſt la boiſſon du Pays, mais il faut qu'elle ſoit bonne dans ſon genre. Ceux qui ſont accoutumés au vin, font bien de continuer & de boire du rouge par préférence. Enfin, les eaux n'opèrent que lentement; on ne doit pas ſe décourager, il faut revenir à la charge, & perſévérer juſqu'à ce qu'on ſoit guéri.

No. XL. CRI *contre un péché criant*: ou *Juſte Complainte adreſſée aux Magiſtrats contre ceux qui ont renverſé les Loix de Dieu, en faiſant mourir les hommes pour ſimple vol. Expoſé dans une Requête préſentée dès longtems au Conſeil de la Ville de* Londres, *en faveur des Coupables. Avec des Propoſitions adreſſées par le Colonel* Pride *au Conſeil général de l'Armée, & aux Commiſſaires nommés par le Parlement d'*Angleterre, *pour examiner les inconvéniens, les maux, les frais & les irrégularités des Loix.*

Il y a eu depuis peu de tems, dans cette grande Ville, un ſi prodigieux nombre de malfaiteurs exécutés pour crime de ſimple vol, & la plupart pour des vols de très-petite conſéquence, que cela a excité un murmure général dans le Public, & engagé pluſieurs bonnes Plumes à prendre la défenſe de ces malheureux; à expoſer le peu de ſageſſe de ces Loix, & la rigueur outrée de ces Sentences qui confondent de jeunes-gens ſans éducation & ſans principes qui s'abandonnent à voler des bagatelles, avec le meurtrier, ou le voleur de grand-chemin, qui a vieilli dans le crime; & à propoſer des expédiens pour remédier à des abus ſi funeſtes. On voit par l'Ecrit que *je* viens

viens d'indiquer, qu'il y a plus de cent ans qu'on a eu les mêmes idées.

Cet Ecrit en contient pluſieurs autres. 1. Une Requête préſentée au nom de tous les habitans de la Ville de *Londres* à la Magiſtrature. 2. Une Lettre écrite en 1649 au premier Magiſtrat, par *S. Chidley*. 3. Une autre Lettre du même aux Commiſſaires Juges des Criminels. 4 Raiſons pour appuyer ces Requêtes. 5. Requête du même au Conſeil d'Etat. 6. Humbles Propoſitions du même au Conſeil général de l'Armée. 7. Une Lettre aux Juges des Loix députés par le Parlement.

Contentons-nous de remarquer les principes de l'Auteur, qui ſont répandus dans ſes Lettres & Requêtes, & qu'il a raſſemblés dans ſes *humbles Propoſitions*. 1. Dieu eſt le ſeul Légiſlateur, le Légiſlateur ſuprême; ſa Loi eſt la plus ancienne & la meilleure de toutes, & elle doit être la règle & le modèle de tous les Légiſlateurs de la Terre. Par conſéquent toutes les Loix qui y ſont oppoſées, ſont injuſtes; les Légiſlateurs qui les font, ſont des corrupteurs de la Juſtice, des deſtructeurs de la Loi de Dieu; & ceux qui mettent ces Loix iniques en exécution, ſont d'autant plus coupables qu'elles ſont plus importantes. 2. Non ſeulement Dieu n'a point permis, il a au-contraire expreſſément défendu de faire mourir les Voleurs; il a même déclaré qu'il vouloit qu'on leur conſervât la vie: c'eſt donc un péché criant de la leur ôter. Je ſai que ceux qui ſont chargés de l'exécution de nos Loix, allèguent qu'elles prononcent digne de mort celui qui a volé la valeur de *treize ſols & demi*.

Mais

Mais on ne doit mettre en exécution *aucune* Loi telle que celle-là, qui ſe trouve en oppoſition avec celle de Dieu; puiſqu'il a déclaré qu'il redemanderoit le ſang d'un Voleur de la main de celui qui l'ayant pris ſur le fait en plein jour, l'auroit frappé juſqu'à la mort. 3. La Loi de Dieu ordonne que le Voleur faſſe reſtitution de la choſe volée, & qu'il répare de ſes biens le dommage qu'il aura cauſé: c'eſt donc agir directement contre cette Loi, que de faire mourir un Voleur, puiſqu'on le met hors d'état de reſtituer ce qu'il a pris, & que la perſonne lèzée eſt privée de la réparation du tort qu'elle a ſouffert. Bien plus, on l'oblige à pourſuivre à ſes frais le coupable, deſorte qu'outre la première perte il lui en coute encore beaucoup de tems, de peine & de dépenſe pour avoir juſtice; & cette juſtice ſe borne à ôter la vie au Criminel, ce qui ne répare en aucune façon la perte qu'on a ſoufferte. Il arrive auſſi que des gens ignorans, cruels & vindicatifs abuſent de cette Loi rigoureuſe pour ſe défaire de ceux qui leur déplaiſent; car quoique Dieu ait expreſſément dit qu'un ſeul témoin ne doit point s'élever contre qui que ce ſoit pour le mettre à mort, on ne laiſſe pas de condamner ici un homme à la mort ſur la dépoſition d'un ſeul témoin.

4. Lorſqu'on fait mourir des Voleurs qui n'ont pas le moyen de reſtituer, c'eſt agir contre la Loi de Dieu, qui ordonne qu'en ce caſ-là le Voleur ſoit vendu pour réparer le vol; car tant qu'il vit il vaut quelque choſe, au-lieu qu'il vaut moins que rien quand il eſt mort. L'Apôtre dit qu'ils doivent travailler, le Juge les con-

dam-

damne à la mort. Qui a raiſon du Juge ou de l'Apôtre? J'avoue qu'on laiſſe vivre ceux qui ont le privilège de *bénéfice du Clergé*, mais on les note d'infamie; deſorte que généralement déteſtés, perſonne ne veut les recevoir ni ſe fier à eux, & que forcés à voler de-nouveau pour ſubſiſter, ils ne peuvent éviter le ſuplice.

5. Cette Loi meurtrière qui condamne les Voleurs à la mort, eſt la cauſe de bien des meurtres; car les Voleurs, ſachant que le ſimple vol les aſſujettit à la mort, & que le meurtre n'eſt pas plus ſévèrement puni, tuent ceux par qui ils craignent d'être découverts.

6. Cette Loi eſt donc cauſe que pluſieurs Voleurs échappent. D'ailleurs il y a bien des perſonnes qui ne ſe ſoucient pas de pourſuivre, vu que le remède eſt pire que le mal. Car ſi l'on fait des pourſuites, il en coute beaucoup: peut-être le Voleur perdra la vie, mais les parties lèzées perdront certainement ce qui leur a été volé; au-lieu que s'il y avoit un moyen de ſe faire faire reſtitution, on ſeroit beaucoup plus exact à pourſuivre les Voleurs.

On demande, comment faut-il donc les traiter? Je réponds que ſi celui qui a volé ſe trouve ſaiſi du vol, il rendra le double; & s'il en a diſpoſé il rendra le quadruple, & ſon bien ſera ſaiſi pour cet effet. Mais, dira-t-on, s'il n'a rien? Je réponds qu'il ſera vendu pour ſon vol. On demande qui voudra l'acheter? Je réponds que peut-être la partie lèzée s'en chargera; ſinon on le fera travailler dans le Pays, ſur terre ou ſur mer; ou dans des maiſons établies à cet effet, comme il y en a chez les *Hollandois*; ou enfin,

on le transportera dans les Colonies, comme on l'a déjà fait à l'égard de quelques-uns, qui y ſont devenus laborieux & honnêtes-gens.

Mais ne ſeroit-ce pas une grande tyrannie de vendre des hommes pour eſclaves? Je réponds d'abord qu'ils ne ſeroient pas vendus à perpétuité, mais ſeulement pour leur vol; enſuite il y a certainement une bien plus grande tyrannie à les faire mourir. On demande encore, que fera-t-on en cas qu'ils s'enfuyent, ou qu'ils ne veuillent pas travailler? Je réponds que dans le premier cas, ils contracteront une double dette; & dans le ſecond, qu'on ne leur donnera point à manger; car la faim les contraindra à travailler; & s'ils prennent le parti de ſe laiſſer mourir de faim, leur ſang eſt ſur leur propre tête, & la République en eſt déchargée.

Si l'on ſuivoit cette méthode, on effrayeroit les Voleurs; il y en auroit beaucoup qui s'abſtiendroient du vol, parce qu'ils préféreroient la mort à une telle punition. Et comme il y en auroit ſans-doute qui ſe convertiroient dans leur captivité, combien de fois ne béniroient-ils pas l'exécution de ce projet; combien ne ſe trouveroient-ils pas heureux, en recouvrant leur liberté, d'avoir la vie ſauve, & d'avoir appris, dans cette école, à ſe connoître eux-mêmes & à ſe reſſouvenir de leur Créateur. Combien de Jeunes-gens abandonnés à eux-mêmes dès l'enfance, ſans principes, ſans vocation, ſe portent au vol ſans en avoir jamais conſidéré la nature ni les conſéquences, qui y apprendroient à devenir honnêtes gens, à ſe rendre utiles à la Société, & à faire leur ſalut, ſi on ne les retranchoit pas par

une

une mort honteuſe & prématurée?

L'Auteur trouve un 7me. abus dans les exécutions, qu'il voudroit être faites par ceux-là mêmes qui ſe portent accuſateurs contre le criminel, & non par un exécuteur public; & un 8. dans la méthode que l'on a de charger de poids juſqu'à ce qu'ils expirent, les prévenus qui ne veulent ni s'avouer coupables, ni ſe défendre; & dans la manière d'inſtruire les procès & de prononcer les ſentences; ce qui ſe fait quelquefois d'une façon ſi ſuperficielle & ſi téméraire, qu'on a ſouvent fait mourir des gens qui ne le méritoient pas, leur innocence ayant été reconnue dans la ſuite à l'égard des crimes pour leſquels ils avoient été condamnés.

On croiroit volontiers, par la manière dont cette ſorte de Juſtice s'adminiſtre en *Angleterre*, que les *Anglois* font beaucoup plus de cas de l'argent, que de la vie des hommes. On fait ſouvent grace à un Meurtrier, pour peu qu'on puiſſe donner un certain tour à ſon crime; mais le Vol, quelque mince qu'il ſoit, ne ſe pardonne guère. Punir de mort pour un vol qui ne peut en façon quelconque incommoder le Propriétaire, c'eſt, ce me ſemble, mettre la vie des hommes fort au-deſſous de ſon prix.

Les paſſages cités ſont pris de l'*Exode* XXI. 23. 24. 25. *Prov.* XXX. 6. *Lévit.* XXIV. 17-22. *Luc* XII. 22. *Deut.* X. 18. 1 *Tim.* VI. 8. *Gen.* IX. 6. *Prov.* VI. 30. *Apoc.* XIII. 10. *Epheſ.* IV. 28. 2 *Theſ.* III. 10.

ARTICLE XI.

NOUVEAU DICTIONNAIRE Hiſtorique & Critique *pour ſervir de Supplément ou de Continuation au* Dictionnaire Hiſtorique & Critique de Mr. PIERRE BAYLE *par Mr.* JAQUES GEORGE DE CHAUFEPI'E. Imprimé aux dépens d'une Société de Libraires, à Amſterdam MDCCL. 2 Voll. in Folio. Tom I. A-BL. Tom. II. BO-H.

VOici enfin une partie de l'Ouvrage dont le Projet parut en 1740, & que les Libraires donnent en attendant que la ſuite ſoit en état de voir le jour, pour ſatisfaire à l'empreſſement de quantité de perſonnes, qui ſouhaitoient de le voir. Il y a apparence que l'Ouvrage entier paroîtroit déjà, ſi Mr. *de Chaufepié* eût toujours travaillé dans la vue de l'achever; mais chargé d'abord de faire juſqu'à la Lettre *M* incluſivement, il avoit rempli cette tâche dès la fin de 1743. Il a été enſuite près de cinq ans ſans penſer à aller plus loin, & divers incidens ont empêché que ſon travail ne s'achevât d'imprimer. L'Auteur qui devoit continuer depuis la Lettre *N* juſqu'à la fin, n'ayant pas ſatisfait les Libraires, ils revinrent en 1748 à Mr. *de Chaufepié*, pour le ſolliciter de finir un Ouvrage dont il avoit fait une partie conſidérable; il ne ſe rendit qu'avec peine à leurs ſollicitations par diverſes raiſons, qu'il expoſe dans le § 2. de ſa Préface. Déterminé enfin à donner tout un *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, il s'eſt

s'eſt remis au travail, & il y a lieu de s'attendre que les deux autres volumes qu'il nous promet, ne tarderont pas autant à paroître que les premiers; une partie du troiſième volume eſt déjà imprimée; de grands morceaux de la ſuite de l'Ouvrage ſont en état d'être mis ſous la preſſe; & l'aſſiduité de l'Auteur, qui eſt très-laborieux, donnent lieu d'eſpérer que ſi Dieu lui conſerve la vie & la ſanté, il remplira ſes engagemens, ſans trop faire languir le Public.

Ce *Dictionnaire* conſiſte en deux ſortes de matériaux, les uns ſont d'emprunt, pour ainſi dire, & les autres ſont uniquement le fruit des recherches de Mr. *de Chaufepié*. On ſait que le ſuccès qu'avoit eu le *Dictionnaire de Mr. Bayle* engagea le Libraire qui l'avoit imprimé, à former le projet de faire travailler à une Continuation, mais ce projet n'eut pas de ſuite. En l'année 1733 quelques Gens de Lettres de *Londres* entreprirent de donner une nouvelle Traduction *Angloiſe* de l'Ouvrage de Mr. *Bayle*, & ils ſe propoſèrent en même tems d'exécuter en partie le projet formé autrefois, de faire des additions conſidérables à pluſieurs Articles de leur Auteur, & de donner des Articles nouveaux placés en leur rang parmi ceux de Mr. *Bayle*; mais comme ils travailloient principalement pour l'*Angleterre*, ils ſe ſont attachés ſurtout à faire connoître les Hommes illuſtres de la *Grande-Bretagne*.

On trouve d'abord, dans le § 1. de la Préface de Mr. *de Chaufepié*, celle des Auteurs de *Londres*, qui y parlent de divers *Dictionnaires Hiſtoriques* qui ont paru, & de pluſieurs autres Ou-

vrages en ce genre; de leur traduction, de celui de Mr. *Bayle*, & des additions qu'ils y ont faites. Ces additions n'étoient pourtant pas encore, à proprement parler, un Supplément ou une Continuation du *Dictionnaire de Bayle*: c'étoit quelque chose de plus que les Additions ou les Remarques de l'Edition de *Paris*, mais non un Corps d'ouvrage qui fût bien en état de figurer seul.

Au commencement de l'année 1739 on proposa à Mr. *de Chaufepié* d'extraire du *Bayle Anglois* les Additions & les nouveaux Articles, de les traduire en *François*, & d'en faire un Corps en forme de Supplément au *Dictionnaire Historique & Critique*, & pour cela d'y faire lui-même & des Additions & des Articles nouveaux, autant qu'il le jugeroit à propos. Il s'engagea à ce travail, comptant, dit-il, de faire principalement la fonction de Traducteur. Il s'apperçut bientôt qu'il s'étoit engagé dans une entreprise plus difficile & plus étendue qu'il ne l'avoit cru d'abord. „ En examinant, dit-il, les „ Articles nouveaux donnés par les Traduc„ teurs *Anglois* de *Bayle*, je remarquai qu'il y „ en avoit un grand nombre qui étoient fort „ imparfaits, & sur lesquels ces Messieurs n'a„ voient pas fait toutes les recherches qu'on „ auroit naturellement attendu d'eux. Je fus „ frappé encore du grand nombre d'Articles „ uniquement rélatifs à l'*Angleterre*, parmi „ lesquels il y en a qui peuvent intéresser les „ *Anglois*, mais qui n'intéressent pas autant les „ Lecteurs d'autres Nations: en un mot je trou„ vai que mon Ouvrage manqueroit de varié-

„ té,

„ té, en ne donnant que le travail des Auteurs „ de *Londres*. Ce défaut n'a pas lieu dans leur „ Ouvrage, parce que leurs Articles ſont diſ„ perſés parmi ceux de Mr. *Bayle*; mais en les „ rapprochant pour en faire un Corps particu„ lier, on ſent que la variété diſparoiſſoit". L'Auteur ſe vit donc obligé d'étendre ſon plan, & de prendre de nouvelles meſures. Il forma le deſſein d'ajoûter aux Articles qui lui paroiſſoient le demander, ce qui pourroit les rendre plus complets & plus intéreſſans; & de faire de nouveaux Articles, propres à donner à ſon travail cette agréable variété qui plaît généralement.

Pour exécuter la première partie de ce deſſein, il a fait quatre choſes. Il a ajoûté, ſoit dans le Corps des Articles traduits de l'*Anglois*, ſoit dans les Remarques, des faits oubliés ou négligés par les Auteurs. On en voit des exemples dans les Articles *Aaron Hariſſon*, *Abbadie*, *Abiram*, *Abrahah*, *Accolti*, *St. Amand*, *Ambroiſe d'*Alexandrie, *Amarach* I. & II. *Anaximène* Orateur, *Anne Comnène*, *Annicéris*, *Apoſtolius* (Michel), *Aratus* de Soles, *Archimède*, *Archytas*, *Ariſtotime*, *Baluze*, *Baronius*, *Bayle*, *Bernardin* de Sienne, *Boëthius* (Flav. Ann.), *Le Clerc*, *Empédocle*, *Enée* de Gaze, *St. Ephrem*, *Ferrari* (Ottavio), *Grævius*, *Hardouin*, *Hérodien*, ſans parler de nombre d'autres. L'Auteur a donné des éclairciſſemens ſur les faits rapportés par les Auteurs *Anglois*: par exemple dans les Articles *Abiha*, *Abbadie*, *Abiram*, *Acace* de Céſarée, *Achaïe* (Prêtres d') *Agnès Sureau*, *Agobard*, *Apollo-*

wins, *Béton*, *Bekker*, *Belon*, *Berton*, *Bérylle*, *Blacke*, *Boileau*, *Callimaque*, *Collins* (Antoine), *Empédocle*, *St. Epiphane*, *Eusèbe* de Césarée, &c. Quelquefois Mr. *de Chaufepié* a fait la critique de certains endroits de ſes Auteurs, comme dans les Articles *Abdolonyme*, *Acace* de Bérée, *Acominat* (Michel), *Agapius*, *Agathias*, *Anaſtaſe* le Bibliothécaire, *André* (Jaques), *Appien*, *Bayle*, *Blake*, *Camoëns*, *Datier* (Anne), *Epiménide*, *Eſchine*, *Eudocie*, *Ferrari* (Ottavio), &c. En d'autres occaſions il a fait des réflexions ſur ce que les Auteurs de *Londres* rapportent d'autres Ecrivains. Par exemple dans les Articles, *Abraham*, *Agreſtis* (Jules), *Arria*, *Bacon* (François), *Gale* (Jean), *Biddle*, *Clark* (Samuel), *Donne*, &c. Notre Auteur aſſure qu'il y a pluſieurs Articles qui ſe réduiroient à bien peu de choſe, ſans les additions qu'il y a faites. Nous n'en indiquerons que quatre ou cinq exemples; qu'on conſulte les Articles *Aaron Hariſſon*, *Anne Comnène*, *Archytas*, *Ariſtotime*, & *Hérodien*. D'un autre côté il faut dire qu'on eſt redevable aux Auteurs *Anglois* de grand nombre d'Articles, ſurtout de ceux qui ſont rélatifs à l'*Angleterre*, qui ſont extrêmement curieux, & qui ne peuvent que faire beaucoup de plaiſir. Pour en être convaincu, on n'a qu'à conſulter les Articles ſuivans. *Addiſon* (Joſeph), *Alfred*, *Aſcham* (Roger), *Atterbury* (François), *Barclay* (Robert), *Barrow* (Iſaac), *Blake* (Robert), *Bacon*, (François), *Bacon* (Roger), *Bodley* (Thomas), *Boleyn* (Anne), *Bolton* (Edmond), les divers

Arti-

Articles des *Boyle*, *Brunus* (Jordanus), *Burnet* (Gilbert), *Cécil* (Guillaume), *Chaucer* (Geoffroi), *Cheke* (Jean), *Chillingworth* (Guillaume), *Clarke* (Samuel), *Coke* (Edouard), *Collins* (Antoine), *Cotes* (Roger), *Cowley* (Abraham), *Cromwell* (Olivier), *Cudworth* (Rodolphe), *Colet* (Jean), *Derham* (Jean), *Digby* (Kénelme), *Donne* (Jean), *Dryden* (Jean), *Egerton* (Thomas), *Fanshaw* (Richard), *Faſtolf* (Jean), *Flamſteed* (Jean), *Fleetwood* (Guillaume), *Glanvill* (Joſeph), *Greaves* (Jean), *Hale* (Matthieu), *Hales* (Jean), *Hambden* (Jean), *Horrox* (Jérémie), *Hudibras*, &c.

Pour finir ce qui regarde cette première partie du travail de Mr. *de Chaufepié*, ajoûtons ce qu'il dit ſur la traduction des Morceaux tirés de l'*Anglois*. „ Il y a longtems, dit-il, „ qu'on a remarqué qu'une bonne traduction „ eſt plus difficile à faire que bien des perſonnes ne le penſent. A mon avis il faut éviter „ deux extrémités, d'être trop litéral & d'être „ trop paraphraſté. Dans le premier cas on rend „ ſouvent ſon Auteur inintelligible, au-moins „ rebutant: dans le ſecond, on court riſque de „ lui faire dire ce qu'il n'a point dit. Souvent il „ y a de certaines choſes qui ſont très-difficiles „ à rendre dans une autre Langue, que celle où „ l'Auteur a écrit: chaque Pays, chaque Nation a ſes uſages, qui diffèrent des uſages des „ autres Pays: chaque Peuple a ſon tour d'eſprit „ particulier, certaines façons de penſer qui „ lui ſont propres: de-là dans chaque Langue „ des expreſſions qui ſont très-juſtes en elles-

„ mêmes, mais qu'on ne peut guères transpor-
„ ter dans une autre Langue, ſans qu'elles con-
„ ſervent toujours un air étranger. Ces diffi-
„ cultés, qui ſont communes à toutes les Tra-
„ ductions, ſont plus grandes encore pour cel-
„ les de l'*Anglois*. En général les *Anglois* ne
„ ſe piquent pas d'une fort grande exactitude
„ de ſtile: d'ailleurs tel eſt le génie de leur Lan-
„ gue qu'on n'y évite pas les équivoques auſſi
„ ſoigneuſement qu'on le doit faire dans la Lan-
„ gue *Françoiſe*, ce qui met en bien des occa-
„ ſions un Traducteur dans l'embarras.....
„ Mais une difficulté particulière que j'ai eue à
„ vaincre, & que l'on ne rencontre pas aiſé-
„ ment, c'eſt celle qui naît de la diverſité des
„ ſtiles. Quand on travaille ſur un ſeul Auteur,
„ on étudie ſes tours d'expreſſion, & au bout
„ de quelques pages on y eſt fait. Ici il y a
„ ſouvent dans un même Article pluſieurs ſti-
„ les différens; d'ailleurs il y a des Morceaux
„ étendus, tirés d'Ecrivains du XVI. & du
„ XVII. Siècles, & même de plus *anciens*,
„ dont le langage n'eſt pas auſſi aiſé à enten-
„ dre que celui de l'*Anglois* d'aujourd'hui,
„ la Langue ayant, auſſi-bien que les autres
„ Langues modernes, aſſez conſidérablement
„ changé. J'ai tâché de ſurmonter ces obſta-
„ cles autant qu'il m'a été poſſible, & de ren-
„ dre la penſée de mes Auteurs auſſi clairement
„ & auſſi coulamment que j'ai pu. Je ne me
„ flatte pas qu'il ne me ſoit échappé bien des
„ négligences, que je ne me ſois trompé ici &
„ là au ſens; je regarderois comme un mira-
„ cle, que cela ne me fût pas arrivé; mais j'eſ-

„ père

„ père que les personnes judicieuses auront as-
„ sez d'indulgence pour considérer la difficul-
„ té & l'étendue de l'Ouvrage, & pour ne pas
„ exiger de moi une infaillibilité dont perſon-
„ ne, je pense, ne peut se vanter.

Mr. *de Chaufepié* a ajoûté çà & là de petites notes marginales, lorsque cela lui a paru nécessaire. Il a corrigé en divers endroits des fautes d'impression, ou d'inattention & de négligence, & rectifié autant qu'il a pu les citations. Donnons-en quelques exemples. Dans l'Article d'*Enée Sylvius*, on dit vers la fin que ce Pape, élu le 19 Août 1458 & mort le 14 Août 1464, a siégé six ans, onze mois, & vingt-sept jours. Mr. *de Chaufepié* fait remarquer qu'il faut six ans moins cinq jours. Dans l'Article d'*Ennius*, Rem. [A] on dit dans l'*Anglois*, que les *Florentins* reclament ce Poëte pour leur concitoyen, il s'agit des *Tarentins*, comme le Traducteur a très-bien corrigé. Dans l'Article de *St. Ephrem*, Rem. [D] on dit que les Ouvrages de cet Ecrivain ont été traduits en *Latin* pendant sa vie, notre Auteur a fort bien corrigé que c'est en *Grec*. Dans l'Article d'*Eschine*, Rem. [A] Cit. I. on trouve dans l'Anglois *Casaubon* cité sur les notes de *Ménage* sur *Laërce. Isaac. Casaub. ad Not. Menag. in* Diog. Laërt. *Vit. Casaubon* est mort en 1614, & *Ménage* est né en 1613. Notre Auteur a rétabli la citation, & a mis comme il faut, *Is. Casaub. Not. ad* Diog. Laërt. & Menag. *ibid.* Nous nous bornons à ce petit nombre d'exemples, quoique nous en pussions produire davantage, malgré la difficulté qu'il y a

à

à les découvrir, parce qu'en un grand nombre d'endroits on ne s'en apperçoit pas aiſément, & Mr. *de Chaufepié* ne s'eſt pas fait honneur de la plupart des corrections de ce genre plus ou moins importantes.

Parlons à-préſent de la partie du *Dictionnaire* qui eſt entièrement le fruit des recherches de l'Auteur. „ J'ai tâché, dit-il, d'y répandre le „ plus de variété qu'il m'a été poſſible, & j'ai „ ſuivi d'ailleurs le plan qu'a tracé Mr. *Bayle*, „ de diſcuter & d'éclaircir les faits dans les Re„ marques, d'y examiner les ſentimens, de fai„ re quelquefois des Digreſſions, ou des eſpè„ ces de petites Diſſertations ſur de certaines ma„ tières ". Mr. *de Chaufepié* a eu d'ailleurs l'avantage, que quelques Perſonnes lui ont communiqué des Pièces originales, ou des Mémoires dont il a fait uſage, comme dans les Articles, *Benoit* (Elie), *le Cène*, *la Croze*, *Daillon*, *Eliſée*, *du Cange*, *Bubini*, &c.; & il invite les Savans à lui en communiquer pour la ſuite de l'Ouvrage. C'eſt ſurtout pour l'Article du fameux *Jurieu* (Pierre) que notre Auteur aſſure qu'il a eu de très-grands ſecours, & ſur lequel il a fait des recherches particulières; & on ne peut en douter par la manière dont il a cherché à s'éclaircir ſur le ſujet de deux Médailles frappées, l'une à l'honneur du Théologien de *Rotterdam*, & l'autre contre lui. Il eſt fâcheux que certains arrangemens de Librairie ayent empêché cet Article, déjà imprimé, de paroître dans les volumes dont nous rendons compte. Une Lettre que Mr. *de Chaufepié* a écrite aux Auteurs de la *Bibliothèque Impartiale*, *Novembre*

bre & Décembre 1750, pique naturellement la curioſité, & le ton dont il parle dans ſa Préface, ne l'excite pas moins. „ Je me flatte, dit-il, „ que ce dernier (l'Article de *Jurieu*) fera plaiſir à tous ceux qui aiment la vérité, & qui „ ſont bien aiſes qu'on rende juſtice aux Savans. „ C'eſt un Morceau entièrement neuf, & d'autant plus curieux, que les faits qui y ſont rapportés, n'avoient pas été juſqu'à-préſent bien „ éclaircis. Mr. *Bayle*, aigri contre Mr. *Jurieu*, n'a rien négligé pour noircir ſa réputation; il trouve ce Théologien par-tout, & „ le déchire impitoyablement. Mr. *Des Maizeaux*, Panégyriſte de Mr. *Bayle*, a renchéri encore. Peu à peu on s'eſt accoutumé à adopter, ſans examen, l'idée que l'un & l'autre ont donnée du Théologien de *Rotterdam*; „ & depuis un certain tems il ſemble qu'il ſoit „ du bel air de maltraiter Mr. *Jurieu*, & de le „ faire paroître ſur la ſcène à propos ou non, „ pour lui dire des injures. *Le moindre barbouilleur de papier s'imagine que cela donne du relief à ſes rapſodies.* On verra par des *preuves inconteſtables*, que Mr. *Bayle* & Mr. *Des Maiſeaux* ont été coupables d'une *mauvaiſe-foi* dont il y a peu d'exemples, & que ceux „ qui répétent leurs injures & leurs calomnies, „ parlent de ce qu'ils ne connoiſſent point; que „ Mr. *Jurieu* fut un des premiers hommes de „ ſon tems, qui eut des défauts à-la-vérité, mais „ qui n'en eſt pas moins digne des égards & du „ reſpect de ceux qui ne ſe croyent pas diſpenſés de rendre juſtice au vrai mérite.

Quelques additions que l'Auteur a faites à l'Ar-

l'Article *Bayle*, donnent lieu de penſer qu'il ne paroîtra pas deſarmé en faveur de Mr. *Jurieu*; il faudra voir ſi ſes preuves ſont d'une nature à devoir deſabuſer tant de gens, qui ont mauvaiſe opinion de ce Théologien. Ce qu'il y a de certain, c'eſt-que ceux qui connoiſſent ſes Ouvrages, conviennent que c'étoit un beau génie.

Il y a des Savans dont notre Auteur n'a point parlé, ou parce que les ſecours néceſſaires lui ont manqué, ou parce que diſtrait par d'autres occupations, il a été quelquefois obligé d'abandonner des recherches commencées, faute de tems pour les perfectionner.

Mr. *de Chaufepié* a quelquefois ſuppléé ou critiqué Mr. *Bayle*, par exemple dans l'Article des *Adamites*, de *Berigardus*, d'*Elie* &c. Il promet dans la ſuite de ſon Ouvrage un Article des *Manichéens*, qui contiendra la réfutation de ce que Mr. *Bayle* a débité pour réhabiliter le Syſtême des deux Principes, „ Réfutation, dit notre Auteur, d'une nature aſſez différente des „ autres qui ont paru, puiſque je ne l'attaque „ qu'en Philoſophe & au Tribunal de la Raiſon „ ſeule. „ Ce ſera-là ſans-doute un morceau curieux: promettre quelque choſe de neuf, après tout ce qui a été écrit contre Mr. *Bayle*, c'eſt exciter l'impatience & des partiſans de ce Savant, & de ceux qui ſont dans d'autres principes; reſte à voir ſi l'Auteur tiendra parole.

A l'égard des autres Auteurs qu'il a eu occaſion de relever, il ſe flatte qu'on ne pourra le taxer d'avoir oublié les ménagemens que les Gens de Lettres ſe doivent les uns aux autres. „ Le ſeul „ cas, dit-il, où il m'eſt peut-être échappé „ quel-

„ quelques traits un peu vifs, c'eſt lorſque j'ai „ trouvé qu'on maltraitoit mal à propos d'au„ tres Savans, par ignorance, ou par malignité, „ ou par quelqu'autre motif auſſi mépriſable. „ Quelque ſoin que j'aye pris de m'obſerver, je „ ne diſconviens pas qu'il ne me ſoit arrivé, „ mais bien rarement, de venger par quelque „ trait *ironique*, ceux qu'on traitoit durement „ ſans raiſon légitime". Quelques endroits qui n- s ſont tombés ſous la main, nous perſuadent que l'Auteur a effectivement beaucoup de modération: nous n'en indiquerons que deux ou trois exemples. Qu'on liſe les Remarques [L] & [M] de l'Article d'*Anthoine* (Nicolas), la Remarque E de l'Article de *Bertius*; les diverſes Additions à celui de *Blake*, la Remarque I. de celui de *Dédale*.

Rien de plus important dans un Livre de la nature de celui dont nous rendons compte, que l'exactitude dans les citations; l'Auteur aſſure qu'il y a donné tous les ſoins poſſibles, & il nous a paru en général qu'il dit vrai, & qu'il a remonté aux Sources, ou qu'il a indiqué les Auteurs qui les lui ont fournies, quand il les a eues de la ſeconde main.

Il paroît qu'il a été ſcrupuleux à ne ſe point faire honneur de ce qui ne lui appartient point; outre ce qu'il dit dans ſa Préface, il a mis à la tête du premier volume une Table Alphabétique de tous les Articles, où l'on voit d'un coup d'œil ceux qui ſont de lui, indiqués, comme dans le corps de l'Ouvrage, par une main à la tête; ceux qui ſont de ſimple traduction, ſans aucune marque; & ceux où il a fait des additions,

tions, distingués par une étoile. Dans l'Ouvrage même les additions sont entre deux crochets, avec une main en tête, & à la fin ADD. ou ADD. DU TRAD. Il a même eu soin de marquer en marge & les Articles & les Morceaux qui lui ont été fournis, ou qu'il a tirés de Pièces qui n'étoient pas de lui. Voyez les Articles *Amiot*, *Etienne* (Robert) *Elisée*, *Demetrius* de Phalère, *Cordes* (Jean de), *Chévremont* &c.

Sur l'Article de la Religion, Mr. *de Chaufepié* déclare que ceux qui cherchent des armes pour défendre le *Pyrrhonisme* & le *Déisme*, n'en trouveront point dans son Ouvrage: il est *Chrétien*, & il en fait gloire; il a même pris la défense du *Christianisme*, quand l'occasion s'en est présentée, non en Controversiste, mais en Critique: on en peut voir des exemples dans l'Article d'*Anastase* I. Empereur, & dans celui de *Collins* (Antoine). Il n'a touché qu'historiquement aux Controverses qui divisent les *Chrétiens* entr'eux, parce qu'il *n'est* pas question dans son Ouvrage de Controverse, mais d'Histoire, de Critique, & de Littérature. A cette occasion notre Auteur relève modestement un mot des Journalistes de *Trévoux*, Novembre 1749. p. 2418. 2419., qui en parlant de son Ouvrage, disent: *Nous pouvons bien remarquer en passant, que ce Dictionnaire, dont nous avons vu jusqu'à la Lettre C, est extrêmement curieux, & qu'avec quelques attentions* (surtout celle de retrancher les déclamations puériles contre les *Catholiques*) *on pourroit en faire un Livre excellent.* S'il n'y a que ce

ce défaut-là, bien des gens ne balanceront pas dès-à-préſent à regarder le *Livre* comme *excellent*. Notre Auteur remarque que ce reproche tombe principalement ſur les extraits que les Auteurs *Anglois* ont donnés des Ouvrages de certains Ecrivains, dont ils parlent pour faire connoître leur méthode & leur manière de raiſonner, ce qui dans le fond reſſortit à la claſſe Hiſtorique, & entre aſſez naturellement dans le plan d'un Ouvrage tel que celui-ci. Il ajoûte que, ſuppoſé que ce ſoient des déclamations puériles, c'eſt pour le compte de l'Auteur, à qui un Lecteur intelligent ne peut manquer de rendre la juſtice qu'il mérite, & qu'il ne vaut pas la peine de toucher à l'Ouvrage d'un autre pour en retrancher des morceaux de ce genre, qu'on a qu'à les ſauter, lorſqu'ils déplaiſent.

Notre Auteur ne ſe flatte point de n'avoir pas fait de fautes: il eſpère „ que quand on fera „ réflexion que Mr. *Bayle* lui-même, uni„ quement occupé de ce genre de travail, & „ qui y pouvoit donner tout ſon tems, n'a pas „ laiſſé de ſe tromper, & n'a pas craint de di„ re (*Hiſt. des Ouvr. des Sçav. Mai* 1704. „ *p.* 216.) l'affaire ne va pas mal pour certains „ Ouvrages, & ſur-tout pour les *Dictionnai„ res*, lorſqu'il n'y a dans chaque page l'une „ portant l'autre, que ſept ou huit choſes à „ corriger"; on aura encore plus d'indulgence pour lui, qui n'a pu s'occuper de cet Ouvrage que par voye d'acceſſoire à d'autres occupations, & qui s'y eſt trouvé engagé ſans avoir fait d'avance des préparatifs. „ D'ailleurs, „ dit-il, on manque quelquefois d'attention,

„ on a un éblouiſſement, on croit voir & *lire* „ ce qu'il n'y a point dans un Auteur, en le „ parcourant trop à la hâte: tantôt on néglige „ par laſſitude, ce que l'on auroit fait dans un „ autre tems: tantôt on eſt égaré par ſes gui- „ des: enfin, comment dans un Ouvrage d'auſſi „ longue haleine, auſſi varié, & roulant prin- „ cipalement ſur des faits, pourroit-on être en- „ tiérement exempt d'erreur"? Mr. *de Chaufepié* promet d'avoir la plus parfaite docilité pour les critiques qu'on lui fera, & d'en profiter, même de celles qui ne ſeront pas données d'une manière agréable, ſi elles ſont d'ailleurs fondées. „ Quant à ceux qui n'ont d'autre but „ dans leurs critiques, que de prouver qu'un „ Auteur ne ſait pas tout, & qu'il n'eſt pas in- „ faillible, je leur abandonne d'avance le champ „ de bataille, & ne leur diſputerai point la gloi- „ re à laquelle ils aſpirent. Ordinairement les „ querelles Littéraires dégénérent en diſputes „ perſonnelles, qui n'ont rien d'intéreſſant „ pour le Public. Je me contenterai *donc de* „ mettre les critiques bien fondées à profit; & „ pour celles qui ne le ſeront point, ce ſera au „ Public éclairé, & non à moi, à en faire juſ- „ tice".

Telle eſt l'idée de cet Ouvrage en général; on ne s'attend pas ſans-doute à un extrait détaillé de ce qu'il contient; des Livres de cet ordre n'en ſont point ſuſceptibles. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt d'indiquer ce qui ſe trouve dans quelques Articles particuliers, pour exciter la curioſité des Lecteurs, & d'ajoûter une petite note de divers Articles qui nous ont paru des plus curieux. *Dans*

Dans l'Article d'*Achaz* l'Auteur diſcute & lève la difficulté qui naît de l'âge donné à ce Prince, lorſqu'il monta ſur le trône. Dans une addition à l'Article d'*Achior* il entreprend de prouver que Mr. *Bayle* a décidé avec un peu trop de précipitation, que le Livre de *Judith* n'eſt qu'un Roman pieux : ſur la principale difficulté qui naît du dernier verſet de ce Livre, notre Auteur propoſe une conjecture, c'eſt que ce verſet pourroit bien être une de ces interpolations vicieuſes dont parle *St. Jérôme*. Il eſt vrai que ce Père l'a adopté dans ſa verſion : mais le plaiſir de voir couronner l'éloge de *Judith* par un trait auſſi brillant que celui d'avoir aſſuré une longue paix à ſa Patrie, n'auroit-il pas émouſſé en cet endroit le goût critique de ce Docteur ? Dans l'Article des *Adamites* on trouve une Apologie des *Priſcillianiſtes*. Notre Auteur prouve que ſoit que l'on examine le caractère des témoins qui dépoſèrent, ſoit que l'on faſſe attention à celui des Parties & des Juges, ſoit que l'on conſidère la manière dont on extorqua la confeſſion à *Priſcillien*, on y trouve de juſtes raiſons de douter de la réalité des crimes qu'on lui imputoit & à ſes ſectateurs. A l'occaſion du preſſentiment qu'on prétend qu'eut de ſa mort *Jaques d'Albon*, Maréchal de *St. André*, Mr. *de Chaufepié* combat l'opinion vulgaire ſur les preſſentimens. Dans l'Article d'*Anaſtaſe* I. Empereur, on trouve une digreſſion curieuſe ſur la prétendue correction des Evangiles faite par ordre de ce Prince, ſi l'on s'en rapporte à la *Chronique de Victor de Tunone*. Notre Auteur prou-

ve que le fait rapporté par *Victor*, n'a pas l'ombre de vraiſemblance, à le conſidérer en lui-même; & que le témoignage de ce Chroniqueur obſcur n'eſt d'aucun poids. Il recherche ce qui peut avoir donné occaſion à ce que rapporte *Victor*, & ajoûte enſuite quelques réflexions ſur l'intégrité des Livres du Nouveau Teſtament. A l'occaſion d'*Arria*, qui ſe tua elle-même, l'Auteur fait des réflexions ſur le *Suïcide*, & il répond en particulier aux raiſonnemens de l'Auteur des *Lettres Perſanes* ſur ce ſujet, & relève une critique que Mr. *Bayle* a faite de *St. Auguſtin*. Donnons ici un échantillon de la manière dont notre Auteur exerce ſa critique „ *St. Auguſtin* a eu tort d'en appeller à la Loi Naturelle & aux Loix Civiles, „ (contre l'action de *Lucrèce*), qui ordonnent de punir les meurtriers: vraiment, ſelon „ Mr. *Bayle*, ce bon Père n'y penſoit pas: les „ Magiſtrats *Romains* lui auroient répondu, „ que les Loix Civiles n'ôtoient à perſonne le „ droit de diſpoſer de ſa vie, que de grands „ exemples conſacroient cette conduite, que „ *Lucrèce* avoit ſuivi les maximes établies. Je „ ſai bien, dit Mr. *Bayle*, Art. *Lucrèce* Rem. „ D. qu'il y a eu de grands Philoſophes qui ont „ condamné l'*homicide de ſoi-même*..... je ſai, „ dis-je, qu'il y a eu bien des gens parmi les „ *Payens* qui ont tenu ce parti; mais ils n'avoient point de leur côté le brillant & l'éclatant, ils étoient conſidérés comme Peuple; l'autre faction étoit la Nobleſſe, le Parti diſtingué &c. Enfin Mr. *Bayle* conclut „ plus bas, que *Lucrèce* ne peut être juſtifiée au

„ tri-

„ tribunal de la Religion, mais que ſi on la
„ juge au tribunal de la Gloire humaine, elle
„ y remportera la couronne la plus brillante.
„ Je ne ſai ſi je me trompe, dit notre Critique,
„ mais il me ſemble qu'outre la Religion ré-
„ vélée, de l'autorité de laquelle je ne me pré-
„ vaudrai point, puiſqu'on avoue que ſes dé-
„ ciſions ne favoriſent point de tels attentats,
„ outre la Religion révélée, dis-je, il y a une
„ Raiſon, une Religion naturelle, dont les
„ principes ſont communs à tout le Genre-Hu-
„ main, & ſur leſquels on eſt en droit d'exa-
„ miner toutes les actions des hommes, pour
„ juger ſi elles ſont juſtes ou injuſtes, dignes
„ de louange ou de blâme, & c'eſt ce qu'a fait
„ *St. Auguſtin.* Les Loix Naturelles & même
„ les Loix Civiles rendroient digne de châtiment
„ un homme qui auroit tué *Lucrèce*: donc el-
„ le n'eſt pas digne de louange, ſelon les Loix,
„ d'avoir elle-même attenté à ſa vie. Vous rai-
„ ſonnez mal, dit Mr. *Bayle*; la coutume en a
„ décidé autrement, elle a reſtreint la punition
„ au premier cas. Soit: mais il s'agit de ce qui eſt
„ juſte, de ce qui devroit être naturellement en
„ conſéquence de la Loi, & non de ce que la
„ coutume avoit établi, ce dont *St. Auguſtin* é-
„ toit inſtruit certainement, auſſi-bien que le
„ Critique moderne. Il prétend que les *Payens*
„ eux-mêmes, s'ils avoient agi conſéquem-
„ ment à la Loi Naturelle, & à celles de leurs
„ Tribunaux, auroient dû condamner l'action
„ de *Lucrèce*. Alléguer là-deſſus, que les fauſ-
„ ſes idées de la Gloire ont reſtreint les Loix,
„ eſt-ce répondre à l'argument? Il me ſemble

„ que c'eſt y répondre tout auſſi bien que le fe-
„ roit un *Sauvage*, qui entreprendroit de faire
„ l'apologie de la coutume établie parmi les *I-*
„ *roquois* & d'autres Peuples, de rôtir leurs en-
„ nemis & d'en faire un feſtin, & qui répon-
„ droit ainſi aux raiſons priſes des Loix de l'Hu-
„ manité & de la Nature. Ignorez-vous l'ad-
„ miration qu'on a toujours eue parmi nous
„ pour ceux qui ont traité de cette manière le
„ plus d'ennemis qu'il leur a été poſſible ? Igno-
„ rez-vous les éloges qu'on leur a donnés, la
„ gloire qu'ils ſe ſont acquiſe ? Nos Loix ne
„ nous défendent point de traiter nos ennemis
„ de cette manière, de leur faire ſouffrir tous
„ les tourmens imaginables, & de nous régaler
„ de leur chair. Ce raiſonnement eſt du-moins
„ auſſi concluant, que celui que Mr. *Bayle*
„ prête aux Magiſtrats *Romains* contre *St. Au-*
„ *guſtin*.

En rendant compte de la diſpute entre Mr. l'Abbé *de Boiſſy* & Mr. *Morin* ſur l'immolation des Victimes Humaines, on combat par de fortes raiſons le ſentiment du dernier, qui a prétendu ſauver ſur cet article l'honneur du Genre-Humain. Mr. *Louis Boivin* ayant ſoutenu dans une Diſſertation ſur les Rois Paſteurs, que les *Iſraélites* ont régné en *Egypte* 259 ans & 10 mois avant que d'y être captifs, notre Auteur, après avoir expoſé le ſentiment du ſavant Académicien, & les raiſons par leſquelles Mr. l'Abbé *Banier* l'a combattu, ajoûte des éclairciſſemens, & prouve par la Chronologie que le ſentiment de Mr. *Boivin* n'eſt rien moins que fondé. Dans l'Article de *Ctéſias*, on ſoutient qu'il n'y a point de

de bonne raiſon de traiter cet Auteur avec autant de mépris qu'on le fait ordinairement. Après s'être appuyé de l'autorité des Savans anciens & modernes, qui en ont jugé favorablement, Mr. *de Chaufepié* prouve que le caractère même de cet Hiſtorien ne doit point le rendre ſuſpect; qu'on ne peut ſoutenir qu'il ait puiſé dans des ſources ſuſpectes; qu'on ne trouve dans la nature de ſon Ouvrage aucune raiſon de douter de ſa bonne-foi; & que l'autorité des autres Auteurs n'eſt pas d'un poids à le faire condamner. Tout le monde connoît le ſyſtême de Mr. l'Abbé *Pluche* ſur l'origine de l'Idolâtrie, qu'il a tâché d'établir dans ſon *Hiſtoire du Ciel*; on le combat d'une manière auſſi forte qu'honnête dans l'Article de *Dédale*. Dans celui d'*Elie*, on relève aſſez vivement Mr. *Bayle*, ſur ce qu'il a dit contre ce Prophète dont on fait l'apologie, & prétend que le Savant de *Rotterdam* a manqué de bonne-foi par rapport à *Pierre Martyr*. Notre Auteur fait des remarques curieuſes ſur la célèbre Conférence de *Lyon* entre les *Orthodoxes* & les *Ariens*, en l'année 499; & il ajoûte des réflexions ſur les difficultés qui naiſſent de l'incompréhenſibilité du Dogme de la *Trinité*, qu'on lira avec plaiſir; les unes & les autres ſe trouvent dans l'Article de *Gondebaud*.

Mr. *de Chaufepié* ſoupçonne que la ſuperſtition & l'impoſture ont fort multiplié le nombre des Magiciens. „ Je ne voudrois pas, dit il en „ finiſſant ſes réflexions ſur ce ſujet, conteſter „ tout ce qu'on nous raconte là-deſſus, nous „ n'avons pas des idées aſſez claires du pouvoir „ des Eſprits pour décider définitivement de ce

„ que les hommes peuvent faire avec leur ſe-
„ cours : mais je ſuis perſuadé auſſi, qu'on ne
„ doit recevoir les faits de cette nature, que lorſ-
„ qu'on a des preuves que l'impoſture ne s'eſt
„ point ſervie de quelques tours de ſoupleſſe; que
„ la crédulité des Spectateurs n'a pas groſſi les
„ objets, & que l'Hiſtorien n'a pas embelli ſa
„ narration, en ajoûtant quelques circonſtan-
„ ces à la vérité : d'ailleurs la comparaiſon du
„ tems préſent avec les tems anciens, doit nous
„ mettre en garde, & nous faire ſoupçonner qu'-
„ on nous a débité bien des contes, qui n'ont que
„ peu ou point de fondement". Ces réflexions ſont faites à l'occaſion d'un fameux Impoſteur *Mahométan*, nommé *Hakem*, qui donne lieu à notre Auteur de faire auſſi des remarques ſur la *Métempſicoſe*. On ſait que Mr. *Hartſoeker* s'étoit fait un ſyſtême ſur la reproduction des membres dans de certains animaux, & ſur l'origine des petits animaux, qui perpétuent, à ce que quelques-uns prétendent, les eſpèces, que ce Philoſophe attribuoit à des Ames ou *Intelligences* plaſtiques. Notre Auteur combat ce ſyſtême par de fortes raiſons, & il fait valoir entr'autres les découvertes qu'on a faites ſur les Polypes : il prouve en même tems que cette découverte ne favoriſe point l'opinion de la matérialité de l'Ame, & relève ce qu'on a dit ſur ce ſujet dans ce Journal Tom. XXXIII. Part. II. p. 244. 245. Cependant ce Syſtême a été adopté par feu Mr. *Platner*, Médecin célèbre, qui a ſu lui donner un air de nouveauté. Dans l'Article de *Hincmar* de *Reims*, qui eſt très curieux, on trouve à l'occaſion de *Goteſchalc* des recherches hiſtoriques ſur la prédeſ-

deſtination, ſur l'étendue de la mort de Jéſus-Chriſt, & le libre arbitre, où il règne une grande impartialité.

C'en eſt aſſez pour faire connoître en gros ce qu'on trouve dans le *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, & pour faire remarquer que l'Ouvrage répond à ſon titre. Outre les Articles dont nous venons de parler, nous en indiquerons un grand nombre d'autres qu'on lira avec plaiſir: tels ſont, *Adalbert*, *Alhagib*, *Amphictyons*, *Arnaud* de Villeneuve, *Barbier d'Aucour*, *Bardanes*, *Bardeſanes*, *Bénoit* (Elie) *Briſſon* (Barnabé) *Bayer*, *Callinus*, *Caſſien* (Jules), *Le Céne*, *La Croze*, *Daillon*, *Démétrius* de Phalère, *Eliſée*, *Euſtbate*, *Fagel* (Gaſpard), *Fauorin*, *Florus* (Lucius Annæus), *La Fontaine*, *Gallus* (Cornelius), *les Gracques*, *Hecquet*, *Heurnius* (Jean), *Hein* (Pierre), *Hus* (Jean), *Hutterus* (Elie), &c.

Le petit détail où nous venons d'entrer ſur le contenu du nouveau *Dictionnaire*, nous paroît propre à faire ſentir que l'Auteur a prouvé par ſon exemple une choſe que l'on auroit de la peine à ſe perſuader; c'eſt qu'un ſeul homme occupé d'ailleurs, pût ſuffire à un pareil travail. Remarquons pourtant qu'outre une application conſtante, il auroit falu une Correſpondance bien établie & étendue, & des Amis zélés à ſatisfaire Mr. *de Chaufépié*. Il paroît qu'il n'a pas négligé tout-à-fait ce moyen; mais a-t-il toujours rencontré des Amis de ce caractère, & diſpoſés à lui communiquer les lumières qu'il demandoit? Nous avons quelque lieu d'en douter, & nous en trouvons une preuve dans l'Article du célè-

bre *de Beausobre*. Dans la Remarque A, notre Auteur dit en suivant la *Bibliothèque Germanique Tom. XLIII. p.* 60. „ On prétend que le nom „ de *Beausobre* n'étoit pas le véritable nom de „ la famille: que celui qui se réfugia en *Suisse*, „ pour se mieux cacher, le prit en échange de „ celui de *Bassart*, & qu'il étoit de la Maison „ des Barons *de Beaux*. Mais Mr. *de Beauso-* „ *bre*, ajoûte Mr. *de Chaufepié*, s'est distin- „ gué lui-même d'une manière si glorieuse, qu'il „ n'a pas besoin de l'éclat étranger que donne „ une naissance illustre". Mr. *de Chaufepié* rend justice au mérite du Savant de *Berlin*, mais le fait étoit assez curieux pour mériter qu'on l'éclaircît. Quelquefois les Savans ne sont pas moins jaloux de leurs titres de Noblesse que les Gens du monde. On sait que *Scioppius* fit passer bien de mauvaises nuits à *Jules-César Scaliger*, en lui contestant sa descendance des *la Scala*, Princes de *Vérone*.

Notre Auteur dit à la fin de l'Article dont nous parlons, „ qu'une personne qui lui a *fait le plaisir* „ d'écrire à *Berlin* pour demander s'il y auroit „ quelque chose de nouveau, n'a pu lui rien pro- „ curer, ce qui lui fait croire que c'est-là tout „ ce qu'on doit attendre sur la vie de Mr. *de* „ *Beausobre*: il souhaite de se tromper". Il nous est tombé entre les mains une Pièce sur la famille de Mr. *de Beausobre*, dans laquelle lui-même peu avant sa mort en parle à un de ses Amis; & l'on verra que notre Auteur n'a pas été bien instruit. „ Je vai vous dire à cette occasion ce qui „ n'est plus un secret. Feu mon Beaufrère, mort „ Colonel au service de *France*, entreprit dès

„ l'an

„ l'an 1687 de ſe faire paſſer pour l'aîné & l'hé-
„ ritier de l'ancienne Maiſon des *Bos*, qui fut
„ ſi puiſſante en *Provence*, & qui inconteſtable-
„ ment poſſéda la Principauté d'*Orange*, que
„ les *Châlons* lui enlevèrent. On reconnut ſon
„ titre, mais il ne fut pas poſſible d'obtenir la reſ-
„ titution des Biens. Son Fils, qui eſt à préſent
„ Colonel en *France*, a pourſuivi la même af-
„ faire. Tout le ſuccès qu'il a eu, c'eſt que la
„ Cour le reconnut par des Actes autentiques
„ pour Baron *des Bos*, & lui en a donné le titre
„ dans ſes Patentes. Nous voilà tombés de bien
„ haut. Il faut vous dire en un mot, que la Re-
„ ligion en a été la cauſe. Un de nos Ancêtres,
„ *Bertrand des Bos*, fut *Albigeois*, & dépouil-
„ lé de la plus grande partie de ſes Biens. Mon
„ Ayeul, *Arnauld de Beauſobre*, ayant échappé
„ à la *St. Barthélémi*, ſe réfugia en *Suiſſe*, &
„ perdit ſes Biens. Je ſuis la troiſième victime
„ de la Religion. Auſſi ai-je pris pour ma deviſe
„ un vieux Temple ruiné & abandonné, avec
„ ces mots *una vetuſtate ſacrum*. Il n'a rien de
„ vénérable que ſon ancienneté ". Remar-
quons en paſſant, qu'il paroît par ce que nous
venons de rapporter, que Mr. *de la Chapelle*
n'a pas été non plus aſſez exactement informé
ſur ce ſujet. Voyez la Vie de Mr. *de Beauſo-
bre*, à la ſuite des Remarques de ce Savant ſur
le N. T.

Il ſeroit encore à ſouhaiter que Mr. *de Chau-
fepié* eût pu conſulter tous les Journaux d'*Italie*,
qui lui auroient fourni bon nombre d'Anecdo-
tes Littéraires, propres à enrichir ſon *Diction-
naire*; il ſemble n'avoir vu que le *Giornale de*

Let-

Letterati de Veniſe. Les Ecrits de divers Savans d'*Allemagne*, qui font leur étude favorite de l'Hiſtoire Littéraire, auroient été une ſource où l'Auteur auroit pu puiſer encore dequoi augmenter ſes Articles & ſes Additions. Ajoûtons que ni les Auteurs *Anglois*, ni Mr. *de Chaufepié*, n'ont pas toujours puiſé directement dans les ſources ſur de certains Articles. Par exemples, il y en a un de *Ferrari* (Ottavio) auquel notre Auteur a fait des additions; mais il paroît que ni lui ni ces Meſſieurs de *Londres* n'ont vu les Ouvrages mêmes de ce Savant; & ils ont omis un fait, qui lui fait du-moins autant d'honneur, que tout ce qu'ils rapportent. Voici de quoi il s'agit. *Ferrari*, zélé pour l'honneur de l'Académie de *Padoue*, chercha tous les moyens poſſibles d'y attirer des Etrangers. Il forma donc le projet de fonder un Collège pour y entretenir des Etudians *Allemands*, & pour agir avec ſuccès il implora le ſecours de *Chriſtine* Reine de *Suède*. Les Lettres qu'il écrivit à cette Princeſſe ſur ce ſujet, ſe trouvent dans ſes Oeuvres Tom. II. p. 514. Quoique le projet de *Ferrari* n'ait pas réuſſi, ſon zèle à cet égard méritoit bien qu'on en conſervât la mémoire.

Il eſt impoſſible d'indiquer dans un extrait tout ce qu'il y a d'agréable & d'utile dans un Ouvrage tel que celui dont il s'agit, & de remarquer ce qu'il y auroit à corriger & à relever: ce n'eſt qu'avec le tems qu'on pourra de plus d'un côté, & rendre juſtice à l'Auteur, & en même tems l'avertir des fautes où il ſera tombé. Sans nous ériger en Juges en dernier reſſort, nous dirons que nous ne nous éloignons

pas

pas du ſentiment de l'Abbé *des Fontaines*, qui en rendant compte du Projet de Mr. *de Chauſepié* publié en 1740, dit dans une feuille de ſes *Obſervations ſur les Ecrits modernes*, que notre Auteur prend aſſez bien le ton de ſon modèle (*Bayle*); & nous dirons avec Meſſieurs les Journaliſtes de *Trévoux*, que ce *Dictionnaire* nous paroît extrêmement curieux.

ARTICLE XII.

ESSAI *de* Coſmologie *par Mr. de* MAUPERTUIS. 8. *Leidé.*

CEt Ouvrage, engageant par la petiteſſe de ſon volume, par la beauté du ſtile, & par l'importance des matières, a fait l'admiration de ceux mêmes qui n'en ont pas approuvé le deſſein. Il contient un *Avertiſſement*, un *Avant-propos*, & un *Eſſai de Coſmologie*. Tout cela ſemble avoir reçu une eſpèce d'approbation, ayant été, par différentes repriſes, inſéré dans des Mémoires publics, ſi l'on en excepte l'*Abrégé du Syſtême du Monde*, qui pour ce qu'il a d'hiſtorique, nous paroît mériter les plus grands éloges.

Or plus un Livre eſt engageant, plus il a de vogue, & plus il mérite d'être épluché, ſurtout s'il traite la cauſe de Dieu. *Tertullien*, qui ſavoit reſpecter les hommes ſans épargner leurs ſentimens, dit avec raiſon que dans la cauſe de Dieu tout homme eſt ſoldat.

L'illuſtre Auteur de cet Ouvrage ne trouvera donc pas mauvais, que je l'examine avec attention & équité : d'autant plus qu'il invite à cet exa-

men

men toutes *les perſonnes qui ont paru bleſſées des réflexions qui s'y trouvent.* Je mettrai entre deux crochets mes remarques, & le texte de Mr. de *Maupertuis* ſe diſtinguera par des guillemets.

„ Je ne m'attache, dit Mr. *de Maupertuis* dans „ l'*Avertiſſement*, qu'aux premiers principes de „ la Nature; qu'à ces Loix que nous voyons ſi „ conſtamment obſervées dans tous les Phéno- „ mènes, & que nous ne pouvons douter que ce „ ne ſoient celles que l'Etre ſuprême s'eſt pro- „ poſées dans la formation de l'Univers.

„ On a repréſenté mon deſſein, comme s'il eût „ été d'étouffer les preuves de l'Exiſtence de „ Dieu que la Nature fournit. On verra que ce „ que j'ai dit, c'eſt qu'on a trop multiplié ces „ preuves.

(Si la *Nature fournit* elle-même ces preuves, je ne vois aucune raiſon d'en diminuer le nombre. Il ſuffit de retrancher celles que la Nature ne fournit pas.)

„ Je conſeille de chercher la démonſtration de „ l'Exiſtence de l'Etre ſuprême dans les *Phé-* „ nomènes univerſels de la Nature, plutôt que „ dans ſes petits détails.

(Il ne faut qu'un peu de Logique pour comprendre que l'univerſalité d'un Phénomène n'eſt qu'une opération de notre eſprit, qui doit abſolument l'aller chercher dans *de petits détails*, dans un aſſemblage de cas particuliers. Apparemment l'Auteur eſt de ceux qui croient qu'il y a quelque choſe d'univerſel *à parte rei*.)

„ J'ai fais grace à ces Critiques & au Lecteur, „ en ne citant pas les raiſonnemens indécens & „ puériles dont leurs Auteurs ſont remplis.

(Eſt-

(Eſt-il indécent de ſavoir ce que l'Ecriture nous apprend, ſavoir que *tous les cheveux de notre tête ſont comptés*; que *les Lis des champs qui ne ſèment ni ne filent, ſurpaſſent en magnificence* Salomon *dans toute ſa gloire*? Eſt-il un principe, ſans en excepter celui de Mr. *de Maupertuis*, dont on ne puiſſe faire une application indécente? Nous connoiſſons une Providence générale par les Phénomènes univerſels, & une Providence particulière dans les plus petits détails. Quelle nouvelle preuve n'en a pas eue notre ſiècle par l'obſervation des Polipes, dont le ſpectacle eſt, pour quiconque n'eſt pas un enfant, auſſi magnifique & auſſi frappant que celui du Ciel & de la Terre?)

„ J'examine dans l'*Avant-propos* les preuves „ de l'Exiſtence de Dieu, que différens Auteurs „ ont voulu déduire des Merveilles de la Na- „ ture.

(Ils ont voulu; mais s'ils n'ont pas réuſſi, ce point capital eſt demeuré ſans preuve juſqu'au tems de Mr. *de Maupertuis*. Venons à l'*Avant-propos*. La première phraſe en eſt magnifique; mais elle conclut entre autres choſes, qu'il eſt plus néceſſaire de diminuer que d'augmenter le nombre des preuves de l'Exiſtence de Dieu, *parce qu'il y en a beaucoup, & qu'on ne peut faire plus de tort à la Vérité qu'en voulant l'appuyer ſur de faux raiſonnemens*: mais ſi ce ſont des preuves que la *Nature fournit*, ce ne ſont pas de faux raiſonnemens; & ſi ce ſont de faux raiſonnemens, ce ne ſont pas des preuves que la *Nature fournit*. D'ailleurs, quel inconvénient y a-t-il que chaque effet nous faſſe remonter à ſa cauſe? telle eſt la loi des corrélatifs.)

(Mr.

(Mr. *de Maupertuis pag.* 2. 3 & 4. rapporte enſuite trois Argumens, qu'il a la généroſité d'appeller *très-forts*, après qu'ils ſont réduits preſque à rien.)

„ Je n'examine point ici, nous dit il, l'argu„ ment qu'on trouve dans l'idée d'un Etre in„ fini, dans cette idée trop grande pour que „ nous la puiſſions tirer de notre propre fond".

(Eh! d'où veut-il donc qu'on la tire?)

„ Je ne citerai point ce conſentement de tous „ les hommes ſur l'Exiſtence d'un Dieu".

(Mr. *de Maupertuis* a raiſon de ne point le citer. Cet argument, qu'il appelle *très-fort*, ne l'eſt guère, à-moins qu'on ne le borne au conſentement de tous les hommes ſages. On ſait ce qu'a dit l'*inſenſé dans ſon cœur*.)

„ Enfin je n'inſiſterai pas ſur ce qu'on peut „ conclure de l'intelligence que nous trouvons „ en nous-mêmes.

„ Tous ces Argumens ſont très-forts, dit Mr. „ *de Maupertuis*; mais ce ne ſont pas ceux de „ cette eſpèce que j'examine".

(Ils ſont *très-forts*, on ne les examine pas ici; mais à la page 18. on voit qu'ils ont paſſé par l'examen, comme le promet le titre, & qu'ils ſont jugés très-foibles.)

„ Pag. 18. On voit par tout ce que nous ve„ nons de dire, que le grand Argument de *Deſ„ cartes*, tiré de l'idée de l'Infini, ni peut-être „ aucun des Argumens Métaphyſiques dont „ nous avons parlé, n'avoit pas fait grande im„ preſſion ſur *Newton*, & que toutes les preu„ ves de *Newton* n'auroient pas paru des preu„ ves à *Deſcartes*.

Pag.

Pag. 5. 6. 7. & 8. „ Je ne m'arrêterai pas non „ plus, dit Mr. *de Maupertuis*, aux preuves de „ l'exiſtence de l'Etre ſuprême que les Anciens „ ont tirées de la beauté, de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers. On peut voir celles que „ *Cicéron* rapporte.

(Sans-doute Mr. *de Maupertuis* n'a pas compté parmi les Anciens *St. Paul* & les Prophètes, puiſqu'il ajoûte: *je m'attache à un Philoſophe qui par ſes grandes découvertes étoit bien plus qu'eux à portée de juger de ces merveilles.* Ce Philoſophe eſt *Newton*.)

„ Ce Grand-homme a cru que les mouvemens „ des Corps Céleſtes démontroient aſſez l'exiſ„ tence de celui qui les gouverne. Six Planètes, „ *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, *Jupiter* & „ *Saturne*, tournent autour du Soleil. Toutes „ ſe meuvent dans le même ſens, & décrivent des „ orbes à peu près concentriques; pendant qu'u„ ne autre eſpèce d'Aſtres, les *Comètes*, décri„ vent des orbes fort différens, ſe meuvent dans „ toutes ſortes de directions, & parcourent tou„ tes les régions du Ciel. *Newton* a cru qu'une „ telle uniformité ne pouvoit être que l'effet de „ la volonté d'un Etre ſuprême.

(Notez que *Newton* fonde ſa preuve ſur l'*uniformité* du mouvement des Planètes, & ſur la variété du mouvement des Comètes, c'eſt-à-dire ſur l'Ordre: d'où vient donc que Mr *de Maupertuis* ôte à cette preuve une partie de ſa force en ne l'appuyant que ſur l'uniformité?)

„ L'uniformité, lui fait-il dire ſans citation, lui „ qui cite à la même page quatre autres Ouvra„ ges, l'uniformité du mouvement des Planè-

„ tes prouve néceſſairement un choix. Il n'*étoit* „ pas poſſible qu'un Deſtin aveugle les fît toutes „ mouvoir dans le même ſens & dans des orbes à „ peu près concentriques.

(Voici le myſtère; c'eſt qu'il falloit inſenſiblement poſer *Newton* dans une ſituation propre à lui porter la botte ſuivante.)

„ *Newton* pouvoit, dit Mr. *de Maupertuis*, a- „ joûter à cette uniformité du mouvement des „ Planètes, qu'elles ſe meuvent toutes preſque „ dans le même plan. La zone dans laquelle tous „ les orbes ſont renfermés, ne fait qu'à peu près „ la 17 me. partie de la ſphère. Si l'on prend donc „ l'Orbe de la Terre pour le plan auquel on rap- „ porte les autres, & qu'on regarde leur poſition „ comme l'effet du Hazard, la probabilité que les „ cinq autres orbes ne doivent pas être renfer- „ més dans cette zone eſt de 1419856. à 1.

(Prenons toujours à bon compte: Ceci prouve que celui qui regarde le mouvement des Planètes comme l'effet du Hazard, eſt un million, quatre cens dix neuf mille, huit cens cinquante-ſix fois moins ſage que celui qui reconnoît une Providence. Il y a cependant toujours dans ces 1419856 cas, un cas poſſible où le Hazard pourroit faire mouvoir les Planètes comme elles ſe meuvent; & c'en eſt aſſez, dit Mr. *de Maupertuis pag.* 10, pour empêcher que la preuve de *Newton* ne ſoit une Démonſtration).

On pourroit inſiſter là-deſſus, ſi *Newton* s'étoit borné à la preuve que Mr. *de Maupertuis* lui prête, à un cas ſingulier. Mais n'y a-t-il pas une infinité de cas où ſix globes tournant dans la concavité d'une ſphère, pourroient prendre des direc-

tions

tions irrégulières, ſi une main toute-puiſſante & ſage ne les conduiſoit ? Il ne faut qu'un écart d'un point à l'autre pour déranger tout, & les points ſont infinis : donc ſi le mouvement des Planètes eſt uniforme, il eſt l'effet d'une Providence ſage & éclairée. Ainſi l'Argument de *Newton* ſubſiſte dans toute ſa force ; & l'infini abſorbant toute unité, le Hazard n'a pas un ſeul cas pour lui.)

„ Mais il y a plus, dit Mr. *de Maupertuis*, *ibid.* „ L'alternative d'un choix ou d'un hazard extrême n'eſt fondée que ſur l'impuiſſance où étoit *Newton* de donner une cauſe phyſique de „ cette uniformité.

(Voilà toutes les preuves juſqu'ici données, en combuſtion. L'alternative d'un choix ou d'un hazard extrême aura lieu, auſſi longtems que les hommes ſeront dans l'impuiſſance de donner une cauſe phyſique du moyen qu'ils employeront pour prouver. Apparemment Mr. *de Maupertuis*, plus heureux que *Newton*, va nous donner la cauſe phyſique de l'emploi *de la moindre quantité d'action*. Il nous dira le *pourquoi du pourquoi*).

Ibid. „ *Newton*, continue Mr. *de Maupertuis*, ſe ſeroit épargné ce coup ſingulier du Hazard, en ſuppoſant, comme d'autres Philoſophes, qu'un fluïde emporte les Planètes & modère leur mouvement ; mais cela ne prouve pas „ plus l'exiſtence de Dieu, que ne feroit tout autre mouvement imprimé à la Matière.

(*Newton* par cette ſuppoſition n'auroit rien gagné. Ce coup ſingulier du Hazard ſeroit tombé ſur ce fluïde, qui auroit pu être détourné de ſon plan en autant de manières que les Planètes mêmes, & l'auroit vraiſemblablement été par les

fluïdes qui auroient obliquement & transversalement emporté les Comètes. De quoi Mr. *de Maupertuis* ne fait nulle mention.)

Du-reste le grand *Newton* étoit trop sensé pour rejetter une fausse supposition par un faux principe. Il est faux que tout mouvement imprimé à la Matière, ne prouve pas l'existence d'un premier Moteur. Quand un Athée me dit: *si le mouvement des Planètes prouve l'existence de Dieu, le mouvement de mon petit doigt le prouve aussi.* J'accorde tout, & je le prie de considérer qu'il y a des preuves plus ou moins frappantes, selon que les Esprits sont plus ou moins déliés, plus ou moins prévenus; & comme il est du nombre des endurcis, je le renvoie à cette description admirable & à jamais inimitable d'une tempête, dans le *Pseaume* CVIII. 13.

Les Vents dès qu'il l'ordonne,
Vont soulever les flots,
Et leur fureur étonne
Les hardis Matelots.
Le Vaisseau monte aux Cieux,
Et retombe aux Abîmes.
Alors les Vicieux
Se reprochent leurs crimes).

„ Je ne sai, continue Mr. *de Maupertuis*, si „ l'Argument que *Newton* tire de la construc„ tion des Animaux est beaucoup plus fort. Si „ l'uniformité qu'on y observe est une preuve, „ ne seroit-elle point démentie par la variété? „ Quelle *uniformité* entre un Aigle & une Mou„ che, un Cerf & un Limaçon, une Baleine & „ une Huitre? Aussi d'autres Philosophes prou„ vent-ils l'existence de Dieu par la *variété*.

(En-

(Encore une fois, *Newton* & les autres Philosophes ont prouvé par l'Ordre; & l'Ordre est l'*Uniformité* dans la *Variété*, ou la *Variété* dans l'*Uniformité*. Un Aigle & une Mouche ont des yeux, une bouche, des piés, des ailes, des nerfs, des artères, des veines. Voilà l'Uniformité. L'un est grand, fort, &c. l'autre petite & foible; voilà la Variété. S'il n'y avoit nulle différence d'un Animal à l'autre, tous ne seroient qu'un, ce qui est très-absurde.)

„ L'Argument tiré de la convenance des différentes parties des Animaux avec leurs besoins, „ paroît plus solide, ajoûte Mr. de *Maupertuis*. „ N'ont-ils pas des piés pour marcher, des ailes „ pour voler, des yeux pour voir, des bouches „ pour manger? Tout cela ne marque-t-il pas une intelligence, un dessein qui préside à leur „ construction? Mais ne pourroit-on pas dire „ que dans la combinaison fortuite des productions de la Nature il n'y a que celles dont la construction étoit bonne, qui ont pu subsister; & „ qu'une multitude innombrable d'autres ont péri, le Hazard leur ayant donné une mauvaise „ construction?

(Je serois curieux de voir un Oiseau sans ailes, sans yeux, sans piés, sans bouche. Je n'ai nulle idée d'un Animal sans organes, & par conséquent sans sensation. Si le Hazard a fait une multitude innombrable de tels Animaux, d'où vient ne nous en montre-t-il aucun, à-présent qu'on a de si parfaits Microscopes?

Mr. de *Maupertuis pag.* 15. se plaint de ce que presque tous les Physiciens ont poussé les preuves de l'existence de Dieu jusques dans les plus

ſage. Ce n'eſt pas ici le lieu de les réſoudre, *puiſ*qu'elles preſſent autant ſa démonſtration qu'aucune autre, & qu'on y a répondu mille fois).

Pag. 29. „ Ce n'eſt donc point, conclut Mr. „ *de Maupertuis*, dans de petits détails, dans „ ces parties de l'Univers dont nous connoiſſons „ trop peu les rapports, qu'il faut chercher l'Etre „ ſuprême; c'eſt dans les phénomènes dont l'u„ niverſalité ne ſouffre aucune exception, & que „ leur ſimplicité expoſe entièrement à nos yeux.

(Comme, ayant vu de nos yeux des hommes en particulier, notre eſprit a la force de s'élever juſqu'à la contemplation de l'Homme en général, de-même il faut que des Phénomènes particuliers ſoient expoſés à nos yeux avant que nous puiſſions concevoir aucun Phénomène univerſel. Il eſt même impoſſible que nos yeux ayent priſe ſur ceux-ci: ils ſont à-la-vérité plus ſimples que des Phénomènes en détail: mais cette *ſimplicité* n'eſt due qu'à l'abſtraction métaphyſique qu'exerce un eſprit aſſez fort pour s'élever du détail à l'univerſalité. Mr. *de Maupertuis* ſemble le reconnoître lui-même dans ce qui ſuit.)

„ Il eſt vrai, continue-t-il, que cette recherche „ ſera plus difficile, que celle qui ne conſiſte que „ dans l'examen d'un Inſecte, d'une Fleur; „ mais nous pouvons emprunter le ſecours d'un „ Guide aſſuré, c'eſt la Mathématique.

(Ceci ſignifie, ſi je ne me trompe, qu'un petit nombre de Mathématiciens jouïra de l'avantage de connoître certainement & évidemment l'exiſtence d'un Dieu, mais que tous les autres hommes qui n'entendent pas le Calcul *de maximis & minimis* en ſeront privés. Ceux-ci pourront croire

ge qu'il y a un Dieu, & que s'il existe il faut le servir par l'exercice de quelque Religion : il leur restera cependant toujours *quelque probabilité* du contraire, & dès-lors ils ne pourront pas dire que *cette uniformité* qu'ils observent dans l'Univers, *soit l'effet nécessaire d'un choix*, *pag.* 10.)

„ Cherchons, dit Mr. *de Maupertuis*, *pag.* „ 32. l'Etre suprême dans les premières loix qu'il „ a imposées à la Nature... j'ai cru plus sûr & „ plus utile de déduire ces loix des attributs d'un „ Etre tout-puissant & tout-sage, dit-il *pag.* 33.

(Chercher l'Etre suprême dans les premières loix de la Nature, & chercher les premières loix de la Nature dans l'Etre suprême, est-ce faire un cercle vicieux ? Non, dira Mr. *de Maupertuis* ; car dans la Méthode analytique on suppose 1. la chose faite ; 2. on examine si les conditions du Problême conviennent à la chose ainsi faite ; 3. delà on conclut ce que c'est que cette chose. Telle est à-la-vérité l'opinion commune ; mais comme l'*Analyse* est une science nouvelle, il pourroit bien arriver que l'opinion commune fût une erreur. Elle en est une évidemment ; car pourquoi l'Algébriste tombe-t-il quelquefois dans des résolutions fausses & impossibles, sinon parce qu'il a supposé quelque chose de faux, & que sa conclusion ne peut être plus ferme que les raisons qu'il emploie pour la prouver ? Mais pourquoi trouve-t-il souvent la vérité ? C'est parce qu'indépendamment de toute supposition, l'évidence accompagne tous les pas qu'il fait. La grandeur qu'il cherche est évidemment quelque chose qu'il appelle x. Cette chose x a des caractères déterminés clairement par les conditions du Problê-

me : ces caractères ne pouvant convenir qu'à x, c'eſt par eux qu'on connoît la valeur de x. Y a-t-il en cela quelque ſuppoſition ? La Métaphyſique démontre que toute grandeur eſt *quelque choſe*, & les conditions ſont des *données*.

Ce n'eſt pas ici le cas de Mr. *de Maupertuis*, il faut néceſſairement qu'il ſuppoſe l'Exiſtence de l'Etre ſuprême avant d'en déduire les premières Loix de la Nature. Eh ! ſur quelles raiſons fonder cette ſuppoſition, dès qu'on rejette toutes les preuves qu'on en a données juſqu'ici ?)

„ J'aurois pu, dit Mr. *de Maupertuis*, *pag.* 32. „ partir de ces Loix telles que les Mathémati- „ ciens les donnent, & telles que l'expérience les „ confirme, & y chercher les caractères de l'E- „ tre ſuprême : mais comme ils les ont appuyées „ ſur des hypothèſes non purement Géométri- „ ques, & que par-là leur certitude ne paroît pas „ fondée ſur des démonſtrations rigoureuſes, j'ai „ cru plus ſûr & plus utile de déduire ces Loix „ des attributs d'un Etre tout-puiſſant & tout-ſa- „ ge. Si celles que je trouve par cette voie ſont les „ mêmes qui ſont en effet obſervées dans l'U- „ nivers, n'eſt-ce pas la plus forte preuve que cet „ Etre exiſte, & qu'il eſt l'Auteur de ces Loix ?

(Eſt-il rien de plus clair que ce qui eſt confirmé par l'expérience ? & ſi les Loix qu'ont données les Mathématiciens ſont confirmées par l'expérience, qu'eſt-ce qui empêche de partir de-là pour aller au Légiſlateur ſuprême, & pour y aller ſans faire aucune ſuppoſition qui ne ſoit claire. Mais, dit-on, *leur certitude n'eſt pas rigoureuſe, ils ſe ſont appuyés ſur des hypothèſes non purement Géométriques.* Ne croiroit-on pas qu'il n'y

ait

ait de certitude rigoureuſe qu'en Géométrie? Ils ſe ſont fondés ſur la Métaphyſique, d'où la Géométrie tire avec ſes axiômes toute ſa certitude, comme l'ont obſervé les Anciens & les Modernes. En deux mots, *Newton* a raiſonné juſte. Voici ſa penſée.

Si le mouvement des Corps ſuit conſtamment certaines Loix, il exiſte un Dieu:
Or le mouvement des Corps ſuit conſtamment certaines Loix;
Donc il exiſte un Dieu.

Mais je laiſſe à juger aux Logiciens, ſi Mr. *de Maupertuis*, qui veut déduire ſes Loix de l'exiſtence d'un Dieu, & de ſes Loix l'exiſtence d'un Dieu, ne commet pas le Sophiſme qu'on nomme *à poſitione conſequentis ad poſitionem antecedentis*? Voici ſa penſée.

S'il exiſte un Dieu, le mouvement & le repos des Corps ſuit conſtamment certaines Loix;
Or le mouvement & le repos des Corps ſuit conſtamment certaines Loix;
Donc il exiſte un Dieu.

Je demande ſi ce raiſonnement n'a pas la même forme que celui-ci.

Si les Chinois ſont Turcs ils ſont des Infidèles:
Or ils ſont des Infidèles;
Donc les Chinois ſont Turcs.

Ce n'eſt pas que Mr. *de Maupertuis* n'eût pu arranger ſon Argument comme *Newton* a fait le ſien; mais celui-ci a voulu déduire des Loix du mouvement, que l'expérience lui montroit, les attributs de la ſuprême Intelligence; & Mr. *de Maupertuis* veut qu'on déduiſe des attributs de la ſuprême Intelligence, qu'on ne voit pas, les Loix du mouvement & du repos. Hâ-

Hâtons-nous de paſſer de l'Avant-propos à l'Eſſai même; car on eſt impatient de ſavoir quelle démonſtration Mr. *de Maupertuis* bâtira ſur les ruines de toutes celles dont le monde eſt en poſſeſſion, & qu'on prétend être inſuffiſantes; la voici. C'eſt que *deux Corps quelconques qui viennent à ſe choquer, conſervent toujours après le choc une force qui n'eſt pas plus grande qu'il n'eſt beſoin pour aller où ils vont. Or s'il exiſte un Dieu, cela doit être ainſi. Donc il exiſte un Dieu.*

Bon! dira un Athée. Mais quand il n'en exiſteroit aucun, la choſe ſeroit encore ainſi. Il faut *que l'action ſoit égale à la réaction.* Voilà votre principe, il n'eſt pas nouveau. Pour faire tout ce que je fais, j'employe auſſi néceſſairement la moindre quantité d'action poſſible. Puis-je exercer une force de 100 l. pour élever un poids de 50? Cherchez-moi des Loix *arbitraires*, ſi vous voulez me démontrer la ſageſſe de votre Dieu.

D'ailleurs avez-vous bonne grace de vouloir la démontrer par les Loix du mouvement, après avoir inſinué pag. 1. 2. 3. que nous n'avons *qu'une idée très-obſcure de la Cauſe première du mouvement, & que les Phénomènes qui en dépendent paroiſſent enveloppés des mêmes ténèbres*? Le moyen de me convertir par votre principe *de la moindre quantité d'action*, après avoir employé les pages 4. 5. 6. à me faire voir combien eſt obſcure l'idée que nous voulons nous faire de la *force* des Corps? quand la force eſt obſcure, la quantité d'action eſt-elle claire?

De-plus: vous préférez votre preuve à toutes les autres, parce qu'elle eſt univerſelle: mais

Def-

Deſcartes vous dira qu'elle eſt bornée aux ſeuls Corps, & qu'il y a auſſi des Loix pour les Eſprits.

Vous voulez l'étendre juſqu'aux Loix du mouvement des Corps durs; mais avez-vous l'idée d'un Corps abſolument dur? S'il exiſte un Dieu, peut-il ſe lier les mains juſqu'à ne pouvoir faire un Corps plus dur que tous ceux qui exiſtent? Donc ceux-ci ſont moins durs.

Vous lui attribuez le privilège excluſif d'expliquer tout à la fois les Loix du *mouvement* & du *repos*: mais le principe de *Leibnitz* ne les explique-t-il pas? Le quarré des viteſſes eſt 0, ſi les corps ſont en repos; ce quarré eſt quelque choſe, *s'il leur arrivoit quelque petit mouvement.*

Vous dites que ce Grand-homme a toujours promis d'établir ſon principe *à priori*, & ne l'a jamais fait. Mais faut-il être grand Métaphyſicien, pour ſavoir que dans le calcul des *forces vives* il ne ſuffit pas de conſidérer les maſſes & les viteſſes, & qu'il faut de-plus avoir égard au *tems*, qui étant comme les viteſſes, & venant à les multiplier, donne pour produit le quarré des viteſſes.

Vous ſuppoſez enfin *pag.* 57. pour faire valoir votre preuve & énerver celles de *Newton*, & cela gratuitement, ſans qu'aucune hiſtoire avérée en faſſe foi, qu'il y a dans l'Univers une grande quantité d'Eſpèces péries, ce qui fait que la plupart des Etres ne nous paroiſſent que comme des Monſtres, & que nous ne trouvons qu'*obſcurités* dans nos connoiſſances; que l'Univers, ainſi que l'édifice le plus régulier, après que la foudre l'a frappé, n'offre plus à nos yeux que des ruines, où l'on ne reconnoît ni la ſimétrie que les parties avoient entre elles, ni le deſſein de l'Architecte.

Dans

Dans une telle confuſion quelle apparence de démontrer aucune vérité ! Vous rejettez toutes les preuves des autres hommes ; il faut donc répondre aux objections qu'on peut former contre la vôtre ; il faut ſurtout démontrer que le Hazard, qui ſelon vous a pu cauſer la régularité du mouvement des Planètes, ne peut employer dans aucun cas *la moindre quantité d'action poſſible*. Si vous faites tout cela, je me rends *Chrétien* avec vous ; mais ſi vous ne le pouvez, il faut que vous doutiez avec moi.

Ainſi pourroit parler un Athée. Pour moi qui ſuis de ceux qui croient que le Philoſophe peut trouver Dieu par-tout, mais plus ſenſiblement & d'une manière plus frappante dans un objet que dans l'autre, je me garderai bien de dire que la preuve de Mr. *de Maupertuis* ne prouve rien, ſurtout quand on n'en fait point un Argument *ad hominem*. Je me contenterai de la rapporter mot à mot, & c'eſt par-là que je finis cet Extrait.)

„ *Pag.* 21. 22. Après tant de Grands-hom-
„ mes qui ont travaillé ſur cette matière, *je n'o-*
„ ſe preſque dire que j'aye découvert le princi-
„ pe univerſel ſur lequel toutes ces Loix ſont
„ fondées, qui s'étend également *aux Corps*
„ *durs & aux Corps élaſtiques*, d'où dépend le
„ mouvement & le repos de toutes les Subſtan-
„ ces corporelles.

„ C'eſt le principe que j'appelle *De la moindre*
„ *quantité d'action* : principe ſi ſage, ſi digne de
„ l'Etre ſuprême, & auquel la Nature paroît ſi
„ conſtamment ſoumiſe, qu'elle l'obſerve non
„ ſeulement dans tous ſes changemens, mais
„ que dans ſa permanence elle tend encore à

„ l'ob-

„ l'obſerver : *Dans le choc des Corps, le mouve-*
„ *ment ſe diſtribue de manière, que la quantité*
„ *d'action que ſuppoſe le changement arrivé,*
„ *eſt la plus petite qu'il ſoit poſſible. Dans le re-*
„ *pos les Corps qui ſe tiennent en équilibre, doi-*
„ *vent être tellement ſitués, que s'il leur arri-*
„ *voit quelque petit mouvement, la quantité*
„ *d'action ſeroit la moindre.*

„ Non ſeulement ce principe répond à l'idée
„ que nous avons de l'Etre ſuprême, entant qu'il
„ doit toujours agir de la manière la plus ſage,
„ mais encore entant qu'il doit tenir tout ſous
„ ſa dépendance.

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

PUiſque nous avons fait part à nos Lecteurs des Remontrances adreſſées au haut Clergé touchant une réviſion de la *Liturgie Anglicane*, & de quelques autres Eſſais publiés dans la même vue, il faut auſſi leur indiquer un Ouvrage, le ſeul qui nous ſoit connu, de la part des Oppoſans (car les plus ſages & les plus utiles Projets en trouvent toujours) intitulé : *A Narration of the Lives of the thirteen Compilers of the Common Prayer Book of the Church of England, humbly addreſſed to the Moſt Reverend the Archbishops, &c. printed by J. Lewis., in Paternoſter-Row.* C'eſt-à-dire : *Hiſtoire des treize Compilateurs du Livre des Communes Prières de l'Egliſe Anglicane, humblement adreſſée aux Archevêques, aux Evêques, & à tout le Clergé de ce Royaume ; dans l'eſpérance qu'ils examineront ce ſujet important, avant que le projet de compoſer*

un nouveau Livre de Prières ſoit porté trop loin pour être rejetté. A Londres *chez* J. Louis, dans *Paternoſter-Row* près S. Paul, 8. de 224. pag. Si l'on en doit croire l'Auteur, ſon Livre eſt appuyé du ſuffrage de 29000 Théologiens Orthodoxes de l'Egliſe *Anglicane*: il ne doute donc point qu'il ne réuſſiſſe à faire échouer le Projet d'une réviſion, puiſqu'à peine en reſte-t-il quelques-uns pour le ſupporter, & que le peu qu'il en reſte, ont, ſelon lui, honte de paroître favoriſer une mauvaiſe cauſe. Voici les noms de nos fameux Compilateurs; l'Archevêque *Crammer*; les Evêques *Ridley*, *Goodrich*, *Holbech*, *Ship*, *Thirlby*, *Day*; & les Docteurs *Taylor*, *Cox*, *May*, *Robertſon*, *Heynes* & *Redmayne* Je veux qu'il paroiſſe, par la vie de ces Théologiens, qu'ils étoient ſavans, judicieux, intègres, remplis de piété & de zèle, après tout c'étoient des hommes: il ne réſulte point de tout leur mérite, qu'il ne leur ſoit échappé aucune faute, & qu'ils n'ayent rien mis dans leur Compilation, pour s'accommoder aux circonſtances où ils ſe trouvoient. Si l'Auteur eût vécu du tems de la *Réformation*, il n'auroit pas manqué de s'y oppoſer; il en eût eu d'auſſi bonnes raiſons, & peut-être de plus ſpécieuſes encore.

Mr. *Church*, Dr. en Théologie, couronné par l'Univerſité d'*Oxford* pour avoir pris les armes contre Mr. *Midleton*, vient de mettre au jour une replique à la défenſe poſthume de cet illuſtre Savant (a), ſous ce titre: *An appeal to the ſerious and unprejudiced: or, a ſecond vindication of the miraculous Powers which ſubſiſted in the three firſt Centuries of the Chriſtian Church, in anſwer to the Late poſthumous Work of Dr.* Midleton; *to wich is added an Appendix in Reply to Mr. Toll's Remotus.* C'eſt-à-dire: *Appel aux perſonnes ſages*

(a) A Vindication of the free Inquiry. V. *Nouv. Littér. de la Part. précéd. p.* 234.

sages & déprévenues; ou seconde Défense des Dons miraculeux qui ont subsisté pendant les trois premiers siecles de l'Eglise Chrétienne, en réponse à l'Ouvrage posthume du Dr. Midleton. *Avec un Supplément, où l'on replique aux remarques de Mr.* Toll. A Londres *chez* Jean & Jaques Rivington, *dans le Cimetière de St. Paul.* 8. de 137. pag. Mr. *Church*, s'étant vu traité, aussi-bien que son Confrère Mr. *Dodwell*, avec assez de mépris, dans l'Ouvrage posthume de Mr. *Midleton*, n'a pu retenir sa juste colère. Non seulement il charge son Antagoniste *mort*, des injures les plus fortes, & il tâche de noircir sa mémoire par les imputations les les plus deshonorantes; mais encore il intente contre lui deux accusations très-graves; la premiere, qu'il se contente de prouver par un passage tiré du Livre du défunt (*a*), c'est d'avoir conduit la dispute avec tout le mépris possible & toute sorte d'insultes, même en falsifiant continuellement les passages, & en les tournant à son but sans le moindre fondement. L'autre accusation plus grave encore, c'est d'avoir été un Déiste fieffé, un ennemi d'autant plus dangereux du *Christianisme*, qu'en faisant semblant de le professer & de le défendre, il tâchoit d'en sapper les fondemens: c'est qu'au-lieu d'avoir profité des derniers momens de sa vie pour se recueillir & se préparer au grand changement qu'il alloit subir, il les a employés à renverser la nécessité de l'*Evangile*, & à tourner en ridicule la grace & l'assistance de l'Esprit de Dieu. C'est à prouver cette importante accusation que le nouveau Docteur destine tout son Livre, qu'il divise en deux parties. Dans la premiere, il suit son Antagoniste pied à pied, en examinant distinctement les autorités & les raisons qu'il allègue: & dans la seconde, il extrait de sa premiere réponse au Dr. *Midleton*, plusieurs

(*a*) Free Inquiry p. 12.

ſieurs paſſages contenant de fortes objections auxquelles ce Docteur n'a point répondu, & qui ſuffiſent pour renverſer ſon ſyſtême, quand même on lui abandonneroit les endroits qu'il a attaqués. Après un tel épanchement de bile théologique, l'Auteur reprend ſon ſang froid: „ Certainement, dit-il, le Dr. *Middleton* ne „ mérite pas que je le ménage plus que je ne fais; & „ en effet je bénis Dieu de ce que l'inſulte n'eſt pas „ mon talent; c'eſt-pourquoi je ne parlerai pas davantage de ſa groſſièreté, moins encore l'imiterai-je; „ mais j'examinerai patiemment & ſans prévention, „ ces phantômes de raiſonnemens, dont il a jugé à „ propos de ſe ſervir pour me combattre.

The Scripture-doctrine of Atonement examined; firſt in relation to the Jewiſh *Sacrifices: and then, to the Sacrifice of our bleſſed Lord and Saviour Jeſus-Chriſt.* By John Taylor *of* Norwich. C'eſt-à-dire: *Examen de la Doctrine ſcripturaire de la Propitiation, d'abord relativement aux Sacrifices Moſaïques, & enſuite à l'égard du Sacrifice de notre Seigneur & Sauveur Jéſus-Chriſt.* Par Jean Taylor *de* Norwich. Chez J. Naugh. 8 pag. Le but de l'Auteur eſt de donner une explication nouvelle, claire & inconteſtable du Dogme de la Propitiation de J. C. Les recherches qu'il fait, 1. de la nature & du but des Sacrifices de la Loi, le mettent en état, 2. de juger de la nature & du but du Sacrifice de J. C. Après avoir marqué les occaſions où l'on offroit des Sacrifices, & les cérémonies qui s'y obſervoient, il prouve qu'ils faiſoient partie du Culte Divin; & il les définit, *un Recours ſymbolique à Dieu, deſtiné à exprimer devant lui la dévotion, les épanchemens, les diſpoſitions & les déſirs du cœur, par des actions ſignificatives & emblématiques.* Deſorte qu'il renferme ſous l'idée de Sacrifice, tout ce qui ſert à marquer des diſpoſitions de piété & de vertu. Il réfute l'opinion de ceux qui diſent que la coulpe étoit transférée, auſſi-bien que la

la peine du péché, ſur la victime, & qu'elle mouroit en la place du pécheur. Il prouve que c'eſt une abſurdité, une contradiction dans les termes, de dire qu'une perſonne devient coupable en la place d'une autre, & que l'un eſt puni en la place de l'autre, & que ces idées n'entrent point dans le ſens du mot de *propitiation*. On peut donner ce nom à tout ce qui eſt propre à ramener les pécheurs à leur devoir, & détourner deſſus eux les jugemens de Dieu. Il conclut enfin, „ que les Sacrifices étoient des requêtes ſymboliques, „ adreſſées à Dieu, exprimant par des *ſignes extérieurs* ce qu'on exprime dans les louanges & la „ prière par des *mots*, & dans le cours de la vie par „ des *actions* : qu'ils faiſoient propitiation pour le pé„ ché, non comme étant ſubſtitués en la place du Pé„ cheur, pour porter ſes péchés ou ſa peine ; ni com„ me un equivalent à la Juſtice Divine, puiſque ni l'un „ ni l'autre n'entrent dans l'idée de *propitiation* ; mais „ parce que celui qui offroit la victime faiſoit alliance „ & traitoit avec Dieu dans la ſincérité de ſon ame, „ en lui préſentant avec le ſacrifice un cœur pénitent „ & pénétré de reconnoiſſance, & menoit enſuite une „ meilleure vie.

L'Auteur fait enſuite l'application de ces principes à la propitiation de J. C. dont le ſacrifice eſt, dit-il, un puiſſant moyen de ſanctification : il eſt naturellement propre à faire vivement ſentir la méchanceté du péché, l'excellence & la néceſſité de la vraie ſainteté ; faire voir en quoi elle conſiſte, & à porter les hommes à la pratiquer. On voit aſſez par cet échantillon, combien l'Auteur eſt éloigné de la Doctrine Orthodoxe.

La critique ſévère & les reproches amers d'un Ennemi, ſont plus utiles & plus ſalutaires, que les louanges & les applaudiſſemens d'un Ami ; ceux-ci ne font qu'augmenter la bonne opinion qu'on a de ſoi-même,

au-lieu qu'on peut tirer parti de la ſatyre même la plus outrée, pour ſe corriger de ſes défauts & ſe perfectionner. C'eſt probablement l'uſage que la celèbre *Société Royale* fera du Livre ſuivant: *A Review of the Works of the Royal Society of London; containing animadverſions on ſuch of the Papers as deſerve particular Obſervation. In eight Parts, under the ſeveral heads of* Arts, Antiquities, Medecine, Miracles, Zoophites, Animals, Végétables *and* Minerals. *By* John Hill M. D. *Printed for* R. Griffiths, *at the Dunciad in* S. Paul's *Churchyard.* 4. C'eſt-à-dire: *Réviſion des Ouvrages de la* Société Royale de Londres, *contenant des remarques ſur les Cahiers qui méritent une attention particulière. En huit parties, ſous les titres ſuivans*: Les *Arts*, les *Antiquités*, la *Médecine*, les *Miracles*, les *Zoophytes*, les *Animaux*, les *Végétaux*, & les *Minéraux. Par* Jean Hill *Docteur en Médecine; & ſe vend chez* R. Griffiths, *dans le Cimetière de St. Paul*, 4. L'Auteur a ſouhaité il y a longtems d'être agrégé à l'illuſtre Société qu'il tâche aujourd'hui de décrier, & ſa capacité lui en auroit facilité l'entrée, ſi ſon caractère ne s'y étoit pas oppoſé. On ne laiſſoit cependant pas de le recevoir quelquefois aux Aſſemblées en qualité d'Aſſiſtant; mais ayant maltraité la Société dans deux *Brochures* conſécutives, elle a jugé à propos de lui refuſer cette faveur. C'eſt pour ſe venger de ce double affront qu'il a compoſé à la hâte, & avec une plume trempée dans le fiel & l'abſinthe, le Livre dont on vient de voir le titre. Il faut avouer qu'il rencontre aſſez juſte dans les fautes qu'il relève; mais la Société a publié un ſi grand nombre d'Ecrits, qu'il n'eſt pas étonnant qu'il s'y en ſoit gliſſé quelques-unes: d'ailleurs c'eſt ſi peu de choſe en comparaiſon du reſte, qu'elles ne diminuent point la gloire qui lui revient de ſes ingénieuſes & utiles découvertes.

Eſſays on the principles of *Morality and Natural Religion,*

ligion, in two Parts. Edimburgh, &c. C'eſt-à-dire: *Eſſais ſur les principes de la Morale & de la Religion naturelle, en deux parties.* A Edimbourg, *chez* Kincaid & Donaldſon. 8. Pour donner une idée générale du Livre, je copierai l'Avertiſſement. „ Il eſt bon d'aver-„ tir le Lecteur que ces Eſſais ne ſont pas ſans ordre & „ ſans liaiſon. Le premier eſt deſtiné à expliquer la „ nature de l'Homme, en qualité d'Etre ſociable. Le „ ſecond le conſidère comme un Sujet moral. Et puiſ-„ que la Morale ſuppoſe la Liberté d'agir, cela amè-„ ne le troiſième, qui eſt une Diſquiſition ſur la Li-„ berté & la Néceſſité. Ces trois Eſſais ſont la premiè-„ re partie de l'Ouvrage. Le reſte des Eſſais, dont le „ premier roule ſur la Foi, dépendent les uns des au-„ tres. On ſuit un plan pour appuyer l'autorité de „ nos ſens externes & internes; où l'on fait voir en „ paſſant, que nos raiſonnemens ſur les matières les „ plus importantes, ſont entièrement fondés ſur le „ ſentiment & le toucher; c'eſt ce qu'on explique par „ divers exemples. L'Auteur ſe flatte d'avoir répan-„ du du jour ſur les principes de la Connoiſſance Hu-„ maine. Le tout prépare la voie à la preuve de l'exi-„ ſtence & des perfections de Dieu; c'eſt le principal „ but de cet Ouvrage. Peut-être trouvera-t-on l'Au-„ teur téméraire & nouveau dans ſa façon de penſer; „ mais la liberté de penſer ne déplaîra point à ceux „ dont les recherches ſont fondées ſur l'amour de la „ Vérité; & c'eſt pour eux ſeuls qu'il écrit. Il eſt per-„ ſuadé que du-moins on louera le deſſein qu'il a eu „ de chercher la Vérité, & d'avancer la cauſe de la „ Vertu & de la Religion Naturelle.

Quoique la diſſipation ſoit, de nos jours, le vice dominant de ce Pays, &, j'oſe le dire, à un degré dont les ſiècles paſſés ne fourniſſent point d'exemple, & que les ſiècles futurs auront peine à croire, il ſe trouve cependant, parmi le grand nombre, des hommes bien

nés, qui réſiſtent au torrent, & qui ſe repaiſſent de ſa groſſe. Il eſt beau ſurtout de voir des perſonnes élevées au-deſſus du commun par leur naiſſance, s'en diſtinguer plus glorieuſement encore par un eſprit cultivé, par de nobles inclinations, & par le choix heureux d'amuſemens intéreſſans, dont ils retirent de l'utilité, auſſi-bien que le Public. Ces réflexions ſe préſentent naturellement à la vue d'un Ouvrage intitulé : *The Letters* of *Pliny the yonger, with obſervations on each Letter, and an Eſſay on Pliny's Life, addreſſed to* Charles Lord Boyle, *by* John Earl *of* Orrery. C'eſt-à-dire : *Les Lettres de* Pline le jeune, *avec des remarques ſur chaque Lettre; & un Eſſai ſur la vie de* Pline, adreſſées au *Lord* Charle Boyle, *par* Jean Boyle *Comte* d'Orrery. *Chez* Paul Vaillant, *dans le* Strand, *vis-à-vis la rue de* Southampton. 4. 2 vol. Si les grands talens de l'illuſtre Auteur ne ſuffiſent pas pour faire juger favorablement du mérite de l'Ouvrage, il faut l'entendre lui-même ſur la maniére dont il l'a compoſé, & les vues qu'il a eues en le publiant : „ Il ne ſera pas hors de „ propos (c'eſt vers la fin de la vie de *Pline*) de dire à „ préſent un mot de cette Traduction. Je l'avois com„ mencée il y a long-tems, & de fréquentes interrup„ tions m'ont ſouvent obligé de l'abandonner. Mais „ comme *Pline* a toujours été un de mes Auteurs fa„ voris, je revenois conſtamment à ma tâche, non „ ſeulement avec un extrême plaiſir, mais encore a„ vec une ſatisfaction toute particuliére, dans l'eſpé„ rance de vous donner tôt ou tard cette marque pu„ blique de ma tendreſſe. Ce tems eſt venu, & ſi les „ remarques que j'ai faites ſur chaque Lettre peuvent „ vous amuſer, ou vous être utiles, c'eſt tout ce que „ je ſouhaite; puiſque mon Ouvrage n'eſt point l'ef„ fet d'une vaine parade d'érudition, ou d'une avidi„ té inſatiable de gloire; mais c'eſt la production de „ mes momens de loiſir, le fruit des ſoirées d'hiver „ paſſées

„ paſſées à la Campagne, & l'enfant du repos & de la „ retraite, que je ne quite jamais ſans beaucoup de ré- „ pugnance". Les remarques ſont les deux tiers de l'Ouvrage, & ſont auſſi ſavantes que judicieuſes & inſtructives; on y trouve des faits curieux, des anecdotes amuſantes, qui ne pouvoient venir que d'un Homme de Cour & d'un Politique.

On propoſe d'imprimer par ſouſcription : *The Hiſtory, Antiquities, and preſent State of the City of* Edimbourgh, *and parts adjacent; the Town and Port of* Leith, *with a perambulation* of *divers miles round* Edimbourg *in* VII. *Books*, &c. C'eſt-à-dire : *L'Hiſtoire, les Antiquités & l'Etat préſent de la Ville d'*Edimbourg *& parties adjacentes; de la Ville & du Port de* Leith, *avec un coup-d'œil ſur pluſieurs miles d'étendue autour d'Edimbourg.* En VII. *Livres.* I. L'Origine du Château d'*Edimbourg*, ſon Fondateur & le tems de ſa fondation. II. L'état ancien & préſent des Egliſes, les Inſcriptions, les Fondations Religieuſes, &c. III. Le Gouvernement de la Ville, tant Eccléſiaſtique que Civil & Militaire. IV. Le Commerce, les Compagnies, Droits & Privilèges des Négocians. V. Les Sciences, les Collèges, les diverſes Cours de Parlement, &c. VI. Les Hôpitaux, & autres Fondations pieuſes. VII. La Ville & le Port de *Leith* &c. avec les Antiquités *Ecoſſoiſes*, *Pictes*, *Romaines* & *Danoiſes*, & les Curioſités naturelles & artificielles qui ſe trouvent autour de la Ville d'*Edimbourg*. On n'exige rien d'avance des Souſcripteurs, que leurs noms; ils payeront une guinée en recevant l'Ouvrage en blanc complet, qui contiendra environ 125 feuilles & 20 figures en tailles-douces du même format, c'eſt-à-dire *in-folio*. Par *Guill. Maitland*, Membre de la Société Royale, & Auteur de l'Hiſtoire de *Londres*. L'Auteur ſe charge de l'impreſſion, & reçoit les ſouſcriptions chez J. & J. *Rivington*, dans le Cimetière de *St. Paul*, & chez la plupart des principaux Libraires de cette Ville.

Voici une Pièce de théatre, qui a eu un grand ſuccès; elle eſt intitulée *Alfred a Maſque*. C'eſt une eſpèce de Tragédie Paſtorale, dans le goût de nos Opéra; entremêlée de chanſons; compoſee par Mr. *Mallet*, déjà connu par d'autres Ouvrages. Le ſujet eſt pris de l'invaſion des *Danois* ſous *Alfred*, qui étant obligé de s'enfuir, reprend enſuite le deſſus, chaſſe les *Danois*, dont il fait le Roi priſonnier, & recouvre ſon Royaume.

LIVRES FRANCOIS NOUVEAUX

qui ſe trouvent chez *J. de Wetſtein.*

Conſidérations ſur le progrès & ſur la décadence des Belles-Lettres chez les Romains, 8.

Dictionnaire (Nouveau), Hiſtorique & Critique, pour ſervir de Supplément ou de Continuation à celui de Mr. P. Bayle, fol. *le Tom. I. & II.*

——— *des Proverbes François, & des Façons de parler comiques, &c. Nouv. Edition*, 8.

Hiſtoire des Empereurs Romains, depuis Auguſte juſqu'à Conſtantin, l'Edition corrigée d'Amſterdam, le Tome IIIme, 12.

——— *Générale de Pologne par Mr. de Solignac*, 12. *V. Tom.*

——— *des Paſſions*, 12. *II. Tom.*

——— *de Tom Jones, ou l'Enfant trouvé, traduite de l'Anglois de Mr. Fielding*, 8. *IV. Tom. figur.*

——— *Univerſelle, traduite de l'Anglois d'une Société de Gens de Lettres*, 4. *fig. le Tome XII.*

Lettres Chinoiſes par Mr. le Marquis d'Argens, Nouv. Edit. 8. *V. Tom.*

——— *d'une Péruvienne, augmentées de celles d'Aza, &c.* 12. *II. Parties.*

Mémoires concernant Chriſtine Reine de Suède le Tome Ier 4.

Principes du Droit Politique par feu J. J. Burlamaqui pour ſervir de ſuite aux Principes du Droit Naturel, 4.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

I. NOUVEAUX MEMOIRES *de l'Académie de Pétersbourg.* Page 244
II. SCIENCE NAVALE, ou *Traité concernant les Vaisseaux* par Mr. EULER. 265
III. CLAVICULE *de la* Science Hermétique. 288
IV. SERMONS *sur* divers Sujets, &c. 298
V. PRINCIPES *du* DROIT POLITIQUE. 308
VI. MEMOIRES concernant CHRISTINE *Reine de Suède.* 321
VII. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES pour l'Année 1748. 357
VIII. HISTOIRE *des* Révolutions *de* l'Empire *des* ARABES. 379
IX. LETTRES Philosophiques *de* PREMONTVAL *au Père de* TOURNEMINE. 395
X. MELANGE HARLEYEN, *le dernier Tome.* 405
XI. NOUVEAU DICTIONNAIRE *Historique & Critique*, &c. 436
XII. ESSAI *de* COSMOLOGIE, &c. 461
XIII. NOUVELLES LITTERAIRES. 472

TABLE
DES MATIERES.

Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg. Extrait du Tome I. de ſes *Nouveaux Mémoires* pour les années 1747. & 1748, 243. Tems de la fondation de cette Académie, 244. Somme employée pour ſon entretien, 245. Cette Académie diviſée en deux corps, *ibid.* Rang que tiennent ſes Membres, *ibid. & ſuiv.* Académiciens Ordinaires & Honoraires, & leurs fonctions, 246. Les Adjoints, *ibid.* Loix de l'Académie, & ſes privilèges, *ibid. & ſuiv.* Ce que c'eſt que les *Nouveaux Mémoires*, & pourquoi ainſi nommés, 254

Adultère. Manière ſingulière & barbare dont on puniſſoit autrefois en Pologne les Adultères & les Fornicateurs, 52

Arabes. Extrait de l'Hiſtoire des Révolutions de leur Empire, 379

Archenholtz (Mr.), Auteur des *Mémoires* concernant *Chriſtine*, Reine de Suède, 322. Sources où il a puiſé. 323

Aſie. Diverſes remarques ſur ce Païs, 381, *& ſuiv.*

Aſtronomie. Diverſes obſervations aſtronomiques, 371

Belemnites. Raiſon qui donne lieu de croire qu'elles ſont une production de la Mer, 366

Boerhave (Mr.). Sa manière de traiter certaines maladies chroniques, 35, *& ſuiv.*

——— Erreur de fait où l'on eſt tombé au ſujet d'une maladie dont il fut attaqué, 121, *& ſuiv.*

Boleſlas Chrobri, Roi de Pologne, réforme les uſages & les préjugés de ſes Sujets, 53. Avantages que lui accorda l'Empereur *Othon* I. que ſa grande réputation avoit attiré à Gneſne, *ibid.* Alliance entre ces deux Princes, *ibid.* Belles actions de *Boleſlas*, 54

Boleſlas II. Roi de Pologne. Toutes ſes vertus corrompues par l'amour de la volupté, 58. Il eſt excommunié par *Staniſlas*, Evêque de Cracovie; &, pour ſe venger de ce Prélat, il le poignarde à l'autel, *ibid.* Il eſt excommunié & dégradé par la Cour de Rome, *ibid.* Il ſe retire en Hongrie, où il eſt encore pourſuivi par le Pontife de Rome, 59. Sa fin malheureuſe, *ibid.*

Boleſlas III. Roi de Pologne. Ses qualités, 60. Il diviſe le Royaume entre ſes enfans, *ibid.*

Boleſlas IV. eſt fait Roi de Pologne après la dépoſition de ſon frére *Uladiſlas* II. 61

Boleſlas V. Roi de Pologne. Invaſion que les Tartares font en Po-

Pologne sous son règne, & qui y mettent tout à feu & à sang, 64. Avantages qu'il accorde aux Ecclésiastiques, *ibid.*

Boulier (Mr) Extrait de son Recueil de *Dissertations Sacrées*, 164. & *suiv.* Erreur où il est tombé dans son *Essai sur l'Ame des Bêtes*, 204. 205

Burlamaqui (Mr. J. J.) Extrait de ses *Principes du Droit Politique*, 398

Calixte (le Pape), a été mis mal-à-propos au nombre des Martyrs, 11

Casimir, fils de Miecislaus II. Roi de Pologne, est envoyé jeune à Paris pendant les troubles du Royaume, 56. Il entre dans l'Abbaye de Clugni où il est fait Diacre, 57. Le Pape rompt ses engagemens, & ce Prince se rend en Pologne, où il fait cesser les troubles, *ibid.* Appellé le Restaurateur pacifique du Royaume, 58

Cavernes voisines de Norwich, que l'on trouve dans des collines de craie, 364

Chaleur. Cause de la Chaleur & du Froid, 256

Chaufepié, (Mr.). Extrait de son Dictionnaire Historique & Critique, 436

Chenilles. Remarques curieuses de Mr. *Bonnet* sur ces Insectes, 369

Christine, Reine de Suède. Extrait des Mémoires concernant cette Princesse, 321. Fait qui prouve qu'elle avoit l'ame vindicative, 326. Si elle étoit galante, 327. Esprit qui brille dans ses Lettres, 328. Etat où étoit la Suede lorsqu'elle naquit, 330. Elle est proclamée Reine, 331. A qui elle fut confiée pendant sa minorité, *ibid.* Précepteur qu'on lui donna, 332 Princes qui la recherchèrent en mariage, 338. Raison de son aversion pour le mariage, *ibid.* Son couronnement, 339. En quelle année elle forma pour la première fois le dessein d'abdiquer la Couronne, & raisons qui la disposerent à faire cette démarche, 339. Savans étrangers avec lesquels elle entretint commerce de Lettres, ou qu'elle attira auprès d'elle en Suede, 340 & 344. Grand nombre de Livres & de rares Manuscrits qu'elle fit acheter pour sa Bibliothèque, 340. Idée qu'elle se formoit de la Philosophie, 346. Elle communique à Mr. *Chanut*, & ensuite au Sénat, la résolution où elle étoit de quiter le Trône, 347. Démarche violente à laquelle elle se porte à l'égard du Ministre de Portugal, 348. Elle cède la Couronne à *Charles-Gustave*, *ibid.* & *suiv* Elle quite la Suède, 350. Elle embrasse la Religion Catholique, 351. Conjectures sur cette démarche, *ibid.* Son arrivée à Rome 353. Académie qu'elle établit chez elle, *ibid.* Chagrins qu'elle

qu'elle eſſuya à Rome, 355. Elle ſe rend en France, & fait une entrée publique à Paris, *ibid.* Elle quite la France, va à Turin, à Veniſe, & retourne à Rome, 356, 357
Clavicule (la) *de la Science Hermétique*. Extrait de cet Ouvrage, 288
Clergé. Pourquoi le *Clergé* a beſoin de frein, 64
Colique de Poitou. Deux Ouvrages ſur cette maladie, 37, 38
Cracus, Duc de Pologne, 46. Son éloge, *ibid.* Cracovie bâtie par lui, *ibid.*
Dails trouvés dans des blocs de marbre autour de Portmahon, 358
Déglutition. Extrait d'un Ouvrage ſur l'*empêchement de la déglutition*, 25. Cette maladie très peu connue, 26. Sa deſcription, 28, & *ſuiv.* Obſervations ſur leſquelles l'hiſtoire de cette maladie eſt fondée, 30, & *ſuiv.* Ses cauſes, ſes ſymptômes, 32, & *ſuiv.* Sa curation, 34, & *ſuiv.*
Denis (le Grand), Evêque d'Alexandrie, ayant été dénoncé au Pape Denis, ſe juſtifie d'une accuſation intentée contre lui, 6
Deſfontaines (l'Abbé). Son Hiſtoire de Pologne, 40
Eau. Si elle change de nature, 211, 212. Sur quoi eſt fondée l'opinion de ceux qui croyent que l'Eau ſeule ſuffit pour nourrir les Plantes, 361
Eccléſiaſtiques (les) doivent dépendre du Souverain, 316, & *ſuiv.*
Electricité. La force électrique menée le long d'un fil d'archal à 12276 pieds de diſtance, 366. Conjecture ſur la nature de la matière électrique, 367. Expériences ſur les courans d'eau électriſés, 368. La tranſpiration *augmentée* par l'électricité, *ibid.* Les attractions & les répulſions expliquées par les exhalaiſons des corps électriſés, 369. Laine miſe en feu par l'électricité, *ibid.* Etincelles électriques de différentes couleurs, 370
Eller (Mr.). Ses découvertes ſur les Elémens ou premiers Principes des Corps, 209
Euchariſtie. Lettres Philoſophiques contre la Doctrine de l'Egliſe Romaine ſur l'Euchariſtie, 395
Euſèbe. Faits mal fondés qu'on raconte de ce Pape, 17
Eutychien. Raiſons qui donnent lieu de croire que ce Pape n'a pas été martyriſé, 10
Felix. S'il eſt vrai que ce Pape ait ſouffert le martyre dans la perſécution d'Aurélien, 9
Feu ſacré & perpétuel, que les Guèbres adorent dans le voiſinage de la Mer Caſpienne, 365. Singularités de ce Feu, *ibid.*

Foudre. Effets ſinguliers de la Foudre, 373
Gardie (le Comte *Magnus de la*) eſt envoyé par la Reine *Chriſtine* en Ambaſſade à la Cour de Suède, 335. Combien cette Ambaſſade fut brillante, *ibid.*
Gentiane. Racine qui porte ce nom, & danger qu'il y a de s'en ſervir, 361
Gough (Mr. *Strickland*). Extrait de ſes Sermons, 299
Gouvernement. Quelle eſt la meilleure forme de Gouvernement, 310. Le Gouvernement abſolu regardé comme le meilleur entre les mains d'un Prince ſage & vertueux, 311. Inconvéniens auxquels il eſt ſujet entre les mains d'un mauvais Prince, *ibid.* & *ſuiv.* Inconvéniens du Gouvernement populaire, 312, & *ſuiv.* Grands avantages d'une Monarchie limitée, 314. Deux ſortes de Gouvernemens ariſtocratiques, 315. Pourquoi il faut toujours rabattre quelque choſe des avantages des Gouvernemens tempérés, *ibid.* Raiſons qui prouvent que la Souveraine Autorité ſur les choſes de la Religion doit néceſſairement appartenir au Souverain, 316, & *ſuiv.* Réponſe aux objections qu'on peut faire là-deſſus, 319, & *ſuiv.*
Grégoire VII. (le Pape) anéantit la Royauté en Pologne, 59
Haen (Mr. *A. de*). Extrait d'un Ouvrage de ce Médecin, 25, & *ſuiv.*
Haller (Mr.) Profeſſeur dans l'Univerſité de Gottingen. Son éloge, 204, 207. Ses idées ſur la formation de l'Homme & des Animaux, 206, & *ſuiv.*
Heinſius (*Nicolas*). Commiſſion qu'il reçoit de la Reine *Chriſtine* de Suède d'acheter des Livres pour ſa Bibliothèque, 340.
Henna des Arabes. Ce que c'eſt que cet Arbriſſeau, célèbre en Orient, & uſage qu'on en fait, 363.

Incendies. Moyen d'y remédier promptement, 377
Raſchenninnikow (Mr.). Sa deſcription de quatre nouvelles Plantes qui ont fleuri dans le Jardin de l'Académie de Pétersbourg, 259

Langue. Chapelain né avec deux Langues, 374
Leck I. Duc de Pologne, 45
Leck II. Duc de Pologne, eſt dépoſé, & pourquoi, 46
Leſczczynski (*Philippe*). Où les Seigneurs de cette Maiſon étoient autrefois établis, 51
Leszko I. monte ſur le trône de Pologne, 47. Gloire avec laquelle il règne, *ibid.*

Lesko II. Prix qu'il remporte, & qui lui fait obtenir la Couronne de Pologne, 48
Lesko III. Duc de Pologne. Grand nombre d'enfans mâles qu'il eut de ſes Concubines, 48
Lesko IV. Roi de Pologne, regardé comme un Prince foible, 50
Lesko le Blanc, Roi de Pologne. Réforme du Clergé faite ſous ſon regne, 62. Guerre qu'il eut avec les Ruſſes, 63. Il eſt maſſacré, *ibid.*
Leusden (Mr. J.) Jugement ſur ſon Edition du *Nouveau Teſtament* de l'an 1751, 224
Lomonoſow (Mr.). Sa Diſſertation ſur la cauſe de la Chaleur & du Froid, 255. Ses obſervations ſur le mouvement de l'Air dans les Mines, 237
Lucine affranchie des Loix du Concours, &c. Extrait de cet Ouvrage, 153
Ludolphe (*Joh*). Livres qu'il achette en Italie pour la Bibliotheque de la Reine *Chriſtine* de Suede, 340
Mahomet. Circonſtances de la vie de cet Impoſteur, 327
Marcellin (le Pape), accuſé de s'être laiſſé perſuader par Diocletien de delivrer les Livres Sacrés pour être brulés, & d'offrir de l'encens aux Dieux, 11, 12. Raiſons qui prouvent la fauſſeté de cette accuſation, *ibid.* Son martyre regardé comme douteux, 14
Marmotte. Cet Animal dépouillé du merveilleux qu'on lui attribue, 359
Maſos ou *Maſlaw*, Echanſon de *Mieciſlaw* II Roi de Pologne, s'empare du Païs qui porte encore *ſon nom*, & qui forme aujourd'hui le Palatinat de Mazovie, 56. Il eſt défait dans une bataille, & expire ſur un gibet, 58
Maſſuet (Mr. *Pierre*). Son Hiſtoire des Rois de Pologne, 40
Maupertuis (Mr. *de*). Remarques critiques ſur les Eclairciſſemens qu'il a donnés de ſon *Eſſai de Philoſophie Morale*, 142, *& ſuiv.* Extrait de ſon *Eſſai de Coſmologie*, 467
Mélange Hartéyen. Extrait du huitieme Tome de cet Ouvrage, 405
Mieciſlaw, Roi de Pologne, ſe fait Chrétien, 50. Il ſe fait reſpecter, & le Pape ſeconde ſes projets, 51. Grand nombre d'Egliſes fondées ſous ſon regne, *ibid* Idée générale des guerres qu'il eut avec d'autres Princes, 52, *& ſuiv.*
Mieciſlaw II. Roi de Pologne. Ses vices le font haïr de ſes Sujets, 55. Son mauvais Gouvernement, & desordres auxquels il donna lieu, *ibid & ſuiv.*
Mieciſlaw III. ſouille le trône de Pologne par ſes mauvaiſes

ſes mœurs 61. Il eſt dépoſé, *ibid.*
Miroir de 6 pieds en quarré qui brule de l'Etain à 150 pieds, de l'Argent à 50, & met le feu à du bois éloigné de 200 pieds, 377
Muet. Homme qui perd ſubitement la parole, & qui la recouvre de-même, 374.
Naiſſances. Le nombre des Mâles preſque toujours ſupérieur à celui des Femelles, 375.
Naphte blanche, & *Naphte noire*. Leurs ſources, 365, 366.
Navire. Extrait du Livre intitulé *Scientia Navalis*, par Mr. *L. Euler*, 265.
Oiſeaux. Moyens ſimples propoſés par Mr. de Réaumur pour les ſecher, 380.
Ovide. Belle & commode Edition de cet Auteur, 227.
Oxenſtierna (*Axel*), Grand-Chancelier de Suède, eſt honoré de la dignité de Comte par la Reine *Chriſtine*, 353.

Papes. Quatrième Extrait de l'*Hiſtoire des Papes*, 3
Pavé des Géans (le). Ce que c'eſt, 363, 364.
Peſanteurs ſpécifiques de divers Corps, 370
Piaſt, Roi de Pologne. Réflexions ſur l'hiſtoire de ce Prince, 49. Manière extraordinaire dont on prétend qu'il monta ſur le trône, 50. Idée générale de ſon Gouvernement, *ibid.*
Poiſſons. Auteur qui leur refuſe l'ouïe, & ſur quoi il ſe fonde, 358. Gangrène ſèche qui fait périr les petits Poiſſons, 359. Poiſſon qui commence par être Grenouille, *ibid.*
Pologne. Extrait d'une *Hiſtoire générale de Pologne*, 39. & *ſuiv.* Jugement ſur cet Ouvrage, *ibid.*
Polonois. De quels Peuples ils deſcendent, 41. Origine de leur nom, 44. Leurs premiers Chefs, *ibid.* & *ſuiv.* Ils ſe mettent ſous la conduite de douze Palatins ou Woiewodes, 46
Popiel I. Duc de Pologne. Son caractère, 48. Il meurt chargé de l'exécration publique, *ibid.*
Popiel II. Duc de Pologne. Ses vices, 48. Il fait mourir ſes oncles, *ibid.* Fable qui porte qu'il fut mangé, lui, ſa femme, & ſes enfans par des Rats; & réfutation de cette fable, *ibid.* & *ſuiv.*
Poſnanie (la Ville de) ſaccagée & brulée, 57
Poteſſe. Manière de la faire, 362
Rats qu'on dit avoir mangé & dévoré des Rois, des Prélats, &c. & réfutation de cette fable, 48, 49

Religion (la) doit être soumise à l'Autorité du Souverain, 316, *& suiv.*

Richelet. Nouvelle Edition de son *Dictionnaire* à laquelle on travaille, 226

Sabatier (Don *Pierre*), Bénédictin. Extrait de ses *Anciennes Versions Latines de la Ste. Bible*, &c. 189. Abrégé de la vie de ce Père. 190

Salvius (*Alder*), Chancelier de la Cour de Suède. Combien il étoit en faveur auprès de la Reine Christine, 336. Il est envoyé en qualité d'Ambassadeur au Congrès de la Paix générale dans l'Empire, *ibid.* Il est fait Sénateur de Suède, 338.

Sarmates ou *Sauromates*. Païs qu'ils habitoient, 41.

Sermons sur divers sujets par Mr. *Strikland Gough*, 298.

Sixte ou *Xiste* II Complaisance louable de ce Pape, 4. Il est décapité ou crucifié, *ibid.*

Suétone revu par Mr. *F. Oudendorp*, &c. Extrait de cet Ouvrage, 89

Swammerdam. Examen de son Système sur la Génération, 215, *& suiv.*

Thermomètre de bronze, 376

Torstenson est nommé Généralissime de l'Armée Suédoise en Allemagne après la mort du Maréchal *Baner*, 33.

Venda, fille de Cracus, est mise sur le trône de Pologne, 46. Elle fait la guerre à Ritiger, Prince Allemand, qui l'aimoit. *ibid.* Elle se précipite dans la Vistule, 47

Vénèdes. Qui étoient ces Peuples, & où ils habitoient, 42

Villette (Mr. *C. L. de*), Ministre à Dublin. Extrait de ses Oeuvres mêlées, 100

Uladislas, Roi de Pologne. Caractère de ce Prince, 60

Uladislas II. Roi de Pologne, devient odieux pour avoir voulu asservir ses frères, & les dépouiller de leurs héritages. 60, 61. Il s'enfuit en Allemagne où il implore la protection de l'Empereur Conrad, *ibid.* On dispose de ses Etats, *ibid.*

Xiste II. Voyez *Sixte*.

Ziémovit, Roi de Pologne. Ses belles qualités. 70

Fin de la Table des Matières.

THE BORROWER WILL BE CHARGED THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

CANCELLED

AUG 19 '76 H

WIDENER
JUL 24 2002
CANCELLED